COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

STRABON

GÉOGRAPHIE

TOME I — 1re partie
(Introduction générale — Livre I)

INTRODUCTION
PAR
GERMAINE AUJAC
Maître de conférences
à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines de Poitiers
ET
FRANÇOIS LASSERRE
Professeur associé
à l'Université de Lausanne,
Chargé de Cours
à l'Université de Genève.

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
GERMAINE AUJAC



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL
—
1969

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé MM. F. Lasserre et J. Irigoin d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration, respectivement, avec Mlle G. Aujac et M. F. Lasserre.

INTRODUCTION

I

LA VIE DE STRABON

Nous sommes bien mal renseignés sur Strabon, l'historien-géographe. Nul témoignage ancien ne nous aide à situer dans le temps sa naissance et sa mort, à deviner son caractère ou ses activités autres qu'intellectuelles, à mesurer son influence. Un auteur si considérable semble être resté à peu près totalement ignoré de ses contemporains ou de ses successeurs immédiats, et n'être sorti de l'ombre que bien longtemps après sa mort. Ce que nous savons de lui est tout entier contenu dans le texte de sa *Géographie*, la seule de ses œuvres que nous connaissions ; les conjectures ne peuvent s'étayer sur aucun élément extérieur ; quelques phrases, quelques expressions glanées au hasard en forment la base fragile, sujette à interprétations diverses[1].

1. Parmi les principaux auteurs qui ont traité tout ou partie des problèmes concernant la vie et l'œuvre de Strabon, citons : W. Aly, *Strabon von Amaseia*, Bonn, 1957 ; M. Dubois, *Examen de la Géographie de Strabon*, Paris, 1891 ; J. Hasenmüller, *De Strabonis geographi vita*, Bonn, 1863 ; E. Honigmann, *R.E.*, s. v. *Strabon*, IV A¹, 1931, 76-155 ; H. L. Jones, *The Geography of Strabo*, London, 1917 (Introduction) ; P. Meyer, *Quaestiones Strabonianae*, Leipziger Studien, II, 1879, 49-72 ; B. Niese, *Beiträge zur Biographie Strabos*, Hermes, 13, 1878, 33-45 ; E. Pais, *Straboniana*, Rivista di Filologia, 16, 1886, 97-246, et *Intorno al tempo ed al luogo in cui Strabone compone la geografia storica*, Italia antica, 1922, I, 267-316 ; F. Sbordone, *L'imperio di Tiberio e la redazione definitiva della geografia di Strabone*, Annuario celebrativo del Liceo, Maddaloni, 1958, 51-59 ; H. F. Tozer,

Pour situer dans le temps la naissance de Strabon, on s'appuie généralement sur des passages où certains événements historiques, connus et datés, sont présentés avec la mention « de notre temps » (καθ' ἡμᾶς ou ἐφ' ἡμῶν) ou « légèrement avant nous » (μικρὸν πρὸ ἡμῶν), et l'on suppose que ces mentions tiennent précisément compte de la date de naissance de l'auteur[1]. Ainsi Strabon place « de son temps » la division de la Galatie en trois provinces (XII, 5, 1) qui eut lieu fin 63 ou début 62, la nomination de Tarcondimatus comme roi de Cilicie (XIV, 5, 18) qui se fit à peu près à la même époque, et quelques autres faits postérieurs[2]. Les événements qu'il place « légèrement avant lui » sont la naissance du philosophe Antiochos que l'on situe très peu après 68/67 avant J.-C. (XVI, 2, 29), l'établissement par Pompée de pirates ciliciens comme colons à Dymé d'Achaïe, en 67 avant J.-C. (VIII, 7, 5) et la division de la Paphlagonie intérieure entre plusieurs souverains (XII, 3, 41), réalisée par Pompée en 64 avant J.-C.

B. Niese, interprétant ces textes *stricto sensu*, en tire la conclusion que Strabon naquit dans l'hiver 64/63. C'est l'opinion la plus probable[3]. L'argumentation dont se sert P. Meyer pour faire remonter la naissance de Strabon jusqu'en 68 avant J.-C. est fort contestable : le passage (XIV, 5, 10) où Strabon indique que le rétablissement de la caste sacerdotale à Olba en Cilicie, consécutif à la guerre contre les pirates ciliciens

Selections from Strabo, with an introduction on Strabo's life and works, Oxford, 1893. — Les références à W. Aly, M. Dubois, E. Honigmann renvoient implicitement aux ouvrages ci-dessus.

1. B. Niese, *Beiträge...*

2. Par exemple la création d'une ville dans l'île de Céphallénie par C. Antonius, oncle de Marc Antoine (X, 2, 13), que l'on place en 59 avant J.-C. ; le règne sur le trône d'Égypte de Ptolémée Aulétès qui dura de 80 à 51 (XVII, 1, 11).

3. Celle par exemple de H. Tozer, de E. Pais (*Italia antica*), de E. Honigmann, de H. Jones. En revanche, W. Aly (*op. cit.*, p. 165-170) semble admettre une date légèrement plus tardive puisqu'il attribue quelque trente-sept ans à Strabon lors de sa remontée du Nil avec Aelius Gallus en 25 avant J.-C. ; Strabon serait alors né en 63/62.

(67 avant J.-C.), était effectif ἐφ' ἡμῶν ἤδη n'appelle pas irréfutablement l'interprétation rigoureuse qu'il en donne, incompatible avec la date citée plus haut de l'établissement d'une colonie à Dymé (VIII, 7, 5). Sans remonter aussi loin, Unger préférait placer la naissance de Strabon dans l'hiver 67/66[1]. Mais sans doute vaut-il mieux s'en tenir à l'opinion de B. Niese qui a le mérite de moins vieillir l'auteur de la *Géographie.*

Nous sommes encore plus démunis pour fixer la date de sa mort. Le dernier événement que mentionne Strabon, et il le fait à plusieurs reprises au cours du dernier livre de la *Géographie* (XVII, 3, 7-9-25), est la mort de Juba II, que l'on situe généralement en 23 après J.-C.[2]. Si donc l'on accepte l'ensemble du texte de la *Géographie* comme étant de Strabon[3], ce qui paraît l'hypothèse la plus simple et peut-être la plus vraisemblable, il faudrait placer la mort de l'auteur après 24 ou 25 après J.-C., soit à 85 ans bien sonnés. Faut-il voir un terminus *ante quem* dans l'indication de Cyzique comme cité « libre jusqu'à présent » (XII, 8, 11), ce qui ne fut vrai que jusqu'en 25 après J.-C.? Ce n'est pas très sûr, puisque, en bien d'autres endroits de la *Géographie*, les dates ne sont pas non plus alignées sur une année-témoin, qui serait par exemple celle de la publication[4]. En l'absence d'une telle remise à jour de l'ensemble du texte, on peut seulement supposer que Strabon n'a guère eu d'activité sérieuse après 24 ou

1. G. F. Unger, Philol. LV, 1896, 247-56. Quant à Gercke (Rhein. Mus. N. F. LXII, 1907, 119), il propose 66 et 60 comme dates extrêmes.

2. Cf. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1943, p. 35.

3. On a parfois contesté l'authenticité de ces mentions (cf. E. Honigmann, 77-78) où l'on a voulu voir des additions ultérieures, postérieures à la mort de Strabon (cf. aussi F. Jacoby, *R. E.* s. v. *Juba II*, IX, 1916, 2387). Mais il n'y a aucune raison autre que conjecturale de supposer des interventions étrangères : la manière de Strabon ressemble souvent à un déballage de fiches dans lequel il est bien difficile de déceler des additions extérieures. Mieux vaut accepter le texte tel qu'il est.

4. Cf. IV, 6, 9 où la phrase sur la campagne de Tibère et Drusus est datée de 18 après J.-C.

25 après J.-C.[1]. Ce serait sans doute là l'époque de sa mort.

1. Le descendant d'une famille illustre.

Strabon est né d'une famille illustre du Pont, dans une ville qui eut le privilège d'avoir été choisie comme résidence par les anciens rois[2]. « Amasée, notre cité, se trouve dans une grande et profonde gorge où coule le fleuve Iris. Merveilleusement servie par l'art et par la nature, elle peut être à la fois ville et place forte... A l'intérieur du mur d'enceinte se trouvent les palais et les tombeaux des anciens rois » (XII, 3, 39).

Si Amasée est une ville au passé glorieux, la famille de Strabon également a joué un rôle important dans la vie politique du royaume, du temps de sa splendeur. Le bisaïeul de sa mère, le célèbre tacticien Dorylaos, fut le familier de Mithridate Évergète[3], roi du Pont. « Chargé à cause de sa grande expérience militaire du recrutement des mercenaires, Dorylaos allait souvent en Grèce et en Thrace, et s'attachait à tout ce qui venait de Crète... Or, pendant un des séjours de Dorylaos en Crète, le hasard voulut qu'une guerre éclatât entre Cnossos et Gortyne. Nommé général par les Cnossiens, Dorylaos remporta rapidement la victoire et on lui décerna les plus grands honneurs ; peu de temps après, il apprenait qu'Évergète était mort, traîtreusement assassiné par les siens dans Sinope, et que le pouvoir

1. E. Honigmann situe la mort de Strabon avant 23-24 ; Tozer aux environs de 21, Jones après 21, ce qui est la date qu'il fixe pour la mort de Juba II.

2. Le royaume du Pont fut créé en 302 par un héritier des tyrans de Cios, Mithridate, qui fuyait la vengeance d'Antigone. Réunissant des peuplements très divers, Grecs, Perses, Paphlagoniens, Cappadociens, barbares d'origine variée, le Pont fit son unité grâce à la direction vigoureuse imprimée par les anciens tyrans de Cios. « Le fondateur avait jadis prétendu à la fois descendre d'un des amis de Darius et platoniser avec Cléarque dont il honora le maître en offrant à l'Académie d'Athènes une statue de Platon, sculptée par Silanion » (Diogène Laërce, III, 20).

3. Il régna entre 150 et 120 avant J.-C.

était échu à sa femme et à ses jeunes enfants ; n'espérant plus rien dans son pays, il décida de rester à Cnossos » (X, 4, 10).

Ainsi, dès 120 avant J.-C., Dorylaos, craignant les remous politiques dans sa patrie, avait préféré profiter de la situation favorable que lui valaient ses succès en Crète et, optant pour l'exil, s'était installé à Cnossos. Il y eut deux fils et une fille. L'un des fils, Stratarchas, demeura sa vie durant à Cnossos où Strabon lui rendit visite : c'était alors un vieillard (X, 4, 10). L'autre fils, Lagétas, revint dans son pays à l'invite de Mithridate Eupator, et eut pour fille la propre grand-mère maternelle de Strabon.

En effet à Sinope la royauté était échue, après la mort d'Évergète, à l'un de ses fils, Mithridate Eupator, alors âgé de 11 ans, qui avait pour compagnon de jeux le neveu du tacticien, nommé Dorylaos comme son oncle. Dès qu'il eut le plein exercice du pouvoir[1], le jeune roi combla d'honneurs son ami et, désirant étendre ses bienfaits à toute la famille, rappela d'exil les enfants du tacticien. Lagétas seul répondit à cet appel, et vécut dès lors sans doute dans l'intimité de Mithridate ; sa fille, la grand-mère du géographe, épousa le frère d'un certain Moaphernès, également ami du roi, lequel fut nommé gouverneur de Colchide et eut le rare courage de rester fidèle jusqu'au bout au princc malheureux : ce lui valut d'être enveloppé dans sa ruine (XII, 3, 53).

D'autres membres de la famille de Strabon ne manifestèrent pas autant de fidélité. Dorylaos le jeune fut le premier à trahir le roi son ami ; il embauchait, en sous main, pour le compte des Romains qui lui avaient promis le trône en cas de succès (X, 4, 10) ; surpris en flagrant délit, il fut sévèrement puni par Mithridate et

1. Mithridate Eupator Dionysios, né vers 132, mort en 63 avant J.-C., fils aîné de l'Évergète, fut d'abord écarté du pouvoir par sa mère Laodicée, princesse séleucide, instigatrice du complot contre l'Évergète. Il rentra dans Sinope en 111 et reprit le pouvoir les armes à la main.

entraîna dans sa disgrâce la famille entière qui perdit tout son ancien lustre (X, 4, 10).

Plus tard, à la veille de la défaite du prince, le grand-père de Strabon, peut-être un Aeniatès[1], passa lui aussi à l'ennemi. « Voyant les insuccès du roi dans sa guerre contre Lucullus et plein de ressentiment contre lui parce qu'il avait fait mettre à mort récemment son cousin Tibios[2] et le propre fils de Tibios, Théophile, il s'était décidé, pour les venger et se venger lui-même, à traiter avec Lucullus ; il lui livra quinze places fortes ; en échange de quoi il avait reçu de splendides promesses » (XII, 3, 33). Mais Pompée refusa d'honorer les engagements pris par Lucullus, et la trahison ne reçut pas le salaire escompté.

Ainsi, fidèles ou traîtres à Mithridate, les ancêtres de Strabon furent tous entraînés dans la ruine du royaume, à des titres divers. A l'époque d'Auguste, cette ruine est totale. D'Amasée, rien ne subsiste plus guère que des souvenirs morts de la gloire passée. « Alors que le pays tout entier est fertile et permet une vie heureuse, il n'y a plus guère que des châteaux en ruines, des terres désertées par suite de la guerre contre Mithridate » (XII, 3, 39). La famille de Strabon n'a d'autre prestige désormais que d'avoir compté jadis des hommes influents, actifs, ambitieux, sans scrupules, toujours prêts à jouer un rôle dans la vie politique, et n'hésitant pas à l'occasion à se ranger du côté du plus fort si leur intérêt les y poussait.

Si Strabon veut acquérir quelque renommée à son tour et se montrer digne successeur de ses remuants ancêtres, que peut-il faire d'autre que d'offrir ses services aux puissants du jour? Amasée est désormais province romaine (XII, 3, 39) ; l'heure n'est plus à la lutte pour l'indépendance ni au jeu subtil de la politique. C'est

1. Si l'on adopte sur ce point la conjecture audacieuse de E. Pais (Italia antica, p. 296, 2) qui rétablit ὁ πάππος ἡμῶν ὁ πρὸς πατρὸς Αἰνιάτης (au lieu de αὐτῆς) en XII, 3, 33.

2. Ce nom de Tibios, fort répandu en Paphlagonie, semble prouver que la famille de Strabon avait du sang barbare dans les veines. A propos du nom de Tibios, cf. VII, 3, 12.

en mettant à la disposition de Rome sa vaste culture qu'un Grec peut sans doute se montrer un serviteur utile de l'empire romain, acquérir du renom personnel, et rendre un illustre hommage à ses origines.

2. *Le Grec de culture et de goûts.*

Strabon, sujet de l'empire romain, est en effet un Grec d'origine, de culture et de goûts. Il suivit assurément « le cycle des études et reçut la formation en usage chez les hommes libres et les adeptes de la philosophie » (I, 1, 22). Parmi ses professeurs, ceux qu'il cite sont tous des Grecs, grammairiens ou philosophes ; il put en rencontrer certains à Rome, où ils étaient fixés.

Un de ses premiers maîtres fut, à ce qu'il nous dit, Aristodème[1], professeur de grammaire et de rhétorique, qui, après avoir assuré à Rome l'éducation des fils de Pompée, revint finir ses jours à Nysa sur le Méandre où Strabon, tout jeune, suivit son enseignement (XIV, 1, 48). Il fut aussi, mais sans doute à Rome[2], le disciple du grammairien Tyrannion, péripatéticien passionné (XIII, 1, 54), originaire d'Amisos dans le Pont, qui instruisit les deux fils de Cicéron, Marcus et Quintus (XII, 3, 16), et qui, d'après l'orateur latin, était une autorité en matière géographique (*Ad Att.* 2, 6, 1). Il suivit également les leçons de Xénarque, philosophe péripatéticien, lui aussi originaire de Séleucie (XIV, 5, 4), qui séjourna longtemps hors de sa patrie, à Alexandrie, à Athènes, surtout à Rome où il devint l'ami d'Arius Didyme et de César-Auguste ; c'est peut-être à l'école de Xénarque que Strabon rencontra Boéthos de Sidon,

1. Aristodème, fils de Ménécrate, élève d'Aristarque, enseigna aussi à Rhodes où il connut très vraisemblablement Posidonius.

2. La *Suda* nous apprend que Tyrannion fut emmené à Rome comme prisonnier par Lucullus après sa campagne contre Mithridate, soit dès 70 avant J.-C., bien avant la naissance de Strabon. Celui-ci a pu l'entendre à Rome lors de son premier voyage vers 45 (cf. C. Wendel, s. v. *Tyrannion*, *R. E.*, 2e série, VII, A², 1943, 1813).

philosophe réputé, avec qui, s'il faut l'en croire, il étudia la philosophie d'Aristote (XVI, 2, 24).

Aristodème, Tyrannion, Xénarque, les seuls maîtres que se reconnaît Strabon expressément (mais il en a certainement eu d'autres) sont des Grecs, de ces Grecs d'Asie Mineure qui s'expatrient facilement, voyagent de gré ou de force, manifestent en toutes circonstances leur curiosité d'esprit, l'étendue de leurs connaissances et de leur expérience, la vigueur de leur philosophie. Au cours de la description régionale, Strabon se plaît à passer en revue bien des personnages illustres qui ont vu le jour sur les côtes d'Asie Mineure ou dans les îles voisines ; la liste en est impressionnante et traduit bien l'admiration de Strabon pour ses compatriotes. Citons par exemple « le stoïcien Posidonius, celui des philosophes contemporains dont la culture est la plus universelle » (XVI, 2, 10), qui vit le jour à Apamée sur l'Oronte mais passa toute sa vie active à Rhodes (XIV, 2, 13) et que Strabon connut peut-être personnellement[1] ; ou encore Athénodore de Tarse, stoïcien également, disciple de Posidonius, précepteur et conseiller de César-Auguste, dont Strabon se vante d'avoir été l'ami intime (XIV, 5, 14 et XVI, 4, 21).

De même les auteurs que Strabon cite, au cours de sa *Géographie*, sans pour autant les connaître tous de première main, sont des Grecs, poètes, historiens, philosophes ou savants : « Homère, Anaximandre de Milet et Hécatée son concitoyen, ... Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Éphore, ... et puis Ératosthène, Polybe et Posidonius » (I, 1, 1), sans compter Hipparque, Artémidore, Timée de Tauroménion, Démétrios de Scepsis, Apollodore, ou Timosthène. Sans doute y ajoute-t-il à l'occasion une référence aux *Commentaires* de César (IV, 1, 1) ou une allusion à quelque traité de Cicéron

1. C'est ce que laisserait supposer le témoignage d'Athénée (XIV, 75, p. 657) : « Strabon dans le septième livre de sa *Géographie* nous dit avoir connu Posidonius, le philosophe stoïcien [dont nous avons parlé souvent] comme d'un ami, d'un familier de Scipion, le vainqueur de Carthage ».

(*Brutus*, en XIV, 2, 25), mais cela reste très épisodique, et prouve seulement que, s'il connaissait au moins de nom et de réputation certains auteurs latins, il ne cherchait pas à en tirer grand profit. Au reste, il est formel sur ce point : « Plus on s'éloigne de la Grèce, plus l'ignorance est grande. Les historiens latins tentent bien d'imiter les Grecs, mais cela ne va pas loin. Ce qu'ils disent est une simple transposition du grec ; d'eux-mêmes, ils n'ont guère de curiosité ; aussi, s'il se trouve des lacunes chez les Grecs, il y a peu de chance de les voir comblées par les Latins ; ajoutez à cela que les noms les plus célèbres sont pour la plupart des noms grecs » (III, 4, 19).

Est-il étonnant dans ces conditions, étant donné ses origines, sa formation, ses goûts, que les pays que Strabon connaît le mieux pour les avoir parcourus à maintes reprises, ceux qu'il décrit avec le plus de détails, soient les rives orientales de la Méditerranée, la Grèce sans doute, mais surtout l'Asie Mineure dont il a visité bien des villes, et les îles voisines, Rhodes, Cos ou Samos, dans lesquelles se conservent encore bien vivantes la tradition et la culture grecques ? La description de l'Asie Mineure, gonflée, il est vrai, de notes historiques, occupe trois livres (XII à XIV) à elle seule, autant que celle de la Grèce ; mais tandis que celle-ci pour l'essentiel part de la poésie d'Homère et ne fait guère appel qu'à des souvenirs livresques, celle-là évoque bien des observations et des impressions personnelles.

Les villes d'Asie Mineure, les îles, la Grèce entière, si fertiles en bons esprits, sont également riches en œuvres d'art. Strabon n'a garde d'oublier les artistes dans son énumération des célébrités locales. Sans doute faut-il se garder de croire qu'il ait vu personnellement toutes les œuvres dont il parle, qu'il se soit fait une opinion originale sur tel ou tel artiste qu'il évoque ; mais il a lu des descriptions ; il a recueilli les impressions des voyageurs ; il connaît le style propre de l'un ou de l'autre ; et il loue volontiers, fût-ce de seconde main, le génie de ces créateurs. Il se plaît à citer des peintres

célèbres : Cléanthe et Arégon de Corinthe dont certaines œuvres sont conservées à Olympie (VIII, 3, 12), Aristide dont le Dionysos fut transporté à Rome après le sac de Corinthe (VIII, 6, 23), Protogène dont on peut encore admirer des tableaux à Rhodes (XIV, 2, 5). Il avoue son goût pour la sculpture, son admiration pour les œuvres de Scopas qui ornent les temples d'Ortygie en Ionie (XIV, 1, 20), pour l'Asclépios d'ivoire sculpté par Colotès, que l'on peut voir à Cyllène, ville pourtant de médiocre importance (VIII, 3, 4) ; il ne s'étonne pas si, « pour contempler l'Éros de Praxitèle, l'on se rendait autrefois dans la ville de Thespies, qui par ailleurs n'avait rien de remarquable » (IX, 2, 25). Il lui faut souvent imposer un frein à son enthousiasme, tant il se laisserait facilement emporter par le plaisir qu'il éprouve à décrire les œuvres d'art : « Si je me laisse entraîner par la masse des œuvres si souvent chantées et célébrées que contient Athènes, je crains d'aller trop loin et de dépasser le but fixé » (IX, 1, 16).

N'est-ce pas également le patrimoine artistique de la Grèce qu'il défend quand il témoigne de son attachement inconditionnel à Homère, le premier aède, quand il proclame la valeur mystique de la poésie, quand il juge la philosophie inséparable de la musique et de « l'art de vivre et d'être heureux » (I, 1, 1)? « La musique, qui englobe la danse, le rythme, le chant, par le plaisir qu'elle nous procure et sa valeur artistique, nous rapproche de la divinité, et en voici la raison. On a dit, et c'est vrai, que les hommes sont le plus à l'image des dieux quand ils font le bien ; mieux vaudrait dire quand ils sont heureux ; être heureux, c'est se réjouir, célébrer des fêtes, cultiver la philosophie, et s'adonner à la musique » (X, 3, 9).

Ce bonheur que l'on trouve dans les lettres et les arts est aux yeux de Strabon la caractéristique de l'idéal grec. Les Romains, à l'occasion, savent l'apprécier, et en jouir dans certains lieux privilégiés, à Naples par exemple. « On conserve à Naples un mode de vie très grec ; beaucoup de gens viennent de Rome y chercher

la tranquillité, d'anciens professeurs, des gens âgés ou des malades qui aspirent à une vie calme ; et d'autres Romains aussi, aimant ce genre d'existence et voyant la quantité de gens qu'attire ce mode de vie, s'y retirent volontiers et s'y fixent » (V, 4, 7).

Au reste Strabon reconnaît le génie différent des deux peuples, visible notamment dans la manière d'implanter les villes : « Les Grecs ont parfaitement réussi, semble-t-il, dans la fondation des villes, car ils visaient à la beauté, à la position forte, aux qualités des ports et du pays. Les Romains portent surtout leur attention vers ce que négligeaient les Grecs, le dallage des rues, les adductions d'eaux, les égouts capables de déverser dans le Tibre toutes les ordures de la Ville » (V, 3, 8). Au sens esthétique des Grecs ont succédé le travail acharné, le goût du confort matériel, l'esprit d'organisation des Romains. Sous la poussée du temps, la Grèce n'est plus que ruine et deuil. L'avenir appartient désormais au monde de l'efficacité et du sens pratique.

3. *Le contemporain d'Auguste.*

A quoi bon se leurrer en effet? Le grec Strabon, tous les Grecs ses contemporains vivent dans un monde qui appartient tout entier à Rome. Strabon lui-même nous en fournit un exemple particulièrement frappant.

Né probablement en 63 avant J.-C., l'année du consulat de Cicéron, au moment où meurt Mithridate Eupator définitivement vaincu par les Romains, Strabon est à peine d'un an plus âgé qu'Auguste. Il vint à Rome pour un premier séjour très vraisemblablement en 44 avant J.-C.[1], l'année de l'assassinat de César. Il fut donc témoin des intrigues qui s'ensuivirent, et vit arriver Octave, frêle jeune homme de 19 ans,

1. Cette date est conjecturale. Mais si Strabon vit à Rome, comme il le déclare expressément (XII, 6, 2), Publius Servilius Isauricus qui mourut en 44 avant J.-C., c'est que son premier voyage dans la capitale de l'Empire eut lieu vers cette date ou un peu avant. C'est l'opinion de Tozer et de Honigmann.

promis au plus haut avenir en dépit d'une santé fragile et d'apparences médiocres. Dès lors, de près ou de loin, il put observer l'organisation progressive de l'Empire, l'extension de la puissance romaine, les efforts de pacification entrepris un peu partout. Il survécut à l'empereur Auguste et eut le temps de célébrer le règne de Tibère à ses débuts.

Nul doute, Rome était depuis quelque temps déjà le pôle d'attraction du monde habité. Faut-il s'étonner que Strabon s'y soit rendu dès sa jeunesse, et y ait séjourné à plusieurs reprises? La date de ces séjours, leur fréquence, leur durée, ne peuvent être qu'objet de conjectures. Mais son admiration pour la ville, enrichie d'une foule de monuments magnifiques par la générosité des empereurs ou de leur famille (V, 3, 8), son évocation de la plaine du Champ de Mars qui « offre un spectacle dont l'œil a peine à se détacher », son allusion aux magnifiques promenades qu'offre le bois voisin, sa description du Forum avec ses temples et ses portiques, tous plus beaux les uns que les autres, sont certainement l'écho d'impressions personnelles.

De Rome, Strabon admire tout, ou presque. Le site, imposé par la nécessité, défavorable au premier abord, mais que l'industrie humaine a su merveilleusement transformer. « Dans les premiers temps..., ce qu'on pouvait envier aux habitants de Rome n'était certainement pas l'heureux choix du site ; mais quand leur vaillance et leurs efforts les eurent rendus maîtres du pays, on y vit affluer les richesses plus que dans toute autre ville comblée par la nature » (V, 3, 7)[1].

De même, adoptant les arguments de la propagande impériale, Strabon ne tarit pas d'éloges sur la sagesse de la constitution établie par Auguste, et qui vaut à l'Empire paix et prospérité. L'extension relativement récente de l'État romain exige à ses yeux la forme

1. Cette citation est peut-être empruntée à Polybe, voire à Posidonius (cf. Strabon, *Géographie*, t. III, p. 89 et note p. 208). Il faudrait alors dire plus précisément que Strabon (mais ce lui est une attitude familière) fait sienne l'admiration d'autrui.

d'autorité que détient précisément, pour le plus grand bonheur des peuples qu'il prend sous sa garde, l'empereur César-Auguste. « Il serait difficile pour un aussi vaste empire d'avoir un autre gouvernement que le gouvernement d'un seul, à qui l'on se confie comme à un père. Et de fait, jamais il n'a été donné aux Romains et à leurs alliés de jouir d'une paix et d'une prospérité comparables à celles que leur a procurées César-Auguste du jour où il a reçu le pouvoir souverain, et que continue à leur procurer Tibère son fils et successeur, en le prenant pour règle de sa politique et de son administration, et avec lui ses enfants, Germanicus et Drusus, qui aident leur père dans ses travaux » (VI, 4, 2)[1].

L'admiration du géographe d'Amasée pour l'organisation de l'Empire est inséparable de son admiration pour l'Empereur : cet homme d'apparence chétive, que rien ne prédestinait à première vue à une haute destinée, a su non seulement atteindre le sommet de la gloire et du pouvoir, mais aussi user de sa puissance et de son autorité pour le bien de tous. Strabon (et sans doute faut-il faire la part de la flatterie, mais elle n'est pas seule en cause) ne manque pas une occasion de célébrer la générosité du prince, son sens de la justice qui lui fait réparer des exactions commises par ses prédécesseurs (XII, 3, 14) ou dédommager les victimes d'accidents naturels (XII, 8, 18), son goût pour les choses de l'art qui l'incite à traiter avec respect les chefs-d'œuvre qu'il trouve dans les pays soumis à sa domination (XIV, 1, 14) ou à embellir Rome de monuments de valeur (V, 3, 8). Empereur tout-puissant, il gouverne avec l'âme d'un bon père de famille, accordant à chacun la part de liberté qu'il peut assumer[2], veillant au bien-être de l'ensemble, adoptant en toute occasion une tactique souple et gardant son attention perpétuellement

1. Cf. Strabon, t. III, notes p. 241.

2. C'est entre autres ce que veut démontrer Strabon à propos de l'administration des provinces de l'empire et de leur répartition entre le Sénat et l'Empereur (XVII, 3, 25).

promis au plus haut avenir en dépit d'une santé fragile et d'apparences médiocres. Dès lors, de près ou de loin, il put observer l'organisation progressive de l'Empire, l'extension de la puissance romaine, les efforts de pacification entrepris un peu partout. Il survécut à l'empereur Auguste et eut le temps de célébrer le règne de Tibère à ses débuts.

Nul doute, Rome était depuis quelque temps déjà le pôle d'attraction du monde habité. Faut-il s'étonner que Strabon s'y soit rendu dès sa jeunesse, et y ait séjourné à plusieurs reprises? La date de ces séjours, leur fréquence, leur durée, ne peuvent être qu'objet de conjectures. Mais son admiration pour la ville, enrichie d'une foule de monuments magnifiques par la générosité des empereurs ou de leur famille (V, 3, 8), son évocation de la plaine du Champ de Mars qui « offre un spectacle dont l'œil a peine à se détacher », son allusion aux magnifiques promenades qu'offre le bois voisin, sa description du Forum avec ses temples et ses portiques, tous plus beaux les uns que les autres, sont certainement l'écho d'impressions personnelles.

De Rome, Strabon admire tout, ou presque. Le site, imposé par la nécessité, défavorable au premier abord, mais que l'industrie humaine a su merveilleusement transformer. « Dans les premiers temps..., ce qu'on pouvait envier aux habitants de Rome n'était certainement pas l'heureux choix du site ; mais quand leur vaillance et leurs efforts les eurent rendus maîtres du pays, on y vit affluer les richesses plus que dans toute autre ville comblée par la nature » (V, 3, 7)[1].

De même, adoptant les arguments de la propagande impériale, Strabon ne tarit pas d'éloges sur la sagesse de la constitution établie par Auguste, et qui vaut à l'Empire paix et prospérité. L'extension relativement récente de l'État romain exige à ses yeux la forme

1. Cette citation est peut-être empruntée à Polybe, voire à Posidonius (cf. Strabon, *Géographie*, t. III, p. 89 et note p. 208). Il faudrait alors dire plus précisément que Strabon (mais ce lui est une attitude familière) fait sienne l'admiration d'autrui.

d'autorité que détient précisément, pour le plus grand bonheur des peuples qu'il prend sous sa garde, l'empereur César-Auguste. « Il serait difficile pour un aussi vaste empire d'avoir un autre gouvernement que le gouvernement d'un seul, à qui l'on se confie comme à un père. Et de fait, jamais il n'a été donné aux Romains et à leurs alliés de jouir d'une paix et d'une prospérité comparables à celles que leur a procurées César-Auguste du jour où il a reçu le pouvoir souverain, et que continue à leur procurer Tibère son fils et successeur, en le prenant pour règle de sa politique et de son administration, et avec lui ses enfants, Germanicus et Drusus, qui aident leur père dans ses travaux » (VI, 4, 2)[1].

L'admiration du géographe d'Amasée pour l'organisation de l'Empire est inséparable de son admiration pour l'Empereur : cet homme d'apparence chétive, que rien ne prédestinait à première vue à une haute destinée, a su non seulement atteindre le sommet de la gloire et du pouvoir, mais aussi user de sa puissance et de son autorité pour le bien de tous. Strabon (et sans doute faut-il faire la part de la flatterie, mais elle n'est pas seule en cause) ne manque pas une occasion de célébrer la générosité du prince, son sens de la justice qui lui fait réparer des exactions commises par ses prédécesseurs (XII, 3, 14) ou dédommager les victimes d'accidents naturels (XII, 8, 18), son goût pour les choses de l'art qui l'incite à traiter avec respect les chefs-d'œuvre qu'il trouve dans les pays soumis à sa domination (XIV, 1, 14) ou à embellir Rome de monuments de valeur (V, 3, 8). Empereur tout-puissant, il gouverne avec l'âme d'un bon père de famille, accordant à chacun la part de liberté qu'il peut assumer[2], veillant au bien-être de l'ensemble, adoptant en toute occasion une tactique souple et gardant son attention perpétuellement

1. Cf. Strabon, t. III, notes p. 241.

2. C'est entre autres ce que veut démontrer Strabon à propos de l'administration des provinces de l'empire et de leur répartition entre le Sénat et l'Empereur (XVII, 3, 25).

en éveil. C'est une belle image de souverain que celle d'Auguste, tel que nous le décrit Strabon.

Au reste l'empire romain, qui s'étend presque jusqu'aux limites du monde habité, qui est dirigé par un monarque si éclairé, semble inscrire dans les faits l'idéal du stoïcien Strabon, l'idéal de tout homme qui se veut citoyen du monde[1]. « La scène de nos actions est constituée par la terre et la mer que nous habitons ; à petites actions, petite scène ; à grandes actions, grande scène ; la plus grande de toutes étant la scène totale que nous appelons proprement monde habité, de sorte que ce serait là la scène des plus grandes actions ; les plus grands chefs de guerre sont donc ceux qui peuvent exercer leur pouvoir sur la terre et sur la mer, rassemblant peuples et cités en un seul empire, régi par les mêmes structures politiques » (I, 1, 16). La grandeur de l'empire romain est un premier pas vers cette société du genre humain dont rêve Cicéron (*De officiis*, III, 21), dont rêvent tous les stoïciens.

4. *Le stoïcien.*

Strabon, en toute occasion, se réclame en effet de son appartenance au stoïcisme (II, 3, 8). Il parle familièrement de « notre » Zénon (I, 2, 34) pour lequel il manifeste un attachement sincère et respectueux : le reproche essentiel qu'il adresse à Ératosthène est d'avoir préféré aux leçons d'un tel maître l'enseignement de disciples dissidents (I, 2, 2). Il se félicite que « notre » école évite

1. C'était déjà le rêve de Zénon : « La forme de gouvernement que Zénon, le fondateur et le premier auteur de l'école des philosophes stoïciens, a imaginée, tend presque toute à ce point de vue que nous, les hommes en général, ne vivions point divisés par villes, peuples et nations, séparés par des lois, droits et coutumes particulières, mais que nous considérions tous les hommes comme nos concitoyens et qu'il n'y ait qu'une sorte de vie, comme il n'y a qu'un monde, ni plus ni moins que si ce fût un même troupeau paissant sous la conduite d'un même berger en des pâturages communs » (Plutarque, *De la fortune ou vertu d'Alexandre*, traité I, 6).

soigneusement « l'aristotélisme et la recherche des causes » (II, 3, 8)[1].

Et pourtant il ne cite aucun stoïcien parmi les maîtres de sa jeunesse. En a-t-il eu, qu'il n'a pas eu l'occasion de nommer ? C'est peu probable. Il est plus vraisemblable que Strabon s'est donné à cette philosophie par un choix délibéré d'adulte, peut-être à la suite de son voyage à Rome, où le stoïcisme était fort répandu parmi les bons esprits. Cela expliquerait qu'il y cherche plus une morale qu'une explication cohérente du monde. Sans doute eut-il pour ami le stoïcien Athénodore, disciple de Posidonius (XVI, 4, 21) ; sans doute admire-t-il Posidonius lui-même qui fut un temps le chef de l'école stoïcienne ; mais il n'éprouve que rarement le désir de les suivre dans leurs efforts constants pour se rendre la nature plus familière et en percer les mystères (II, 3, 8) ; il en reste assez facilement à la croyance mystique dans une Providence dont les desseins ne nous sont pas toujours pénétrables (I, 3, 17) et dont les réalisations particulières nous déconcertent souvent, faute de connaître l'ordonnance de l'ensemble[2].

Face aux hardiesses des modernes, Strabon en revient délibérément en effet à l'enseignement de Zénon, aux positions de l'ancien stoïcisme, et il adopte en bien des cas une attitude résolument rétrograde. Refusant la recherche des causes dont il dénonce la vanité, il se borne à un catalogue des faits, à une pure description qui ne fait pas apparaître les visions d'ensemble. Au reste sa propre représentation du monde est sujette à variations : la proposition que « la terre, avec la mer, est de forme sphérique, ne faisant qu'une seule et même surface avec les océans » (II, 5, 5) ne nous prépare pas du tout à la vision de deux sphères superposées, « une

1. Sur les trois maîtres dont il nous dit avoir suivi l'enseignement, il y avait pourtant deux péripatéticiens, Tyrannion et Xénarque !

2. Cf. XVI, 2, 26, à propos du « spasme » qui se produit près du mont Casius en Égypte, ou encore des crues du Nil qui, « en dépit des différences dans leurs manifestations, possèdent sans doute un ordre ignoré ».

sphère solide pour la terre, une sphère creuse pour l'eau » (XVII, 1, 36) dont il accompagne sa profession de foi stoïcienne[1].

Ce que Strabon retient du stoïcisme, c'est essentiellement la primauté donnée à la sensation ou à l'intuition sur le raisonnement (par ex. II, 5, 11), la croyance fondamentale en l'unité du monde, en la cohérence harmonieuse et nécessaire de ses diverses parties (I, 1, 9 et I, 1, 15), la foi réconfortante dans une Providence qui gouverne la Nature avec puissance et bonté (XVII, 1, 36) dans l'intérêt général des êtres supérieurs, dieux et hommes, qu'elle a créés.

Surtout il admire la morale stoïcienne, toute dévouée au vrai bonheur du genre humain, puisqu'elle invite l'homme à se conformer à la nature et lui fait prendre conscience de sa solidarité avec les autres hommes, de la place de chacun dans l'ordre universel. Toute vie en société réclame sans doute l'obéissance à un pouvoir suprême qui peut être une religion, une philosophie, un gouvernement fort[2], mais c'est par la vie en société seulement, par l'échange entre les hommes, que la civilisation prend de l'extension et devient universelle. Le progrès social peut, il est vrai, se traduire par une dégradation morale que Strabon dénonce volontiers ; il n'en reste pas moins un progrès véritable, aux yeux du « politique » qu'il veut être quand il écrit sa *Géographie*.

1. Cf. Diogène Laërce, VII, 1, p. 155 : « Les stoïciens conçoivent ainsi l'arrangement du monde : au milieu est la terre qui en forme le centre ; vient ensuite l'eau, disposée en forme de sphère, de sorte que la terre est dans l'eau ; après l'eau vient l'air qui forme autour de l'eau une nouvelle enveloppe sphérique ».

2. « Pour vivre en société, les hommes ont besoin de reconnaître une seule et même autorité ; autrement il serait impossible que les individus qui forment la masse du peuple agissent avec unité et concertassent efficacement leurs efforts en vue d'un but commun (ce qui est proprement l'objet de tout état), impossible même qu'ils continuassent à former une société quelconque. Mais il y a deux principes d'autorité : il y a l'autorité qui émane des dieux et l'autorité qui émane des hommes. Les Anciens étaient plus portés à consulter et à respecter la première » (XVI, 2, 38).

Un des grands mérites de l'Empire romain à ses yeux est d'avoir « créé des liens qui n'existaient pas auparavant et enseigné aux peuplades sauvages la vie en société » (II, 5, 26).

Le dessein de Strabon géographe apparaît donc comme un moyen pour lui de s'insérer dans l'ordre du monde, de servir le genre humain, et de remplir ainsi sa mission de philosophe stoïcien. Puisque sa qualité de Grec lui interdit de prendre une part active dans la politique, il peut du moins mettre sa science au service des gouvernants et leur donner le moyen de mieux administrer. Ce faisant, il acquerra peut-être une gloire comparable à celle de ses illustres ancêtres, qui, eux, ont joué un rôle politique, et son action, tout intellectuelle, risque d'être plus efficace que la leur, et d'une portée plus générale : c'est là du moins son espoir.

II

L'ŒUVRE DE STRABON

Strabon, qui ne nous est connu que par sa *Géographie*, est pourtant, d'origine, un historien : il convient de ne jamais l'oublier. Sa grande œuvre, fruit probable de sa maturité, était un traité historique en quarante-sept livres[1] qui, suivant l'habitude constante chez les historiens anciens, prenait la suite des traités précédents ; c'est de Polybe que Strabon se fait ainsi le successeur[2]. L'ouvrage comprenait probablement quatre livres de Préliminaires, la véritable suite à Polybe commençant seulement au livre V, comme il ressort des propres aveux de l'auteur : « Nous avons parlé des lois et institutions du royaume Parthe dans le sixième livre de nos *Commentaires Historiques*, le second des *Suites à Polybe* » (XI, 9, 3).

Déjà Polybe avait été conduit, par sa vocation d'historien, à s'intéresser à la géographie[3], scène et parfois composante des grands événements ; Strabon le cite, en même temps qu'Éphore, parmi ces auteurs qui, « dans la rédaction d'une histoire générale, ont réservé quelques chapitres à la topographie des continents »

1. Les *Commentaires historiques* de Strabon comprenaient 43 ou 47 livres selon les *testimonia* (cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.* II, A, 1926, 430-436 et II, C, 291-295), c'est-à-dire suivant qu'on considérait les *Suites à Polybe* ou l'ensemble de l'ouvrage qui comprenait en plus les quatre livres d'introduction.

2. Posidonius avait également pris la suite de Polybe dans ses *Histoires* qui devaient couvrir une période allant de 144 à 86. Strabon serait allé jusqu'en 27-25 avant J.-C. (cf. Honigmann, 89).

3. Cf. II, 4, 1. Le livre XXXIV des *Histoires* de Polybe était consacré à une description de l'Europe.

(VIII, 1, 1). Mais, allant plus loin que ses prédécesseurs, Strabon, qui a déjà terminé son œuvre historique (I, 1, 22), veut composer un traité de géographie complet et original. Joignant à sa formation d'historien de louables préoccupations scientifiques, il entreprend de rassembler en une vaste synthèse non seulement la description régionale du monde habité, dans ses multiples aspects physiques, économiques et humains, mais aussi les données de la science géographique, laquelle relevait jusqu'alors des mathématiciens et des astronomes[1]. C'est là ce qui fait l'originalité de l'œuvre de Strabon, et en explique aussi les défauts.

1. *L'intention.*

L'œuvre entière de Strabon, qu'elle soit historique ou géographique, est de son propre aveu dominée par une même intention : être utile aux hommes d'état, aux chefs de guerre, et aux administrateurs. Il dit et répète qu'il écrit essentiellement pour le politique, pour l'homme de gouvernement, pour quiconque peut d'une manière ou de l'autre infléchir de manière sensible la vie des hommes.

Polybe déjà attribuait à l'étude de l'histoire des vertus spéciales dans la formation du jugement, dans l'accession à la sagesse active qui doit être celle de tout citoyen éclairé. « L'étude de l'histoire est l'éducation la plus saine et la meilleure préparation à une vie consacrée à la politique... L'histoire, et l'histoire seule, mûrira notre jugement et nous aidera à nous faire des idées exactes de l'évolution du monde »[2].

Pour Strabon, l'étude de la géographie qui nous fait connaître le monde habité, petite partie du globe terrestre, est non moins formatrice pour le jugement que celle de l'histoire : l'une considère la vie humaine

1. Comme Ératosthène et Hipparque. Les traités de Pythéas et Posidonius *Sur l'Océan* comportaient également beaucoup de physique et de mathématiques.
2. Polybe, I, 1, 2.

dans le temps, l'autre dans l'espace. Seulement il est indispensable à ses yeux, pour tirer d'une telle étude tout le profit possible, d'avoir déjà pris l'habitude de la réflexion philosophique. Si la rédaction d'un ouvrage de géographie, vu « la multiplicité des connaissances qui seule permet de mener à bien ce genre de travail », ne peut être le fait que d'un homme « qui a l'habitude de considérer à la fois le divin et l'humain, dont la connaissance constitue, par définition, la philosophie », son utilisation dans la vie politique et dans la pratique du gouvernement réclame le même genre d'homme, « quelqu'un qui ait pour souci l'art de vivre et le bonheur » (I, 1, 1).

C'est ce que Strabon exprime avec force, à la fin de sa première introduction : « Le présent traité doit être d'intérêt général et servir à la fois le citoyen éclairé et le peuple, comme c'est le cas pour mon ouvrage d'histoire. Et ici par citoyen éclairé, nous entendons un homme qui, loin d'être totalement inculte, a suivi le cycle des études et reçu la formation en usage chez les hommes libres et les adeptes de la philosophie ; car on ne saurait blâmer ni louer à bon escient, on ne saurait pas davantage discerner les faits mémorables dans les événements passés si l'on ne s'est jamais soucié de vertu ni de prudence, ni des moyens de les acquérir. Ainsi, après avoir produit des *Commentaires historiques* qui sont utiles, croyons-nous, à la philosophie morale et politique, nous avons jugé bon d'y adjoindre le présent traité ; il est de même forme, s'adresse aux mêmes lecteurs, et tout particulièrement aux gens haut placés » (I, 1, 23).

L'ouvrage de Strabon n'est donc pas fait pour alimenter la méditation du savant ou du penseur : il a pour but essentiel d'aider l'homme d'action à mieux connaître la « scène » de ses actions, afin de conquérir le plus de territoire possible sans doute, mais aussi pour mieux discerner les moyens de rendre heureux le peuple, acteur sur cette scène. N'est-il donc pas destiné avant tout, si nous nous en tenons aux termes exacts

de l'auteur, aux dirigeants de l'empire romain, conquérants et gouverneurs, « puisque les Romains, supérieurs à tous les conquérants dont l'histoire a conservé le souvenir, possèdent ce que le monde habité contient de meilleur et de plus célèbre » (XVII, 3, 24)[1]?

Telle est la conclusion que l'on peut tirer de l'examen du texte. Telle est aussi la thèse que soutient B. Niese[2], qui cherche également à montrer que Strabon a rédigé son ouvrage à Rome à l'instigation d'amis romains. Sans doute ne peut-on être très affirmatif sur le dernier point : Häbler[3] a prouvé avec pertinence que les arguments invoqués par Niese à cette occasion ne sont pas contraignants. Mais la première partie de sa thèse reste en accord avec la lettre de ce que nous pouvons lire nous-mêmes dans la *Géographie.*

Pais de son côté soutient une opinion totalement différente[4]. Strabon aurait écrit son traité dans sa ville natale, à l'intention de Pythodoris, reine du Pont, avec laquelle il aurait entretenu d'étroites relations. A considérer en effet le peu de cas qu'il fait des auteurs latins alors qu'il ne cesse de vanter les écrivains grecs (III, 4, 19), on pourrait être tenté de croire que Strabon écrit pour un public grec, ce qui justifierait la thèse de Pais. Mais peut-être faut-il admettre tout simplement avec Tozer[5] que Strabon, qui désirait être lu par les Romains, s'attendait en fait à être apprécié par des Grecs. Au reste les auteurs latins eux-mêmes reconnaissent bien volontiers la supériorité des Grecs auprès desquels ils vont souvent s'instruire, et les jugements de Strabon ne sont pas plus sévères que ceux d'un Pline ou d'un Cicéron envers leurs propres compatriotes.

D'ailleurs pourquoi mettre en doute les propres

1. Polybe également reconnaissait que les Romains, « en moins de cinquante-trois ans, ont réussi à rassembler le monde habité sous leur seul pouvoir » (I, 1, 5).

2. Cf. B. Niese, *Beiträge...*

3. A. Häbler, *Hat Strabo seine Geographie in Rom verfasst?* Hermes, 13, 1884, 235-41.

4. E. Pais, *Italia antica*, 303 sqq.

5. H. F. Tozer, *Selections from Strabo*, Introd.

paroles de Strabon? Son intention, telle qu'il l'indique à plusieurs reprises, est d'informer les gens haut placés, ceux qui prennent part à la vie politique, et de leur fournir une lecture utile et agréable. Or qui sont les gens haut placés, en ce règne d'Auguste? Qui sont ceux qui prennent une part active à la vie politique, sinon des Romains comme cet Aelius Gallus (II, 5, 12), gouverneur de l'Égypte, que Strabon accompagna dans sa remontée du Nil? ou encore Cn. Pison qui fut gouverneur de l'Afrique (II, 5, 33)? et tant d'autres? La diversité des provinccs, des pays et des peuples est importante à connaître pour qui veut conquérir d'abord, administrer ensuitc avec sagesse et autorité. « Il serait plus facile de prendre en mains un pays si l'on en connaissait les dimensions, la situation relative, les particularités originales de son climat et de sa nature » (I, 1, 16).

Au reste l'heure était particulièrement favorable aux longs ouvrages de synthèse qui expliquent et justifient le prodigieux essor de la puissance romaine, qui désirent la fonder dans le temps comme dans l'espace. Polybe déjà, contrairement aux historiens précédents qui racontaient des guerres particulières, avait tenté d'écrire une histoire universelle qui étudie et présente « l'ensemble des événements en général et de haut, de leur point de départ précis à leur conclusion » (I, 4, 3) et rende manifeste le miracle romain. Tite-Live, exact contemporain de Strabon, fait paraître dès 23 avant J.-C. les premières décades de son immense *Histoire romaine* en cent quarante-deux livres. Virgile, après avoir publié avec les *Géorgiques* un manuel complet d'agriculture qui le posait en rival d'Hésiode, entreprend en 30 avant J.-C. la rédaction de son épopée nationale, l'*Énéide*, qui en fait le concurrent d'Homère. Un peu partout naissent des œuvres qui veulent contribuer pour leur modeste part à l'extension de l'empire, saluer la gloire de Rome, chanter l'illustration de son empereur.

Auguste lui-même sentait la nécessité de mieux connaître cct ensemble de peuples divers qu'il avait pour mission de diriger. A l'exemple d'Alexandre qui,

avant de se lancer dans la conquête de l'Asie, « avait fait faire par les personnes les mieux informées un compte rendu complet sur le pays » (II, 1, 6), l'empereur romain eut le désir de faire dresser une carte du monde habité, ou, ce qui revient au même, des possessions de l'empire. Il confia cette tâche à M. Vipsanius Agrippa qui n'en vit pas le terme : ce n'est qu'après sa mort prématurée, qui eut lieu en 12 avant J.-C., que la carte fut terminée et placée dans le portique Vipsania[1].

C'est ce qui a peut-être incité W. Aly[2] à supposer que c'est à l'intention de l'empereur lui-même qu'écrit Strabon. Sans aller aussi loin, F. Sbordone[3] suggère que la personnalité de Tibère, qui en était alors à ses débuts dans la direction de l'Empire, a pu fournir à Strabon raison suffisante pour compléter son ouvrage géographique qu'il avait en chantier depuis longtemps. La position la plus sage, parce que la plus prudente, reste pourtant celle de M. Dubois : à son avis, Strabon écrit aussi bien pour les Grecs que pour les Romains, dédiant en esprit son œuvre à tout public suffisamment cultivé pour la comprendre et suffisamment influent pour l'utiliser[4].

1. Sur l'identification probable de Vipsanius Agrippa avec le Chorographe que cite Strabon aux l. V et VI, cf. A. Klotz, *Die geographischen Commentarii des Agrippa und ihre Ueberreste*, Klio, 24, 1931, 38-58 et 386-486, et Strabon, t. III, p. 21-24. M. F. Lasserre estime que Strabon aurait vu à Rome la dite carte, bien qu'il n'en parle jamais explicitement (à moins que l'expression ἐν τῇ χωρογραφίᾳ ne soit à interpréter au sens strict comme désignant la carte d'Agrippa).

2. W. Aly, *Strabon von Amaseia*, p. 398.

3. F. Sbordone, *L'imperio di Tiberio e la redazione definitiva della geografia di Strabone*, Annuario celebrativo del Liceo, Maddaloni, 1958, p. 51 à 59.

4. Cf. M. Dubois, p. 104 : « Strabon veut seulement initier les hommes ἐν ταῖς ὑπεροχαῖς, ceux qui commandent, c'est-à-dire en général l'élite de la société, à une science qui forme l'esprit. Les Romains de la haute société se mettaient volontiers à l'école des Grecs ; et les Grecs étaient fort honorés et avides d'attirer de tels disciples. Quel guide admirable que la *Géographie* de Strabon pour un prince désireux de visiter les provinces, d'en étudier l'aspect général et les souvenirs historiques ! »

2. *Date et lieu de composition.*

Nous pourrions assurément cerner avec plus de vraisemblance l'intention de Strabon si nous avions quelque lumière sur la date et le lieu de composition. Or force nous est de reconnaître que nous ignorons quand, où, comment Strabon écrivit son traité de géographie, et s'il eut ou non le temps de le mener complètement à terme. Tout ce que nous pouvons dire sur ces points est pure conjecture, plus ou moins solidement étayée.

Une chose est sûre néanmoins, c'est que Strabon n'a pas commencé tout jeune cet ouvrage, puisqu'il avait rédigé d'abord son énorme traité historique, et qu'il n'est venu à la géographie qu'après coup. De plus, pour cette seconde œuvre colossale, il ne s'est pas contenté d'utiliser des renseignements déjà réunis pour la rédaction de ses *Commentaires historiques*, ni d'écrire, en marge, à la manière de Polybe ou d'Éphore (VIII, 1, 1), une description de quelques-uns des pays où se déroulaient les événements historiques. Pas davantage, il ne s'est contenté de faire le récit de ses voyages.

Désirant rédiger une somme géographique, il a consulté, étudié, critiqué les ouvrages spécialement consacrés à la géographie qu'il a pu avoir à sa disposition, le traité d'Ératosthène en particulier, et la savante critique faite par Hipparque, *l'Océan* de Posidonius et sans doute aussi son abrégé par Athénodore. Ces travaux, d'une haute tenue scientifique ou philosophique, ne devaient pas être d'une lecture facile pour Strabon, homme cultivé certes, mais peu tourné vers les sciences et plus spontanément intéressé par la vie des hommes que par les lois du monde.

Tout cela nous conduit à penser que Strabon écrivit son traité de géographie vers la fin de sa vie, ou du moins dans un âge déjà mûr. Il mourut fort âgé, à plus de quatre-vingt-cinq ans certainement, et la fin de sa vie peut s'étendre sur une période de temps assez considérable.

Une première thèse, défendue par B. Niese, soutient que Strabon composa sa géographie entre 17 et 23 après J.-C., vu les nombreuses références aux événements de cette époque que l'on trouve dans son traité, et qu'il fit ce travail à Rome, à l'instigation d'amis romains. Strabon aurait eu alors entre quatre-vingt et quatre-vingt-six ans. Cette rédaction hâtive, et tardive, expliquerait en partie l'absence de synthèse et l'impression d'inachevé que laisse l'œuvre, en bien des endroits[1].

Remarquant à son tour que Strabon mentionne rarement des événements qui ont eu lieu entre 6 avant J.-C. et 14 après J.-C., Pais en conclut que l'ouvrage fut écrit et publié vers 7 avant J.-C., puis repris et révisé vers 18[2]. Strabon aurait eu dans les cinquante-cinq ans lors de la première rédaction qu'il fit à Amasée où, d'après Pais, il passa le reste de sa vie ; il aurait ensuite retouché son livre à la lumière des derniers événements et des récentes modifications intervenues, quelque vingt-cinq ans plus tard, ce qui peut également expliquer l'apparente incohérence de certaines informations.

M. Dubois, prudemment, ne prend parti ni sur l'époque ni sur le lieu de composition. Il admet sans doute que Strabon « a travaillé pendant de longues années à sa κολοσσουργία, comme il appelle sa *Géographie* » (p. 89) mais sans émettre d'avis sur la continuité ou les reprises de la rédaction. Il suggère la possibilité pour Strabon d'avoir fait le plus clair de ses recherches à Alexandrie, où il se serait peut-être installé durablement pour composer tout ou partie de son ouvrage.

Honigmann[3], qui adopte les dates de Pais, défend une hypothèse différente en ce qui concerne le lieu de composition. Strabon, qui écrit nommément pour des gens haut placés (I, 1, 23), qui a fait partie de l'escorte savante d'Aelius Gallus en Égypte, a dû tôt ou tard

1. B. Niese, *Beiträge...*
2. Pais, *Italia antica*, 303 sqq. C'est aussi l'opinion de P. Meyer, *Quaestiones Strabonianae*.
3. Honigmann, s. v. *Strabon* dans *R. E.*, 84.

embrasser la carrière de professeur[1], comme jadis son maître Xénarque ; mais, selon Honigmann, c'est à Naples, dont il vante le mode de vie entièrement hellénisé et la haute tenue intellectuelle (V, 4, 7), qu'il a probablement exercé ce métier et passé le reste de sa vie.

W. Aly ne prend pas position ferme dans ce débat. Il attribue à Strabon une lecture étendue, admet qu'il a pu consulter beaucoup d'ouvrages tant à Rome qu'à Alexandrie[2], et qu'il commença vers 15 avant J.-C. l'élaboration de ce traité qui occupa la fin de sa vie. Peut-être les chapitres ne furent-ils pas rédigés dans l'ordre où nous les lisons. Aly pense en particulier que les deux premiers livres d'introduction ont pu être écrits après la description régionale. La première publication de l'ouvrage aurait été faite après la mort de l'auteur et aurait posé à l'éditeur bien des problèmes, notamment sur l'usage à faire des additions, des surcharges et des corrections de dernière heure, souvent difficiles à intégrer au texte. Il manquerait à l'ouvrage la mise au point dernière qui, faite par l'auteur, eût mieux dessiné les contours, supprimé digressions, contradictions ou répétitions inutiles, qui eût fondu l'ensemble en un tout plus harmonieux.

F. Sbordone[3], remarquant la convergence des éléments chronologiques répandus dans les l. III à XVII sur une période très courte, autour de 18-19 après J.-C., suppose une remise à jour à cette date, motivée peut-être par un récent voyage à Rome qui lui aurait fourni des renseignements nouveaux, d'un manuscrit déjà ancien que l'auteur ne s'était pas encore décidé à publier. Cette phase ultime d'activité n'aurait d'ailleurs pas abouti non plus à une édition du vivant de l'auteur. Les notes marginales et les variantes d'auteur, sensibles à travers la tradition manuscrite, prouvent abondamment à ses

1. C'est du reste l'opinion de Pais qui, lui, place ce professorat à Amasée.
2. W. Aly, p. 18.
3. F. Sbordone, *L'imperio di Tiberio...*, p. 51-59.

yeux que la *Géographie* fut livrée au public après la mort de Strabon, sans que l'éditeur ait fait un effort suffisant pour résoudre les difficultés que posait le manuscrit original.

En l'absence de tout élément véritablement probant, et notamment de tout témoignage contemporain, il paraît présomptueux de dépasser le stade de l'hypothèse. Comment croire avec Niese que Strabon, même s'il avait réuni sa documentation précédemment, se soit attaqué à une œuvre de cette importance à quatre-vingts ans sonnés? Les suggestions de Pais quant aux dates de composition et de révision paraissent plus vraisemblables. Il est normal qu'une première mise en place de l'ensemble ait été suivie d'une nouvelle période de documentation qui se serait traduite par des compléments et des additions, peut-être par la remise au net de quelques chapitres. La position de Sbordone qui ne prend pas parti sur la date d'une première rédaction semble néanmoins la plus prudente. Mais où l'ouvrage fut-il rédigé? C'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer !

Tout ce que l'on peut dire, semble-t-il, si l'on veut s'en tenir aux certitudes, c'est que, dans l'ouvrage de Strabon, les indications ne sont pas toujours cohérentes d'un bout à l'autre ; qu'un certain nombre d'additions ou de corrections mal intégrées à l'ensemble (mais ceci peut indiquer seulement l'absence d'un souci de style chez l'auteur) laissent une impression d'inachèvement notoire ; que le traité de Strabon n'a eu aucun retentissement ni au siècle d'Auguste ni immédiatement après : Pline l'Ancien en particulier, qui cite une foule d'auteurs dont il a consulté les œuvres, semble parfaitement l'ignorer. La première remarque appuierait la thèse de Niese ; la seconde celle de Pais sur les étapes de composition ; mais la troisième paraît peu compatible soit avec une publication de l'ouvrage vers 7 avant J.-C. (comment Strabon n'aurait-il pas tenté de faire lire son œuvre à ses amis grecs ou romains, et pourquoi n'en serait-il resté aucune trace?), soit avec un séjour

prolongé de l'auteur à Naples, qui était la grande banlieue de Rome. Peut-être effectivement Strabon écrivit-il son œuvre de retour dans son pays et laissa-t-il à d'autres le soin de l'éditer. L'hypothèse défendue entre autres par Aly et Sbordone d'une publication postérieure à la mort de l'auteur paraît fort vraisemblable.

3. *Voyages et sources de Strabon.*

Pour l'élaboration de son grand ouvrage, Strabon utilise à la fois son expérience personnelle, les informations orales qu'il a pu recueillir, et les sources livresques. Il le déclare en propres termes au cours de sa seconde introduction : « Nous préciserons tout d'abord ce que nous avons personnellement visité sur terre et sur mer ; nous dirons ensuite pour quels secteurs nous nous sommes fié à des relations orales ou écrites » (II, 5, 11).

Tout d'abord donc, il se fie à ses propres souvenirs et, se donnant pour un grand voyageur, il fait beaucoup de cas de son expérience personnelle. « Nos visites se sont étendues vers l'occident, depuis l'Arménie jusqu'aux parties de la Tyrrhénie qui font face à la Sardaigne, vers le midi depuis le Pont-Euxin jusqu'aux bornes de l'Éthiopie. De tous ceux qui ont écrit des géographies, on n'en trouverait pas un qui, dans ses voyages, ait couvert des distances plus considérables que nous : ceux qui sont allés plus loin vers l'occident n'ont pas embrassé autant de pays vers l'est ; ceux qui ont fait l'inverse ne sont pas allés si loin vers le couchant » (II, 5, 11).

Nous avons pourtant peu de précisions sur l'étendue, la durée, la date de ces voyages dont aucun, sauf peut-être la remontée du Nil, ne semble avoir été entrepris dans des buts d'exploration géographique. On peut supposer que dès sa prime jeunesse Strabon a visité certaines régions d'Asie Mineure, soit à partir d'Amasée, soit à partir de Nysa du temps qu'il fréquen-

tait l'école d'Aristodème[1]. Nous savons également qu'il visita en Crète son grand-oncle (X, 4, 10), passa à Corinthe au moment où Auguste s'y trouvait encore, à la veille du triomphe d'Actium (29 avant J.-C.).

A Rome, il semble être venu pour la première fois avant la mort de Servilius Isauricus (44 avant J.-C.), car c'est là seulement qu'il peut l'avoir vu (XII, 6, 1). Il doit avoir vécu longtemps dans la capitale, où il se fit de nombreux amis ; sans doute y séjourna-t-il à diverses reprises[2] : il eut ainsi l'occasion de traverser le Latium, la Campanie, d'apercevoir les rivages de Corse et de Sardaigne depuis Populonium (V, 2, 6). C'est peut-être au cours d'un trajet entre l'Italie et l'Égypte que Strabon put voir, du bateau, la situation de Cyrène (XVII, 3, 20)[3]. Il séjourna longuement à Alexandrie (II, 3, 5). Le voyage sur le Nil (II, 5, 12 ; XI, 11, 5 ; XVII, 1, 24) qu'il fit en compagnie de son ami Aelius Gallus vers 25-24 avant J.-C.[4] le mena jusqu'à l'île de Philae (XVII, 1, 50) et sur les frontières de l'Éthiopie (II, 5, 12)[5] : il put ainsi se familiariser

1. W. Aly (p. 32) énumère les lieux qu'a pu ainsi visiter Strabon, notamment Tralles, Magnésie, Hiérapolis sur le Méandre, de même qu'Éphèse, et Didyme. Strabon aurait fait également un séjour à Tarse (p. 33) d'où il aurait rejoint Éphèse par mer en passant par Rhodes.

2. Il se trouve à Rome en 44 avant J.-C. (XII, 6, 1) ; sans doute en 31 où il signale que le portrait de Denys peint par Aristide, qu'il a vu dans le temple de Cérès à Rome, vient d'être brûlé dans l'incendie du temple (VIII, 6, 23). En 29, lors de son escale à Gyaros (X, 5, 3), peut-être se rendait-il à Rome après un arrêt à Corinthe. Peut-être y vint-il également après 7 avant J.-C. car il mentionne le portique de Livie dédié cette année-là. M. F. Lasserre (Strabon, t. III, p. 209, n. 2) conclut de la mention de la tombe d'Auguste et de son bûcher à une visite de Strabon à Rome postérieurement à 14 ap. J.-C.

3. Cf. W. Aly, p. 48 et 77.

4. Cf. V. Chapot, *Le monde romain*, Évol. de l'humanité, nº 22, 1927, p. 56, et W. Aly, p. 165-170.

5. Strabon était encore en Égypte quand Auguste vint à Samos en 20 (XV, 1, 45 et XV, 1, 73 ; cf. Dion Cassius, LIV, 9). Peut-être y resta-t-il même jusque vers 13 avant J.-C. car il mentionne (XVII, 1, 9) le Caesareum consacré en 10 avant J.-C. (cf. Honigmann, 83).

avec les problèmes de toutes sortes que pose l'Égypte au point de vue géographique ; mais une exploration de ce genre semble être restée exceptionnelle.

Au demeurant Strabon admet volontiers qu'une grande part de son information lui vient de la tradition orale, des renseignements qu'il a pu glaner auprès des voyageurs. Un géographe ne doit pas nécessairement avoir tout vu ; il lui suffit d'avoir interrogé de fidèles témoins. « C'est ainsi que procèdent les hommes d'étude : se fiant à ces sortes d'organes des sens que sont les individus divers qui, au hasard des voyages, ont vu divers pays, ils recomposent en un schéma unique l'aspect du monde habité dans sa totalité » (II, 5, 11) ; et Strabon de conclure, pour s'excuser sans doute de n'avoir lui-même qu'une expérience personnelle limitée : « Si l'on considère que, pour savoir, il faut avoir vu, l'on supprime le critère de l'ouïe, sens qui, en matière de science, est nettement supérieur à l'œil » (II, 5, 11). Aussi s'empresse-t-il de signaler qu'il a pu connaître l'Arabie Heureuse grâce aux récits de son ami Aelius Gallus qui y dirigea une expédition en 24 avant J.-C., qu'il a recueilli des informations sur l'Inde par l'entremise des trafiquants d'Alexandrie qui s'y rendent régulièrement en traversant le golfe arabique (II, 5, 12), qu'il a entendu parler de la Libye par Cn. Pison qui y fut gouverneur (II, 5, 33), de Pétra par son ami Athénodore qui y séjourna (XVI, 4, 21). En toute occasion, Strabon prend soin de rechercher et de citer les témoins oculaires, qu'il s'informe directement auprès des voyageurs ou qu'il lise leurs récits.

C'est qu'avant tout les sources de Strabon sont livresques. Il n'éprouve aucune gêne à avouer (mais n'était-ce pas l'usage constant de ce temps-là?) qu'il se fonde dans son traité sur les ouvrages de ses prédécesseurs, de ceux du moins qu'il considère comme des autorités en la matière, même s'il est amené à les critiquer sur un point ou sur l'autre. Aussi ses garants sont-ils généralement modernes ; en chaque domaine, c'est l'ouvrage le plus récent qui a des chances d'être

le mieux informé. Sans doute Strabon cite-t-il nombre d'auteurs plus anciens, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il les ait tous consultés de première main : il en connaît certains par l'intermédiaire d'auteurs plus proches de lui ; pour d'autres, dont il a pourtant personnellement lu les œuvres, il se contente parfois, dans sa *Géographie*, de les citer d'après des analyses qu'il trouvait dans des traités plus accessibles ou plus commodes[1], voire de puiser dans les souvenirs de tel ou tel enseignement reçu, de telle ou telle discussion scientifique entre amis.

Ainsi, en dépit de l'hommage rendu aux anciens illustres dont il est bon de connaître les noms mais qui ne sont plus que d'un mince secours, comme Anaximandre et Hécatée de Milet, Eudoxe, Dicéarque, Éphore[2] (I, 1, 1), les vrais informateurs sont des auteurs plus récents : « A coup sûr, il ne vaut pas la peine de les étudier tous, mais quand il s'agit d'Ératosthène, de Posidonius, d'Hipparque, de Polybe ou d'autres auteurs du même genre, il est bon de le faire » (I, 2, 1). Tels sont en effet, si l'on réserve le cas d'Hipparque qu'il a lu sans doute, mais qu'il n'a utilisé que dans les Prolégomènes, au cours de l'analyse des problèmes de géographie mathématique contenus dans l'ouvrage d'Ératosthène, les auteurs que Strabon connaît bien, et qu'il « prend le plus volontiers pour guides » (I, 2, 1)[3].

La *Géographie* d'Ératosthène, le seul traité scientifique de géographie qui garde de l'importance aux

1. Cf. par exemple l'utilisation qu'il fait d'Artémidore ; il le cite directement dans les l. V et VI, par l'intermédiaire de Posidonius dans les l. III et IV (voir Strabon, *Géographie*, t. II, p. 13 et t. III, p. 14).

2. Éphore est cité assez souvent par Strabon, mais la plupart du temps de seconde main, par l'intermédiaire de Polybe ou de Posidonius. Cf. J. Forderer, *Ephoros und Strabon*, diss. Tübingen, 1913.

3. L'examen détaillé des sources a sa place dans les Notices qui précèdent chaque livre ou chaque groupe de livres. Je me contente ici d'un tableau sommaire pour fixer les idées. Pour la bibliographie sur ces auteurs, je renvoie aux notes de la Notice des livres I et II, p. 23 sqq.

yeux de Strabon[1], lui fournit la majeure partie des Prolégomènes et la matière de son information pour la description de l'Inde. C'est par Ératosthène que Strabon connaît à la fois les savants comme Anaximandre, Hécatée, Dicéarque, Eudoxe de Cnide, voire Pythéas, les historiens de l'Inde comme Déimaque, Mégasthène, Néarque, Onésicrite ou Aristobule, et les auteurs de portulans comme Timosthène.

De Posidonius (si nous conservons la succession indiquée par Strabon lui-même), Strabon a lu au moins *l'Océan*, les *Histoires* et l'*Histoire de Pompée*. Sans doute utilise-t-il l'enseignement de Posidonius, retransmis ou non par Athénodore, plus largement encore qu'une lecture cursive de la *Géographie* ne le fait apparaître de prime abord. C'est ce que les Notices particulières relatives à chaque livre mettent en pleine lumière ; mais Strabon n'est en cela qu'un homme de son temps. Bornons-nous à indiquer brièvement que, dans les Prolégomènes, Posidonius est très souvent mis à contribution en dehors même du chapitre qui lui est expressément consacré ; que, pour la description de l'Ibérie et de la Gaule, on peut le considérer comme la source la plus importante, celle par laquelle Strabon paraît atteindre tous les témoignages antérieurs, d'Éphore, d'Ératosthène, de Polybe, d'Artémidore[2] ; qu'il a fourni également maintes informations sur le Pont-Euxin (il est, par son *Histoire de Pompée*, l'un de ces auteurs de *Mithridatica* dont parle Strabon en I, 2, 1), et sur l'Égypte (XVII, 1, 11). Comme Ératosthène servait d'intermédiaire pour tous les savants qui l'avaient précédé, de même Posidonius inspire à Strabon l'essentiel de ses jugements sur les philosophes et les physiciens, Aristote, Thrasyalcès, Straton, voire sur

1. Strabon, en présentant dans son Introduction les grands noms de la géographie, ne mentionne nulle part les Γεωγραγούμενα d'Artémidore, bien qu'à plusieurs reprises il fasse appel à son témoignage dans la description régionale. Sans doute le classe-t-il parmi les auteurs de ces périples auxquels il dénie volontiers toute valeur scientifique (I, 1, 22).

2. Cf. Strabon, *Géographie*, t. II, p. 7 et 109.

des historiens comme Éphore, Métrodore de Scepsis, Théophane de Mitylène, etc.

Envers Polybe également, la dette de Strabon est grande. M. Dubois s'est attaché à montrer que Strabon a demandé à Polybe non seulement des matériaux[1], mais aussi une manière de comprendre et de présenter, une méthode, ce « souffle généralisateur » qui est la caractéristique même de l'historien. Mais déjà les matériaux empruntés sont importants : citons au moins la critique de Pythéas au cours des Prolégomènes, l'interprétation allégorique du périple d'Ulysse, et surtout bien des éléments utilisés dans la description des pays d'Europe occidentale, Espagne peut-être, mais à coup sûr Italie[2].

Il faut encore nommer parmi les sources importantes Artémidore d'Éphèse, auteur d'un traité de géographie dans le style du périple auquel Strabon demande, soit directement, soit par l'intermédiaire de Posidonius, nombre de renseignements. L'influence directe d'Artémidore est sensible dans les livres décrivant l'Italie, l'Asie Mineure, l'Égypte ; il semble n'être utilisé qu'à travers Posidonius dans la description de l'Espagne et de la Gaule.

De même, la querelle pour ou contre la science d'Homère qui oppose Alexandrie et Pergame, Aristarque et Cratès, est retracée par Strabon au cours des Prolégomènes non pas à partir des documents eux-mêmes, mais à travers la relation qui en était faite par Apollodore dans son *Catalogue des Vaisseaux*. Ce même Apollodore est d'ailleurs une source constante pour la description de la Grèce (l. VIII à X). Quant aux interprétations diverses du voyage de Ménélas, elles parviennent à Strabon par Aristonicos, le grammairien contemporain

1. Cf. M. Dubois, p. 288 : « Strabon a demandé à Polybe plus que ses matériaux, éléments dont nous tenons souvent aujourd'hui un compte exagéré, comme si les ressemblances et les mérites se mesuraient seulement à la nature et à la quantité du contenu ».
2. Cf. Strabon, *Géographie*, t. III, p. 11.

qu'il a pu connaître personnellement, et qui avait collectionné les thèses de ses prédécesseurs (I, 2, 31).

Parmi les auteurs que Strabon a consultés, de première main semble-t-il, sur des points particuliers, mentionnons avec les réserves d'usage un auteur de *Mithridatica*, Théophane de Mitylène, compagnon et partisan de Pompée ; un auteur de *Parthica*, Apollodore d'Artémise, contemporain de Strabon ; un spécialiste de la Troade, Démétrios de Scepsis ; un disciple de Posidonius, versé dans les questions scientifiques, Athénodore de Tarse, contemporain et ami de Strabon, auteur d'un ouvrage *Sur l'Océan*, abrégé du traité du même nom de Posidonius. Ajoutons-y Timagène[1], compilateur grec d'Alexandrie, et celui qui est désigné sous le nom du Chorographe et qui n'est autre vraisemblablement que Vipsanius Agrippa[2]. L'étude complète de ces emprunts secondaires et partiels se trouve dans les Notices particulières auxquelles je renvoie le lecteur.

L'examen d'ensemble des sources peut néanmoins permettre de conclure que Strabon, qui avait certainement lu beaucoup, ne serait-ce que pour composer son traité historique, ne s'est servi couramment pour l'élaboration de sa *Géographie* que de quelques ouvrages de synthèse assez peu nombreux : la *Géographie* d'Ératosthène, les trois ouvrages de Posidonius mentionnés plus haut (dont *l'Océan* peut-être dans sa version abrégée par Athénodore), le livre XXXIV des *Histoires* de Polybe, le *Catalogue des vaisseaux* d'Apollodore et la *Géographie* d'Artémidore. Le reste de son information lui vient essentiellement de traités historiques relatifs à tel ou tel pays (Inde, Parthie), à tel ou tel prince ou conquérant (Mithridate, Pompée, Alexandre), voire d'exposés de grammairiens sur tel ou tel problème homérique (Aristonicos).

Entre des informations d'ordre si divers, glanées dans des souvenirs personnels, dans les on-dit de ses contem-

1. Cf. Strabon, *Géographie*, t. II, p. 8-9 et 109 et t. III, p. 24. Cf. aussi W. Aly, p. 281-291.
2. Cf. Strabon, t. III, p. 21-23.

porains, ou dans le témoignage des historiens, des philosophes ou des géographes, la synthèse restait à faire. C'était là l'ambition avouée de Strabon qui voulait, à partir de ces membres épars, refaire un corps vivant et véridique, une restitution correcte du monde habité. Y est-il parvenu? Et l'ouvrage qui met en œuvre des sources si diverses et une masse si considérable de renseignements de tous ordres possède-t-il solidité, cohérence et unité? Il est difficile de répondre objectivement à pareille question. Partisans et détracteurs de Strabon s'opposent, les uns insistant sur l'originalité de l'entreprise et l'intérêt puissant du résultat, les autres émiettant le texte en emprunts divers et mettant l'accent sur les contradictions et l'absence de synthèse.

Il est exact qu'à considérer le détail, l'on est généralement frappé par la diversité des chiffres proposés pour une même distance[1], par la variété et l'incohérence parfois des opinions qui semblent un moment emporter l'adhésion de l'auteur, par l'absence d'harmonie entre les informations reçues. Strabon se contente le plus souvent (est-ce propos délibéré, incapacité de systématisation, ou manque de temps?) de juxtaposer des renseignements tirés d'une source ou de l'autre, d'insérer tels quels des fragments tronqués d'une discussion plus générale, de présenter une collection de faits rassemblés au hasard sans essayer de porter un jugement critique, sans organiser lui-même ses développements, sans se faire une opinion ferme sur tel ou tel point particulier. D'où ce malaise souvent ressenti quand on veut se livrer à une analyse précise et dégager des conclusions ; d'où l'inconfort de qui désire à la fois rendre à chacun

1. Strabon avoue de bonne grâce ce défaut, qu'il attribue à l'impossibilité où l'on se trouvait alors, vu le peu d'avancement des connaissances, de proposer des chiffres sûrs : « Il y a un grand désaccord entre les auteurs, en particulier à propos des distances, comme nous l'indiquons souvent. Pour notre part, s'il est possible d'en décider, nous émettons notre propre avis ; sinon, nous pensons qu'il faut se contenter d'exposer les opinions des auteurs » (VI, 3, 10). Position prudente s'il en est, mais que Strabon est loin de conserver strictement d'un bout à l'autre de son ouvrage.

son dû et mettre en lumière l'apport authentique de l'auteur dans ce qui risque d'apparaître comme une simple mosaïque de citations.

C'est alors le moment de se souvenir du plaidoyer *pro domo* par lequel Strabon termine sa première introduction : « Tout ainsi que, dans des statues colossales, l'on ne cherche pas l'exactitude de chaque détail mais l'on s'attache plutôt à l'ensemble, pour voir si l'allure générale est correcte, de même devrait-on procéder pour juger ces sortes d'ouvrages ; car c'est une œuvre colossale que celle-ci, qui brosse de grands traits et de grands ensembles, sauf quand un détail ou l'autre peut intéresser l'homme désireux de savoir et tourné vers l'action » (I, 1, 23). L'on s'aperçoit vite en effet, si l'on consent à négliger les imperfections du détail, que l'ouvrage de Strabon est cohérent dans l'ensemble, qu'il donne du monde méditerranéen une vue générale précieuse, qu'il situe à leur vraie place les problèmes géographiques, tels qu'ils se posaient en ce siècle d'Auguste.

Dans une époque où le recours aux œuvres d'autrui était d'usage[1], Strabon n'a pas été un compilateur vulgaire. Le choix même de ses sources, ses références à ses prédécesseurs, la matière de ses emprunts témoignent d'une suffisante clarté de jugement, d'un sens droit des exigences et des méthodes de la géographie. Il n'a pas fait œuvre originale dans la mesure où il n'a rien découvert, mais le désir qu'il exprime si vigoureusement, fût-ce à la suite d'autrui, de fonder la description régionale sur une bonne connaissance des préalables scientifiques, son intérêt pour les aspects économiques et humains de la géographie, sa curiosité universelle et sa vaste érudition, peut-être aussi son expérience d'auteur, font de lui un représentant privilégié de la culture de son époque, et de son œuvre une mine inépuisable de renseignements divers, organisés suivant un plan suffisamment cohérent et maniable.

1. Cf. M. Dubois, *Examen...*, p. 153-168.

4. *Le contenu de la Géographie.*

La *Géographie* de Strabon s'ordonne en effet suivant un plan simple, qui semble dicté par la matière elle-même : notions de géographie générale d'abord dans les Prolégomènes, à l'occasion de la critique des prédécesseurs (l. I et II), description régionale ensuite qui promène le lecteur tout autour de la Méditerranée, le faisant partir des Colonnes d'Hercule, puis, par le nord, rencontrer successivement l'Europe et l'Asie, et terminer le circuit par la Libye et la Mauritanie (l. III à XVII).

Strabon passe ainsi successivement en revue l'Ibérie (l. III), la Gaule et la Bretagne (l. IV), l'Italie avec la Sicile (l. V et VI), le nord de l'Europe, et la partie située au sud de l'Istros avec l'Épire, la Macédoine et la Thrace (l. VII, dont la fin est malheureusement perdue), le Péloponnèse, la Grèce septentrionale et centrale, les îles (l. VIII à X). Après l'Europe, c'est l'Asie : les régions situées au nord du Taurus d'abord, avec la Parthie, la Médie et l'Arménie (l. XI) ; puis toute la péninsule d'Asie Mineure (l. XII à XIV) ; puis l'Inde et la Perse (l. XV) ; enfin le territoire compris entre la Perse, la Méditerranée et la mer Rouge (l. XVI). Le dernier livre, avec l'Égypte, termine l'étude de l'Asie, si l'on prend le Nil pour frontière entre les deux continents, ce que fait Strabon, suivant en cela une opinion largement répandue ; puis il décrit brièvement la Libye (l. XVII).

Ainsi de prime abord l'ouvrage de Strabon constituerait assez bien une synthèse de la science géographique à ce jour, fondant la description de la terre habitée sur une connaissance générale du monde et des lois de son fonctionnement. A maintes reprises dans les Prolégomènes, Strabon insiste sur la nécessité de posséder un certain nombre de notions scientifiques pour pouvoir interpréter correctement les informations reçues. « Hipparque a raison d'enseigner, dans son ouvrage *Contre Ératosthène*, que, l'information géogra-

phique intéressant quiconque, simple particulier ou amateur de science, il est impossible de la saisir sans une analyse préalable des phénomènes célestes et des observations d'éclipses... Tous ceux qui entreprennent de décrire les particularités régionales ont normalement à tenir compte des phénomènes célestes et de la géométrie » (I, 1, 12-13). Et il ne craint pas d'affirmer la « nécessité où se trouve quiconque veut écrire un ouvrage de géographie régionale de prendre pour base un certain nombre de notions enseignées par la physique et les mathématiques » (II, 5, 1), ajoutant également qu'« on sera plus à même de faire de l'enseignement présent un usage valable si l'on possède déjà une formation scientifique » (II, 5, 1).

Mais en même temps il reconnaît et affirme que son ouvrage doit être d'intérêt général, ne pas trop approfondir les questions scientifiques (car « la recherche des causes concerne le seul philosophe ; l'homme qui participe à la vie politique n'a pas suffisamment de loisir pour s'y livrer, du moins pas toujours » I, 1, 21), et apporter surtout une connaissance précise et documentée des divers pays qui font partie du monde connu. La géographie, œuvre politique plus que scientifique à ses yeux, doit servir l'intérêt des gouvernants ; aussi doit-elle s'attacher aussi bien aux particularités physiques et atmosphériques qui expliquent en partie la vie et le comportement des habitants, qu'aux ressources économiques, aux modes de vie, aux traditions ancestrales, aux us et coutumes qui relèvent bien souvent des hasards de l'existence. Elle doit avant tout être description régionale.

Aussi serait-il imprudent de toujours prendre au pied de la lettre les déclarations de principe contenues dans les Prolégomènes, qui font une part si belle à la géographie mathématique, et d'espérer en voir l'application stricte dans les livres descriptifs. Sans doute l'étude de la situation du monde habité sur le globe terrestre et par rapport au globe terrestre fait-elle partie de ces préalables posés une fois pour toutes

(II, 5, 2 sqq.) et sur lesquels il est inutile de revenir constamment ; sans doute aussi la position des différents pays et des continents, soit les uns par rapport aux autres, soit par rapport au monde habité, est-elle indiquée par Strabon une fois pour toutes, à la fin du livre II (II, 5, 14-33) ; il n'en reste pas moins que la description régionale tient assez peu, et en aucun cas de manière systématique, les promesses de rigueur scientifique contenues dans les Prolégomènes[1].

Les livres III à XVII ont en fait une plus grande parenté que ne semble l'avouer Strabon avec les périples littéraires dans le style d'Artémidore, ou avec les périégèses existantes. Suivant les pays, suivant l'occasion, l'accent y est mis sur la géographie historique, ethnographique, ou simplement descriptive, sur les souvenirs livresques, sur les élites intellectuelles, ou artistiques, sur les formes de gouvernement ; on y trouve rarement en œuvre en revanche cette géographie annoncée par Strabon, qui « touche à la fois à l'étude de la cosmographie et à celle de la géométrie, unissant ce qui vit sur terre à ce qui se meut dans le ciel, les ramenant à l'unité comme s'ils étaient tout proches, et non pas séparés autant que le ciel l'est de la terre » (I, 1, 15). En dépit de ce rêve d'unité, Strabon juxtapose, dans ses livres de description régionale, plus qu'il ne fait la synthèse ; il décrit plus qu'il n'explique[2]. Une fois de plus, l'examen du détail risque de nous décevoir.

Si pourtant nous consentons à garder toujours en

1. W. Aly estime que les Prolégomènes auraient été rédigés après les livres de description régionale (p. 375) : cela permettrait d'expliquer l'absence de lien entre les uns et les autres.

2. Cf. M. Dubois, p. 239 : « Le souci de donner aux sciences la place qui leur appartient en géographie est mieux exprimée dans les Prolégomènes que satisfait dans le corps même de son ouvrage... Dès qu'il arrive à la géographie descriptive, le masque philosophique dont il s'était gravement et péniblement couvert tombe ; le personnage nous apparaît dans toute son originalité, à moitié et plus qu'à moitié historien généralisateur, comme Polybe, et déjà quelque peu compilateur à la façon de Diodore de Sicile et de Denys d'Halicarnasse ».

l'esprit l'ensemble de l'œuvre[1], géographie générale et géographie régionale, bien des éléments qui semblaient épars et disparates s'organisent en fait autour d'idées centrales ; l'œuvre entière apparaît comme une entreprise originale et féconde. L'intérêt de Strabon pour les données économiques et humaines qui individualisent chaque pays distingue nettement son ouvrage du traité d'Ératosthène, principalement orienté vers la géographie mathématique ou les hypothèses géologiques, comme sa connaissance des données scientifiques le différencie de « ces études que l'on appelle portulans ou périples, et dans lesquelles les observations que livrent les auteurs restent sans effet parce qu'ils ne les assortissent pas des connaissances scientifiques ni des données célestes qu'il conviendrait d'y intégrer » (I, 1, 21).

Plus scientifique que les périples de jadis, mieux insérée dans la vie que le savant traité d'Ératosthène, la *Géographie* de Strabon constitue, dans son intention et dans les faits, un bon manuel de vulgarisation à l'usage des gens cultivés : elle leur permet de prendre une vue riche et complexe du monde habité, suffisamment étayée sur des considérations physiques, mathématiques ou historiques ; partie du globe terrestre, le lopin de terre que nous habitons doit en effet ses principales caractéristiques à la place qu'il occupe non seulement au sein du monde céleste, mais aussi dans le temps, et donc dans l'histoire, qu'elle soit géologique, climatique, économique ou humaine. L'historien en Strabon perce toujours sous le géographe.

***

Si donc l'œuvre géographique de Strabon ne nous apparaît pas toujours dans le détail comme une synthèse harmonieuse et cohérente, si elle nous semble bien souvent contradictoire et inachevée, elle a le grand

1. C'est d'ailleurs la demande expresse de Strabon, exprimée en I, 1, 23, où il compare son œuvre à une statue colossale : l'unité n'en peut-être perçue que par qui considère l'ensemble.

mérite à nos yeux de contenir une somme unique en son genre des connaissances et des opinions du temps. Du pur point de vue de la science géographique, elle représente un effort original pour embrasser l'ensemble de ce qu'il faut connaître, tant dans le domaine de la géographie mathématique et physique que dans celui de la description régionale ; et l'auteur a raison incontestablement, dans son désir d'être utile aux hommes d'action, de vouloir appuyer l'étude régionale sur la connaissance des problèmes d'ensemble, de la considérer comme seconde, mais non secondaire. Entre le traité de géographie mathématique d'Ératosthène, le périple d'Artémidore, et la nomenclature géographique de Ptolémée, l'ouvrage de Strabon se distingue par l'intérêt qu'il manifeste pour toutes les formes de la vie, par l'accent mis sur les composantes ethniques et économiques d'un pays, aussi bien que sur ses caractéristiques physiques et climatiques, par la richesse et la variété d'une information quasi universelle. Il est, pour notre connaissance du monde antique, d'un prix infini.

« Parmi les ouvrages anciens que le temps a respectés, il en est peu qui présentent un intérêt aussi vaste, aussi soutenu que la *Géographie* de Strabon. Elle renferme presque toute l'histoire de la science depuis Homère jusqu'au siècle d'Auguste ; elle traite de l'origine des peuples, de leurs migrations, de la fondation des villes, de l'établissement des empires et des républiques, des personnages les plus célèbres ; et l'on y trouve une immense quantité de faits qu'on chercherait vainement ailleurs »[1]. N'est-ce pas le plus bel hommage, et le plus vrai, que l'on puisse rendre à celui qu'Eustathe, dans son commentaire à Homère le Poète, désignait par ce simple vocable, le Géographe?

Germaine AUJAC.

1. Avertissement à la *Géographie* de Strabon traduite du grec en français par de La Porte du Theil, Coray et Letronne, Paris, 1805-1819.

III

LE TEXTE DE STRABON

Plusieurs études sur l'histoire du texte de la *Géographie* ont paru au cours des dernières décennies. Elles ont résolu la plupart des questions laissées en suspens par les éditeurs du XIXe siècle et fait si bien progresser nos connaissances qu'il n'y a guère à leur ajouter. On s'est donc borné ici à en résumer les résultats et à renvoyer le lecteur aux travaux originaux pour une information plus étendue[1].

1. Le premier inventaire et la première classification des manuscrits remontent à G. Kramer, qui en donne les résultats d'abord dans un programme du Collège royal français de Berlin du 29 septembre 1840, puis dans l'introduction du premier volume de ses *Strabonis Geographica*, Berlin, 1844, V-XCIV. Ce travail déjà excellent est complété plutôt que refait, et seulement pour les livres I à IX, par E. Roellig, *De codicibus Strabonianis qui libros I-IX continent*, Diss. Halenses, VII, 1886. Après la découverte et la publication du palimpseste Π, l'histoire du texte connaît un renouveau remarquable grâce à deux mises au point de W. Aly, l'une dans les Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 1931, 25-32, l'autre dans un chapitre de l'édition diplomatique de ce palimpseste, *De Strabonis codice rescripto*, Vatican, 1956, 239-261. Avant de mourir, W. Aly avait eu le temps de rédiger les prolégomènes de l'édition qu'il préparait pour l'éditeur Habelt à Bonn. Ceux-ci n'ont vu le jour qu'en 1968, mais les bonnes feuilles du chapitre sur la tradition manuscrite circulaient dès février 1960 et j'en ai tiré profit. En 1951, cependant, F. Sbordone procédait de son côté à l'établissement du stemma des livres I à IX (Rendiconti dell' Acc. di Napoli, XXIV/XXV, 293-335), il livrait en 1961 celui des livres X à XVII (Boll. del Comitato per la preparazione dell' Edizione Nazionale dei Classici Greci e Latini, N. S., IX, 11-32) et récapitulait en 1963 les conclusions de ses recherches dans les prolégomènes de son édition magistrale des livres I et II (*Strabonis Geographica*, Rome,

1. *La tradition jusqu'à l'archétype des manuscrits médiévaux*

Témoins antiques. Les citations de la *Géographie* antérieures au premier manuscrit connu sont peu nombreuses et de peu d'étendue. Elles ne donnent une idée ni de la diffusion de l'œuvre, probablement restreinte à quelques cercles d'érudits, ni des caractéristiques des rares copies qui en circulaient. On en compte cinq au plus jusqu'à la fin du ive siècle, dont deux paraissent interpolées : III, 4, 3 chez Athénée, III, 121 A, d'après le lexique de Pamphile[1], III, 4, 10-11+VII, fr. 60 chez Athénée, XIV, 657 EF, d'après un autre lexique ou peut-être de première main, X, 2, 8 et VIII, 6, 22 dans le lexique d'Harpocration, aux articles Λευκάς et Λέχαιον, interpolations probables d'un lecteur byzantin, enfin X, 3, 6 dans le commentaire de Porphyre à l'*Iliade*, p. 232 Schrader. Dans celle qui provient du lexique de Pamphile, le titre produit est Γεωγραφικά, comme dans tous les manuscrits dérivés de l'archétype byzantin. Dans les autres, les citateurs nomment l'œuvre Γεωγραφούμενα, titre attesté aussi au ve siècle dans les scholies d'Apollonios de Rhodes. Ni Josèphe, qui cite pourtant les *Commentaires historiques* de Strabon, ni Marinos de Tyr, source principale de Ptolémée, ni Ptolémée lui-même dans sa *Géographie*, ni aucun autre géographe grec ou latin ne se sont servis de cette somme pourtant monumentale des connaissances antiques en géographie. Elle sera donc bientôt tombée dans l'oubli et n'aura pas connu beaucoup d'éditions après les premières copies. Le caractère en général superficiel des fautes de nos manuscrits s'accorde avec cette hypothèse : le modèle oncial de leur archétype en minus-

1963, IX-LVII). J'ai moi-même ajouté à ces études quelques notes sur des témoins primaires négligés et proposé un stemma provisoire des livres X à XVII dans un article traitant de la tradition indirecte de Strabon au Moyen Age (L'Antiquité classique, 28, 1959, 36-75).

1. Cf. L. Nyikos, *Athenaeus quo consilio quibusque usus subsidiis Dipnosophistarum libros composuerit*, Bâle, 1941, 58 n. 190.

cule pourrait fort bien avoir été copié d'un exemplaire tout proche de la dictée originale.

Du ve siècle datent quatre autres témoignages, compte non tenu des interpolations du lexique d'Harpocration si on les attribue à cette époque. Ce sont deux scholies interpolées à quelques lignes l'une de l'autre dans les commentaires antiques des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes citant XII, 3, 10 *ad* II, 942 et XII, 3, 9 *ad* II, 946, puis une mention de Strabon sans citation chez Marcien d'Héraclée, *Épitome*, I, 3, enfin une allusion problématique au « port » de Chrysopolis dans l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, VII, 25, écrite entre 439 et 443. Mais le dernier témoignage est contestable : en XII, 4, 2 Strabon qualifie Chrysopolis de « village », et comme Socrate cite son nom avec ceux de Nicolas de Damas et de Xénophon, on doit compter avec la possibilité qu'il ait fait plutôt appel aux *Commentaires historiques*, évidemment de seconde main.

La coexistence de deux titres différents jusqu'au ve siècle, Γεωγραφικά dans le lexique de Pamphile, qui date du premier siècle, et dans les manuscrits byzantins conservés, Γεωγραφούμενα chez Athénée et dans les notices interpolées d'Apollonios et d'Harpocration, semble impliquer deux traditions manuscrites parallèles. Cette hypothèse pourrait expliquer à son tour les traces relativement nombreuses de variantes anciennes enkystées dans le texte byzantin sous la forme de syllabes parasites : III, 2, 2 Τουνγαδιτανοί, issu de Του$\overset{\gamma\alpha}{\rho}$διτανοί avec altération de ρ en ν ; V, 1, 11 Ἀκουδιαισ-τατιέλλαι, issu de Ἀκουδ$\overset{\alpha\iota}{\iota}$στατιέλλαι — on notera que la faute s'est produite dans un témoin oncial — ; V, 2, 8 Τραουικίσκους, issu de Τρα$\overset{\beta\iota}{o}$υίσκους avec altération postérieure de βι en κι, typique d'une copie en minuscule ; V, 3, 1 Κωτισκωλίαις, issu de $\overset{\kappa\omega\tau\iota}{\Sigma}$κωλίαις, etc. Dans certains cas, la variante interlinéaire représentera simplement la conjecture d'un lecteur éliminant une

faute flagrante. Mais le plus souvent, et surtout quand il s'agit de noms propres peu familiers au copiste, seule l'hypothèse d'une collation rend compte de la situation : le lecteur a noté dans l'interligne de son exemplaire une leçon différente recueillie dans un autre manuscrit. Devenu l'ancêtre des manuscrits conservés, l'exemplaire ainsi enrichi appartenait nécessairement à la lignée des Γεωγραφικά, tandis que l'exemplaire consulté pour la collation a chance de représenter celle des Γεωγραφούμενα.

La fin du ve siècle, où l'on aimerait situer chronologiquement la fusion des deux traditions, voit aussi se manifester un regain d'intérêt en faveur de Strabon. Le manuscrit Π, dont il sera question plus loin, a été copié peu avant 500[1]. Étienne de Byzance, qui écrit vers 530, cite fréquemment notre auteur et toujours de première main[2]. En 532, Priscien Lydus en extrait quelques passages pour les *Solutiones ad Chosroem* (p. 71 et 91 de l'édition de Bywater). Hésychios de Milet, au milieu du vi^e^ siècle, consacre un bref article biographique à Strabon et ne mentionne que sa *Géographie*[3]. A la même époque, Procope note à propos des

1. Selon W. Aly, *De Strabonis...*, XIII et 265-270.

2. Du lexique d'Étienne proviennent aussi les trois citations de Strabon de l'*Etymologicum Magnum* aux lemmes Ἄμαστρις, Βόττεια, Θεσσαλονίκη. J'incline à attribuer la même origine à la seule que produise le lexique de Cyrille, sous Ἀλωπέκεια (J.-A. Cramer, *Anecdota graeca Parisiensia*, IV, 179). On le supposerait encore des gloses géographiques du lexique de Jean Philopon sur les homonymes différenciés par leur accent, s'il était prouvé qu'elles se rapportent à Strabon, comme on l'a dit. Mais ce rapport, précisément, ne se laisse pas démontrer et des difficultés chronologiques ne manqueraient pas de surgir. Enfin, si l'on accepte à la rigueur de reconnaître avec A. Diller, *Excerpts from Strabo and Stephanus in Byzantine Chronicles*, TAPA, 81, 1950, 241-253, une influence de Strabon sur quelques passages de chroniques des ixe et xe siècles, sensible au plus dans deux ou trois mots par phrase retenue, on constatera à l'analyse qu'Étienne de Byzance a pu dans tous les cas servir d'intermédiaire.

3. Dans la *Suda*, article Στράβων · Ἀμασεύς, φιλόσοφος · γέγονεν ἐπὶ Τιβερίου Καίσαρος · ἔγραψε γεωγραφίαν ἐν βιβλίοις <ι> ζ'. On n'accordera pas nécessairement à γεωγραφία la fonction d'un titre, non plus qu'à γεωγραφίαν τεθεικώς chez Marcien d'Héraclée et *ex Strabonis geographia* chez Priscien.

Amazones : καίτοι καὶ Στράβωνι καὶ ἄλλοις τισὶ λόγοι ἀμφ' αὐταῖς πολλοὶ εἴρηνται (*De bell.*, VIII, 3, 6), mais il se sert si discrètement du géographe qu'on ne discerne aucun emprunt précis dans ses nombreuses notices sur les lieux évoqués[1]. Vers 595 encore, Évagrios renvoie simultanément à Strabon, XVI, 2, 4, Phlégon, Diodore, Arrien, Pisandre, Ulpien, Libanius et Julien à propos de la tradition relative à la fondation d'Antioche dans l'*Histoire ecclésiastique*, I, 20 : tous ces auteurs étaient accessibles de son temps. Il ne paraît pas cependant avoir utilisé la *Géographie* ailleurs que dans ce passage[2].

Ces derniers témoins nous sont utiles surtout parce qu'ils apportent la preuve de l'influence qu'ont exercée à Byzance les exemplaires de la *Géographie* diffusés dès la fin du v[e] siècle. Mais ils n'enseignent rien sur les caractéristiques de ces exemplaires. Étienne de Byzance, toutefois, fait exception en raison du très grand nombre de ses citations. W. Aly a tenté de démontrer sur la base de celles-ci que le manuscrit qu'il utilisait est le modèle direct de l'archétype de nos manuscrits. Tentative intéressante, mais vaine : il n'existe pas de faute commune spécifique garantissant cette descendance, comme il n'existe pas de preuve que cet archétype ait recueilli des variantes provenant de Π[3]. Au contraire,

1. Cf. J. Jung, *Geographisch-historisches bei Procopius von Caesarea*, Wien. Stud., 5, 1883, 85-115.

2. Peut-être convient-il d'ajouter à cet inventaire une allusion à la mention des *Enotocœtes* par Strabon, XV, 1, 57, chez Tzetzès, *Chil.*, VII, 716, entre deux citations d'Hiéroclès : elle paraît provenir de ce dernier. Hiéroclès aurait écrit au début du v[e] siècle, si l'on en croit Jacoby, *RE*, art. *Hierokles* (16). En revanche, il n'y a pas lieu de mentionner ici Cosmas Indicopleuste, dont la *Topographia christiana* (env. 550) ne porte pas trace d'une lecture de Strabon, contrairement à une opinion souvent répétée sans preuves, en dernier lieu par F. Sbordone, *Excerpta ed epitomi della Geografia di Strabone* (Atti dello VIII Congresso intern. di Studi Bizantini, Studi Bizantini e Neoellenici, VII, 1953, 202-206), et par W. Aly, *De Strabonis...*, XIII.

3. *De Strabonis...*, 247-255. *Contra*, J. M. Cook, *On Stephanus Byzantius' Text of Strabo*, JHS, 79, 1959, 19-26, et F. Lasserre, art. cit., 58-60. Les six leçons de Π que F. Sbordone estime encore avoir passé dans l'archétype des manuscrits médiévaux

le manuscrit d'Étienne abonde en fautes particulières, souvent bénignes, qui le différencient autant de Π que de la tradition byzantine postérieure[1].

Le palimpseste Π. F. Sbordone a attribué le sigle Π au codex dont les débris, après deux réemplois successifs, constituent aujourd'hui tout ou partie des lots suivants :

Vat. gr. 2306 : fragments du Pentateuque représentant 44 folios de la *Géographie* ;

Cryptensis Z α XLIII : autres fragments du même Pentateuque représentant 3 folios ;

Vat. gr. 2061 A : fragments d'homélies de Grégoire de Nazianze avec les scholies de Nonnos représentant 22 folios de la *Géographie*.

L'histoire de ce manuscrit n'est plus à faire depuis les études que lui a consacrées W. Aly[2]. Copié à Byzance vers la fin du ve siècle, Π est démembré et utilisé au viie siècle pour une copie des règles de droit ecclésias-

par collation directe ne prouvent rien : une collation du modèle de Π ou de n'importe quel autre manuscrit ayant préservé les mêmes leçons pouvait aboutir aux mêmes effets, qu'elles fussent justes ou non. Mais le stemma qu'il propose dans *Mélanges Tisserant*, VII, 1964, 345-361, cst acceptable.

1. Citons comme typiques les noms dont la position dans l'ordre alphabétique garantit l'orthographe : Αἴδουρα, 'Ακούτεια et Βουρχανίς contre les leçons justes des manuscrits byzantins Ἔδουρα (III, 1, 9), 'Ακοντία (III, 3 2) et Βυρχανίς (VII, 1, 3), ou encore Σίκηνος avec les manuscrits byzantins et Τελφούσσιον contre les leçons justes de Π, Σίκινος (X, 5, 1) ct Τιλ[...]ιον (IX, 2, 27), enfin la leçon justc 'Αναριάκη contre les leçons fautives Ναρ|[de Π (peut-être Ναρ[ριάκη] ou Ναρ[δάκη]) et Ναδάρκη des manuscrits byzantins (XI, 7, 1). En XII, 3, 22, la leçon 'Οδρύσιος de l'archétype byzantin, conservée par *Wvs* à partir d'une variantc interlinéaire ou marginale (les autres manuscrits ont Ὄρυμος), pour 'Οδρύσης, leçon juste de Π, me semble situer la séparation des traditions manuscrites à l'époque lointaine où l'on pouvait confondre H et IO : au plus tard la fin du iiie siècle.

2. D'abord dans les Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 1928, 1-45, et 1931, 1-32, puis dans la *Parola del Passato*, 15, 1950, 228-263, enfin, avec un grand luxe de détails, dans l'ouvrage déjà cité *De Strabonis codice rescripto*.

tique connues sous le nom de *Nomocanons*. Cette copie semble avoir été apportée à Rossano en Calabre, où elle subit son deuxième avatar peu avant l'an 1000 : une partie de ses pages, pliées en deux moitiés, fournit les folios nécessaires à un Pentateuque acheminé bientôt vers le couvent de Grottaferrata, tandis que l'autre partie contribue à la confection d'un volume des homélies de Grégoire de Nazianze qui séjournera au monastère de Sainte Marie du Patir avant d'aboutir dans la bibliothèque du Vatican. En 1844, les pages encore conservées à Grottaferrata prennent à leur tour le chemin de cette bibliothèque, à l'exception de trois d'entre elles oubliées dans une boîte. Dès 1875, l'abbé G. Cozza-Luzi, bibliothécaire du dernier couvent basilien d'Italie, publie une brève description de ces pages oubliées, puis, de 1884 à 1898, en sept études, la plupart des fragments du palimpseste, dont il réactive chimiquement l'écriture. En 1956, W. Aly procure une nouvelle édition complète du document, après en avoir fait paraître des extraits en 1928 et 1932. Un séjour de neuf mois à Rome en 1949 et 1950 m'a permis d'établir de mon côté une copie diplomatique intégrale des folios conservés, entièrement revue plus tard sur photographie. J'ai pu me convaincre que ce long travail ne ferait pas double emploi avec la publication de W. Aly : nous divergeons souvent, à cause de l'extrême difficulté de la lecture, et nos témoignages respectifs, joints à celui de Cozza-Luzi, devront solliciter également l'attention du lecteur impartial s'il veut se faire une idée personnelle de l'état du texte. Aussi est-ce l'une des règles de la présente édition que l'apparat signale la plupart de ces divergences[1]. Cependant M. Raoul Baladié a procédé lui-

1. Les travaux de Cozza-Luzi conservent toute leur importance, malgré les fautes qui les déparent, du fait que le traitement chimique a permis des lectures immédiates là où le parchemin ne présente plus aujourd'hui que de vagues ombres ou même des surfaces définitivement enténébrées. Ils sont répartis dans des publications malheureusement peu accessibles : Memoria dell' Academia romana degli Arcadi du 8 juillet 1875 (première communication de la découverte), Gli studi in Italia, 6, 1883, et 7, 1884, *Del più antico testo della Geografia di Strabone*, Rome, 1887 (confé-

même à l'inspection de nombreux passages litigieux des livres VIII et IX dont il assure la publication avec celle du livre VII et ce travail l'a conduit dans bien des cas à arbitrer définitivement entre les lectures concurrentes.

Π se composait à l'origine de 55 quaternions, plus un ternion réunissant les derniers folios, soit au total 446 folios. La plus grande partie du texte conservé appartient aux livres VIII à XVII, mais il subsiste un folio du livre I, le vingt-cinquième du volume[1]. L'écriture

rence présentée à la Pontificia Accademia Romana di Archeologia), *Della Geografia di Strabone*, fasc. 2-4, Vatican, 1888, Atti dell' Accademia Pontificale di Archeologia, 1890 (introduction générale à la publication des fascicules parus et à paraître), Studi e documenti di storia e diritto, 17, 1896 (fasc. 5), 18, 1897 (fasc. 6) et 19, 1898 (fasc. 7). Précisons ici que la collation des trois témoignages indépendants que représentent les lectures de Cozza-Luzi, d'Aly et les miennes ne saurait avoir la même signification que la collation de trois apographes d'un archétype perdu : le caractère fugitif des vestiges du texte effacé, apparus parfois par le seul effet du miroitement de la lumière sur son champ dévasté, fait que même la division des lignes peut varier d'un témoin à l'autre, si bien que leur opinion sur un mot isolé ne devrait jamais être séparée de leur interprétation des lignes précédentes et suivantes. La consultation directe du document demeure en tout état de cause irremplaçable en cas de doute.

1. Les tableaux de distribution des quaternions sur l'ensemble du volume original ont été publiés par W. Aly, *De Strabonis...*, XVII-XXIV, et F. Sbordone, *Strabonis Geographica*, XI-XV. D'après mes propres évaluations, le premier folio conservé, de I, 3, 3 οἳ συμβαίνουσιν à I, 3, 5 λέγοιτ' ἂν ὅτι, totalise environ 3255 lettres : en divisant par ce nombre les quelque 78100 lettres du texte qui le sépare du commencement de l'œuvre, on trouve 24 folios, soit 3 quaternions, ce qui fait du folio en question le premier du quatrième quaternion, avec le chiffre 25, et non le premier du cinquième, avec le chiffre 33, comme l'estiment Aly et Sbordone. D'autre part, les 24 folios perdus équivalant à 1890 lignes dans *A* et *A* comptant théoriquement 15 984 lignes jusqu'à la fin du livre VIII, dont il faut déduire les blancs entre les livres et les espaces occupés par les arguments, on trouve par un simple calcul de proportions que la fin de ce livre devait tomber au folio 201, donc sur le premier folio d'un quaternion. Or il en est bien ainsi et ce quaternion se révèle être dès lors le vingt-sixième et non le vingt-huitième, comme l'ont supputé Aly et Sbordone. Le compte des quaternions s'établit facilement depuis

est une grande onciale inclinée, toute de la même main. Pour les omissions réparées dans les marges, l'onciale est plus petite et d'un type différent. Les seules abréviations employées sont celles de καί, représenté par un κ à cédille, et de ν en fin de ligne, représenté par un trait horizontal sur la voyelle précédente. Φαλα<σά>ρνης δὲ Ξ̄ en X, 4, 13, σταδίοις ΡΠ̄ en XI, 2, 14 et Καίσαρος τοῦ ΘῩ en XII, 3, 14 constituent des exceptions[1] : elles avertissent que nous avons à compter dès la phase onciale de la tradition manuscrite avec des erreurs provoquées par de telles graphies, en particulier par la notation alphabétique des nombres. Sur chaque page, la copie remplit trois colonnes de trente-huit lignes. Chaque ligne compte de treize à quinze lettres en moyenne. Les omissions mécaniques de lignes en VIII, 7, 1 (29 lettres), IX, 2, 3/4 (74 lettres) et IX, 2, 4 (83 lettres) postulent une ligne moyenne de quatorze à quinze lettres dans le modèle. L'omission d'une colonne entière en VIII, 5, 8, également due à un mécanisme facilement explicable, correspond à une quarantaine de lignes (environ 585 lettres). Le modèle de Π avait donc des colonnes de dimensions sensiblement égales aux siennes et des pages qui comptaient nécessairement aussi trois colonnes. On ne se trompera guère en l'imaginant comme un manuscrit sur parchemin copié au v[e] siècle qui faisait autorité à Byzance.

La valeur de Π réside dans son ancienneté et sa

là grâce au nombre des folios conservés et leur numérotation suit celle de l'éditeur avec le même décalage de deux unités. Leur total atteint alors 55, plus un ternion, soit 446 folios.

1. Aly, qui nie l'existence de telles particularités, a manqué ici d'attention. Dans le deuxième cas, il perd le fil de la lecture avant le chiffre et le reprend seulement trois lignes plus loin, avec un vide d'environ 35 lettres au lieu des 49 du texte traditionnel. Or non seulement la différence de 14 lettres correspond exactement à la différence des graphies ρπ̄ et ἑκατὸν ὀγδοήκοντα, mais encore, même si la lecture de ces lignes reste incertaine, le trait qui surligne ρπ̄ est au moins parfaitement visible. Dans les autres cas, nous nous accordons sur la division des lignes, qui ne fait aucune difficulté, et je puis seulement attester que le texte se lit tout à fait clairement, sur la photographie comme sur l'original. Cozza-Luzi manque pour les trois passages.

singularité, mais elle est faible en elle-même. Sur les cent trente-huit pages et fragments de pages retrouvés, on relève au moins quatre passages intentionnellement sautés en X, 3, 10-13, plus de cent vingt lapsus et menus oublis corrigés et quatorze omissions réparées. A ces chiffres déjà considérables s'ajoutent environ trois cents omissions non réparées, probablement imputables en majorité au copiste plutôt qu'à son modèle. *A* accusera seulement une vingtaine de fautes et quatre omissions pour un nombre égal de pages si l'on compare, par exemple, les cent pages de texte intégralement conservé entre III, 1, 7 et V, 4, 9. La comparaison avec le reste de la tradition médiévale relègue Π bien en arrière du dernier rang des *deteriores*. Mais la plupart de ses fautes s'expliquent aisément ; aussi son modèle, qui ne les présentait pas, mérite-t-il confiance si Π lui-même apparaît comme un mauvais témoin. Et surtout, Π se trouve fournir très souvent un texte complet dans les passages abrégés ou détériorés des livres VIII et IX, tels que nous les connaissons par les manuscrits postérieurs. Il comble plus de trois cents lacunes et permet de corriger un grand nombre de leçons fautives. C'est pourquoi l'apport de ce palimpseste, si mutilé et si négligé qu'il se présente, demeure inestimable.

2. *L'archétype*

Manuscrits byzantins.

Tous les manuscrits postérieurs à Π et toutes les citations directes d'époque médiévale dérivent d'un archétype unique de la *Géographie* portant le titre de Γεωγραφικά. Nous l'appellerons Ω. Copié en minuscule d'après un modèle oncial du ve ou du vi^e siècle, peut-être vers 850, il a servi à son tour de modèle à deux apographes dont les caractéristiques communes, notamment la notation des chiffres par les lettres de l'alphabet, dérivent de lui. Ce sont les hyparchétypes de Photios et d'Aréthas.

L'apographe de Photios.

Le premier de ces apographes, ou hyparchétypes, paraît avoir appartenu à Photios, si l'on en juge par les scholies qu'il a reçues[1]. Il ne nous est connu que par des extraits et des citations dont voici la liste :

Chrest. : Χρηστομάθειαι ἐκ τῶν Στράβωνος Γεωγραφικῶν, collection composée vers la fin du IXe siècle pour le *Corpus Geographorum Minorum*[2] et conservée par le *Palatinus Heidelb. gr.* 398 (env. 870), dont le sigle est *A* dans cette collection, et par le *Parisinus gr.* 571 (XVe s.), noté *B* dans le même cadre, qui offre seulement quelque deux cents extraits des livres VII et XI-XVII, tous deux issus de l'original perdu.

Hypot. : Ὑποτύπωσις γεωγραφίας ἐν ἐπιτομῇ, autre collection d'extraits destinée au *Corpus*, mais prise en partie seulement à Strabon, conservée dans le *Londiniensis add.* 19391 (XIVe s.), primitivement rattaché au codex *W* dont il sera question plus loin[3].

Constantin Porphyrogénète : le *De thematibus*, dans sa rédaction de 933/4, utilise plusieurs fois Strabon. En XIV, 5, 3, la citation qu'il en fait atteste une version plus complète de deux mots que celle des manuscrits descendant de l'autre archétype[4].

Michel Psellos : entre 1042 et 1079, Psellos puise dans la *Géographie* pour deux traités, le Περὶ τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος, fait d'extraits des livres II, V et VII[5], et le Περὶ τῶν Ἀθηνῶν τόπων καὶ ὀνομάτων, fondé sur les deux

1. Voir la démonstration de A. Diller, *The Scholia on Strabo*, Traditio, 10, 1954, 29-50.

2. Voir A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, Oxford, 1952, 3-10, et *The Scholia...*, 43-47. F. Sbordone, *Strabonis Geographica*, XLI, accepte sans réserve la thèse de Diller selon laquelle les *Chrestomathiae* émaneraient de Photios lui-même. — J'ai préféré attribuer à ce témoin la désignation *Chrest.* et rejeter le traditionnel *Epit.*, qui trompe sur la nature du document et crée une confusion regrettable avec l'*Epitome Vaticana*, noté *E*.

3. Voir A. Diller, *The Tradition...*, 10-14.

4. Voir A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De Thematibus*, Vatican, 1952, 18-49.

5. Je l'ai publié pour la première fois d'après le *Parisinus gr.* 1630, du XIVe siècle, dans L'Antiquité classique, 28, 1959, 76-79.

premiers chapitres du livre IX[1]. Il cite en outre IX, 1 dans la lettre 8 de l'édition procurée par Kurtz et Drexl.

Jean Tzetzès : Tzetzès cite entre 1144 et 1170 un passage de I, 3, 4 dans les *Chiliades* (VIII, 606). L'accord évident de son texte avec celui des *Chrestomathies* pour un supplément de quelques mots absents des manuscrits descendant de l'autre hyparchétype atteste l'usage du premier apographe, dont il est le dernier témoin datable[2], à moins qu'il n'ait utilisé que les *Chrestomathies*.

ε : ce sigle désigne dans la présente édition l'épitome, ou plutôt les vestiges de l'épitome qui a servi de substitut au tome II du plus proche commun ancêtre des manuscrits issus de l'autre hyparchétype. Ainsi qu'on le verra plus loin, en effet, cet exemplaire comportait deux tomes, l'un pour les livres I à IX, l'autre pour les livres X-XVII. Le second tome ayant été perdu, on le remplaça par un épitome des huit livres manquants, lequel fut remplacé à son tour par un nouveau tome II, ancêtre de tous nos manuscrits de ces livres. Comme Eustathe dispose déjà, peu avant 1175, d'un exemplaire à tome II récupéré, la rédaction de l'épitome est nécessairement antérieure à cette date. Il a laissé deux traces distinctes qui suffisent à le caractériser. La première consiste en un alinéa de quelques phrases résumant le début du livre X, écrites à l'origine dans l'espace vide de la dernière demi-page du tome I et transmises à partir de là jusqu'aux manuscrits *Wvs*, qui la présentent au même endroit. *E*, témoin capital, en

1. Publié par J. F. Boissonade à la suite du *De operatione daemonum*, Nuremberg, 1838, 44.

2. La relation probable de Tzetzès et de tous les témoins qui l'ont précédé avec la bibliothèque impériale et la Magnaura de Byzance donne à penser que c'est là qu'ils ont consulté l'exemplaire de Photios. Une autre citation pourrait en provenir si cette hypothèse est juste : le calcul sur la conversion du mille romain en stades κατὰ μὲν Ἐρατοσθένην καὶ Στράβωνα τοὺς ἀκριβεῖς γεωγράφους de la *Sylloge tacticorum*, ch. 3 Dain (Paris, 1938), attribuée à Léon VI et datée de 903/4. La citation se retrouve dans les scholies de Lucien, p. 94 Rabe, et chez Julien d'Ascalon, *Metrol. script.*, I. 201. Voir A. Diller, *Julian of Ascalon on Strabo and the Stade*, Class. Philol., 45, 1950, 22-25.

recopie les premières lignes. La seconde subsiste sous la forme d'une collection d'extraits minuscules et souvent presque incompréhensibles, parfois réduits à un seul mot, conservés dans deux manuscrits sous le titre Ἐκ τῶν Στράβωνος τοῦ Γεωγράφου : le *Scorialensis* X-I-13 du début du XIV[e] siècle, avec quelque quatre-vingt-quinze extraits, et le *Palatinus Heidelb. gr.* 129, du début du XIV[e] siècle également, avec vingt-huit extraits, apparemment de la main de Nicéphore Grégoras[1]. Ces extraits d'épitome couvrent les huit derniers livres et commencent à la phrase même où s'interrompt l'alinéa transmis par *Wvs*, ce qui garantit la commune provenance de ces deux témoins. Ils dérivent sans doute du cahier qui avait servi de substitut au tome II, relié tant bien que mal au tome I sous la même couverture. La relation de l'épitome ϵ avec l'apographe de Photios est hautement probable, sans qu'on puisse absolument la démontrer : elle ressort de la présence d'une scholie en X, 5, 16 ignorée des manuscrits du tome II[2], d'une faute commune avec une variante inscrite dans ces mêmes manuscrits en X, 1, 2 à la suite d'une collation de l'apographe de Photios[3], enfin d'une leçon juste unique en XIV, 6, 2, en face de la faute commune au reste de la tradition[4].

A la liste de ces témoins s'ajoute la collation de

1. Voir A. Biedl, Würzburger Jahrb. f. d. Altertumswiss., 3, 1948, 100-105. Signalant pour la première fois l'intérêt de ce texte dans L'Antiquité classique, 28, 1959, 48 s., je ne m'étais pas aperçu qu'il avait déjà fourni au rédacteur de l'*Epitome Vaticana* le libellé des deux premiers extraits du livre X et je le datais plus bas. Mais l'*Epitome* atteste indiscutablement qu'il se trouvait dans ω', donc qu'il faut chercher son origine et sa raison d'être dans le modèle d'ω'. Le titre n'éclaire pas sur son auteur.

2. X, 5, 16 μυλίου λίθος, ἢ καὶ μύλιος.

3. Προσπίπτουσα avec Eustathe, *E* et *C*, contre προπίπτουσα dans le reste de la tradition. Cependant *s* a προσπίπτουσα tandis que son jumeau *v* a la leçon juste et il en va de même de *e* et de *n* vis-à-vis de leur jumeau *x* : c'est que les modèles de ces exemplaires présentaient un σ en variante dans l'interligne. La leçon exceptionnelle de *C* n'a pas d'autre origine.

4. Σελινοῦντα, qu'on trouve seulement dans *i* copiant une correction individuelle de seconde main dans *D*, ainsi que dans *x*,

l'apographe de Photios dont il vient d'être fait mention. Elle a laissé une trace vivace dans un grand nombre de variantes interlinéaires qu'on rencontre dans les descendants des tomes I et II évoqués ci-dessus, tantôt sous la forme primitive de lettres ou de syllabes portées au-dessus du mot à corriger, tantôt sous celle d'éléments introduits par erreur dans un mot parce que le copiste a pris pour un supplément une variante interlinéaire. Citons seulement l'exemple si typique de II, 5, 23, où la leçon Βυζαντιατικόν présentée par *E* provient d'un Βυζαντιακόν (avec τι suscrit) restitué Βυζαντιακόν dans *CWvsB* et la *Synopsis* et Βυζαντικόν chez Eustathe, cas d'autant plus probant que *E*, Eustathe et la *Synopsis*, comme on le verra plus loin, sont témoins directs de l'exemplaire porteur de la collation.

L'apographe d'Aréthas.

L'autre apographe d'Ω paraît avoir été copié pour Aréthas. On relève, en effet, dans sa descendance une scholie historique attribuable au plus tôt à l'an 900 à côté de scholies géographiques relatives à Patras, ville dont l'érudit byzantin était originaire[1].

alors que *DCW*, etc., présentent diverses leçons fautives remontant à un Ἐλινοῦντα du modèle commun. Les jumeaux de *x*, soit *e* et *z*, ont également des leçons fautives, qui montrent que la leçon juste de *x* résulte d'une conjecture heureuse.

1. En VII, 3, 17 Οὔγγροι νῦν · οἱ δὲ αὐτοὶ καὶ Τοῦρκοι λέγονται. Comme le note Diller, les Turco-hongrois n'apparaissent pas avant le règne de Léon VI (886-912) dans l'historiographie byzantine. En fait, il a fallu pour cela l'invasion des Magyars en Bulgarie vers l'an 900. On doit à Diller d'avoir reconnu comme probable la main d'Aréthas dans les scholies relatives à la région de Patras, où celui-ci était né, mais il les supposait simplement ajoutées dans les marges de l'exemplaire de Photios (*The Scholia...*, 43-47). Je suis convaincu pour ma part non seulement qu'Aréthas a possédé sa propre copie de la *Géographie*, mais encore qu'il l'avait fait exécuter d'après le modèle de celle de Photios. Aux preuves que j'en ai avancées ailleurs (art. cit., 55-58 et 72-74), j'ajoute ici quelques exemples significatifs des leçons fautives attestées pour Photios face aux leçons justes attestées pour Aréthas, représenté par la tradition des manuscrits : II, 5, 18 μέσον chez Photios (Psellus et μεταξὺ dans *Chrest.*, II, 28) contre μέσην ; V, 1, 5 διοχετεύεται (Eustathe par collation et διωχε-

D'autre part, Aréthas tire de Strabon deux scholies, l'une pour son exemplaire de Platon acquis en 895 (*Soph.*, 216[a]), l'autre pour son exemplaire de Dion Chrysostome annoté vers 917 (*Or.*, IX, 3, 7). Ces dates invitent à situer la copie de son exemplaire de la *Géographie* peu après le commencement du xe siècle : il s'identifie alors à l'intermédiaire perdu dont J. Irigoin a ingénieusement conjecturé l'existence à partir de données toutes différentes et déterminé la date et le scriptorium[1]. A la fois hyparchétype en tant que copie d'Ω et plus proche commun ancêtre de tous les manuscrits conservés, ce codex se distinguait de l'apographe de Photios au moins sur deux points : il comportait des scholies de la main d'Aréthas et des arguments composés en général après une lecture hâtive des premières lignes de chaque livre. L'argument du livre V illustre particulièrement bien le mode de rédaction de ceux-ci en ce qu'il embrasse par erreur la matière des livres V et VI, exposée en effet en guise de préambule dans le premier chapitre du livre V. Il contient aussi la leçon fautive Ταραντίου pour Ταραντίνου qui prouve que le rédacteur ne s'est fondé ni sur l'archétype, ni sur l'apographe de Photios, mais bien sur le texte de l'exemplaire qu'il annote, puisque la faute se retrouve en V, 1, 1 dans tous les manuscrits de sa descendance, tandis que *E*, sous l'influence probable d'une variante interlinéaire provenant de la collation déjà évoquée, y a restitué Ταραντίνου. Mais on y avait copié aussi la plupart des scholies de Photios d'après l'exemplaire acquis après la mort de ce dernier en 891, probablement, par la bibliothèque impériale. Comme dans Ω et comme dans l'apographe de Photios, les chiffres y étaient notés selon le système alphabétique et non pas en toutes lettres.

τεύεται dans *Chrest.*, V, 3) contre διωχέτευται ; V, 4, 8 φέρει (*Chrest.*, V, 43) contre φαίνει ; V, 4, 9 χῶρος et χώρας σταδίους (*Chrest.*, V, 45 et 46) contre πόρος et ἀναχωρῆσαι σταδίους. La plupart de ces différences ne sauraient s'expliquer par des conjectures de la part d'Aréthas.

1. *Pour une étude des centres de copie byzantins*, Scriptorium, 13, 1959, 207 s.

3. *Les manuscrits médiévaux*

Après l'exemplaire d'Aréthas commence l'histoire des manuscrits conservés, que l'on peut poursuivre jusqu'à la Renaissance en dépit de quelques lacunes dues à de nouvelles pertes. Trois copies de cet exemplaire constituent la première génération de ses descendants : le *Parisinus gr.* 1397 (*A*), premier tome d'une paire dont le second n'a pas laissé de traces, un sous-hyparchétype ω en deux tomes dont le second, perdu, sera remplacé temporairement par l'épitome ϵ, enfin le nouvel exemplaire du tome II destiné à remplacer définitivement cet épitome pour reconstituer un exemplaire complet.

A. Copié au cours de la seconde moitié du xe siècle, le *Parisinus gr.* 1397 contient les livres I à IX et comportait à l'origine vraisemblablement 279 folios[1]. Composé actuellement de 232 folios, il en aurait perdu 47 : un quaternion de II, 5, 26 à III, 1, 6, quatre folios d'un quaternion en IV, 1, 3-5, IV, 1, 7-12 et IV, 2, 1-3, un quaternion de V, 3, 2 à V, 4, 3, au moins deux quaternions de VII, 7, 5 à VIII, 1, 1, un quaternion de VIII, 6, 15 à VIII, 8, 1 et trois folios en IX, 2, 4-10, IX, 2,40 - 3,1 et IX, 4, 16-5,4. De plus, au xiiie siècle, les rats avaient rongé les marges extérieures, détruisant sur les folios 1 à 39 les notes marginales et quelques lettres à chaque ligne, et à partir du folio 191 actuel, d'abord le quart, puis le tiers et finalement presque la moitié du texte copié. Acquis dans ce piteux état par Maxime Planude vers 1300, *A* est réparé par collage de parchemins souvent palimpsestes[2] sur les feuillets mutilés et l'on y recopie

1. A. Diller, TAPA, 78, 1947, 148 s., suggère une date proche de 980. Sur la disparition des quaternions et l'étendue des mutilations subies par ce manuscrit, voir en général F. Sbordone, *Strabonis Geographica*, XVII-XXV.

2. Les collages, aujourd'hui détachés, ont été étudiés en premier lieu par F. Haase, Rh. Mus., 6, 1839, 445 ss., puis surtout par T. W. Allen, Class. Quart., 9, 1915, 15-26 et 86-96. J. Irigoin,

le texte manquant à l'aide d'un manuscrit de la famille ω'. Cette copie fragmentaire a reçu le sigle *a* et compte comme témoin primaire d'ω'. Outre la main du copiste d'*A*, on relève plusieurs autres mains responsables d'annotations diverses dans les interlignes et dans les marges[1], mais seules les corrections contemporaines de la première copie présentent quelque intérêt.

Il existe de nombreux apographes d'*A*, tous postérieurs à la réparation par *a*, donc dépourvus de valeur. Ce sont, dans l'ordre alphabétique de leurs sigles :

c — copie des livres VIII et IX dans *C* exécutée au XIVe siècle ;
g — *Vat. gr.* 174, vers 1450 ;
h — *Mosq. gr.* 506, XVe siècle ;
i — *Scor.* T-II-7, daté de 1423 ;
j — *Matr.* 4675, XVe/XVIe siècle, apographe de *g* ;
l — *Marc. gr.* 377, première moitié du XVe siècle (livres I-XII), apographe d'*A* pour les livres I et II jusqu'à la lacune en II, 5, 26, de *W* pour le reste ;
m — *Marc. gr.* 378, vers 1470, apographe de *l* (livres I-XII) ;
n — *Eton.* 141, entre 1440 et 1447 (livres I-X), copié par Agallianos[2] pour Cyriaque d'Ancône d'après

Pour une étude..., 208, a reconnu qu'ils provenaient du même scriptorium qu'*A*.

1. Voir T. W. Allen, art. cit., important pour la distinction des mains, et F. Lasserre, art. cit., 42-45, pour la nature des annotations.

2. Une suscription autographe de Cyriaque atteste qu'il a acheté le manuscrit « à son ami Agallianos, diacre hiéromnémon ». Comme le même Agallianos signe un autre manuscrit de Strabon, *e*, avec la mention « Agallianos hiéromnémon » et le date de 1447, il y a lieu de penser que *n* a été copié vers le même temps plutôt qu'en 1418 ou 1425, date des premiers voyages de Cyriaque à Byzance (F. Sbordone, *La tradizione umanistica della « Geografia » di Strabone*, Boll. del Comitato per la preparazione dell' Edizione Nazionale dei Classici Greci e Latini, N. S. IX, 1961, 19). Théodore Agallianos, qui est l'un des signataires de la protestation contre le Synode gréco-latin de Ferrare et Florence en 1440, fut

A (livres I-IX) et un manuscrit du groupe δ (livre X) ;
o — *Par. gr.* 1394, vers 1485, apographe de *n* ;
p — *Vat. gr.* 173, daté de 1487, apographe de *n* (livres I-X) ;
r — *Reginensis gr.* 83, vers 1500, apographe d'*o*.

La filiation de tous ces manuscrits à partir de *A*+*a* est assurée par la permanence des grandes lacunes. Elles ont été comblées dans certains d'entre eux par des textes empruntés à la famille ω', mais *n* seul a eu contact avec un manuscrit primaire, et encore seulement à partir du livre III : Cyriaque d'Ancône, passant à Mistra en 1447/8, y copie de sa main l'exemplaire de Pléthon[1].

Copies ω.

Une seconde copie de l'exemplaire d'Aréthas, sœur jumelle d'*A*, consistait en un exemplaire en deux volumes séparés comme *A* après le livre IX : nous les appellerons ω I et ω II. Trois indices attestent que le second volume s'en est perdu avant la date où ω servira de modèle à la copie d'ω' : premièrement l'épitome ε décrit p. LIX, puisqu'on en a fait commencer le texte immédiatement après la dernière phrase du livre IX, deuxièmement la présence de scholies dans les livres X à XVII, qui contraste avec leur absence dans les livres I-IX des manuscrits de la famille ω'[2], troisièmement la notation

effectivement diacre et hiéromnémon (cf. H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, 759) avant de devenir métropolite de Médéia en Thrace sous le nom de Théophane, comme l'a montré la thèse de Ch. G. Patrinelis, Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανὸς ταυτιζόμενος πρὸς τὸν Θεοφάνην Μηδείας καὶ οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι τοῦ, Athènes, 1966.

1. Voir F. Lasserre, art. cit., 42-45.

2. Il y a trois exceptions, mais elles proviennent de la collation prise à l'exemplaire de Photios et se trouvent seulement dans les témoins les plus constants de celle-ci. Ce sont les scholies au mot πλήμας en III, 2, 5 dans *E* et Eustathe, au mot βασίλειον en

irrégulière des nombres dans ces mêmes livres, écrits tantôt en toutes lettres, tantôt selon le système alphabétique[1].

Le deuxième indice pourrait donner à penser que le volume acquis à la place d' ω II perdu n'était autre que le tome II d'*A*. W. Aly et F. Sbordone ont conclu dans ce sens. Mais le troisième indice infirme cette hypothèse puisque le copiste d'*A* a toujours transcrit les chiffres en toutes lettres. En fait, le deuxième indice conduit directement à Aréthas : c'est à son hyparchétype que le nouveau volume II de l'exemplaire ω doit ses scholies. Et il ne conduit pas plus haut, par exemple à l'exemplaire de Photios, car il a livré à ses descendants la scholie sur Patras en X, 2, 14 qui trahit l'intervention de l'archevêque de Césarée. Le signalement qui résulte de l'ensemble de ces observations détermine en définitive l'existence d'une troisième copie de sa *Géographie*, limitée aux livres X à XVII et destinée à remédier à l'absence du second volume d'ω. Nous pourrons attribuer à celle-ci le sigle ω II *bis*, dont l'incommodité n'est pas à redouter puisque nous n'aurons guère à nous en servir.

En possession du nouveau tome II, le propriétaire d'ω n'avait plus besoin de l'épitome ε. Il supprime donc le cahier devenu inutile et ne laisse subsister, par la force des choses, que les quelques phrases remplissant le bas de la dernière page du livre IX. C'est ainsi qu'elles passeront dans ω′ bloquées entre les deux tomes, tandis que le reste de l'épitome finira sa carrière dans les deux miscellanés cités plus haut.

Trois autres indices laissent présumer que les leçons interlinéaires dues à la collation de l'exemplaire de Photios sont apparues dans la tradition à partir d'ω.

VI, 1, 6 chez Eustathe (elle figure également dans *A*), au mot περιοδεύσωμεν en VI, 1, 15 dans *E*.

1. *A* ne connaît que la transcription en toutes lettres, mais avec des fautes d'interprétation et des hésitations sur les désinences casuelles qui trahissent un modèle en système alphabétique ; ω′ n'a que le système alphabétique dans les livres I à IX.

A les ignore, ce qui montre qu'elles ne se trouvaient pas dans l'exemplaire d'Aréthas à l'époque où *A* est copié. On les trouve, en revanche, dans les descendants d'ω II *bis*, ce qui montre que la collation a eu lieu probablement après la réunion d'ω I et d'ω II *bis*. Enfin on constate que le propriétaire d'ω ne s'est pas servi de l'exemplaire de Photios pour compléter les passages abrégés des livres VIII et IX qui caractérisent ω′, apographe d'ω I et d'ω II *bis* réunis, ce qui prouve que la collation est antérieure à la copie d'ω′. Il faut donc qu'elle ait été portée sur l'exemplaire ωI+ω II *bis*, ou à la rigueur sur l'exemplaire d'Aréthas après la copie d'*A*.

Copies ω′. L'histoire d'ω connaît une dernière péripétie avant la copie de son successeur ω′. Placés à la fin du premier volume, les livres VIII et IX subissent les effets d'un agent destructeur, ver ou moisissure, qui a rendu illisible une partie toujours identique de chaque page. Aussi le scribe chargé de tirer d'ω un nouveau Strabon a-t-il pris le parti d'abréger ces passages plutôt que de tenter une réfection du texte disparu. Tantôt il avertit le lecteur par un καὶ τὰ ἑξῆς que sa copie s'interrompt (IX, 1, 1), tantôt il s'arrête scrupuleusement à la dernière syllabe déchiffrable et note la lacune (IX, 1, 17 καὶ πο....καὶ), tantôt il résume un alinéa entier et l'introduit par la formule Ὅτι caractéristique des épitomes (IX, 2, 20). Aussi intitule-t-il son texte Ἐκ τοῦ ὀγδόου (respectivement ἐννάτου) τῶν Στράβωνος Γεωγραφικῶν. Ce procédé a valu le nom de *decurtati* aux manuscrits issus de cette copie.

Supposons qu'ω a vu le jour à la même époque qu'*A*, soit quelques décennies avant l'an 1000, supposons encore qu'il a fallu un bon siècle pour qu'adviennent successivement la perte d'ω II, la rédaction de l'épitome ϵ, le remplacement de celle-ci par ω II *bis* et finalement les détériorations des livres VIII et IX, nous trouverons que la copie d'ω′ a pu avoir lieu au plus tôt vers l'an 1100. Mais je la croirais volontiers plus récente encore,

et puisque Eustathe de Thessalonique s'avère être, vers 1170, le premier témoin de ce document, je tiens au moins pour possible qu'il en ait été aussi le premier acquéreur, ce qui revient à dire qu'il aurait lui-même pris soin de le faire copier.

Témoins directs d'ω'.

Utilisé et peut-être acquis par Eustathe, qui s'en sert constamment dès l'époque de son commentaire à la *Périégèse* de Denys, composé vers 1170, ω' est représenté de première main par les témoins suivants :

Eustathe : citations innombrables dans les commentaires à Denys et à Homère, dans l'oraison funèbre de Manuel Comnène en 1180 et dans une lettre non datée (voir les *Testimonia* en III, 5, 6) ;

E : *Epitome Vaticana*, *Vat. gr.* 482, fol. 145 à 204, du début du XIVe siècle, abrégé commençant au livre III et se poursuivant en portions de plus en plus étendues jusqu'au livre XVII ; de grands extraits des livres I et II terminent l'opuscule (quelques folios ont disparu après les pages 163 et 166)[1] ;

Synopsis (Syn.) : Σύνοψις τῶν κόλπων τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης, *Vat. gr.* 175, fol. 1-8, daté de 1322, opuscule composé par l'érudit Jean Catrarès, qui procède par juxtaposition d'extraits des livres II et VII ;

F : *Vat. gr.* 1329, attribué au début du XIVe siècle par Kramer, au XIIIe par Sbordone[2] ; le fragment du colophon visible au verso du dernier folio cite entre les noms des copistes du manuscrit un certain Blastarès. Il contient les derniers livres, de XII, 8, 9 à XVII. On peut calculer que le volume commençait primitivement au livre X. En effet, le folio 108, premier d'un

1. Un miscellané conservé à Darmstadt, de la fin du XIVe ou du début du XVe siècle, en reproduit ou résume quelques passages (*Darmst.* 2773, 107v, 110v, etc.).

2. F. Sbordone, *Strabonis Geographica*, XLIII, le date du XIIIe siècle pour des raisons paléographiques sur lesquelles il ne s'explique pas et précise « *sæculi XIII exeuntis* » dans sa postface à W. Aly, *De Strabonis codice rescripto*, 285.

quaternion débutant par les mots καὶ Φοινίκων de XVI, 2, 34, porte encore le chiffre 26 (κϛ'). Il était donc précédé de deux cents folios. Par comparaison avec la portion du texte contenue dans les cent sept folios conservés jusqu'à ce passage, les quatre-vingt-treize folios perdus correspondent à peu près à l'étendue des livres X et XI, plus la partie perdue du livre XII. Ils feraient même environ la moitié d'un livre en plus, mais l'écriture de certaines mains est si large, le nombre des folios assignés à chaque copiste — on en identifie treize — si variable et le nombre des pages réservées au titre et aux tables éventuelles si incertain, qu'on peut négliger cet excédent.

L'aspect de *F* révèle que son modèle s'en allait en morceaux au moment de la copie. Les treize copistes travaillant simultanément, ils avaient dû nécessairement s'en partager les cahiers[1]. Aussi peut-on considérer ce manuscrit comme l'ultime témoin direct d'ω', retrouvé peut-être vers 1320, aussitôt exploité par le rédacteur de l'*Épitome* et utilisé encore par Catrarès en 1322. Son usage direct est prouvé par le fait que l'auteur de l'*Épitome*, comme Eustathe, cite le livre VII jusque dans ses derniers chapitres, qui manquent chez les autres descendants (groupe δ), que *F* ne connaît pas les omissions de lignes propres à ces mêmes épigones, enfin que l'accord constant de *E*, de *F* et de la *Synopsis* avec Eustathe contre le reste de la tradition crée entre eux quatre une étroite parenté.

Témoins indirects d'ω' : le groupe δ.

En bonne méthode, ce paragraphe devrait commencer par la liste des manuscrits qui descendent d'ω' et constituent ce qu'on appellera désormais le groupe δ, par référence à *D*, le plus intéressant d'entre eux. Mais il a paru superflu de la reproduire aussi près de l'inventaire récapitulatif que comporte le paragraphe suivant. On se reportera donc à celui-ci pour l'explication des quelques sigles qu'il a fallu citer par anticipation.

1. Voir F. Lasserre, art. cit., 52-53.

Hormis ses témoins directs, tous les manuscrits descendant d'ω' portent trace d'accidents identiques. Dans la première section, celle des livres I à IX, le livre VII a perdu son dernier quaternion, après les mots Κινέας δ' ἔτι μυθωδέστερον en VII, 7, 12. Dans la seconde section, celle des livres X à XVII, cinq omissions de lignes dues à des homéotéleutes unissent tous nos manuscrits sauf *F* : en XV, 1, 210, en XV, 2, 14, en XV, 3, 6, en XVI, 2, 31, en XVII, 3, 10. Cette particularité fait conclure à l'existence d'une copie intermédiaire entre ω' et le groupe de ses témoins indirects. La mutilation du livre VII lui a valu l'appellation de *codex mutilus*, appliquée cependant à la seule première section. Comme les principaux représentants de ce groupe, soit *CWv* et *s*, comportent un seul volume pour les dix-sept livres, il y a lieu de penser que ce *mutilus* contenait également l'œuvre entière en un volume. Le sigle δ le désignera dans la suite de cette introduction et dans l'apparat critique, mais on ne le rencontrera pas dans les notes critiques des livres I à IX, où il importe plus de caractériser ω' en face d'*A* que δ vis-à-vis des divergences beaucoup plus rares des témoins directs. Le groupe δ, en revanche, prend toute son importance à partir du livre X, où *A* fait défaut, et plus encore à partir de XII, 8, 9, où *F* devient disponible comme représentant permanent des témoins directs.

A l'intérieur du groupe δ sont survenues différentes altérations au fur et à mesure des copies. Les plus remarquables concernent l'état du texte : elles permettent seules de classer les manuscrits en sous-groupes, en subdivisions dans ces sous-groupes et finalement de les individualiser au sein de ces subdivisions. Pour éviter ici au lecteur la liste fastidieuse des variantes prises en considération dans ce classement, je le renvoie aux tableaux détaillés qu'en a donnés F. Sbordone[1]. Le stemma proposé plus loin en consigne

1. D'abord dans son *Eliminatio codicum e recensio dei libri VIII e IX della Geografia di Strabone* (article des Rendiconti

les résultats et concorde généralement avec ses propres schémas, tout en poussant plus avant l'identification des intermédiaires perdus. Il s'arrête toutefois aux témoins primaires, seuls dignes de considération pour l'établissement du texte. Des modifications d'un autre ordre et sans grand retentissement sur la stemmatique ont affecté la présentation de l'œuvre : certains libraires ont maintenu le volume unique, d'autres ont emprunté au groupe δ les seuls livres X à XVII pour compléter dans un même volume ou dans un tome séparé une copie des livres I à IX tirée d'*A*, créant ainsi des exemplaires hybrides, d'autres encore ont mis sur le marché des exemplaires en un ou deux volumes divisés après le livre X. Ces modifications intéressent moins l'histoire du texte que l'histoire du livre, aussi ne nous y arrêterons-nous pas. Nous voici parvenus, d'ailleurs, au point où le récit de la transmission de l'œuvre géographique de Strabon rejoint la description de ses manuscrits les plus récents et peut sans inconvénient se poursuivre par leur simple catalogue.

Catalogue et stemma des manuscrits.

Dans la perspective choisie pour cette introduction, le catalogue des manuscrits de la *Géographie* doit principalement rendre compte des filiations permettant de distinguer un témoin primaire d'un apographe sans autorité, tandis qu'il appartient au stemma d'exprimer les relations hypothétiques des témoins primaires entre eux. Nous n'entrons donc pas ici dans les détails spécifiques d'une description codicologique et prétendons au contraire les réduire à un signalement sommaire.

cité *supra*, p. XLVIII n. 1), 303-335, puis dans *La tradizione umanistica della « Geografia » di Strabone* (article du Bollettino cité *supra*, p. LXIV n. 2), 17 sq. et 22-30, enfin dans les prolégomènes de son édition. Les différences qu'on pourra constater en comparant les stemmas proposés par lui avec celui que je suggère un peu plus loin apparaissent seulement dans le système des archétypes. Elles influencent donc l'évaluation des variantes reconnues anciennes, conséquence fort sérieuse, à vrai dire, mais ne touchent en rien à la sélection des témoins primaires, sur lesquels nous nous accordons en tout point.

En revanche, une brève note précise l'ascendance de chaque manuscrit, de manière à mener à son terme l'histoire de la tradition. Pour que ce catalogue puisse servir en même temps de répertoire complet des manuscrits de Strabon, j'y ai répété la mention de ceux dont on a déjà rencontré la description dans les pages précédentes, notamment d'*A* et de ses descendants. J'ai choisi l'ordre alphabétique des sigles dans la même intention, plutôt que de proposer un classement par familles et groupes, plaçant en fin de liste les abréviations qui désignent traditionnellement les principaux citateurs et compilateurs.

A	— *Par. gr.* 1397, fin du xe siècle	I-IX : témoin primaire pour Aréthas
a	— *Par gr.* 1397, 2, vers 1300	I-II, VIII-IX : témoin primaire pour δ
B	— *Laur.* XXVIII, 5, vers 1475	I-IX : témoin primaire pour δ X : apographe de *l*[1]
C	— *Par. gr.* 1393, fin du xiiie siècle	I-VII : témoin primaire pour δ[2]

1. Longtemps considéré comme excellent à cause de ses nombreuses particularités, ce manuscrit doit en réalité les leçons uniques qui le singularisent, notamment dans les livres VIII et IX, à de graves contaminations. Jean Rhosos, qui le copie d'un bon modèle, a suppléé de sa propre initiative les lacunes propres à ces livres en retraduisant en grec les passages conjecturaux de la traduction latine parue en 1469 à Rome et due pour cette partie à Guarino de Vérone, lequel s'est fondé ici sur *n*. Puis il a corrigé, en général après grattage, nombre de mots douteux en collationnant *n*, alors déjà amendé et augmenté de variantes, certaines de la main de Cyriaque d'Ancône. Voir A. Diller, *Codex B of Strabo*, Amer. Journ. of Phil., 56, 1935, 97-102.

2. *C* a appartenu à Planude, qui d'une part a fait remplir par copie d'*A*+*a* les pages laissées blanches de VIII, 3, 3 à la fin de IX — le premier copiste n'avait pas voulu se contenter du texte raccourci de son modèle — en les confiant à une main *c*, d'autre part a fait réparer quelques marges saccagées et remplacer les portions de texte perdu par une main C² qui copie également *A*. D'autre part encore il a tiré de l'exemplaire ainsi restauré une collection d'*excerpta* souvent reproduite, dont le plus ancien manuscrit, le *Laur.* LXIX, 30, est antérieur à la date de sa mort. Voir A. Diller, Byz. Zeitschr., 37, 1937, 295-301, et TAPA, 71, 1940, 66 sq.

		X-XVII : témoin primaire pour δ
c	— *id.*	VIII-IX : apographe d'*A*+*a*
D	— *Marc. gr.* 640, daté de 1321	X-XVII : témoin primaire pour δ
E	— *Vat. gr.* 482, début du xive siècle	I-IX : témoin direct pour ω′ X-XVII : témoin direct pour ω′
e	(*z* Sbordone) — *Marc. gr.* 606, daté de 1447	X-XVII : témoin primaire pour δ[1]
ε	— épitome dans *EWvs*	X, 1, 1-2 : témoin primaire pour Photios
	— *Scor.* X-I-13+*Pal. Hdb. gr.* 129	X, 1, 2 - XVII : témoin primaire pour Photios
F	— *Vat. gr.* 1329, vers 1320/1330 (?)	XII, 8, 9 - XVII : témoin direct pour ω′
g	— *Vat. gr.* 174, xve siècle	I-IX : apographe d'*A*+*a* X-XVII : témoin primaire pour δ
h	— *Mosq. gr.* 506, xve siècle	I-IX : apographe d'*A*+*a* X-XVII : apographe d'un apographe de *D*[2]
i	— *Scor.* T-II-7, daté de 1423	I-IX : apographe d'*A*+*a* X-XVII : apographe d'un apographe de *D*[3]

1. Copié par Agallianos comme *n*+*z* et *x*, ce manuscrit diffère souvent de ses congénères quoiqu'il ait eu même modèle. C'est qu'Agallianos corrige et conjecture volontiers, si bien que chacune de ses copies a ses leçons propres. On peut admettre cependant que la leçon du modèle est reproduite quand deux des apographes s'accordent contre le troisième.

2. C'est la source de la seconde partie de la traduction latine de Guarino, demeurée inédite et conservée aujourd'hui à la Bodléienne sous la cote *Canonic. lat.* 307.

3. Abusé par plusieurs bonnes leçons qui ne me paraissaient pas compatibles avec les fautes de *D* dans les mêmes passages, j'avais d'abord supposé un modèle commun à ces deux manuscrits plutôt qu'une filiation du plus ancien au plus récent. Les objec-

j	— *Matr.* 4675, xve siècle	I-XVII : apographe de *g*
k	— *Laur.* XVIII, 40, vers 1500	I-X : apographe d'un apographe de *B*
l	— *Marc. gr.* 377, xve siècle	I-II, 5, 26 : apographe d'$A+a$; II, 5, 26 - XII : apographe de *W*
m	— *Marc. gr.* 378, xve siècle	I-XII : apographe de *l* XIII-XVII : apographe de *z*
n (n^1 Sbordone)	— *Eton.* 141, xve siècle (cf. *z*)	I-IX : apographe d'$A+a$ X : témoin primaire pour δ^1
n^c	— main de Cyriaque dans *n*	I-IX *passim* : témoin primaire pour δ
o	— *Par. gr.* 1394, xve siècle	I-X : apographe de $n+n^c$ XI-XVII : apographe de *z*
p	— *Vat. gr.* 173, xve siècle (cf. *Parm. gr.* 7)	I-X : apographe de $n+n^c$
q	— *Par. gr.* 1395, xvie siècle	I-X : apographe de *k* XI-XVII : témoin primaire pour δ^2
r	— *Regin. gr.* 83, xvie siècle	I-XVII : apographe d'*o*
s	— *Par. gr.* 1408, fin du xve siècle	I-IX : témoin primaire pour δ

tions de F. Sbordone, *La tradizione umanistica...*, 21-25, m'ont fait changer d'avis et je me suis rallié entièrement à son sentiment après avoir découvert en X, 4, 12 la preuve irrécusable qui manquait encore au dossier : rencontrant *au-dessous* du mot ἄθλων, dans l'interligne, un εἶναι que le scribe de *D* avait omis à la ligne suivante et rajouté *au-dessus* du lieu de l'omission, le copiste du modèle d'*i* interprète mal le repentir et insère εἶναι avant ἄθλων. On ne trouve pas moins dans *i* de bonnes conjectures qui en rendent la collation profitable.

1. Acquis par Cyriaque d'Ancône, comme il a été dit plus haut, p. LXIV, n. 2.

2. L'édition princeps d'Alde Manuce, datée de 1516, se fonde sur ce manuscrit.

		X-XVII : témoin primaire pour δ
t	— *Par. gr.* 1396, fin du xve siècle	I-X : apographe d'un apographe de *B* XI-XVII : témoin primaire pour δ
u	— *Ambr.* M 53 sup.+ N 289 sup., xvie siècle (=*Ambr. gr.* 518+581)	I-XVII : apographe de *t*
v	— *Ambr.* G 93 sup., début du xve siècle[1] (=*Ambr. gr.* 418)	I-IX : témoin primaire pour δ X-XVII : témoin primaire pour δ
W	— *Vatop.* 655, xive siècle[2]	I-IX : témoin primaire pour δ X-XVII : témoin primaire pour δ
w	— *Marc. gr.* 379, vers 1445	XI-XVII : témoin primaire pour δ[3]
x	— *Laur.* XXVIII, 19, vers 1445	X-XVII : témoin primaire pour δ[4]

1. Les cinq premiers et les deux derniers folios, détruits par l'humidité, ont été remplacés par une copie manuscrite des pages correspondantes de l'édition aldine.

2. Voir A. Diller, *The Vatopedi Manuscript of Ptolemy and Strabo*, Amer. Journ. of Phil., 58, 1937, 174-184. A partir de la fin du livre XIV, une main différente a suppléé les lacunes en collationnant *F*.

3. Propriétaire d'un exemplaire perdu des livres I à IX, Pléthon en a tiré différents extraits groupés sous quatre titres dont on possède le manuscrit autographe : ce sont les folios 1-96 de *w* et 62-73 du *Marc. gr.* 406, tandis que les folios 97-108 ont reçu la copie, également autographe, du cahier original passé dans le *Marc. gr.* 406, et les folios 109 et suivants, la copie des livres XI à XVII, d'une autre main. Le plus important de ces extraits a été publié par A. Diller, Isis, 27, 1937, 441-451, et commenté par M. V. Anastos, Byz. Zeitschr., 44, 1951, 7-10. Sur les autographes de Pléthon, voir A. Diller, Scriptorium, 10, 1956, 27-41, et F. Lasserre, art. cit., 42-45.

4. Troisième copie d'Agallianos, *x* se distingue des deux autres

y — *Vat. Urbin. gr.* 81, vers 1500	X-XVII : apographe de *x*
z (n^2 Sbordone) — *Laur.* XXVIII, 15, xve siècle, second tome de *n*	XI-XVII : témoin primaire pour δ[1]
Par. gr. 1398, vers 1500	XI-XVII : apographe de *w*
Parm. gr. 7, daté de 1487, second tome de *p*	XI-XVII : apographe de *g*
Π — *Vat. gr.* 2036+2061 A + *Crypt.* Z α XLIII, fin du ve siècle : témoin indépendant	
Chrest(omathiæ)	
A — *Pal. Hdb. gr.* 398, fin du ixe s. *B* — *Par. gr.* 571, xve s. *Vatop.* 655, xive s., apographe d'*A*	I-XVII : témoin direct pour Photios[2]
Eust(athe) — vers 1170	I-IX : témoin direct pour ω′ X-XVII : témoin direct pour ω′
Hyp(otyposis) — *Lond. add.* 19391, xive siècle	II : témoin direct pour Photios
Pleth(on) — *Marc. gr.* 379, xve siècle	I-IX : témoin primaire pour δ
Psell(us) — *Par. gr.* 1630, xive siècle	I, II, V, VII, IX : témoin direct pour Photios

par la liberté prise d'abréger maint passage corrompu, de sauter des lignes jugées inutiles et de modifier certaines phrases altérées ou simplement obscures.

1. Second tome de *n*, ce manuscrit date évidemment de la même année.

2. Quelques fautes, de copie plutôt que de compilation, dont une grave omission qui a soudé l'un à l'autre les *excerpta* IX, 21 et 22, révèlent qu'*A* n'est pas le manuscrit original du traité, mais un apographe de celui-ci. Quant au *Par. gr.* 1409 cité par F. Sbordone, *Strabonis Geographica*, XLII, avec la qualification *mentione dignus*, il n'a rien à voir avec les *Chrestomathies* et contient en réalité les extraits de Planude. Sur la composition curieuse de *B*, voir A. Diller, *The Tradition of the Minor Greek Geographers*, 30 sq.

Steph(anus) Byz(antinus) — I-XVII : témoin indépendant

Syn(opsis) — *Vat. gr.* 175, daté de 1322 — II, VII : témoin direct pour ω'

Arguments, scholies, diagrammes.

On ne rencontre dans Π ni arguments, ni scholies, ni diagrammes géographiques. La seule indication étrangère au texte proprement dit est celle que constitue le titre du livre IX : ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ Θ̄. Il en allait probablement de même du modèle oncial de l'archétype Ω puisque ce dernier ne paraît avoir transmis aucune annotation auxiliaire à sa descendance. Les variantes recueillies antérieurement se sont fondues dans le texte, où elles ont parfois engendré des mots monstrueux tels que ceux dont nous avons donné plus haut quelques exemples (p. L). Mais quelques-unes d'entr'elles, restées marginales, ont passé telles quelles jusque dans les marges de nos manuscrits. En voici l'exemple le plus évident : en XVI, 4, 27, le scribe de *F* note en regard du texte τοὺς δὲ 'Αραμίους ('Αραβίους *celeri*), τοὺς δὲ 'Ερεμβούς les mots σ̄η̄ ἐν ἄλλῳ τοὺς δὲ 'Αρ μαίους *(sic)*, τοὺς δὲ 'Αραμβούς[1]. On en recense une vingtaine dans *A* et près de quarante dans la tradition

1. Le texte des *Chrestomathies* pour ce passage confirme que la leçon d'ω' est bien celle de l'exemplaire de Photios, donc aussi celle de l'archétype, ce qui assure à la variante une origine antérieure à ce dernier. En VIII, 4, 8, γρ. Φάριος a été ajouté au-dessus de Φαληρεύς dans *n* d'une autre encre, probablement d'après une note conservée sur le manuscrit de Pléthon consulté par Cyriaque à Mistra, car cette variante ne vient pas d'*A* : on lit Φάρειος dans Π, qui confirme la justesse de la leçon. En VIII, 3, 22, la note marginale παρ' 'Απόλλωνα d'*A* en regard de ἦν ἀναρρῆξαι signifie une omission : il faut lire ἦν παρὰ πολλῶν ἀναρρῆξαι... μυθεύεται. On retranchera des listes établies par W. Aly, *De Strabonis codice rescripto*, 247-253, les variantes notées dans *A* de seconde main ou dans l'interligne, seules les marginales de première main provenant certainement de l'archétype, donc d'une tradition antérieure à celui-ci, par l'apographe d'Aréthas.

des livres X à XVII, presque toujours typiques de confusions d'onciales[1]. Au reste, si l'archétype byzantin n'a hérité d'aucune scholie notée comme telle, un accident exceptionnel survenu dans le texte de III, 5, 1 atteste néanmoins la présence d'une glose érudite antique au mot μελαγκραῖνας, transférée avec son lemme de la marge dans la ligne. Visiblement tirée d'un lexique, la notice ne postule cependant pas nécessairement l'existence d'un commentaire régulier de la *Géographie*, car on comprendrait mal qu'un copiste ait commis pareille interpolation dans ce seul cas s'il s'était accoutumé à rencontrer des gloses analogues tout au long de son modèle. Il s'agit plutôt d'un éclaircissement apporté par le propriétaire du manuscrit à un mot réellement très rare ; on l'a pris pour un supplément de texte précisément parce qu'il était seul de son espèce.

Les arguments apparaissent seulement dans *A* pour les livres I à IX et dans toute la famille ω' pour les livres X à XVII. Dans *A*, leur libellé comporte généralement une formule du type Ἐν τῷ τετάρτῳ τὰ περὶ... Une omission dans celui du livre V certifie qu'ils proviennent du modèle et non du copiste d'*A*. On les attribuera donc à Aréthas. Mais pour le livre VII, les manuscrits du groupe δ contiennent un argument d'un autre type consistant en une simple énumération des régions décrites. On le retrouve dans la marge d'*A*, copié de première main à la suite de l'argument usuel avec la mention ἄλλως τὰ κεφάλαια. Cet argument provient certainement aussi de l'exemplaire d'Aréthas, mais il a été reporté dans celui-ci à partir d'un autre exemplaire : la formule ἄλλως l'atteste. Il y a lieu de penser qu'il émane de celui de Photios et qu'il a passé chez Aréthas en même temps que les scholies photiennes, comme il a passé dans les manuscrits de la

1. Par exemple en XV, 1, 60 ἀστειοτέρους, dont la variante ancienne dans la marge de *F* et de *W*, confirmée par le texte de Π, est λογιωτέρους.

famille ω′ en même temps que les variantes collationnées. On rencontre encore des arguments récapitulatifs à la fin des livres XIII à XVI dans *F* et dans δ, issus eux aussi d'ω′. Rédigés en termes très semblables à ceux de cet argument exceptionnel, ils remontent probablement à Photios par cet intermédiaire.

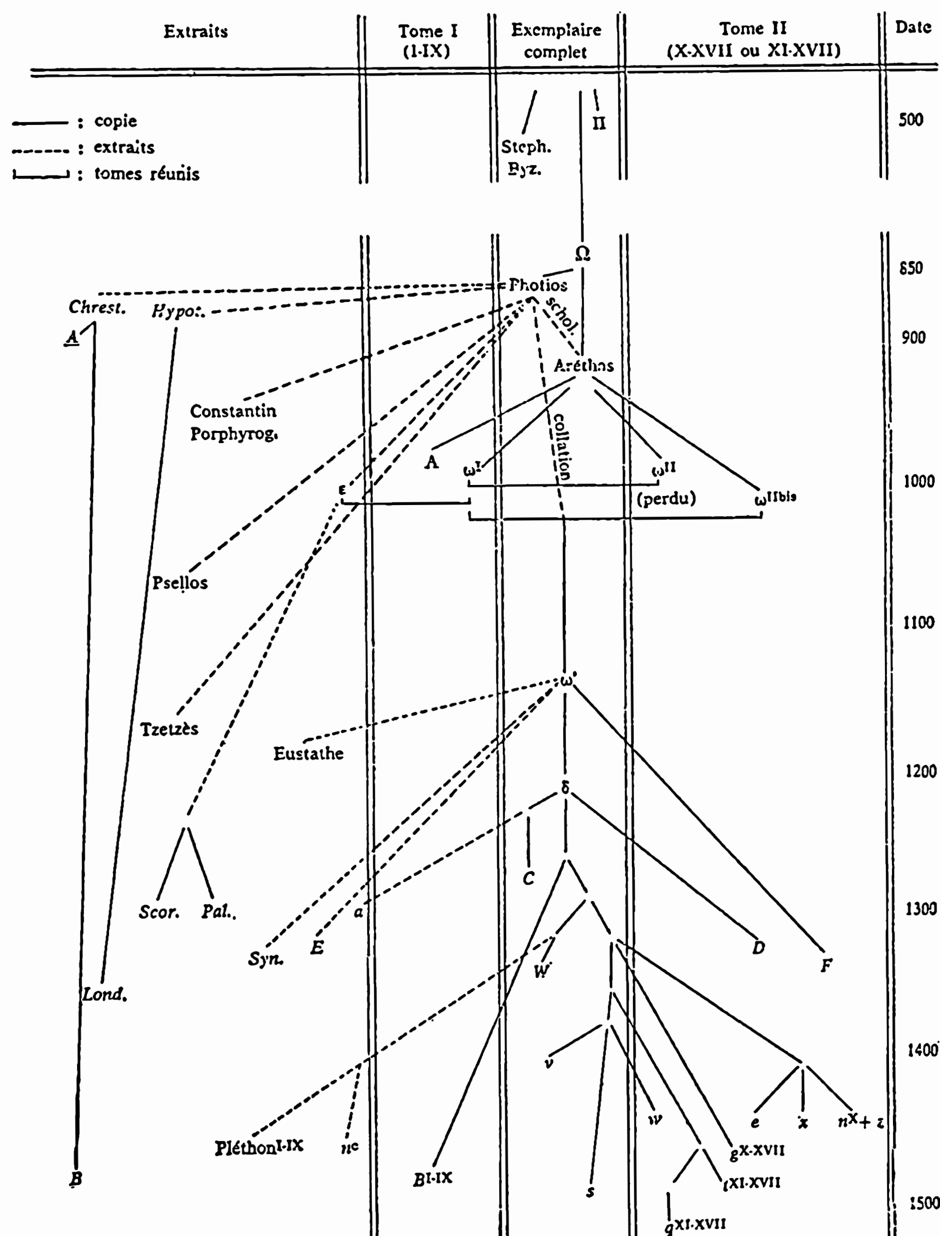
Quelques mots suffiront sur les scholies byzantines, déjà souvent évoquées dans cette introduction. Peu nombreuses — environ cent vingt-cinq pour les dix-sept livres —, elles se répartissent irrégulièrement dans l'œuvre, les trois derniers livres en accaparant près du quart. Elles manquent complètement pour le livre IX du fait que les marges de *A* ont péri dans cette partie et que le copiste d'ω I, source des autres manuscrits, ne les avait pas enregistrées. Les auteurs qu'elles citent, Agatharchide, Diodore, Nicolas de Damas, l'historien Criton et Ménandre Protictor, ont tous laissé à la littérature byzantine des extraits dus à l'activité compilatrice de Photios et nous savons qu'il en avait des œuvres dans sa bibliothèque. Beaucoup de ces scholies touchent au sens des mots et à la correction de la langue. Quelques-unes ont servi au rédacteur des *Chrestomathies*. Bref, tout engage à les attribuer à Photios et à en situer la source dans les marges mêmes de son exemplaire[1]. Quant à celles que Diller a attribuées à Aréthas, nous en avons assez parlé pour nous dispenser de rappeler ici leur caractère propre et les raisons de cette attribution convaincante.

Restent les diagrammes. Dessinés sans doute en même temps que les scholies et dans la même intention explicative, ils se retrouvent partout où elles ont été copiées et manquent là où elles manquent, c'est-à-dire dans la première section d'ω′. En V, 2, 1, *A* a omis celui qui illustre le cours du Tibre, conservé en revanche par les *Chrestomathies* : si l'omission remonte déjà au modèle d'*A*, ce qui n'est pas évident, elle atteste une

1. Voir la liste, à peu près exhaustive, de ces scholies et leurs parallèles lexicographiques chez A. Diller, *The Scholia...*, 34-43.

fois de plus l'indépendance de la copie d'Aréthas relativement à Photios et confirme l'impression que l'appareil marginal caractéristique de l'exemplaire du patriarche a passé dans les marges de celui de son disciple non par la voie normale d'une copie intégrale du texte, mais par collation, et collation incomplète.

STEMMA DES TÉMOINS PRIMAIRES



IV

PRINCIPES DE LA PRÉSENTE ÉDITION

De même que l'éditeur d'Homère sait aujourd'hui qu'il ne peut espérer procurer un texte de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* rigoureusement conforme à l'« original », trop heureux s'il parvient ici et là à en restituer sûrement l'une des versions alexandrines, de même le prototype de la *Géographie* de Strabon échappera toujours aux efforts de la critique, irrémédiablement aveuglée par la tradition byzantine. Il se dérobe d'autant mieux que deux puissants moyens de diorthose font défaut dans son cas : la correction formelle, grammaticale, et l'interprétation historique. La correction formelle, parce que Strabon a rédigé son œuvre avant que la tendance atticisante n'eût déployé pleinement ses effets normatifs. L'interprétation historique, parce que la vérité des faits n'entraîne pas nécessairement l'exactitude de l'auteur dans sa manière d'en rendre compte et qu'il faut faire la part grande à son ignorance, à ses méprises, voire à sa négligence. A cela s'ajoute que nous ne voyons pas à l'œuvre dans la *Géographie* le seul Strabon, mais aussi les auteurs de ses livres de chevet et derrière eux la cohorte de leurs propres informateurs, tous responsables à des degrés divers des variations du style et des inégalités de la documentation historique et géographique.

Cette situation inconfortable ne dispense pas l'éditeur de se fixer des règles pour le guider dans le choix des meilleures variantes et dans l'*emendatio*. Mais à quels critères recourra-t-il ? Avant de répondre à cette question et pour justifier les solutions finalement

adoptées, je crois utile d'énumérer ceux auxquels il ne saurait se fier, tant sur le plan de l'histoire et de la géographie que sur celui de la philologie au sens spécial du terme.

Problèmes de langue.

A première vue, une bonne grammaire du grec de l'époque d'Auguste devrait suffire ici aux besoins de la critique verbale. Cette grammaire existe : c'est la *Memoria græca Herculanensis* de Wilhelm Crönert[1], fondée sur une collection d'œuvres littéraires fort proches de Strabon du double point de vue de leur époque et de la culture propre à leurs auteurs. Or que nous enseigne-t-elle sur tous les points où surgissent des problèmes? Que ces problèmes se posaient déjà au Ier siècle avant l'ère chrétienne, que l'usage flottait, que la déclinaison, la prononciation, l'orthographe, l'emploi syntaxique d'un mot pouvaient varier chez un même auteur, chez un même copiste écrivant sous dictée et jusque dans des manuscrits copiés de la main d'un même écrivain. Ainsi, quand on voit chez Philodème plus de cent γίνομαι (et γινώσκω) contre trois γίγνομαι, partout μικρός mais κατασμικρύνειν et καταζμικρίζοντα, un Δημοσθένη, un Ἀπολλωνίδη, mais aussi Δημοσθένην et Θουκυδίδην, comment décider chez Strabon, de qui les manuscrits présentent les mêmes alternances, tantôt unanimement en des passages différents, tantôt divisés sur le même passage? Ni le dialecte attique, ni la κοινή, ni le bon usage, ni l'usage tout court en tant qu'il se laisse appréhender par des statistiques, ne fournissent de critère approprié à un pareil état de la langue. Sans doute, sur toutes les variations touchant le vocalisme, le consonantisme et la morphologie, les comparaisons très fréquentes que Crönert établit entre les textes d'Herculanum et les manuscrits de la *Géographie* connus de son temps accusent-elles dans bien des cas une tendance accrue à l'atticisme chez Strabon, mais de temps en temps aussi plus de vulgarismes. Sur

1. Leipzig, 1903 (réimpr. Hildesheim, 1963).

l'emploi de l'optatif, A. Glatzel est parvenu à des conclusions semblables en comparant Philodème, Strabon et le traité *Du Sublime*[1]. Le témoignage supplémentaire du palimpseste Π, dont W. Aly a scruté à la lumière des travaux de Crönert les moindres particularités orthographiques et morphologiques, confirme les observations consignées dans la *Memoria græca Herculanensis*, sauf en ce qui concerne les graphies ει et ι, tout à fait anarchiques dans Π[2]. Le philologue peut donc légitimement conclure que la langue de Strabon ne diffère pas sensiblement de celle dont Crönert a fait la grammaire. Mais cette constatation, justement, le prive de toute règle applicable à la critique textuelle puisqu'il doit, dès lors, concéder à l'exception des droits aussi imprescriptibles qu'indéfinissables. Refuser toute autorité contraignante à des critères normatifs, telle sera, en définitive, sa ligne de conduite devant les problèmes grammaticaux que pose une édition de la *Géographie*.

Problèmes de style.

Il en va de même, notons-le en passant, de la correction stylistique. Réserve faite de quantité de passages où Strabon suit plus ou moins le style de ses auteurs, prolixe avec Posidonius, sobre avec Artémidore, érudit avec Apollodore, sa propre écriture revêt une certaine unité. Elle la manifeste surtout dans l'absence de procédés de rhétorique, comme on peut l'attendre d'un écrivain formé par les rhéteurs à la fin d'une période d'asianisme et composant son œuvre en pleine réaction archaïsante. Le jugement porté par l'antiquité sur l'historien Asinius Pollion, son aîné de quelque douze

1. *De optativi apud Philodemum Strabonem Pseudo-Longinum usu*, thèse de Breslau, Trebnitz, 1913, 38-95. Sur ce chapitre aussi, le vulgarisme alterne avec le purisme : εἰ + optatif dans la protase suivi de l'indicatif dans l'apodose se rencontre plus fréquemment chez Strabon que chez Philodème.

2. Voir le chapitre *De re orthographica* de W. Aly, *De Strabonis...*, 162-175, et en particulier les listes de *memorabilia* sur ει et ι, pp. 166-170.

ans, vaut aussi pour lui : quant aux ornements, *tristis ac ieiunus*[1], mais enclin à chercher un naturel factice dans les néologismes et dans un ordre des mots cahoteux *salebrosa et exiliens et ubi minime exspectes relictura compositio*[2]. Parce qu'elle demeure à l'état de tendance, et plus encore parce qu'elle procède d'une attitude négative à l'égard des règles du beau style ou simplement de mépris pour la forme, cette orientation ne fournit aucun critère restrictif à l'établissement du texte. Ainsi une tournure aussi affectée que ὁ διείργων ἰσθμὸς τήν τε Ποντικὴν καὶ τὴν Κιλικίαν θάλασσαν en XI, 1, 7 autorise assurément à admettre τῶν διειργόντων ἰσθμῶν τοὺς πόρους dans un passage désespérant en III, 2, 5, mais elle n'y oblige pas et toutes les corrections proposées pour faire dépendre τοὺς πόρους d'un autre verbe que διειργόντων conservent une chance égale d'atteindre la vérité.

Problèmes géographiques et historiques.

En géographie et en histoire, l'épuration du texte vise d'une part à éliminer les contradictions et redresser les erreurs jugées inadmissibles, d'autre part à normaliser l'orthographe des noms de lieux et de personnes. On voudrait énoncer le critère qui la guide à peu près dans ces termes : toute information contraire à la connaissance avouée d'un fait appelle l'athétèse ou la correction. La réalité, hélas ! dément ce principe. Strabon oscille, souvent au gré de ses auteurs. Il fuit la précision. Il ne craint pas de se contredire. En IV, 4, 1, traitant de l'Armorique, il opine pour l'origine vénète bretonne des Hénètes, ou Vénètes, des bords de l'Adriatique, au nom de la vraisemblance. En V, 1, 4, traitant de la Vénétie, il s'abstient de prendre parti entre cette thèse et celle qui leur donne pour ancêtres les Hénètes de Paphlagonie. En XII, 3, 8, traitant de la Paphlagonie, il défend la thèse paphlagonienne, sans citer l'autre, mais avec

1. Quintil., X, 2, 17.
2. Sen., *Epist.*, 100, 7.

quelque hésitation, et finit par l'affirmer sans réserve sur un argument de vraisemblance. Aucun de ces trois passages ne requiert l'intervention du correcteur, l'attitude de l'auteur s'y exposant de manière parfaitement claire. Leur intérêt consiste donc dans le fait qu'ils avertissent l'éditeur de ne pas imposer par principe une règle de non contradiction à sa critique. On pourrait multiplier de tels exemples.

La carence de tout principe régulateur en ces matières se fait sentir surtout dans le domaine des indications de distances, où se rencontrent les plus grandes difficultés. En effet, constatant lui-même que ses sources ne s'accordent généralement pas entre elles, Strabon se garde de trancher trop précisément en faveur de l'une ou de l'autre et laisse le plus souvent son lecteur dans l'incertitude. En voici un exemple typique. En VI, 3, 10, la comparaison des mesures données par trois auteurs pour la longueur du littoral italien sur l'Adriatique se fait de telle manière que les chiffres cités ne s'appliquent jamais aux mêmes sections de celui-ci et ne permettent pas non plus de comparer entre eux les totaux obtenus par chacun d'eux. Certaines données, apparemment, manquaient à Strabon, mais il n'a pas pris soin de les rechercher ou de les calculer à partir de celles dont il disposait et s'est contenté d'avertir son lecteur des insuffisances de son information et de la précarité de telles évaluations. On doit s'interdire de corriger un seul chiffre dans ces conditions, même si l'erreur ne fait pas de doute, comme c'est le cas dans ce passage, et cela pour deux raisons : d'abord parce qu'il peut arriver que l'information reçue par Strabon soit déjà fausse dans sa source, ensuite parce que les moyens d'une correction rationnelle ne sont pas *a priori* adéquats quand il s'agit de fautes survenues dans un contexte volontairement flou. Et comment conjecturer dans cet autre exemple, en VI, 2, 11, où une comparaison en tout point analogue se présente défigurée par des lacunes qui réclament impérieusement des soins réparateurs, et dans tant d'autres où les chiffres transmis

ne correspondent ni à la réalité, ni au raisonnement tenu ?

Quand il s'agit de noms propres, enfin, comment normaliser leur orthographe quand Strabon écrit à quelques pages de distance εἰς 'Ωστίαν en V, 2, 8 et τὰ Ὤστια en V, 3, 4 ? Et sur quoi se fonder pour corriger en IV, 6, 1 Σαβατούαδα en Σαβάτων Οὔαδα plutôt qu'en Σαβάτου Οὔαδα, plus naturel du point de vue paléographique et plus proche du latin *Vada Sauadi* de l'*Itinéraire antonin*, même si ce toponyme reparaît cinq fois encore — autant que τὰ Ὤστια dans le précédent exemple — sous la forme τὰ Σάβατα, sans le mot Οὔαδα ? Ni les parallèles dans Strabon, ni les preuves recueillies hors de Strabon n'auront jamais pleine autorité pour dicter une correction puisqu'il faut toujours compter avec quelque inconséquence de sa part.

Tâche de l'éditeur.

Inutile de poursuivre ces considérations désabusées : l'expérience des précédents éditeurs démontre assez l'impuissance des méthodes classiques de la critique textuelle face à l'œuvre de Strabon[1]. Il faut considérer comme acquis que l'éditeur perdrait sa peine s'il voulait à tout prix démêler dans les contradictions des manuscrits conservés les formes originales des formes altérées et qu'il la perdrait plus encore s'il prétendait corriger des fautes de langue ou d'histoire au nom d'une cohérence présumée indéfectible dans toute l'étendue de l'œuvre du géographe d'Amasée. Moins ambitieuse, sa tâche consistera à restaurer le plus scrupuleusement qu'il le pourra le plus ancien archétype encore atteignable, dans l'espoir que je crois raisonnable de ressusciter ainsi un témoin suffisamment fidèle de l'original définitivement perdu pour la science. Ce sera l'archétype Ω quand le palimpseste Π ou les témoignages sporadiques de citateurs du ve ou du vi^e^ siècle manquent à l'appel ; et il lui faudra même

1. Voir en particulier l'introduction et la conclusion de W. Aly à son *Strabon von Amaseia*, Bonn, 1957, 15-23 et 399-400.

parfois se contenter de conjectures sur cet archétype. En revanche, quand il disposera de Π, d'un témoin tel qu'Étienne de Byzance ou d'une variante ancienne transmise par l'archétype, il visera plus haut et s'efforcera de montrer l'état de la tradition vers l'an 500, c'est-à-dire l'éventail des variantes de bonne souche encore représentées à cette époque. Dans le premier cas, de loin le plus fréquent, il atteindra son but en adoptant les leçons des manuscrits primaires avec leurs vulgarismes, dût-il pour cela tolérer un θαλάσσης à moins d'une ligne de θαλάττῃ, comme il advient en V, 1, 7. Si les manuscrits primaires ne s'accordent pas, la récupération de la leçon authentique d'ω' sera son premier objectif, car elle peut seule le conduire à l'archétype, soit en offrant un terme de comparaison avec *A*, soit comme unique véhicule de la tradition, soit encore en sauvant une leçon collationnée d'un hyparchétype sur l'autre. Dans le second cas, outre la leçon de l'archétype, il s'agit surtout de distinguer la vraie leçon ancienne représentée par le palimpseste ou par Étienne, sans se laisser tromper par les apparences. Il doit être évident, par exemple, que la valeur d'un Φάρειος de Π en VIII, 4, 8 ou d'un Αἴϐουρα d'Étienne en III, 1, 9 ne réside pas dans la faute d'orthographe qui les singularise, mais dans le fait qu'ils attestent au travers de mauvaises copies des leçons précieuses : Φάρειος lu Φάριος élimine l'indéfendable Φαληρεύς des manuscrits byzantins et Αἴϐουρα lu Ἔϐουρα assure leur leçon contre une correction Ἔϐορα inspirée de l'*Ebora* latin.

Reconstitution de l'archétype.

Pour atteindre le plus sûrement cet objectif limité, quelques règles strictes commandent l'annotation critique de la présente édition. Cette annotation justifie à son tour le texte adopté. Par ce détour, l'établissement du texte se trouve subordonné à des critères invariables sans qu'aucune des réserves formulées dans la première partie de ce chapitre ne perde sa valeur. Ces règles, en effet, ne fixent rien de plus ni rien de moins que les

conditions permettant de reconstituer l'image byzantine de l'original issu de la main de Strabon.

Dans les livres I à IX, où l'on dispose en premier échelon du témoin *A* et de cinq, parfois six représentants du témoin ω', l'apparat signale toutes les variantes jusqu'aux plus anodines — οὕτως pour οὕτω et δέ pour δ' s'il y a lieu — pour assurer absolument la reconstitution du manuscrit d'Aréthas[1]. Il mentionnera toujours, en particulier, les leçons minoritaires au sein de la famille ω' afin que le lecteur sache sur quelles bases repose l'identification de la leçon admise authentique et quelle possibilité existe d'une hypothétique variante remontant à la collation d'un hyparchétype sur l'autre. Seules quelques omissions et quelques bévues orthographiques survenues dans un seul témoin d'ω', donc insignifiantes relativement à l'état du modèle, ont été laissées de côté.

B posait un problème à part. Fallait-il distinguer en toute circonstance les corrections apportées par Rhosos au texte primitif? On aurait dû le faire dans une *editio major* ou si la reconstitution d'ω' en dépendait. Mais ce soin exigeait l'inspection constante du manuscrit et ne pouvait produire qu'un résultat médiocre puisque les lettres grattées, qui feraient seules autorité, ne se laissent presque jamais reconnaître. Un résultat fallacieux aussi, puisque Rhosos ne corrige pas seulement après coup, mais souvent en cours de copie et qu'aucun signe n'avertit alors qu'il s'écarte arbitrairement du texte de son modèle. Nous avons donc économisé cette peine pour la réserver à d'autres tâches et n'avertissons d'une retouche que si le microfilm utilisé la révèle sûrement. Mais le lecteur n'aura guère de peine à la

1. Le groupe δ représentant le plus souvent à lui seul ω' dans cette partie, on l'a affecté du sigle ω', sans utiliser δ, superflu et moins significatif. Quand *E* et Eustathe ont une autre version, les manuscrits de ce groupe sont énumérés individuellement et le sigle ω' disparaît, à moins qu'une analyse serrée des leçons ne fasse apparaître chez ces deux témoins soit une faute, soit la présence d'une variante issue de la collation du manuscrit de Photios.

deviner dans la plupart des cas, notamment quand *B* présente une leçon visiblement empruntée à *A* par le truchement de *n* ou au manuscrit de Pléthon par une note de Cyriaque dans *n*. Si la confirmation manque, qu'il prenne pour règle que toute leçon singulière de *B* procède d'un lapsus ou d'une invention de Rhosos et ne mérite aucun crédit. Je n'en connais pas de meilleur exemple que les graphies Βρεττανία et Βρεττανικός, constantes dans *B*, alors que tous les autres manuscrits s'accordent dès la fin du livre II sur Πρεττανία et Πρεττανικός, conformément à l'usage attesté par le Πρεταννικῆι du traité *Des signes et de la sémiologie* de Philodème et les graphies correspondantes du cinquième livre de la *Bibliothèque historique* de Diodore[1].

Dans les livres X à XVII, où toute la tradition passe par ω', représenté à différents niveaux par dix, douze ou treize manuscrits complets, quelques simplifications s'imposaient. Il fallait tout d'abord réduire à des proportions raisonnables le nombre des sigles à citer. On a donc distingué désormais δ d'ω' et réuni sous ce sigle le plus souvent possible l'ensemble des manuscrits *DCW vswgex* et *z* (ou *n*), quitte à indiquer entre crochets leurs singularités occasionnelles. Parmi eux ne figurent ni *q* ni *l*, leur position entre les deux subdivisions *vsw* et *exz*, plus *g* qui en constitue une troisième à lui tout seul, rendant pratiquement impossible la conservation d'une leçon authentique par ces uniques témoins, fût-ce par le canal d'une variante interlinéaire dont ils auraient seuls tiré parti. Nous avons donc pu en bonne conscience nous épargner deux collations inutiles et en alléger d'autant l'apparat.

Outre les témoins primaires, trois copistes méritent une certaine considération pour des corrections et des conjectures particulièrement heureuses. Ce sont Jean Rhosos, déjà nommé, Agallianos et le copiste d'*i*. L'apparat ne mentionnera jamais Rhosos, le sigle *B*

1. Voir la liste des références dans la *Memoria græca Herculanensis*, p. 83.

impliquant son intervention personnelle dans les conditions spéciales que nous venons de définir. Dans les cas douteux, le lecteur averti optera de son chef entre les trois hypothèses possibles : copie d'une variante ancienne, effet du hasard ou correction réfléchie. L'apparat n'en décide pas, son rôle étant de rendre compte de la tradition, d'en éclaircir quelquefois les accidents et de proposer des conjectures, mais jamais de se substituer à un commentaire critique. Pour Agallianos, ses conjectures sont démasquées quand un seul manuscrit de sa main s'oppose à l'alliance des deux autres, plus rarement quand deux manuscrits s'opposent au troisième soutenu par le reste de la tradition parente, à condition que l'éventualité d'une variante interlinéaire dans le modèle n'entre pas en ligne de compte. On distinguera donc aisément des leçons traditionnelles ses propres corrections, conjecturales et dépourvues d'autorité, bien que son nom ne figure pas plus que celui de Rhosos dans l'apparat et pour le même motif. Enfin, quand *i* présente une correction ou une conjecture adoptée par tous les éditeurs ou par la majorité d'entre eux, l'apparat le cite par son sigle, comme il cite, pour la même raison, *n* ou *h* ou quelque autre apographe récent. On se souviendra donc que des sigles rencontrés exceptionnellement n'engagent que la responsabilité d'un copiste et jamais celle de la tradition[1].

Quand corriger et comment ?

Toutes les précautions prises pour restituer au plus près les particularités de l'archétype ne déchargent pas l'éditeur de son devoir de corriger et d'améliorer le texte reçu. La règle qui a prévalu dans cet aspect de son travail peut s'énoncer comme suit :

1. Les auteurs de la présente édition ont eu pour règle de collationner tous les manuscrits primaires des livres leur incombant. Ils l'ont fait principalement à partir de microfilms et de photographies, mais Π, *A*, *C*, *E* et *F* ont été revus sur les originaux, eu égard à l'importance de ces témoins.

quand les manuscrits s'accordent sur une seule leçon manifestement fausse ou quand la tradition comporte des variantes anciennes, l'établissement du texte se guidera sur des analogies straboniennes ou, à défaut, sur les préceptes de la grammaire atticisante s'il s'agit de faits de langue, sur des parallèles chez Strabon ou hors de Strabon s'il s'agit de faits d'histoire. Cette règle, on le voit, suit les lois classiques de la critique textuelle et semble contredire les vues développées jusqu'ici. Mais elle n'est pas complète sans ce correctif indispensable : les processus paléographiques demeurent en tout état de cause déterminants[1]. Il s'agit, en d'autres termes, d'expliquer les origines de la variante ou de l'altération en recourant autant que possible aux hypothèses de lettres confondues, d'omissions par homéotéleute ou homéoarcte, d'haplographie, bref de tous les accidents bien connus d'une transmission manuscrite, avant de supposer une correction arbitraire ou un caprice du hasard. Les fautes d'orthographe relevant de la négligence des scribes, par exemple l'itacisme ou l'haplographie des géminées, se rattachent à cette catégorie et doivent être traitées de la même manière en tant que graphismes vicieux substitués aux graphismes originaux par inadvertance ou modernisme : elles ne diffèrent pas essentiellement des élisions substituées à la *scriptio plena* et de l'accentuation régulière des minuscules succédant à l'accentuation sporadique des onciales. On a reproché avec raison à la philologie du XIXe siècle d'avoir abusé des motivations paléographiques mises à la mode par les travaux de Bast, mais ce reproche ne se justifierait pas s'il s'adressait à la méthode proposée ici pour

1. On s'en servira tout particulièrement pour les corrections de chiffres, à l'exemple des précédents éditeurs de Strabon. La confusion de λ' avec ν' est la plus fréquente (voir W. Aly, *De Strabonis...*, 245). Le témoignage de Π montrant d'autre part que plusieurs fautes jusque-là inexplicables provenaient d'omissions de lignes, nous avons souvent cherché la solution de ce côté quand une solution paléographique simple ne s'imposait pas naturellement, et cela de préférence à des conjectures grammaticales ou *ex sensu*.

l'amendement du texte de la *Géographie*. Ce texte, en effet, n'a pas la même histoire que la plupart de ceux que nous a légués l'antiquité : sa filière comporte probablement un nombre infiniment moins grand d'intermédiaires entre la copie de l'auteur et l'archétype byzantin. On doit y présumer, de ce fait, une faible épaisseur de fautes accidentelles et éliminer presque complètement l'hypothèse d'interventions érudites. La conjecture paléographique jouit alors de droits étendus et doit légitimement primer la conjecture savante.

On objectera non sans raison à cette ligne de conduite qu'elle ne tient pas assez compte d'un type d'altération différent à la fois de l'accident de copie et de la modification réfléchie : la correction superficielle du scribe ou *paradiorthose*. Nous croyons cependant que cette éventualité ne met guère en péril le principe fondamental de la prépondérance des hypothèses paléographiques. Dans ses parties descriptives et narratives, l'exposé de Strabon est d'une telle simplicité qu'il appelle très rarement la retouche destinée à le clarifier, c'est-à-dire précisément la paradiorthose. Elle intervient tout naturellement, en revanche, quand des mots difficiles ont été rendus méconnaissables par l'ignorance d'un copiste, car la correction y devient nécessaire. C'est ce qui est arrivé, en effet, à nombre de noms propres. Mais dans ce cas encore, les tentatives des scribes, pour arbitraires qu'elles soient, ne déjouent pas les moyens d'investigation élaborés à partir de la donnée des manuscrits. Le plus souvent, l'essai de correction procède de la constatation qu'un nom déjà rencontré se présente une seconde fois dans une orthographe différente. Le copiste rétablit alors la première orthographe. Mais s'il le rencontre une troisième fois sous une forme nouvelle ou sous la forme précédemment corrigée, le doute s'installe dans son esprit et il renonce à normaliser, ce qui ne l'empêchera pas de normaliser à nouveau un peu plus loin, ou de proposer une correction dans l'interligne susceptible de créer plus tard de nouvelles

perturbations. Il se produit ainsi des séquences qui défient en apparence tout raisonnement. Citons l'exemple du nom antique des Osismiens, où les hésitations du scribe se laissent suivre à la trace. En I, 4, 3 'Ωστιδέους comporte une variante 'Ωστιδαίους dans *A* ; puis les manuscrits donnent 'Ωστιδαμνίων, sans exception, en I, 4, 5, bientôt suivi d''Ωστιμνίων, corrigé dans *A* par un repentir immédiat en 'Ωστιδαμνίων ; enfin on lit en IV, 4, 1 Τιμίους, trop corrompu pour rappeler au copiste ses corrections antérieures[1]. Que s'est-il passé? L'analyse paléographique montre d'abord que Strabon avait cité deux noms différents, 'Ωστιαῖοι, dont il existe une variante 'Ωστιδαῖοι, et 'Ωστίμνιοι. En I, 4, 5, le copiste d'un manuscrit antérieur à l'archétype a cru reconnaître dans le premier 'Ωστιμνίων le nom qu'il avait vu orthographié 'Ωστιδαίους en I, 4, 3 et a inscrit la correction δα dans l'interligne, mais il n'a pas persisté en rencontrant de nouveau 'Ωστιμνίων un peu plus bas. Sa première correction a donné 'Ωστιδαμνίων dans l'archétype, tandis que le second 'Ωστιμνίων restait inchangé, sauf dans *A* où l'on voit le scribe copier jusqu'au μ, gratter cette dernière lettre, continuer avec δα et terminer avec μνίους, aussitôt corrigé en μνίων, livrant ainsi l'image vivante de sa perplexité. Dans cet exemple, l'essai de normalisation se trahit à des inconséquences frappantes. Ailleurs, il se dissimule dans une correction réussie, ailleurs encore il se montre au grand jour dans l'opposition constante de deux variantes, comme on le constate du nom Τουρδητανοί, écrit régulièrement de cette façon dans *A* et tout aussi régulièrement Τουρδιτανοί dans ω', à l'exception de sa première mention, Τουρδετανοί : quelle qu'ait été la leçon du modèle commun, l'un des deux copistes a sciemment imposé et maintenu son point de vue. Dans les cas de ce genre, l'apparat critique doit rendre compte de toutes les variations et de toutes les variantes à l'intérieur de ces variations, au prix d'inévitables répétitions, pour

1. Voir F. Lasserre, Mus. Helv., 20, 1963, 110.

qu'apparaissent clairement les conditions dans lesquelles se détermine finalement, par une sorte de bilan, la graphie adoptée dans le texte. Nous n'avons donc renoncé que très rarement à répéter dans l'apparat une variante toujours identique et l'avons fait seulement pour des fautes vénielles telles que Ἐνετοί pour Ἑνετοί, avertissant alors par la formule *iam non notatum* de la permanence de la faute[1].

Où la tradition est dépourvue d'autorité.

Il reste trois occasions, enfin, où nous sommes conscient que le respect de la tradition manuscrite serait une absurdité : l'accent et l'esprit, l'élision et l'hiatus, la transcription des chiffres. Dans les trois cas, les procédés d'écriture propres aux copistes d'époques différentes ne sauraient en aucune manière lier l'éditeur moderne et son imprimeur. En ce qui concerne l'accent et l'esprit, ni l'écriture littéraire des papyrus, ni la grande onciale du codex ne les notent, sauf par exception ; Π n'en montre que de rarissimes exemples. Ils n'ont donc aucune autorité quand ils apparaissent sur l'archétype en minuscule et les variations ultérieures des copies ne signifient rien. On a donc renoncé à signaler ces variations et suivi les règles de la grammaire, en particulier pour les noms propres quand elles peuvent s'y appliquer. Pour l'élision, nous nous en tenons à l'archétype, faute d'autre guide, sans nous abuser sur sa représentativité puisque la *scriptio plena* des papyrus et de Strabon lui-même, sans aucun doute, la dément péremptoirement. Quant aux chiffres, ils demandent un autre traitement. Si l'on voulait se conformer à l'archétype, on devrait rétablir en règle générale la notation par les signes alphabétiques, bien attestée par la lignée d'ω et par les *Chrestomathies*. Ce système aurait au moins l'avantage

1. Pour permettre une appréciation rapide et complète de la situation, pour orienter aussi le lecteur qui consulte un passage plutôt qu'il ne lit la *Géographie*, un index des noms propres placé à la fin de l'œuvre récapitulera leurs variantes significatives.

de ne pas obliger l'éditeur à se prononcer arbitrairement dans certaines circonstances où il peut hésiter entre différentes désinences casuelles en écrivant les nombres en toutes lettres et où, effectivement, le copiste d'*A* montre des exemples d'erreur. Mais d'une part il détonne dans une œuvre littéraire, d'autre part Π semble témoigner — on y relève toutefois deux exceptions — que la notation en toutes lettres a précédé le système alphabétique, du moins dans les belles copies. Quoi qu'il en soit, les éditeurs modernes ont créé un usage dont il n'y a pas lieu de s'écarter.

L'éditeur se juge lui-même.

Tels sont les principes de la présente édition de la *Géographie.* Nous les avons appliqués dans toute la rigueur compatible avec les exigences d'une solution probable et ne leur avons préféré d'autres autorités ou les appels pressants de l'intuition que dans les circonstances où ils n'apportaient aucun secours. Nous n'ignorons pas qu'on peut les contester pour des raisons aussi valables que celles qui nous ont démontré si souvent leur justesse. Nous espérons d'ailleurs ne leur avoir jamais accordé une confiance excessive, ni ne nous être fait d'illusions sur le caractère hypothétique des corrections et conjectures qu'ils ont parfois recommandées, ce qui devrait nous protéger contre l'erreur. Disons-le une dernière fois en toute clarté : les critères paléographiques n'ont fixé dans la grande majorité des cas que les limites matérielles d'une modification du texte ou d'une option entre leçons concurrentes et n'ont presque jamais dirigé la réflexion. Dans une œuvre — et dans une science — où la conjecture a eu trop souvent la bride sur le cou, nous avons recherché une conduite à tenir et tendu à y conformer notre travail. On s'apercevra qu'il nous a suffi pour cela de revenir aux prudentes méthodes de Kramer, de qui l'apparat critique présente cent exemples d'hypothèses soigneusement expliquées par des accidents classiques de copie et rejette cent fois aussi des corrections rétives à ce type d'explication. Nous aurons atteint notre but si cette édition satisfait

le lecteur plutôt par la qualité de son information sur le texte que par l'originalité de ce texte même et si elle permet par là un renouveau de la critique strabonienne plutôt que d'instituer — *di avertant omen!* — une nouvelle vulgate.

Il nous reste à dire, au terme de cette introduction, l'aide efficace apportée à sa mise au point par M. Jean Irigoin, qui a bien voulu en assumer la revision. Nous lui en exprimons ici notre vive reconnaissance.

François LASSERRE.

LIVRES I et II

NOTICE

Les deux premiers livres de la *Géographie* de Strabon possèdent une forte individualité qui les sépare nettement du reste de l'œuvre. Tout d'abord (un coup d'œil sur le plan suffit à le montrer) ils forment un tout indissociable auquel seules des nécessités d'édition ont imposé une division artificielle ; les copistes des manuscrits médiévaux l'ont bien compris qui ont tous voulu respecter l'originalité de cette vaste introduction. En second lieu, tandis que les quinze livres suivants sont consacrés à une longue promenade circulaire à travers les différents pays du monde habité, les deux premiers livres ou Prolégomènes introduisent à l'étude régionale par l'examen d'un certain nombre de problèmes de géographie générale, abordés au cours d'un bref historique de la science géographique depuis les origines ; cette revue des connaissances acquises ou des hypothèses non encore vérifiées permet à Strabon d'indiquer en conclusion le petit nombre de notions nécessaires à l'intelligence de toute description régionale. La géographie précède la chorographie[1].

Date des Prolégomènes.

Est-il possible de dater la rédaction des Prolégomènes, du moins dans leur état actuel? Ou plutôt, quel est le dernier événement dont parle Strabon et qui permettrait de situer la date après laquelle il l'a certainement mentionné? Deux indications pourraient servir de repère à cet effet : la description de l'Afrique

1. Cf. Ptolémée, *Géographie*, I, 1.

faite à Strabon par Cnaeus Pison (II, 5, 33) qui y fut proconsul de 1 avant à 1 après J.-C., la mention des campagnes menées par les Romains jusqu'à l'Elbe (I, 2, 1). Mais elles sont sujettes à controverses. Où et quand Strabon a-t-il rencontré Cnaeus Pison? Est-ce à Rome, après le proconsulat d'Afrique (mais Pais a voulu contester que Strabon soit allé à Rome après 7 avant J.-C.)? Est-ce en Syrie, lorsque Pison y fut légat en 17 après J.-C.? Et de quelle campagne jusqu'à l'Elbe s'agit-il? celle de Drusus en 9 avant J.-C., celle de Tibère en 5 après J.-C., ou celle de Germanicus en 16? Suivant qu'on opte pour l'une ou l'autre de ces dates dans chaque cas, on avance ou retarde la rédaction définitive des Prolégomènes.

Si nous comparons ces hypothèses avec les dates dernières accordées par F. Lasserre pour la rédaction définitive des livres III, IV, V, VI, on serait assez tenté de choisir, pour les livres I et II, les dates les plus tardives et de conclure que Strabon aurait mis la dernière main à ses Prolégomènes vers 17 après J.-C. Mais il est fort probable qu'il ne s'agit là que d'une révision ou d'une ultime mise au point, et que la matière des livres I et II était en chantier depuis longtemps, sous une forme ou sous une autre[1].

I. Le plan des Prolégomènes

Le plan adopté par Strabon dans ces Prolégomènes est fort simple dans ses grandes lignes, mais d'une sim-

1. La différence de ton et de style entre la première et la seconde introduction (I, 1 et II, 5) pourrait faire croire à des rédactions partielles, faites à des moments différents, et juxtaposées après coup. W. Aly (p. 375) conclut du fait que des phrases entières de II, 1, 14, venant d'informations d'Onésicrite rapportées par Ératosthène, se retrouvent en divers endroits des l. XI (7, 2; 10, 1-2; 11, 1-2), XII (2, 10; 3, 11 et 30), XV (1, 14) que la rédaction de ces livres est antérieure à celle des Prolégomènes; mais son raisonnement n'est pas probant. Dans l'un et les autres cas, Strabon utilise Ératosthène, mais sans que l'on puisse préjuger de la chronologie des emprunts.

plicité que masquent trop souvent longueurs, redites ou digressions. Il est nettement indiqué par l'auteur qui ne craint pas d'utiliser des articulations très visibles ; il suffit de les souligner pour faire apparaître la solidité de l'ensemble.

Géographie et philosophie.

Dans une première partie assez brève (I, 1), Strabon proclame que géographie et philosophie sont inséparables (I, 1, 1). Il appuie ses dires sur la tradition (I, 1, 2-11) et sur la réflexion (I, 1, 12-19)[1].

Les géographes authentiques ne sont-ils pas tous des philosophes, et en particulier le premier de tous, fondateur de cette science, Homère (I, 1, 2)? Et Strabon de montrer qu'Homère, par la seule vertu de son intuition ou de son sens philosophique, avait du monde habité une connaissance étonnante : il le savait entouré de tous côtés par l'océan (I, 1, 3-9), comme le prouvent non seulement les allusions aux peuples qui en sont riverains (I, 1, 4-6) mais aussi la description qu'il fait des marées océaniques par l'intermédiaire du mythe de Charybde (I, 1, 7-9) ; il n'ignorait rien non plus assurément de la mer Intérieure, beaucoup plus proche et familière (I, 1, 10). Quant aux successeurs d'Homère dans la science géographique, ce furent tous également des philosophes (I, 1, 11).

Au reste la réflexion suffirait, poursuit Strabon, à suggérer ce qui s'inscrit ainsi dans les faits. Il n'est pour s'en convaincre que de considérer les connaissances nécessaires à l'étude de la géographie (I, 1, 12-16), et les intérêts de cette science (I, 1, 16-19). Il faut en effet, nous dit-il, si l'on veut s'adonner à la science géographique, être déjà familier du ciel et de ses mouvements (I, 1, 12-14), savoir mesurer et imaginer le globe terrestre dont le monde habité est une partie (I, 1, 15), ne rien ignorer de tout ce qui vit sur terre ou dans l'eau (I, 1, 16) :

1. Ce plan est clairement annoncé en I, 1, 1 : l'appel à la tradition par οἱ γὰρ πρῶτοι (repris en I, 1, 2) ; le recours à la réflexion par ἡ πολυμάθεια (repris en I, 1, 12) et ἡ ὠφέλεια (repris en I, 1, 16).

une telle universalité de connaissances ne peut se trouver rassemblée que chez un habitué de la réflexion philosophique. Réciproquement, la connaissance des diversités régionales (et n'est-ce pas là une théorie bien stoïcienne?) nous forme à la sagesse (I, 1, 16), nous vient en aide de bien des manières dans l'organisation de la vie (I, 1, 16-17), s'avère indispensable pour qui veut conquérir, gouverner ou administrer (I, 1, 18-19).

Strabon peut donc conclure cette introduction en insistant à nouveau sur les connaissances indispensables à l'étude de la géographie (I, 1, 20-21) et sur l'orientation essentiellement pratique de cette science (I, 1, 22-23).

Critique des prédécesseurs.

La seconde partie, de beaucoup la plus longue (I, 2 à II, 4), est consacrée à l'examen critique des géographes modernes[1]. Le seul qui mérite véritablement ce titre est Ératosthène, auteur du dernier en date des traités de géographie[2]. Aussi est-ce à lui que Strabon adresse ses développements les plus importants, examinant chemin faisant les critiques formulées par Hipparque à l'encontre du bibliothécaire d'Alexandrie (I, 2 à II, 1). A côté de la somme géographique que constitue l'œuvre d'Ératosthène, les contributions de Posidonius (II, 2-3) et de Polybe (II, 4) retiennent son intérêt sans doute, mais à un moindre degré.

1) Ératosthène et Hipparque : Le traité de géographie laissé par celui qui fut un mathématicien distingué, autant et plus qu'un géographe, comprenait trois livres : Strabon projette de les examiner tour à tour, en s'appuyant à l'occasion sur la critique qu'en

1. Le plan en est également annoncé à la fin de I, 2, 1. Strabon prévient expressément qu'il va étudier Ératosthène, Hipparque, Posidonius et Polybe.

2. Cf. II, 4, 1, d'après Polybe. Le « dernier en date » des traités de géographie serait en fait celui d'Artémidore, mais Strabon ne le nomme nulle part dans les Prolégomènes, bien qu'il le cite abondamment dans la description régionale.

fait Hipparque (I, 2, 1), non sans avoir au préalable porté un bref jugement sur l'homme qui eut le grand tort à ses yeux de rejeter le joug du stoïcisme et de méconnaître l'enseignement d'un Zénon (I, 2, 2).

Là ne se bornent pas ses torts : dès les premières pages de son traité, Ératosthène conteste la science géographique d'Homère, prétendant que tout poète cherche à plaire et nullement à instruire (I, 2, 3). Erreur profonde aux yeux de Strabon qui consacre de longs développements à défendre le prince des poètes (I, 2, 4-40) : Homère vise à instruire, soutient-il (I, 2, 4-8) ; c'est au lecteur à discerner la part de vérité, et l'enseignement qui se cache sous les prestiges de la fable (I, 2, 9-10) ; est-il sensé de contester la réalité du périple d'Ulysse (I, 2, 11-20) ou la connaissance qu'Homère avait des vents (I, 2, 20-21), du Nil et de l'Égypte (I, 2, 22-23), de l'isthme arabique et de l'Éthiopie (I, 2, 24-30), ce que prouve entre autres choses une juste interprétation du périple de Ménélas (I, 2, 31-35)? Et il n'ignorait pas non plus les mouvements de l'océan (I, 2, 36-37), pas davantage l'audacieuse expédition de Jason en Colchide (I, 2, 38-40).

Après ce long plaidoyer en faveur d'Homère, Strabon, qui ne cesse de dénoncer les faiblesses et contradictions d'Ératosthène (I, 3, 1-2), en revient à l'examen du livre I, consacré à la géographie physique. La présence de fossiles marins loin dans l'intérieur des terres avait incité Ératosthène à réfléchir sur les vicissitudes de notre sol (I, 3, 3), à envisager la possibilité d'un retrait des mers, dans le cours des temps : il avait examiné à ce propos les hypothèses climatiques de Xanthos de Lydie ou tectoniques de Straton de Lampsaque (Strabon n'en dit pas plus) qu'il trouvait parfaitement plausibles ; il approuvait notamment les vues hardies de Straton qui sont l'objet d'une vive critique de la part de Strabon (I, 3, 4-10) ; traitant de la formation des détroits, Ératosthène avait tenté d'expliquer les courants qui les traversent (I, 3, 11-12), et envisagé diverses étapes dans le déplacement des eaux (I, 3, 13-15).

Strabon qui, sur tous ces points, apporte quand il le peut la contradiction d'Hipparque ou la sienne propre abandonne soudain la critique d'Ératosthène au profit d'une longue digression : dans l'espoir de bannir l'effroi et de fortifier la croyance dans la toute-puissance des œuvres de la nature, le stoïcien qu'il veut être cite un grand nombre d'exemples divers de bouleversements physiques ou humains (I, 3, 16-21)[1]. Une brève attaque contre Ératosthène à propos des Hyperboréens termine l'examen du livre I (I, 3, 22-23).

Le livre II de la *Géographie* d'Ératosthène traitait plus ou moins de problèmes géométriques : forme de la terre (I, 4, 1), dimensions du monde habité, largeur (I, 4, 2-4) et longueur (I, 4, 5-6). Il s'achevait sur l'examen des modes habituels de division du monde habité (I, 4, 7-9). Sur tous ces points Strabon ne s'appesantit guère, sauf pour montrer qu'Ératosthène a nettement exagéré les dimensions qu'il attribue au monde habité ou à ses différentes parties.

Le livre III touchait de plus près à l'établissement de la carte (II, 1, 1) : Ératosthène y défendait sa théorie que le Taurus s'étend dans le prolongement de la Méditerranée le long d'un parallèle, et qu'en conséquence l'Inde doit être placée plus au nord que ne le voulaient les anciennes cartes ; cette théorie, critiquée par Hipparque, est vigoureusement défendue par Strabon (II, 1, 2-21). Ératosthène exposait ensuite un procédé original pour diviser géométriquement le monde habité en sections ou sphragides, ce qui facilitait le report sur la carte ; Strabon décrit et discute les quatre premières sphragides de la moitié sud, dont le tracé était déjà violemment critiqué par Hipparque (II, 1, 22-39) ; pour la moitié nord, Ératosthène faisait servir à sa division géométrique les formes naturelles que lui suggéraient les promontoires qui font saillie dans la

1. Cette digression, dans les mss *CWv*, est annoncée par un titre intermédiaire, περὶ πτωμάτων καὶ ἐπικλύσεων.

mer Intérieure (II, 1, 40), mais sa division n'était pas assez détaillée aux yeux de Strabon.

Ainsi s'achève l'examen de la *Géographie* d'Ératosthène, et des critiques adressées par Hipparque.

2) Posidonius : Strabon considère ensuite les successeurs d'Ératosthène, Posidonius surtout, dans son ouvrage *Sur l'Océan*, Polybe à l'occasion, auteur d'un développement *Sur l'Europe.*

Posidonius a eu le grand mérite à ses yeux de traiter à fond la question des zones terrestres (II, 2, 1-II, 3, 2)[1], mais le tort d'adhérer à l'hypothèse d'une zone équatoriale tempérée, ou plutôt d'un monde habité sous l'équateur (II, 3, 3). S'il a raison de croire à la continuité des eaux de l'océan autour du monde habité, il se couvre de ridicule aux yeux de Strabon quand il raconte avec sérieux les aventures d'Eudoxe de Cyzique (II, 3, 4-5) et ses essais d'une circumnavigation de l'Afrique. En revanche il traite avec bonheur des modifications de la terre, tant physiques qu'humaines (II, 3, 6), si bien que Strabon s'appuie souvent sur son autorité. Il prend également parti sur les dimensions (II, 3, 6) ou sur les modes de division du monde habité (II, 3, 7-8) ; Strabon, qui adopte volontiers les unes, exerce son esprit critique sur les autres.

3) Polybe : De Polybe, qu'il est curieux de voir, au mépris de la chronologie, examiné en dernier lieu, Strabon ne retient guère que l'indication de ses sources (II, 4, 1-4) et son attaque contre Pythéas, l'explorateur massaliote qui prétendait avoir parcouru les rives

1. La division actuelle en chapitres 2 et 3 est une bévue relativement récente qui ne se trouve ni chez Bréquigny (1763) ni chez Falconer (1807) ni dans la traduction de La Porte du Theil, Coray et Letronne (1805). Elle apparaît pour la première fois chez Siebenkees (Leipzig, Weidmann 1796) ; elle est reproduite chez A. Coray (Paris, 1815) et après lui chez tous les éditeurs. Cette erreur est d'autant plus étonnante et regrettable que Strabon marque nettement les articulations en II, 2 et II, 4, distinguant clairement les développements concernant Posidonius de ceux concernant Polybe.

océaniques de l'Europe et découvert Thulé, à la limite du cercle polaire (II, 4, 1-2). Il critique la manière dont il compare les dimensions des continents (II, 4, 5-7), et sa division de l'Europe au moyen des promontoires (II, 4, 8).

Seconde introduction.

Après cette revue des prédécesseurs, Strabon peut, dans une troisième partie qui joue le rôle de véritable introduction à son ouvrage, « prendre un second départ » (II, 5, 1), tirer les conclusions pratiques des discussions précédentes, et annoncer le plan général qu'il suivra dans son énorme traité.

1) *Buts et méthodes:* Il définit d'abord clairement les buts ct les méthodes de la géographie, dont l'objet est de dresser une carte du monde habité (II, 5, 1). Pour ce faire, il est indispensable de posséder au préalable, dans l'ordre de la physique (II, 5, 2), de l'astronomie (II, 5, 3), de la géométrie, un certain nombre de connaissances qu'énumère Strabon (II, 5, 4). La représentation figurée exige assurément que l'on ait pris des options sur la définition et les limites du monde habité (II, 5, 5), sur sa forme et ses dimensions (II, 5, 6-9) ; mais elle pose des problèmes spécifiques dès qu'il s'agit de réduire une surface sphérique en un plan : après avoir examiné les différents procédés, Strabon choisit la représentation plane orthogonale (II, 5, 10).

Les connaissances qui fondent la géographie viennent de l'expérience personnelle comme de la tradition orale ou écrite : les voyages, la curiosité, l'érudition de Strabon l'habilitent parfaitement, croit-il, pour cette tâche (II, 5, 11-12). Aussi tente-t-il à son tour de donner un schéma du monde habité, île en forme de chlamyde[1] contenue dans une moitié de l'hémisphère nord (II, 5, 13-15). Pour le représenter sur la carte, il faut utiliser

1. Pour la forme de chlamyde, figure plus ou moins rectangulaire, deux fois plus longue que large, cf. A. Bernand, *Alexandrie la Grande*, Paris, 1966, p. 51-52.

des axes de référence à la manière des géomètres, mais aussi tenir compte des frontières naturelles, ce que Strabon trouve plus proprement géographique (II, 5, 16-17).

2) *Esquisse du monde habité:* Il reste à placer sur la carte les différents pays, ce que fait Strabon en une brève esquisse du monde habité, annonce des quinze livres de description régionale. Il commence ici sa revue par les mers (II, 5, 18-25), c'est-à-dire au premier chef la mer Extérieure, avec ses quatre grands golfes, Caspienne, Méditerranée, golfe Arabique, golfe Persique, réservant une place de choix à ce golfe privilégié qu'est la Méditerranée, centre de la vie civilisée. Strabon décrit ensuite les terres, telles qu'elles se présentent pour le navigateur qui, partant des Colonnes d'Hercule, accomplirait un circuit autour de la mer Intérieure et rencontrerait successivement l'Europe, l'Asie, la Libye (II, 5, 26-33).

3) *Les climats:* Strabon présente enfin[1], après en avoir indiqué le fil directeur, quelques grandes lignes du tableau systématique des *climats*[2] constitué par Hipparque (II, 5, 34-43). Il termine ce développement avec le rappel du procédé utilisé par Posidonius pour diviser le globe terrestre en zones au moyen des ombres projetées par le soleil dans sa course (II, 5, 43).

II. Autour d'Homère

Le plan semble donc parfaitement clair et cohérent. Et pourtant il n'apparaît tel qu'à la réflexion. Une lecture cursive sensibilise bien plutôt au déséquilibre que l'on peut constater entre les développements. Chez Strabon, la logique le cède bien souvent à la passion.

Effet de la passion assurément que cette défense forcenée d'Homère qui occupe une grande partie du

1. Les mss *CWv* intitulent ce développement περὶ κλιμάτων.
2. Voir le lexique grec en fin de tome.

livre I et reparaît à tout instant dans le cours de l'ouvrage, écho précieux sans doute, autant qu'involontaire, des discussions du temps. Elle nous introduit à certains aspects de la querelle qui fleurit tout particulièrement autour de la Bibliothèque d'Alexandrie où grammairiens et philologues rivalisaient de soin et d'ingéniosité pour restituer ou interpréter les textes homériques.

Les acteurs. La querelle n'était pas neuve. Ce que Strabon nous présente, et partiellement encore, n'est que l'un des moments, particulièrement privilégié sans doute, de cette dispute qui se continuait, de génération en génération, entre les tenants d'écoles diverses. C'est qu'à travers Homère, le poète par excellence, tout le problème de la valeur (et de l'utilité) de la poésie se trouvait posé[1]. Si Pisistrate avait institué la récitation de poèmes homériques aux fêtes des Panathénées, Platon chassait les poètes de sa République.

Depuis la fin du ve s., avec Métrodore de Lampsaque, on cherchait à définir les doctrines « physiques » d'Homère à travers leur présentation allégorique ; les disciples d'Anaxagore, d'Héraclite, les sophistes également, s'efforçaient de découvrir sous les paroles du Poète l'enseignement qu'elles contenaient. Les grammairiens à leur tour, depuis Théagène de Rhégion, multipliaient les recours à l'étymologie qui permettaient dans bien des cas, croyaient-ils, de deviner le sens caché sous une expression qui semblait obscure au premier abord[2]. L'édition des poèmes, la recherche du texte original, étaient prétexte à controverses passionnées.

Mais tenons-nous-en, dans cette querelle, aux acteurs que présente Strabon. Il y a d'abord, si nous respectons la chronologie, Zénon et « nos » stoïciens (II, 3, 8) ; c'est d'eux peut-être que Strabon tient son admiration

1. Cf. W. Aly, *Strabon von Amaseia*, p. 376-385.
2. Cf. F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, 1956, et F. Wehrli, *Zur Geschichte der allegorischen Deutung Homers im Altertum*, Leipzig, 1928.

inconditionnelle pour la science universelle d'Homère, pour sa sagesse et sa connaissance des hommes et des choses (I, 1, 2). Zénon lui-même est prêt à modifier les leçons des manuscrits pour éclairer le sens et sauver la cohérence (cf. à propos des Érembes-Arabes, I, 2, 34). Pourtant, nous le savons par ailleurs[1], il admettait volontiers que dans les poèmes d'Homère une part était écrite selon l'opinion (κατὰ δόξαν), une autre selon la vérité (κατὰ ἀλήθειαν). C'est également le sentiment de Strabon : si Homère ne nous semble pas toujours exact, ce n'est pas ignorance de sa part, mais qu'il se conforme aux vues de son temps ou à l'usage pratique (cf. p. ex. I, 2, 19).

Cette thèse stoïcienne de l'omniscience d'Homère[2] est âprement combattue par Ératosthène, qui assure qu'un poète ne vise qu'à enchanter l'âme et nullement à instruire (I, 2, 3) ; et donc, dans le domaine géographique notamment, il recommande de ne se jamais fier aux poètes quels qu'ils soient : Homère par exemple n'est véridique à son sens que lorsqu'il parle du peu qu'il connaît, c'est-à-dire de la Grèce et de ses environs (I, 2, 3).

La discussion devint plus vive quand elle se doubla d'une rivalité d'écoles, et mit aux prises les grammairiens Cratès de Mallos, Aristarque de Samothrace, et à un moindre degré Démétrios de Scepsis. Cratès[3], chef de l'école de Pergame et philosophe stoïcien, se fiait à la πολυμάθεια du Poète ; il l'imaginait tellement en avance sur son temps qu'on pouvait trouver dans les poèmes homériques la préfiguration de toutes les notions scientifiques modernes. En particulier, il attribuait à Homère la connaissance non seulement de la sphéricité de la

1. *S.V.F.*, I, 274.

2. Sur la science d'Homère, cf. Ch. Mugler, *Les origines de la science grecque chez Homère*, Paris, 1963.

3. Cratès de Mallos (c. 150 avant J.-C.), bibliothécaire à Pergame. Cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia, Untersuchungen zur Kosmologie des Krates von Pergamon*, Munich, 1936, et K. Wachsmuth, *De Cratete Mallota*, Leipzig, 1860. Sur Pergame, Cratès et Démétrios, voir aussi R. Pfeiffer, *History of classical Scholarship*, Oxford, 1968, 234-251.

terre, mais aussi de la place du monde habité dans un des quarts du globe terrestre, suivant une hypothèse qui fit fortune dans les milieux géographiques. Supposant en effet l'existence de quatre mondes habités symétriques entourés d'eaux, séparés par un océan équatorial qui se prolongerait en golfes vers le pôle nord et le pôle sud, Cratès reconstitue les voyages d'Ulysse et de Ménélas à la lumière de cette représentation du monde qu'il croit être celle d'Homère.

Aristarque de Samothrace au contraire[1] qui, comme Ératosthène, fut à la tête de la Bibliothèque d'Alexandrie, prétendait ainsi que son prédécesscur à l'ignorance d'Homère : c'est du moins la thèse de Strabon. En fait, grâce à une critique historique intelligente qui savait faire la part de la réalité, il interprétait les poèmes d'après les connaissances (restreintes, à ses yeux) qu'on pouvait avoir à l'époque d'Homère, et laissait large place à la fantaisie poétique[2].

La position de Démétrios de Scepsis[3] est moins claire, du moins dans ce que nous en dit Strabon. Il semble à de certaines occasions partisan lui aussi de l'ignorance d'Homère (I, 2, 38), mais tente également d'expliquer certaines inexactitudes topographiques par les changements survenus (I, 3, 17).

Au reste, qui n'intervient pas dans ce débat? Hipparque, par réaction contre les propos ironiques d'Ératosthène, et séduit peut-être par les hypothèses « astronomiques » de Cratès (I, 2, 24), plaide pour la valeur d'enseignement d'Homère qu'il salue comme l'initiateur de la science géographique ; mais il se garde

1. Aristarque (c. 150), bibliothécaire à Alexandrie de 153 environ à 145. Cf. A. Ludwich, *Aristarchs homerische Textkritik*, Leipzig, 1884, K. Römer, *Die Homerexegese Aristarchs*, ed. E. Belzner, Paderborn, 1924, Pfeiffer, o.c., 210-233.

2. Cf. F. Buffière, *Les mythes d'Homère*, p. 204. Strabon expose en I, 2, 24 et sqq., la querelle Cratès-Aristarque.

3. Démétrios, de Scepsis en Troade (c. 200-130 avant J.-C.), auteur d'un commentaire en trente livres sur le catalogue des vaisseaux troyens dont Strabon parle avec ironie en XIII, 1, 45. Cf. R. Gaede, *Demetrii Scepsii quae supersunt*, Greifswald, 1880.

de vouloir lui attribuer (à la manière de Cratès) une compétence universelle (I, 2, 3).

Après lui, Apollodore d'Athènes[1], disciple d'Aristarque, reprend la thèse de l'ignorance d'Homère (I, 2, 38), ce qui lui vaut la colère de Strabon. Celui-ci trouve bien plus satisfaisante l'interprétation de Polybe qui cherche à cerner la réalité du périple d'Ulysse, et la part de vérité historique qui fut, soutient-il, le point de départ du poème ; il faut distinguer en effet, dans toute œuvre poétique, le fonds réel et la part de l'affabulation grâce à laquelle le poète met librement en œuvre une matière véridique (I, 2, 15). Polybe donc, démystifiant les vers d'Homère, recourt à l'occasion à une interprétation rationaliste des fables (cf. à propos d'Éole, I, 2, 15).

Le philosophe stoïcien Posidonius[2], après Cléanthe et Chrysippe, entre également dans la lice pour défendre le Poète ; examinant à son tour les vers en litige (I, 2, 34), il passe en revue les diverses interprétations (I, 2,21), insiste sur les explications étymologiques (I, 2, 34), fait une large part à la géographie des races (II, 3, 7), et signale un peu partout sur les bords de la Méditerranée occidentale des vestiges du passage d'Ulysse (cf. p. ex. III, 4, 3), qui prouvent à ses yeux la réalité historique du périple.

Enfin on ne saurait passer sous silence le grammairien contemporain de Strabon, Aristonicos (I, 2, 31). De l'école d'Aristarque, il a rassemblé toutes les interprétations du périple de Ménélas en un vaste ouvrage de synthèse dont Strabon fait usage plus largement même qu'il ne l'avoue[3], sans toutefois s'accorder toujours avec ses conclusions.

1. Apollodore d'Athènes, né vers 180 avant J.-C., quitta Alexandrie (c. 146) peut-être pour Pergame puis pour Athènes où il se fixa définitivement. Il écrivit entre autres choses un commentaire sur le catalogue des vaisseaux dans l'Iliade (I, 2, 24), que Strabon utilisa largement dans ses livres VIII à X sur la Grèce. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 244, et Pfeiffer, o.c., 252-266.

2. Cf. J. Morr, *Poseidonios von Rhodos über Dichtung und Redekunst*, Wiener Studien, 45, 1926, 47-63.

3. Cf. W. Aly, p. 372 et 375.

Cette querelle entre exégètes n'enlève rien d'ailleurs à l'admiration que les uns ou les autres vouent à Homère et à ses poèmes. Seuls les motifs diffèrent, et font naître ces discussions sans fin qui, d'après les bribes que nous en livre Strabon, nous paraissent bien subtiles et compliquées à l'extrême.

Sans doute discerne-t-on en gros deux thèses contradictoires. L'une attribue au Poète des connaissances étendues dans toutes sortes de domaines et cherche dans ses poèmes une introduction à la science et à la sagesse ; elle est soutenue par les stoïciens Zénon, Cratès de Mallos, Posidonius, voire par des savants comme Hipparque ou des historiens comme Polybe. L'autre réduit la poésie à un simple divertissement, sans autre valeur qu'esthétique ; c'est le point de vue qui semble triompher à Alexandrie avec Ératosthène, Callimaque, Aristarque, ainsi qu'avec les disciples de ce dernier, Apollodore d'Athènes et Aristonicos.

Mais les affrontements ne sont pas toujours clairs. Strabon, fidèle tenant de la première thèse, n'en critique pas moins certains des arguments dont on use en sa faveur (I, 2, 24) ; et de même Ératosthène, qui soutient que tout poète vise à plaire sans aucun souci d'instruire, cherche à l'occasion la part de vérité qui se cache sous les apparences de la fable (I, 2, 19 et I, 2, 36).

Les thèmes. Au reste les discussions paraissent localisées autour d'un très petit nombre de vers ou d'expressions. Que savait le Poète du « fleuve Océan » dont il parle si souvent (I, 1, 3)? Quels peuples désigne-t-il dans le vers de l'*Odyssée* (I, 83) :

Les Éthiopiens divisés en deux, au bout du monde?

Pour quelle raison le Poète dit-il de Pharos, l'île proche d'Alexandrie, qu'elle est située à un jour de navigation de la côte (*Odyssée*, IV, 354), faisant d'elle une île de haute mer[1]? Qui sont les Erembes que

1. Strabon parle toujours de Pharos comme qualifiée de πελαγία par Homère, expression qui ne se trouve en aucun endroit dans nos éditions de l'*Odyssée*. Sans doute avait-il recours

Ménélas prétend avoir visités après les Éthiopiens et les Sidoniens (*Odyssée*, IV, 84)? Peut-on retrouver à partir de la poésie d'Homère la réalité des périples d'Ulysse ou de Ménélas, ou faut-il n'y voir que fiction pure? De la réponse à ces questions, on conclut à la science ou à l'ignorance d'Homère ; ou, ce qui revient au même, selon qu'on attribue ou non au Poète des connaissances étendues, on interprète ces expressions dans un sens ou dans l'autre.

1) L'océan continu : Strabon, avec les stoïciens, veut croire à la science d'Homère. Aussi tente-t-il de prouver que le Poète connaissait l'insularité du monde habité, article de foi des géographes comme Ératosthène et Posidonius dont s'inspire Strabon au premier chef. Et donc, à l'en croire, Homère place l'océan tout autour de l'île que constitue la terre habitée (I, 1, 3) : ne cite-t-il pas les peuples qui en sont riverains, soit à l'extrême nord, sous des noms symboliques (I, 1, 6), soit à l'extrême sud, quand il nomme les Éthiopiens (I, 1, 6), soit à l'ouest, quand il place dans ces pays au doux climat le royaume des bienheureux (I, 1, 4-5)? Ne fait-il pas une allusion discrète aux marées océaniques, au double rythme du flux et du reflux, quand il décrit Charybde qui (*Odyssée*, XII, 105)

Trois fois le jour se soulève, et trois fois engloutit?

L'amplification en un mouvement ternaire est ici volontaire, comme Ératosthène se plaît à le montrer (I, 1, 7).

2) Les Éthiopiens divisés en deux : Quant à l'expression d'Homère, « les Éthiopiens divisés en deux » (*Odyssée*, I, 83), on peut l'expliquer de bien des manières. Cratès de Mallos[1], qui imagine un globe terrestre partagé en quatre quarts symétriques contenant chacun un monde habité entouré par les eaux, prétend qu'Homère faisait allusion dans ce vers aux deux

à une édition polystichique, peut-être celle de Pergame, comme le suggèrent aussi les vers cités en I, 2, 4 ; I, 2, 31 ; XII, 4, 5 ; XIII, 4, 6. La question est traitée par R. Cantarella, *L'edizione polistica di Omero*, Salerne, 1929.

1. Cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 58-96.

peuples éthiopiens, celui de l'hémisphère nord, situé à la limite méridionale de notre monde habité, en bordure de l'océan qui occupe la zone torride, et son symétrique (par rapport à l'équateur) de l'hémisphère sud, également situé sur le bord de l'océan (I, 2, 24). Aristarque en revanche soutient qu'Homère n'a parlé ainsi que par ignorance, ou par licence poétique (I, 2, 24), et ne désirait nullement qu'on interprétât à la lettre pareille expression.

Pourtant, argumente Strabon, il suffirait de s'appuyer sur l'expérience des navigateurs qui, partis de l'ouest ou de l'est dans l'intention de contourner le monde habité par le sud, ont tous rencontré avant de faire demi-tour des peuples qu'ils nommaient Éthiopiens, pour admettre (et c'est peut-être là l'une des théories de Posidonius) qu'Homère désignait ainsi les peuples méridionaux riverains de l'océan, dont on connaît l'existence seulement à l'est et à l'ouest, et qui sont séparés entre eux par des régions encore inexplorées.

Strabon, lui, propose l'hypothèse plus simple que les Éthiopiens ont pu, dans l'esprit d'Homère, être « divisés en deux » soit par le Nil dont les géographes modernes se servent couramment comme limites des continents, soit par la grande trouée du golfe Arabique qui remplit parfois pour eux le même office (I, 2, 25-27).

3) Pharos et les atterrissements : Mais pourquoi Homère place-t-il Pharos[1] en pleine mer alors qu'elle se trouve à proximité immédiate de la côte ? C'est assurément, prétend Strabon (se faisant sans doute l'écho de Posidonius), que le Poète connaissait le phénomène des atterrissements, et l'importance des crues du Nil, porteuses d'alluvions en quantité. Il a pu supposer à bon droit que le rivage avait gagné sur la mer, depuis l'époque où l'avait visité Ménélas, et que ce dernier exagère encore la distance par vantardise de conteur (I, 2, 23).

Au reste cette expression du Poète pourrait être un

1. Sur l'île de Pharos, cf. A. Bernand, *Alexandrie la Grande*, p. 101 sqq.

argument en faveur des hypothèses géologiques de Straton et d'Ératosthène (I, 2, 30) et montrer qu'Homère n'ignorait pas les mouvements possibles de soulèvement et d'affaissement du sol que Posidonius décrit avec tant d'autorité. En tout cas, qu'Homère soit au courant de tels phénomènes prouve suffisamment aux yeux de Strabon qu'il connaissait le fleuve et savait que l'Égypte est un don du Nil, ce que lui contestent des adversaires malveillants (I, 2, 23).

4) Le périple d'Ulysse : Mais Homère, qui, selon des opinions autorisées, possède ainsi un certain nombre de connaissances géographiques, s'appuie-t-il pareillement sur la réalité historique quand il décrit les périples d'Ulysse et de Ménélas, ou qu'il fait allusion au voyage de Jason ? Qu'Ulysse et Ménélas aient vagabondé sur mer au retour du siège de Troie, que Jason ait entrepris un voyage en Colchide, nul parmi les Anciens ne le conteste sérieusement[1].

Mais tandis qu'Ératosthène et les grammairiens (Aristarque, Apollodore) considèrent qu'Homère a décrit dans l'*Odyssée* un voyage à peu près purement imaginaire qu'il serait vain de vouloir localiser avec exactitude ici ou là en Méditerranée (I, 2, 11), les partisans de la science d'Homère, Polybe, Posidonius, voire même à l'occasion Callimaque (I, 2, 37), situent les aventures d'Ulysse en Méditerranée occidentale : Sicile, Italie méridionale, Ibérie orientale, et ils en cherchent des preuves dans les souvenirs multiples du passage des héros que l'on rencontre sur ces côtes ; les divers périls de la traversée du détroit de Sicile ont fait naître, pour Polybe, la fable d'Éole, ainsi que celle de Charybde et Scylla dont il présente une interprétation rationaliste (I, 2, 15). Cette localisation du périple en Italie du sud est hautement approuvée par Strabon qui admet pourtant une plongée dans l'imaginaire (par « exocéanisme ») avec Circé, Calypso, et le pays des Phéaciens (I, 2, 18).

1. Cf. à ce sujet L. Moulinier, *Quelques hypothèses relatives à la géographie d'Homère*, Aix-en-Provence, 1958.

5) Le périple de Ménélas : Quant à Ménélas, qui prétend avoir visité « Chypre, la Phénicie, l'Égypte, les Éthiopiens, les Sidoniens et les Érembes » (*Odyssée*, IV, 83-84), l'énumération des pays ainsi parcourus fait problème (I, 2, 31). Qui sont ces Éthiopiens, ces Sidoniens, ces Érembes? Pour Ératosthène, et plus tard pour Apollodore, il n'y a là qu'une preuve de plus qu'Homère ignore la géographie.

Mais Cratès, fidèle à sa défense du Poète, imagine une circumnavigation de l'Afrique par les Colonnes d'Hercule qui ferait rencontrer successivement à Ménélas les Éthiopiens au sud, le long de l'océan, les Sidoniens ensuite, sur les bords du golfe Persique, leur pays d'origine, d'où ils auraient émigré vers la Méditerranée, enfin, aux Indes, les Érembes qu'il appelle Éremnes (Noirs)[1]. Des gens de son école font plus simplement passer Ménélas dans la mer Érythrée par l'isthme Arabique, qui pouvait être navigable dans ces temps anciens, si l'on se fie à l'hypothèse géologique de Straton, ou encore par l'un des canaux qui joignaient la Méditerranée à la mer Rouge ; il y aurait rencontré les Éthiopiens, puis les Sidoniens et les Érembes suivant la succession indiquée par Cratès (I, 2, 31).

Aristarque, moins audacieux, suppose que Ménélas, remontant le Nil, atteint les frontières de l'Éthiopie voisine de l'Égypte ; que les Sidoniens ne sont placés là que par une négligence de style, et ne sont autres que les Phéniciens déjà cités ; et que les Érembes sont les Arabes Troglodytes qui habitent en bordure du golfe Arabique et que Ménélas aurait atteints par l'Égypte (I, 1, 3). L'assimilation Érembes-Arabes, déjà proposée par Zénon, est également défendue par Posidonius pour des raisons étymologiques qui se fondent sur une parenté de races et sur l'unité des peuples de Syrie (I, 2, 34).

Strabon s'en tient à cette interprétation qui sauve la réalité d'un périple qu'il ne sépare pas de celui d'Ulysse et qu'il juge tout aussi instructif : l'un se déroule en

1. Cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 93-95.

Méditerranée occidentale, l'autre en Méditerranée orientale. Il suffit de lui adjoindre le voyage de Jason en mer Noire et en Méditerranée septentrionale pour obtenir une connaissance quasi complète de la mer Intérieure.

6) Le périple de Jason : Curieusement en effet, l'expédition des Argonautes, bien antérieure à la guerre de Troie et très peu mentionnée par Homère, tient dans les Prolégomènes une place importante, et ce dans ses rapports avec Homère et pour la défense du Poète (I, 2, 38-40)[1].

D'abord Strabon veut montrer qu'Homère connaissait ce voyage, ensuite qu'il s'en est inspiré dans sa mise en forme du périple d'Ulysse. La réalité de l'expédition est prouvée par l'histoire : l'existence de la ville d'Aea sur le Phase, le règne d'Aétès, la science des philtres de Médée, la richesse de la Colchide. Homère, qui en avait certainement entendu parler, en a profité pour introduire dans ses propres poèmes parentés factices ou analogies de situation : c'est du moins là ce qu'essaie de montrer Polybe, à juste titre d'après Strabon (I, 2, 10 et I, 2, 38-40).

Quant au retour de Jason, les itinéraires suggérés sont variés, mais le font tous, ou presque, vagabonder dans les régions de l'Adriatique et de l'Italie méridionale qu'il atteint soit par l'Istros (Apollonios de Rhodes), soit par la Méditerranée occidentale après une circumnavigation de l'Europe par le nord (Timée). Strabon se contente de présenter et de critiquer l'une ou l'autre de ces hypothèses, sans prendre parti très clairement sur ce point.

En tout état de cause, tant pour le périple d'Ulysse que pour celui de Ménélas ou de Jason, Strabon refuse autant que faire se peut l'« exocéanisme », théorie soutenue par Ératosthène et Apollodore pour Ulysse, par Cratès pour Ménélas[2], par Démétrios de Scepsis pour

1. Cf. K. Meuli, *Odyssee und Argonautika*, Bâle, 1921.
2. En fait, c'est Strabon qui juge imaginaire le périple océanique de Ménélas, que Cratès suppose entièrement réel.

Jason, qui place dans un océan purement imaginaire les aventures de ces héros. Sans doute admet-il contre Polybe que quelques épisodes, ceux de Circé, de Calypso, des Phéaciens, se passent dans des pays inventés, sur les bords d'un océan mythique (I, 2, 18), mais dans l'ensemble, il refuse de dépouiller les poèmes d'Homère de tout leur fondement géographique, préférant avec Polybe chercher le plus souvent possible le support réel qui a fourni le point de départ à l'affabulation poétique.

7) Strabon et l'évhémérisme : Pour Strabon, en effet, pas de doute possible. Homère, prenant appui sur un fait historique ct sur une réalité géographique, s'est servi des voyages et des aventures de ses héros pour répandre à travers un large public les connaissances qu'il avait lui-même non seulement sur les différentes parties du monde habité, mer Égée, Italie, Sicile, Ibérie, côtes de Libye, mais sur les lois de la nature qui expliquent le monde et nous permettent d'en user à bon escient (existence des mouvements de la marée sur tout l'océan extérieur, alluvionnement régulier des rivages, trajets du soleil, présence dcs vents, etc.).

Toutes ces notions qui relèvent, semble-t-il, d'une science très poussée se trouvent implicitement déjà contenues dans la poésie d'Homère, comme Strabon s'attache à le montrer, et ne demandent qu'à être correctement élucidées : aussi notre géographe multiplie-t-il sciemment les interprétations rationalistes de la fable, à la manière d'Évhémère[1], ramenant avec Polybe aux dimensions humaines Éole, Atrée ou Danaos

1. Évhémère de Messène (cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 63) a vécu vers 340-260 avant J.-C. ; il composa une *Histoire sainte* où, racontant un voyagc fabuleux dans une île utopique dc l'océan Indien, Panchaïe, il expose d'un point de vue rationaliste les anciennes fables mythologiques en les réduisant à leur aspect purement humain. Fréquemment cité par Strabon (I, 3, 1 ; II, 3, 5 ; II, 4, 2) comme le type même du conteur d'inventions, son rationalisme n'en exerça pas moins une profonde influence sur les générations postérieures. L'évhémérisme devint une attitude d'esprit commune à beaucoup.

(I, 2, 15), insistant sur les motifs commerciaux qui ont pu provoquer l'expédition des Argonautes (I, 2, 39), ou sur la présence des brigands, près du détroit de Sicile, qui a pu faire naître la fable de Charybde (I, 2, 9)... La volonté de démystification est très apparente dans les Prolégomènes.

III. La géographie au temps de Strabon

Si Strabon considère Homère comme le fondateur de la science, il reconnaît en Ératosthène le dernier en date des géographes véritables. C'est l'œuvre du bibliothécaire d'Alexandrie qu'il désire rectifier, compléter, mettre à jour, en tenant compte des corrections ou des améliorations apportées essentiellement par Hipparque, Polybe ou Posidonius. Mais à côté de ces grands auteurs, bien d'autres noms sont cités, qui fournissent la matière d'une véritable histoire de la géographie.

Enfin, et surtout, les Prolégomènes, et notamment la seconde introduction, nous permettent de faire le point sur ce qu'étaient alors les connaissances en matière de géographie mathématique et de géographie physique ou sur ce qui alimentait encore d'âpres discussions.

Histoire de la géographie.

Entre Homère et Ératosthène, Strabon cite quelques auteurs, illustres certes, mais vieillis, dont plus personne ne lit guère les œuvres. Ils ont pourtant contribué de notable manière à la mise en route et au développement de la science géographique. Ce sont Anaximandre[1] et Hécatée[2] de Milet, à qui l'on doit

1. Anaximandre, philosophe ionien, qui vécut vers 610-540 (*VS*, I, 81-90). Cf. Ch. M. Kahn, *Anaximander and the Origins of greek Cosmology*, New York, 1960 ; C. J. Classen, *Anaximander*, Hermes, 1962, p. 159-172 ; W. A. Heidel, *Anaximander's Book: the earliest known geographical Treatise*, Proceedings Amer. Acad. Arts and Sc., 1921, p. 237-288.

2. Hécatée (c. 560-480), auteur d'une Περιήγησις ou Περίοδος γῆς en deux livres, Europe et Asie. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 1.

le premier essai de carte représentant le monde habité, et la première description régionale (I, 1, 1 ; I, 1, 11) : la carte des Ioniens était ronde, avec pour centre Delphes ou la Grèce.

Démocrite[1] le premier, homme à la vaste expérience, émit l'idée, si l'on en croit Agathémère[2], « que la terre est allongée dans le sens de la longueur, celle-ci valant une fois et demi la largeur. Dicéarque le péripatéticien adopta ces vues ; Eudoxe fit de la longueur le double de la largeur, Ératosthène plus du double ». De fait, les trois géographes que cite Strabon (I, 1, 1) après les Milésiens sont Démocrite, Dicéarque, Eudoxe, trois auteurs de cartes. De Démocrite l'atomiste il ne parle guère, au cours des Prolégomènes, sauf pour mentionner sa résistance à l'émerveillement, sa volonté d'expliquer les bizarreries des choses et des hommes par des lois de la Nature (I, 3, 21), sa mise en pratique avant la lettre du « nil mirari » stoïcien.

D'Eudoxe[3], il n'est guère fait plus large mention. Strabon signale son observatoire de Cnide en Carie (II, 5, 14) d'où l'on voit Canope effleurer l'horizon, ce qui permet de fixer la latitude du lieu. Au reste, c'est une autorité, dit Strabon (IX, 1, 2), en matière de forme et de *climats* (c'est-à-dire de latitudes). Quant à Dicéarque[4], plus moderne, il semble avoir conservé plus d'importance : Polybe le considérait encore comme l'un des géographes en renom, au même titre qu'Ératosthène. C'est à Dicéarque que l'on doit, sinon l'idée

1. Démocrite d'Abdère, c. 460-370 avant J.-C. (*VS* 68). Cf. Strabon, I, 1, 1.
2. Agathémère, I, 1, 2 (*G.G.M.*, II, p. 471).
3. Eudoxe de Cnide, astronome et géographe (c. 390-337), séjourna en Égypte (XVII, 1, 29) et observa du haut de l'observatoire d'Héliopolis (XVII, 1, 30). Il composa une astronomie et une Περίοδος γῆς. Cf. F. Gisinger, *Die Erdbeschreibung des Eudoxos von Knidos*, Leipzig-Berlin, 1921, et F. Lasserre, *Die Fragmente des Eudoxos von Knidos*, Berlin, 1966.
4. Dicéarque de Messine, né avant 340, fut élève d'Aristote et contemporain de Théophraste ; auteur, entre autres, d'une Περίοδος γῆς. Cf. F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, 1, Bâle, 1944.

d'avoir divisé en deux la carte du monde habité par un diaphragme parallèle à l'équateur (Eudoxe en aurait déjà placé un dans sa carte comme il l'aurait coupée du nord au sud par une ligne allant du Tanaïs au Nil[1]), du moins, pour ce parallèle fondamental, le tracé qui fut plus ou moins généralement adopté par la suite, passant par les Colonnes d'Hercule, la Sardaigne, la Sicile, le Péloponnèse, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie, et le Taurus jusqu'au mont Imée[2].

Sans doute certaines distances indiquées par Dicéarque en Méditerranée occidentale sont-elles bien hasardeuses, souvent erronées (II, 4, 2), mais qu'est-ce en comparaison des hâbleries de Pythéas[3] que Strabon dénonce à temps et à contre-temps? Polybe nomme pourtant Pythéas, avec Dicéarque et Ératosthène, comme l'un des géographes modernes importants, nous dit Strabon, mais c'est pour mieux le tourner en dérision. Ératosthène, Hipparque, Posidonius en revanche s'appuient sur les observations du Massaliote en ce qui concerne les latitudes septentrionales, ce qui leur vaut les âpres critiques de Strabon. C'est à l'explorateur marseillais pourtant que l'on doit très vraisemblablement les relations entre longueur du jour et hauteur du soleil au solstice (II, 1, 18) qu'utilise Hipparque pour son tableau des *climats* ; c'est lui encore qui a fixé avec une exactitude étonnante la latitude de Marseille (II, 5, 8), la place du pôle (Hipparque, *In Aratum*, I, 4, 1), qui situe l'île de Thulé sous le cercle polaire (I, 4, 2), prolongeant jusque là vers le nord la zone tempérée et le monde habité (II, 5, 43). Mais Strabon

1. Cf. F. Lasserre, s. v. *Kartographie*, Lexikon der Alten Welt, Zürich, 1965, 1498 et *Eudoxos von Knidos*, p. 271.

2. Agathémère, I, 1, 4 (*G.G.M.*, II, p. 472).

3. Pythéas de Marseille, explorateur et astronome (c. 325 avant J.-C.), qui visita la mer du Nord jusqu'à Thulé (voir lexique). Auteur d'un Περὶ ὠκεανοῦ. Cf. H. J. Mette, *Pytheas von Massalia*, Berlin, 1952 ; G. E. Broche, *Pythéas le Massaliote*, Marseille, 1936 ; G. V. Callegari, *Pitea di Massalia*, Padoue, 1904 ; et en dernier lieu, R. Dion, *La renommée de Pythéas dans l'Antiquité*, *R.E.L.*, XLIII, 1965, 443-466, et *Pythéas explorateur*, R. Ph., XL, 1966, 191-216.

ne parle de Pythéas que pour le prendre (c'est du moins ce qu'il croit) en flagrant délit de mensonge.

D'Éphore[1], Strabon ne cite dans les Prolégomènes que sa répartition des peuples suivant les quatre points cardinaux : au nord les Scythes, à l'est les Indiens, au sud les Éthiopiens, à l'ouest les Celtes (I, 2, 28). La carte du monde habité serait donc un rectangle avec au milieu le bassin méditerranéen et ses habitants, et sur les bords les peuples barbares. Ce géographe d'occasion, qui consacre le quatrième livre de ses *Histoires* à la description de l'Europe, est largement utilisé par Strabon dans la description régionale.

Avec Ératosthène[2], la géographie commence à devenir une science. Né vers 280 à Cyrène, Ératosthène vint à Athènes où il fut l'élève successivement de Zénon de Cition, le fondateur du stoïcisme, d'Ariston de Chio, un dissident du stoïcisme attiré par l'école cynique, puis d'Arcésilas, fondateur de la Moyenne Académie (I, 2, 2). Il fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Évergète (246-221) pour y être conservateur de la Bibliothèque et précepteur du prince, et il y séjourna de nombreuses années. Parmi divers travaux de philosophie, de grammaire, ou de mathématiques, ce savant universel fit paraître trois livres de *Geographica* (ou *Geographoumena*) que Strabon examine plus ou moins complètement au cours des Prolégomènes (I, 3-4 et II, 1). Après une brève esquisse historique, le livre I était consacré à la géographie physique, le livre II à des considérations sur la mesure de la terre et du monde habité, donc à des problèmes de géométrie, tandis que le livre III traitait de l'établissement de la carte.

1. Éphore de Cymé (c. 405-330), contemporain de Théopompe et élève d'Isocrate, auteur d'une *Histoire universelle* en trente livres. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.* 70 ; G. L. Barber, *The Historian Ephorus*, Cambridge, 1935 ; J. Forderer, *Ephoros und Strabo*, Tübingen, 1913.

2. Pour Ératosthène, cf. G. Bernhardy, *Eratosthenica*, Berlin, 1822 ; H. Berger, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880 ; A. Thalamas, *La géographie d'Ératosthène*, Paris, 1921.

Auteur d'une mesure de la circonférence terrestre qui fit autorité pendant un temps (I, 4, 1), Ératosthène tenta de porter sur la carte les différents pays en les représentant par des figures géométriques ou sphragides. Il détermina également la place des méridiens et des parallèles principaux qui permettaient d'étalonner la carte. Son ouvrage contenait à l'occasion des indications de géographie régionale, mais surtout il esquissait, à la suite notamment du physicien Straton de Lampsaque, l'histoire géologique du bassin méditerranéen (I, 3, 4), et examinait les lois qui régissent les courants des détroits (I, 3, 11). Il fondait ainsi à la fois la géographie mathématique et la géographie physique.

Pourtant il eut un aigre censeur en la personne d'Hipparque[1], qui écrivit un *Contre Ératosthène* dont Strabon se sert largement, tout en accusant son auteur de s'en tenir à un point de vue trop exclusivement mathématique. Le contenu de chacun des trois livres qui composaient le *Contre Ératosthène* n'est pas exposé systématiquement par Strabon. Du premier, nous ne savons presque rien, mais l'appel fait au témoignage d'Hipparque en faveur d'Homère suggère qu'il présentait une brève histoire de la géographie, où étaient examinées les hypothèses de l'insularité du monde habité (I, 1, 9), et les théories de l'évolution probable du bassin Méditerranéen au cours du temps (I, 3, 12-13). Hipparque devait, en terminant le livre I, insister particulièrement sur les connaissances mathématiques et astronomiques requises pour une étude correcte de la géographie (I, 1, 12). Le livre II contenait la critique en règle[2] des sphragides qu'Ératosthène avait décrites dans son livre III. Quant au livre III d'Hipparque, Strabon le trouve trop mathématique (II, 1, 41) pour

1. Hipparque, né à Nicée en Bithynie vers 190, exerça son activité entre 160 et 125, principalement à Rhodes, peut-être également à Alexandrie. Cf. H. Berger, *Die geographischen Fragmente des Hipparch*, Leipzig, 1869, et D. R. Dicks, *The Geographical Fragments of Hipparchus*, Londres, 1960.

2. Le livre II d'Hipparque est nommé par Strabon en II, 1, 7 ; II, 1, 20 ; II, 1, 40 ; II, 1, 41.

en donner de larges extraits, mais c'est de là qu'il a dû tirer le tableau des *climats* qui termine les Prolégomènes (II, 5, 34). Hipparque avait probablement indiqué les différentes caractéristiques des lieux géographiques suivant la latitude (longueur du jour au solstice, rapport du gnomon à son ombre, hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, hauteur du soleil au-dessus de l'horizon au solstice d'hiver, observation des étoiles), illustrant son enseignement d'un tableau théorique où il décrivait les apparences célestes pour des latitudes variant de 0 à 90° [1].

Cet accent mis par Hipparque sur la géographie mathématique reste sans lendemain proche. Strabon, après Hipparque, cite l'historien Polybe[2] qui s'est occupé de géographie soit dans sa Chorographie de l'Europe (livre XXXIV des *Histoires*), soit dans un ouvrage particulier mentionné par Géminos (*El. Astr.* XVI, 32) concernant l'existence d'un monde habité sous l'équateur (II, 3, 2), soit dans sa discussion des zones terrestres (II, 3, 1). Polybe, qui refuse de se fier à Pythéas, fait de la géographie active, ne craignant pas « d'affronter les dangers et les fatigues d'une croisière à travers l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et la mer qui baigne extérieurement ces pays, dans le but de rectifier les idées fausses que s'en faisaient nos pères et de faire connaître ces contrées aux Grecs » (Polybe, III, 59, 7) ; il est l'une des sources importantes de Strabon pour la description de tout l'ouest du bassin méditerranéen (l. III et IV, directement ou indirectement, mais surtout l. V et VI)[3] ; pourtant le même Strabon ne manque

1. II, 5, 34. Cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 41.
2. Polybe de Mégalopolis, né vers 200, mort après 129. Amené à Rome en 187, il devint l'ami de Scipion Émilien. Après le sac de Corinthe (146), il revint en Achaïe. Sur Polybe, cf. P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964 ; du même, *La géographie de Polybe*, Études classiques, 24, 1956, p. 3-24 ; du même encore, *Notes sur la biographie de Polybe*, Études classiques, 29, 1961, p. 145-156.
3. Cf. Strabon, *Géographie* (Coll. des Univ. de France), t. III, p. 11.

pas de souligner chez Polybe le manque d'esprit mathématique (II, 3, 2 ou II, 4, 3) qui fait de lui un piètre géographe, assurément.

D'Artémidore[1], largement cité dans les livres régionaux, Strabon ne dit rien au cours des Prolégomènes. Peut-être le reléguait-il au rang des auteurs de périples ou de portulans[2] dont l'enseignement est trop uniquement descriptif pour être véritablement utile au progrès de la science géographique (I, 1, 22).

Le seul qu'il mentionne encore (et même avant Polybe) dans cette courte revue de l'histoire de la géographie, c'est Posidonius[3] auquel il adjoint souvent son disciple Athénodore[4] (I, 1, 9 ; I, 3, 12), notamment pour tout ce qui concerne les marées de l'océan. Posidonius, voyageur intelligent, homme d'action (il fut prytane de Rhodes) en même temps que « l'un des

1. Artémidore d'Éphèse (c. 100 av. J.-C.) côtoya les rivages de la Méditerranée, visita l'Espagne, et écrivit à Alexandrie une *Géographie* en onze volumes, connue sous des titres divers : περίπλους, τὰ γεωγραφούμενα, γεωγραφίας βιβλία. Cf. R. Stiehle, *Der Geograph Artemidoros von Ephesos*, Philologus, 11, 1856, 193-244, et G. Hagenow, *Untersuchungen zu Artemidors Geographie des Westens*, Diss. Göttingen, 1932.

2. De ces auteurs de portulans, Strabon cite au moins l'un, Timosthène de Rhodes, qui fut amiral de la flotte sous Ptolémée II (285-246). Ératosthène se fonde très souvent sur ses observations (II, 1, 40) et Posidonius voit en lui une autorité en matière de vents (I, 2, 21). Cf. E. A. Wagner, *Die Erdbeschreibung des Timosthenes von Rhodos*, Leipzig, 1888.

3. Posidonius, né à Apamée vers 135, fut à Athènes l'élève de Panétius. A partir de 105, il fit des voyages soit officiels soit d'exploration, en Espagne, Gaule méridionale, Italie et Sicile ; il vint plusieurs fois à Rome. Strabon signale entre autres son séjour d'un mois à Gadéira (II, 5, 14 ; III, 1, 5). Posidonius par la suite fit « toute sa carrière active comme homme politique et comme philosophe enseignant à Rhodes » (XIV, 2, 13). Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 87 ; K. Reinhardt, *Poseidonios*, Munich, 1921 ; K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, Munich, 1926 ; M. Laffranque, *Poseidonios, essai de mise au point*, Paris, 1964. Pour le livre *Sur l'Océan*, cf. F. Schühlein, *Untersuchungen über des Posidonius Schrift* Περὶ ὠκεανοῦ, Erlangen, 1901.

4. Athénodore de Tarse, philosophe stoïcien (c. 75 av.-7 ap. J.-C.), ami de Strabon ; il composa un abrégé du Περὶ ὠκεανοῦ de Posidonius. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 746.

philosophes contemporains les plus instruits » (XVI, 2, 10), s'intéressa activement à nombre de problèmes géographiques. Auteur d'un traité *Sur l'océan* (II, 2, 1) que Strabon juge parfois trop mathématique, il étudiait les zones terrestres, leurs définitions et leurs limites (II, 2, 2 ; II, 3, 3) ; il se faisait l'avocat de l'insularité du monde habité en rappelant l'expérience des navigateurs (II, 3, 4-5). Surtout Strabon reconnaît à Posidonius une compétence unique dans au moins deux domaines, celui des mouvements de l'écorce terrestre (II, 3, 6), celui des mouvements de l'océan (I, 3, 12). Pourtant, outre cet intérêt pour des questions qui mettent en jeu des lois physiques (II, 3, 8), Posidonius prête grande attention aux phénomènes humains ; son goût pour la recherche des causes (II, 3, 8), que lui reproche Strabon, l'incite à étudier les correspondances entre le monde et les hommes[1]. La géographie devient alors pour lui un moyen de mieux connaître l'homme à travers le théâtre de son action (I, 1, 16) ; elle permet d'exercer une influence profonde sur « l'art de vivre et d'être heureux » (I, 1, 1) ; elle est véritablement part de la philosophie (I, 1, 23).

L'enseignement de Posidonius, largement diffusé, a exercé une grande influence sur tous ceux qui, par la suite, se sont occupés de géographie. Soit directement, soit par l'intermédiaire d'Athénodore qui fut à Rome l'ami de Cicéron et enseigna la philosophie à Auguste, sa pensée pénétra profondément les esprits, et maints passages de l'œuvre de Strabon, qui semblent être des développements originaux, sont vraisemblablement inspirés par les spéculations de cet illustre prédécesseur.

Après Posidonius (et Athénodore), il n'y a rien... que Strabon[2]. Celui-ci, laissant à d'autres des discussions qui font trop appel à la physique, borne son propos à

1. Pour Posidonius et sa géographie des races, cf. K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Bâle, 1918.

2. Pour une bibliographie sur Strabon, voir à la fin de la Notice.

l'exposé de ce qu'on peut légitimement considérer comme connu (II, 3, 8). Voulant faire une description régionale qui ait valeur scientifique, il doit la faire précéder (et la pénétrer) des notions de géographie mathématique ou physique qui la fondent (I, 1, 22).

La géographie mathématique.

Dans l'ordre de la géographie mathématique, c'est essentiellement à l'ouvrage d'Ératosthène, corrigé à l'occasion par Hipparque, que Strabon fait appel. Peu de progrès sûrs ont été réalisés depuis ; à Posidonius, on ne doit, semble-t-il, qu'une mise en forme plus claire, une réflexion sur les méthodes, des hypothèses plus séduisantes que solidement présentées. C'est à lui pourtant que l'on attribuerait volontiers la classification des sciences, physique, astronomie, géométrie, qui contribuent à l'élaboration de la géographie mathématique. Strabon l'expose notamment dans la seconde introduction.

La physique fournit les postulats fondamentaux : sphéricité de la terre et du ciel autour d'un centre commun, attraction des graves vers ce centre commun, mouvement circulaire du ciel des fixes (II, 5, 2).

L'astronome, observant le déplacement du soleil sur l'écliptique, peut situer avec exactitude l'équateur et les tropiques célestes, déterminer la succession et la durée des saisons (Géminos, I, 13). Des instruments, même aussi rudimentaires que le gnomon ou les dioptres (voir le lexique final), permettent de fixer la latitude, comme Strabon nous en donne maints exemples (entre autres II, 5, 41) ; l'observation des éclipses est indispensable, affirment Hipparque et Strabon (I, 1, 12), pour repérer les longitudes avec précision. Mais si les éclipses sont rares, et partant, les indications de longitudes déterminées par ce moyen (il n'y en a aucun exemple chez Strabon), en revanche une série de procédés permettent de fixer la latitude : rapport de l'ombre

au gnomon[1], durée du plus long jour[2], repérage du cercle des étoiles circumpolaires tangent à l'horizon[3].

Les instruments et les méthodes de l'astronomie sont utilisés par le géomètre, nous dit Strabon, pour déterminer la circonférence terrestre. C'est la mesure d'Ératosthène qu'il indique comme faisant autorité de son temps, malgré les critiques qu'on a pu adresser par la suite à la méthode employée (I, 4, 1). Par moyens gnomoniques (nous le savons par Cléomède, *De motu circulari*, I, 10), Ératosthène avait fixé à 1/50e de la circonférence terrestre l'écart de latitude entre Syène, la moderne Assouan, située sous le tropique (XVII, 1, 48), et Alexandrie, villes que les géographes anciens plaçaient traditionnellement à peu près sur le même méridien (II, 5, 7). Si 5 000 stades séparent les deux villes, la circonférence terrestre vaut 250 000 stades, ou, en arrondissant pour obtenir un multiple de 60, 252 000 stades[4]. Strabon signale également d'autres tentatives

1. Si l est la hauteur du gnomon, h la hauteur du soleil, la longueur de l'ombre est l cotg. h ; ce qui permet de déterminer la hauteur du soleil qui, à l'équinoxe, est le complément de la latitude. Les Anciens usaient certainement d'unc formule analogue.

2. II, 1, 11. La formule modernc est $\cos. \frac{J}{2} = \mathrm{tg}\ \lambda.\ \mathrm{tg}\ \varepsilon$, où ε est l'obliquité de l'écliptique et λ la latitude du lieu. Hipparque et Ptolémée, et avant eux Pythéas et Ératosthène, utilisaient une formule analogue. Voir tableau joint en annexe.

3. II, 5, 41. Les coordonnées stellaires (Hipparque avait dressé un catalogue d'étoiles) permettaient immédiatement de fixer la hautcur du pôle au-dessus de l'horizon, qui est égale à la latitude du lieu.

4. Ératosthène ne fut pas le prcmier à tenter d'évaluer la circonférencc terrestre : avant lui Aristote avait indiqué un chiffre de 400 000 stades, et Archimède, sur la foi d'auteurs qu'il ne nomme pas, de 300 000 stades (cf. Th. Heath, *History of Greek Mathematics*, Oxford, 1921, II, p. 107). Mais il fut assurément le premicr à utiliser une méthode irréprochable scientifiquement. Son évaluation de la distance Syène-Alexandrie à 7° 12' est exacte à quelques minutes près : l'écart en latitude est en fait de 7° 7' ; l'écart en longitude est en revanche de 2° 30'. Ératosthènc utilise couramment une division du cercle en 60 parties (II, 5, 7), Hipparque en 360 partics (II, 5, 34).

postérieures, notamment celle de Posidonius qui est, « parmi les évaluations plus récentes, celle qui réduit la terre au minimum » (II, 2, 2). Posidonius, par l'observation de la hauteur méridienne des astres, fixait à un quart de signe de zodiaque (soit 7° 30') l'écart Rhodes-Alexandrie, et, partant, à 240 000 ou 180 000 stades la circonférence terrestre[1], suivant que l'on adoptait pour la distance entre les deux villes 5 000 ou 3 750 stades (II, 5, 24). La mesure de la terre restait donc un problème actuel et controversé : Strabon adopte l'évaluation qui lui paraît la plus généralement admise de son temps, ou du moins la mieux mise en œuvre[2], celle d'Ératosthène, admise par Hipparque.

Si donc avec Hipparque et Strabon (I, 4, 1) on s'en tient à l'évaluation d'Ératosthène, on peut facilement établir des correspondances entre les latitudes et les distances à l'équateur. Pour chaque parallèle, les phénomènes célestes sont les mêmes ; réciproquement, si les phénomènes célestes sont les mêmes, c'est qu'on se trouve sur un même parallèle (II, 5, 14). Aussi n'est-il pas inutile pour le géographe de dresser, à la manière d'Hipparque, un tableau des *climats* (ou des latitudes) qui présente, pour chaque parallèle, les phénomènes célestes caractéristiques : durée du plus long jour, rapports du gnomon à son ombre, hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, étoiles circumpolaires[3] ;

1. Nous le savons par Cléomède, *De motu circulari*, I, 10. Posidonius observe que Canope, qui rase l'horizon à Rhodes, culmine à un quart de signe de zodiaque à Alexandrie. En fait l'écart entre les deux villes est de 5° 15' ; Ératosthène l'évaluait plus correctement à 5° 20' (II, 5, 24) pour 700 stades au degré.

2. Il est vraisemblable que Posidonius n'a pas exploité systématiquement dans la pratique, par exemple pour l'établissement d'une carte, son évaluation de la circonférence terrestre, tandis qu'Ératosthène et Hipparque l'avaient fait avec autorité et minutie.

3. Cf. II, 5, 34. Un tableau des *climats* conçu à la manière d'Hipparque, mais avec seulement l'indication du plus long jour, est placé en annexe au tome I. Il présente en regard, également, les indications fournies par les livres I et II pour les latitudes et les localisations principales.

le simple repère de l'un des éléments caractéristiques détermine la latitude du lieu d'observation (Posidonius en donne l'exemple pour Gadéira et Cnide, comme Strabon l'indique en II, 5, 14). Un exposé partiel de ce tableau nous est présenté à la fin des Prolégomènes.

A l'aide des informations reçues ainsi de l'astronome et du géomètre, le géographe doit tracer une carte du monde habité : c'est du moins la mission que lui assigne Strabon, qui, pour sa part, n'en a vraisemblablement pas dressé. Pourtant il expose avec clarté les avantages et les inconvénients, les facilités ou les difficultés, de chacun des modes de représentation envisagés. Le report du monde habité sur un globe terrestre tel que celui de Cratès (II, 5, 10), s'il était théoriquement le plus exact, se révélait une solution fort encombrante et peu maniable, puisque seul l'un des quarts de la sphère était occupé, et sur moins de la moitié de sa surface (II, 5, 6). Mieux valait donc utiliser une surface plane, et l'on avait alors le choix entre la projection convergente et la projection orthogonale (II, 5, 10), la première étant assurément plus proche de la réalité ; mais pour l'usage courant, on peut se contenter de la seconde, puisque l'espace intéressé au nord et au sud du parallèle fondamental (celui de Rhodes, soit 36° N) n'est pas considérable et que l'erreur commise de ce fait n'est pas grande ; c'est ce mode de représentation pour lequel opte Strabon (II, 5, 11).

Les problèmes particuliers à l'établissement de la carte, le tracé des parallèle et méridien centraux, sortes d'axes de référence se coupant à Rhodes (II, 5, 16), puis la détermination des contours du monde habité, île en forme de chlamyde[1] située tout entière dans l'hémisphère nord (II, 5, 3), sont étudiés suivant différentes approches. Finalement il suffit d'« enlever » du globe terrestre l'espace qui contient le monde habité, soit le rectangle (en termes de représentation plane orthogonale) formé par les parallèles et méridiens extrêmes

1. II, 5, 6. Cf. p. 10, n. 1.

(II, 5, 14). Le monde habité s'inscrit ainsi pour Strabon entre les parallèles du pays producteur de cannelle (côte des Somalis) et d'Ierné (Irlande)[1], entre les méridiens du cap Sacré (cap Saint-Vincent en Espagne) et de l'extrémité de la chaîne du Taurus sur l'océan oriental (mont Imée-Himalaya).

Tels sont les principes qui doivent guider aux yeux de Strabon un géographe soucieux d'efficacité et désireux de dresser une carte du seul monde connu. C'est au nom de l'efficacité assurément qu'il prend parti avec force dans les discussions en cours sur l'extension des zones terrestres. Faut-il les définir suivant des critères astronomiques fixes, en donnant pour frontière à la zone tempérée, avec Posidonius[2], le tropique et le cercle polaire (II, 3, 1 et II, 5, 43)? Ou suivant des critères astronomiques variables, comme Aristote et Polybe qui limitent la zone tempérée par le tropique et le cercle arctique, lequel est alors le cercle des étoiles circumpolaires, relatif au lieu d'observation[3] (I, 2, 1 et II, 3, 2)? Faut-il faire coïncider zone tempérée avec monde habité, ce qui la prolonge au sud jusqu'au pays producteur de cannelle, et la limite vers le nord soit à Thulé-cercle polaire si avec Ératosthène l'on croit aux récits de Pythéas (I, 4, 2), soit à Ierné-Irlande si avec Polybe et sans doute Posidonius on trouve la vie tellement misérable déjà sous ces latitudes qu'on imagine mal une existence humaine « utile », plus loin vers le nord (I, 4, 4 ; II, 5, 8). C'est à cette dernière solution que se range Strabon, les zones torrides et glaciales étant par définition à ses yeux celles qui sont inhabitées par suite de la chaleur ou du froid (II, 3, 1).

De même, il écarte avec soin ce qui n'est qu'hypothèse,

1. Ces parallèles sont situés, d'après les distances à l'équateur indiquées par Strabon, respectivement à 12° 30' et 54°, pour 700 stades au degré.

2. La répartition que Posidonius fait des zones terrestres par l'observation de l'ombre (distinguant les pays à ombre simple, à ombre double, à ombre circulaire) correspond parfaitement à notre division moderne.

3. Pour le cercle arctique, voir le lexique grec en fin de tome.

non qu'il refuse d'y croire, mais parce que cela sort à ses yeux du domaine de la géographie : existence d'un monde habité sous l'équateur du fait que la température y serait plus clémente que sous le tropique, seul aride, hypothèse défendue par Ératosthène, Polybe et Posidonius (II, 3, 2 et II, 5, 34) ; ou encore possibilité de quatre mondes habités situés symétriquement au nôtre dans la zone tempérée de chacun des quatre quarts du globe terrestre, hypothèse défendue par Cratès et adoptée implicitement par nombre d'auteurs, et par Strabon lui-même à l'occasion (I, 2, 24 et I, 4, 6).

C'est que, à diverses reprises, Strabon précise que la mission du géographe est d'élucider seulement la partie du globe terrestre que nous habitons et connaissons (II, 5, 34 ; II, 5, 43). Son projet, comme il ne cesse de le répéter, est en cela fort différent de celui de l'astronome ou du géomètre. Aussi la géographie mathématique cède-t-elle le pas bien vite à la description régionale. Les principes si pertinemment énoncés au cours des Prolégomènes trouvent rarement un écho dans les livres suivants.

Et pourtant, la mesure de la circonférence terrestre par Ératosthène, l'établissement d'un tableau des *climats* par Hipparque, l'étude des problèmes théoriques de cartographie par l'un et l'autre, la définition des zones terrestres par Posidonius, nous apparaissent, plus sans doute qu'elles n'apparaissaient à Strabon, comme autant de démarches décisives vers le progrès de la science géographique.

La géographie physique.

En matière de géographie physique, les hypothèses sont plus nombreuses que les certitudes, et les explications font intervenir des notions complexes et pas toujours claires pour le profane. Quand les sujets réclament un recours trop important à la « physique », Strabon se contente de renvoyer aux traités spéciaux, ou à plus compétent que lui, soit en l'occurrence à Posidonius et Athénodore (I, 3, 12 et II, 3, 6).

Déjà Ératosthène avait consacré une bonne partie

du livre II de sa *Géographie* à l'examen de questions de géographie physique. Intéressé notamment par le problème de la formation du bassin méditerranéen et du retrait des mers, il avait admis avec Xanthos de Lydie[1] (I, 3, 4) et peut-être Aristote la possibilité de longues périodes de sécheresse qui auraient contribué à faire varier le niveau de la mer, et à découvrir des terrains jusque-là immergés.

Pourtant il préférait imaginer avec Straton le Physicien[2] (I, 3, 4) que la mer Noire et la Méditerranée avaient jadis été des bassins fermés, lacs ou mers, que l'afflux d'eaux et d'alluvions apportées par les fleuves ont fait déborder de l'un dans l'autre, de la mer Noire dans la Méditerranée d'abord, de la Méditerranée dans l'océan Extérieur ensuite. Si l'on en croit Strabon, Straton aurait attribué la déchirure des détroits, à Byzance ou aux Colonnes d'Hercule, à la pression des eaux consécutive à la différence croissante de niveau de part et d'autre de la paroi : cette pression aurait un jour provoqué la rupture, amenant confluence des eaux, et le détroit se serait approfondi peu à peu par la violence du courant, comme il arrive pour les fleuves qui creusent leurs vallées (I, 3, 5). Il en déduisait que les courants des détroits de Byzance et des Colonnes allaient toujours dans le même sens, de la mer Noire vers la Méditerranée, de la Méditerranée vers l'océan Extérieur[3]. C'est la position qu'adopte Ératosthène :

1. Xanthos de Lydie, né après la prise de Sardes, contemporain d'Hérodote, auteur de *Lydiaca* traitant de l'origine et de l'histoire du peuple lydien. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 765.

2. Straton de Lampsaque, mort en 268 ; successeur de Théophraste à la tête de l'école (c. 287-269) après avoir été chargé par Ptolémée Soter de l'éducation de Philadelphe (c. 300-294) ; surnommé le Physicien, à cause de l'attention qu'il portait à l'étude de la nature. Cf. F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, 5, Bâle, 1950 ; H. B. Gottschalk, *Strato of Lampsacus: some Texts*, Leeds, 1965 ; et G. Rodier, *La Physique de Straton de Lampsaque*, Paris, 1890.

3. Strabon introduit la restriction que, aux Colonnes, le courant est contrarié par l'effet de la marée, et peut donc ne pas apparaître tel qu'il est en réalité (I, 3, 5). En fait, on sait aujour-

elle s'accorde avec sa théorie générale du courant des détroits (cf. *infra*).

Mais Strabon (est-ce de son propre chef?) s'élève contre cette hypothèse de Straton admise par Ératosthène, et la critique violemment. Il veut accorder plus large place, notamment, à l'action des tremblements de terre, du volcanisme, des soulèvements du sol, etc. (I, 3, 10) ; et cette énumération qui se place juste après un appel au témoignage de Posidonius (I, 3, 9) suggère que la discussion de l'hypothèse de Straton se trouvait déjà chez ce Posidonius qui, de l'aveu de Strabon, a correctement établi la question des « exhaussements momentanés de la terre et de ses affaissements » (II, 3, 6). La rupture que Straton attribuait à la pression des eaux est pour Posidonius et Strabon consécutive à des tremblements de terre[1] qui auraient ouvert ces failles par lesquelles les eaux se seraient engouffrées. Et la discussion de l'histoire géologique du bassin Méditerranéen débouche sur une collection d'exemples de phénomènes volcaniques plus ou moins largement inspirée de Posidonius (I, 3, 16).

En matière de volcanisme en effet, Posidonius était passé maître. S'appuyant sur les théories de ses prédécesseurs, Aristote, Théophraste[2], recueillant des exemples de tremblements de terre chez les écrivains anté-

d'hui que les échanges soit avec la mer Noire soit avec l'océan Atlantique se font au bénéfice de la Méditerranée (cf. A. Guilcher, *Précis d'Hydrologie*, Paris, 1965, p. 225-236). Le courant de surface, qui va de la mer Noire vers la Méditerranée, aux Dardanelles, de l'océan vers la Méditerranée, à Gibraltar, se trouve aller dans le sens du volume global des échanges.

1. C'est ce qui expliquerait le τάχα δὲ καὶ σεισμῶν ἐξαισίων γενομένων, 1, 36, de l'abréviateur de la *Chrestomathie*, et le résumé de Tzetzès (*Chil.* 8, 606-615), qui juxtaposent l'action des fleuves et des tremblements de terre. Pour une interprétation plus littérale de ces passages, cf. F. Lasserre, *Étude sur les extraits médiévaux de Strabon*, L'Antiquité classique, 28, 1959, p. 67.

2. Cf. S. Sudhaus, *Aetna*, Leipzig, 1893 ; K. W. Ringshausen, *Poseidonios, Asklepiodot, Seneca und ihre Anschauungen über Erdbeben und Vulcane*, Diss. Leipzig, 1929 ; E. Reitzenstein, *Theophrast bei Epikur und Lucrez*, Heidelberg, 1924 ; P. Steinmetz, *Die Physik des Theophrast von Eresos*, Berlin-Zurich, 1964.

rieurs (Démétrios de Scepsis et à travers lui Démoclès, ou Démétrios de Callatis[1]), il n'hésite pas à supposer des effets divers et considérables au « souffle » qui circule sous terre (I, 3, 5) et qui cause secousses sismiques et phénomènes volcaniques. Des îles peuvent être arrachées aux continents (I, 3, 19), d'autres surgir du fond des mers (I, 3, 16), et dans bien des cas il est permis d'hésiter sur leur origine (I, 3, 10).

A ces actions violentes se mêlent des mouvements plus lents, mais qui n'en sont pas moins efficaces : l'alluvionnement peut rattacher au rivage des îles qui en étaient éloignées (I, 3, 18). C'est que « tous les fleuves imitent le Nil et tendent à transformer en continent le chenal qui se trouve devant eux » (I, 3, 7). Et Strabon de décrire par le menu le processus qui explique cet arrêt des alluvions près des rivages (I, 3, 8-9) : la référence à Posidonius en fin du passage trahit l'emprunt.

En ce qui concerne le mouvement des eaux et ses explications, qui font appel à des raisonnements trop abstraits, Strabon n'hésite pas à renvoyer son lecteur aux ouvrages spécialisés, par exemple ceux de Posidonius et d'Athénodore (I, 1, 9 et I, 3, 12). Ératosthène pourtant avait déjà, à propos du courant dans le détroit de Sicile, donné une analyse complète du phénomène de la marée et de ses liens avec la révolution de la lune dans son mouvement quotidien (I, 3, 11). Sans doute appuyait-il sa science sur les observations de Pythéas (cf. Aétios, III, 17) qui avait eu l'expérience des grandes marées océaniques. En tout cas, le fait que l'océan se comporte partout de la même manière ou à peu près étayait son hypothèse de l'insularité du monde habité et de la continuité des eaux qui l'entourent (I, 1, 8).

Une analyse légèrement différente du phénomène

1. Démoclès de Pygéla, écrivain du ve ou ive s., intéressé par les phénomènes naturels. Démétrios de Callatis, en Basse Mysie (c. 200), écrivit vingt livres sur l'Asie et l'Europe. Cf. F. Jacoby, *F. Gr. Hist.* 85. Pour Démétrios de Scepsis, cf. p. 14, n. 3.

des marées avait été présentée plus tard par Séleucos de Babylone[1], ce dont Hipparque prenait argument pour combattre l'hypothèse de la continuité des eaux (I, 1, 9). Séleucos avait observé en mer Érythrée, c'est-à-dire sur le golfe Persique ; il y rencontrait des phénomènes de marée diurne assez différents en effet de ceux observés sur les côtes occidentales de l'Europe par Pythéas ou Posidonius. Au reste Strabon, qui ne veut pas entrer dans tant de détails, renvoie à plus tard une description complète des marées inspirée par Posidonius (III, 5, 8), se contentant de quelques indications fragmentaires sur le mouvement des vagues et la force répulsive du flot (I, 3, 8).

En ce qui concerne les courants des détroits, seul Ératosthène semble avoir fourni un apport positif, en les liant à la dénivellation produite par la marée de part et d'autre d'un détroit (I, 3, 11) : son analyse des courants qui parcourent le détroit de Messine rejoint assez bien celle de la science moderne[2]. Au reste, ce qui est vrai à ses yeux pour le détroit de Sicile l'est également pour les autres « euripes » (I, 3, 11), mais peut-être pas pour les courants de décharge (pour employer un vocabulaire moderne) qui parcourent le détroit de Byzance et celui des Colonnes (I, 3, 5).

Posidonius avait-il pris parti dans le problème du courant des détroits? C'est probable, et sans doute n'admettait-il pas sans réserves la théorie d'Ératosthène (II, 3, 8). Ses objections ont pu fournir des arguments aux critiques de Strabon : peut-être est-ce Posidonius qui refusait de croire à une différence de niveau de l'eau de part et d'autre d'un détroit, et qui invoquait la loi d'Archimède[3] que tout liquide en équilibre adopte

1. Séleucos, originaire de Séleucie sur le Tigre (c. 150), était qualifié par Strabon de chaldéen (XVI, 1, 6) ou de babylonien. Partisan (cf. Plutarque, *Mor.* 106 c) de la théorie héliocentrique, il expliquait les marées par la position zodiacale de la lune (Strabon, III, 5, 9).

2. Cf. E. de Martonne, *Traité de géographie physique*, Paris, 5e éd., 1934, I, p. 410.

3. Archimède, Περὶ ὀχουμένων, I, 2, vol. II, 319, 1 Heiberg.

en surface la forme d'une sphère qui a pour centre le centre du monde (I, 3, 11). Mais la discussion faisait trop appel à la physique, assurément, et Strabon préfère la passer sous silence (II, 3, 8), se contentant d'indiquer le rythme propre des courants dans chaque cas particulier (I, 3, 12). En matière de géographie physique également, il refuse les hypothèses au profit des certitudes, mais les certitudes y sont rares !

Limites et objectifs de la science géographique.

En toute occasion dans ces Prolégomènes, Strabon distingue soigneusement le domaine de la géographie de celui des mathématiques (II, 1, 41), c'est-à-dire à la fois de la physique (II, 3, 8) où excelle Posidonius, de l'astronomie (II, 5, 34), fief d'Hipparque, de la géométrie (II, 1, 35), domaine d'Ératosthène ou, à l'occasion, d'Hipparque quand il critique Ératosthène.

La géographie en effet diffère des sciences qui la précèdent, géométrie et astronomie, en ce qu'elle ne peut être au même degré une science exacte, et Strabon le sent bien. Tandis que « les mathématiques donnent à ceux qui s'y appliquent avec méthode une connaissance solide et exempte de doute »[1], la géographie, et même dans sa partie mathématique, ne peut, dans l'état de la science au temps de Strabon, procéder que par larges approximations. Par exemple, en essayant de déterminer les sphragides, Ératosthène s'est contenté d'indiquer des contours et des dimensions approchées, ce qui, aux yeux de Strabon, témoigne d'un véritable esprit géographique ; Hipparque, qui le critique par raison géométrique (II, 1, 23 et II, 1, 39), manque totalement son but. De même, pour la répartition des terres émergées en continents, le géographe doit, nous dit Strabon, user d'un « mode de division large, qui se rapporte à l'ensemble du monde habité. Aussi ne faut-il pas trop s'inquiéter si, en prenant les fleuves comme frontières, on laisse dans le doute certaines régions, du

1. Ptolémée, *Syntaxe mathématique*, Avant-propos.

fait que les fleuves ne s'étendent pas jusqu'à l'océan et ne transforment pas réellement les continents en îles » (I, 4, 8).

Mais, autant et plus que par son recours forcé à l'approximation, la géographie se distingue des sciences comme l'astronomie et la géométrie en ce qu'elle est volontairement bornée dans les étroites limites du monde habité. Strabon ne perd pas une occasion de le souligner. Tandis que l'astronome dresse un tableau des *climats* à valeur universelle, allant depuis l'équateur jusqu'au pôle (II, 5, 34), le géographe ne se soucie que des latitudes qui intéressent « notre » monde habité, « celui que nous habitons et connaissons » (I, 4, 6). S'il existe d'autres mondes, soit sous l'équateur (II, 5, 34), soit dans l'autre moitié de l'hémisphère nord (I, 4, 6), soit dans l'hémisphère sud (I, 2, 24), ils ne concernent à aucun degré la géographie dans la mesure où point n'est possible d'établir avec eux une quelconque relation humaine. Même dans les limites de « notre » terre habitée, Strabon exclut volontiers de son étude les pays où la vie, du fait des conditions climatiques, ne peut être que misérable (II, 5, 8).

C'est que la géographie doit être avant tout, aux yeux de Strabon (mais ne se fait-il pas l'écho de tout un courant d'opinion assez important de son temps[1] ?), une science utile (I, 1, 16), qui réponde aux besoins de la vie politique, qui serve les hommes au pouvoir et leur facilite la tâche, qui aide également les généraux dans la conduite de leurs opérations militaires (I, 1, 21). Distinguant soigneusement le point de vue de la science (que défendent l'astronome, ou le géomètre) de celui de l'efficacité politique (II, 5, 34), Strabon opte la plupart du temps pour celui-ci contre celui-là. C'est au nom de ce qui peut être utile, ou agréable, à l'« homme politique », voire au gouvernant, que Strabon s'étend largement sur les poèmes d'Homère (I, 1, 19), qu'il

1. Cf. par exemple, Polybe, I, 1, 2 : « L'étude de l'histoire est l'éducation la plus saine et la meilleure préparation à une vie consacrée à la politique », et aussi Pline l'Ancien, II, 46.

choisit dans les notions de géométrie et d'astronomie nécessaires seulement ce qui est indispensable, et accessible à l'homme moyennement cultivé (I, 1, 21), qu'il désire concentrer toute son attention sur les contrées proches du bassin méditerranéen (I, 1, 16), qu'il se plaît à décrire des peuples et des régimes politiques à jamais disparus, mais riches d'enseignements (II, 5, 17).

La seconde introduction accuse fortement ce parti-pris. Parmi les préalables nécessaires à la géographie, Strabon n'admet plus que les postulats de la physique, les lois astronomiques, les calculs du géomètre. Les problèmes de géographie physique, qui faisaient partie intégrante pour Ératosthène de la science géographique, ne sont envisagés désormais par Strabon que dans leurs aspects particuliers, au cours de la description régionale. La recherche originale, l'effort de systématisation accomplis par Ératosthène et Posidonius restent sans lendemain. Pour Strabon, seuls comptent le présent et le proche, ce sur quoi l'homme, et le Romain, peut agir. La géographie n'est utile à ses yeux que dans la mesure où elle sert les besoins de l'administration. La seule connaissance qu'il veut répandre est celle qui débouche sur l'action.

IV. Les sources des Prolégomènes

Strabon écrit un manuel de géographie. Dans les Prolégomènes, il fait le point des problèmes de géographie générale, à la lumière des recherches et travaux de ses prédécesseurs. N'étant lui-même ni explorateur ni mathématicien, il ne prétend à aucun moment faire œuvre originale ; sans rien dire de spécifiquement nouveau, il tente de réunir en un ouvrage de synthèse les connaissances éparses. Tout ce qu'il sait, et qu'il nous transmet (mais la manière au moins est nouvelle), lui vient de ses lectures, générales ou particulières, de l'enseignement reçu au cours de ce cycle des études qui est le fait d'une éducation libérale (I, 1, 22), de conver-

sations et de discussions avec l'un ou l'autre de ses savants contemporains[1]. Bien peu, surtout dans ce domaine de la géographie mathématique et physique qui fait l'objet des Prolégomènes, lui vient de son expérience ou d'une recherche personnelle.

Ainsi la matière tout entière est empruntée[2] ; seule la disposition appartient à Strabon. De ces emprunts, est-il possible de déterminer lesquels lui viennent de ses lectures, et d'en préciser les sources et l'étendue? Nous essaierons de le faire, sans perdre de vue qu'en l'occurrence on ne peut que faire apparaître des probabilités, sans espérer atteindre à des certitudes.

Les emprunts.

Strabon a-t-il lu les ouvrages qu'il cite nommément et sur lesquels il fait porter la majeure part de ses développements : la *Géographie* d'Ératosthène, le *Contre Ératosthène* d'Hipparque (I, 2, 2), le traité *Sur l'Océan* de Posidonius (II, 2, 1), la *Description de l'Europe* de Polybe (livre XXXIV des *Histoires*, II, 4, 1), tous ouvrages aujourd'hui perdus ? C'est vraisemblable. Mais peut-être les a-t-il plutôt parcourus, pour y glaner ce qui lui était utile, ou pour accrocher certains thèmes de discussion, que sérieusement étudiés dans le détail. Les deux premiers ouvrages étaient sans doute trop mathématiques, le troisième faisait trop appel à la physique pour lui être d'une lecture facile et profitable. C'est ce qui explique vraisemblablement le caractère fragmentaire des analyses, les arrêts brusques, les fréquentes digressions (I, 3, 16 ; II, 1, 21 ; II, 1, 30 ; II, 1, 40 ; II, 3, 8). Seul l'ouvrage de Polybe était pour lui d'un maniement commode, mais de mince intérêt pour les problèmes de géographie générale.

En fait la lecture des Prolégomènes convainc rapidement que Strabon, qui fait porter son développement surtout sur Ératosthène et Hipparque, a emprunté à

1. Cf. M. Dubois, *Examen...*, p. 152-330.
2. Signalons également le recours au témoignage oral de Cnaeus Pison, en II, 5, 33.

Posidonius et Polybe plus que les chapitres qu'il leur consacre explicitement. Un peu partout en effet on constate l'intervention de pensées et d'opinions qui furent celles de Posidonius, transmises à Strabon soit directement par ses lectures[1], soit indirectement par l'intermédiaire d'Athénodore qui, disciple de Posidonius, fut également l'ami de Strabon et rédigea un abrégé du traité *Sur l'Océan*. Les ouvrages d'Ératosthène et d'Hipparque avaient sûrement fourni matière à l'enseignement et aux discussions de Posidonius dont nous connaissons l'intérêt pour la géographie ; peut-être est-ce à lui que Strabon doit maintes argumentations où il le nomme à peine[2].

Si l'on veut tenter de faire un bilan rapide, on peut supposer que Strabon, en dehors des chapitres qu'il lui consacre expressément (II, 2-3), s'inspire de Posidonius dans tous les passages où il est question de poésie (I, 2, 3-8), d'étymologie (par ex. I, 2, 34), de considérations sur le style (I, 2, 30) ou sur la fable (I, 2, 35) ; également quand il est question des vents (I, 2, 20-23 et I, 3, 22 avec les Hyperboréens et les limites des vents), des secousses sismiques (I, 3, 10 ; I, 3, 16 ; et discussion sur la théorie de Straton I, 3, 5-7), des mouvements des eaux (I, 3, 8-9 et I, 3, 12), des phénomènes humains (I, 3, 21). De même il semble que Posidonius soit à l'origine proche ou lointaine des textes où intervient la réflexion philosophique pour préciser la mission du géographe, avant tout politique (la majeure part de I, 1 et peut-être de II, 5), qui le fait borner son intérêt à « notre » monde habité (II, 5, 8 ; II, 5, 34 ; II, 5, 43) et accorder la meilleure part de son attention à l'Europe (II, 5, 26), continent favorisé entre tous par l'harmonie qui règne entre ses parties, pour élucider le domaine propre à chaque science et fixer les disci-

1. En dehors du traité *Sur l'Océan,* Strabon connaissait de près les *Histoires* et l'*Histoire de Pompée* (cf. Strabon, *Géographie,* t. II, p. 5-6).

2. Cf. R. Munz, *Quellenkritische Untersuchungen zu Strabo's Geographie,* Diss. Bâle, 1918, p. 53.

plines nécessaires à une étude correcte de la géographie (II, 5, 1-6). Mais la liste n'est pas exhaustive. L'influence de Posidonius a pénétré très avant dans la conscience du monde romain à l'aube de l'Empire, et l'on est toujours tenté de lui attribuer un peu plus peut-être qu'il ne lui est réellement dû.

A Polybe, en dehors du chapitre qui lui est expressément consacré (II, 4), Strabon emprunte moins, semble-t-il ; il s'adresse surtout en lui au défenseur d'Homère (I, 2, 9-10 sur le périple d'Ulysse ; I, 2, 15, interprétation d'Éole ; I, 2, 16 sur Charybde et le Scyllaeon ; I, 2, 17 sur Méninx, l'île des Lotophages).

La dette envers Ératosthène et Hipparque est trop évidente, trop manifestement indiquée par l'auteur[1], pour que l'on ait à y revenir spécialement ici.

Mais il y a des recours moins nets : par exemple au *Catalogue des vaisseaux* d'Apollodore, qui fournit à Strabon les éléments de la querelle Cratès-Aristarque sur les Éthiopiens divisés en deux (I, 2, 24) et de la théorie de Cratès sur les Érembes (I, 2, 35) ; au *Catalogue Troyen* de Démétrios de Scepsis qui lui-même fait référence à Démétrios de Callatis (I, 2, 41 et I, 3, 17-20) ; au *Commentaire sur l'Odyssée* d'Aristonicos, grammairien que Strabon a pu connaître à Rome[2] et à qui il a emprunté sans doute plus largement qu'il ne le dit expressément (I, 2, 31-36).

Tels sont les trois ouvrages dont on peut penser que Strabon s'est servi de première main pour la rédaction des Prolégomènes, outre les quatre fondamentaux déjà cités, le traité *Sur l'Océan* d'Athénodore et les *Histoires* de Posidonius.

La liste des auteurs atteints de seconde main est plus longue. Strabon cite Timosthène de Rhodes à travers Ératosthène (II, 1, 40-41), Cratès et Aristarque

1. Elle est relevée en note dans le courant du texte par les références aux extraits géographiques d'Ératosthène et Hipparque recueillis par H. Berger pour le premier, H. Berger et D. R. Dicks pour le second.

2. Cf. W. Aly, p. 372 et 374.

par l'intermédiaire d'Apollodore (I, 2, 24), de Posidonius (II, 3, 7 et II, 5, 10) ou d'Aristonicos (I, 2, 31). Il atteint Déimaque, Mégasthène, Onésicrite, Patrocle, Néarque par Ératosthène (II, 1, 9), Néanthe de Cyzique par Démétrios de Scepsis (I, 2, 38), Pythéas par Ératosthène (I, 4, 2), Hipparque (II, 1, 18), Polybe (II, 4, 1-2) et Posidonius (II, 5, 8), Séleucos de Séleucie par Hipparque (I, 1, 9) et Posidonius (cf. III, 5, 9), Xanthos et Straton par Ératosthène et peut-être Posidonius (I, 3, 4 sqq.).

C'est du moins ce que nous pouvons conclure des propres expressions de Strabon. Et pourtant il semble imprudent d'affirmer trop vite : il est fort probable que, à un moment ou l'autre de sa documentation, à Rome ou à Alexandrie, Strabon ait lu ou parcouru nombre des ouvrages qu'il cite pourtant à travers d'autres dans les Prolégomènes. De même que certains emprunts directs ne sont pas nettement indiqués, de même les références aux intermédiaires ne prouvent pas forcément que Strabon n'ait pas lu les originaux.

La manière d'emprunter.

Que ces emprunts soient directs ou non, Strabon ne fait presque jamais (même s'il en avait peut-être l'intention première) un exposé systématique. Il se contente de glaner au fur et à mesure, dans les ouvrages de ses prédécesseurs, ce qui lui paraît digne de mention parce que des discussions se sont ouvertes sur ce point ou parce qu'il s'est fait à ce sujet une opinion personnelle.

De ce caractère éminemment allusif, le texte de Strabon se ressent, d'autant que dans la plupart des cas nous ne possédons plus les ouvrages de référence dont il usait. Du fait que les discussions portent le plus souvent sur des points de détail, il est parfois difficile de reconstituer l'ensemble d'une théorie que son auteur (Ératosthène, Straton, Posidonius...) présentait déjà parfois comme une simple hypothèse entre d'autres, susceptible de formulations diverses. Suivant que Strabon retient l'une ou l'autre de ces formulations, il met facilement leurs auteurs en contradiction avec

eux-mêmes, du moins sur des points de détail, et se ménage une victoire aisée qui ne convainc pas toujours le lecteur, conscient de ne pas avoir en mains tous les éléments du procès. Et la discussion s'éternise parfois sur des aspects secondaires d'un problème que notre défaut d'information nous empêche de saisir dans son ensemble.

Une première difficulté dans la lecture des Prolégomènes vient donc de notre ignorance. Nous ne connaissons pas les documents sur lesquels s'appuyait Strabon, et force nous est de lui faire confiance et de le prendre pour fondement si nous voulons reconstituer, à l'aide des bribes qu'il nous en livre, les théories et les opinions de ses prédécesseurs ; or nous savons qu'il faut parfois compter avec la malveillance ou la jalousie d'auteur.

Une deuxième difficulté vient du fait que Strabon est un compilateur qui, sauf dans la seconde introduction, se dispense de faire un effort de synthèse. Compilateur, il prend et discute les théories d'autrui, sans toujours citer ses sources ; il adopte tantôt les chiffres de l'un, tantôt ceux d'un autre (II, 5, 24), prenant souvent à son compte cela même qu'il a critiqué ailleurs[1]. Si dans la seconde introduction, il prétend présenter sa propre opinion et donner le résumé succinct de ce qu'il considère comme suffisante certitude, l'on s'aperçoit rapidement que ce minimum sûr reste le plus souvent de l'ordre théorique, et que, sur certains points trop précis, Strabon préfère garder une réserve prudente (II, 5, 16).

S'agit-il de la division en zones? Il présente avec éloges les différents critères admirablement distingués par Posidonius (II, 2, 3 et II, 5, 43), mais en revient instinctivement à la confusion primitive (II, 5, 3). S'agit-il du parallèle fondamental de la carte? Il le fait tantôt passer par les caps méridionaux du Péloponnèse (II, 5, 39), tantôt par le cap Sounion (II, 1, 1), tantôt par Athènes (II, 1, 5), tantôt simplement par Rhodes,

1. Il critique la division des continents par les fleuves (I, 2, 28) qu'il adopte par la suite (I, 4, 8).

bien qu'Ératosthène ait établi une différence de plus de quatre cents stades entre Athènes et Rhodes (II, 1, 35) et qu'Hipparque ait porté à un degré l'écart de latitude entre les deux villes (*In Aratum*, I, 7, 21). S'agit-il des marées? Il se contente d'aborder le problème, à propos de Charybde (I, 1, 7), rapportant de manière fort incongrue l'explication que donne Ératosthène des courants qui parcourent le détroit de Sicile (I, 3, 11), mais renonce à le traiter plus à fond vu qu'il fait trop appel à la physique (I, 3, 12). Est-il question de distances terrestres? Il adopte tantôt des chiffres globaux, tantôt des évaluations plus exactes, mélange les indications d'Ératosthène, d'Hipparque et de Posidonius[1], se livre à des calculs hâtifs, et ne prend pas garde d'harmoniser ses résultats[2] ; les copistes ayant encore aggravé le désordre, il est bien difficile de chercher l'exactitude dans ce qui, dans le principe, n'a pas été voulu cohérent, et n'a pas été mis en œuvre avec un suffisant esprit de système.

La négligence de Strabon devant ce qui était l'aspect mathématique de la géographie rend toujours contestable son témoignage, et ne nous permet guère que de constater la confusion qui régnait dans les notions du vulgaire, même si les savants en étaient arrivés, chacun pour sa part au moins, à des systèmes plus satisfaisants intellectuellement.

V. Conclusion

Le texte. Du coup il sera vain de chercher d'un bout à l'autre des Prolégomènes, parfois même d'une page à l'autre, une cohérence qui n'était certainement pas dans l'esprit de l'auteur.

1. C'est le cas pour la distance Rhodes-Alexandrie par exemple, où Strabon utilise tantôt les 5 000 stades, évaluation de marins, tantôt les 3 750 stades trouvés par Ératosthène (II, 5, 24), tantôt les 3 640 st. arrondis à 3 600 fixés par Hipparque (II, 5, 38).

2. Cf. notamment les développements sur les *climats*, II, 5, 34 sqq.

Aussi l'établissement du texte se révèle-t-il ici une tâche particulièrement délicate. J'ai pris le parti délibéré de rester le plus fidèle possible au consensus des manuscrits[1] quand il reproduit vraisemblablement l'incertitude d'esprit caractéristique de Strabon dès que sont en jeu chiffres ou notions trop précises ; mais en même temps il fallait tenter d'éliminer ce qui n'est qu'erreur de copiste : le départ entre l'une ou l'autre source d'incohérence est parfois difficile à opérer et ne se fait pas toujours suivant des critères rationnellement infaillibles[2].

La traduction. Quant à la traduction que je propose, elle se ressent bien souvent des incertitudes et des hésitations de l'auteur. Le texte de Strabon, surtout dans la partie critique des Prolégomènes, est composé d'une mosaïque de citations jetées au hasard, souvent mal interprétées, insuffisamment délimitées, et incorrectement élucidées ; critiques ou précisions sur des points de détail s'enchaînent souvent de manière assez lâche, sans aboutir à une conclusion claire, sans même chercher de conclusion ; des digressions interviennent à temps et à contre-temps.

1. J'ai entièrement collationné moi-même sur les originaux ou en microfilms les principaux manuscrits *A B C W E* Pléthon *Synopsis*. Pour *v s* et l'*Hypotypose*, je me suis fiée aux collations obligeamment prêtées par F. Lasserre, pour la *Chrestomathie* à l'éd. Müller, pour Psellos à l'éd. Lasserre. Enfin l'excellente édition des l. I et II par F. Sbordone (Rome, 1963) m'a servi de contrôle constant.

2. N. B. : l'abondance des extraits et des abrégés qui concernent les livres I et II (à la *Chrestomathie* et à l'*Epitome vatican* s'adjoignent en effet la *Synopsis*, Psellos, l'*Hypotypose*, Pléthon) m'a conduit à indiquer à la rubrique *Test.* l'étendue exacte des citations pour tous les extraits et abrégés. Il va sans dire pourtant que, même à l'intérieur de ces frontières, le genre de témoignage donné par les uns ou les autres n'est pas du même ordre. Tandis que *E*, *Synopsis*, Pléthon, reproduisent intégralement (aux articles près pour *E*) de larges extraits du texte complet, la *Chrestomathie*, Psellos, l'*Hypotypose* établissent à partir de Strabon un résumé original dont la lettre est parfois fort différente de celle des manuscrits complets, ce qui explique que les premiers figurent toujours dans l'apparat critique pour les passages concernés alors que les autres en sont souvent absents.

Au reste, c'est cette absence de synthèse même qui nous permet de retrouver intuitivement nombre d'hypothèses formulées par de hardis prédécesseurs, et qu'une mise en forme plus élaborée eût précipitées à jamais dans l'oubli ; aussi faut-il se garder de vouloir débarrasser les Prolégomènes de cet enchevêtrement de fils variés, qui peuvent à l'occasion fournir des éléments pour une trame toute différente. Mon propos a donc été de donner une traduction aussi proche que possible du texte grec : claire quand s'expriment les convictions profondes de Strabon, embarrassée quand les opinions reproduites sont mal appréhendées ou les discussions insuffisamment approfondies[1].

Pour la traduction des noms propres, historiques ou géographiques, je me suis conformée, par souci d'harmonie, aux règles déjà posées et mises en œuvre par F. Lasserre dans les tomes II et III[2]. Enfin je me suis le plus souvent inspirée, pour les citations homériques, de la traduction de V. Bérard pour l'*Odyssée*, de R. Flacelière pour l'*Iliade*.

Les notes. Les notes jointes à la présente édition des livres I et II répondent à des intentions diverses.

1. Cf. l'Avertissement à l'excellente traduction de la *Géographie de Strabon* par La Porte du Theil, Coray et Letronne, Paris, 1805 : « Ceux qui sont instruits de l'état où se trouve le texte de cet ancien géographe, de l'obscurité que présentent quelquefois ses discussions, et de la diversité des sujets qu'il traite, conviendront sans peine qu'il n'est pas facile d'en offrir partout une traduction exacte et concise ; ni de saisir toujours le vrai sens qu'il attachait à ses expressions, lorsqu'elles ont rapport, ou à des opinions philosophiques dont les principes nous sont peu connus, ou à des faits isolés qui ne se rattachent à aucun point de l'histoire, ou à des développements soit physiques soit mathématiques que Strabon ne concevait ou n'exposait peut-être pas assez clairement ». J'ai moi-même consulté avec grand profit cette traduction, avec plus de réticences celle, plus récente, de A. Tardieu (Paris, 1867) qui se contente souvent d'éluder les difficultés. La traduction anglaise de H. L. Jones (Londres, 1917) m'a rendu maints services.

2. Une seule exception pour « Marseille », préféré à Massalia par souci de simplicité et parce que, dans les Prolégomènes, seul le lieu géographique est en cause.

Elles indiquent d'abord de manière aussi précise que possible l'origine et l'importance des emprunts, directs ou indirects, ou plus exactement elles déterminent l'étendue des citations de Strabon qui constituent tout ou partie de la tradition indirecte pour les auteurs dont il s'inspire. Les fragments ainsi attribués à Ératosthène sont délimités par référence implicite à H. Berger, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880 ; ceux attribués à Hipparque le sont par référence implicite à H. Berger, *Die geographischen Fragmente des Hipparch*, Leipzig, 1869, explicite à D. R. Dicks, *The Geographical Fragments of Hipparchus*, Londres, 1960. Les « emprunts » à Posidonius, Apollodore, et aux historiens divers sont mentionnés d'après F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker* ; Polybe est cité d'après l'édition Büttner-Wobst (Leipzig, 1882-1904) ; Pythéas par référence à H. J. Mette, *Pytheas von Massalia*, Berlin, 1952 ; Cratès[1] d'après H. J. Mette, *Sphairopoiia*, Munich, 1936 ; Démétrios de Scepsis d'après R. Gaede, *Demetrii Scepsii quae supersunt*, Greifswald, 1880 ; les philosophes d'après H. Diels, *Die Fragmente der Vorsokratiker* (*VS*), ou F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, ou J. von Arnim, *Stoicorum veterum fragmenta (S. V. F.)*. Dans chacun de ces cas, les indications entre parenthèses renvoient aux lignes (et éventuellement aux pages) du texte grec correspondant.

En second lieu, les notes donnent les éclaircissements topographiques nécessaires : équivalences pour certains noms de lieux, conversion de certaines distances en mesures modernes, comparaison avec la réalité. Mais j'ai préféré souvent, pour ne pas alourdir inutilement, renvoyer le lecteur soit à la carte détaillée du Moyen Orient placée en fin de tome, soit à la carte générale du « monde habité selon Strabon » qui lui fait suite, soit aux livres de description régionale, notamment pour la description des terres et des mers en II, 5, 18

1. Les références à Mette sont souvent implicites pour Cratès, vu la fréquence des citations.

à 33, où l'énumération des équivalents modernes eût été particulièrement fastidieuse.

La conversion des distances en mesures modernes pose dans les Prolégomènes des problèmes particuliers, étudiés dans le lexique grec à l'article στάδιον. Dans ces deux livres de géographie générale, largement fondés sur les travaux d'Ératosthène et d'Hipparque, on peut admettre en première approximation que le stade vaut soit 157,5 m, stade dit d'Ératosthène, soit, géométriquement, 158,7 m, la sept centième partie du degré terrestre (c'est le stade d'Hipparque tel que le définit Strabon en II, 5, 34), valeurs pratiquement équivalentes. C'est donc par rapport à ce stade que j'ai le plus souvent opéré les conversions, sauf dans les passages où Strabon indique nommément les distances d'après Polybe, ou encore dans la description des terres et des mers (II, 5, 18-33) où les mesures concernant l'ouest du monde habité sont vraisemblablement empruntées à Artémidore relayé par Posidonius[1].

Il m'a semblé opportun également, dans ces livres consacrés à l'établissement de la carte, de convertir en degrés de latitude quand l'occasion y invitait les distances exprimées en stades ; c'était le moyen de rester fidèle à l'esprit des astronomes comme Hipparque ou des géomètres comme Ératosthène[2] sur qui se fonde Strabon au premier chef ici. En revanche j'ai plus rarement utilisé les conversions en degrés de longitude, toujours plus arbitraires vu la rareté des données astronomiques (observations d'éclipses) qui auraient permis de fixer les écarts avec exactitude.

En dernier lieu, et c'est le plus important à notre avis, les notes essaient de fournir tous les éclaircisse-

1. Rappelons que le stade de Polybe vaut 177,7 m et le stade d'Artémidore, dont use le plus souvent Strabon dans la description régionale, 185 m.

2. Celui-ci utilisait en fait, non pas le degré, 360e partie de la circonférence, introduit seulement par Hipparque, mais la 60e partie de la circonférence. La conversion en degrés est donc, pour Ératosthène, fidèle à l'esprit, non à la lettre, tandis qu'elle l'est aussi à la lettre pour Hipparque.

ments techniques jugés utiles pour la compréhension de ce texte, difficile à la fois parce qu'il fait appel à des notions qui ne nous sont plus guère familières, et parce que les développements sont souvent interrompus de digressions. Elles tentent donc de cerner ces digressions, de repérer le fil conducteur dans la suite des développements, bref de rendre sensible au lecteur l'intention de l'auteur. En même temps elles voudraient l'éclairer sur les conceptions scientifiques du temps, lui rendre familiers les modes de raisonnement ou les chefs principaux de discussion.

J'ai cru utile à cet effet de placer à la fin de la 2e partie du tome I un lexique des termes difficiles, avec les références d'emploi dans le texte. Cela me permettait de faire le point sur le sens ou les sens divers à attribuer à tel ou tel mot d'usage courant mais de traduction délicate, sur les litiges concernant telle ou telle question technique, sur la nature et l'utilisation de tel ou tel instrument, de tel ou tel procédé. Le renvoi au lexique, fastidieux s'il était constant, n'est fait qu'à la première apparition du terme concerné, sans que cela soit une règle absolue : le but du lexique est essentiellement d'éclairer plus vivement une seconde lecture du texte.

Je ne saurais trop conseiller au lecteur en effet de parcourir d'abord cursivement le texte, sans se laisser arrêter par les incohérences de détail ou par les méandres de la pensée, de se pénétrer ainsi des difficultés et de l'intérêt des Prolégomènes en saisissant dans leur ensemble les développements successifs, et de ne consulter les notes et le lexique que dans une seconde lecture plus approfondie.

A la fin de la 2e partie du tome I, le lecteur trouvera deux cartes. La première doit faciliter la lecture des discussions sur les sphragides (II, 1, 22 sqq.) : c'est une carte partielle du Moyen Orient, relevée sur une carte moderne, mais sur laquelle sont portées les distances indiquées par Ératosthène ; le calque donne parallèlement les figures géométriques tracées par Hipparque.

La seconde est une carte générale du monde habité selon Strabon, ou plutôt la plus probable des cartes possibles que l'on peut tirer du texte des Prolégomènes, puisqu'il est vraisemblable que Strabon lui-même n'avait pas tracé de carte[1]. Il va sans dire que ces cartes ne sauraient remplacer le recours, indispensable dans bien des cas, à un bon atlas classique.

Bibliographie. Enfin, pour aider dans la lecture des Prolégomènes, il serait utile de consulter, comme nous l'avons fait nous-même, outre les ouvrages spéciaux déjà indiqués en note, ou les commentaires qui accompagnent les recueils de fragments déjà cités, un certain nombre d'ouvrages généraux sur l'histoire de la géographie antique, ou encore sur l'histoire des sciences, qui en est le complément nécessaire ; par exemple :

H. Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, 2e édit., Leipzig, 1903 ;

P. Brunet et A. Mieli, *Histoire des sciences, Antiquité*, Paris, 1935 ;

M. Cary et E. Warmington, *The Ancient Explorers*, Londres, 1929 ;

J.-B. Delambre, *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817 ;

T. L. Heath, *Greek Astronomy*, Londres, 1932 ;

W. A. Heidel, *The Frame of the Ancient Greek Maps*, New-York, 1937 ;

O. Neugebauer, *The Exact Sciences in Antiquity*, Copenhague, 1951 ;

P. V. Neugebauer, *Tafeln zur astronomischen Chronologie*, Leipzig, 1912 ;

A. Reymond, *Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité*, 2e éd., Paris, 1955 ;

M. Rutten, *La science des Chaldéens*, Paris, 1960 ;

P. Tannery, *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1893 ;

1. Cf. M. Dubois, *Examen de la géographie de Strabon*, p. 352-353.

O. Thomson, *History of Ancient Geography*, Oxford, 1893 ;

H. F. Tozer, *A History of Ancient Geography*, 2e ed., Cambridge, 1935 ;

E. Warmington, *Greek Geography*, Londres, 1934;

Histoire générale des sciences, t. 1, *La science antique et médiévale*, Paris 1957.

Les rudiments d'astronomie, de géologie, d'océanographie nécessaires à l'intelligence du texte nous ont été fournis notamment par :

G. Bigourdan, *Gnomonique et pratique de la construction des cadrans solaires*, Paris, 1956 ;

P. Birot et J. Dresch, *La Méditerranée et le Moyen Orient*, Paris, 1953 ;

J. Bouteloup, *Vagues, marées, courants marins*, Paris, 1950 ;

A. Danjon, *Cosmographie* (classe de mathématiques), Paris, 1956 ;

A. Guilcher, *Précis d'hydrologie*, Paris, 1965 ;

E. de Martonne, *Traité de géographie physique*, t. I, 5e éd., Paris, 1935 ;

J. Rothé, *Séismes et volcans*, Paris, 1958 ;

J. Rouch, *Les océans*, Paris, 1957.

Enfin sur Strabon lui-même et sa conception de la géographie exposée dans les Prolégomènes, on peut consulter :

W. Aly, *Strabon von Amaseia* (*Strabonis Geographica* IV), Bonn, 1957[1] ;

G. Aujac, *Strabon et la science de son temps, les sciences du monde*, Paris, 1966[1] ;

A. Calzoni, *Conception de la géographie d'après Strabon*, thèse, Fribourg, 1940 ;

M. Dubois, *Examen de la géographie de Strabon*, Paris, 1891[1] ;

H. F. Tozer, *Selections from Strabo*, Oxford, 1893.

1. Les références à cet ouvrage sont en principe indiquées par le seul nom de l'auteur.

*
* *

Je ne saurais manquer en terminant d'exprimer ma vive reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidée dans la conception et la réalisation de ce travail : A. Dain d'abord, M. J. Irigoin par la suite, qui n'ont cessé de me prodiguer conseils et encouragements ; également M. F. Robert qui a bien voulu me guider dans l'édition préalable de la seconde introduction.

Envers M. F. Lasserre qui fut un réviseur exact, fertile en critiques constructives, ma dette est grande ; ses suggestions multiples ont considérablement enrichi le commentaire et l'ont nettoyé de bien des maladresses. Qu'il trouve ici l'expression de ma sincère gratitude[1].

1. Le manuscrit du présent ouvrage était déjà chez l'imprimeur quand est paru chez Habelt (Bonn, 1968) le volume I des *Strabonis geographica*, contenant le texte des l. I et II, préparé par W. Aly et publié après sa mort par les soins de E. Kirsten et F. Lapp. Il était trop tard pour en tenir compte de façon systématique ; l'apparat critique n'en fera mention que dans quelques cas litigieux.

LIVRE I

SIGLA

Π Codex Geographiae rescriptus, Vat. gr. 2306,
Crypt. Z α XLIII,
Vat. gr. 2061 A,
saec. V ex.

A Parisinus gr. 1397, saec. X[II].

ω' Prototypus codicum BCEsvW, laciniarum a, codicum Catraris et Plethonis deperditorum.

B Laurentianus 28, 5, circa a. 1470.

C Parisinus gr. 1393, saec. XIII ex.

E *Epitome Vaticana*, in codice Vaticano gr. 482 seruata, saec. XIV[I].

s Parisinus gr. 1408, saec. XV ex.

v Ambrosianus G 93 sup. (gr. 418), saec. XV in.

W Athous Vatopedii 655, saec. XIV.

a Lacunarum codicis A supplementum, saec. XIII ex. additum.

Syn. Σύνοψις τῶν κόλπων τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης, in codice Vaticano gr. 175 seruata, a. 1322.

Pleth. Excerpta Gemisti Plethonis ad libros I, II, V-X spectantia in codice Marciano gr. 379 autographo seruata, a. fere 1445.

Chrest. = *Chrestomathiae e Strabonis geographicorum libris*, in codice Palatino Heidelbergensi gr. 398 seruatae, circa a. 850-875.

Psell. = Michaelis Pselli tractatus Περὶ τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος in codice Par. gr. 1630 asseruatus a F. Lasserre in *L'Antiquité classique*, 18, 1959, 76-79 editus.

Hypot. = *Hypotyposis Geographiae Compendiaria*, in codice Londin. add. 19391 seruata, saec. XIV.

A^{pc}, B^{pc}, etc. emendatio scribae ipsius (scriptura primaria, siglo A^{ac}, B^{ac}, etc. notata, semper commemoratur, nisi legi nequit).

A^2, B^2, etc. cod. A, B, etc. manus posteriores (prioris manus scriptura semper producitur, nisi legi nequit).

Emendationes conjecturaeque nonnullae afferuntur his ex libris :

n Etonensis 141, a. 1447, codicis A apographus.

o Parisinus gr. 1394, saec. XV, cod. n apographus.

Aldina = editio princeps a. 1516 Venetiis in Aldi aedibus excusa.

G. Xylander = éd. Bâle 1549 et 1571.

I. Casaubon = éd. Paris 1620.

L.-G. Bréquigny = éd. Paris 1763 (t. 1).

J. B. Siebenkees = éd. Leipzig 1796-1818.

T. Falconer = éd. Oxford 1807.

A. Coray = éd. Paris 1815-19.

G. Kramer = éd. Berlin 1844-52.

A. Meineke = éd. Leipzig 1852-53.

C. Müller-F. Dübner = éd. Paris 1853-58.

H. L. Jones = éd. Londres 1917-32.

F. Sbordone = éd. Rome 1963 (t. I).

W. Aly = éd. Bonn 1968 (t. I).

J. Geffcken : *Saturnia tellus*, Hermes 27, 1892, 381-388.

C. G. Groskurd : *Strabons Erdbeschreibung*, 4 vol., Berlin 1831.

J. Gosselin, Adnotationes ad *Géographie de Strabon traduite du grec en français* (Paris 1805-1819) a La Porte du Theil, Coray et Letronne.

A. Jacob, *Curae Strabonianae*, Revue de philologie, 36, 1912, 148-178.

H. Kallenberg, *Straboniana*, Rh. Mus., 67, 1912, 174-194.

I.-N. Madvig, *Adversaria critica ad scriptores graecos*, Copenhague 1871-1884.

T. G. Tucker, *Emendations in Strabo and Plutarch's Moralia*, Class. Quart., 3, 1909, 99-103.

T. Tyrwhitt, *Conjecturae in Strabonem*, Erlangen, 1788.

Notae. Lectio prototypi ω′ restituitur cum omnes uel plerique codices BCEsvW necnon *Syn.* et Pleth. consentiunt.

Codicum E, a, Eust., *Syn.*, Pleth. lectiones in apparatu semper commemorantur etiamsi eædem sunt atque prototypi ω′ lectiones.

LIVRE I

LES PROLÉGOMÈNES

1

[*Première introduction : géographie et philosophie*]

1. Oui, c'est affaire de philosophe, si jamais science le fut, que la science géographique, objet de notre présente étude. Du bien-fondé de cette opinion nous avons maintes preuves. Tout d'abord, les premiers qui eurent l'audace de s'attaquer à cette science furent tels : Homère ; après lui, Anaximandre de Milet et Hécatée son concitoyen, comme le reconnaît aussi Ératosthène ; puis Démocrite, Eudoxe, Dicéarque, Éphore et bien d'autres ; ou encore, après eux, Ératosthène, Polybe et Posidonius, tous des philosophes[1]. D'ailleurs la multiplicité des connaissances qui seule permet de mener à bien ce genre de travail ne se trouve que chez un homme qui a l'habitude de considérer à la fois le divin et

1. Anaximandre, *VS*, 12 A 6 ; Hécatée, *F. Gr. Hist.*, 1 T 11 a (1-10) ; Démocrite, cf. *VS*, 68 B 15 ; Eudoxe, fr. 273 b Lasserre ; Dicéarque, fr. 104 (1-10) Wehrli ; Éphore, *F. Gr. Hist.*, 70 T 19 (4-10) ; Ératosthène, fr. 1 (4-10), I A 1 (4-7) ; Posidonius, cf. 87 T 17. La première introduction est déjà tributaire de la *Géographie* d'Ératosthène, à laquelle Strabon consacre expressément la majeure partie de sa critique des prédécesseurs dans les Prolégomènes ; d'où l'abondance des redites, par exemple en ce qui concerne la défense d'Homère.

ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ

ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΩΝ ΠΡΩΤΟΝ

1

C 1-2 1. Τῆς τοῦ φιλοσόφου πραγματείας εἶναι νομίζομεν, εἴπερ ἄλλην τινά, καὶ τὴν γεωγραφικήν, ἣν νῦν προῃρήμεθα ἐπισκοπεῖν. Ὅτι δ' οὐ φαύλως νομίζομεν, ἐκ πολλῶν δῆλον. Οἵ τε γὰρ πρῶτοι θαρρήσαντες αὐτῆς ἅψασθαι τοιοῦτοί τινες ὑπῆρξαν· Ὅμηρός τε καὶ Ἀναξίμανδρος ὁ Μιλήσιος καὶ Ἑκαταῖος, ὁ πολίτης αὐτοῦ, καθὼς καὶ Ἐρατοσθένης φησί· καὶ Δημόκριτος δὲ καὶ Εὔδοξος | καὶ Δικαίαρχος καὶ Ἔφορος καὶ ἄλλοι πλείους· ἔτι δὲ οἱ μετὰ τούτους, Ἐρατοσθένης τε καὶ Πολύβιος καὶ Ποσειδώνιος, ἄνδρες φιλόσοφοι. Ἥ τε πολυμάθεια, δι' ἧς μόνης ἐφικέσθαι τοῦδε τοῦ ἔργου δυνατόν, οὐκ ἄλλου τινός ἐστιν, ἢ τοῦ τὰ θεῖα καὶ τὰ ἀνθρώπεια ἐπιβλέποντος,

---

TEST. : def. v. — Argumentum præbent o : Ὅτι οὐκ ἐκτὸς φιλοσοφίας ἡ γεωγραφικὴ πραγματεία. Ὅτι καὶ Ὅμηρος αὐτῇ πανταχοῦ τῶν ἐπῶν φαίνεται χρώμενος. Ὅτι οἱ πρότερον αὐτῇ χρησάμενοι ἐλλειπῶς ἢ ἀναρθρώτως ἢ ἐσφαλμένως ἢ ψευδῶς ἢ τοῖς αὐτοῖς ἀσυμφώνως εἰρήκασιν. Ἔλεγχοι καὶ ἀποδείξεις τοῦ εἰκότως αὐτὸν οὕτω κρίνειν. Κεφαλαιώδεις λόγοι πάσης οἰκουμένης συντόμως ὑποτυποῦντες τὴν διάθεσιν. Πίστις εἰκότων καὶ τεκμηρίων βεβαίων τοῦ κατὰ πολλὰ μέρη τὴν γῆν καὶ τὴν θάλασσαν ἐνηλλάχθαι καὶ εἰς ἀλλήλας μετατεθῆναι.

---

2 νῦν om. W.

l'humain, dont la connaissance constitue, par définition, la philosophie. De même aussi le profit multiple que l'on peut en tirer, dans des domaines si divers, qui touchent aussi bien à la vie politique et à la pratique du gouvernement qu'à la connaissance des phénomènes célestes, de la terre et de la mer avec ce qu'elles contiennent, êtres vivants, plantes, fruits, et aussi des particularités que l'on peut rencontrer dans chaque pays, exige le même genre d'homme, quelqu'un qui ait pour souci l'art de vivre et le bonheur.

Homère et l'océan circulaire.

2. Mais reprenons au début, et examinons de plus près, tour à tour, les points énoncés. Et d'abord, n'est-il pas parfaitement justifié, comme nous l'avons fait (nous et nos prédécesseurs, dont Hipparque[1]), de considérer Homère comme le promoteur de la connaissance géographique[2] ? La qualité de sa poésie le place nettement au-dessus de tous ses rivaux, passés ou à venir, mais, tout autant, sa connaissance de la vie politique qui lui a permis de s'intéresser non seulement aux exploits des hommes, avec le désir d'en connaître le plus possible et d'en transmettre le souvenir à la postérité, mais aussi aux pays dans leur individualité régionale ou dans leur rapport avec l'ensemble du monde habité, terre et mer. Jamais autrement il ne serait arrivé jusqu'aux confins extrêmes du monde, dont il fait le tour dans sa description.

3. En premier lieu, il a représenté le monde habité baigné de tous côtés par l'océan, ce qui est la stricte vérité. Puis, de ces pays lointains, il en a nommé quelques-uns ; les autres il les a suggérés par allusion à certains de leurs signes distinctifs ; c'est ainsi que de la Libye, de l'Éthiopie, des Sidoniens et des Érembes[3] (vocable par lequel il désigne vraisemblablement les Arabes Troglodytes) il parle en propres termes ; mais

1. VII, 1 (9-11) = 1 (id.) Dicks.
2. *Note complémentaire*, p. 175.
3. Allusion à l'*Odyssée*, IV, 81. Pour une discussion plus détaillée, cf. I, 2, 31 à 35.

ὧνπερ τὴν φιλοσοφίαν ἐπιστήμην φασίν. Ὡς δ' αὔτως καὶ ἡ ὠφέλεια ποικίλη τις οὖσα, ἡ μὲν πρὸς τὰ πολιτικὰ καὶ τὰς ἡγεμονικὰς πράξεις, ἡ δὲ πρὸς ἐπιστήμην τῶν τε οὐρανίων καὶ τῶν ἐπὶ γῆς καὶ θαλάττης ζῴων καὶ φυτῶν καὶ καρπῶν καὶ τῶν ἄλλων, ὅσα ἰδεῖν παρ' ἑκάστοις ἔστι, τὸν αὐτὸν ὑπογράφει ἄνδρα, τὸν φροντίζοντα τῆς περὶ τὸν βίον τέχνης καὶ εὐδαιμονίας.

2. Ἀναλαβόντες δὲ καθ' ἕκαστον ἐπισκοπῶμεν τῶν εἰρημένων ἔτι μᾶλλον. Καὶ πρῶτον ὅτι ὀρθῶς ὑπειλήφαμεν καὶ ἡμεῖς καὶ οἱ πρὸ ἡμῶν, ὧν ἐστι καὶ Ἵππαρχος, ἀρχηγέτην εἶναι τῆς γεωγραφικῆς ἐμπειρίας Ὅμηρον· ὃς οὐ μόνον ἐν τῇ κατὰ τὴν ποίησιν ἀρετῇ πάντας ὑπερβέβληται τοὺς πάλαι καὶ τοὺς ὕστερον, ἀλλὰ σχεδόν τι καὶ τῇ κατὰ τὸν βίον ἐμπειρίᾳ τὸν πολιτικόν, ἀφ' ἧς οὐ μόνον περὶ τὰς πράξεις ἐσπούδασεν ἐκεῖνος, ὅπως ὅτι πλείστας γνοίη καὶ παραδώσει τοῖς ὕστερον ἐσομένοις, ἀλλὰ καὶ τὰ περὶ τοὺς τόπους τούς τε καθ' ἕκαστα καὶ τοὺς κατὰ σύμπασαν τὴν οἰκουμένην, γῆν τε καὶ θάλατταν. Οὐ γὰρ ἂν μέχρι τῶν ἐσχάτων αὐτῆς περάτων ἀφίκετο τῇ μνήμῃ κύκλῳ περιιών.

3. Καὶ πρῶτον μὲν τῷ ὠκεανῷ περίκλυστον, ὥσπερ ἐστίν, ἀπέφαινεν αὐτήν. Ἔπειτα δὲ τῶν χωρίων τὰ μὲν ὠνόμαζε, τὰ δὲ ὑπῃνίττετο τεκμηρίοις τισί, Λιβύην μὲν καὶ Αἰθιοπίαν καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβούς, οὓς εἰκὸς λέγειν τοὺς Τρωγλοδύτας Ἄραβας, ῥητῶς λέγων, τοὺς δὲ πρὸς

TEST. : *Chrest.* I, 1 (10-11), 2 (21-22), 11 (24-25) ; def. v.

9 post ἔτι add. δὲ W ‖ 12 ὑπερβέβληται A ω' : -βέβληκε W ‖ 15 ὅτι om. W ‖ 22 ἀπέφαινεν A ω' : ἀπεμφαίνειν W [ἀποφαίνεται mg.] def. *Chrest.* ‖ 23 μὲν A : om. ω'.

pour les peuples situés vers l'orient ou vers l'occident il se contente d'une allusion, disant qu'ils sont baignés par l'océan : c'est de l'océan en effet qu'il fait se lever le soleil, dans l'océan qu'il le fait plonger, tout comme d'ailleurs les autres astres :

Le soleil venait d'atteindre les jachères,
Sortant de l'Océan aux flots profonds et calmes ;

Le clair flambeau du soleil plongea dans l'Océan,
Traînant la nuit obscure,

et il ajoute que les astres, « après leur bain », sortent de l'océan[1].

4. Des peuples d'occident, il signale le bonheur, et la douceur de leur climat, car il a vraisemblablement entendu parler de la richesse de l'Ibérie qui motiva les expéditions d'Héraclès d'abord[2], puis des Phéniciens qui mirent la main sur la majeure partie du pays[3], et enfin des Romains[4]. C'est là que demeurent les souffles du Zéphyr. C'est là également que le Poète place la plaine élyséenne où les dieux vont envoyer Ménélas :

Vers les Champs-Élysées, aux confins de la terre,
Les Immortels t'enverront, chez le blond Radamanthe,
Où coule la plus douce des vies... ;
Nulle neige, nulle forte tempête...
Mais toujours le zéphyr aux claires brises
De l'Océan s'élève[5].

5. De même, les îles des Bienheureux sont situées au large de la Maurusie, face à ses caps extrêmes vers l'ouest, à hauteur aussi des derniers contreforts de l'Ibérie au couchant ; si l'on considérait ces îles comme

1. Successivement *Iliade*, VII, 421-422 ; VIII, 485-486 ; V, 6.
2. *Note complémentaire*, p. 175.
3. La fondation de Gadéira par les Phéniciens de Tyr remonterait aux entours de 1100 avant J.-C.
4. *Note complémentaire*, p. 175.
5. *Odyssée*, IV, 563-568.

ταῖς ἀνατολαῖς καὶ δύσεσιν αἰνιττόμενος ἐκ τοῦ τῷ ὠκεανῷ κλύζεσθαι· ἐντεῦθεν γὰρ ἀνίσχοντα ποιεῖ τὸν ἥλιον καὶ δυόμενον εἰς τοῦτον, ὡς δ' αὔτως καὶ τὰ ἄστρα·

ἠέλιος μὲν ἔπειτα νέον προσέβαλλεν ἀρούρας,
ἐξ ἀκαλαρρείταο βαθυρρόου Ὠκεανοῖο·

ἐν δ' ἔπεσ' Ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
ἕλκον νύκτα μέλαιναν,

καὶ τοὺς ἀστέρας « λελουμένους » ἐξ ὠκεανοῦ λέγει.

4. Τῶν δ' ἑσπερίων ἀνδρῶν καὶ τὴν εὐδαιμονίαν ἐμφανίζει καὶ τὴν εὐκρασίαν τοῦ περιέχοντος, πεπυσμένος, ὡς ἔοικε, τὸν Ἰβηρικὸν πλοῦτον, ἐφ' ὃν καὶ Ἡρακλῆς ἐστράτευσε καὶ οἱ Φοίνικες ὕστερον, οἵπερ καὶ κατέσχον τὴν πλείστην ἀρχήν, μετὰ δὲ ταῦτα Ῥωμαῖοι. Ἐνταῦθα γὰρ αἱ τοῦ Ζεφύρου πνοαί. Ἐνταῦθα δὲ καὶ | τὸ Ἠλύσιον ποιεῖ πεδίον ὁ ποιητής, εἰς ὃ πεμφθήσεσθαί φησι τὸν Μενέλαον ὑπὸ τῶν θεῶν·

ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς,
τῇ περ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει·
οὐ νιφετός, οὔτ' ἂρ χειμὼν πολύς,
ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησι.

5. Καὶ αἱ τῶν μακάρων δὲ νῆσοι πρὸ τῆς Μαυρουσίας εἰσὶ τῆς ἐσχάτης πρὸς δύσιν, καθ' ὃ μέρος συντρέχει καὶ τῆς Ἰβηρίας τὸ ταύτῃ πέρας· ἐκ δὲ τοῦ ὀνόματος δῆλον,

---

TEST. : *Chrest.* I, 2 (3-6) ; Eust. *Hom.* 1509, 26 (9-11, 14-15, 23-24) ; def. v.

---

2 ἐντεῦθεν A : ἐνθένδε ω' a || 4 προσέβαλλεν *Chrest.* A C : -έβαλεν WsB || ἀρούρας *Chrest.* ω' : -ραις A || 5 ἀκαλαρρείταο *Chrest.* ω' : -λαρεί- As || 11 πλοῦτον C[2] Casaubon : πλοῦν A ω' Eust. || 13 δὲ ταῦτα A : ταῦτα δὲ ω' || 25 ταύτῃ B[pc] : ταύτης A ω'.

heureuses (le nom même l'indique), c'était à cause de leur proximité avec des régions qui l'étaient aussi.

6. Sur les Éthiopiens qui sont, au bord de l'océan, les plus lointains des hommes, Homère s'exprime clairement ; sur ce qu'ils sont les plus lointains des hommes, dans le vers :

Les Éthiopiens divisés en deux, au bout du monde[1]

(et ce n'est pas sans raison qu'il dit « divisés en deux », comme nous le montrerons plus loin) ; sur ce qu'ils habitent au bord de l'océan, quand il dit :

Car Zeus, vers l'Océan, chez les preux Éthiopiens
Est parti hier, pour festoyer[2].

En revanche, pour indiquer que les extrémités de la terre au nord sont en bordure de l'océan, il procède par allusion, disant à propos de l'Ourse,

Seule, elle est dispensée des bains dans l'Océan[3].

D'une part en effet, par Ourse et Chariot, il désigne clairement le cercle arctique[4] ; autrement, alors que tant d'astres accomplissent leurs révolutions dans cette même partie du ciel toujours visible, il n'aurait pas dit de l'Ourse que, « seule, elle est dispensée des bains dans l'océan ». Aussi est-ce un tort de l'accuser d'ignorance, sous prétexte qu'il ne connaîtrait qu'une Ourse au lieu des deux : il est peu probable que l'autre n'ait pas été déjà repérée comme constellation[5], mais c'est seulement à partir du moment où les Phéniciens l'eurent nommément désignée et en eurent fait usage dans la navigation que cette disposition d'étoiles fut adoptée aussi chez les Grecs (c'est ce qui est arrivé pour la Chevelure de Bérénice et pour Canope[6] qui n'ont reçu un nom que d'hier ou d'avant-hier, tandis que beaucoup

1. *Odyssée*, I, 23.
2. *Iliade*, I, 423-4. Sur la place de l'Éthiopie et la situation de l'océan autour du monde habité, cf. I, 2, 24.
3. *Odyssée*, V, 275 et *Iliade*, XVIII, 489.
4. Cf. le lexique grec.
5-6. *Notes complémentaires*, p. 175.

ὅτι καὶ ταύτας ἐνόμιζον εὐδαίμονας διὰ τὸ πλησιάζειν τοιούτοις χωρίοις.

6. Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε καὶ οἱ Αἰθίοπες ἐπὶ τῷ ὠκεανῷ ἔσχατοι, δηλοῖ· ὅτι μὲν ἔσχατοι,

> Αἰθίοπες, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,

οὐδὲ τοῦ « διχθὰ δεδαίαται » φαύλως λεγομένου, ὡς δειχθήσεται ὕστερον· ὅτι δ' ἐπὶ τῷ ὠκεανῷ,

> Ζεὺς γὰρ ἐς Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
> χθιζὸς ἔβη μετὰ δαῖτα.

Ὅτι δὲ καὶ ἡ πρὸς ταῖς ἄρκτοις ἐσχατιὰ παρωκεανῖτίς ἐστιν, οὕτως ἠνίξατο εἰπὼν περὶ τῆς ἄρκτου

> οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο.

Διὰ μὲν γὰρ τῆς ἄρκτου καὶ τῆς ἁμάξης τὸν ἀρκτικὸν δηλοῖ· οὐ γὰρ ἂν τοσούτων ἀστέρων ἐν τῷ αὐτῷ χωρίῳ περιφερομένων τῷ ἀεὶ φανερῷ οἴην ἄμμορον εἶπε λοετρῶν ὠκεανοῖο. Ὥστ' οὐκ εὖ ἀπειρίαν αὐτοῦ καταγινώσκουσιν, ὡς μίαν ἄρκτον ἀντὶ δυεῖν εἰδότος· οὐδὲ γὰρ εἰκὸς ἦν πω τὴν ἑτέραν μὴ ἠστροθετῆσθαι, ἀλλ' ἀφ' οὗ οἱ Φοίνικες ἐσημειώσαντο καὶ ἐχρῶντο πρὸς τὸν πλοῦν, παρελθεῖν καὶ εἰς τοὺς Ἕλληνας τὴν διάταξιν ταύτην, ὥσπερ καὶ τὸν Βερενίκης πλόκαμον, καὶ τὸν Κάνωβον, ἐχθὲς καὶ πρώην

TEST. : *Chrest.* I, 2 (8-9, 12) ; Eust. *Hom.* 1155, 33 (16-18) ; def. v.

5-6 ἔσχατοι — δεδαίαται om. W ‖ 13-16 διὰ μὲν — ὠκεανοῖο om. Ws ‖ 16 οὐκ εὖ Casaubon : οὐκέτ' A ω' ‖ 18 μὴ del. A²C² Xylander ‖ ἠστροθετῆσθαι ω' : -θετεῖσθαι A ‖ 19 παρελθεῖν A ω' : -θὼν W ‖ 20 διάταξιν A ω' : διάστασιν a.

d'autres astres restent encore aujourd'hui anonymes, comme le déclare Aratos[1]. Et donc Cratès[2] a tort d'écrire :

Seul, il est dispensé des bains,

voulant éviter ce qu'il n'y a pas à éviter[3]. Mieux vaut Héraclite[4] ; il est plus fidèle à Homère quand, à son exemple, il nomme l'Ourse à la place du cercle arctique : « comme frontières de l'aube et du soir, l'Ourse, et face à l'Ourse, les claires brises de Zeus ». Car c'est le cercle arctique qui forme la limite du levant et du couchant, et non point l'Ourse. Ainsi donc par Ourse, qu'il appelle aussi Chariot, et dont il dit qu'« elle guette Orion »[5], Homère désigne clairement le cercle arctique. D'autre part[6] c'est l'horizon qu'il suggère quand il parle de l'océan dans lequel il fait se lever et se coucher les astres. Quand il dit que l'Ourse accomplit sa révolution en cet endroit sans toucher à l'océan, il sait bien que, en un point, l'extrême nord de l'horizon coïncide avec le cercle arctique. Si nous interprétons le texte poétique suivant ces données, il nous faut admettre d'abord que l'horizon est ce qui, de la terre, est en bordure de l'océan, ensuite que le cercle arctique touche la terre, sensiblement pourrait-on dire, au point le plus septentrional de ce qui est habité, de sorte que, d'après Homère, cette partie de la terre serait baignée par l'océan.

De même, les peuples qui vivent dans les pays du nord, il les connaît parfaitement bien : il ne les désigne pas clairement par leur nom sans doute (et d'ailleurs aujourd'hui encore, il n'existe pas pour eux de nom qui soit universellement reconnu), mais il en parle d'après

1. *Phénomènes*, 146, 370-385, 391.
2. Fr. 25 c (p. 67, 3 - 69, 2) Mette.
3. *Note complémentaire*, p. 176.
4. *VS*, 22 B 120 (5-8).
5. *Odyssée*, V, 273-4 ; *Iliade*, XVIII, 487-8.
6. Ce « d'autre part » est aussi la réponse au « d'une part » de la page précédente.

κατωνομασμένον, πολλοὺς δ' ἔτι νῦν ἀνωνύμους ὄντας, καθάπερ καὶ Ἄρατός φησιν. Οὐδὲ Κράτης οὖν ὀρθῶς γράφει·

οἷος δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν,

φεύγων τὰ μὴ φευκτά. Βελτίων δ' Ἡράκλειτος καὶ ὁμηρικώτερος, ὁμοίως ἀντὶ τοῦ ἀρκτικοῦ τὴν ἄρκτον ὀνομάζων· « ἠοῦς καὶ ἑσπέρας τέρματα ἡ ἄρκτος, καὶ ἀντίον τῆς ἄρκτου οὖρος αἰθρίου Διός. » Ὁ γὰρ ἀρκτικός ἐστι δύσεως καὶ ἀνατολῆς ὅρος, οὐχ ἡ ἄρκτος. Διὰ μὲν δὴ τῆς ἄρκτου, | ἣν καὶ ἅμαξαν καλεῖ καὶ τὸν Ὠρίωνα δοκεύειν φησί, τὸν ἀρκτικὸν δηλοῖ· διὰ δὲ τοῦ ὠκεανοῦ τὸν ὁρίζοντα, εἰς ὃν καὶ ἐξ οὗ τὰς δύσεις καὶ τὰς ἀνατολὰς ποιεῖται. Εἰπὼν δὲ αὐτοῦ στρέφεσθαι καὶ ἀμοιρεῖν τοῦ ὠκεανοῦ οἶδεν ὅτι κατὰ σημεῖον τὸ ἀρκτικώτατον τοῦ ὁρίζοντος γίνεται ὁ ἀρκτικός. Ἀκολούθως δὴ τούτῳ τὸ ποιητικὸν ἁρμόσαντες τὸν μὲν ὁρίζοντα ὀφείλομεν δέχεσθαι τὸ ἐπὶ τῆς γῆς οἰκείως τῷ ὠκεανῷ, τὸν δ' ἀρκτικὸν τῆς γῆς ἁπτόμενον ὡς ἂν πρὸς αἴσθησιν κατὰ τὸ ἀρκτικώτατον τῆς οἰκήσεως σημεῖον· ὥστε καὶ τοῦτο τὸ μέρος τῆς γῆς κλύζοιτ' ἂν τῷ ὠκεανῷ κατ' αὐτόν.

Καὶ τοὺς ἀνθρώπους δὲ οἶδε τοὺς προσβορέους μάλιστα, οὓς ὀνομαστὶ μὲν οὐ δηλοῖ (οὐδὲ γὰρ νῦν που κοινὸν αὐτοῖς ὄνομα κεῖται πᾶσι), τῇ διαίτῃ δὲ φράζει, νομάδας

TEST. : *Chrest.* I, 2 (11); Eust. *Hom.* 916, 29 (23); def. v.

7 τέρματα om. W || 16 τὸν ἐπὶ Casaubon || 19 τῆς γῆς om. W || 22 που A ω' : πω a.

leur mode de vie, usant des termes de « nomades », de « fiers éleveurs de cavales », de « mangeurs de laitages », de « sans ressources »[1].

Continuité de l'océan.

7. Il indique également la position circulaire de l'océan autour de la terre quand il fait ainsi parler Héra :

Je m'en vais voir les confins de la terre féconde,
Et l'Océan, père des Dieux[2].

Il veut dire par là que tous les confins de la terre sont liés à l'océan ; et ces confins sont disposés en cercle. D'ailleurs dans le chant sur la fabrication des armes, il place l'océan en cercle tout autour du bouclier d'Achille, sur la bordure[3].

Cette même active curiosité fait qu'il n'ignore rien de ce qui concerne le flux et le reflux de l'océan ; il évoque

l'Océan au flot inverse[4]

qui

Trois fois le jour se soulève et trois fois engloutit[5].

Si cela arrive non pas trois mais deux fois, c'est peut-être qu'il s'est écarté de l'information reçue, ou qu'il y a eu erreur de graphie : l'intention du moins est claire. Pareillement, l'expression

Sortant des flots calmes[6]

fournit une indication sur le flux qui monte doucement, sans aucune espèce d'impétuosité. Posidonius[7], tirant argument de ce qu'Homère parle de rochers tantôt

1. *Iliade*, XIII, 5-6.
2. *Iliade*, XIV, 200-1.
3. *Iliade*, XVIII, 607.
4. *Iliade*, XVIII, 399 ; *Odyssée*, XX, 65.
5. *Odyssée*, XII, 105.
6. *Iliade*, VII, 422.
7. F 83 (p. 69, 11 - 70, 4).

αὐτοὺς ὑπογράφων καὶ « ἀγαυοὺς ἱππημολγοὺς γαλακτοφάγους ἀβίους τε ».

7. Καὶ ἄλλως δ' ἐμφαίνει τὸ κύκλῳ περικεῖσθαι τῇ γῇ τὸν ὠκεανόν, ὅταν οὕτω φῇ ἡ Ἥρα·

εἶμι γὰρ ὀψομένη πολυφόρβου πείρατα γαίης
Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν.

Τοῖς γὰρ πέρασι πᾶσι συνήθη λέγει τὸν ὠκεανόν, τὰ δὲ πέρατα κύκλῳ περίκειται. Ἔν τε τῇ ὁπλοποιίᾳ τῆς Ἀχιλλέως ἀσπίδος κύκλῳ περιτίθησι τὸν ὠκεανὸν ἐπὶ τῆς ἴτυος.

Ἔχεται δὲ τῆς αὐτῆς φιλοπραγμοσύνης καὶ τὸ μὴ ἀγνοεῖν τὰ περὶ τὰς πλημμυρίδας τοῦ ὠκεανοῦ καὶ τὰς ἀμπώτεις,

ἀψορρόου Ὠκεανοῖο

λέγοντα καὶ

τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναροιβδεῖ.

Καὶ γὰρ εἰ μὴ τρίς, ἀλλὰ δίς, τάχα τῆς ἱστορίας παραπεσόντος ἢ τῆς γραφῆς διημαρτημένης· ἀλλ' ἥ γε προαίρεσις τοιαύτη. Καὶ τὸ

ἐξ ἀκαλαρρείταο

δὲ ἔχει τινὰ ἔμφασιν τῆς πλημμυρίδος, ἐχούσης τὴν ἐπίβασιν πραεῖαν καὶ οὐ τελέως ῥοώδη. Ποσειδώνιος δὲ

TEST. : Eust. *Hom.* 916, 29 (1-2) ; 688, 50 (19-22) ; *Chrest.* I, 2 (5-6), 3 (12-22) ; def. v.

---

4 φῇ C[pc] : φησὶν A ω' ‖ 7 πᾶσι A : om. ω' ‖ λέγει A ω' : λέγειν W ‖ 11 φιλοπραγμοσύνης A ω' : πολυπραγμ- a ‖ 12 πλημμυρίδας A ω' : -ρίας B[pc] ‖ 14 ἀψορρόου A ω' : ἀψυρρ- *Chrest.* ‖ 15 λέγοντα Aldina : -τι A ω' ‖ 16 ἀναροιβδεῖ *Chrest.* A ω' : ἀναρροιβ- A[2] ‖ 17-18 παραπεσόντος A ω' : -πεσούσης a B[2] ἡ ἱστορία παρέπεσεν *Chrest.*

recouverts, tantôt mis à nu[1], et de ce qu'il appelle l'océan un fleuve, conjecture que courant impétueux[2] indique ce qui a rapport au flux. Le premier argument est bon, le second est dénué de sens ; car la montée du flux n'a jamais ressemblé au courant d'un fleuve, et encore moins le reflux. Le raisonnement de Cratès[3] offre plus de vraisemblance : Homère, dit-il, parle de « flot profond » et de « flot inverse » aussi bien que de « fleuve » quand il s'agit de tout l'océan[4]. Il parle aussi, pour une partie de l'océan, de « fleuve[5] » et de « courant du fleuve », et il est question alors non pas du tout, mais de la partie, comme lorsqu'il dit par exemple :

Quand le navire quitta le courant du fleuve Océan,
Puis atteignit les flots de la mer immense[6].

Il ne s'agit pas alors de l'océan tout entier, mais de ce courant du fleuve, dans l'océan, qui est partie de l'océan, et dont Cratès dit que c'est une sorte d'estuaire ou de golfe qui s'allonge vers le pôle sud à partir du tropique d'hiver[7] ; et donc il serait possible de quitter cet estuaire et d'être encore dans l'océan, alors qu'il n'est pas possible de quitter l'océan tout entier et d'y être encore. Homère dit d'ailleurs expressément :

quitta le courant du fleuve
Puis atteignit les flots de la mer,

laquelle n'est pas autre chose que l'océan. Ce qui veut dire, si on ne le comprend pas de cette manière : « A sa sortie de l'océan, il arriva dans l'océan ! » Mais tout cela mérite plus ample discussion.

8. Que le monde habité soit une île, c'est d'abord

1. Par ex. *Odyssée*, XII, 235-243.
2. Par ex. *Iliade*, XIV, 245.
3. Fr. 35 a (p. 69, 3 - 70, 24).
4. Pour « flot profond », *Iliade*, VII, 422 ; XIV, 311 ; *Odyssée*, XIX, 434. — Pour « flot inverse », *Iliade*, XVIII, 399 ; *Odyssée*, XX, 65. — Pour « fleuve », *Iliade*, XIV, 245 ; XVIII, 607.
5. *Odyssée*, XI, 639.
6. *Odyssée*, XII, 1-2.
7. *Note complémentaire*, p. 176.

καὶ ἐκ τοῦ σκοπέλους λέγειν τοτὲ μὲν καλυπτομένους, τοτὲ δὲ γυμνουμένους, καὶ ἐκ τοῦ ποταμὸν φάναι τὸν ὠκεανὸν εἰκάζει τὸ ῥοῶδες αὐτοῦ τὸ περὶ τὰς πλημμυρίδας ἐμφανίζεσθαι. Τὸ μὲν οὖν πρῶτον εὖ, τὸ δὲ δεύτερον οὐκ ἔχει λόγον· οὔτε γὰρ ποταμίῳ ῥεύματι ἔοικεν ἡ τῆς πλημμυρίδος ἐπίβασις, πολὺ δὲ μᾶλλον ἡ ἀναχώρησις οὐ τοιαύτη. Ὅ τε τοῦ Κράτητος λόγος διδάσκει τι πιθανώτερον· βαθύρρουν μὲν γὰρ καὶ ἄψορρον λέγει, ὁμοίως δὲ καὶ ποταμὸν τὸν ὅλον ὠκεανόν. | Λέγει δὲ καὶ μέρος τοῦ ὠκεανοῦ τι ποταμὸν καὶ ποταμοῖο ῥόον, οὐ τοῦ ὅλου, ἀλλὰ τοῦ μέρους, ὅταν οὕτω φῇ·

αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὠκεανοῖο
νηῦς, ἀπὸ δ' ἵκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο.

Οὐ γὰρ τὸν ὅλον, ἀλλὰ τὸν ἐν τῷ ὠκεανῷ τοῦ ποταμοῦ ῥόον μέρος ὄντα τοῦ ὠκεανοῦ, ὅν φησιν ὁ Κράτης ἀνάχυσίν τινα καὶ κόλπον ἐπὶ τὸν νότιον πόλον ἀπὸ τοῦ χειμερινοῦ τροπικοῦ διήκοντα· τοῦτον γὰρ δύναιτ' ἄν τις ἐκλιπὼν ἔτι εἶναι ἐν τῷ ὠκεανῷ, τὸν δὲ ὅλον ἐκλιπόντα ἔτι εἶναι ἐν τῷ ὅλῳ, οὐχ οἷόν τε. Ὅμηρος δέ γε οὕτω φησί·

ποταμοῖο λίπεν ῥόον,
ἀπὸ δ' ἵκετο κῦμα θαλάσσης,

ἥτις οὐκ ἄλλη τίς ἐστιν, ἀλλὰ ὠκεανός. Γίνεται οὖν, ἐὰν ἄλλως δέχῃ, ἐκβὰς ἐκ τοῦ ὠκεανοῦ, ἦλθεν εἰς τὸν ὠκεανόν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν μακροτέρας ἐστὶ διαίτης.

8. Ὅτι δὲ ἡ οἰκουμένη νῆσός ἐστι, πρῶτον μὲν ἐκ τῆς

TEST. : *Chrest.* I, 4 (1-2, 4) ; Eust. *Hom.* 1704, 48 (12-15) ; 1704, 49 (22-23) ; def. v.

---

11 φῇ A ω' : φησὶ B || 14-18 τοῦ ποταμοῦ — ὠκεανῷ om. C rest. C[s] mg. || 23 ἐκβὰς A ω' : ἔκβασιν W def. Eust.

l'expérience sensible qui nous force à l'admettre. De tous côtés, en quelque direction qu'il ait été possible d'atteindre les confins de la terre qui nous porte, l'on rencontre la mer, que précisément nous nommons océan ; là où il n'est pas donné aux sens de nous le faire admettre, le raisonnement le démontre. En effet le bord oriental, du côté des Indes, et le bord occidental, du côté de l'Ibérie et de la Maurusie, peuvent être contournés en bateau jusque très loin en direction du sud ou du nord ; ce qui reste d'inexploré jusqu'à présent, du fait qu'il n'y a jamais eu de rencontre entre bateaux naviguant en sens inverse, n'est pas considérable, si l'on en juge par les distances parallèles[1] qu'il nous est possible de parcourir. Or il n'est pas vraisemblable que l'océan Atlantique soit partagé en deux mers, avec comme séparation des isthmes[2] aussi étroits, qui empêcheraient le tour complet : il faut plutôt le croire confluent et continu. En effet les navigateurs[3] qui ont entrepris le circuit, puis ont fait demi-tour, disent que ce n'est pas l'obstacle d'un continent qui, les empêchant d'aller plus avant, les a forcés de rebrousser chemin, mais le dénûment et la solitude, la mer n'en continuant pas moins à leur offrir le passage.

Voilà qui s'accorde mieux également avec le régime océanique du flux et du reflux : c'est partout de la même manière assurément que se produisent les modifications, les accroissements ou les diminutions, ou de manière très voisine, comme si le mouvement était produit par une mer unique et pour une cause unique[4].
9. Hipparque[5] en effet n'est guère convaincant lorsqu'il contredit cette opinion[6] en soutenant que le régime de l'océan n'est pas uniforme en tout lieu, et que, l'admet-

1. Ce sont les distances équivalentes en longitude, c'est-à-dire comprises entre deux méridiens ; on s'en sert couramment pour l'établissement de la carte (cf. II, 5, 16).

2-4. *Notes complémentaires*, p. 177.

5. VIII, 1 (p. 71, 11 - 72, 3) = 4 (p. 71, 24 - 72, 3) Dicks.

6. Ératosthène, 11 A 13 (p. 71, 19 - 72, 3).

αἰσθήσεως καὶ τῆς πείρας ληπτέον. Πανταχῇ γάρ, ὁπουποτοῦν ἐφικτὸν γέγονεν ἀνθρώποις ἐπὶ τὰ ἔσχατα τῆς γῆς προελθεῖν, εὑρίσκεται θάλαττα, ἣν δὴ καλοῦμεν ὠκεανόν· καὶ ὅπου δὲ τῇ αἰσθήσει λαβεῖν οὐχ ὑπῆρξεν, ὁ λόγος δείκνυσι. Τὸ μὲν γὰρ ἑωθινὸν πλευρόν, τὸ κατὰ τοὺς Ἰνδούς, καὶ τὸ ἑσπέριον, τὸ κατὰ τοὺς Ἴβηρας καὶ τοὺς Μαυρουσίους, περιπλεῖται πᾶν ἐπὶ πολὺ τοῦ τε νοτίου μέρους καὶ τοῦ βορείου· τὸ δὲ λειπόμενον ἄπλουν ἡμῖν μέχρι νῦν τῷ μὴ συμμῖξαι μηδένας ἀλλήλοις τῶν ἀντιπεριπλεόντων οὐ πολύ, εἴ τις συντίθησιν ἐκ τῶν παραλλήλων διαστημάτων τῶν ἐφικτῶν ἡμῖν. Οὐκ εἰκὸς δὲ διθάλαττον εἶναι τὸ πέλαγος τὸ Ἀτλαντικόν, ἰσθμοῖς διειργόμενον οὕτω στενοῖς τοῖς κωλύουσι τὸν περίπλουν, ἀλλὰ μᾶλλον σύρρουν καὶ συνεχές. Οἵ τε γὰρ περιπλεῖν ἐγχειρήσαντες, εἶτα ἀναστρέψαντες, οὐχ ὑπὸ ἠπείρου τινὸς ἀντιπιπτούσης καὶ κωλυούσης τὸν ἐπέκεινα πλοῦν ἀνακρουσθῆναί φασιν, ἀλλὰ ὑπὸ ἀπορίας καὶ ἐρημίας, οὐδὲν ἧττον τῆς θαλάττης ἐχούσης τὸν πόρον.

Τοῖς τε πάθεσι τοῦ ὠκεανοῦ τοῖς περὶ τὰς ἀμπώτεις καὶ τὰς πλημμυρίδας ὁμολογεῖ τοῦτο μᾶλλον· πάντη γοῦν ὁ αὐτὸς τρόπος τῶν τε μεταβολῶν ὑπάρχει καὶ τῶν αὐξήσεων καὶ μειώσεων, ἢ οὐ πολὺ παραλλάττων, ὡς ἂν ὑπὸ ἑνὸς πελάγους τῆς κινήσεως ἀποδιδομένης καὶ ἀπὸ μιᾶς αἰτίας. 9. Ἵππαρχος δ' οὐ πιθανός ἐστιν ἀντιλέγων τῇ δόξῃ ταύτῃ, ὡς οὔθ' ὁμοιοπαθοῦντος τοῦ ὠκεανοῦ πανταχοῦ, | οὔτ', εἰ δοθείη τοῦτο, ἀκολουθοῦντος αὐτῷ τοῦ

TEST. : *Chrest.* I, 5 (19-24) ; def. v.

---

1 πανταχῇ A ω' : -χοῦ C || 1-2 ὁπουποτοῦν A ω' : -ποτ' ἂν C || 3 προελθεῖν A ω' : παρ- a || 5 δείκνυσι A ω' : ἐνδείκνυσιν W || 11 διθάλαττον ω' a : -ταν A || 22 ὑπὸ A ω' : ὑφ' B def. *Chrest.* || 25-26 πανταχοῦ *Chrest.* ω' : παντελῶς a def. A || 26 τοῦ A : τὸ ω'.

trait-on, il ne s'ensuivrait pas que l'océan Atlantique, sur tout le tour, soit d'un seul tenant (pour la non-concordance des mouvements, il invoque le témoignage de Séleucos de Babylone). Quant à nous, pour plus ample informé au sujet de l'océan et des marées, nous renvoyons à Posidonius[1] et Athénodore[2] qui ont acquis une grande maîtrise sur ces problèmes. Pour notre propos actuel, qu'il nous suffise de dire que, pour ce qui est de l'uniformité de régime, mieux vaut y croire : plus il y aura d'élément liquide répandu autour de la terre, plus les astres du ciel seront solidement tenus par les vapeurs qui s'en exhalent[3].

La mer Intérieure. 10. Si les extrémités et le pourtour du monde habité sont bien connus du Poète qui les décrit avec exactitude, il en va de même pour la mer Intérieure. En effet, tout autour, l'on trouve bien, en partant des Colonnes d'Hercule, la Libye, l'Égypte et la Phénicie ; puis la côte qui enserre Chypre ; à la suite, le pays des Solymes, la Lycie et la Carie ; puis le littoral compris entre Mycale et la Troade, les îles côtières (qu'il cite toutes) ; à la suite, la côte de Propontide et du Pont-Euxin jusqu'à la Colchide, terme de l'expédition de Jason. Bien plus, il connaît le Bosphore Cimmérien, puisqu'il connaît les Cimmériens ; il n'aurait pu en effet tout à la fois connaître le nom des Cimmériens et ignorer le peuple qui, de son temps ou peu auparavant[4], avait parcouru tout le pays depuis le Bosphore jusqu'à l'Ionie. Il fait allusion assurément au climat de leur contrée, qui n'est que ténèbres, quand il les dit

Noyés dans la brume et les nuages ; jamais pour eux
Le soleil brillant ne reluit ;
Une nuit de mort les accable[5].

1. F 82 (71, 24 - 72, 9).
2. *F. Gr. Hist.* 746 F 6 a (3-6).
3-4. *Notes complémentaires*, p. 178.
5. *Odyssée*, XI, 15-16 et 19. Au vers 16, le texte homérique porte καταδέρκεται.

σύρρουν εἶναι πᾶν τὸ κύκλῳ πέλαγος τὸ Ἀτλαντικόν, πρὸς τὸ μὴ ὁμοιοπαθεῖν μάρτυρι χρώμενος Σελεύκῳ τῷ Βαβυλωνίῳ. Ἡμεῖς δὲ τὸν μὲν πλείω λόγον περὶ τοῦ ὠκεανοῦ καὶ τῶν πλημμυρίδων εἰς Ποσειδώνιον ἀναβαλλόμεθα καὶ Ἀθηνόδωρον, ἱκανῶς διακρατήσαντας τῶν περὶ τούτων λόγων. Πρὸς δὲ τὰ νῦν ἐπὶ τοσοῦτον λέγομεν, ὅτι πρός τε τὴν ὁμοιοπάθειαν οὕτω βέλτιον νομίσαι· τά τε οὐράνια συνέχοιτ' ἂν κρεῖττον ταῖς ἐντεῦθεν ἀναθυμιάσεσιν, εἰ πλεῖον εἴη τὸ ὑγρὸν περικεχυμένον.

10. Ὥσπερ οὖν τὰ ἔσχατα καὶ τὰ κύκλῳ τῆς οἰκουμένης οἶδε καὶ φράζει σαφῶς ὁ ποιητής, οὕτω καὶ τὰ τῆς θαλάττης τῆς ἐντός. Περιέχει γὰρ ταύτην ἀπὸ Στηλῶν ἀρξαμένοις Λιβύη τε καὶ Αἴγυπτος καὶ Φοινίκη, ἑξῆς δὲ ἡ πέριξ τῆς Κύπρου, εἶτα Σόλυμοι καὶ Λυκίοι καὶ Κᾶρες, μετὰ δὲ τούτους ἡ μεταξὺ Μυκάλης καὶ τῆς Τρῳάδος ἠϊὼν καὶ αἱ προκείμεναι νῆσοι, ὧν ἁπασῶν μέμνηται καὶ ἐφεξῆς τῶν περὶ τὴν Προποντίδα καὶ τοῦ Εὐξείνου τὰ μέχρι Κολχίδος καὶ τῆς Ἰάσονος στρατείας. Καὶ μὴν καὶ τὸν Κιμμερικὸν βόσπορον οἶδε, τοὺς Κιμμερίους εἰδώς· οὐ δήπου τὸ μὲν ὄνομα τῶν Κιμμερίων εἰδώς, αὐτοὺς δὲ ἀγνοῶν, οἳ κατ' αὐτὸν ἢ μικρὸν πρὸ αὐτοῦ μέχρι Ἰωνίας ἐπέδραμον τὴν γῆν τὴν ἐκ βοσπόρου πᾶσαν. Αἰνίττεται γοῦν καὶ τὸ κλίμα τῆς χώρας αὐτῶν ζοφῶδες ὄν, καὶ ὥς φησιν,

ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιλάμπεται,
ἀλλ' ἐπὶ νὺξ ὀλοὴ τέταται.

TEST. : *Chrest.* I, 6 (12-16) ; Eust. *Hom.* 1671, 43 (22-24) ; def. v.

---

2 μὴ om. W ‖ 5 διακρατήσαντας A ω' : -τες W ‖ 5-6 τῶν ... λόγων A [τῶν periit] C[pc] : τὸν ... λόγον WsBC[ac] ‖ 12 ἀρξαμένοις Kramer : ἀρξάμενος A ω' ἀρξαμένη a def. *Chrest.* ‖ 16 ἁπασῶν A ω' : ἁπάντων Casaubon def. *Chrest.* ‖ 22 τὴν[2] om. B.

Il a connaissance aussi de l'Istros, puisqu'il mentionne les Mysiens, peuplade thrace qui habite les bords de l'Istros. De même, il connaît le littoral attenant, la côte thrace jusqu'au Pénée, car il nomme la Péonie, l'Athos, l'Axios et les îles qui leur font face. Puis c'est le littoral de la Grèce jusqu'à la Thesprotie : il le cite tout au long. Il connaît également le détail des côtes d'Italie, car il nomme Témésa et la Sicile[1], et aussi les rivages d'Ibérie et leur félicité, dont nous venons de parler[2].

S'il apparaît quelque lacune dans la succession des pays, c'est très excusable, car même le géographe de profession néglige beaucoup de détails dans une description régionale. Homère est excusable tout autant s'il a entremêlé d'éléments fabuleux des récits qui ont valeur d'information et d'enseignement ; et point ne faut l'en blâmer. Car il n'est pas vrai, comme le prétend Ératosthène[3], que tout poète vise à captiver sans aucun souci d'instruire ; c'est tout le contraire : parmi les auteurs qui ont parlé de poésie, les plus autorisés font de la poésie la manifestation première de la philosophie. Mais nous reviendrons plus à loisir sur ce jugement d'Ératosthène quand à nouveau il sera question du Poète[4].

Les successeurs d'Homère.

11. Homère fut donc bien le promoteur de la géographie : voilà qui suffit à le montrer. Il est tout aussi clair que ses successeurs en ce domaine furent des hommes éminents, familiers de philosophie. Tout de suite après Homère, Ératosthène[5] en cite deux : Anaximandre, disciple et concitoyen de Thalès, et Hécatée

1. Par ex. *Iliade*, II, 858 (Mysiens) ; XVI, 291 (Péonie) ; XIV, 229 (Athos) ; II, 849 (Axios) ; *Odyssée*, XIV, 315 (Thesprotie) ; I, 184 (Témésa) ; XX, 383 (Sicile). Pour Témésa, cf. VI, 1, 5, et note complémentaire, t. III, p. 221.
2. En I, 1, 4.
3. I A 20 (14-16).
4. En I, 2, 3-40.
5. Ératosthène, I B 5 (p. 73, 21 - 74, 3). Anaximandre, *VS*, 12 A 6. Hécatée, auteur d'une Περίοδος γῆς, *F. Gr. Hist.* 1 T 11 b.

Γνωρίζει δὲ καὶ τὸν Ἴστρον, μεμνημένος γε Μυσῶν, ἔθνους Θρᾳκίου παροικοῦντος τὸν Ἴστρον. Καὶ μὴν καὶ τὴν ἑξῆς παραλίαν οἶδε, Θρᾳκίαν οὖσαν, μέχρι Πηνειοῦ, Παίονάς τε ὀνομάζων καὶ Ἄθω καὶ Ἀξιὸν καὶ τὰς προκειμένας τούτων νήσους. Ἑξῆς δ' ἐστὶν ἡ τῶν Ἑλλήνων παραλία μέχρι Θεσπρωτῶν, ἧς ἁπάσης μέμνηται. Καὶ μὴν καὶ τὰ τῆς Ἰταλίας ἄκρα οἶδε, Τεμέσην καλῶν καὶ Σικελούς, καὶ τὰ τῆς Ἰβηρίας ἄκρα καὶ τὴν εὐδαιμονίαν αὐτῶν, ἣν ἀρτίως ἔφαμεν.

Εἰ δέ τινα ἐν τοῖς μεταξὺ διαλείμματα φαίνεται, συγγνοίη τις ἄν· καὶ γὰρ ὁ γεωγραφῶν ὄντως πολλὰ παρίησι τῶν ἐν μέρει. Συγγνοίη δ' ἄν, καὶ εἰ μυθώδη τινὰ προσπέπλεκται τοῖς λεγομένοις ἱστορικῶς καὶ διδασκαλικῶς, καὶ οὐ δεῖ μέμφεσθαι. Οὐδὲ γὰρ ἀληθές ἐστιν, | ὅ φησιν Ἐρατοσθένης, ὅτι ποιητὴς πᾶς στοχάζεται ψυχαγωγίας, οὐ διδασκαλίας χάριν· τἀναντία γὰρ οἱ φρονιμώτατοι τῶν περὶ ποιητικῆς τι φθεγξαμένων πρώτην τινὰ λέγουσι φιλοσοφίαν τὴν ποιητικήν. Ἀλλὰ πρὸς Ἐρατοσθένη μὲν αὖθις ἐροῦμεν διὰ πλειόνων, ἐν οἷς καὶ περὶ τοῦ ποιητοῦ πάλιν ἔσται λόγος.

11. Νυνὶ δὲ ὅτι μὲν Ὅμηρος τῆς γεωγραφίας ἦρξεν, ἀρκείτω τὰ λεχθέντα. Φανεροὶ δὲ καὶ οἱ ἐπακολουθήσαντες αὐτῷ ἄνδρες ἀξιόλογοι καὶ οἰκεῖοι φιλοσοφίας· ὧν τοὺς πρώτους μεθ' Ὅμηρον δύο φησὶν Ἐρατοσθένης, Ἀναξίμανδρόν τε, Θαλοῦ γεγονότα γνώριμον καὶ πολίτην, καὶ

TEST. : *Chrest.* I, 6 (1-7, 10-11), 7 (24-25); def. v.

1 γε A ω' : δὲ C ‖ Μύσων Kramer : τοῦ Μύσων A ω' ‖ 12 προσπέπλεκται A ω' : -πέπλατται a.

de Milet ; l'un a publié la première carte de géographie, tandis que l'autre, Hécatée, a laissé un traité dont on pense qu'il est de lui par comparaison avec l'ensemble de son œuvre.

Les connaissances requises.

12. Quant à la nécessité, pour cette étude, d'une multiplicité de connaissances, elle a été exprimée par une foule d'auteurs.

Hipparque[1] a raison d'enseigner, dans son ouvrage contre Ératosthène, que, l'information géographique intéressant quiconque, simple particulier ou amateur de science, il est impossible de la saisir sans une analyse préalable des phénomènes célestes et des observations d'éclipses ; par exemple, pour Alexandrie d'Égypte, nul ne peut saisir si elle se trouve au nord ou au sud de Babylone, ni à quelle distance, sans l'examen des *climats*[2] ; de même, s'il s'agit d'évaluer les distances relatives vers l'est ou l'ouest, on ne saurait le faire avec exactitude sans la comparaison des éclipses de soleil et de lune. C'est là ce qu'il dit.

13. Au reste, tous ceux qui entreprennent de décrire les particularités régionales ont normalement à tenir compte des phénomènes célestes et de la géométrie : ils doivent préciser les formes, les dimensions, les distances, les *climats*, indiquer le degré de chaleur ou de froid, en un mot les caractères atmosphériques. Avant de construire une maison, c'est de cela que se préoccupe généralement un architecte, ou avant de fonder une ville un urbaniste ; et le géographe qui a pour mission d'examiner le monde habité dans son ensemble ne s'en soucierait pas ? C'est pourtant à lui

1. II, 1 (4-16) = 11 (id.) Dicks.
2. Voir le lexique grec.

Ἑκαταῖον τὸν Μιλήσιον· τὸν μὲν οὖν ἐκδοῦναι πρῶτον γεωγραφικὸν πίνακα, τὸν δὲ Ἑκαταῖον καταλιπεῖν γράμμα πιστούμενον ἐκείνου εἶναι ἐκ τῆς ἄλλης αὐτοῦ γραφῆς.

12. Ἀλλὰ μὴν ὅτι γε δεῖ πρὸς ταῦτα πολυμαθείας εἰρήκασι συχνοί.

Εὖ δὲ καὶ Ἵππαρχος ἐν τοῖς πρὸς Ἐρατοσθένη διδάσκει, ὅτι παντί, καὶ ἰδιώτῃ καὶ τῷ φιλομαθοῦντι, τῆς γεωγραφικῆς ἱστορίας προσηκούσης ἀδύνατον ⟨αὐτὴν⟩ λαβεῖν ἄνευ τῆς τῶν οὐρανίων καὶ τῆς τῶν ἐκλειπτικῶν τηρήσεων ἐπικρίσεως· οἷον Ἀλεξάνδρειαν τὴν πρὸς Αἰγύπτῳ, πότερον ἀρκτικωτέρα Βαβυλῶνος ἢ νοτιωτέρα, λαβεῖν οὐχ οἷός τε, οὐδ' ἐφ' ὁπόσον διάστημα, χωρὶς τῆς διὰ τῶν κλιμάτων ἐπισκέψεως· ὁμοίως τὰς πρὸς ἕω παρακεχωρηκυίας ἢ πρὸς δύσιν μᾶλλον καὶ ἧττον οὐκ ἂν γνοίη τις ἀκριβῶς, πλὴν ἢ διὰ τῶν ἐκλειπτικῶν ἡλίου καὶ σελήνης συγκρίσεων. Οὗτος δὲ δὴ τοιαῦτά φησιν.

13. Ἅπαντες ⟨δὲ⟩ ὅσοι τόπων ἰδιότητας λέγειν ἐπιχειροῦσιν οἰκείως προσάπτονται καὶ τῶν οὐρανίων καὶ γεωμετρίας, σχήματα καὶ μεγέθη καὶ ἀποστήματα καὶ κλίματα δηλοῦντες καὶ θάλπη καὶ ψύχη καὶ ἁπλῶς τὴν τοῦ περιέχοντος φύσιν. Ἐπεὶ καὶ οἶκον κατασκευάζων οἰκοδόμος ταῦτα ἂν προορῷτο καὶ πόλιν κτίζων ἀρχιτέκτων, μή τί γε ὅλην ἐπισκοπῶν τὴν οἰκουμένην ἀνήρ· πολὺ γὰρ τούτῳ προσήκει μᾶλλον. Ἐν μὲν γὰρ τοῖς

TEST. : *Chrest.* I, 7 (1-3), 8 (8-10, 14-16) ; def. v.

---

4 πολυμαθείας A ω' [-θίας C] : φιλομαθείας a || 8 αὐτὴν add. Kramer || 12 οἷός τε A C W : οἷόν τε a C^pc s B || 13-14 παρακεχωρηκυίας A s : προπαρα- ω' || 16 τοιαῦτα ω' : ταῦτα a def. A || 17 δὲ add. Casaubon || 19 σχήματα A ω' : καὶ σχήματα W || καὶ μεγέθη καὶ ἀποστήματα ω' [μέγεθος a] : om. A || 22 οἰκοδόμος — κτίζων A : om. ω' || 24 προσήκει Coray : -ῆκε A ω' || γὰρ om. W.

que cela revient bien davantage ! En effet, sur un petit espace, la position au nord ou au sud n'introduit que de minces écarts ; mais si l'on considère la circonférence totale du monde habité, le nord s'avance jusqu'à l'extrémité de la Scythie ou de la Celtique, le sud jusqu'au fin fond de l'Éthiopie[1]. Cela fait une sérieuse différence ! Tout autant que d'habiter en Inde ou en Ibérie, dans ces pays d'extrême orient ou d'extrême occident situés presque aux antipodes[2] l'un de l'autre, comme nous le savons.

14. Toutes les caractéristiques de ce genre, qui ont leur principe dans le mouvement du soleil et des astres, comme aussi dans la tendance des corps vers le milieu, nous obligent à lever les yeux vers le ciel, et à considérer les apparences des corps célestes en chacune de nos contrées : on y constate des changements considérables suivant les lieux géographiques[3]. Dans ces conditions, quand on cxpose les caractéristiques régionales, comment peut-on fournir un enseignement correct et satisfaisant si l'on ne s'est pas du tout, ou que fort peu, préoccupé de ces problèmes ? Et s'il n'est pas possible, pour en rester à un propos comme le nôtre, de tout étudier dans le détail, vu notre intention essentiellement politique, il conviendrait du moins d'aller dans ce sens aussi loin que peut nous suivre un citoyen éclairé[4] : c'est là position raisonnable.

15. Une fois qu'on a ainsi élevé sa pensée, il ne faut pas pour autant négliger le globe terrestre. Il serait plaisant en effet que, dans l'empressement à décrire clairement le monde habité, l'on osât s'attaquer à l'étude des phénomènes célestes, s'en servir pour l'enseignement, et que l'on n'ait nul souci du globe terrestre dont le monde habité cst une partie, de ses dimensions, de ses caractéristiques, de sa situation dans l'ensemble de l'univers ; que l'on ne se préoccupe pas non plus de

1-2. *Notes complémentaires*, p. 178.
3. Voir le lexique grec à οἴκησις.
4. Voir le lexique grec à πολιτικός.

μικροῖς χωρίοις τὸ πρὸς ἄρκτους ἢ πρὸς νότον κεκλίσθαι παραλλαγὴν οὐ πολλὴν ἔχει, ἐν δὲ τῷ παντὶ κύκλῳ τῆς οἰκουμένης, ⟨τὰ⟩ πρὸς ἄρκτον μὲν [τὸ] μέχρι τῶν ὑστάτων ἐστὶ τῆς Σκυθίας ἢ τῆς Κελτικῆς, μέχρι δὲ τῶν ὑστάτων Αἰθιόπων τὰ πρὸς νότον. Τοῦτο δὲ παμπόλλην ἔχει διαφοράν. Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ παρ' Ἰνδοῖς οἰκεῖν ἢ παρ' Ἴβηρσιν· ὧν τοὺς μὲν ἑῴους μάλιστα, | τοὺς δὲ ἑσπερίους, τρόπον δέ τινα καὶ ἀντίποδας ἀλλήλοις ἴσμεν.

14. Πᾶν δὲ τὸ τοιοῦτον ἐκ τῆς τοῦ ἡλίου καὶ τῶν ἄλλων ἄστρων κινήσεως τὴν ἀρχὴν ἔχον καὶ ἔτι τῆς ἐπὶ τὸ μέσον φορᾶς, ἀναβλέπειν ἀναγκάζει πρὸς τὸν οὐρανὸν καὶ πρὸς τὰ φαινόμενα παρ' ἑκάστοις ἡμῶν τῶν οὐρανίων· ἐν δὲ τούτοις ἐξαλλάξεις ὁρῶνται παμμεγέθεις τῶν οἰκήσεων. Τίς ἂν οὖν διαφορὰς τόπων ἐκτιθέμενος καλῶς καὶ ἱκανῶς διδάσκοι, μὴ φροντίσας τούτων μηδενὸς μηδ' ἐπὶ μικρόν; Καὶ γὰρ εἰ μὴ δυνατὸν κατὰ τὴν ὑπόθεσιν τὴν τοιαύτην ἅπαντα ἀκριβοῦν διὰ τὸ εἶναι πολιτικωτέραν, τό γε ἐπὶ τοσοῦτον, ἐφ' ὅσον καὶ τῷ πολιτικῷ παρακολουθεῖν δυνατόν, προσήκοι ἂν εἰκότως.

15. Ὁ δ' οὕτω μετεωρίσας ἤδη τὴν διάνοιαν οὐδὲ τῆς ὅλης ἀπέχεται γῆς. Φαίνεται γὰρ γελοῖον, εἰ τὴν οἰκουμένην γλιχόμενος σαφῶς ἐξειπεῖν τῶν μὲν οὐρανίων ἐτόλμησεν ἅψασθαι καὶ χρήσασθαι πρὸς τὴν διδασκαλίαν, τὴν δ' ὅλην γῆν, ἧς μέρος ἡ οἰκουμένη, μήθ' ὁπόση, μήθ' ὁποία τις, μήθ' ὅπου κειμένη τοῦ σύμπαντος κόσμου, μηθὲν ἐφρόντισε· μηδ', εἰ καθ' ἓν μέρος οἰκεῖται μόνον τὸ

TEST. : def. v.

3 τὰ add. Aujac : τὸ πρὸς Coray ‖ τὸ del. Coray ‖ 4 ἐστὶ — ὑστάτων om. W s ‖ 9 ἄλλων om. W ‖ 12 ἡμῶν A C : ἡμῖν W s B ‖ 14 ἂν om. W.

savoir s'il existe une seule partie habitée, ou bien s'il y en a d'autres, et de quelles dimensions ; et de même, à propos de la portion inhabitée, quelles en sont les dimensions, les caractéristiques, les causes. Il apparaît donc que, spécifiquement, la géographie touche à la fois à l'étude de la cosmographie et à celle de la géométrie, unissant ce qui vit sur terre à ce qui se meut dans le ciel, les ramenant à l'unité comme s'ils étaient tout proches, et non pas séparés

comme le ciel l'est de la terre[1].

16. Mais, à des connaissances si diverses, il nous faut ajouter encore l'information sur ce qui vit sur terre, êtres animés, plantes, et de manière générale tout ce que produisent d'utile ou de nuisible la terre et la mer ; tout ce que je dis là deviendra plus clair par la suite, me semble-t-il.

Intérêts de la géographie.

Que l'intérêt soit grand à posséder ce genre d'informations, la tradition ancienne comme le raisonnement sont là pour nous le prouver. Les poètes par exemple représentent comme les plus avancés en prudence ceux de leurs héros qui ont beaucoup voyagé et couru le monde : ils tiennent à honneur « d'avoir vu tant de cités au monde, connu tant de pensers »[2]. Ainsi Nestor se vante-t-il d'avoir séjourné chez les Lapithes qui l'avaient mandé

D'un si lointain pays ; car ils l'ont invité[3].

De même Ménélas déclare :

Vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte,
Je vins chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes,
Et jusqu'en Libye où les agneaux naissent cornus,

1. *Iliade*, VIII, 16. Pour le lien entre géographie et cosmologie, cf. K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, p. 52-53 et p. 105-106, et *Poseidonios*, p. 46-47.
2. *Odyssée*, I, 3.
3. *Iliade*, I, 270.

καθ' ἡμᾶς, ἢ κατὰ πλείω, [ἢ] καὶ πόσα · ὡς δ' αὔτως καὶ τὸ ἀοίκητον αὐτῆς πόσον καὶ ποῖόν τι καὶ διὰ τί. Ἔοικεν οὖν μετεωρολογικῇ τινι πραγματείᾳ καὶ γεωμετρικῇ συνῆφθαι τὸ τῆς γεωγραφίας εἶδος, τὰ ἐπίγεια τοῖς οὐρανίοις συνάπτον εἰς ἕν, ὡς ἐγγυτάτω ὄντα, ἀλλὰ μὴ διεστῶτα τοσοῦτον,

ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης.

16. Φέρε δὴ τῇ τοσαύτῃ πολυμαθείᾳ προσθῶμεν τὴν ἐπίγειον ἱστορίαν, οἷον ζῴων καὶ φυτῶν καὶ τῶν ἄλλων, ὅσα χρήσιμα ἢ δύσχρηστα φέρει γῆ τε καὶ θάλασσα · οἶμαι γὰρ ἐναργὲς ἂν γενέσθαι μᾶλλον ὃ λέγω.

Ὅτι δὲ καὶ τὸ ὄφελος μέγα παντὶ τῷ παραλαβόντι τὴν τοιαύτην ἱστορίαν, ἔκ τε τῆς παλαιᾶς μνήμης δῆλον καὶ ἐκ τοῦ λόγου. Οἱ γοῦν ποιηταὶ φρονιμωτάτους τῶν ἡρώων ἀποφαίνουσι τοὺς ἀποδημήσαντας πολλαχοῦ καὶ πλανηθέντας · ἐν μεγάλῳ γὰρ τίθενται τὸ « πολλῶν ἀνθρώπων ἰδεῖν ἄστεα καὶ νόον γνῶναι ». Καὶ ὁ Νέστωρ σεμνύνεται, διότι τοῖς Λαπίθαις ὡμίλησεν, ἐλθὼν μετάπεμπτος

τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης · καλέσαντο γὰρ αὐτοί.

Καὶ ὁ Μενέλαος ὡσαύτως,

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεὶς
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς
καὶ Λιβύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσι

TEST. : *Chresl.* I, 9 (2-4), 10 (4-7), 13 (16-17) ; Eust. *Hom.* 1321, 57 (20-21) ; def. v.

1 ἢ[2] del. Coray || 5 εἰς ἕν om. C || 7 ἐστ' om. W || 17 καὶ[2] om. C || 23 ἄρνες A ω' : ἄρνος W s.

ajoutant le trait caractéristique du pays :

Les moutons y engendrent trois fois l'an[1].

Le poète parle également de Thèbes d'Égypte,

où la glèbe féconde porte plusieurs récoltes[2] ;

il décrit

La ville aux cent portes, dont chacune livre
Deux cents guerriers, avec chevaux et chars[3].

Il y a dans tout cela une excellente préparation à la prudence : l'on y apprend les données physiques du pays, les divers types d'animaux et de végétaux. Ajoutons-y la connaissance de la mer, car nous sommes d'une certaine manière des êtres amphibies, et marins tout autant que terriens. Héraclès par exemple doit sans doute à l'étendue de son expérience et de son information d'être appelé

le connaisseur en grands exploits[4].

Ainsi, tout à la fois la tradition ancienne et le raisonnement viennent à l'appui de ce que nous avancions dès le début[5]. Ce me semble un excellent encouragement pour notre projet actuel que de se dire que la géographie est essentiellement orientée vers les besoins de la vie politique. En effet la scène de nos actions est constituée par la terre et la mer que nous habitons ; à petites actions, petite scène ; à grandes actions, grande scène, la plus grande de toutes étant la scène totale que nous appelons proprement monde habité, de sorte que ce serait là la scène des plus grandes actions ; les plus grands chefs de guerre sont donc ceux qui peuvent

1. *Odyssée*, IV, 83-85 et 86. Pour une discussion de ces vers, cf. I, 2, 31 sqq.
2. *Odyssée*, IV, 229.
3. *Iliade*, IX, 383-384.
4. *Odyssée*, XXI, 26.
5. *Note complémentaire*, p. 179.

προσθεὶς καὶ τὸ ἰδίωμα τῆς χώρας, |

τρὶς γὰρ τίκτει μῆλα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.

Ἐπὶ δὲ τῶν Αἰγυπτίων Θηβῶν·

τῇ πλεῖστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα,

καὶ

αἵ θ' ἑκατόμπυλοί εἰσι, διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστην
ἀνέρες ἐξοιχνεῦσι σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν.

Πάντα γὰρ τὰ τοιαῦτα παρασκευαί τινες εἰς φρόνησιν μεγάλαι τῷ μαθεῖν τῆς χώρας τὴν φύσιν καὶ ζῴων καὶ φυτῶν ἰδέας. Προσθεῖναι δὲ καὶ τὰ τῆς θαλάττης· ἀμφίβιοι γὰρ τρόπον τινά ἐσμεν καὶ οὐ μᾶλλον χερσαῖοι ἢ θαλάττιοι. Καὶ τὸν Ἡρακλέα εἰκὸς ἀπὸ τῆς πολλῆς ἐμπειρίας τε καὶ ἱστορίας λεχθῆναι

μεγάλων ἐπιίστορα ἔργων.

Ἐκ δὲ δὴ τῆς παλαιᾶς μνήμης καὶ ἐκ τοῦ λόγου μαρτυρεῖται τὰ λεχθέντα ἐν ἀρχαῖς ὑφ' ἡμῶν. Διαφερόντως δ' ἐπάγεσθαι δοκεῖ μοι πρὸς τὰ νῦν ἐκεῖνος ὁ λόγος, διότι τῆς γεωγραφίας τὸ πλέον ἐστὶ πρὸς τὰς χρείας τὰς πολιτικάς. Χώρα γὰρ τῶν πράξεών ἐστι γῆ καὶ [ἡ] θάλαττα, ἣν οἰκοῦμεν· τῶν μὲν μικρῶν μικρά, τῶν δὲ μεγάλων μεγάλη, μεγίστη δ' ἡ σύμπασα, ἥνπερ ἰδίως καλοῦμεν οἰκουμένην, ὥστε τῶν μεγίστων πράξεων αὕτη ἂν εἴη χώρα· μέγιστοι δὲ τῶν στρατηλατῶν, ὅσοι δύνανται γῆς καὶ θαλάττης ἄρχειν, ἔθνη καὶ πόλεις συνάγοντες εἰς μίαν

TEST. : *Chrest.* I, 13 (10-12), 12 (18-19) ; def. v.

---

9 μεγάλαι A C s : -λα W B || τῷ A ω' : τὸ a || 13 τε om. C || 15 δὴ om. W s || 15-16 μαρτυρεῖται Casaubon : -ρεῖ A ω' || 19 ἡ del. Coray.

exercer leur pouvoir sur la terre et sur la mer, rassemblant peuples et cités en un seul empire, régi par les mêmes structures politiques. Dans ces conditions, il est clair que la géographie tout entière est orientée vers la pratique du gouvernement : elle distribue les continents et les mers à l'intérieur ou à l'extérieur des limites du monde habité ; or une telle distinction vaut pour ceux qui voient une différence suivant que les pays sont à l'intérieur ou à l'extérieur, connus ou inconnus. Il serait plus facile de prendre en mains un pays si l'on connaissait ses dimensions, sa situation relative, les particularités originales de son climat et de sa nature. Mais le monde est fractionné en puissances diverses, et c'est à partir d'une autre métropole et d'un autre empire que les hommes d'État veulent prendre en mains la situation et étendre les limites de leur autorité ; il ne leur est pourtant pas possible de tout connaître également, pas plus qu'il ne l'est à des géographes : pour les uns comme pour les autres, c'est une question de degré. Il serait difficile en effet que tout soit également élucidé, même si le monde habité tout entier ne formait qu'un seul empire et un régime politique unique ; même alors, les régions les plus proches seraient les mieux connues. C'est elles d'ailleurs qu'il est légitime de décrire avec plus de détail, pour les faire connaître, car elles sont aussi d'un intérêt plus immédiat. Et donc, il n'y aurait rien d'étonnant que, parmi les chorographes[1], l'un s'intéressât aux Indes, un autre à l'Éthiopie, un troisième à la Grèce et à Rome. Serait-il normal en effet que le géographe des Indes parle des Béotiens avec autant de précision qu'Homère qui déclare :

Ce sont tous ceux d'Hyrie et d'Aulis la rocheuse,
De Schœnos, de Scolos[2] ?

1. Voir le lexique grec.
2. *Iliade*, II, 496-497.

ἐξουσίαν καὶ διοίκησιν πολιτικήν. Δῆλον οὖν, ὅτι ἡ γεωγραφικὴ πᾶσα ἐπὶ τὰς πράξεις ἀνάγεται τὰς ἡγεμονικάς, διατιθεῖσα ἠπείρους καὶ πελάγη τὰ μὲν ἐντός, τὰ δ' ἐκτὸς τῆς συμπάσης οἰκουμένης. Πρὸς τούτους δὲ ἡ διάθεσις, οἷς διαφέρει ταῦτα ἔχειν οὕτως ἢ ἑτέρως, καὶ γνώριμα εἶναι ἢ μὴ γνώριμα. Βέλτιον γὰρ ἂν διαχειρίζοιεν ἕκαστα, εἰδότες τὴν χώραν ὁπόση τις καὶ πῶς κειμένη τυγχάνει καὶ τίνας διαφορὰς ἴσχουσα, τάς τ' ἐν τῷ περιέχοντι καὶ τὰς ἐν αὐτῇ. Ἄλλων δὲ κατ' ἄλλα μέρη δυναστευόντων καὶ ἀπ' ἄλλης ἑστίας καὶ ἀρχῆς τὰς πράξεις προχειριζομένων καὶ ἐπεκτεινόντων τὸ τῆς ἡγεμονίας μέγεθος, οὐκ ἐπ' ἴσης δυνατὸν οὔτ' ἐκείνοις ἅπαντα γνωρίζειν οὔτε τοῖς γεωγραφοῦσιν· ἀλλὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον πολὺ ἐν ἀμφοτέροις καθορᾶται τούτοις. Μόλις γὰρ ⟨ἂν⟩ τὸ ἐπ' ἴσης πάντ' εἶναι φανερὰ συμβαίη τῆς συμπάσης οἰκουμένης ὑπὸ μίαν ἀρχὴν καὶ πολιτείαν ὑπηγμένης· ἀλλ' οὐδ' οὕτως, ἀλλὰ τὰ ἐγγυτέρω μᾶλλον ἂν γνωρίζοιτο. Καὶ προσήκει ταῦτα διὰ πλειόνων ἐμφανίζειν, ἵν' εἴη γνώριμα· ταῦτα γὰρ καὶ τῆς χρείας ἐγγυτέρω ἐστίν. Ὥστ' οὐκ ἂν εἴη θαυμαστόν, οὐδ' εἰ ἄλλος μὲν Ἰνδοῖς προσήκοι χωρογράφος, ἄλλος δὲ Αἰθίοψιν, ἄλλος δὲ Ἕλλησι καὶ Ῥωμαίοις. Τί γὰρ ἂν προσήκοι τῷ παρ' Ἰνδοῖς γεωγράφῳ | καὶ τὰ κατὰ Βοιωτοὺς οὕτω φράζειν, ὡς Ὅμηρος·

οἵ θ' Ὑρίην ἐνέμοντο καὶ Αὐλίδα πετρήεσσαν
Σχοῖνόν τε Σκῶλόν τε ;

TEST. : *Chrest.* I, 15 (20-22), 14 (23-25) ; def. v.

---

4 τούτους Coray : τούτοις A ω' || 6 ἂν om. W || 15 ἂν add. Coray || τὸ C a Aldina : τῷ A W s B || 18 προσήκει A ω' : -κοι a -κόντως s || 21 προσήκοι A ω' : -κει W.

C'est à nous de le faire ; tandis que, quand il s'agira de l'Inde, nous n'aurons pas à en parler avec autant de détails. L'intérêt ne nous y incite pas, et c'est lui au premier chef qui constitue la mesure de ce genre de connaissance.

17. Même dans des domaines peu importants, l'utilité de la géographie apparaît clairement : par exemple en matière de chasse. L'on serait bien meilleur chasseur si l'on connaissait la forêt, ses caractéristiques, ses dimensions. De même, il faut connaître un pays si l'on veut y installer un camp dans de bonnes conditions, y dresser une embuscade, ou simplement y circuler. Mais c'est dans les domaines importants que cela apparaît avec plus d'éclat, d'autant que plus importants sont alors et les bénéfices qu'on retire de la connaissance, et les pertes dues à l'ignorance. Ainsi la flotte d'Agamemnon[1], pour avoir pillé la Mysie à la place de la Troade, revint déshonorée. Les Perses et les Libyens, prenant les détroits pour des golfes aveugles, côtoyèrent de grands dangers et laissèrent derrière eux des trophées de leur folie : le tombeau de Salganeus[2] pour les uns, non loin de l'Euripe de Chalcis (les Perses l'avaient immolé pour avoir traîtreusement à leur sens mené la flotte depuis les rivages Maliaques jusqu'à l'Euripe), pour les autres, le monument élevé à la mémoire de Péloros[3] qui lui aussi avait été mis à mort pour semblable raison ; la Grèce regorgea d'épaves de navires lors de l'expédition de Xerxès. Les envois de colonies éoliennes ou ioniennes donnèrent également lieu à bien des mécomptes de ce genre. En revanche, les succès furent non moins brillants quand la réussite vint sanctionner la connaissance des lieux ; par exemple dans les défilés des Thermopyles où Éphialtès[4], dit-on, en indiquant aux Perses un sentier qui traverse la montagne, mit à leur merci les soldats de Léonidas et

1-3. *Notes complémentaires*, p. 179-180.
4. La trahison du Malien Éphialtès, qui permit à Xerxès de s'emparer des Thermopyles, est racontée notamment par Hérodote, VII, 213.

Ἡμῖν δὲ προσήκει· τὰ δὲ παρ' Ἰνδοῖς οὕτω καὶ τὰ καθ' ἕκαστα οὐκέτι. Οὐδὲ γὰρ ἡ χρεία ἐπάγεται· μέτρον δ' αὕτη μάλιστα τῆς τοιαύτης ἐμπειρίας.

17. Καὶ τοῦτο καὶ ἐν μικροῖς μὲν δῆλόν ἐστιν, οἷον ἐν τοῖς κυνηγεσίοις. Ἄμεινον γὰρ ἂν θηρεύσειέ τις εἰδὼς τὴν ὕλην, ὁποία τις καὶ πόση. Καὶ στρατοπεδεῦσαι δὲ καλῶς ἐν χωρίῳ τοῦ εἰδότος ἐστὶ καὶ ἐνεδρεῦσαι καὶ ὁδεῦσαι. Ἀλλ' ἐν τοῖς μεγάλοις ἐστὶ τηλαυγέστερον, ὅσῳπερ καὶ τὰ ἆθλα μείζω τὰ τῆς ἐμπειρίας καὶ τὰ σφάλματα ⟨τὰ⟩ ἐκ τῆς ἀπειρίας. Ὁ μέντοι Ἀγαμέμνονος στόλος τὴν Μυσίαν ὡς τὴν Τρῳάδα πορθῶν ἐπαλινδρόμησεν αἰσχρῶς. Πέρσαι δὲ καὶ Λίβυες, τοὺς πορθμοὺς ὑπονοήσαντες εἶναι τυφλοὺς στενωπούς, ἐγγὺς μὲν ἦλθον κινδύνων μεγάλων, τρόπαια δὲ τῆς ἀνοίας κατέλιπον· οἱ μὲν τὸν τοῦ Σαλγανέως τάφον πρὸς τῷ Εὐρίπῳ τῷ Χαλκιδικῷ τοῦ σφαγέντος ὑπὸ τῶν Περσῶν ὡς καθοδηγήσαντος φαύλως ἀπὸ Μαλιέων ἐπὶ τὸν Εὔριπον τὸν στόλον· οἱ δὲ τὸ τοῦ Πελώρου μνῆμα, καὶ τούτου διαφθαρέντος κατὰ τὴν ὁμοίαν αἰτίαν· πλήρης τε ναυαγίων ἡ Ἑλλὰς ὑπῆρξε κατὰ τὴν Ξέρξου στρατείαν. Καὶ ἡ τῶν Αἰολέων δὲ καὶ ἡ τῶν Ἰώνων ἀποικία πολλὰ τοιαῦτα πταίσματα παραδέδωκεν. Ὁμοίως δὲ καὶ κατορθώματα, ὅπου τι κατορθωθῆναι συνέβη παρὰ τὴν ἐμπειρίαν τῶν τόπων· καθάπερ ἐν τοῖς περὶ Θερμοπύλας στενοῖς ὁ Ἐφιάλτης λέγεται δείξας τὴν διὰ τῶν ὀρῶν ἀτραπὸν τοῖς Πέρσαις ὑποχειρίους αὐτοῖς ποιῆσαι τοὺς περὶ Λεωνίδαν καὶ

TEST. : def. v.

---

1 προσήκει a Aldina : -ῆκε A ω' ‖ οὕτω A : οὔπω ω' ‖ 5 ἂν om. W ‖ θηρεύσειε ω' : θηρεύσ<..> A -ση a θηρήσειε W ‖ 10 τὰ add. Coray ‖ 13 τυφλοὺς Casaubon : τοῦ <...> A τοῦ πλοῦ a ω' ‖ 14 ἀνοίας A ω' : ἀγνοίας Casaubon ‖ 17 Μαλιέων a Groskurd : Μαλεῶν A ω' ‖ 21 δὲ om. C.

fit pénétrer les Barbares de ce côté-ci des Portes. Mais laissons là l'histoire ancienne : de nos jours[1], l'expédition des Romains contre les Parthes nous donne, me semble-t-il, une preuve suffisante ; et de même la campagne contre les Germains et les Celtes[2], où l'on a vu les Barbares, utilisant les ressources du terrain, se battre dans des marais, dans des forêts impénétrables, dans de vastes solitudes, et, à la faveur de l'ignorance, faire croire loin ce qui est près, et tenir secrets les chemins et tous les moyens de s'approvisionner en vivres et en autres biens.

18. Essentiellement donc, comme nous l'avons dit, la géographie s'adresse au monde du gouvernement et répond à ses besoins ; or la philosophie morale et politique s'adresse elle aussi essentiellement au monde du gouvernement. En voici la preuve : les différences entre régimes politiques sont définies à partir des modes de gouvernement[3] ; en fait de gouvernement, nous distinguons la monarchie (qu'on appelle aussi royauté), l'aristocratie, et la démocratie. Il existe à notre connaissance un nombre égal de régimes politiques, que nous appelons du même nom, comme s'ils tiraient de là leur principe spécifique ; la loi exprime en effet tantôt la volonté du roi, tantôt celle de l'élite, tantôt celle du peuple ; et c'est la loi qui caractérise le régime politique et lui donne sa forme ; aussi a-t-on pu dire que le droit était l'intérêt du plus fort[4]. Si donc la philosophie politique s'adresse essentiellement à ceux qui gouvernent, et si la géographie elle aussi répond aux besoins du gouvernement, ce devrait être pour elle une supériorité. Cette supériorité-là est de l'ordre de l'action.

19. Mais l'étude de la géographie comporte aussi toute une part non négligeable de réflexion théorique,

1-2. *Notes complémentaires*, p. 180.
3. Étude analogue sur les formes de gouvernement chez Polybe, VI, 3, 5.
4. *Note complémentaire*, p. 180.

δέξασθαι τοὺς βαρβάρους εἴσω Πυλῶν. Ἐάσας δὲ τὰ παλαιά, τὴν νῦν Ῥωμαίων στρατείαν ἐπὶ Παρθυαίους ἱκανὸν ἡγοῦμαι τούτων τεκμήριον· ὡς δ' αὔτως τὴν ἐπὶ Γερμανοὺς καὶ Κελτούς, ἐν ἕλεσι καὶ δρυμοῖς ἀβάτοις ἐρημίαις τε τοπομαχούντων τῶν βαρβάρων καὶ τὰ ἐγγὺς πόρρω ποιούντων τοῖς ἀγνοοῦσι καὶ τὰς ὁδοὺς ἐπικρυπτομένων καὶ τὰς εὐπορίας τροφῆς τε καὶ τῶν ἄλλων.

18. Τὸ μὲν δὴ πλέον, ὥσπερ εἴρηται, πρὸς τοὺς ἡγεμονικοὺς βίους καὶ τὰς χρείας· ἔτι δὲ καὶ τῆς ἠθικῆς φιλοσοφίας καὶ πολιτικῆς τὸ πλέον περὶ τοὺς ἡγεμονικοὺς βίους. Σημεῖον δέ· τὰς γὰρ τῶν πολιτειῶν διαφορὰς ἀπὸ τῶν ἡγεμονιῶν διακρίνομεν, ἄλλην μὲν ἡγεμονίαν τιθέντες τὴν μοναρχίαν, ἣν καὶ βασιλείαν καλοῦμεν, | ἄλλην δὲ τὴν ἀριστοκρατίαν, τρίτην δὲ τὴν δημοκρατίαν. Τοσαύτας δὲ καὶ τὰς πολιτείας νομίζομεν, ὁμωνύμως καλοῦντες ὡς ἂν ἀπ' ἐκείνων τὴν ἀρχὴν ἐχούσας τῆς εἰδοποιίας· ἄλλος γὰρ νόμος τὸ τοῦ βασιλέως πρόσταγμα, ἄλλος δὲ τὸ τῶν ἀρίστων, καὶ τὸ τοῦ δήμου· τύπος δὲ καὶ σχῆμα πολιτείας ὁ νόμος· διὰ τοῦτο δὲ καὶ τὸ δίκαιον εἶπόν τινες τὸ τοῦ κρείττονος συμφέρον. Εἴπερ οὖν ἡ πολιτικὴ φιλοσοφία περὶ τοὺς ἡγεμόνας τὸ πλέον ἐστίν, ἔστι δὲ καὶ ἡ γεωγραφία περὶ τὰς ἡγεμονικὰς χρείας, ἔχοι ἄν τι πλεονέκτημα καὶ αὐτὴ παρὰ τοῦτο. Ἀλλὰ τοῦτο μὲν τὸ πλεονέκτημα πρὸς τὰς πράξεις.

19. Ἔχει δέ τινα καὶ θεωρίαν οὐ φαύλην ἡ πραγματεία, τὴν μὲν τεχνικήν τε καὶ μαθηματικὴν καὶ φυσικήν, τὴν δὲ

TEST. : def. v.

3 τούτων A C : τούτου W s B || 10 post πλέον : ὥσπερ εἴρηται C [del. C²] || περὶ A ω' : πρὸς s ἐπὶ B || 12 ἡγεμονιῶν Cpc : -νικῶν A ω' || 16-17 ἄλλος — πρόσταγμα om. W || 17 τὸ³ om. W || 21 τὸ om. W || 26 καὶ¹ om. C || μαθηματικὴν ω' : μαθητικὴν A.

soit dans l'ordre de la technique, des mathématiques et de la physique[1], soit à partir de l'information historique et des récits légendaires. Ces derniers assurément ne sont d'aucune utilité pour l'action : par exemple, quand on raconte les périples d'Ulysse, de Ménélas ou de Jason, on paraît ne contribuer en rien à l'élaboration de cette prudence que poursuit l'homme d'action, à moins que ne s'y mêlent, au cours des difficultés rencontrées, des exemples utiles ; et pourtant on peut fournir ainsi un passe-temps de choix à l'homme désireux de se rendre dans ces lieux qui ont donné matière à la création légendaire. C'est ce qui explique que les hommes d'action y prêtent intérêt à cause de la célébrité et de l'agrément qui s'y attachent, mais point trop ne leur en faut ; ils se préoccupent davantage, c'est bien naturel, de ce qui est utile. C'est pourquoi le géographe aussi doit donner ses soins à l'utile, plus qu'au reste ; et cela vaut aussi bien dans le domaine de l'histoire que dans celui des sciences. Là comme ici, il faut toujours donner le pas à l'utile et au vraisemblable.

Conclusions.

20. Au premier chef semble-t-il, nous l'avons déjà dit[2], la géométrie et l'astronomie sont indispensables pour une telle entreprise. Et elles sont indispensables, véritablement : il n'est pas possible en effet de saisir correctement figures, *climats*, dimensions, et autres choses analogues, sans une telle formation. Seulement, tout comme les démonstrations sur la mesure de la terre se font ailleurs, ici il nous faut prendre comme base les résultats de ces démonstrations et nous y fier, donc partir de l'idée que l'univers est de forme sphérique, de forme sphérique aussi la surface de la terre, et, préalablement à ces deux propositions, que les corps ont une tendance naturelle vers le milieu. Telles sont les seules propositions que l'expérience

1. Pour tous ces termes, voir le lexique grec.
2. En I, 1, 13.

ἐν ἱστορίᾳ καὶ μύθοις κειμένην, οὐδὲν οὖσι πρὸς τὰς πράξεις. Οἷον εἴ τις λέγοι τὰ περὶ τὴν Ὀδυσσέως πλάνην καὶ Μενελάου καὶ Ἰάσονος εἰς φρόνησιν μὲν οὐδὲν ἂν συλλαμβάνειν δόξειεν, ἣν ὁ πράττων ζητεῖ, πλὴν εἰ καταμίσγοι καὶ τῶν γενομένων ἀναγκαίων τὰ παραδείγματα χρήσιμα · διαγωγὴν δ' ὅμως πορίζοι ἂν οὐκ ἀνελεύθερον τῷ ἐπιβάλλοντι ἐπὶ τοὺς τόπους τοὺς παρασχόντας τὴν μυθοποιίαν. Καὶ γὰρ τοῦτο ζητοῦσιν οἱ πράττοντες διὰ τὸ ἔνδοξον καὶ τὸ ἡδύ, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ πολύ · μᾶλλον γὰρ σπουδάζουσιν, ὡς εἰκός, περὶ τὰ χρήσιμα. Διόπερ καὶ τῷ γεωγράφῳ τούτων μᾶλλον ἢ ἐκείνων ἐπιμελητέον · ὡς δ' αὕτως ἔχει καὶ περὶ τῆς ἱστορίας καὶ περὶ τῶν μαθημάτων. Καὶ γὰρ τούτων τὸ χρήσιμον ἀεὶ μᾶλλον ληπτέον καὶ τὸ πιστότερον.

20. Μάλιστα δὲ δοκεῖ, καθάπερ εἴρηται, γεωμετρίας τε καὶ ἀστρονομίας δεῖν τῇ τοιαύτῃ ὑποθέσει. Καὶ δεῖ μὲν ὡς ἀληθῶς · σχήματα γὰρ καὶ κλίματα καὶ μεγέθη καὶ τὰ ἄλλα τὰ τούτοις οἰκεῖα οὐχ οἷόν τε λαβεῖν καλῶς ἄνευ τῆς τοιαύτης μεθόδου. Ἀλλ' ὥσπερ τὰ περὶ τὴν ἀναμέτρησιν τῆς ὅλης γῆς ἐν ἄλλοις δεικνύουσιν, ἐνταῦθα δὴ ὑποθέσθαι δεῖ καὶ πιστεῦσαι τοῖς ἐκεῖ δειχθεῖσιν, ὑποθέσθαι δὲ καὶ σφαιροειδῆ μὲν τὸν κόσμον, σφαιροειδῆ δὲ καὶ τὴν ἐπιφάνειαν τῆς γῆς, ἔτι δὲ τούτων πρότερον τὴν ἐπὶ τὸ μέσον τῶν σωμάτων φοράν. Αὐτὸ μόνον ἐπὶ τῆς αἰσθήσεως

TEST. : *Chrest.* I, 16 (15-16, 22-24) ; def. v.

---

1 οὖσι A ω' : οὖσαν W B[2] || 5 καταμίσγοι A ω' : -γει C || 11 ἐκείνων AC : -νου W s B || 12 τῆς A W s B : τὰς C || 13 τὸ[1] om. W || 18 τὰ om. W || καλῶς om. W || 19 περὶ A C : om. W s B || 20 δεικνύουσι ω' a : δεικνύασιν A δείκνυσιν W || δὴ Aujac : δὲ codd. || 22 καὶ[2] *Chrest.* ω' : om. A C || 23 τούτων A C B[2] : τούτου W s B.

sensible et les idées communément reçues permettent presque, au besoin, de démontrer pour l'essentiel, sans grands raisonnements. Ainsi, à propos de la forme sphérique de la terre, on peut partir de la tendance des corps vers le milieu, cause lointaine, ou encore de l'inflexion de chaque corps vers son propre centre de gravité[1] ; mais on peut aussi partir de plus près, et de ce que l'on peut voir sur mer ou dans le ciel, car l'expérience sensible peut nous fournir une manière de preuve, et aussi l'opinion commune. De toute évidence, c'est la courbure de la mer qui intercepte la vue des navigateurs et les empêche d'atteindre du regard les lumières lointaines situées à hauteur de leurs yeux ; mais si elles sont situées plus haut que l'œil, elles apparaissent alors, malgré une distance parfois supérieure ; de même, si c'est l'œil qui se trouve plus haut, il perçoit ce qui lui était auparavant caché. (C'est ce qu'exprime également le Poète, car tel est à peu près le sens de

Scrutant fort l'horizon, soulevé par une haute vague[2].)

Pareillement quand on cingle vers la terre, on voit se découvrir toujours davantage les régions côtières, et ce qui apparaissait tout petit au début grandit au fur et à mesure. De plus, le mouvement circulaire des astres est évident de bien des manières, et entre autres par les observations gnomoniques[3] : cela fait naître instantanément l'idée que, si la terre était solidement fixée à une profondeur infinie[4], un tel mouvement circulaire ne pourrait se produire. Quant aux démonstrations sur les *climats*[3], elles se trouvent dans les études[5] traitant des lieux géographiques[3].

21. Pour le moment donc, il nous faut sans hésitation adopter un nombre restreint de notions, celles seulement

1. *Note complémentaire*, p. 180.
2. *Odyssée*, V, 393.
3. Voir le lexique grec.
4. Opinion de Xénophane de Colophon. Cf. Aristote, *De Caelo*, II, 13, 294 a.
5. *Note complémentaire*, p. 181.

ἢ τῶν κοινῶν ἐννοιῶν ἐγγύς ἐστιν, εἰ ἄρα, ἐπισημηνάμενον ἐπὶ κεφαλαίῳ μικρά. Οἷον ὅτι ἡ γῆ σφαιροειδής, ἐκ μὲν τῆς ἐπὶ τὸ μέσον φορᾶς πόρρωθεν ἡ ὑπόμνησις καὶ τοῦ ἕκαστον σῶμα ἐπὶ τὸ αὑτοῦ ἄρτημα νεύειν, ἐκ δὲ τῶν κατὰ πελάγη καὶ τὸν οὐρανὸν φαινο|μένων ἐγγύθεν· καὶ γὰρ ἡ αἴσθησις ἐπιμαρτυρεῖν δύναται καὶ ἡ κοινὴ ἔννοια. Φανερῶς γὰρ ἐπιπροσθεῖ τοῖς πλέουσιν ἡ κυρτότης τῆς θαλάττης, ὥστε μὴ προσβάλλειν τοῖς πόρρω φέγγεσι τοῖς ἐπ' ἴσον ἐξηρμένοις τῇ ὄψει· ἐξαρθέντα γοῦν πλέον τῆς ὄψεως ἐφάνη, καίτοι πλέον ἀποσχόντα αὐτῆς· ὁμοίως δὲ καὶ αὐτὴ μετεωρισθεῖσα εἶδε τὰ κεκρυμμένα πρότερον. (Ὅπερ δηλοῖ καὶ ὁ ποιητής· τοιοῦτον γάρ ἐστι καὶ τὸ

ὀξὺ μάλα προϊδών, μεγάλου ὑπὸ κύματος ἀρθείς.)

Καὶ τοῖς προσπλέουσι δὲ ἀεὶ καὶ μᾶλλον ἀπογυμνοῦται τὰ πρόσγεα μέρη, καὶ τὰ φανέντα ἐν ἀρχαῖς ταπεινὰ ἐξαίρεται μᾶλλον. Τῶν τε οὐρανίων ἡ περιφορὰ ἐναργής ἐστι καὶ ἄλλως καὶ ἐκ τῶν γνωμονικῶν· ἐκ δὲ τούτων εὐθὺς ὑποτείνει καὶ ἡ ἔννοια, ὅτι ἐρριζωμένης ἐπ' ἄπειρον τῆς γῆς οὐκ ἂν ἡ τοιαύτη περιφορὰ συνέβαινε. Καὶ τὰ περὶ τῶν κλιμάτων δὲ ἐν τοῖς περὶ τῶν οἰκήσεων δείκνυται.

21. Νυνὶ δὲ ἐξ ἑτοίμου δεῖ λαβεῖν ἔνια, καὶ ταῦθ' ὅσα

TEST. : def. v.

3 τοῦ Bréquigny : τὸ A ω' || 8 ὥστε A C B² : ὥσπερ W s B || 14 ἀεὶ s : αἰεὶ A ω' || 15 πρόσγεα A ω' : -γαια C || 20 δείκνυται A ω' : -νυσι W.

qui sont utiles au citoyen éclairé comme au chef de guerre. A coup sûr, il n'est pas bon d'ignorer les lois qui régissent le ciel et la position de la terre au point que, arrivant dans des pays où certains des phénomènes célestes diffèrent beaucoup de ceux dont on a l'habitude, l'on en soit tout bouleversé, et que l'on tienne à peu près ce langage :

Amis, nous ne savons ni les ténèbres ni l'aurore,
Ni par où le soleil luisant plonge sous terre,
Ni par où il se lève[1] ;

il n'est pourtant pas nécessaire de pousser la minutie jusqu'à connaître en chaque lieu les levers et couchers simultanés d'étoiles, les passages simultanés au méridien, la hauteur des pôles, les points zénithaux, et généralement tout ce qui, à chaque changement d'horizon et de cercle arctique, se présente différemment soit dans son aspect soit de par sa nature même[2]. Ou bien il ne faut pas le moins du monde s'en soucier, sauf pour une contemplation philosophique ; ou bien il faut croire sur parole, même si l'on n'en voit pas la raison : la recherche des causes concerne le seul philosophe ; l'homme qui participe à la vie politique n'a pas suffisamment de loisir pour s'y livrer, du moins pas toujours.

Et pourtant, il ne faut pas non plus que le lecteur de ce traité soit ignorant ou inculte au point de n'avoir jamais vu une sphère, avec des cercles, les uns parallèles, d'autres perpendiculaires aux premiers, d'autres obliques, ni observé la position des tropiques, de l'équateur et du zodiaque[3] le long duquel le soleil va et vient dans

1. *Odyssée*, X, 190-192.
2. Hipparque, IV, 5 (p. 82, 21 - 83, 14) = 40 (9-14) Dicks. Allusion au tableau des *climats* exposé par Strabon en II, 5, 34.
3. Pour tropique, équateur, zodiaque, horizon, cercle arctique, et pour *climats* et vents, cf. G. Aujac, *Strabon...*, p. 116 à 125 et p. 251. Pour tous ces termes, consulter également le lexique grec en fin de tome.

τῷ πολιτικῷ καὶ τῷ στρατηλάτῃ χρήσιμα. Οὔτε γὰρ οὕτω δεῖ ἀγνοεῖν τὰ περὶ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν θέσιν τῆς γῆς, ὥστ', ἐπειδὰν γένηται κατὰ τόπους, καθ' οὓς ἐξήλλακταί τινα τῶν φαινομένων τοῖς πολλοῖς ἐν τῷ οὐρανῷ, ταράσσεσθαι καὶ τοιαῦτα λέγειν·

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπῃ ζόφος, οὐδ' ὅπῃ ἠώς,
οὐδ' ὅπῃ ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,
οὐδ' ὅπῃ ἀννεῖται·

οὔθ' οὕτως ἀκριβοῦν, ὥστε τὰς πανταχοῦ συνανατολάς τε καὶ συγκαταδύσεις καὶ συμμεσουρανήσεις καὶ ἐξάρματα πόλων καὶ τὰ κατὰ κορυφὴν σημεῖα καὶ ὅσα ἄλλα τοιαῦτα κατὰ τὰς μεταπτώσεις τῶν ὁριζόντων ἅμα καὶ τῶν ἀρκτικῶν διαφέροντα ἀπαντᾷ, τὰ μὲν πρὸς τὴν ὄψιν, τὰ δὲ καὶ τῇ φύσει, γνωρίζειν ἅπαντα. Ἀλλὰ τὰ μὲν μηδ' ὅλως φροντίζειν, πλὴν εἰ θέας φιλοσόφου χάριν, τοῖς δὲ πιστεύειν, κἂν μὴ βλέπῃ τὸ διὰ τί· καὶ γὰρ τοῦτο τοῦ φιλοσοφοῦντος μόνου, τῷ δὲ πολιτικῷ σχολῆς οὐ τοσαύτης μέτεστιν, ἢ οὐκ ἀεί.

Οὐ μὴν οὐδ' οὕτως ὑπάρχειν ἁπλοῦν δεῖ τὸν ἐντυγχάνοντα τῇ γραφῇ ταύτῃ καὶ ἀργόν, ὥστε μηδὲ σφαῖραν ἰδεῖν, μηδὲ κύκλους ἐν αὐτῇ, | τοὺς μὲν παραλλήλους, τοὺς δ' ὀρθίους πρὸς τούτους, τοὺς δὲ λοξούς, μηδὲ τροπικῶν τε καὶ ἰσημερινοῦ καὶ ζωδιακοῦ θέσιν, δι' οὗ

TEST. : *Chrest.* I, 17 (5-6, 9-11), 18 (19-23) ; def. v.

---

6 τ' *Chrest.* : τι A ω' τοι s ‖ 8 ἀννεῖται ex Hom. Casaubon : ἀνεῖται A ω' ‖ 10 καὶ συμμεσουρανήσεις om. W ‖ 13 ἀπαντᾷ Casaubon : ἅπαντα A ω' ‖ καὶ A ω' B[2] : ἐν B ‖ 23 ἰσημερινοῦ Bréquigny : -νῶν A ω'.

sa course, enseignant la diversité des *climats* et des vents. Voilà, avec la théorie sur les horizons et les cercles arctiques, et les quelques rudiments que l'on donne pour former à l'étude des sciences, ce qu'il faut avoir appris pour pouvoir à peu près suivre ce qui est dit dans cet ouvrage. Si l'on ne sait pas ce qu'est une ligne droite, une courbe, un cercle, une surface sphérique ou un plan, si, dans le ciel, on n'a même pas appris à reconnaître les sept étoiles de la Grande Ourse, ni rien d'autre dans ce domaine, il faut ou bien ne pas se plonger du tout dans un ouvrage comme le nôtre, ou bien ne pas le faire tout de suite, mais d'abord acquérir ces bases sans lesquelles on ne saurait se familiariser avec la géographie. C'est ainsi que, même dans ces ouvrages que l'on appelle portulans ou périples[1], les observations que livrent les auteurs restent sans effet parce qu'ils ne les assortissent pas des connaissances scientifiques ni des données célestes qu'il conviendrait d'y intégrer.

22. Bref le présent traité doit être d'intérêt général, et servir à la fois le citoyen actif et le peuple, comme c'est le cas pour mon ouvrage d'histoire. Et là par citoyen actif, nous entendons un homme qui, loin d'être totalement inculte, a suivi le cycle des études et reçu la formation en usage chez les hommes libres et les adeptes de la philosophie ; car on ne saurait blâmer ni louer à bon escient, on ne saurait pas davantage discerner les faits mémorables dans les événements passés, si l'on ne s'est jamais soucié de vertu ni de prudence, ni des moyens de les acquérir.

23. Ainsi, après avoir produit des *Commentaires Historiques*[2] qui sont utiles (nous le supposons du moins) à la philosophie morale et politique[3], nous avons jugé

1. *Note complémentaire*, p. 181.
2. *F. Gr. Hist.*, 91 F 2 (p. 84, 16 - 85, 14).
3. Cf. I, 1, 18. K. Reinhardt (*RE*, s. v. *Poseidonios*, 655) attribue à Posidonius ce souci de philosophie morale et politique.

φερόμενος ὁ ἥλιος τρέπεται καὶ διδάσκει διαφορὰς κλιμάτων τε καὶ ἀνέμων. Ταῦτα γὰρ καὶ τὰ περὶ τοὺς ὁρίζοντας καὶ τοὺς ἀρκτικοὺς καὶ ὅσα ἄλλα κατὰ τὴν πρώτην ἀγωγὴν τὴν εἰς τὰ μαθήματα παραδίδοται κατανοήσας τις ἄλλως πως δύναται παρακολουθεῖν τοῖς λεγομένοις ἐνταῦθα. Ὁ ⟨δὲ⟩ μηδ' εὐθεῖαν γραμμὴν ἢ περιφερῆ, μηδὲ κύκλον εἰδώς, μηδὲ σφαιρικὴν ἐπιφάνειαν ἢ ἐπίπεδον, μηδ' ἐν τῷ οὐρανῷ μηδὲ τοὺς ἑπτὰ τῆς μεγάλης ἄρκτου ἀστέρας καταμαθών, μηδ' ἄλλο τι τῶν τοιούτων μηδέν, ἢ οὐκ ἂν δέοιτο τῆς πραγματείας ταύτης ἢ οὐχὶ νῦν, ἀλλ' ἐκείνοις ἐντυχὼν πρότερον, ὧν χωρὶς οὐκ ἂν εἴη γεωγραφίας οἰκεῖος. Οὕτως δὲ καὶ οἱ τοὺς λιμένας καὶ τοὺς περίπλους καλουμένους πραγματευθέντες ἀτελῆ τὴν ἐπίσκεψιν ποιοῦνται, μὴ προστιθέντες ὅσα ἐκ τῶν μαθημάτων καὶ ἐκ τῶν οὐρανίων [ἃ] συνάπτειν προσῆκεν.

22. Ἁπλῶς δὲ κοινὸν εἶναι τὸ σύγγραμμα τοῦτο δεῖ καὶ πολιτικὸν καὶ δημωφελὲς ὁμοίως, ὥσπερ τὴν τῆς ἱστορίας γραφήν. Κἀκεῖ δὲ τὸν πολιτικὸν λέγομεν οὐχὶ τὸν παντάπασιν ἀπαίδευτον, ἀλλὰ τὸν μετασχόντα τῆς τε ἐγκυκλίου καὶ συνήθους ἀγωγῆς τοῖς ἐλευθέροις καὶ τοῖς φιλοσοφοῦσιν· οὐδὲ γὰρ ἂν οὔτε ψέγειν δύναιτο καλῶς οὔτ' ἐπαινεῖν, οὐδὲ κρίνειν ὅσα μνήμης ἄξια τῶν γεγονότων, ὅτῳ μηδὲν ἐμέλησεν ἀρετῆς καὶ φρονήσεως καὶ τῶν εἰς ταῦτα λόγων.

23. Διόπερ ἡμεῖς πεποιηκότες ὑπομνήματα ἱστορικὰ χρήσιμα, ὡς ὑπολαμβάνομεν, εἰς τὴν ἠθικὴν καὶ πολιτικὴν

TEST. : def. v.

6 δὲ add. a Coray ‖ μηδ' — περιφερῆ om. W ‖ 12-15 οὕτως — προσῆκεν hoc loco Coray : post 24 λόγων A ω' ‖ 15 ἐκ om. B ‖ ἃ del. Siebenkees ‖ 16 δεῖ s Casaubon : δὴ A ω' ‖ 17 καὶ τὸ πολιτικὸν W [τὸ del. Wpc] s B ‖ 18 τὸν del. a B ‖ λέγομεν a C² B² : λεγόμενον A ω' ‖ 18-19 οὐχὶ δὲ τὸν C.

bon d'y adjoindre le présent traité : il est de même forme, s'adresse aux mêmes lecteurs, et tout particulièrement aux gens haut placés. De la même manière que, en histoire, on ne fait mention que de ce qui est relatif aux hommes illustres et à leur existence, tandis qu'on omet les détails mineurs et sans gloire, de même ici, il faut négliger les détails mineurs et sans notoriété et s'étendre à loisir sur les caractères connus et importants qui sont tout à la fois utiles pour l'action, mémorables, et pleins d'agrément. Tout ainsi que, dans des statues colossales[1], l'on ne cherche pas l'exactitude de chaque détail mais l'on s'attache plutôt à l'ensemble, pour voir si l'allure générale est correcte, de même devrait-on procéder pour juger ces sortes d'ouvrages ; car c'est une œuvre colossale que celle-ci, qui brosse de grands traits et de grands ensembles, sauf quand un détail ou l'autre peut intéresser l'homme désireux de savoir et tourné vers l'action.

Oui, la présente étude est œuvre pleine de substance et digne d'un philosophe : en voilà suffisante preuve.

2

[*La critique des prédécesseurs : Ératosthène et la science d'Homère*]

1. Si malgré le nombre de ceux qui l'ont fait avant nous, nous entreprenons à notre tour de traiter des mêmes sujets, il ne faut pas nous en blâmer, à moins de faire la preuve que nos développements n'apportent rien de neuf. Nous partons de l'idée que, si d'heureuses corrections ont été introduites sur tel ou tel point, une grande partie du travail reste encore à faire ; même si nous ne pouvons apporter qu'une mince contribution, ce doit pourtant constituer une suffisante excuse à notre entreprise.

1. *Note complémentaire*, p. 182.

φιλοσοφίαν, ἔγνωμεν προσθεῖναι καὶ τήνδε τὴν σύνταξιν· ὁμοειδὴς γὰρ καὶ αὐτή, καὶ πρὸς τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας, καὶ μάλιστα τοὺς ἐν ταῖς ὑπεροχαῖς. Ἔτι δὲ τὸν αὐτὸν τρόπον, ὅνπερ ἐκεῖ τὰ περὶ τοὺς ἐπιφανεῖς ἄνδρας καὶ βίους τυγχάνει μνήμης, τὰ δὲ μικρὰ καὶ ἄδοξα παραλείπεται, κἀνταῦθα δεῖ τὰ μικρὰ καὶ τὰ ἀφανῆ παραπέμπειν, ἐν δὲ τοῖς ἐνδόξοις καὶ μεγάλοις καὶ ἐν οἷς τὸ πραγματικὸν καὶ εὐμνημόνευτον καὶ ἡδὺ διατρίβειν. Καθάπερ τε καὶ ἐν τοῖς κολοσσικοῖς ἔργοις οὐ τὸ καθ' ἕκαστον ἀκριβὲς ζητοῦμεν, ἀλλὰ τοῖς καθόλου προσέχομεν μᾶλλον, εἰ καλῶς τὸ ὅλον· οὕτως κἀν τούτοις δεῖ ποιεῖσθαι τὴν κρίσιν· | κολοσσουργία γάρ τις καὶ αὐτή, τὰ μεγάλα φράζουσα πῶς ἔχει καὶ τὰ ὅλα, πλὴν εἴ τι κινεῖν δύναται καὶ τῶν μικρῶν τὸν φιλειδήμονα καὶ τὸν πραγματικόν.

Ὅτι μὲν οὖν σπουδαῖον τὸ προκείμενον ἔργον καὶ φιλοσόφῳ πρέπον, ταῦτα εἰρήσθω.

2

1. Εἰ δὲ πολλῶν προειπόντων ἐπιχειροῦμεν καὶ αὐτοὶ λέγειν περὶ τῶν αὐτῶν, οὔπω μεμπτέον, ἂν μὴ καὶ τὸν αὐτὸν τρόπον διελεγχθῶμεν ἐκείνοις ἅπαντα λέγοντες. Ὑπολαμβάνομεν δ' ἄλλων ἄλλο τι κατορθωσάντων ἄλλο πολὺ μέρος ἔτι τοῦ ἔργου λείπεσθαι· πρὸς οἷς ἂν καὶ μικρὸν προσλαβεῖν δυνηθῶμεν, ἱκανὴν δεῖ τίθεσθαι πρόφασιν τῆς ἐπιχειρήσεως.

TEST. : Eust. *Dion.* 325, 16 (6) ; *Chrest.* I, 19 (8-14) ; def. v.

---

2 αὐτοὺς om. C ‖ 6 δεῖ ω' a : δή A ‖ 8 τε A : γε ω' ‖ ἐν om. W ‖ 10 εἰ a B² Coray : ἢ A ἢ εἰ ω' ‖ 14 καὶ ω' : ὅτι καὶ A ‖ 18 μεμπτέον A : -τέοι ω' [-ταῖοι s] ‖ 20 ἄλλο A : om. ω'.

De nos jours en effet les Romains et les Parthes, en étendant leur empire, ont beaucoup ajouté à notre connaissance de la géographie, de même que, jadis, l'expédition d'Alexandre, comme le souligne Ératosthène[1]. Alexandre[2] nous a découvert la majeure partie de l'Asie, et tout le nord de l'Europe jusqu'à l'Istros ; les Romains[3], tout l'ouest de l'Europe jusqu'à l'Elbe qui divise en deux la Germanie, ainsi que les pays situés plus loin que l'Istros jusqu'au Tyras ; les régions situées encore au delà, jusqu'aux Méotes et au littoral qui finit en Colchide, nous ont été révélées par Mithridate surnommé Eupator[4], ainsi que par ses lieutenants; les Parthes[5] à leur tour nous ont familiarisés avec l'Hyrcanie, la Bactriane et les pays voisins, ainsi qu'avec les peuples Scythes qui leur font suite, beaucoup moins connus précédemment. Aussi avons-nous des chances de pouvoir en dire plus long que nos prédécesseurs[6].

L'on pourra s'en apercevoir pleinement dans les critiques que j'adresserai à mes prédécesseurs, moins aux anciens d'ailleurs qu'à Ératosthène[7] et à ses successeurs. Comme toujours, plus ils ont des connaissances étendues, plus il est difficile à la postérité de les réfuter s'ils ont commis quelque erreur. Si donc nous sommes forcés en quelque point de contredire ceux-là même que par ailleurs nous prenons le plus volontiers pour guides, il ne faut pas nous en vouloir ; nous n'avons pas l'intention de faire la critique de tous les géographes, mais, passant sous silence tant d'auteurs dont il ne vaut absolument pas la peine d'emboîter le pas, nous désirons nous attarder sur ceux-là seuls dont nous savons qu'ils ont dit juste dans la plupart des cas. Certes, il ne vaut pas la peine d'exercer notre réflexion sur tous, mais quand il s'agit d'Ératosthène, de Posidonius[8], d'Hippar-

1. I B 10 (1-6). Ératosthène écrivit sa *Géographie* un siècle environ après l'expédition d'Alexandre.

2-5. *Notes complémentaires*, p. 182-183.

6. Cf. II, 5, 12.

7. Fr. 11 (p. 86, 14 - 88, 10).

8. 87 T 17a (p. 86, 26 - 87, 2).

Καὶ γὰρ δὴ πολύ τι τοῖς νῦν ἡ τῶν Ῥωμαίων ἐπικράτεια καὶ τῶν Παρθυαίων τῆς τοιαύτης ἐμπειρίας προσδέδωκε· καθάπερ τοῖς μετὰ τὴν Ἀλεξάνδρου στρατείαν, ὥς φησιν Ἐρατοσθένης. Ὁ μὲν γὰρ τῆς Ἀσίας πολλὴν ἀνεκάλυψεν ἡμῖν καὶ τῶν βορείων τῆς Εὐρώπης ἅπαντα μέχρι τοῦ Ἴστρου· οἱ δὲ Ῥωμαῖοι τὰ ἑσπέρια τῆς Εὐρώπης ἅπαντα μέχρι Ἄλβιος ποταμοῦ τοῦ τὴν Γερμανίαν δίχα διαιροῦντος, τά τε πέραν Ἴστρου τὰ μέχρι Τύρα ποταμοῦ· τὰ δ' ἐπέκεινα μέχρι Μαιωτῶν καὶ τῆς εἰς Κόλχους τελευτώσης παραλίας Μιθριδάτης ὁ κληθεὶς Εὐπάτωρ ἐποίησε γνώριμα καὶ οἱ ἐκείνου στρατηγοί· οἱ δὲ Παρθυαῖοι τὰ περὶ τὴν Ὑρκανίαν καὶ τὴν Βακτριανὴν καὶ τοὺς ὑπὲρ τούτων Σκύθας γνωριμωτέρους ἡμῖν ἐποίησαν, ἧττον γνωριζομένους ὑπὸ τῶν πρότερον· ὥστ' ἔχοιμεν ἄν τι λέγειν πλέον τῶν πρὸ ἡμῶν.

Ὁρᾶν δ' ἔσται τοῦτο μάλιστα ἐν τοῖς λόγοις τοῖς πρὸς τοὺς πρὸ ἡμῶν, ἧττον μὲν τοὺς πάλαι, μᾶλλον δὲ τοὺς μετ' Ἐρατοσθένη καὶ αὐτὸν ἐκεῖνον· οὓς εἰκὸς ὅσῳπερ πολυμαθέστεροι τῶν πολλῶν γεγόνασι, τοσούτῳ δυσελεγκτοτέρους εἶναι τοῖς ὕστερον, ἄν τι πλημμελῶς λέγωσιν. Εἰ δ' ἀναγκασθησόμεθά που τοῖς αὐτοῖς ἀντιλέγειν, οἷς μάλιστα ἐπακολουθοῦμεν κατ' ἄλλα, δεῖ συγγνώμην ἔχειν· οὐ γὰρ πρόκειται πρὸς ἅπαντας ἀντιλέγειν, ἀλλὰ τοὺς μὲν πολλοὺς ἐᾶν, οἷς μηδὲ ἀκολουθεῖν ἄξιον, ἐκείνους δὲ διαιτᾶν, οὓς ἐν τοῖς πλείστοις κατωρθωκότας ἴσμεν. Ἐπεὶ οὐδὲ πρὸς ἅπαντας φιλοσοφεῖν ἄξιον, πρὸς Ἐρατοσ-

TEST. : def. v.

5-6 μέχρι — ἅπαντα om. C ‖ 16-17 ὁρᾶν — ἡμῶν om. W ‖ 17 τοὺς[2] Coray : ε<.> τοῦ A ἐκ τοῦ C ἐκ τῶν W s B ‖ 25 κατωρθωκότας W C[2] s : κατορθ - C B κατ<..>θω- A.

que[1], de Polybe[2] ou d'autres auteurs du même genre, c'est une gloire de le faire.

La géographie d'Ératosthène.

2. C'est tout d'abord Ératosthène qu'il faut considérer, en examinant conjointement les critiques que lui adresse Hipparque[3]. A coup sûr. Ératosthène[4] n'est ni si vulnérable qu'on puisse l'accuser de n'avoir jamais vu Athènes personnellement, comme Polémon[5] essaie de le montrer, ni aussi digne de foi qu'on l'admet parfois, bien qu'il ait fréquenté nombre d'esprits éminents, comme il nous l'apprend lui-même : « Il y avait à cette époque, dit-il, fait unique dans l'histoire, réunis dans une seule enceinte et en une seule ville, la fine fleur des philosophes, Ariston, Arcésilas et leurs disciples ». Ce n'est pas là raison suffisante, me semble-t-il : il est surtout besoin d'un jugement droit dans le choix de ses maîtres. Or c'est Arcésilas et Ariston qu'il désigne comme chefs de file au milieu de cette floraison de philosophes ; il fait aussi grand cas d'Apelle, ainsi que de Bion[6] qui fut le premier, dit-il, à broder de fleurs la philosophie mais à qui pourtant (c'est encore lui qui parle) on aurait pu souvent appliquer le vers

Telle, sous ses haillons, Bion la montre[7].

C'est dans des déclarations de ce genre qu'il manifeste pleinement l'inconsistance de son jugement : alors qu'il fut à Athènes l'auditeur de Zénon de Cition, il ne mentionne aucun de ceux qui lui ont succédé mais cite

1. Hipparque, VI, 1 b (p. 86, 26 - 87, 2).
2. *Note complémentaire*, p. 183.
3. I 1 (3-4) = E (p. 86, 26 - 87, 4) Dicks.
4. *F. Gr. Hist.*, 241 T 10 (p. 87, 4 - 88, 10).
5. Polémon d'Ilion, surnommé le Périégète (c. 220-160), *FHG*, III 130 Müll. ; auteur d'un Περὶ τῆς Ἀθήνησιν Ἐρατοσθένους ἐπιδημίας en plusieurs livres.
6. *Note complémentaire*, p. 184.
7. Parodie d'Homère, *Odyssée*, XVIII, 74 ; ὁ Βίων remplace ὁ γέρων d'Homère. Le féminin οἵην s'applique dans l'*Odyssée* à ἐπιγουνίδα, la cuisse.

θένη δὲ καὶ Ποσειδώνιον καὶ Ἵππαρχον καὶ Πολύβιον καὶ ἄλλους τοιούτους καλόν. |

2. Πρότερον δ' ἐπισκεπτέον Ἐρατοσθένη, παρατιθέντας ἅμα καὶ τὴν Ἱππάρχου πρὸς αὐτὸν ἀντιλογίαν. Ἔστι δ' ὁ Ἐρατοσθένης οὔθ' οὕτως εὐκατατρόχαστος, ὥστε μηδ' Ἀθήνας αὐτὸν ἰδεῖν φάσκειν, ὅπερ Πολέμων ἐπιχειρεῖ δεικνύναι, οὔτ' ἐπὶ τοσοῦτον πιστός, ἐφ' ὅσον παρεδέξαντό τινες, καίπερ πλείστοις ἐντυχών, ὡς εἴρηκεν αὐτός, ἀγαθοῖς ἀνδράσιν. Ἐγένοντο γάρ, φησίν, ὡς οὐδέποτε, κατὰ τοῦτον τὸν καιρὸν ὑφ' ἕνα περίβολον καὶ μίαν πόλιν οἱ [καὶ] κατ' Ἀρίστωνα καὶ Ἀρκεσίλαον ἀνθήσαντες φιλόσοφοι. Οὐχ ἱκανὸν δ' οἶμαι τοῦτο, ἀλλὰ τὸ κρίνειν καλῶς, οἷς μᾶλλον προσιτέον. Ὁ δ' Ἀρκεσίλαον καὶ Ἀρίστωνα τῶν καθ' αὐτὸν ἀνθησάντων κορυφαίους τίθησιν, Ἀπελλῆς τε αὐτῷ πολύς ἐστι καὶ Βίων, ὅν φησι πρῶτον ἀνθινὰ περιβαλεῖν φιλοσοφίαν, ἀλλ' ὅμως πολλάκις εἰπεῖν ἄν τινα ἐπ' αὐτοῦ τοῦτο

οἵην ἐκ ῥακέων ὁ Βίων.

Ἐν αὐταῖς γὰρ ταῖς ἀποφάσεσι ταύταις ἱκανὴν ἀσθένειαν ἐμφαίνει τῆς ἑαυτοῦ γνώμης· ᾗ τοῦ Ζήνωνος τοῦ Κιτιέως γνώριμος γενόμενος Ἀθήνησι τῶν μὲν ἐκεῖνον διαδεξαμένων

TEST. : def. v. - Schol. A. ad u. 1 πρὸς Ἐρατοσθένη κτλ. : ὅτι, τοῦ μεγάλου Πτολεμαίου προγενέστερός ἐστιν ὁ συγγραφεύς, ἀλλ<ὰ καὶ> Μαρίνου τοῦ Τυρίου · οὐ γὰρ μέμνηται αὐτῶν.

---

5 οὔθ' Coray : οὐχ A ω' || 9 ad φησίν praeb. ὁ Ἐρατοσθένης A in mg. unde a supra uersum || 11 καὶ¹ del. Xylander || 11 et 13 Ἀρκεσίλαον a : -σίλαν ω' [def. s] Ἀρκεσίλ<...> bis A || 16 ἀνθινὰ a Casaubon : ἄν τινα A ω' || περιβαλεῖν Aldina : -βάλλειν A ω' || 17 αὐτοῦ Casaubon : αὐτὸ A ω' || 21 ἐκεῖνον A ω' : -νων W. — Schol. Πτολεμαίου Kramer : πολέμου A || ἀλλὰ καὶ suppl. Kramer : ἀλλ' οὐ a.

en revanche des disciples dissidents qui n'ont laissé aucune postérité, les qualifiant de fine fleur de la philosophie à cette époque. De même, dans le traité qu'il a publié *Sur les Biens*, dans ses *Exercices oratoires* et dans d'autres écrits de ce genre, l'on discerne cette même forme d'esprit, qui le fait rester toujours à mi-chemin : il désirait étudier la philosophie mais, manquant de courage pour se livrer entièrement à ce genre de vie, il s'y engageait suffisamment pourtant pour satisfaire aux apparences ; peut-être voulait-il simplement se ménager un divertissement à ses autres études, en manière de distraction ou par simple jeu ; au reste, c'est dans tous les domaines qu'il adopte ce genre d'attitude. Mais laissons cela ! Pour le moment, mon dessein est, autant que faire se peut, de corriger sa géographie, et d'abord ce que nous avons tout à l'heure laissé en attente.

Homère désirait-il captiver ou instruire ?

3. Un poète quel qu'il soit, soutient-il[1], vise à captiver, non à instruire. Or les anciens[2] tout au contraire disent que la poésie est une sorte de philosophie première qui nous introduit à la vie dès notre jeune âge et nous instruit dans les mœurs, les sentiments et les actions[3], tout en nous donnant du plaisir. Nos stoïciens[4] vont même jusqu'à dire que seul le sage est poète. C'est pourquoi les cités grecques, pour l'éducation des enfants, utilisent en premier lieu la poésie, non pas assurément dans le seul souci de les captiver, mais pour les rendre sages. De même les musiciens qui enseignent à toucher d'un instrument, à jouer de la lyre ou de la flûte, s'attribuent la même vertu : ils se disent éducateurs et prétendent corriger les mœurs. Cette opinion n'est pas le seul fait des Pythagoriciens ; Aristoxène[5] est du même avis.

1. Ératosthène, I A 20 (14-15).
2-4. *Notes complémentaires*, p. 184.
5. Aristoxène de Tarente (milieu du IVe s.), fr. 123 Wehrli. Cf. aussi Plutarque, *De musica*, § 43, 1146 F.

οὐδενὸς μέμνηται, τοὺς δ' ἐκείνῳ διενεχθέντας καὶ ὧν διαδοχὴ οὐδεμία σῴζεται, τούτους ἀνθῆσαί φησι κατὰ τὸν καιρὸν ἐκεῖνον. Δηλοῖ δὲ καὶ ἡ περὶ τῶν ἀγαθῶν ἐκδοθεῖσα ὑπ' αὐτοῦ πραγματεία καὶ μελέται καὶ εἴ τι ἄλλο τοιοῦτο τὴν ἀγωγὴν αὐτοῦ· διότι μέσος ἦν τοῦ τε βουλομένου φιλοσοφεῖν καὶ τοῦ μὴ θαρροῦντος ἐγχειρίζειν ἑαυτὸν εἰς τὴν ὑπόσχεσιν ταύτην, ἀλλὰ μόνον μέχρι τοῦ δοκεῖν προϊόντος, ἢ καὶ παράβασίν τινα ταύτην ἀπὸ τῶν ἄλλων τῶν ἐγκυκλίων πεπορισμένου πρὸς διαγωγὴν ἢ καὶ παιδιάν· τρόπον δέ τινα καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ἐστὶ τοιοῦτος. Ἀλλὰ ἐκεῖνα ἐάσθω. Πρὸς δὲ τὰ νῦν ἐπιχειρητέον, ὅσα δύναιτ' ἄν, ἐπανορθοῦν τὴν γεωγραφίαν, καὶ πρῶτον ὅπερ ἀρτίως ὑπερεθέμεθα.

3. Ποιητὴν γὰρ ἔφη πάντα στοχάζεσθαι ψυχαγωγίας, οὐ διδασκαλίας. Τοὐναντίον δ' οἱ παλαιοὶ φιλοσοφίαν τινὰ λέγουσι πρώτην τὴν ποιητικήν, εἰσάγουσαν εἰς τὸν βίον ἡμᾶς ἐκ νέων καὶ διδάσκουσαν ἤθη καὶ πάθη καὶ πράξεις μεθ' ἡδονῆς. Οἱ δ' ἡμέτεροι καὶ μόνον ποιητὴν ἔφασαν εἶναι τὸν σοφόν. Διὰ τοῦτο καὶ τοὺς παῖδας αἱ τῶν Ἑλλήνων πόλεις πρώτιστα διὰ τῆς ποιητικῆς παιδεύουσιν, οὐ ψυχαγωγίας χάριν δήπουθεν ψιλῆς, ἀλλὰ σωφρονισμοῦ. | Ὅπου γε καὶ οἱ μουσικοὶ ψάλλειν καὶ λυρίζειν καὶ αὐλεῖν διδάσκοντες μεταποιοῦνται τῆς ἀρετῆς ταύτης· παιδευτικοὶ γὰρ εἶναί φασι καὶ ἐπανορθωτικοὶ τῶν ἠθῶν. Ταῦτα δ' οὐ μόνον παρὰ τῶν Πυθαγορείων ἀκούειν ἔστι λεγόντων, ἀλλὰ καὶ Ἀριστόξενος οὕτως

TEST. : *Chrest.* I, 20 (5-10, 14-15) ; def. v.

---

4 μελέται A ω' : -τῃ C ‖ 14 πάντα om. W ‖ 17-18 καὶ πράξεις om. W ‖ 25 Πυθαγορείων ω' : -ρίων A.

Homère également a qualifié les aèdes de contrôleurs de sagesse[1], par exemple le gardien de Clytemnestre,

que l'Atride avait chargé,
Partant pour Troie, de veiller sur sa femme[2];

Égisthe ne put la circonvenir jusqu'au moment où

menant l'aède sur un îlot désert,
Il l'y laissa...
D'un mutuel vouloir, il la mena chez lui[3].

En outre Ératosthène[4] se contredit lui-même : peu avant l'argumentation que j'ai rapportée, dès le début de son traité de géographie, il soutient que tous les auteurs anciens rivalisent d'ardeur pour étaler leur information dans ce domaine. Il cite en exemple Homère qui aurait fait passer dans sa poésie tout ce qu'il avait appris sur les Éthiopiens ou sur l'Égypte et la Libye ; à propos de la Grèce et des contrées voisines, il se serait même laissé aller à une complaisance excessive, parlant de Thisbé « riche en colombes », d'Haliarte « l'herbeuse », d'Anthédon « la lointaine », de Liléa « aux sources du Céphise »[5], et il n'aurait laissé échapper aucune épithète indifférente. — Si l'on agit ainsi, cherche-t-on selon les apparences à captiver ou à instruire ? — Soit ; mais s'il a procédé ainsi dans ce cas, quand par contre il s'est agi de pays hors de la portée de nos sens, il les a remplis, lui et les autres, des prodiges de la fable. — Eh bien ! donc, il fallait dire seulement qu'un poète quel qu'il soit écrit tantôt pour captiver, tantôt pour instruire, tandis qu'Ératosthène[6] a affirmé que c'est seulement pour captiver et jamais pour instruire[7].

1. Sur les σωφρονισταί, contrôleurs de sagesse au IVe s., disparus à l'époque hellénistique et réapparus sous l'empire, cf. H. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 159.
2. *Odyssée*, III, 267-268. Cf. Dicéarque, fr. 93 Wehrli.
3. *Odyssée*, III, 270-272.
4. I A 4 (9-20).
5. *Note complémentaire*, p. 184.
6. I A 21 (p. 89, 19 - 90, 8).
7. *Note complémentaire*, p. 184.

ἀποφαίνεται. Καὶ Ὅμηρος δὲ τοὺς ἀοιδοὺς σωφρονιστὰς εἴρηκε, καθάπερ τὸν τῆς Κλυταιμνήστρας φύλακα,

ᾧ πόλλ' ἐπέτελλεν
Ἀτρεΐδης Τροίηνδε κιὼν εἴρυσθαι ἄκοιτιν,

τόν τε Αἴγισθον οὐ πρότερον αὐτῆς περιγενέσθαι, πρὶν ἢ

τὸν μὲν ἀοιδὸν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην
κάλλιπεν·
τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὅνδε δόμονδε.

Χωρὶς δὲ τούτων ὁ Ἐρατοσθένης ἑαυτῷ μάχεται· μικρὸν γὰρ πρὸ τῆς λεχθείσης ἀποφάσεως ἐναρχόμενος τοῦ περὶ τῆς γεωγραφίας λόγου φησὶν ἅπαντας κατ' ἀρχὰς φιλοτίμως ἔχειν εἰς τὸ μέσον φέρειν τὴν ὑπὲρ τῶν τοιούτων ἱστορίαν. Ὅμηρον γοῦν ὑπέρ τε τῶν Αἰθιόπων ὅσα ἐπύθετο καταχωρίσαι εἰς τὴν ποίησιν καὶ περὶ τῶν κατ' Αἴγυπτον καὶ Λιβύην, τὰ δὲ δὴ κατὰ τὴν Ἑλλάδα καὶ τοὺς σύνεγγυς τόπους καὶ λίαν περιέργως ἐξενηνοχέναι, πολυτρήρωνα μὲν τὴν Θίσβην λέγοντα, Ἁλίαρτον δὲ ποιήεντα, ἐσχατόωσαν δὲ Ἀνθηδόνα, Λίλαιαν δὲ πηγῇς ἔπι Κηφισσοῖο, καὶ οὐδεμίαν προσθήκην κενῶς ἀπορρίπτειν. Πότερον οὖν ὁ ποιῶν ταῦτα ψυχαγωγοῦντι ἔοικεν ἢ διδάσκοντι; Νὴ Δία, ἀλλὰ ταῦτα μὲν οὕτως εἴρηκε, τὰ δ' ἔξω τῆς αἰσθήσεως καὶ οὗτος καὶ ἄλλοι τερατολογίας μυθικῆς πεπληρώκασιν. Οὐκοῦν ἐχρῆν οὕτως εἰπεῖν, ὅτι ποιητὴς πᾶς τὰ μὲν ψυχαγωγίας χάριν μόνον ἐκφέρει, τὰ δὲ διδασκαλίας· ὁ δ' ἐπήνεγκεν, ὅτι ψυχαγωγίας μόνον, διδασκαλίας δ' οὔ.

TEST. : Eust. *Hom.* 268, 14 (17-18, 19) ; def. v.

---

14 καταχωρίσαι A ω' : -ρῆσαι a s C^3 B^2 ‖ περὶ τῶν B^3 : τῶν περὶ A ω' ‖ 19 καὶ a B^2 : om. A ω' ‖ 24 πᾶς a Siebenkees Coray : πάντα A ω'.

Et il continue sur ce ton, se demandant ce que cela ajoute à la valeur du poète de connaître tant de choses : topographie, stratégie, agriculture, rhétorique, et autres savoirs qu'on a parfois[1] voulu lui attribuer. Tenter de lui attribuer toutes ces connaissances serait assurément procéder par excès de zèle : irait-on (c'est Hipparque[2] qui parle) attribuer à l'*éirésioné* attique[3] les pommes et les poires qu'il ne peut porter ? Il n'en va pas autrement de vouloir attribuer à Homère toute espèce de science ou de savoir pratique. Mettons pourtant que tu aies raison sur ce point, Ératosthène. Tu ne l'as certainement pas quand, non content de lui refuser des connaissances si diverses, tu qualifies sa poésie de racontars de vieille femme, où l'on a toute liberté (c'est Ératosthène[4] qui parle) de forger ce que bon vous semble à seule fin de captiver.

Est-il vrai que l'audition des poètes n'est d'aucun profit pour la vertu? Rappelons en tout cas cette « connaissance de tant de choses, topographie, stratégie, agriculture, rhétorique », que procure normalement l'audition des poètes.

4. En fait d'ailleurs, toutes ces connaissances, le Poète les a attribuées à Ulysse qu'il pare entre tous de toutes les vertus[5]. C'est de lui qu'il dit :

Il a vu tant de cités au monde, connu tant de pensers[6] ;

de lui aussi,

Il savait mille tours et de prudents devis[7] ;

c'est lui également qu'il qualifie toujours de « destructeur des villes »[8], s'emparant d'Ilion

Par ses conseils, ses fables et son art de tromper[9].

1. Cf. par exemple Zénon (*S. V. F.*, p. 274, I, 63) ou Cratès de Mallos (H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 10).
2. VII, 3 (1-8) = 2 (4-8) Dicks.
3. *Note complémentaire*, p. 185.
4. I A 19 (8-12).
5. *Note complémentaire*, p. 185.
6. *Odyssée*, I, 3. Cf. 1, 1, 16.
7. *Iliade*, III, 202.
8. Par exemple, *Iliade*, II, 278.
9. *Note complémentaire*, p. 185.

Καὶ προσεξεργάζεταί γε, πυνθανόμενος τί συμβάλλεται πρὸς ἀρετὴν ποιητοῦ πολλῶν ὑπάρξαι τόπων ἔμπειρον ἢ στρατηγίας ἢ γεωργίας ἢ ῥητορικῆς ἢ οἷα δὴ περιποιεῖν αὐτῷ τινες ἐβουλήθησαν ; Τὸ μὲν οὖν ἅπαντα ζητεῖν περιποιεῖν αὐτῷ προεκπίπτοντος ἄν τις θείη τῇ φιλοτιμίᾳ, ὡς ἂν εἴ τις, φησὶν ὁ Ἵππαρχος, Ἀττικῆς εἰρεσιώνης κατηγοροίη καὶ ἃ μὴ δύναται φέρειν μῆλα καὶ ὄγχνας, οὕτως ἐκείνου πᾶν μάθημα καὶ πᾶσαν τέχνην. Τοῦτο μὲν δὴ ὀρθῶς ἂν λέγοις, ὦ Ἐρατόσθενες · ἐκεῖνα δ' οὐκ ὀρθῶς, ἀφαιρούμενος αὐτὸν τὴν τοσαύτην πολυμάθειαν καὶ τὴν ποιητικὴν γραώδη μυθολογίαν ἀποφαίνων, ᾗ δέδοται πλάττειν, φησίν, | ὃ ἂν αὐτῇ φαίνηται ψυχαγωγίας οἰκεῖον.

Ἆρα γὰρ οὐδὲ τοῖς ἀκροωμένοις τῶν ποιητῶν οὐδὲν συμβάλλεται πρὸς ἀρετήν ; Λέγω δὲ τὸ πολλῶν ὑπάρξαι τόπων ἔμπειρον ἢ στρατηγίας ἢ γεωργίας ἢ ῥητορικῆς, ἅπερ ἡ ἀκρόασις, ὡς εἰκός, περιποιεῖ.

4. Ἀλλὰ μὴν ταῦτά γε πάντα ὁ ποιητὴς Ὀδυσσεῖ προσῆψεν, ὃν τῶν πάντων μάλιστα ἀρετῇ πάσῃ κοσμεῖ. Οὗτος γὰρ αὐτῷ

πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω,

οὗτός τε ὁ

εἰδὼς παντοίους τε δόλους καὶ μήδεα πυκνά,

οὗτος δ' ὁ « πτολίπορθος » ἀεὶ λεγόμενος καὶ τὸ Ἴλιον ἑλὼν

βουλῇ καὶ μύθοισι καὶ ἠπεροπηίδι τέχνῃ.

TEST. : def. v.

---

5 προεκπίπτοντος Coray : προσεκ- A ω′ ‖ 7 ὄγχνας A W : ὄχνας ω′ ‖ 8 ἐκείνου A C : ἐκείνους W B ἐκεῖνος s ‖ 20 οὗτος A^{pc} B^{2} : οὕτως A ω′ ‖ 21 δ' eras. A ‖ ἴδεν A : οἶδεν ω′ ‖ 24 ἀεὶ s Casaubon : αἰεὶ A ω′.

S'il reste à mes côtés, des flammes d'un brasier
Nous sortirions tous deux[1],

dit Diomède. Bien plus, Ulysse se vante de ses connaissances en agriculture : parlant de la moisson, il déclare

Dans le pré, j'aurais une faucille joliment recourbée,
Et toi une toute pareille[2] ;

et parlant du labour,

Tu verrais alors si mon sillon est coupé droit[3].

N'est-ce pas un moyen pour Homère de montrer sa prudence en la matière, et tous les gens instruits[4], insistant sur l'exactitude de ses propos, ne citent-ils pas l'exemple du poète pour témoigner qu'une telle connaissance mène à coup sûr à la prudence ? 5. La rhétorique assurément est la prudence appliquée au langage ; Ulysse en fait montre à travers tout le poème, dans l'*Épreuve*, dans les *Prières*, dans l'*Ambassade*[5], où le Poète dit :

Mais quand de sa poitrine sortait sa grande voix
Et tombaient ses propos comme neige en hiver,
Ulysse n'avait plus aucun égal au monde[6].

Comment donc pourrait-on admettre que le poète capable de présenter des personnages experts en rhétorique ou en stratégie et généralement parés de toutes les manifestations de la valeur ne soit qu'un de ces hâbleurs, de ces faiseurs de fables tout juste capables de séduire et de flatter l'auditeur, sans lui être utiles ? Et d'abord, par valeur du poète, nous ne pouvons

1. *Iliade*, X, 246-247.
2. *Odyssée*, XVIII, 368-369.
3. *Odyssée*, XVIII, 375.
4. Cf. Platon, *Phèdre*, 245 a, et sans doute ici les stoïciens, en particulier Posidonius qui peut être la source de l'ensemble des citations.
5. *Note complémentaire*, p. 185.
6. *Iliade*, III, 221-223.

Τούτου γ' ἑσπομένοιο καὶ ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο
ἄμφω νοστήσαιμεν,

φησὶν ὁ Διομήδης. Καὶ μὴν ἐπί γε τῇ γεωργίᾳ σεμνύνεται· καὶ γὰρ ἐν ἀμητῷ,

ἐν ποίῃ· δρέπανον μὲν ἐγὼν εὐκαμπὲς ἔχοιμι,
καὶ δὲ σὺ τοῖον ἔχοις·

καὶ ἐν ἀρότῳ,

τῷ κέ μ' ἴδοις, εἰ ὦλκα διηνεκέα προταμοίμην.

Καὶ οὐχ Ὅμηρος μὲν οὕτω φρονεῖ περὶ τούτων, οὐχὶ δὲ πάντες οἱ πεπαιδευμένοι μάρτυρι χρῶνται τῷ ποιητῇ, ὡς ὀρθῶς λέγοντι, περὶ τοῦ τὴν τοιαύτην ἐμπειρίαν εἰς φρόνησιν συντείνειν μάλιστα ; 5. Ἡ δὲ ῥητορικὴ φρόνησίς ἐστι δήπου περὶ λόγους· ἣν ἐπιδείκνυται παρ' ὅλην τὴν ποίησιν Ὀδυσσεὺς ἐν τῇ Διαπείρᾳ, ἐν ταῖς Λιταῖς, ἐν τῇ Πρεσβείᾳ, ἐν ᾗ φησίν·

ἀλλ' ὅτε δὴ ὄπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος εἵη
καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα χειμερίῃσιν,
οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆΐ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος.

Τίς ἂν οὖν ὑπολάβοι τὸν δυνάμενον ποιητὴν εἰσάγειν ῥητορεύοντας ἑτέρους καὶ στρατηγοῦντας καὶ τὰ ἄλλα ἐπιδεικνυμένους τὰ τῆς ἀρετῆς ἔργα, αὐτὸν εἶναι τῶν φλυάρων ἕνα καὶ τῶν θαυματοποιῶν, γοητεύειν μόνον καὶ κολακεύειν τὸν ἀκροατὴν δυνάμενον, ὠφελεῖν δὲ μηδέν ; Πρότερον δ' οὐδ' ἀρετὴν ποιητοῦ λέγοιμεν ἂν ἡντινοῦν

TEST. : def. v.

---

5 ἐγὼν εὐκαμπὲς Aldina ex Hom. : εὐκαμπὲς ἐγὼν A ω' ‖ 8 προταμοίμην A ω' : προσταμοίην W ‖ 13 ἐπιδείκνυται A ω' : -νυσι W ‖ 18 ἐρίσσειε A C B : ἐρίπειε W ἐρίσειε s a ‖ 24 πρότερον A ω' : πότερον W[pc] a B[2].

désigner autre chose que son talent d'imiter la vie au moyen du langage[1]. Comment donc l'imiterait-il s'il n'avait aucune connaissance de la vie, aucune sagesse ? Car nous ne parlons pas de la valeur des poètes comme nous ferions de celle des charpentiers ou des forgerons, qui n'est liée à aucune considération de beauté ou de noblesse ; la valeur du poète au contraire est inséparable de la valeur de l'homme : pour être un poète de qualité, il faut d'abord être un homme de qualité[2].

6. Ainsi dénier au Poète l'art de la rhétorique va tout à fait à l'encontre de nos opinions[3]. Qu'est-ce qui fait autant partie de la rhétorique que l'art de dire? Et autant partie de la poésie[4]? Et qui donc, mieux qu'Homère, excelle dans l'art de dire? — Peut-être, dira-t-on ; mais la poésie est un art de dire bien différent ! — C'est affaire d'espèce seulement, de même que dans la poésie il y a l'espèce tragique et l'espèce comique, et en prose l'espèce historique et l'espèce oratoire. Par « langage », ne désigne-t-on pas le genre commun dont les différentes espèces sont le vers et la prose? Et, pour désigner le genre, use-t-on seulement du terme de langage, à l'exclusion de langage rhétorique, ou art de dire, ou valeur du langage? Pour ainsi dire, la prose, la prose ornée du moins, est une imitation de la poésie. Tout au début en effet, c'est la mise en forme poétique qui apparut et acquit un grand lustre ; par la suite on chercha à l'imiter, en brisant le mètre mais en conservant les autres caractères de la poésie : ce fut l'œuvre des Cadmos, Phérécyde, Hécatée[5] ; leurs successeurs, en enlevant à mesure l'une ou l'autre de ses caractéristiques, l'ont fait tomber en son état présent, depuis les hauteurs sublimes[6] où elle se tenait ; il en va

1-4. *Notes complémentaires*, p. 185-186.

5. Respectivement *F. Gr. Hist.*, 489 T 3 (mais ce Cadmos, Cadmos de Milet, est presque un fantôme), 3 T 1 (il s'agit de Phérécyde d'Athènes), et 1 T 16 (p. 92, 16 - 93, 3). Le parallélisme de ce passage et des auteurs cités avec Diodore (I, 37, 3) atteste l'influence probable de Posidonius.

6. *Note complémentaire*, p. 186.

ἄλλην, ἢ τὴν μιμητικὴν τοῦ βίου διὰ λόγων. Πῶς ἂν οὖν μιμοῖτο ἄπειρος ὢν τοῦ βίου καὶ ἄφρων ; Οὐ γὰρ οὕτω φαμὲν τὴν τῶν ποιητῶν ἀρετὴν ὡσεὶ τεκτόνων ἢ χαλκέων · ἀλλ' ἐκείνη μὲν οὐδενὸς ἔχεται καλοῦ καὶ σεμνοῦ, ἡ δὲ ποιητοῦ συνέζευκται τῇ τοῦ ἀνθρώπου, καὶ οὐχ οἷόν τε ἀγαθὸν γενέσθαι ποιητήν, μὴ πρότερον γενηθέντα ἄνδρα ἀγαθόν.

6. Τὸ δὲ δὴ καὶ τὴν ῥητορικὴν ἀφαιρεῖσθαι τὸν ποιητὴν τελέως ἀφειδοῦντος ἡμῶν ἐστι. Τί γὰρ οὕτω ῥητορικόν, ὡς φράσις ; Τί δ' οὕτω ποιητικόν ; | Τίς δ' ἀμείνων Ὁμήρου φράσαι ; Νὴ Δία, ἀλλ' ἑτέρα φράσις ἡ ποιητική. Τῷ γε εἴδει, ὡς καὶ ἐν αὐτῇ τῇ ποιητικῇ ἡ τραγικὴ καὶ ἡ κωμική, καὶ ἐν τῇ πεζῇ ἡ ἱστορικὴ καὶ ἡ δικανική. Ἆρα γὰρ οὐδ' ὁ λόγος ἐστὶ γενικός, οὗ εἴδη ὁ ἔμμετρος καὶ ὁ πεζός ; ἢ λόγος μέν, ῥητορικὸς δὲ λόγος οὐκ ἔστι γενικὸς καὶ φράσις καὶ ἀρετὴ λόγου ; Ὡς δ' εἰπεῖν, ὁ πεζὸς λόγος, ὅ γε κατεσκευασμένος, μίμημα τοῦ ποιητικοῦ ἐστι. Πρώτιστα γὰρ ἡ ποιητικὴ κατασκευὴ παρῆλθεν εἰς τὸ μέσον καὶ εὐδοκίμησεν · εἶτα ἐκείνην μιμούμενοι, λύσαντες τὸ μέτρον, τἆλλα δὲ φυλάξαντες τὰ ποιητικὰ συνέγραψαν οἱ περὶ Κάδμον καὶ Φερεκύδη καὶ Ἑκαταῖον · εἶτα οἱ ὕστερον, ἀφαιροῦντες ἀεί τι τῶν τοιούτων, εἰς τὸ νῦν εἶδος κατήγαγον, ὡς ἂν ἀπὸ ὕψους τινός · καθάπερ ἄν τις καὶ

TEST. : Eust. *Hom.* 9, 9 (19-23) ; def. v.

3 τῶν ποιητῶν A C B² : τοῦ ποιητοῦ W B om. s ‖ ὡσεὶ Coray : ὡς ἢ A ω' ὡς εἴ τε a ‖ 12 εἴδει, ὡς Coray : ἰδίως A ω' ἰδίῳ a ‖ 16-17 πεζὸς λόγος Aldina : πεζολόγος A ω' ‖ 21 Φερεκύδη A C : -κύδην W s B.

de même pour la comédie qui tire probablement son origine de la tragédie et qu'on a fait dégringoler de ces hauteurs pour la réduire à ce qu'on appelle de nos jours « langage parlé ». L'emploi chez les anciens du terme *chanter* au lieu de *parler avec art*[1] en est une preuve supplémentaire : la source et l'origine du style orné et de la rhétorique est bien la poésie. Il s'y adjoignait la musique pour la récitation : c'était alors l'ode, ou langage accompagné de musique, ce qui a fait naître les termes de rhapsodie, tragédie, comédie. Ainsi puisque parler avec art se disait, tout au début, du langage poétique, et que celui-ci était lié à l'ode chantée, chanter était alors l'équivalent de parler avec art. Puis comme on s'est mis à utiliser abusivement l'un de ces termes à propos de la prose, l'usage abusif s'est étendu également à l'autre. Au reste la dénomination même de prosaïque pour désigner le langage privé de mètre indique nettement qu'il est tombé de haut ; descendant de son char, il a mis pied à terre[2].

7. Mais Homère ne se contente pas de parler des pays proches, comme le soutient Ératosthène[3], ou de la Grèce ; il cite également nombre de contrées lointaines, et en termes précis[4]. Plus encore que ses successeurs, quand il compose ses fables, il se garde de mettre du prodige partout ; c'est dans l'intérêt de la science qu'il parle par allégories, orne son style, essaie de séduire les foules ; témoin le récit du périple d'Ulysse sur lequel Ératosthène se trompe grandement quand il traite de hâbleurs les commentateurs[5] de l'Odyssée et le Poète lui-même. Mais la question mérite plus ample discussion.

1. *Note complémentaire*, p. 186.
2. Le terme grec πεζόν, piéton, est plus évocateur que le terme français prose ; il appelle l'image. Plutarque use d'une expression semblable : « Le langage descendit de la poésie comme d'un char, et c'est surtout grâce à la prose, et en allant à pied, qu'elle sépara la vérité de la légende. » (*De Pyth. orac.* 406 E).
3. I A 11 (16-24).
4. Cf. I, 1, 3.
5. *Note complémentaire*, p. 186.

τὴν κωμῳδίαν φαίη λαβεῖν τὴν σύστασιν ἀπὸ τῆς τραγῳδίας, καὶ τοῦ κατ' αὐτὴν ὕψους καταβιβασθεῖσαν εἰς τὸ λογοειδὲς νυνὶ καλούμενον. Καὶ τὸ ἀείδειν δὲ ἀντὶ τοῦ φράζειν τιθέμενον παρὰ τοῖς πάλαι ταὐτὸ τοῦτο ἐκμαρτυρεῖ, διότι πηγὴ καὶ ἀρχὴ φράσεως κατεσκευασμένης καὶ ῥητορικῆς ὑπῆρξεν ἡ ποιητική. Αὕτη γὰρ προσεχρήσατο τῷ μέλει κατὰ τὰς ἐπιδείξεις· τοῦτο δ' ἦν ᾠδὴ ἢ λόγος μεμελισμένος ἀφ' οὗ δὴ ῥαψῳδίαν τ' ἔλεγον καὶ τραγῳδίαν καὶ κωμῳδίαν. Ὥστ' ἐπειδὴ τὸ φράζειν πρώτιστα ἐπὶ τῆς ποιητικῆς ἐλέγετο φράσεως, αὕτη δὲ μετ' ᾠδῆς ⟨ἦν⟩, τὸ ἀείδειν αὐτοῖς τὸ αὐτὸ τῷ φράζειν ὑπῆρξε παρ' ἐκείνοις. Καταχρησαμένων δ' αὐτῶν θατέρῳ καὶ ἐπὶ τοῦ πεζοῦ λόγου, καὶ ἐπὶ θάτερον ἡ κατάχρησις διέβη. Καὶ αὐτὸ δὲ τὸ πεζὸν λεχθῆναι τὸν ἄνευ τοῦ μέτρου λόγον ἐμφαίνει τὸν ἀπὸ ὕψους τινὸς καταβάντα καὶ ὀχήματος εἰς τοὔδαφος.

7. Ἀλλ' οὐδὲ τὰ σύνεγγυς μόνον, ὥσπερ Ἐρατοσθένης εἴρηκε, καὶ τὰ ἐν τοῖς Ἕλλησιν, ἀλλὰ καὶ τῶν πόρρω πολλὰ λέγει καὶ δι' ἀκριβείας Ὅμηρος. Καὶ μᾶλλόν γε τῶν ὕστερον μυθολογεῖται, οὐ πάντα τερατευόμενος, ἀλλὰ καὶ πρὸς ἐπιστήμην ἀλληγορῶν ἢ διασκευάζων ἢ δημαγωγῶν ἄλλα τε καὶ τὰ περὶ τὴν Ὀδυσσέως πλάνην, περὶ ἧς πολλὰ διαμαρτάνει, τούς τ' ἐξηγητὰς φλυάρους ἀποφαίνων καὶ αὐτὸν τὸν ποιητήν· περὶ ὧν ἄξιον εἰπεῖν διὰ πλειόνων.

TEST. : *Chrest.* I, 21 (5-6, 13-15) ; def. v.

---

7 ᾠδὴ ἢ Coray : ἡ ᾠδὴ A ω' || 11 ἦν add. Groskurd || 12 καταχρησαμένων A ω' : -νου C B² || θατέρῳ a Aldina : -ρου A ω'.

Le pouvoir de la fable.

8. Considérons le premier point : bien avant d'être recueillies par les poètes, les fables le furent par les cités et par les législateurs[1] qui en voyaient l'utilité, eu égard aux dispositions naturelles de l'animal raisonnable. L'homme est avide de savoir ; sa curiosité se manifeste en premier lieu par son amour pour les fables. De là vient que les enfants, dès leur jeune âge, écoutent les histoires et y prennent une part de plus en plus active : pour eux la fable est une sorte de langage neuf, qui n'exprime pas la réalité mais autre chose de tout différent ; or on trouve de l'agrément à la nouveauté, à ce que l'on ignorait jusque là. C'est la même disposition d'esprit qui donne naissance à l'appétit de savoir. Lorsque s'y ajoute l'admirable et le merveilleux, le plaisir augmente, qui est le philtre de la science. Au début donc, il faut user de tels appâts, puis, avec l'âge, introduire à l'apprentissage de la réalité, une fois que la réflexion s'est affermie et n'a plus besoin de prestiges trompeurs. Mais un simple particulier, un homme sans instruction reste enfant d'un certain point de vue et aime tout autant les fables ; c'est le cas également pour l'homme moyennement instruit, qui n'est pas suffisamment solide dans son raisonnement et garde encore les habitudes de l'enfance. D'ailleurs, puisque le merveilleux peut fournir non seulement au plaisir mais à la crainte, sous ces deux formes il convient aux besoins à la fois des enfants et des gens d'âge : aux enfants l'on offre les fables agréables pour provoquer l'émulation, les redoutables pour les détourner du mal (ainsi Lamia, la Gorgone, Éphialte, Mormolycé[2] appartiennent à la fable) ; de même il arrive souvent que les habitants des villes soient stimulés vers le bien par le plaisir qu'ils prennent aux fables, quand ils entendent

1. Cf. Platon, *Rép.*, II, 17, 377 b, retransmis sans doute par Posidonius, source probable de tout ce développement. Cf. J. Morr, *Poseidonios von Rhodos...*, Wiener Studien, 45, 1926, p. 49.
2. *Note complémentaire*, p. 187.

8. Καὶ πρῶτον ὅτι τοὺς μύθους ἀνεδέξαντο οὐχ οἱ ποιηταὶ μόνον, | ἀλλὰ καὶ αἱ πόλεις πολὺ πρότερον καὶ οἱ νομοθέται τοῦ χρησίμου χάριν, βλέψαντες εἰς τὸ φυσικὸν πάθος τοῦ λογικοῦ ζῴου. Φιλειδήμων γὰρ ἄνθρωπος· προοίμιον δὲ τούτου τὸ φιλόμυθον. Ἐντεῦθεν οὖν ἄρχεται τὰ παιδία ἀκροᾶσθαι καὶ κοινωνεῖν λόγων ἐπὶ πλεῖον· αἴτιον δέ, ὅτι καινολογία τίς ἐστιν ὁ μῦθος, οὐ τὰ καθεστηκότα φράζων, ἀλλ' ἕτερα παρὰ ταῦτα· ἡδὺ δὲ τὸ καινὸν καὶ ὃ μὴ πρότερον ἔγνω τις. Τοῦτο δ' αὐτό ἐστι καὶ τὸ ποιοῦν φιλειδήμονα. Ὅταν δὲ προσῇ καὶ τὸ θαυμαστὸν καὶ τὸ τερατῶδες, ἐπιτείνει τὴν ἡδονήν, ἥπερ ἐστὶ τοῦ μανθάνειν φίλτρον. Κατ' ἀρχὰς μὲν οὖν ἀνάγκη τοιούτοις δελέασι χρῆσθαι, προϊούσης δὲ τῆς ἡλικίας ἐπὶ τὴν τῶν ὄντων μάθησιν ἄγειν, ἤδη τῆς διανοίας ἐρρωμένης καὶ μηκέτι δεομένης κολάκων. Καὶ ἰδιώτης δὲ πᾶς καὶ ἀπαίδευτος τρόπον τινὰ παῖς ἐστι φιλομυθεῖ τε ὡσαύτως· ὁμοίως δὲ καὶ ὁ πεπαιδευμένος μετρίως· οὐδὲ γὰρ οὗτος ἰσχύει τῷ λογισμῷ, πρόσεστι δὲ καὶ τὸ ἐκ παιδὸς ἔθος. Ἐπεὶ δ' οὐ μόνον ἡδύ, ἀλλὰ καὶ φοβερὸν τὸ τερατῶδες, ἀμφοτέρων ἐστὶ τῶν εἰδῶν χρεία πρός τε τοὺς παῖδας καὶ τοὺς ἐν ἡλικίᾳ· τοῖς τε γὰρ παισὶ προσφέρομεν τοὺς ἡδεῖς μύθους εἰς προτροπήν, εἰς ἀποτροπὴν δὲ τοὺς φοβερούς· ἥ γὰρ Λάμια μῦθός ἐστι καὶ ἡ Γοργὼ καὶ ὁ Ἐφιάλτης καὶ ἡ Μορμολύκη· οἵ τε πολλοὶ τῶν τὰς πόλεις οἰκούντων εἰς μὲν προτροπὴν ἄγονται τοῖς ἡδέσι τῶν μύθων, ὅταν ἀκούωσι τῶν ποιητῶν ἀνδραγαθήματα

TEST. : *Chrest.* I, 22 (1-3, 23-24) ; def. v.

---

1 ἀνεδέξαντο Casaubon : ἀνελέξαντο A ω' ‖ 4 ἄνθρωπος Meineke : ἄνθρωπος A ω' ‖ 10 ποιοῦν A ω' : ποιεῖν W ‖ 17 οὗτος A C : οὕτως ω'.

les poètes faire le récit d'exploits fabuleux comme les travaux d'Héraclès ou de Thésée, ou décrire les honneurs qu'accordent les dieux, ou encore, par Zeus, quand ils voient des dessins, des statuettes, des figurines représentant quelque épisode fabuleux ; et ils sont découragés du mal quand des récits ou des images monstrueuses leur présentent des châtiments infligés par les dieux, des scènes d'épouvante, de lourdes menaces, ou quand ils croient à la réalité de ces maux. Une foule composée de femmes et de toutes sortes d'individus incultes ne peut en effet être déterminée par la logique philosophique, ni entraînée par ce moyen vers la piété, la sainteté et la foi ; elle ne peut l'être que par l'intermédiaire de la crainte des dieux, qui est inséparable des créations légendaires et du recours au merveilleux. Ainsi foudre, égide, tridents, torches, dragons, lances en forme de thyrse, tous ces attributs des dieux relèvent de la fable, de même que la théologie primitive en entier ; et les fondateurs d'états adoptèrent tout cela, y voyant des sortes d'épouvantails à l'usage des âmes naïves.

Telle était la création fabuleuse, toute orientée vers la vie sociale et politique, aussi bien que vers l'information historique ; aussi les anciens la conservèrent-ils comme moyen de former les enfants jusqu'à l'âge d'homme fait, supposant à la poésie des ressources suffisantes pour rendre sage tout âge de la vie. Plus tard, on se mit à écrire l'histoire ; et la philosophie moderne fit son apparition ; mais elle ne s'adresse qu'à une minorité, tandis que la poésie rend service au peuple et peut remplir les théâtres, et celle d'Homère par dessus tout. Du reste, les premiers historiens, les premiers physiciens[1] étaient des auteurs de fables.

Poésie et vérité.

9. Ainsi, rapportant les fables à l'espèce didactique, le Poète a prêté grande attention à la vérité ;

1. *Note complémentaire*, p. 187.

μυθώδη διηγουμένων, οἷον Ἡρακλέους ἄθλους ἢ Θησέως, ἢ τιμὰς παρὰ θεῶν νεμομένας, ἢ νὴ Δία ὁρῶσι γραφὰς ἢ ξόανα ἢ πλάσματα τοιαύτην τινὰ περιπέτειαν ὑποσημαίνοντα μυθώδη· εἰς ἀποτροπὴν δέ, ὅταν κολάσεις παρὰ θεῶν καὶ φόβους καὶ ἀπειλὰς ἢ διὰ λόγων ἢ διὰ τύπων ἀοράτων τινῶν προσδέχωνται, ἢ καὶ πιστεύωσι περιπεσεῖν τινας. Οὐ γὰρ ὄχλον τε γυναικῶν καὶ παντὸς χυδαίου πλήθους ἐπαγαγεῖν λόγῳ δυνατὸν φιλοσόφῳ, καὶ προκαλέσασθαι πρὸς εὐσέβειαν καὶ ὁσιότητα καὶ πίστιν, ἀλλὰ δεῖ καὶ διὰ δεισιδαιμονίας· τοῦτο δ' οὐκ ἄνευ μυθοποιίας καὶ τερατείας. Κεραυνὸς γὰρ καὶ αἰγὶς καὶ τρίαινα καὶ λαμπάδες καὶ δράκοντες καὶ θυρσόλογχα, τῶν θεῶν ὅπλα, μῦθοι καὶ πᾶσα θεολογία ἀρχαϊκή· ταῦτα δ' ἀπεδέξαντο οἱ τὰς πολιτείας καταστησάμενοι μορμολύκας τινὰς πρὸς τοὺς νηπιόφρονας. |

Τοιαύτης δὲ τῆς μυθοποιίας οὔσης καὶ καταστρεφούσης εἰς τὸ κοινωνικὸν καὶ τὸ πολιτικὸν τοῦ βίου σχῆμα καὶ τὴν τῶν ὄντων ἱστορίαν, οἱ μὲν ἀρχαῖοι τὴν παιδικὴν ἀγωγὴν ἐφύλαξαν μέχρι τῶν τελείων ἡλικιῶν, καὶ διὰ ποιητικῆς ἱκανῶς σωφρονίζεσθαι πᾶσαν ἡλικίαν ὑπέλαβον. Χρόνοις δ' ὕστερον ἡ τῆς ἱστορίας γραφὴ καὶ ἡ νῦν φιλοσοφία παρελήλυθεν εἰς μέσον· αὕτη μὲν οὖν πρὸς ὀλίγους, ἡ δὲ ποιητικὴ δημωφελεστέρα καὶ θέατρα πληροῦν δυναμένη· ἡ δὲ δὴ τοῦ Ὁμήρου ὑπερβαλλόντως. Καὶ οἱ πρῶτοι δὲ ἱστορικοὶ καὶ φυσικοὶ μυθογράφοι.

9. Ἅτε δὲ πρὸς τὸ παιδευτικὸν εἶδος τοὺς μύθους ἀναφέρων ὁ ποιητὴς ἐφρόντισε πολὺ μέρος τἀληθοῦς·

TEST. : *Chrest.* I, 22 (13-15) ; def. v.

---

6 ἀοράτων ω' a : ἀόρων A || προσδέχωνται A C : -δέχονται W s B || 10 *καὶ* om. A || 18-19 παιδικὴν ἀγωγὴν A ω' : παιδαγωγικὴν W || 26 μύθους ω' : μύθος A.

Mais il y mêlait[1]

le mensonge, adoptant l'une mais se servant de l'autre pour séduire la foule et la diriger.

Tel un artiste habile coule en or sur argent[2],

ainsi ajoutait-il aux péripéties véridiques un élément fabuleux, pour agrémenter et orner l'élocution, mais en poursuivant le même but que l'historien ou lc narrateur de faits réels.

C'est ainsi que, prenant la guerre de Troie, fait réel, pour sujet, il l'a paré des ornements de la fable ; et tel fut le cas également pour le périple d'Ulysse. Partir d'un fait dépourvu de vérité pour y accrocher de vains prodiges n'est pas du tout dans le style d'Homère. Sans doute faut-il ajouter que l'on ment de manière plus plausible si l'on entremêle quelques bribes de vérité. C'cst précisément la thèse de Polybe[3], dans ses développements sur le périple d'Ulysse ; dans le vers

Il dit bien des mensonges pareils à des vérités[4],

le Poète ne dit pas « rien que des mensonges », mais seulement « bien des mensongcs », sinon ils n'auraient pas été « pareils à des vérités ».

C'est donc sa vaste information qui fournit au Poète ses points de départ. Il dit par exemple qu'Éole régna sur les îles Lipari, et que la région de l'Etna et le pays des Léontiniens fut occupé par les Cyclopes et les Lestrygons, peuples inhospitaliers : c'est que les environs du détroit étaient inaccessibles en ce temps-là, et que Charybde et le Scylléon[5] étaient infestés de pirates. Il en est de même pour d'autres peuples dont parle Homère et que nos informations placent en d'autres endroits : sachant par exemple que les Cimmériens

1. *Iliade*, XVIII, 541.
2. *Odyssée*, VI, 232.
3. XXXIV, 2, 1-3 (10-14) B.-W.
4. *Odyssée*, XIX, 203.
5. Le Scylléon (VI, 1, 5) est une presqu'île terminée par un rocher élevé, rattachée au Bruttium et située dans le détroit de Sicile face au cap Pélorias.

ἐν δ' ἐτίθει

καὶ ψεῦδος, τὸ μὲν ἀποδεχόμενος, τῷ δὲ δημαγωγῶν καὶ στρατηγῶν τὰ πλήθη.

Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνήρ,

οὕτως ἐκεῖνος ταῖς ἀληθέσι περιπετείαις προσεπετίθει μῦθον, ἡδύνων καὶ κοσμῶν τὴν φράσιν, πρὸς δὲ τὸ αὐτὸ τέλος τοῦ ἱστορικοῦ καὶ τοῦ τὰ ὄντα λέγοντος βλέπων.

Οὕτω δὴ τόν τε Ἰλιακὸν πόλεμον γεγονότα παραλαβὼν ἐκόσμησε ταῖς μυθοποιίαις, καὶ τὴν Ὀδυσσέως πλάνην ὡσαύτως. Ἐκ μηδενὸς δὲ ἀληθοῦς ἀνάπτειν κενὴν τερατολογίαν οὐχ Ὁμηρικόν. Προσπίπτει γάρ, ὡς εἰκός, ὡς πιθανώτερον ἂν οὕτω τις ψεύδοιτο, εἰ καταμίσγοι τι καὶ αὐτῶν τῶν ἀληθινῶν· ὅπερ καὶ Πολύβιός φησι περὶ τῆς Ὀδυσσέως πλάνης ἐπιχειρῶν· τοιοῦτο δ' ἐστὶ καὶ τὸ

ἴσκε ψεύδεα πολλὰ λέγων ἐτύμοισιν ὁμοῖα·

οὐ γὰρ πάντα, ἀλλὰ πολλά, ἐπεὶ οὐδ' ἂν ἦν ἐτύμοισιν ὁμοῖα.

Ἔλαβεν οὖν παρὰ τῆς ἱστορίας τὰς ἀρχάς. Καὶ γὰρ τὸν Αἴολον δυναστεῦσαί φησι τῶν περὶ τὴν Λιπάραν νήσων, καὶ τῶν περὶ τὴν Αἴτνην καὶ Λεοντίνην Κύκλωπας καὶ Λαιστρυγόνας ἀξένους τινάς· διὸ καὶ τὰ περὶ τὸν πορθμὸν ἀπροσπέλαστα εἶναι τοῖς τότε, καὶ τὴν Χάρυβδιν καὶ τὸ Σκύλλαιον ὑπὸ λῃστῶν κατέχεσθαι. Οὕτω δὲ καὶ τοὺς ἄλλους τῶν ὑπὸ Ὁμήρου λεγομένων ἐν ἄλλοις τόποις ἱστοροῦμεν· οὕτω δὲ καὶ τοὺς Κιμμερίους εἰδὼς οἰκοῦντας

TEST. : *Chrest.* I, 23 (4-6, 15-17), 24 (21-23, 25) ; Eust. *Hom.* 1618, 7 (18-22) ; 1716, 39 (20-23) ; def. v.

---

10 κενὴν B² Coray : καινὴν A ω' ‖ 11 προσπίπτει a Aldina : προπίπτει A ω' ‖ 13 περὶ A C B² : παρὰ W s B ‖ 18 ἔλαβεν Aldina: -βον A ω' ‖ 19 περὶ A C B² Eust. : παρὰ W s B ‖ νήσων C Eust. : νῆσον A B² νήσου W s B ‖ 21 Λαιστρυγόνας A Eust. [-νες] : Λεστρυγώνας ω' [-γον- C].

habitaient le Bosphore Cimmérien, pays du nord et des ténèbres, il les transporta fort à propos dans une contrée pleine d'ombres, au voisinage de l'Hadès ; ce lui était un moyen de donner au périple son caractère fabuleux ; qu'il ait connu ce peuple, cela ressort clairement de la lecture des chronologistes qui placent l'invasion des Cimmériens soit peu avant Homère, soit de son temps[1].

10. De la même manière, connaissant les Colques, la navigation de Jason vers Aea, Circé, Médée et les légendes ou les récits plus véridiques sur leur science des philtres et leur ressemblance générale, il imagina des liens de parenté, en dépit de la distance qui les séparait, puisque l'une habitait le fin fond du Pont, l'autre en Italie, et il les transporta toutes deux en plein océan ; il se peut d'ailleurs que Jason soit allé vagabonder jusqu'en Italie[2], car que ce soit dans les monts Cérauniens[3], vers l'Adriatique, dans le golfe de Posidonia[4], ou dans les îles au large de la Tyrrhénie, on trouve des traces du périple des Argonautes. Raison supplémentaire : la présence des Cyanées que l'on appelle parfois roches Symplégades et qui rendent bien difficile la traversée par mer du goulet de Byzance. Ainsi tout paraissait plausible par comparaison : Ææé grâce à Æa, grâce aux Symplégades les Planctes et leur traversée par Jason ; et de même, grâce au Scylléon et à Charybde, le passage d'Ulysse entre les écueils[5]. Simplement on imaginait alors la mer Pontique comme une autre espèce d'océan, et l'on croyait que s'y aventurer constituait un dépaysement total, comme de s'avancer bien au delà des Colonnes d'Hercule. Il est

1. Cf. I, 1, 10 et p. 72, n. 4.
2. *Note complémentaire*, p. 187.
3. Chaîne d'Illyrie, à 75 km au N.-N.-O. de Corfou.
4. Golfe de Pæstum (V, 4, 13 et VI, 1, 1), aujourd'hui golfe de Salerne, dans lequel on situe les Sirènes (I, 2, 12).
5. *Note complémentaire*, p. 187.

τὸν Κιμμερικὸν βόσπορον πρὸς βορρᾶν καὶ ζοφώδη μετήγαγεν οἰκείως εἰς σκοτεινόν τινα τόπον τὸν καθ' Ἅιδην, χρήσιμον ὄντα πρὸς τὴν μυθοποιίαν τὴν ἐν τῇ πλάνῃ· ὅτι δ' οἶδεν αὐτούς, οἱ χρονογράφοι δηλοῦσιν, ἢ μικρὸν πρὸ αὐτοῦ τὴν τῶν Κιμμερίων ἔφοδον ἢ κατ' αὐτὸν ἀναγράφοντες. |

10. Ὡσαύτως καὶ τοὺς Κόλχους εἰδὼς καὶ τὸν Ἰάσονος πλοῦν τὸν εἰς Αἶαν καὶ τὰ περὶ Κίρκης καὶ Μηδείας μυθευόμενα καὶ ἱστορούμενα περὶ τῆς φαρμακείας καὶ τῆς ἄλλης ὁμοιοτροπίας, συγγενείας τε ἔπλασε τῶν οὕτω διῳκισμένων, τῆς μὲν ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Πόντου, τῆς δ' ἐν τῇ Ἰταλίᾳ, καὶ ἐξωκεανισμὸν ἀμφοῖν, τάχα καὶ τοῦ Ἰάσονος μέχρι τῆς Ἰταλίας πλανηθέντος· δείκνυται γάρ τινα [σημεῖα] καὶ περὶ τὰ Κεραύνια ὄρη καὶ περὶ τὸν Ἀδρίαν καὶ ἐν τῷ Ποσειδωνιάτῃ κόλπῳ καὶ ταῖς πρὸ τῆς Τυρρηνίας νήσοις τῆς τῶν Ἀργοναυτῶν πλάνης σημεῖα. Προσέδοσαν δέ τι καὶ αἱ Κυάνεαι, ἅσπερ Συμπληγάδας καλοῦσι πέτρας τινές, τραχὺν ποιοῦσαι τὸν διέκπλουν τὸν διὰ τοῦ Βυζαντιακοῦ στόματος. Ὥστε παρὰ μὲν τὴν Αἶαν ἡ Αἰαίη, παρὰ δὲ τὰς Συμπληγάδας αἱ Πλαγκταί, καὶ ὁ δι' αὐτῶν πλοῦς τοῦ Ἰάσονος πιθανὸς ἐφάνη· παρὰ δὲ τὸ Σκύλλαιον καὶ τὴν Χάρυβδιν ὁ διὰ τῶν σκοπέλων πλοῦς. Ἁπλῶς δ' οἱ τότε τὸ πέλαγος τὸ Ποντικὸν ὥσπερ ἄλλον τινὰ ὠκεανὸν ὑπελάμβανον, καὶ τοὺς πλέοντας ἐκεῖσε ὁμοίως ἐκτοπίζειν ἐδόκουν, ὥσπερ τοὺς ἔξω Στηλῶν ἐπὶ πολὺ

TEST. : *Chrest.* I, 24 (1-3, 17-20, 21-24) ; Eust. *Dion*, 243, 43 (23-25) ; def. v.

---

6 ἀναγράφοντες A C : ἀναγράφων δὲ W s B ‖ 9 καὶ ἱστορούμενα om. C ‖ περὶ A C B² : παρὰ W s B ‖ 14 σημεῖα del. Meineke ‖ 15 ταῖς πρὸ Aldina : ταῖς πρὸς A πρὸς ταῖς ω' ‖ 19 Βυζαντιακοῦ A C s : -τικοῦ W B a def. *Chrest.* ‖ 20 Αἰαίη *Chrest.* a : Αἴη A ω' ‖ Πλαγκταί *Chrest.* [-τὰς] A ω' : πλεκταί W ‖ 21-22 τὸ Σκύλλαιον Aujac : τὴν Σκύλλαν *Chrest.* [om. τὴν] A ω'.

vrai qu'elle était considérée comme la plus grande de nos mers, et c'est pourquoi, par excellence, on appelait le Pont[1] cette mer particulière, comme on appelle Homère le Poète. Peut-être faut-il y voir la raison qui lui fait transporter dans l'océan ce qu'il emprunte au Pont ; il pensait qu'il serait facile de le faire admettre, étant donnée l'opinion courante. Un exemple : comme les Solymes occupaient les plus hautes cimes du Taurus, du côté de la Lycie et jusqu'à la Pisidie, et que c'était chez eux que se situaient, quand on regardait vers le midi, les sommets les plus élevés pour qui vivait de ce côté-ci du Taurus et en particulier pour les riverains du Pont, il a transporté ce peuple dans l'océan, mais en conservant la ressemblance ; car il dit à propos d'Ulysse qui navigue sur son radeau :

> De chez les Éthiopiens remontait Poséidon ;
> Depuis les monts Solymes, il l'aperçut[2].

Peut-être aussi les Cyclopes à l'œil unique sont-ils nés de la transposition d'informations venues de Scythie, car tels étaient, dit-on, les Arimaspes que, dans ses *Arimaspées*, nous a dépeints Aristéas de Proconnèse[3].

Le périple d'Ulysse.

11. Il faut donc, après ces remarques préliminaires, examiner les thèses[4] de ceux qui ont déclaré que le périple d'Ulysse selon Homère se fit, ou non, au voisinage de la Sicile et de l'Italie. Deux interprétations sont possibles : une bonne et une mauvaise. La bonne, c'est d'admettre qu'Homère, convaincu que le périple d'Ulysse s'est réalisé en cet endroit, a pris cette base réelle et l'a parée des ornements de la poésie : c'est là théorie pleine d'à-propos car, non seulement en Italie mais même jusqu'aux extrémités de l'Ibérie, on peut

1. En grec le terme πόντος désigne la mer.
2. *Odyssée*, V, 282-283.
3-4. *Notes complémentaires*, p. 188.

προϊόντας. Καὶ γὰρ μέγιστον τῶν καθ' ἡμᾶς ἐνομίζετο, καὶ διὰ τοῦτο κατ' ἐξοχὴν ἰδίως Πόντον προσηγόρευον, ὡς ποιητὴν Ὅμηρον. Ἴσως οὖν καὶ διὰ τοῦτο μετήνεγκε τὰ ἐκ τοῦ Πόντου πρὸς τὸν ὠκεανὸν ὡς εὐπαράδεκτα διὰ τὴν κατέχουσαν δόξαν. Οἶμαι δὲ καὶ τῶν Σολύμων τὰ ἄκρα τοῦ Ταύρου τὰ περὶ τὴν Λυκίαν ἕως Πισιδίας κατεχόντων τὰ ὑψηλότατα, καὶ τὰς ἀπὸ τῆς μεσημβρίας ὑπερβολὰς ἐπιφανεστάτας παρεχόντων τοῖς ἐντὸς τοῦ Ταύρου, καὶ μάλιστα τοῖς περὶ τὸν Πόντον, καθ' ὁμοιότητά τινα καὶ τούτους ἐξωκεανισθῆναι· φησὶ γὰρ ἐπὶ τοῦ πλέοντος ἐν τῇ σχεδίᾳ,

τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων ἀνιὼν κρείων Ἐνοσίχθων
τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν.

Τάχα δὲ καὶ τοὺς μονομμάτους Κύκλωπας ἐκ τῆς Σκυθικῆς ἱστορίας μετενήνοχε· τοιούτους γάρ τινας τοὺς Ἀριμασπούς φασιν, οὓς ἐν τοῖς Ἀριμασπείοις ἔπεσιν ἐκδέδωκεν Ἀριστέας ὁ Προκοννήσιος.

11. Δεῖ δὲ ταῦτα προϋποθέμενον σκοπεῖν, τί λέγουσιν οἱ φήσαντες περὶ Σικελίαν ἢ Ἰταλίαν γενέσθαι τῷ Ὀδυσσεῖ τὴν πλάνην καθ' Ὅμηρον ἢ μὴ γένεσθαι. Ἔστι γὰρ ἀμφοτέρως τοῦτο δέξασθαι, καὶ βέλτιον καὶ χεῖρον. Βέλτιον μέν, ἂν οὕτω δέχηταί ⟨τις⟩, ὅτι πεισθεὶς ἐκεῖ τὴν πλάνην τῷ Ὀδυσσεῖ γενέσθαι, λαβὼν ἀληθῆ ταύτην τὴν ὑπόθεσιν ποιητικῶς διεσκεύασε· | τοῦτο γὰρ οἰκείως ἂν λέγοιτο περὶ αὐτοῦ, καὶ οὐ μόνον γε περὶ Ἰταλίαν, ἀλλὰ καὶ μέχρι τῶν ἐσχάτων τῆς Ἰβηρίας ἔστιν εὑρεῖν

TEST. : Eust. *Dion.* 243, 43 (1-3, 9-10) ; *Hom.* 1536, 37 (5-7) ; def. v.

---

7 τῆς om. W ‖ 12 Ἐνοσίχθων A ω' : -σείχ- W ‖ 16 Ἀριμασπείοις A C : -πίοις W s B ‖ 18 προϋποθέμενον A ω' : -μένων W ‖ 22 βέλτιον B² : χεῖρον A ω' κρεῖττον a ‖ τις add. Paetz.

trouver des traces du périple de ce héros et de bon nombre de ses compagnons[1]. La mauvaise interprétation, c'est de considérer l'ornement comme partie d'information : quand il est question de l'océan, des Enfers, des bœufs du Soleil, de l'hospitalité chez les déesses, des métamorphoses, de la taille des Cyclopes et des Lestrygons, de l'apparence de Scylla, des distances en mer, et de tant d'autres choses de ce genre, l'on est manifestement en plein merveilleux. Inutile donc de discuter une interprétation qui trahit si manifestement le poète : autant vaudrait prétendre que c'est réellement ainsi que se sont passés le retour d'Ulysse à Ithaque, le massacre des prétendants, et la bataille qui s'engagea dans la campagne entre les habitants d'Ithaque et Ulysse. Chercher noise en revanche à l'interprétation dont nous avons vu l'à-propos manquerait d'équité.

12. Or Ératosthène[2] s'est élevé contre ces deux sortes d'explications, mais il s'y est bien mal pris. Considérant la seconde thèse, il essaie de réfuter tout au long ce qui est manifestement invention pure dont il ne vaut pas la peine de parler. S'opposant à la première, il ne veut voir dans quelque poète que ce soit qu'un conteur de sornettes et pense que la connaissance des lieux ou des techniques n'ajoute rien à sa valeur ; ainsi, alors que certaines histoires se passent visiblement dans des lieux qui ne sont pas inventés (à Ilion, sur l'Ida, sur le Pélion), tandis que d'autres se déroulent dans des pays imaginaires (par exemple chez les Gorgones ou chez Géryon), il prétend que tous les pays cités au hasard du périple d'Ulysse appartiennent à ce dernier type ; et d'ailleurs, si d'aucuns, refusant de croire à l'invention pure, admettent une base réelle, leurs dissentiments même, dit-il, sont la preuve de leur

1. Cf. par exemple III, 2, 13 ; III, 4, 3-4 ; V, 3, 6 ; V, 4, 5, etc.
2. I A 12 (p. 99, 13 - 100, 4).

ἴχνη τῆς ἐκείνου πλάνης καὶ ἄλλων πλειόνων. Χεῖρον δέ, ἐάν τις καὶ τὴν διασκευὴν ὡς ἱστορίαν δέχηται, ἐκείνου ὠκεανὸν καὶ Ἅιδην καὶ Ἡλίου βόας καὶ παρὰ θεαῖς ξενίας καὶ μεταμορφώσεις καὶ μεγέθη Κυκλώπων καὶ Λαιστρυγόνων καὶ μορφὴν Σκύλλης καὶ διαστήματα πλοῦ καὶ ἄλλα πλείω τοιαῦτα τερατογραφοῦντος φανερῶς. Οὔτε δὲ πρὸς τοῦτον ἄξιον ἀντιλέγειν, οὕτω φανερῶς καταψευδόμενον τοῦ ποιητοῦ, καθάπερ οὐδ', εἰ φαίη, τοῦτον τὸν τρόπον γενέσθαι τὸν εἰς τὴν Ἰθάκην κατάπλουν τοῦ Ὀδυσσέως καὶ τὴν μνηστηροφονίαν καὶ τὴν ἐπὶ τοῦ ἀγροῦ συστᾶσαν μάχην τοῖς Ἰθακησίοις πρὸς αὐτόν· οὔτε πρὸς τὸν δεξάμενον οἰκείως προσπλέκεσθαι δίκαιον.

12. Ὁ Ἐρατοσθένης δὲ πρὸς ἀμφοτέρας τὰς ἀποφάσεις ἀπήντηκεν οὐκ εὖ. Πρὸς μὲν τὴν δευτέραν, ὅτι πειρᾶται διαβάλλειν φανερῶς ψευδῆ καὶ οὐκ ἄξια λόγου διὰ μακρῶν. Πρὸς δὲ τὴν προτέραν, ποιητήν τε ἅπαντα ἀποφήνας φλύαρον, καὶ μήτε τόπων ἐμπειρίαν μήτε τεχνῶν πρὸς ἀρετὴν συντείνειν νομίσας· τῶν τε μύθων τῶν μὲν ἐν τόποις οὐ πεπλασμένοις πεφημισμένων, οἷον ἐν Ἰλίῳ καὶ Ἴδῃ καὶ Πηλίῳ, τῶν δὲ ἐν πεπλασμένοις, καθάπερ ἐν οἷς αἱ Γοργόνες ἢ ὁ Γηρυόνης, ταύτης φησὶ τῆς ἰδέας εἶναι καὶ τοὺς κατὰ τὴν Ὀδυσσέως πλάνην λεγομένους, τοὺς δὲ μὴ πεπλάσθαι λέγοντας ἀλλ' ὑποκεῖσθαι ἐξ αὐτοῦ τοῦ μὴ συμφωνεῖν ἐλέγχεσθαι ψευδομένους. Τὰς γοῦν

TEST. : def. v. — Schol. A in margine superiore ad. §§ 11-12.
ᾱ Ὅμηρος ὅσα εἶπεν, ἱστορικῶς αὐτὰ δεῖ ἀκούειν πάντα·
β̄ Ὁμήρου τὰ μὲν ἱστορικῶς, τὰ δὲ μυθικῶς δεῖ ἀκούειν·
γ̄ Ὅμηρος ὅσα εἶπεν, μυθικῶς αὐτὰ δεῖ ἀκούειν πάντα· οὕτως Ἐρατοσθένης.

4-5 Λαιστρυγόνων A : Λεστρ- ω' ‖ 6-7 φανηρῶς — οὕτω om. W ‖ 20 Πηλίῳ A C[2] : Πηλείῳ ω' C ‖ 21 Γοργόνες A ω' s[2] : Γοργώνες W s.

erreur. Soient les Sirènes[1] : les uns les installent sur le cap Pélorias[2], d'autres à plus de deux mille stades de distance, aux Sirénusses, rocher à trois pointes, disent-ils, séparant le golfe de Cumes du golfe de Posidonia[3]. Or non seulement le rocher en question n'a pas trois pointes et ne pointe pas du tout vers le ciel, mais c'est une sorte d'éperon étroit et long qui fait saillie du territoire de Surrentum en direction du chenal de Capri et abrite d'un côté, à flanc de montagne, le temple des Sirènes, de l'autre, vers le golfe de Posidonia, en bordure, trois îlots solitaires et rocailleux qu'on appelle les Sirènes ; face au chenal, se trouve l'Athénée[4], nom par lequel on désigne aussi cet éperon.

13. Et pourtant, même si l'accord ne s'établit pas entre ceux qui nous transmettent de telles informations topographiques, il ne faut pas rejeter tout de go l'ensemble de l'information ; il est des cas où mieux vaut faire confiance globalement. Soit par exemple la question de savoir si le périple s'est réellement déroulé du côté de la Sicile et de l'Italie, et si les Sirènes se situent quelque part par là : sans doute qui les situe sur le cap Pélorias est en désaccord avec qui les place dans les Sirénusses, mais ni l'un ni l'autre n'est en désaccord avec qui parle seulement de Sicile et d'Italie ; au contraire, l'un et l'autre valent à ce dernier un plus grand crédit car, tout en ne désignant pas le même endroit, ils ne sont pas sortis du moins des parages de l'Italie et de la Sicile. Si l'on ajoute qu'à Naples on peut voir un tombeau de Parthénope, l'une des Sirènes[5], le crédit augmente, même si l'on introduit ainsi un troi-

1. Ératosthène, III B 115 (1-4).
2. Le cap Pélorias est le cap de Sicile proche du détroit de Messine. La tradition qui y place les Sirènes est attestée notamment par Stace (*Silvae*, II, 2, 116), Sénèque (*Hercules Œtæus*, 188), Servius (*Ad Æn.*, V 864). A ce propos, cf. J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, 1941, p. 313, n. 5.
3. *Note complémentaire*, p. 189.
4. Temple d'Athéna.
5. Cf. V, 4, 7.

Σειρῆνας τοὺς μὲν ἐπὶ τῆς Πελωριάδος καθιδρύειν, τοὺς δὲ ἐπὶ τῶν Σειρηνουσσῶν πλείους ἢ δισχιλίους διεχουσῶν σταδίους · εἶναι δ' αὐτὰς σκόπελον τρικόρυφον διείργοντα τὸν Κυμαῖον καὶ Ποσειδωνιάτην κόλπον. Ἀλλ' οὔθ' ὁ σκόπελος οὗτός ἐστι τρικόρυφος, οὔθ' ὅλως κορυφοῦται πρὸς ὕψος, ἀλλ' ἀγκών τις ἔκκειται μακρὸς καὶ στενὸς ἀπὸ τῶν κατὰ Συρρεντὸν χωρίων ἐπὶ τὸν κατὰ Καπρίας πορθμόν, ἐπὶ θάτερα μὲν τῆς ὀρεινῆς τὸ τῶν Σειρήνων ἱερὸν ἔχων, ἐπὶ θάτερα δὲ πρὸς τῷ Ποσειδωνιάτῃ κόλπῳ νησίδια τρία προκείμενα ἔρημα πετρώδη, ἃ καλοῦσι Σειρῆνας · ἐπ' αὐτῷ δὲ τῷ πορθμῷ τὸ Ἀθήναιον, ᾧπερ ὁμωνυμεῖ καὶ ὁ ἀγκὼν αὐτός.

13. Ἀλλ' οὔτ' εἰ μὴ συμφωνοῦσιν οἱ τὴν ἱστορίαν τῶν τόπων παραδιδόντες εὐθὺς ἐκβάλλειν δεῖ τὴν σύμπασαν ἱστορίαν · ἀλλ' ἔσθ' ὅτε καὶ πιστοῦσθαι τὸ καθόλου μᾶλλόν ἐστιν. Οἷον λέγω, ζητουμένου, εἰ κατὰ Σικελίαν καὶ Ἰταλίαν ἡ πλάνη γέγονε, καὶ εἰ αἱ Σειρῆνες ἐνταῦθά που λέγονται, ὁ μὲν φήσας ἐν τῇ Πελωριάδι | πρὸς τὸν ἐν ταῖς Σειρηνούσσαις διαφωνεῖ, ἀμφότεροι δὲ πρὸς τὸν περὶ Σικελίαν καὶ Ἰταλίαν λέγοντα οὐ διαφωνοῦσιν, ἀλλὰ καὶ μείζω πίστιν παρέχουσιν, ὅτι, καίπερ μὴ τὸ αὐτὸ χωρίον φράζοντες, ὅμως οὐκ ἐκβεβήκεσάν γε τοῦ κατὰ τὴν Ἰταλίαν ἢ Σικελίαν. Ἐὰν δὲ προσθῇ τις, ὅτι ἐν Νεαπόλει Παρθενόπης δείκνυται μνῆμα, μιᾶς τῶν Σειρήνων, ἔτι πλείων προσεγένετο πίστις, καίτοι τρίτου τινὸς λεχθέντος

TEST. : St. Byz. Σειρηνοῦσαι (2) ; Eust. *Hom.* 1709, 50 (9-12) ; def. v.

---

2 Σειρηνουσσῶν A C² : -νουσῶν ω' C ‖ 4 οὔθ' Coray : οὐδὲ A ω' ‖ 6 ἔκκειται Coray : ἔγκειται A ω' ‖ 7 Συρρεντὸν s Meineke : Συρέντων A ω' ‖ 19 Σειρηνούσσαις A C² : -νούσαις ω' C ‖ 21 μείζω A ω' : μείζωσι W ‖ 25 πλείων B² Aldina : πλείω A ω' B ‖ καίτοι A ω' : καί τι C.

sième endroit ; et comme il se trouve que c'est sur ce golfe (celui qu'Ératosthène appelle golfe de Cumes), formé par les Sirénusses, qu'est bâtie la ville de Naples, raison de plus pour croire que c'est dans ces parages que vécurent les Sirènes. Car nous ne demandons pas au poète de s'être exactement informé de tout, et nous-même, ce n'est pas chez lui que nous cherchons l'exactitude ; mais pourtant nous n'avons pas le droit de supposer qu'il n'ait pris, avant de composer ses poèmes, aucune information sur le périple, sa localisation ou son déroulement.

14. Ératosthène[1] prétend qu'Hésiode[2], prenant des renseignements sur le périple d'Ulysse, aurait appris qu'il avait eu lieu du côté de la Sicile et de l'Italie ; fort de cette opinion, il aurait mentionné non seulement les lieux dont a parlé Homère mais aussi l'Etna et Ortygie, îlot au large de Syracuse, et la Tyrrhénie. Quant à Homère, à l'en croire[3], il ignorait tout cela et ne voulait nullement placer ce périple dans des endroits connus. Serait-ce donc que l'Etna et la Tyrrhénie sont des lieux connus, tandis que le Scylléon, Charybde, le promontoire de Circé et les Sirénusses le sont peu? Ou bien Hésiode avait-il le privilège d'éviter les sornettes et de se conformer aux opinions reçues tandis qu'Homère ne faisait que

Chanter à contre temps
Tout ce qui venait sur sa langue[4]?

En fait, même en dehors de ce qui vient d'être dit sur la manière dont Homère concevait l'affabulation, le nombre des auteurs qui relatent à

1. I B 3 (9-13).
2. Fr. 65 (9-13) Rzach = 150, 25-26 Merkelbach-West.
3. Ératosthène, I A 15 (13-15).
4. *Lyr. adesp.* 102 Page. Fragment lyrique d'un poète non identifié, souvent cité.

τούτου τοῦ τόπου· ἀλλ' ὅτι ἐν τούτῳ τῷ κόλπῳ, τῷ ὑπὸ Ἐρατοσθένους λεχθέντι Κυμαίῳ, ὃν ποιοῦσιν αἱ Σειρηνοῦσσαι, καὶ ἡ Νεάπολις ἵδρυται, βεβαιοτέρως πιστεύομεν τὸ περὶ τούτους τοὺς τόπους γεγονέναι τὰς Σειρῆνας. Οὔτε γὰρ τὸν ποιητὴν ἀκριβῶς ἕκαστα πυθέσθαι, οὔθ' ἡμεῖς παρ' ἐκείνου ζητοῦμεν τὸ ἀκριβές· οὐ μὴν οὐδ' οὕτως ἔχομεν ὡς ὑπολαμβάνειν, καὶ μηδὲν πεπυσμένον περὶ τῆς πλάνης, μήθ' ὅπου μήθ' ὅπως γεγένηται, ῥαψῳδεῖν.

14. Ἐρατοσθένης δὲ Ἡσίοδον μὲν εἰκάζει πεπυσμένον περὶ τῆς Ὀδυσσέως πλάνης, ὅτι κατὰ Σικελίαν καὶ Ἰταλίαν γεγένηται, πιστεύσαντα τῇ δόξῃ ταύτῃ μὴ μόνον τῶν ὑφ' Ὁμήρου λεγομένων μεμνῆσθαι, ἀλλὰ καὶ Αἴτνης καὶ Ὀρτυγίας, τοῦ πρὸς Συρακούσαις νησίου, καὶ Τυρρηνῶν· Ὅμηρον δὲ μήτε εἰδέναι ταῦτα, μήτε βούλεσθαι ἐν γνωρίμοις τόποις ποιεῖν τὴν πλάνην. Πότερον οὖν Αἴτνη μὲν καὶ Τυρρηνία γνώριμα, Σκύλλαιον δὲ καὶ Χάρυβδις καὶ Κίρκαιον καὶ Σειρηνοῦσσαι οὐ πάνυ; ἢ καὶ Ἡσιόδῳ μὲν ἔπρεπε μὴ φλυαρεῖν, ἀλλὰ ταῖς κατεχούσαις δόξαις ἀκολουθεῖν, Ὁμήρῳ δὲ

πᾶν, ὅ τι ἂν ἐπ' ἀκαιρίμαν
γλῶσσαν ἴῃ, κελαδεῖν;

Χωρὶς γὰρ τῶν λεχθέντων περὶ τοῦ τρόπου τῆς πρεπούσης Ὁμήρῳ μυθοποιίας, καὶ τὸ πλῆθος τῶν συγγραφέων τῶν

TEST. : def. v.

2-3 Σειρηνοῦσσαι A C² : -νοῦσαι ω' B ‖ 7 περὶ A C B² : παρὰ ω' B ‖ 8 γεγένηται C² B² : γένηται A ω' C B ‖ 13 Συρακούσαις A C s : -κούσσαις W a B ‖ 17 Σειρηνοῦσσαι A B : -νοῦσαι ω' ‖ ἢ a B² Aldina : om. ω' def. A ‖ 18 ἔπρεπε a Aldina : ἐπέτρεπε A ω' ‖ 20 ἐπ' ἀκαιρίμαν Casaubon : [...] κερήμαν A ἐπικερῆμα ω' [-κερήμαν s] κερήμα a ‖ 21 ἴῃ ω' : εἴη A ‖ 22 περὶ A C : παρὰ ω' ‖ τρόπου B² Lefebvre de Villebrune Kramer : τόπου A ω'.

qui mieux mieux les mêmes faits ainsi que l'importance de la tradition orale en ces lieux suffisent à nous enseigner qu'il y a là non pas une simple invention de poètes ou d'écrivains, mais bel et bien vestiges d'acteurs et d'exploits réels.

15. Polybe[1] en revanche a pleinement raison dans son interprétation du périple. Éole, dit-il, l'homme qui révéla les passages possibles au voisinage du détroit, dans ces lieux pleins de tourbillons, et de traversée difficile à cause des courants inverses, reçut de ce fait le nom de régisseur des vents et fut considéré comme roi. Il en fut de même pour Danaos qui avait indiqué les réservoirs d'eau à Argos, pour Atrée qui avait découvert que le mouvement du soleil était opposé à celui du ciel : d'abord devins et interprètes sacrés, ils furent proclamés rois[2]. Les prêtres égyptiens, les Chaldéens[3], les Mages également, quand ils se distinguaient particulièrement dans quelque branche du savoir, accédaient au gouvernement et aux honneurs, autrefois tout au moins. De la même manière chacun des dieux est honoré pour avoir découvert quelque chose d'utile. S'étant mis dans ces dispositions d'esprit, Polybe refuse de considérer comme légendaires aussi bien Éole que l'ensemble du périple d'Ulysse ; sans doute quelques détails fabuleux ont pu être ajoutés, comme ce fut le cas pour la guerre de Troie, mais l'essentiel s'est passé dans les eaux de Sicile, pour le Poète comme pour tous les historiens régionaux qui s'occupent de l'Italie et de la Sicile[4]. Polybe n'approuve donc pas du tout ce genre de déclaration d'Ératosthène[5] que « l'on trouvera le lieu des errances d'Ulysse le jour où l'on découvrira le bourrelier qui a cousu l'outre des vents ». Il ajoute que ce qui se pratique autour du Scylléon

1. XXXIV, 2, 4 à 4, 8 (5-26) B.-W.
2-4. *Notes complémentaires*, p. 189-190.
5. Ératosthène, I A 16 (23-26).

ταὐτὰ θρυλούντων καὶ τῆς κατὰ τοὺς τόπους ἐπιχωριαζούσης φήμης διδάσκειν δύναται, διότι ταῦτα οὐ ποιητῶν πλάσματά ἐστιν οὐδὲ συγγραφέων, ἀλλὰ γεγενημένων ἴχνη καὶ προσώπων καὶ πράξεων.

15. Καὶ Πολύβιος δ' ὀρθῶς ὑπονοεῖ τὰ περὶ τῆς πλάνης. Τὸν γὰρ Αἴολον τὸν προσημαίνοντα τοὺς ἔκπλους ἐν τοῖς κατὰ τὸν πορθμὸν τόποις ἀμφιδρόμοις οὖσι καὶ δυσέκπλοις διὰ τὰς παλιρροίας, ταμίαν τε εἰρῆσθαι τῶν ἀνέμων καὶ βασιλέα νενομίσθαι φησί. Καθάπερ Δαναὸν μέν, τὰ ὑδρεῖα τὰ ἐν Ἄργει παραδείξαντα, Ἀτρέα δέ, τοῦ ἡλίου τὸν ὑπεναντίον τῷ οὐρανῷ δρόμον, μάντεις τε καὶ ἱεροσκοπουμένους ἀποδείκνυσθαι [τοὺς] βασιλέας. Τούς θ' ἱερέας τῶν Αἰγυπτίων καὶ Χαλ|δαίους καὶ Μάγους, σοφίᾳ τινὶ διαφέροντας τῶν ἄλλων, ἡγεμονίας καὶ τιμῆς τυγχάνειν παρὰ τοῖς πρὸ ἡμῶν. Οὕτω δὲ καὶ τῶν θεῶν ἕνα ἕκαστον, τῶν χρησίμων τινὸς εὑρετὴν γενόμενον, τιμᾶσθαι.

Ταῦτα δὲ προοικονομησάμενος οὐκ ἐᾷ τὸν Αἴολον ἐν μύθου σχήματι ἀκούεσθαι, οὐδ' ὅλην τὴν Ὀδυσσέως πλάνην· ἀλλὰ μικρὰ μὲν προσμεμυθεῦσθαι καθάπερ καὶ τῷ Ἰλιακῷ πολέμῳ, τὸ δ' ὅλον περὶ Σικελίαν καὶ τῷ ποιητῇ πεποιῆσθαι καὶ τοῖς ἄλλοις συγγραφεῦσιν, ὅσοι τὰ περιχώρια λέγουσι τὰ περὶ τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν. Οὐκ ἐπαινεῖ δὲ οὐδὲ τὴν τοιαύτην τοῦ Ἐρατοσθένους ἀπόφασιν, διότι φησὶ τότ' ἂν εὑρεῖν τινα, ποῦ Ὀδυσσεὺς πεπλάνηται, ὅταν εὕρῃ τὸν σκυτέα τὸν συρράψαντα τὸν τῶν ἀνέμων ἀσκόν. Καὶ τοῦτο δ' οἰκείως εἰρῆσθαι τοῖς

TEST. : Eust. *Hom.* [1]1645, 53 (6-11) ; [2]461, 12 (9-10) ; [3]1645, 65 (23-26) ; def. v.

---

1 ταὐτὰ Kramer : ταῦτα A ω' ἐνταῦθα W || θρυλούντων A s : θρυλλούντων ω' || τοὺς om. ω' || 2 διότι a : διὸ A ω' || 9 ὑδρεῖα A Eust. : ὑδρία ω' || 11-12 ἱεροσκοπουμένους C s : ἡερο- A W B || 12 τοὺς del. Aldina || 14 ἡγεμονίας ω' : -νείας A || 21 συγγραφεῦσιν A ω' : τοῖς συγ- W.

pour la chasse à l'espadon est très comparable à ce que dit le Poète de Scylla :

Elle y pêche, explorant le rocher du regard,
Dauphins et chiens de mer, et quelquefois aussi
Quelque monstre plus grand[1].

En effet les thons qui longent en foule les côtes d'Italie, rencontrant là un obstacle, ne peuvent atteindre la Sicile ; ils se heurtent alors à des poissons plus grands, dauphins, chiens de mer et autres monstres marins ; leur chasse engraisse les espadons, appelés aussi, suivant certains, épées ou chiens de mer. Là, comme lors des crues du Nil ou d'autres fleuves, il se passe la même chose que dans les incendies ou les feux de forêt : les animaux s'attroupent pour échapper au feu ou à l'eau, et deviennent alors la proie de plus forts qu'eux.

16. Sur ce, Polybe se met à décrire la chasse à l'espadon, telle qu'elle continue à se pratiquer au large du cap Scylléon : un veilleur fait le guet, pour le compte d'une série de pêcheurs qui attendent à l'écart dans des barques à deux rames, deux hommes par barque ; l'un dirige le bateau, l'autre se tient debout à la proue, lance en main, dès que le veilleur signale l'apparition de l'espadon. Un tiers environ de l'animal émerge de l'eau. Quand la barque le touche presque, l'homme frappe l'animal à portée de main, puis retire du corps la lance, sauf la pointe de fer ; celle-ci est en forme d'hameçon, peu solidement fixée à la lance, intentionnellement ; elle est attachée à une longue cordelette que les marins laissent filer, une fois la blessure faite

1. *Odyssée*, XII, 95-97.

συμβαίνουσι περὶ τὸ Σκύλλαιον καὶ τὴν θήραν τῶν γαλεωτῶν τὸ ἐπὶ τῆς Σκύλλης·

αὐτοῦ δ' ἰχθυάει σκόπελον περιμαιμώωσα
δελφῖνάς τε κύνας τε, καὶ εἴ ποθι μεῖζον ἕλῃσι
κῆτος.

Τοὺς γὰρ θύννους ἀγεληδὸν φερομένους παρὰ τὴν Ἰταλίαν, ἐπειδὰν ἐμπέσωσι καὶ κωλυθῶσι τῆς Σικελίας ἅψασθαι, περιπίπτειν τοῖς μείζοσι τῶν ζῴων, οἷον δελφίνων καὶ κυνῶν καὶ ἄλλων κητωδῶν· ἐκ δὲ τῆς θήρας αὐτῶν πιαίνεσθαι τοὺς γαλεώτας, οὓς καὶ ξιφίας λέγεσθαι καὶ κύνας φασί. Συμβαίνειν γὰρ ταὐτὸν ἐνθάδε καὶ κατὰ τὰς ἀναβάσεις τοῦ Νείλου καὶ τῶν ἄλλων ὑδάτων, ὅπερ ἐπὶ πυρὸς καὶ ὕλης ἐμπιπραμένης· ἀθροιζόμενα γὰρ τὰ θηρία φεύγειν τὸ πῦρ ἢ τὸ ὕδωρ, καὶ βορὰν γίνεσθαι τοῖς κρείττοσι.

16. Ταῦτα δ' εἰπὼν διηγεῖται τὴν τῶν γαλεωτῶν θήραν, ἣ συνίσταται περὶ τὸ Σκύλλαιον· σκοπὸς γὰρ ἐφέστηκε κοινὸς ὑφορμοῦσιν ἐν δικώποις σκαφιδίοις πολλοῖς, δύο καθ' ἕκαστον σκαφίδιον, καὶ ὁ μὲν ἐλαύνει, ὁ δ' ἐπὶ τῆς πρῴρας ἕστηκε δόρυ ἔχων, σημήναντος τοῦ σκοποῦ τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ γαλεώτου· φέρεται δὲ τὸ τρίτον μέρος ἔξαλον τὸ ζῷον. Συνάψαντος δὲ τοῦ σκάφους ὁ μὲν ἔπληξεν ἐκ χειρός, εἶτ' ἐξέσπασεν ἐκ τοῦ σώματος τὸ δόρυ χωρὶς τῆς ἐπιδορατίδος· ἀγκιστρώδης τε γάρ ἐστι καὶ χαλαρῶς ἐνήρμοσται τῷ δόρατι ἐπίτηδες, καλῴδιον δ' ἔχει μακρὸν ἐξημμένον· τοῦτ' ἐπιχαλῶσι τῷ τρωθέντι τέως, ἕως ἂν

TEST. : Eust. *Hom.* 1715, 46 (1-2) ; *Chrest.* I, 25 (4-5, 10-11) ; def. v. — Schol. C ad u. 1 τὴν θήραν : ὃ νῦν οἶμαι ἰδιωτικὸν εἶναι · σκυλάκια κυκλοῦνται περὶ τὴν Σικελίαν οὕτω τὴν νῆσον.

---

3 ἰχθυάει A ω' : ἰχθυάᾳ a Hom. || 11 συμβαίνειν A C s : -νει W B || 25 ἐνήρμοσται C² B² : -μόσθαι A ω' [-μῶσθαι W] C B -μόσθη a || 26 τέως A : om. ω' a.

jusqu'à ce que l'animal soit fatigué de se débattre et de fuir ; alors on le tire sur la grève ou on le hisse sur la barque, à moins qu'il ne soit vraiment de très grande taille. Si la lance tombe à la mer. elle n'est pas perdue pour autant, car elle est faite d'un assemblage de chêne et de pin ; la partie en chêne a bien tendance à s'immerger sous le poids, mais le reste flotte et peut être repris facilement. Il arrive quelquefois que le rameur aussi soit blessé à travers la coque du navire par l'épée de l'espadon qui est de grande taille ; la vigueur de l'animal est comparable à celle du sanglier, et sa chasse l'est aussi.

Des faits de ce genre, soutient Polybe, permettent d'imaginer que la Sicile et ses environs furent pour Homère le théâtre du périple, puisque le Poète a attribué à Scylla ce genre de chasse, tout à fait caractéristique du cap Scylléon. Il faut y ajouter ce qu'Homère dit de Charybde et qui présente tant de ressemblance avec le régime du détroit ; la formule

Trois fois elle se soulève,

au lieu de « deux fois », est une erreur de graphie ou d'information[1]. 17. Pareillement ce que l'on observe à Méninx[2] concorde avec ce que le Poète dit des Lotophages.

Si quelques points ne concordent pas, continue Polybe, il faut en accuser les changements survenus, ou l'ignorance, ou même la liberté poétique qui dose différemment l'information, la mise en œuvre et la fable. L'information vise à la vérité (par exemple quand dans le catalogue des navires le Poète donne les caractéristiques de chaque lieu, qualifiant une cité de « rocheuse », une autre de « lointaine », une autre encore de « riche en colonnes », une autre enfin de « marine »)[3] ; la mise en œuvre vise à l'effet (quand il introduit des récits de bataille) ; la fable vise à produire plaisir ou

1. *Odyssée*, XII, 105. Cf. I, 1, 7 et I, 2, 36.
2. Ile située devant l'entrée de la petite Syrte (aujourd'hui Djerba). Cf. II, 5, 20 ou XVII, 3, 17.
3. Pour une discussion plus détaillée sur ces épithètes, cf. I, 2, 3.

κάμῃ σφαδάζον καὶ ὑποφεῦγον· τότε δ' ἕλκουσιν ἐπὶ τὴν γῆν, ἢ εἰς τὸ σκάφος ἀναλαμβάνουσιν, ἐὰν μὴ μέγα ᾖ τελέως τὸ σῶμα. Κἂν ἐκπέσῃ δὲ εἰς τὴν θάλασσαν τὸ δόρυ, οὐκ ἀπόλωλεν· ἔστι γὰρ πηκτὸν ἔκ τε δρυὸς καὶ ἐλάτης, ὥστε βαπτιζομένου τοῦ δρυΐνου βάρει μετέωρον εἶναι τὸ λοιπὸν καὶ εὐανάληπτον. | Συμβαίνειν δέ ποτε καὶ τιτρώσκεσθαι διὰ τοῦ σκαφιδίου τὸν κωπηλάτην διὰ τὸ μέγεθος τοῦ ξίφους τῶν γαλεωτῶν καὶ τὸ τὴν ἀκμὴν τοῦ ζῴου συαγρώδη εἶναι καὶ τὴν θήραν.

Ἔκ τε δὴ τῶν τοιούτων εἰκάζοι τις ἄν, φησί, περὶ Σικελίαν γενέσθαι τὴν πλάνην κατὰ τὸν Ὅμηρον, ὅτι τῇ Σκύλλῃ προσῆψε τὴν τοιαύτην θήραν, ἣ μάλιστ' ἐπιχώριός ἐστι τῷ Σκυλλαίῳ. Καὶ ἐκ τῶν περὶ τῆς Χαρύβδεως λεγομένων ὁμοίων τοῖς τοῦ πορθμοῦ πάθεσι· τὸ δὲ

τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν,

ἀντὶ τοῦ δίς, γραφικὸν εἶναι ἁμάρτημα ἢ ἱστορικόν. 17. Καὶ τὰ ἐν τῇ Μήνιγγι δὲ τοῖς περὶ τῶν Λωτοφάγων εἰρημένοις συμφωνεῖν.

Εἰ δέ τινα μὴ συμφωνεῖ, μεταβολὰς αἰτιᾶσθαι δεῖν ἢ ἄγνοιαν ἢ καὶ ποιητικὴν ἐξουσίαν, ἣ συνέστηκεν ἐξ ἱστορίας καὶ διαθέσεως καὶ μύθου. Τῆς μὲν οὖν ἱστορίας ἀλήθειαν εἶναι τέλος, ὡς ἐν Νεῶν καταλόγῳ τὰ ἑκάστοις τόποις συμβεβηκότα λέγοντος τοῦ ποιητοῦ, τὴν μὲν πετρήεσσαν, τὴν δ' ἐσχατόωσαν πόλιν, ἄλλην δὲ πολυτρήρωνα, τὴν δ' ἀγχίαλον· τῆς δὲ διαθέσεως ἐνέργειαν εἶναι τὸ τέλος, ὡς ὅταν μαχομένους εἰσάγῃ· μύθου δὲ ἡδονὴν

TEST. : *Chrest.* I, 26 (14-16, 19-20), 27 (21-26) ; def. v.

---

8 τὸ ω' : τῷ A || 10 περὶ A C : παρὰ W s B || 18 συμφωνεῖν Casaubon : -φωνε<.> A -φωνεῖ ω' || 19 δεῖν Groskurd : δ<..> A δεῖ *Chrest.* ω' || 20 καὶ om. C || 21 διαθέσεως *Chrest.* s a B^2 : -σεων A C W B || 26 ὡς *Chrest.* A : καὶ ω'.

terreur. Tout forger de toutes pièces n'est guère plausible, ni dans le style d'Homère : tout le monde voit dans l'œuvre de ce poète ample matière à méditation, contrairement à ce que dit Ératosthène[1], qui nous invite à ne pas faire appel à l'intelligence pour juger d'un poème et à n'y pas chercher d'information.

Polybe cite ensuite le vers

Neuf jours durant, les vents de mort m'emportent[2] :

il serait plus plausible à son sens d'entendre par là une petite distance (car les vents de mort ne favorisent pas le trajet direct) que d'imaginer un transport dans l'océan, comme dans le cas de vents favorables soufflant sans relâche. Si l'on calcule en effet la distance du cap Malée aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait vingt-deux mille cinq cents stades[3], et si (c'est Polybe qui parle) l'on pose que cet espace a été parcouru dans les neuf jours en question à une vitesse constante, le navire aurait eu à couvrir chaque jour deux mille cinq cents stades. Or qui a jamais relaté qu'un bateau parti de Lycie ou de Rhodes soit arrivé en deux jours à Alexandrie, couvrant une distance de quatre mille stades?

Si l'on s'étonne que, venu trois fois en Sicile, Ulysse n'ait pas une seule fois traversé le détroit, Polybe répond que, même par la suite, les marins s'arrangeaient toujours pour éviter pareille traversée. 18. Tels sont ses propos.

Dans l'ensemble Polybe a raison. Mais lorsqu'il réfute le transport dans l'océan en faisant un compte minutieux du nombre de jours en mer et des distances, il pousse l'incohérence à son comble. Sans doute cite-t-il certains vers du Poète,

1. I A 17 (1-5).

2. *Odyssée*, IX, 82. Ulysse, arrivé au cap Malée, est refoulé par la tempête dans l'île des Lotophages qui, pour Polybe, est l'île de Méninx, à l'orée de la petite Syrte.

3. *Note complémentaire*, p. 190.

καὶ ἔκπληξιν. Τὸ δὲ πάντα πλάττειν οὐ πιθανόν, οὐδ' Ὁμηρικόν· τὴν γὰρ ἐκείνου ποίησιν φιλοσόφημα πάντας νομίζειν, οὐχ ὡς Ἐρατοσθένης φησί, κελεύων μὴ κρίνειν πρὸς τὴν διάνοιαν τὰ ποιήματα, μηδ' ἱστορίαν ἀπ' αὐτῶν ζητεῖν.

Πιθανώτερον δὲ τὸ

ἔνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην ὀλοοῖς ἀνέμοισιν

ἐν βραχεῖ διαστήματι δέχεσθαι (οἱ γὰρ ὀλοοὶ οὐκ εὐθύδρομοι) ἢ ἐξωκεανίζειν, ὡς ἂν οὐρίων πνεόντων συνεχῶς. Συνθεὶς δὲ τὸ διάστημα τὸ ἐκ Μαλεῶν ἐπὶ Στήλας σταδίων δισμυρίων καὶ δισχιλίων πεντακοσίων, εἰ, φησί, τοῦτο θείημεν ἐν ταῖς ἐννέα ἡμέραις διηνύσθαι ἰσοταχῶς, ἑκάστης ἂν ἡμέρας ὁ πλοῦς συμβαίνοι σταδίων δισχιλίων πεντακοσίων. Τίς οὖν ἱστόρηκεν ἐκ Λυκίας ἢ Ῥόδου δευτεραῖόν τινα ἀφιγμένον εἰς Ἀλεξάνδρειαν, ὄντος τοῦ διαστήματος σταδίων τετρακισχιλίων ;

Πρὸς δὲ τοὺς ἐπιζητοῦντας, πῶς τρὶς εἰς Σικελίαν ἐλθὼν οὐδ' ἅπαξ διὰ τοῦ πορθμοῦ πέπλευκεν Ὀδυσσεύς, ἀπολογεῖται, διότι καὶ οἱ ὕστερον ἔφευγον ἅπαντες τὸν πλοῦν τοῦτον. **18.** Τοιαῦτα μὲν εἴρηκεν.

Ἔστι δὲ τἆλλα μὲν εὖ λεγόμενα· | ὅταν δ' ἀνασκευάζῃ τὸν ἐξωκεανισμόν, καὶ πρὸς ἀκριβῆ μέτρα τὸν τῶν ἡμερῶν πλοῦν ἀνάγῃ καὶ διαστήματα, ὑπερβολὴν οὐκ ἀπολείπει τῆς ἀνομολογίας. Ἅμα μὲν γὰρ παρατίθησι τὰ τοῦ ποιητοῦ ἔπη·

TEST. : def. v.

---

6 δὲ C a : τε A ω' || 7 ἔνθεν δ' Aldina : ἐνθένδε A ω' || 8 οὐκ om. W || 9 οὐρίων ω' : οὐρείων A || 11-14 εἰ — πενταχοσίων om. C || 13 συμβαίνοι A : -νει ω' -νῃ a || 15 ὄντος A ω' : ὄντως W || 17 τρὶς A ω' : τις B || 22 ἐξωκεανισμόν a B² : -νιζόμενον A ω' || 24 ἀνομολογίας A s [ἀνωμο-] : ἀνωμαλίας ω' || γὰρ om. W.

Neuf jours durant, les vents de mort m'emportent[1],

mais il en passe d'autres sous silence. Lorsque le Poète dit :

Quand le navire quitta le courant du fleuve Océan,[2]

ou encore

Dans l'île Ogygie, sur ce nombril des mers[3],

demeure de la fille d'Atlas, ou encore, à propos des Phéaciens,

Nous vivons à l'écart, battus des flots marins,
Si loin que nul mortel n'a commerce avec nous[4],

il est manifeste qu'il forge tout cela en plein océan Atlantique[5]. Or Polybe, en le passant sous silence, supprime des indications manifestes : c'est un grand tort.

En revanche son opinion que la Sicile et l'Italie furent le théâtre du périple est juste et confirmée par les noms des lieux. Qui donc, qu'il soit poète ou historien, aurait pu inciter les Napolitains à parler du tombeau de Parthénope la Sirène, ou les habitants de Cumes, de Dicéarchia et de Baïes[6], à parler du Pyriphlégéthon, du lac Achérusien, d'oracle des morts au lac Averne[7], ou encore de Baïos et de Misénos, compagnons d'Ulysse? Même raisonnement pourrait se faire pour les Sirénusses, ou pour le détroit de Sicile, Scylla, Charybde ou Éole, toutes choses qu'il ne faut ni passer au crible d'un examen détaillé, ni envoyer promener comme sans fondement ni racines, sous prétexte que cela n'a rien à voir avec la vérité et n'est d'aucun intérêt historique.

1. *Odyssée,* IX, 82.
2. *Odyssée,* XII, 1-2 ; Ulysse, quittant le pays des morts, revient chez Circé. Cf. I, 1, 7.
3. *Odyssée,* I, 50. Le vers d'Homère porte ἀμφιρύτῃ à la place d'Ὠγυγίῃ.
4. *Odyssée,* VI, 204-205.
5-7. *Notes complémentaires,* p. 191.

ἔνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην ὀλοοῖς ἀνέμοισιν,

ἅμα δ' ἐπικρύπτεται. Καὶ γὰρ ταῦτα τοῦ ποιητοῦ,

αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὠκεανοῖο
νηῦς,

καὶ τὸ

νήσῳ ἐν Ὠγυγίῃ, ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης·

καὶ ὅτι ἐνταῦθα οἰκεῖ Ἄτλαντος θυγάτηρ, καὶ τὸ περὶ τῶν Φαιάκων,

οἰκέομεν δ' ἀπάνευθε πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ
ἔσχατοι· οὐ δέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος·

ταῦτα γὰρ πάντα φανερῶς ἐν τῷ Ἀτλαντικῷ πελάγει πλαττόμενα δηλοῦται. Ὁ δὲ ταῦτ' ἐπικρυπτόμενος τὰ φανερῶς λεγόμενα ἀναιρεῖ· τοῦτο μὲν οὖν οὐκ εὖ.

Τὸ δὲ περὶ Σικελίαν καὶ Ἰταλίαν γεγονέναι τὴν πλάνην ὀρθῶς, καὶ ὑπὸ τῶν τόπων βεβαιοῦται. Ἐπεὶ τίς ἔπεισε ποιητὴς ἢ συγγραφεὺς Νεαπολίτας μὲν λέγειν μνῆμα Παρθενόπης τῆς Σειρῆνος, τοὺς δὲ ἐν Κύμῃ καὶ Δικαιαρχείᾳ καὶ Βαΐαις Πυριφλεγέθοντα καὶ Ἀχερουσίαν λίμνην καὶ νεκυομαντεῖον τὸ ἐν τῷ Ἀόρνῳ καὶ Βάϊον καὶ Μισηνὸν τῶν Ὀδυσσέως ἑταίρων τινάς ; Οὕτω δὲ καὶ τὰ περὶ Σειρηνούσσας καὶ τὰ περὶ τὸν πορθμὸν καὶ Σκύλλαν καὶ Χάρυβδιν καὶ Αἴολον· ἅπερ οὔτ' ἀκριβῶς ἐξετάζειν δεῖ οὔτ' ἄρριζα καὶ ἀνέστια ἐᾶν, ἀληθείας μηδὲν προσαπτόμενα μηδ' ὠφελείας ἱστορικῆς.

TEST. : Eust. *Hom.* 1667, 57 (17-19) ; def. v.

---

3 post αὐτὰρ præb. γὰρ W ‖ 7 περὶ A C B² : παρὰ W s?B 12 δηλοῦται ω' a : -λοῦνται A ‖ 15 τῶν τόπων Coray : τοῦ ποιήτου A ω' ‖ 17 Δικαιαρχείᾳ C Eust. : -χίᾳ A Διαρχίᾳ ω' ‖ 18 Βαΐαις Aujac : Βεσβίῳ A ω' Λεσβίῳ C def. Eust. ‖ 19 Βάϊον Aldina : Βόϊον A ω' def. Eust. ‖ Μισηνὸν A : Μισινὸν ω' a ‖ 20 ἑταίρων A C B² : ἑτέρων W s B ‖ 21 Σκύλλαν ω' : κύλλαν A ‖ 23 ἄρριζα ω' : ἄρ<ι>ζα A [ι e rasura].

19. Et d'ailleurs Ératosthène[1] lui-même a eu le soupçon de tout cela, semblerait-il, quand il prête au Poète l'intention de placer le périple d'Ulysse dans les régions du couchant ; s'il s'est écarté de son projet par la suite, ce serait faute d'information exacte, ou bien de propos délibéré, dans le désir de tout tirer vers le terrible et le merveilleux. Sur ce dernier point Ératosthène a raison ; mais il a mal saisi le motif : ce n'est pas par légèreté que le Poète agit ainsi, mais par souci d'être utile. Aussi avons-nous le droit de demander des comptes à Ératosthène tant sur ce point que lorsqu'il prétend que les pays lointains se prêtent davantage au merveilleux, parce qu'il est plus facile d'y dissimuler le mensonge. En fait le merveilleux des pays lointains est mince, comparé à celui que le Poète place en Grèce ou dans les environs : il n'est que de citer la relation des travaux d'Hercule ou de Thésée, les fables qui ont pour théâtre soit la Crète, la Sicile et les autres îles, soit le Cithéron, l'Hélicon, le Parnasse, le Pélion[2], l'Attique tout entière et le Péloponnèse ; personne d'ailleurs ne songe à tirer des fables un argument pour prouver l'ignorance des poètes. De plus, étant donné que tout n'est pas fable, mais qu'il y a simple addition d'un grand nombre de détails fabuleux (et surtout chez Homère), chercher quelles sont les additions fabuleuses ne consiste pas à chercher si ces détails ajoutés existaient ou existent encore, mais bien plutôt, sous les lieux ou les personnages ainsi agrandis par la fable, à tenter de découvrir la vérité, par exemple à propos du périple d'Ulysse, s'il a réellement eu lieu, et où.

20. En règle générale, on a tort de confondre la poésie d'Homère avec celle des autres poètes, en particulier sur le plan qui nous occupe aujourd'hui, celui de la géographie, et de ne pas lui attribuer un rang privi-

1. I A 14 (1-10).
2. *Note complémentaire*, p. 191.

19. Καὶ αὐτὸς δὲ ὑπονοήσας τοῦτο ὁ Ἐρατοσθένης, ὑπολάβοι τις ἄν, φησί, τὸν ποιητὴν βούλεσθαι μὲν ἐν τοῖς προσεσπερίοις τόποις τὴν πλάνην τῷ Ὀδυσσεῖ ποιεῖν, ἀποστῆναι δ' ἀπὸ τῶν ὑποκειμένων, τὰ μὲν οὐκ ἀκριβῶς πεπυσμένον, τὰ δὲ οὐδὲ προελόμενον οὕτως, ἀλλ' ἐπὶ τὸ δεινότερον καὶ τὸ τερατωδέστερον ἕκαστα ἐξάγειν. Τοῦτο μὲν αὐτὸ εὖ, τὸ δ' οὗ χάριν τοῦτ' ἐποίει κακῶς δεξάμενος· οὐ γὰρ φλυαρίας, ἀλλ' ὠφελείας χάριν. Ὥστε δίκαιός ἐστιν ὑπέχειν λόγον καὶ περὶ τούτου καὶ διότι φησὶ τὰ πόρρω τερατολογεῖσθαι μᾶλλον διὰ τὸ εὐκατάψευστον. Πολλοστὸν γὰρ μέρος ἐστὶ τὰ πόρρω τερατολογούμενα τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι καὶ ἐγγὺς τῆς Ἑλλάδος· οἷα δὴ τὰ κατὰ τοὺς Ἡρακλέους ἄθλους καὶ Θησέως καὶ τὰ ἐν Κρήτῃ καὶ Σικελίᾳ μυθευόμενα καὶ ταῖς ἄλλαις νήσοις, καὶ τὰ περὶ τὸν Κιθαιρῶνα καὶ Ἑλικῶνα καὶ Παρνασσὸν καὶ Πήλιον καὶ τὴν Ἀττικὴν ὅλην καὶ Πελοπόννησον· | οὐδείς τε ἐκ τῶν μύθων ἄγνοιαν αἰτιᾶται τῶν μυθοποιῶν. Ἔτι δέ, ἐπεὶ οὐ πάντα μυθεύουσιν, ἀλλὰ πλείω προσμυθεύουσι, καὶ μάλιστα Ὅμηρος, ⟨ὁ⟩ ζητῶν τί οἱ παλαιοὶ προσμυθεύουσιν οὐ ζητεῖ, εἰ τὰ προσμυθευόμενα ὑπῆρξεν ἢ ἔστιν, ἀλλὰ καὶ μᾶλλον, οἷς προσμυθεύεται τόποις ἢ προσώποις, περὶ ἐκείνων ζητεῖ τἀληθές· οἷον τὴν Ὀδυσσέως πλάνην, εἰ γέγονε, καὶ ποῦ.

20. Τὸ δ' ὅλον οὐκ εὖ τὸ τὴν Ὁμήρου ποίησιν εἰς ἓν συνάγειν τῇ τῶν ἄλλων ποιητῶν εἴς τε τἆλλα καὶ εἰς αὐτὰ τὰ νῦν προκείμενα, τὰ τῆς γεωγραφίας καὶ μηδὲν

TEST. : *Chrest.* I, 28 (22-23) ; def. v.

---

5 προελόμενον A C : προσελ- W s B ‖ 6 ἕκαστα A ω' C² : ἕτερα C ‖ 19 ὁ add. Coray ‖ 20 προσμυθευόμενα A C : προμυθ- W s B ‖ 21 προσμυθεύεται A ω' : προμυθ- W ‖ 22 περὶ ἐκείνων om. W ‖ 25 τῇ A C : τὴν W s B.

légié. En effet à parcourir ne serait-ce que le *Triptolème* de Sophocle ou le prologue des *Bacchantes* d'Euripide, et à mettre en regard les précautions prises par Homère en semblable matière, il est facile de se rendre compte de l'intention des auteurs, ou de la différence. Car chaque fois qu'il est utile de présenter en ordre les lieux cités, Homère observe cet ordre, aussi bien en Grèce que dans les pays éloignés :

Ils brûlaient d'entasser sur l'Olympe l'Ossa, sur l'Ossa
Le Pélion au tremblant feuillage[1] ;

Héra quitta d'un bond la cime de l'Olympe,
Gagna la Piérie et l'aimable Émathie,
S'élança vers les neiges des Thraces cavaliers ;

De l'Athos, elle bondit vers la mer[2].

De même dans le *Catalogue*, il ne cite pas les villes dans l'ordre, point n'en était besoin ; mais il le fait pour les peuples. Il agit de même avec les pays lointains :

Vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte,
Je vins chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes,
Et jusqu'en Libye[3],

comme le souligne Hipparque[4]. Les autres en revanche, quand il est besoin d'ordre (l'un quand il raconte les voyages de Dionysos chez les différents peuples, l'autre quand il décrit Triptolème parcourant la terre qu'il ensemençait), tantôt rapprochent ce qui se trouve à une grande distance, tantôt séparent ce qui ne fait qu'un :

J'ai quitté les sillons dorés des Lydiens,
Les champs ensoleillés des Phrygiens et des Perses,
Et les remparts de Bactres, pour aller chez les Mèdes

1-2. *Notes complémentaires*, p. 192.

3. *Odyssée*, IV, 83-85. Ces vers sont commentés longuement en I, 2, 31-35.

4. VII, 2 (p. 49, 25 - 50, 6) = 3 (id.) Dicks. Hipparque prend-il parti pour l'hypothèse de Cratès ?

αὐτῷ πρεσβεῖον ἀπονέμειν. Καὶ γὰρ εἰ μηδὲν ἄλλο, τόν γε Τριπτόλεμον τὸν Σοφοκλέους ἢ τὸν ἐν ταῖς Βάκχαις ταῖς Εὐριπίδου πρόλογον ἐπελθόντα καὶ παραβαλόντα τὴν Ὁμήρου περὶ τὰ τοιαῦτα ἐπιμέλειαν, ῥᾴδιον ἦν αἰσθέσθαι τὴν ἐπιβολὴν ἢ τὴν διαφοράν. Ὅπου γὰρ χρεία τάξεως ὧν μέμνηται τόπων, φυλάττει τὴν τάξιν ὁμοίως μὲν τῶν Ἑλληνικῶν, ὁμοίως δὲ τῶν ἄπωθεν·

Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ
Πήλιον εἰνοσίφυλλον·

Ἥρη τ' ἀΐξασα λίπεν ῥίον Οὐλύμποιο,
Πιερίην δ' ἐπιβᾶσα καὶ Ἠμαθίην ἐρατεινὴν
σεύατ' ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν ὄρεα νιφόεντα·
ἐξ Ἀθόω δ' ἐπὶ πόντον.

Καὶ ἐν τῷ Καταλόγῳ τὰς μὲν πόλεις οὐκ ἐφεξῆς λέγει· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον· τὰ δὲ ἔθνη ἐφεξῆς. Ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἄπωθεν·

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεὶς
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς
καὶ Λιβύην,

ὅπερ καὶ Ἵππαρχος ἐπισημαίνεται. Οἱ δ', ἐφ' ὧν τάξεως χρεία, ὁ μὲν τὸν Διόνυσον ἐπιόντα τὰ ἔθνη φράζων, ὁ δὲ τὸν Τριπτόλεμον τὴν κατασπειρομένην γῆν, τὰ μὲν πολὺ διεστῶτα συνάπτουσιν ἐγγύς, τὰ δὲ συνεχῆ διασπῶσι·

λιπὼν δὲ Λυδῶν τὰς πολυχρύσους γύας
Φρυγῶν τε Περσῶν θ' ἡλιοβλήτους πλάκας
Βάκτριά τε τείχη, τήν τε δύσχειμον χθόνα

TEST. : def. v.

2 Τριπτόλεμον A ω' : Τριπόλ- W || 4 ἦν αἰσθέσθαι Coray : εἶναι θέσθαι A ω' || 7 ἄπωθεν A C^{2} : ἄποθεν ω' C a || 16 ἄπωθεν A W B C^{2} : ἄποθεν C s a || 20 Οἱ δ' a B^{2} Aldina : οἷα A ω'.

Aux rigoureux hivers et dans l'heureuse Arabie[1].

Et avec Triptolème[2], ce n'est pas mieux.

Les climats et les vents.

En matière de *climats* et de vents[3] également Homère déploie l'étendue de ses connaissances géographiques, précisant souvent la position des lieux par cette double indication :

Elle rcpose basse sur la mer, loin vers les ténèbres,
Les autres à l'écart, vers l'aurore et le solcil[3] ;

il y a deux entrées,
L'unc vcrs le Borée,
L'autre vers le Notos,

Qu'ils aillent par la droite, vers l'aurore et le soleil,
Ou par la gauche, vers les ténèbres[4].

Bien plus, il considère que l'ignorance en ces matières équivaut à une confusion générale :

Amis, nous ne savons ni les ténèbres ni l'aurore,
Ni par où le Soleil...[5]

Quand le Poète dit correctement :

Borée et le Zéphyr, tous deux soufflant de Thrace[6],

Ératosthène[7], comprenant de travers, l'accuse à tort de dire que, généralement parlant, le Zéphyr souffle de Thrace. Or Homère ne parle pas ici de manière générale, mais seulement pour la mer de Thrace, en cet endroit où les deux vents unissent leur souffle vers le golfe Mélas, donc pour une fraction seulement de la mer Égée[8]. La Thrace dessine effectivement un coude brusque vers le sud, formant promontoire aux confins de la Macédoine : cette saillie dans la mer fait croire

1. Euripide, *Bacchantes*, 13-16.
2. Sophocle, *Triptolème*, p. 261-262 sqq. Nauck^2.
3. Cratès, fr. 21 d (3-16) Mette. Voir aussi *Note complémentaire*, p. 192.
4. Successivement, *Odyssée*, IX, 25-26 ; XIII, 109-111 ; *Iliade*, XII, 239-240.
5. *Odyssée*, X, 190-191. Cf. I, 1, 21.
6. *Iliade*, IX, 5.
7. I A 10 (p. 109, 17 - 110, 12).
8. *Note complémentaire*, p. 192.

Μήδων ἐπελθὼν Ἀραβίαν τ' εὐδαίμονα.

τοιαῦτα δὲ καὶ ὁ Τριπτόλεμος ποιεῖ.

Κἀν τοῖς κλίμασι δὲ κἀν τοῖς ἀνέμοις διαφαίνει τὸ πολυμαθὲς τὸ περὶ τὴν γεωγραφίαν Ὅμηρος, ἐν ταῖς τοποθεσίαις λέγων ἅμα καὶ ταῦτα πολλαχοῦ · |

αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτη εἰν ἁλὶ κεῖται
πρὸς ζόφον · αἱ δέ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε ·
δύω δέ τέ οἱ θύραι εἰσίν,
αἱ μὲν πρὸς Βορέαν,
αἱ δ' αὖ πρὸς Νότον ·
εἴτ' ἐπὶ δεξί' ἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε,
εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοί γε ποτὶ ζόφον.

Καὶ μὴν τὴν ἄγνοιάν γε τῶν τοιούτων τέλειαν ἡγεῖται σύγχυσιν τῶν ἁπάντων ·

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν, ὅπῃ ζόφος, οὐδ' ὅπῃ ἠώς,
οὐδ' ὅπῃ ἠέλιος.

Κἀνταῦθα δ' εἰπόντος εὖ τοῦ ποιητοῦ,

Βορέης καὶ Ζέφυρος, τώ τε Θρῄκηθεν ἄητον,

οὐκ εὖ δεξάμενος ⟨ὁ⟩ αὐτὸς συκοφαντεῖ, ὡς καθόλου λέγοντος, ὅτι ὁ Ζέφυρος ἐκ Θρᾴκης πνεῖ, ἐκείνου λέγοντος οὐ καθόλου, ἀλλ' ὅταν κατὰ τὴν Θρᾳκίαν θάλασσαν συμπέσωσι περὶ τὸν Μέλανα κόλπον αὐτοῦ τοῦ Αἰγαίου μέρος οὖσαν. Ἐπιστροφὴν γὰρ λαμβάνει πρὸς νότον ἀκρωτηριάζουσα ἡ Θρᾴκη, καθ' ἃ συνάπτει τῇ Μακεδονίᾳ,

---

TEST. : *Chrest.* I, 29 (18, 20-23) ; Eust. *Hom.* [1]732, 19 (20-23) ; [2]1238, 62 (20-23) ; def. v.

---

8 δύω A W B : δύο C s || 15 ἴδμεν ω' : ἴσμεν A || 19 ὁ add. Aldina || 22 Μέλανα *Chrest.* A ω' B² Eust. : Μέλαινα W B || 24 ἀκρωτηριάζουσα a Cpc s Aldina : ἀκροτηρ- A ω' Cac || τῇ C² : τὰ A ω'.

que c'est de là que soufflent les Zéphyrs pour qui se trouve à Thasos, Lemnos, Imbros, Samothrace ou sur la mer qui baigne ces îles (il se produit la même chose en Attique où les zéphyrs paraissent souffler des roches Scironiennes, aussi les nomme-t-on scirons, plus particulièrement les argestes). Mais Ératosthène[1] n'a pas saisi la chose, bien qu'il en ait eu le soupçon, puisqu'il décrit le coude du rivage que je signale. Et donc, il comprend l'expression comme si elle avait valeur générale ; après quoi il accuse l'ignorance du Poète car, dit-il, le zéphyr souffle du couchant et de l'Ibérie, et la Thrace ne s'étend pas si loin. Or se peut-il qu'Homère ignore que le zéphyr souffle du couchant? — Il sait fort bien lui conserver sa place quand il dit :

> Fondirent à la fois l'Euros et le Notos, et le cruel
> Zéphyr et Borée[2] !

Ou bien ignorait-il que la Thrace ne s'avance pas vers le sud au delà des monts de Péonie et de Thessalie? — Il connaît pourtant tout le pays qui fait suite à la Thrace et, sans distinguer littoral ou intérieur des terres, il cite un grand nombre de peuples, les Magnésiens, les Maliéens, et à leur suite les Hellènes jusqu'aux Thesprotes[3] ; et de même, aux limites de la Péonie, les Dolopes et les Selles qui habitent les environs de Dodone jusqu'à l'Achéloos[4] ; il ne lui arrive jamais de mentionner des Thraces plus au sud. Au reste, il éprouve un penchant particulier pour cette mer qui lui est la plus proche et la mieux connue, disant par exemple,

1. III B 100 (p. 109, 23 - 110, 8).
2. *Odyssée*, V, 295-296.
3. Pour montrer qu'Homère sait où s'arrête la Thrace vers le sud, Strabon cite un certain nombre de peuples de Thessalie (Magnésiens, Maliéens, Hellènes, Dolopes), voire même d'Épire (Selles). La Magnésie est la presqu'île entre mer Égée et golfe pélasgique ; les Maliéens habitaient la région située entre le mont Othrys et le golfe Maliaque ; les Thesprotes occupaient la partie maritime de l'Épire à hauteur de Corcyre (Corfou).
4. *Note complémentaire*, p. 193.

καὶ προπίπτουσα εἰς τὸ πέλαγος, τοὺς Ζεφύρους ἐντεῦθεν πνέοντας ἀποφαίνει τοῖς ἐν Θάσῳ καὶ Λήμνῳ καὶ Ἴμβρῳ καὶ Σαμοθρᾴκῃ καὶ τῇ περὶ αὐτὰς θαλάττῃ, καθάπερ καὶ τῇ Ἀττικῇ ἀπὸ τῶν Σκειρωνίδων πετρῶν, ἀφ' ὧν καὶ Σκείρωνες καλοῦνται οἱ Ζέφυροι, καὶ μάλιστα οἱ Ἀργέσται. Οὐκ ἐνόησε δὲ τοῦτο Ἐρατοσθένης, ὑπενόησε δ' ὅμως· αὐτὸς γοῦν ἐξηγεῖται τὴν ἐπιστροφήν, ἣν λέγω, τῆς χώρας. Ὡς καθόλου οὖν δέχεται, εἶτ' ἀπειρίαν αἰτιᾶται τοῦ ποιητοῦ, ὡς τοῦ Ζεφύρου μὲν ἀπὸ τῆς ἑσπέρας πνέοντος καὶ τῆς Ἰβηρίας, τῆς δὲ Θρᾴκης ἐκεῖσε μὴ διατεινούσης. Πότερον οὖν τὸν Ζέφυρον ἀγνοεῖ ἀπὸ ἑσπέρας πνέοντα ; Ἀλλ' ὅταν οὕτω φῇ, φυλάττει τὴν οἰκείαν αὐτοῦ τάξιν·

σὺν δ' Εὖρός τε Νότος τε πέσον Ζέφυρός τε δυσαὴς
καὶ Βορέης·

ἢ τὴν Θρᾴκην οὐκ οἶδε μὴ προπίπτουσαν πέραν τῶν Παιονικῶν καὶ Θετταλικῶν ὀρῶν ; Ἀλλὰ καὶ ταύτην τὴν ἐφεξῆς κατὰ τοὺς Θρᾷκας εἰδὼς καὶ οὐ κατονομάζων τήν τε παραλίαν καὶ τὴν μεσόγαιαν Μάγνητας μέν τινας καὶ Μαλιεῖς καὶ τοὺς ἐφεξῆς Ἕλληνας καταλέγει μέχρι Θεσπρωτῶν, ὁμοίως δὲ καὶ τοῖς Παίοσι τοὺς ὁμόρους Δόλοπας καὶ Σελλοὺς περὶ Δωδώνην μέχρι Ἀχελῴου, Θρακῶν δ' οὐ μέμνηται περαιτέρω. Εὐεπιφόρως δὲ ἔχει πρὸς τὴν ἐγγυτάτην καὶ γνωριμωτάτην ἑαυτῷ θάλατταν, ὡς καὶ ὅταν φῇ· |

TEST. : *Chrest.* I, 29 (2-3) ; Eust. *Hom.* [1]1239, 3 (2-4) ; [2]1057, 46 (21-23) ; [3]1228, 28 (21-23) ; [4]766, 31 (22) ; def. v.

---

8 εἶτ' ω' : εἶτα A C ‖ 16 μὴ A ω' : μὲν C ‖ προπίπτουσαν Coray : προσπ- A ω' ‖ 17 ταύτην Groskurd : ταύτης A ω' ‖ 19 μεσόγαιαν a s B : -γεαν A C W ‖ 22 Σελλοὺς A ω' Eust. : σέμνους W s ‖ 25 ὡς καὶ A ω' : καὶ ὡς C ‖ φῇ A C : φησὶ W s B.

Le peuple s'agitait comme, par forte houle,
La mer Icarienne[1].

21. Il y a des gens[2] qui prétendent qu'il existe deux vents dominants, le borée et le notos, et que les autres n'en diffèrent que par une faible inclinaison : l'euros viendrait du levant d'été, l'apéliotès du levant d'hiver, le zéphyr du couchant d'été et l'argestès du couchant d'hiver[3]. A l'appui de la théorie des deux vents dominants, ils invoquent l'autorité de Thrasyalcès[4], et celle du Poète lui-même quand il associe soit l'argestès au notos,

Du Notos Argestès[5],

soit le zéphyr au borée,

Borée et le Zéphyr, tous deux soufflant de Trace[6].

Mais Posidonius est formel[7] : cette théorie des vents n'a été professée par aucun des spécialistes en la matière, que ce soit Aristote, Timosthène ou Bion l'Astronome[8]. Bien au contraire on convient généralement qu'il existe le cæcias, venant du levant d'été, le libs qui lui est diamétralement opposé, venant du couchant d'hiver ; de même l'euros, venant du levant d'hiver et son opposé l'argestès ; enfin, en intermédiaire, l'apéliotès et le zéphyr[9]. Et donc, le Poète désigne par « cruel Zéphyr » le vent que nous appelons argestès, par « clair Zéphyr » celui que nous nommons zéphyr, par « Notos Argestès » notre leuconotos qui produit peu de nuages (l'autre notos en revanche est plutôt menaçant). Dans

tel on voit le Zéphyr disperser les nuages
Du Notos Argestès, les cinglant d'une forte rafale[10],

1. *Iliade*, II, 144-145.
2-3. *Notes complémentaires*, p. 193.
4. *VS*, 35, fr. 2 (I 377).
5. *Iliade*, XI, 306 ; XXI, 334.
6. *Iliade*, IX, 5.
7. 87 F 74 (p. 111, 3 - 112, 9).
8. *VS*, 77 F 2 (7-19).
9. *Note complémentaire*, p. 193.
10. *Iliade*, XI, 305-306. Pour « clair zéphyr », cf. *Odyssée*, IV, 567 ; pour « cruel zéphyr », cf. *Iliade*, XXIII, 200.

κινήθη δ' ἀγορὴ ὡς κύματα μακρὰ θαλάσσης
πόντου Ἰκαρίοιο.

21. Εἰσὶ δέ τινες, οἵ φασιν εἶναι δύο τοὺς κυριωτάτους ἀνέμους, Βορέαν καὶ Νότον, τοὺς δὲ ἄλλους κατὰ μικρὰν ἔγκλισιν διαφέρειν · τὸν μὲν ἀπὸ θερινῶν ἀνατολῶν Εὖρον, χειμερινῶν δὲ Ἀπηλιώτην · δύσεων δὲ θερινῶν μὲν Ζέφυρον, χειμερινῶν δὲ Ἀργέστην. Τοῦ δὲ δύο εἶναι τοὺς ἀνέμους ποιοῦνται μάρτυρας Θρασυάλκην τε καὶ τὸν ποιητὴν αὐτὸν τῷ τὸν μὲν Ἀργέστην τῷ Νότῳ προσνέμειν,

ἀργεσταο Νότοιο,

τὸν δὲ Ζέφυρον τῷ Βορέᾳ,

Βορέης καὶ Ζέφυρος, τώ τε Θρῄκηθεν ἄητον.

Φησὶ δὲ Ποσειδώνιος, μηδένα οὕτως παραδεδωκέναι τοὺς ἀνέμους τῶν γνωρίμων περὶ ταῦτα, οἷον Ἀριστοτέλη, Τιμοσθένη, Βίωνα τὸν ἀστρολόγον. Ἀλλὰ τὸν μὲν ἀπὸ θερινῶν ἀνατολῶν Καικίαν, τὸν δὲ τούτῳ κατὰ διάμετρον ἐναντίον Λίβα, ἀπὸ δύσεως ὄντα χειμερινῆς · πάλιν δὲ τὸν μὲν ἀπὸ χειμερινῆς ἀνατολῆς Εὖρον, τὸν δ' ἐναντίον Ἀργέστην · τοὺς δὲ μέσους Ἀπηλιώτην καὶ Ζέφυρον. Τὸν δὲ ποιητὴν δυσαῆ μὲν Ζέφυρον λέγειν τὸν ὑφ' ἡμῶν καλούμενον Ἀργέστην, λίγα δὲ πνέοντα Ζέφυρον τὸν ὑφ' ἡμῶν Ζέφυρον, ἀργέστην δὲ Νότον τὸν Λευκόνοτον · οὗτος γὰρ ὀλίγα τὰ νέφη ποιεῖ, τοῦ λοιποῦ Νότου ὀλεροῦ πως ὄντος ·

ὡς ὁπότε Ζέφυρος νέφεα στυφελίξῃ
ἀργεσταο Νότοιο, βαθείῃ λαίλαπι τύπτων,

TEST. : Eust. *Hom.* [1]1238, 58 (8-12) ; [2]1238, 63 (20-26) ; [3]845, 66 (20-26) ; *Chrest.* I, 30 (15-26) ; def. v.

---

9 αὐτὸν τῷ a Casaubon : ἑαυτοῦ A ω' ‖ 15 Βίωνα A C : Βίονα W s B ‖ 18 μὲν A C B[2] : om. W s B ‖ 21 λίγα Eust. a Casaubon : λίβα *Chrest.* A ω' ‖ 23 ὀλεροῦ Kramer : ὅλου Εὔρου *Chrest.* A ω' def. Eust. ‖ 24 ὄντος A ω' : ὄντως W.

c'est du cruel zéphyr qu'il parle, qui disperse très souvent les molles nuées amassées par le leuconotos, le notos auquel on ajoute l'épithète de « paresseux »[1].

Telles sont à peu près les théories d'Ératosthène au début du premier livre de sa *Géographie*, et les corrections qu'elles appellent.

Le Nil et Pharos. 22. Persistant ensuite dans ses interprétations erronées d'Homère, il ajoute[2] que le Poète ignorait l'existence de plusieurs bras du Nil à son embouchure, et jusqu'au nom même du fleuve, tandis qu'Hésiode[3] savait tout cela car il en fait mention. Or le nom du fleuve, selon toute vraisemblance, n'était pas encore en usage du temps d'Homère. Quant à ses bras, s'ils étaient peu visibles et relativement peu connus, on accorderait peut-être que le Poète n'ait pas su qu'il y en avait plus d'un ; mais s'il est vrai que, parmi les curiosités de l'Égypte, la plus connue, la plus étonnante, la plus digne incontestablement qu'on la mentionne et qu'on s'en informe fut et demeure le fleuve, avec ses crues et les bras de son delta[4], peut-on supposer que les informateurs du Poète, qui décrivaient le fleuve de l'Égypte, tout le pays, la Thèbes Égyptienne et Pharos, aient ignoré le reste, ou que, le sachant, ils n'en aient pas parlé (à moins qu'il ne faille en accuser la notoriété de la chose)? C'est d'autant plus invraisemblable qu'Homère a parlé de l'Éthiopie, des Sidoniens, des Érembes, de la mer Extérieure, ou encore de la division en deux des Éthiopiens, sans jamais citer ce qui était proche et connu. S'il n'en a pas fait mention, ce n'est pas preuve d'ignorance, car de sa patrie non plus il n'a pas fait mention, ni de bien d'autres lieux ; c'est plutôt que des faits trop connus paraissent ne pas même mériter une mention quand on s'adresse à des gens avertis.

1. C'est le sens de « argestès ».
2. Ératosthène, I B 1 (6-9).
3. Hésiode, *Théogonie*, 338.
4. *Note complémentaire*, p. 194.

τὸν γὰρ δυσαῆ Ζέφυρον νῦν λέγει, ὃς εἴωθε διασκιδνάναι τὰ ὑπὸ τοῦ Λευκονότου συναγόμενα ἀσθενῆ ὄντα, ἐπιθέτως τοῦ Νότου νῦν ἀργέστου λεγομένου.

Ταῦτα μὲν δὴ ἐν ἀρχῇ τοῦ πρώτου τῶν Γεωγραφικῶν εἰρημένα τοιαύτην τινὰ τὴν ἐπανόρθωσιν ἔχει.

22. Ἐπιμένων δὲ τοῖς περὶ Ὁμήρου ψευδῶς ὑποληφθεῖσι καὶ ταῦτά φησιν, ὅτι οὐδὲ τὰ τοῦ Νείλου στόματα οἶδε πλείω ὄντα οὐδ' αὐτὸ τοὔνομα, Ἡσίοδος δὲ οἶδε· μέμνηται γάρ. Τὸ μὲν οὖν ὄνομα εἰκὸς μήπω λέγεσθαι κατ' αὐτόν. Τὰ δὲ στόματα εἰ μὲν ἦν ἀφανῆ καὶ ὀλίγοις γνώριμα, ὅτι πλείω καὶ οὐχ ἕν, δοίη τις ἂν πεπεῖσθαι αὐτόν· εἰ δὲ τῶν κατ' Αἴγυπτον τὸ γνωριμώτατον καὶ παραδοξότατον καὶ μάλιστα πάντων μνήμης ἄξιον καὶ ἱστορίας ὁ ποταμὸς καὶ ἦν καὶ ἔστιν, ὡς δ' αὔτως αἱ ἀναβάσεις αὐτοῦ καὶ τὰ στόματα, τίς ἂν ἢ τοὺς ἀγγέλλοντας αὐτῷ ποταμὸν Αἰγύπτιον καὶ χώραν καὶ Θήβας Αἰγυπτίας | καὶ Φάρον ὑπολάβοι μὴ γνωρίζειν ταῦτα, ἢ γνωρίζοντας μὴ λέγειν, πλὴν εἰ μὴ διὰ τὸ γνώριμον; Ἔτι δ' ἀπιθανώτερον, εἰ τὴν μὲν Αἰθιοπίαν ἔλεγε καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς καὶ τὴν ἔξω θάλασσαν καὶ τὸ διχθὰ δεδάσθαι τοὺς Αἰθίοπας, τὰ δ' ἐγγὺς καὶ γνώριμα μή. Εἰ δὲ μὴ ἐμνήσθη τούτων, οὐ τοῦτο σημεῖον τοῦ ἀγνοεῖν (οὐδὲ γὰρ τῆς αὐτοῦ πατρίδος ἐμνήσθη οὐδὲ πολλῶν ἄλλων) ἀλλὰ μᾶλλον τὰ λίαν [ἢ] γνώριμα ὄντα φαίη ⟨τις ἂν μὴ⟩ δόξειν ἄξια μνήμης εἶναι πρὸς τοὺς εἰδότας.

TEST. : *Chrest.* I, 30 (1-3); a u. 20 τὸ διχθὰ incip. v.

---

2 ἐπιθέτως *Chrest.* A ω' : ἐπιτέως W ‖ 6 περὶ A ω' : παρὰ C ‖ 9 οὖν om. C ‖ 11 πεπεῖσθαι A [<..> πεῖσθαι] ω' : πεποιῆσθαι s μὴ [οὐ Xylander] πεπύσθαι Coray ‖ 13 πάντων om. W ‖ 23 τὰ Groskurd : τοῦ A ω' ‖ ἢ del. h k t Casaubon ‖ 24 τις ἂν μὴ suppl. Coray [τις μὴ suppl. n].

23. On a tort[1] également de s'appuyer sur ce qu'Homère dit de l'île de Pharos[2], qu'il nomme une île de haute mer, pour l'accuser d'ignorance. Bien au contraire, on pourrait en user comme preuve que le Poète n'ignorait rien des particularités sus-indiquées[3] touchant l'Égypte. L'on peut en effet raisonner ainsi : tout homme aime se vanter quand il raconte ses périples, et surtout quelqu'un comme Ménélas qui était remonté jusqu'en Éthiopie ; il avait donc appris les crues du Nil, la quantité d'alluvions que ce fleuve déverse sur le pays, la bande de terrain devant le delta que l'alluvionnement avait déjà ajouté au continent et qui a pu faire dire à Hérodote avec vraisemblance que l'Égypte entière est un don du Nil[4] (et sinon l'Égypte entière, du moins la région du Delta qu'on appelle la Basse-Égypte) ; il avait donc entendu dire que, jadis, Pharos était une île de haute mer, et il a amplifié volontairement, prétendant indûment qu'elle était encore l'île de haute mer qu'elle avait cessé d'être. Or c'est le Poète qui a ainsi disposé la matière, d'où l'on peut inférer qu'il connaissait et les crues du Nil et son delta.

L'Éthiopie divisée en deux.

24. On se trompe tout autant quand on prétend[5] qu'Homère ignorait l'isthme situé entre la mer d'Égypte et le golfe Arabique[6] et commettait une erreur en disant :

Les Éthiopiens divisés en deux, au bout du monde[7].

En effet alors que ce qu'il dit là est parfaitement correct, les modernes[8] l'attaquent, mais c'est à tort. Il est si peu vrai qu'Homère ait ignoré cet isthme que,

1. Ératosthène, I A 7 (1-3).
2. *Note complémentaire*, p. 194.
3. Il s'agit de l'alluvionnement du delta (cf. p. 112, 14 sqq).).
4. Hérodote, II, 5, 1.
5. Ératosthène, 1, A, 8 (19-22).
6. *Note complémentaire*, p. 194.
7. *Odyssée*, 1, 23. Cf. 1, 1, 6.
8. Apollodore, *F. Gr. Hist.*, 244 F 157 e (p. 113, 19 - 114, 4).

23. Οὐκ εὖ δὲ οὐδὲ τοῦτο προφέρουσιν αὐτῷ τὸ περὶ τῆς νήσου τῆς Φαρίας, ὅτι φησὶ πελαγίαν, ὡς κατ' ἄγνοιαν λέγοντι. Τοὐναντίον γὰρ κἂν μαρτυρίῳ χρήσαιτό τις τούτῳ πρὸς τὸ μὴ ἀγνοεῖσθαι μηδὲν ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ τῶν εἰρημένων ἀρτίως περὶ τὴν Αἴγυπτον. Γνοίης δ' ἂν οὕτως· ἀλαζὼν δὴ πᾶς ὁ πλάνην αὑτοῦ διηγούμενος· τούτων δ' ἦν καὶ ὁ Μενέλαος, ὃς ἀναβεβηκὼς μέχρι Αἰθιόπων ἐπέπυστο τὰς ἀναβάσεις τοῦ Νείλου καὶ τὴν χοῦν, ὅσην ἐπιφέρει τῇ χώρᾳ, καὶ τὸν πρὸ τῶν στομάτων πόρον, ὅσον ἤδη προσχώσας τῇ ἠπείρῳ προστέθεικεν, ὥστε εἰκότως ὑπὸ τοῦ Ἡροδότου καὶ τὴν ὅλην Αἴγυπτον τοῦ ποταμοῦ δῶρον λέγεσθαι· κἂν εἰ μὴ τὴν ὅλην, τήν γε ὑπὸ τῷ Δέλτα, τὴν κάτω χώραν προσαγορευομένην· ἱστόρησε δὲ καὶ τὴν Φάρον πελαγίαν οὖσαν τὸ παλαιόν· προσεψεύσατο δὴ καὶ τὸ πελαγίαν εἶναι, καίπερ μηκέτι πελαγίαν οὖσαν. Ὁ δὲ ταῦτα διασκευάζων ὁ ποιητὴς ἦν· ὥστ' ἐκ τούτων εἰκάζειν, ὅτι καὶ τὰς ἀναβάσεις ᾔδει καὶ τὰ στόματα τοῦ Νείλου.

24. Ἡ δ' αὐτὴ ἁμαρτία καὶ περὶ τοῦ ἀγνοεῖν τὸν ἰσθμὸν τὸν μεταξὺ τοῦ Αἰγυπτίου πελάγους καὶ τοῦ Ἀραβίου κόλπου καὶ περὶ τοῦ ψευδῶς λέγεσθαι·

Αἰθίοπες, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν.

Καὶ γὰρ τοῦτο ἐκείνου λέγοντος καλῶς, ἐπιτιμῶσιν οἱ ὕστερον οὐκ εὖ. Τοσούτου γὰρ δεῖ τοῦτ' ἀληθὲς εἶναι, τὸ ἀγνοεῖν Ὅμηρον τὸν ἰσθμὸν τοῦτον, ὥστε ἐκεῖνον μέν

TEST. : *Chrest.* I, 31 (1-3, 9, 14-15) ; Eust. *Hom.* [1]1381, 60 (6-7) ; [2]1500, 17 (2); [3]1500, 18 (9-12).

---

1 οὐδὲ om. A ‖ 4 τούτῳ A C[2] : τοῦτο ω' C ‖ 5 περὶ A C B[2] : παρὰ W v s B ‖ γνοίης A W B : γνοίη C v s ‖ 7 ὃς A[pc] : om. ω' ‖ 9 τῇ χώρᾳ A C : τὴν χώραν W s v B ‖ 12 μὴ Coray : μήτε A ω' ‖ 20 Αἰγυπτίου A ω' : Αἰγυπτιακοῦ W.

je le déclare, non content de le connaître, il en parle expressément ; seulement les grammairiens ne s'en rendent pas compte, à commencer par Aristarque et Cratès, les chefs de file en cette science. Après le vers du Poète sur

Les Éthiopiens divisés en deux, au bout du monde[1],

dès la ligne suivante, les divergences apparaissent, Aristarque[2] écrivant

Soit au couchant d'Hypérion, soit à son levant,

et Cratès[3]

Tant au couchant d'Hypérion qu'à son levant,

sans qu'il fasse une différence quelconque pour leurs hypothèses respectives d'adopter l'une ou l'autre leçon.

L'un, suivant un mode de raisonnement qui se veut scientifique, prétend que la zone torride est occupée par l'océan ; de chaque côté s'étend une zone tempérée, la nôtre, et sa symétrique de l'autre côté. Et donc, de même que, dans notre zone, on nomme Éthiopiens tous les peuples qui vivent au midi, tout le long du monde habité, et qui sont les plus lointains des hommes en bordure de l'océan, de même, croit-il, on doit se représenter, de l'autre côté de l'océan, d'autres Éthiopiens, les plus lointains des hommes pour l'autre zone tempérée, vivant en bordure du même océan ; de cette manière ils sont doubles et divisés en deux par l'océan[4]. Si le Poète ajoute

Tant au couchant d'Hypérion qu'à son levant,

c'est, dit-il, que, le zodiaque céleste étant toujours au

1. *Odyssée*, I, 23 et 24.
2. Aristarque, I, p. 507 (6-8) Ludwich.
3. Cratès, fr. 34 c (p. 113, 19 - 116, 9). Hypérion, père du soleil, de la lune et de l'aube (Hésiode, *Théog.* 371), est parfois donné comme épithète du soleil (*Odyssée*, XII, 133).
4. Cf. p. 70, n. 7.

φημι μὴ εἰδέναι μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀποφαίνεσθαι ἄντικρυς, τοὺς δὲ γραμματικοὺς μηδὲ λέγοντος ἐκείνου αἰσθάνεσθαι ἀπὸ Ἀριστάρχου καὶ Κράτητος τῶν κορυφαίων ἐν τῇ ἐπιστήμῃ ταύτῃ. Εἰπόντος γὰρ τοῦ ποιητοῦ·

Αἰθίοπες, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,

περὶ τοῦ ἐπιφερομένου ἔπους διαφέρονται, ὁ μὲν Ἀρίσταρχος γράφων,

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος,

ὁ δὲ Κράτης,

ἠμὲν δυσομένου Ὑπερίονος, ἠδ' ἀνιόντος, |

οὐδὲν διαφέρον πρὸς τὴν ἑκατέρου ὑπόθεσιν οὕτως ἢ ἐκείνως γράφειν.

Ὁ μὲν γάρ, ἀκολουθῶν τοῖς μαθηματικῶς λέγεσθαι δοκοῦσι, τὴν διακεκαυμένην ζώνην κατέχεσθαί φησιν ὑπὸ τοῦ ὠκεανοῦ· παρ' ἑκάτερον δὲ ταύτης εἶναι τὴν εὔκρατον, τήν τε καθ' ἡμᾶς καὶ τὴν ἐπὶ θάτερον μέρος. Ὥσπερ οὖν οἱ παρ' ἡμῖν Αἰθίοπες οὗτοι λέγονται οἱ πρὸς μεσημβρίαν κεκλιμένοι παρ' ὅλην τὴν οἰκουμένην ἔσχατοι τῶν ἀνθρώπων παροικοῦντες τὸν ὠκεανόν, οὕτως οἴεται δεῖν καὶ πέραν τοῦ ὠκεανοῦ νοεῖσθαί τινας Αἰθίοπας ἐσχάτους τῶν ἄλλων τῶν ἐν τῇ ἑτέρᾳ εὐκράτῳ, παροικοῦντας τὸν αὐτὸν τοῦτον ὠκεανόν· διττοὺς δὲ εἶναι καὶ διχθὰ δεδάσθαι ὑπὸ τοῦ ὠκεανοῦ. Προσκεῖσθαι δὲ τὸ

ἠμὲν δυσομένου Ὑπερίονος, ἠδ' ἀνιόντος,

ὅτι τοῦ ζῳδιακοῦ κατὰ κορυφὴν ὄντος ἀεὶ τῷ ἐν τῇ γῇ

TEST. : *Chrest.* I, 32 (5, 8-9, 22-23) ; Eust. *Hom.* [1]1386, 17 (8) ; [2]1386, 23 (13-22) ; Psell. 98 (13-23).

---

5 Αἰθίοπες A ω' : -πας *Chrest.* ‖ ἀνδρῶν *Chrest.* : ἄλλων A ω' ‖ 9-10 ὁ δὲ — ἀνιόντος om. C [rest. C^2] s ‖ 18-19 ἀνθρώπων Psell. : ἄλλων A ω' ‖ 19 οὕτως om. W v s B ‖ 23 προσκεῖσθαι a s B^3 : προκεῖσθαι A C W v B.

zénith du zodiaque terrestre, et celui-ci dans son obliquité ne sortant pas des limites des deux Éthiopies, on est forcé de conclure que le trajet du soleil s'accomplit tout entier dans la largeur de cette zone, et que c'est là aussi que se font les levants et les couchants, sous leurs divers aspects, dans les différents signes[1]. Telle est la théorie de Cratès, qui donne trop dans l'astronomie. On pouvait dire les choses plus simplement, même en conservant le sens qu'il donne à l'expression « Éthiopiens divisés en deux » : par exemple que, du levant jusqu'au couchant, de chaque côté et en bordure de l'océan, vivent des Éthiopiens. Qu'importe alors, au regard de ce sens-là, d'adopter sa leçon ou celle d'Aristarque,

Soit au couchant d'Hypérion, soit à son levant?

car cela aussi signifie que des Éthiopiens vivent de chaque côté de l'océan, et vers le levant et vers le couchant.

Quant à Aristarque, il rejette l'hypothèse de Cratès et pense que la séparation en deux vaut seulement pour les Éthiopiens de notre zone qui sont pour les Grecs les plus lointains des hommes vers le midi. Or ces Éthiopiens, dit-il, ainsi séparés en deux, ne forment pas deux Éthiopies, l'une au levant, l'autre au couchant, mais une seule, celle qui est située au midi par rapport aux Grecs, adossée à l'Égypte. C'est par ignorance à son avis que le Poète, ici comme en bien d'autres endroits relevés par Apollodore[2] dans le second livre de son traité *Sur le Catalogue des Navires*, indique faussement des caractéristiques géographiques qui n'ont aucune réalité.

25. Pour répondre à Cratès, il faudrait une longue discussion, et qui n'a que très peu de rapport avec notre propos actuel.

En ce qui concerne Aristarque, nous l'approuvons

1. *Note complémentaire*, p. 194.
2. *F. Gr. Hist.*, 244 F 157 e (14-23), avec pour source Démétrios de Scepsis. Cf. I, 2, 38, et H. Berger, *Eratost.*, I A 9 avec le commentaire correspondant.

ζῳδιακῷ, τούτου δ' οὐκ ἐκβαίνοντος ἔξω τῆς Αἰθιόπων ἀμφοῖν τῇ λοξώσει, ἀνάγκη καὶ τὴν πάροδον τοῦ ἡλίου πᾶσαν ἐν τῷ πλάτει τούτῳ νοεῖσθαι, καὶ τὰς ἀνατολὰς καὶ τὰς δύσεις συμβαίνειν ἐνταῦθα ἄλλας ἄλλοις καὶ κατ' ἄλλα ἢ ἄλλα σημεῖα. Εἴρηκε μὲν οὕτως, ἀστρονομικώτερον νομίσας· ἦν δὲ καὶ ἁπλούστερον εἰπεῖν αὐτὸ σῴζοντα τὸ οὕτω διῃρῆσθαι δίχα τοὺς Αἰθίοπας, ὡς εἴρηται· ὅτι ἀφ' ἡλίου ἀνιόντος μέχρι δύσεως ἐφ' ἑκάτερα παροικοῦσι τῷ ὠκεανῷ Αἰθίοπες. Τί οὖν διαφέρει πρὸς τὸν νοῦν τοῦτον ἢ οὕτως εἰπεῖν, ὥσπερ αὐτὸς γράφει, ἢ ὡς Ἀρίσταρχος,

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος ;

καὶ γὰρ τοῦτ' ἔστι καὶ πρὸς δύσιν καὶ πρὸς ἀνατολὴν ἐφ' ἑκάτερα τοῦ ὠκεανοῦ οἰκεῖν.

Ὁ δ' Ἀρίσταρχος ταύτην μὲν ἐκβάλλει τὴν ὑπόθεσιν, δίχα δὲ μεμερισμένους οἴεται λέγεσθαι τοὺς καθ' ἡμᾶς Αἰθίοπας, τοὺς τοῖς Ἕλλησι πρὸς μεσημβρίαν ἐσχάτους. Τούτους δὲ μὴ μεμερίσθαι δίχα, ὥστε εἶναι δύο Αἰθιοπίας, τὴν μὲν πρὸς ἀνατολήν, τὴν δὲ πρὸς δύσιν· ἀλλὰ μίαν μόνην, τὴν πρὸς μεσημβρίαν κειμένην τοῖς Ἕλλησιν, ἱδρυμένην δὲ κατ' Αἴγυπτον. Τοῦτο δὲ ἀγνοοῦντα τὸν ποιητήν, ὥσπερ καὶ τὰ ἄλλα ὅσα εἴρηκεν Ἀπολλόδωρος ἐν τῷ περὶ Νεῶν καταλόγου δευτέρῳ, καταψεύσασθαι τῶν τόπων τὰ μὴ ὄντα.

25. Πρὸς μὲν οὖν Κράτητα μακροῦ λόγου δεῖ, καὶ ἴσως οὐδὲν ὄντος πρὸς τὰ νῦν.

Ἀριστάρχου δὲ τοῦτο μὲν ἐπαινῶμεν, διότι τὴν Κρατή-

TEST. : Psell. 107 (7-9, 17-18) ; *Chrest.* I, 32 (12-13, 17-18).

---

1 τῆς Kramer : τὴν A ω' ‖ 4 ἄλλοις A ω' : καὶ ἄλλας W ‖ 8 παροικοῦσι Psell. v s B² : παρήκουσι A ω' B ‖ 22 καταλόγου Siebenkees : -λόγῳ A ω'.

d'avoir rejeté l'hypothèse de Cratès qui appelle maintes réserves, et de partir de l'idée que l'expression d'Homère s'applique à l'Éthiopie de chez nous. Mais poussons plus loin l'examen. Et d'abord, lui aussi chicane bien inutilement sur des détails d'écriture : l'une ou l'autre des leçons peut aussi bien s'adapter à son interprétation. Quelle différence y a-t-il entre dire « il y a deux groupes d'Éthiopiens dans notre zone, soit au levant, soit au couchant », ou dire « et vers le levant et vers le couchant » ?

En second lieu, il avance une opinion erronée. Admettons que le Poète ignore l'existence de l'isthme et que ce soit l'Éthiopie voisine de l'Égypte qu'il veuille désigner par ces mots

Les Éthiopiens divisés en deux.

Eh bien ! Ne sont-ils pas divisés en deux réellement, et est-ce l'ignorance qui a fait ainsi parler le Poète? L'Égypte, les Égyptiens, depuis le Delta jusqu'à Syène, ne sont-ils pas séparés en deux par le Nil,

Soit au couchant d'Hypérion, soit à son levant?

L'Égypte est-elle autre chose qu'une île fluviale[1] inondée par les eaux, mais qui s'étend de chaque côté du fleuve, vers le levant et vers le couchant? Or l'Éthiopie se trouve à l'alignement de l'Égypte et lui ressemble fort, et par la présence du Nil, et par la nature des lieux : elle est étroite et longue, et inondée par les eaux ; les parties non inondées, désertes et arides, n'autorisent qu'un peuplement clairsemé, exposé soit à l'est soit à l'ouest. N'est-elle donc pas elle aussi divisée

1. Eustathe, dans son *Commentaire à Denys le Périégète*, assure que « l'Égypte est tellement baignée par les eaux que l'on va jusqu'à l'appeler une île fluviale » (257, 23) ; il reprend l'expression de Strabon, confirmant le consensus de tous les manuscrits médiévaux et de Psellos sur l'expression « île fluviale ». Aussi a-t-il semblé préférable de la conserver avec Sbordone, contre Kramer et Meineke qui exponctuent νῆσος. L'Égypte, au lieu d'être une île entourée par le fleuve et recouverte par lui à l'occasion (comme Philæ), serait une île que traverse le fleuve et située de part et

τειον ἀφεὶς ὑπόθεσιν, δεχομένην πολλὰς ἐνστάσεις, περὶ τῆς καθ' ἡμᾶς Αἰθιοπίας ὑπονοεῖ γεγονέναι τὸν λόγον. Τὰ δ' ἄλλα ἐπισκοπῶμεν. Καὶ πρῶτον ὅτι καὶ αὐτὸς μικρολογεῖται μάτην περὶ τῆς γραφῆς· καὶ γὰρ ἂν ὁποτέρως γράφηται, δύναται ἐφαρμόττειν τοῖς νοήμασιν | αὐτοῦ. Τί γὰρ διαφέρει λέγειν ἢ οὕτως, « δύο εἰσὶ καθ' ἡμᾶς Αἰθίοπες, οἱ μὲν πρὸς ἀνατολάς, οἱ δὲ πρὸς δύσεις », ἢ οὕτως, « καὶ γὰρ πρὸς ἀνατολὰς καὶ πρὸς δύσεις » ;

Ἔπειθ' ὅτι ψευδοῦς προΐσταται δόγματος. Φέρε γὰρ τὸν ποιητὴν ἀγνοεῖν μὲν τὸν ἰσθμόν, τῆς δὲ κατ' Αἴγυπτον Αἰθιοπίας μεμνῆσθαι, ὅταν φῇ·

Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται.

Πῶς οὖν ; Οὐ διχθὰ δεδαίαται οὕτως, ἀλλ' ἀγνοῶν οὕτως εἴρηκεν ὁ ποιητής ; Πότερ' οὐδ' ἡ Αἴγυπτος, οὐδ' οἱ Αἰγύπτιοι ἀπὸ τοῦ Δέλτα ἀρξάμενοι μέχρι πρὸς Συήνην ὑπὸ τοῦ Νείλου δίχα διῄρηνται,

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος ;

Τί δ' ἄλλο ἡ Αἴγυπτός ἐστι πλὴν ἢ ποταμία νῆσος, ἣν ἐπικλύζει τὸ ὕδωρ ; Αὕτη δ' ἐφ' ἑκάτερα τοῦ ποταμοῦ κεῖται πρὸς ἀνατολὴν καὶ δύσιν. Ἀλλὰ μὴν ἡ Αἰθιοπία ἐπ' εὐθείας ἐστὶ τῇ Αἰγύπτῳ καὶ παραπλησίως ἔχει πρός τε τὸν Νεῖλον καὶ τὴν ἄλλην φύσιν τῶν τόπων· καὶ γὰρ αὕτη στενή τέ ἐστι καὶ μακρὰ καὶ ἐπίκλυστος· τὰ δ' ἔξω τῆς ἐπικλύστου ἔρημά τε καὶ ἄνυδρα καὶ σπανίως οἰκεῖσθαι δυνάμενα, τὰ μὲν πρὸς ἕω, τὰ δὲ πρὸς δύσιν κεκλιμένα.

TEST. : *Chrest.* I, 37 (10) ; Psell. 110 (18-21); Eust. *Dion.* 257, 23 (18-19).

---

4 περὶ A C B^2 : παρὰ W v s B || 5 ὁποτέρως Coray : ὡς ἑτέρως A ω' || 7 ἀνατολάς a B^2 : -λαῖς A ω' || δύσεις Aldina : δύσιν A ω' || 13 Πῶς — δεδαίαται om. A C [rest. a^2 C^2] || 18 ἢ A C v s : ἡ Psell. WB.

en deux? Ou bien serait-ce que le Nil qui a paru une limite acceptable pour séparer l'Asie de la Libye[1], étant donné et sa longueur qui, en direction du midi, atteint plus de dix mille stades, et sa largeur, suffisante pour contenir des îles populeuses dont la plus grande est Méroé[2], siège royal et capitale du peuple éthiopien, ne serait pas capable de diviser en deux l'Éthiopie? Au reste, quand on critique la division des deux continents par le fleuve[3], le grief le plus grave qu'on mette en avant est précisément le partage de l'Égypte et de l'Éthiopie en deux morceaux dont l'un est attribué à la Libye, l'autre à l'Asie ; si on refuse ce partage, ou bien on s'abstient de diviser en continents, ou bien on ne se sert pas du fleuve.

26. D'ailleurs il existe un autre moyen de diviser l'Éthiopie. Tous les navigateurs[4] qui ont longé la Libye du côté de l'océan, soit au départ de la mer Érythrée soit au départ des Colonnes d'Hercule, après s'être avancés plus ou moins loin, ont fait demi-tour, arrêtés par maints faits insolites ; aussi ont-ils généralement laissé l'impression qu'un isthme barrait la route au milieu. Or en fait, l'océan Atlantique dans son entier est d'un seul tenant, et particulièrement vers le midi. Tous les explorateurs ont appelé Éthiopies les dernières régions auxquelles ils parvenaient, et les ont fait connaître sous ce nom. Serait-il donc dénué de sens qu'Homère ait cédé à des bruits de ce genre pour séparer les Éthiopiens en deux, parlant de ceux du levant et de ceux du couchant, puisqu'on ignorait si, dans l'entre-deux, il y en avait ou non?

Par ailleurs Éphore[5] a fait état d'une autre informa-

d'autre de son cours. Il est vraisemblable que le terme d'île fluviale s'est appliqué d'abord seulement à la Basse Égypte, enserrée dans le delta du Nil (cf. Pline, *N. H.*, V, 48) et fut étendu par la suite au pays tout entier, comme le suggère le texte d'Eustathe.

1. Cf. Strabon, I, 4, 7-8 ; Hérodote, II, 16 ; Pomponius Méla, I, 4.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 195.

4. Cf. p. 71, n. 3.

5. *F. Gr. Hist.*, 70 F 128 (p. 117, 26 - 118, 6).

Πῶς οὖν οὐχὶ καὶ δίχα διῄρηται ; Ἢ τοῖς μὲν τὴν Ἀσίαν ἀπὸ τῆς Λιβύης διαιροῦσιν ἀξιόλογον τοῦθ' ὅριον ἐφάνη ὁ Νεῖλος, μῆκος μὲν ἀνατείνων ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν πλειόνων ἢ μυρίων σταδίων, πλάτος δέ, ὥστε καὶ νήσους ἀπολαμβάνειν μυριάνδρους, ὧν μεγίστη ἡ Μερόη, τὸ βασίλειον καὶ μητρόπολις τῶν Αἰθιόπων, αὐτὴν δὲ τὴν Αἰθιοπίαν οὐχ ἱκανὸς ἦν διαιρεῖν δίχα ; Καὶ μὴν οἵ γε ἐπιτιμῶντες τοῖς τὰς ἠπείρους τῷ ποταμῷ διαιροῦσι τῶν ἐγκλημάτων τοῦτο μέγιστον προφέρουσιν αὐτοῖς, ὅτι τὴν Αἴγυπτον καὶ τὴν Αἰθιοπίαν διασπῶσι καὶ ποιοῦσι τὸ μέν τι μέρος ἑκατέρας αὐτῶν Λιβυκόν, τὸ δ' Ἀσιατικόν· ἢ εἰ μὴ βούλονται τοῦτο, ἢ οὐ διαιροῦσι τὰς ἠπείρους, ἢ οὐ τῷ ποταμῷ.

26. Χωρὶς δὲ τούτων ἔστι καὶ ἄλλως διαιρεῖν τὴν Αἰθιοπίαν. Πάντες γὰρ οἱ παραπλεύσαντες τῷ ὠκεανῷ τὴν Λιβύην, οἵ τε ἀπὸ τῆς Ἐρυθρᾶς καὶ οἱ ἀπὸ τῶν Στηλῶν, μέχρι ποσοῦ προελθόντες εἶτα ἀνέστρεψαν ὑπὸ πολλῶν ἀτοπιῶν κωλυόμενοι, ὥστε καὶ πίστιν κατέλιπον τοῖς πολλοῖς, ὡς τὸ μεταξὺ διείργοιτο ἰσθμῷ· καὶ μὴν σύρρους ἡ πᾶσα Ἀτλαντικὴ θάλασσα, καὶ μάλιστα ἡ κατὰ μεσημβρίαν. Ἅπαντες δὲ οὗτοι τὰ τελευταῖα χωρία, ἐφ' ἃ πλέοντες ἦλθον, Αἰθιοπικὰ προσηγόρευσαν καὶ ἀπήγγειλαν οὕτως. | Τί οὖν ἄλογον, εἰ καὶ Ὅμηρος ὑπὸ τοιαύτης ἀκοῆς ἀχθεὶς δίχα διῄρει, τοὺς μὲν πρὸς ἀνατολὴν λέγων, τοὺς δὲ πρὸς δύσιν, τῶν μεταξὺ οὐ γιγνωσκομένων, εἴτε εἰσὶν εἴτε μὴ εἰσίν ;

Ἀλλὰ μὴν καὶ ἄλλην τινὰ ἱστορίαν εἴρηκεν παλαιὰν

TEST. : Psell. 113 (9-11) ; Eust. *Hom.* 1386, 19 (14-15, 19-24).

---

9 προφέρουσιν v s B : προ<..>|ρουσιν A προσφέρ- CW a || 12 ἢ[1] B[2] : om. ω' del. A || οὐ[2] A ω' B[2] : ἐν B || 16 προελθόντες n : προσελθ- A ω' || 18 τὸ B[2] : τῷ A ω' B || 25 μὴ A ω' : μήτε W.

tion qui remonte à loin, et dont il n'est pas impossible qu'Homère ait eu connaissance. D'après une tradition qui a cours à Tartessos[1], des Éthiopiens envahirent la Libye jusqu'à l'occident ; les uns restèrent à l'intérieur, les autres allèrent occuper une grande partie du littoral. Éphore cite pour illustrer ce récit le vers d'Homère :

Les Éthiopiens divisés en deux, au bout du monde[2].

27. Voilà donc ce que l'on pourrait répondre[3] à Aristarque et à ses disciples ; et l'on pourrait y ajouter d'autres arguments encore plus convaincants qui déchargeraient en grande partie le Poète du reproche d'ignorance.

Pour ma part, je me range à l'opinion des anciens Hellènes[4] : de même que les peuplades septentrionales connues étaient désignées par le nom unique de Scythes (ou de Nomades chez Homère)[5], de même que, plus tard, quand furent connus les peuples de l'ouest, on les appela Celtes et Ibères, ou en mélangeant, Celtibères ou Celtoscythes, rangeant ainsi sous un seul vocable, par ignorance, des groupements ethniques différents, ainsi tous les pays du midi vers l'océan s'appelaient Éthiopie. En voici des preuves. Eschyle, dans le *Prométhée délivré*, s'exprime ainsi :

Le flot sacré de la mer Érythrée,
Roulant sur le sol pourpre l'onde
Aux reflets d'airain, au bord de l'Océan,
Nourricière des Éthiopiens,
Où le soleil, qui voit tout, repose
Son corps immortel et la fatigue de ses chevaux
Dans les tièdes flots
D'une eau délicieuse[6] ;

1. *Note complémentaire*, p. 195.
2. *Odyssée*, I, 23.
3. Cratès, fr. 34 c (p. 118, 7 - 121, 24).
4. *Note complémentaire*, p. 195.
5. Cf. I, 1, 6.
6. Eschyle, fr. 192 Nauck[2] = fr. 323 Mette.

Ἔφορος, ᾗ οὐκ ἄλογον ἐντυχεῖν καὶ Ὅμηρον. Λέγεσθαι γάρ φησιν ὑπὸ τῶν Ταρτησσίων Αἰθίοπας τὴν Λιβύην ἐπελθόντας μέχρι δύσεως τοὺς μὲν αὐτοῦ μεῖναι, τοὺς δὲ καὶ τῆς παραλίας κατασχεῖν πολλήν. Τεκμαίρεται δ' ἐκ τούτου καὶ Ὅμηρον εἰπεῖν οὕτως·

Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν.

27. Ταῦτα δὲ δὴ πρὸς τὸν Ἀρίσταρχον λέγοι ἄν τις καὶ πρὸς τοὺς ἀκολουθοῦντας αὐτῷ, καὶ ἄλλα τούτων ἐπιεικέστερα, ἀφ' ὧν τὴν πολλὴν ἄγνοιαν ἀφαιρήσεται τοῦ ποιητοῦ.

Φημὶ γὰρ κατὰ τὴν τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων δόξαν, ὥσπερ τὰ πρὸς βορρᾶν μέρη τὰ γνώριμα ἑνὶ ὀνόματι Σκύθας ἐκάλουν ἢ Νομάδας, ὡς Ὅμηρος, ὕστερον δὲ καὶ τῶν πρὸς ἑσπέραν γνωσθέντων Κελτοὶ καὶ Ἴβηρες ἢ μικτῶς Κελτίβηρες καὶ Κελτοσκύθαι προσηγορεύοντο, ὑφ' ἓν ὄνομα τῶν καθ' ἕκαστα ἐθνῶν ταττομένων διὰ τὴν ἄγνοιαν, οὕτω τὰ μεσημβρινὰ πάντα Αἰθιοπίαν καλεῖσθαι τὰ πρὸς ὠκεανῷ. Μαρτυρεῖ δὲ τὰ τοιαῦτα. Ὅ τε γὰρ Αἰσχύλος ἐν Προμηθεῖ τῷ λυομένῳ φησὶν οὕτω·

φοινικόπεδόν τ' ἐρυθρᾶς ἱερὸν
χεῦμα θαλάσσης,
χαλκοκέραυνόν τε παρ' Ὠκεανῷ
λίμναν παντοτρόφον Αἰθιόπων,
ἵν' ὁ παντόπτας Ἥλιος αἰεὶ
χρῶτ' ἀθάνατον κάματόν θ' ἵππων
θερμαῖς ὕδατος
μαλακοῦ προχοαῖς [τ'] ἀναπαύει·

TEST. : Eust. *Hom.* 1386, 19 (2-4); Psell. 116 (17).

---

5 τούτου a C^{2} Coray : τοῦ A ω' def. C || 13 τῶν A C s B^{2} : τὴν W v B || 14 ἢ A ω' : οἱ C || 16-17 τὰ μεσημβρινὰ A ω' Psell. : τὰ μὲν μεσ- W B τὰ μὲν σημβρ- v || 24 παντόπτας Tyrwhitt : παντεπόπτας A ω' || 27 τ' del. Aldina.

comme c'est sur toute la longueur du climat méridional[1] que l'océan rend ce service au soleil et se trouve dans cette position par rapport à lui, c'est aussi sur toute la longueur que l'auteur, visiblement, place l'Éthiopie. Euripide d'autre part, dans le *Phaéton*, dit que Clymène fut accordée

à Mérops, au roi de cette terre
Que, du haut de son quadrige, le Soleil
Frappe la première de son rayon d'or ;
Entre eux, ses noirs voisins la nomment
Les claires écuries de l'Aurore et du Soleil[2] ;

dans ces vers, l'auteur met ensemble les écuries de l'aurore et du soleil, et, dans les vers qui suivent, il les situe à proximité de la demeure de Mérops ; le drame tout entier se noue autour de ce trait qui, nullement particulier à l'Éthiopie proche de l'Égypte, caractérise plutôt le littoral qui s'étend sur toute la longueur du climat méridional.

28. Éphore signale également l'opinion des anciens concernant l'Éthiopie (il en parle dans son livre *Sur l'Europe*[3]) ; le monde céleste et le monde terrestre étant divisés en quatre portions, l'une, vers l'apéliotès, serait occupée par les Indiens, la deuxième, vers le notos, par les Éthiopiens, la troisième, vers le couchant, par les Celtes, la quatrième, vers le borée, par les Scythes. Il ajoute que l'Éthiopie et la Scythie sont plus grandes : il semble en effet, dit-il, que la race des Éthiopiens s'étende depuis le levant d'hiver jusqu'au couchant d'hiver, la Scythie occupant une situation symétrique[4].

La conformité des vues du Poète avec cette opinion

1-2. *Notes complémentaires*, p. 195-196.

3. *F. Gr. Hist.*, 70 F 30. Le livre IV des *Histoires* contenait la géographie de l'Europe.

4. *Note complémentaire*, p. 196.

παρ' ὅλον γὰρ τὸ μεσημβρινὸν κλίμα τοῦ ὠκεανοῦ ταύτην πρὸς τὸν ἥλιον ἴσχοντος τὴν χρείαν καὶ τὴν σχέσιν, παρ' ὅλον καὶ τοὺς Αἰθίοπας τάττων φαίνεται. Ὅ τ' Εὐριπίδης ἐν τῷ Φαέθοντι τὴν Κλυμένην δοθῆναί φησι

Μέροπι τῆσδ' ἄνακτι γῆς,
ἣν ἐκ τεθρίππων ἁρμάτων πρώτην χθόνα
Ἥλιος ἀνίσχων χρυσέᾳ βάλλει φλογί·
καλοῦσι δ' αὐτὴν γείτονες μελάμβροτοι
Ἕω φαεννὰς Ἡλίου θ' ἱπποστάσεις·

νῦν μὲν δὴ κοινὰς ποιεῖται τὰς ἱπποστάσεις τῇ τε Ἠοῖ καὶ τῷ Ἡλίῳ, ἐν δὲ τοῖς ἑξῆς πλησίον αὐτάς φησιν εἶναι τῇ οἰκήσει τοῦ Μέροπος· καὶ ὅλῃ γε | τῇ δραματουργίᾳ τοῦτο παραπέπλεκται, οὐ δή που τῆς κατ' Αἴγυπτον Αἰθιοπίας ἴδιον ὄν, μᾶλλον δὲ τῆς παρ' ὅλον τὸ μεσημβρινὸν κλίμα διηκούσης παραλίας.

28. Μηνύει δὲ καὶ Ἔφορος τὴν παλαιὰν περὶ τῆς Αἰθιοπίας δόξαν, ὅς φησιν ἐν τῷ περὶ τῆς Εὐρώπης λόγῳ, τῶν περὶ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν τόπων εἰς τέτταρα μέρη διῃρημένων, τὸ πρὸς τὸν ἀπηλιώτην Ἰνδοὺς ἔχειν, πρὸς νότον δὲ Αἰθίοπας, πρὸς δύσιν δὲ Κελτούς, πρὸς δὲ βορρᾶν ἄνεμον Σκύθας. Προστίθησι δ', ὅτι μείζων ἡ Αἰθιοπία καὶ ἡ Σκυθία· δοκεῖ γάρ, φησί, τὸ τῶν Αἰθιόπων ἔθνος παρατείνειν ἀπ' ἀνατολῶν χειμερινῶν μέχρι δυσμῶν, ἡ Σκυθία δ' ἀντίκειται τούτῳ.

Ὅτι δ' ὁ ποιητὴς ὁμόλογος τούτοις, καὶ ἐκ τῶνδε

TEST. : Psell. 117 (17-21) ; *Chrest.* I, 33 (24-25).

---

3 ὅλον Casaubon Coray : ὅλην A ω' ‖ τάττων Kramer : αὐτῶν A ω' ‖ 4 ἐν Meineke : ἐπὶ A ω' ‖ 9 φαεννὰς a Meineke : -νὰν A -νᾶν ω' [def. v s] ‖ 16 περὶ A C s B² : παρὰ W v B ‖ 17 ὅς Casaubon : ὡς A ω' ‖ 18 τῶν A C s B² : τὸν W v B ‖ τέτταρα A ω' Psell. : τέτακται W ‖ 22 καὶ Marx : ἢ A ω'.

apparaît clairement : quand par exemple il dit d'Ithaque qu'elle est située « vers les ténèbres » (ce qui veut dire vers le nord), « les autres à l'écart, vers l'aurore et le soleil »[1] (désignant par là tout le côté sud) ; également quand il dit :

Qu'ils aillent par la droite, vers l'aurore et le soleil,
Ou par la gauche, vers les ténèbres brumeuses[2],

ou encore,

Amis, nous ne savons ni les ténèbres ni l'aurore,
Ni par où le soleil luisant plonge sous terre,
Ni par où il se lève[3] ;

mais je parle de cela plus en détail dans les développements concernant Ithaque[4].

Et donc lorsque le Poète dit :

Car Zeus, vers l'Océan, chez les preux Éthiopiens,
Est parti hier[5],

il faut prendre l'expression au sens large : l'océan est celui qui s'étend sur toute la longueur du climat méridional, et les Éthiopiens de même ; car en quelque endroit de ce climat que l'on se porte en imagination, l'on sera et sur l'océan et en Éthiopie. Pareillement quand il dit :

De chez les Éthiopiens remontait...,
Depuis les monts Solymes, il l'aperçut[6],

cela équivaut à « remontait des contrées méridionales » ; par Solymes, il ne désigne pas les monts qui se trouvent

1. *Odyssée*, IX, 26.
2. *Iliade*, XII, 239-40.
3. *Odyssée*, X, 190-192. Ces trois citations, déjà indiquées en I, 2, 20, comportent cette fois un commentaire direct.
4. Cf. X, 2, 12.
5. *Iliade*, I, 423. Cf. I, 1, 6.
6. *Odyssée*, V, 282-283. Cf. I, 2, 11.

δῆλον, ὅτι ἡ μὲν Ἰθάκη κεῖται « πρὸς ζόφον » (ὅπερ ἐστὶ πρὸς ἄρκτον), « αἱ δέ τ' ἄνευθε πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε », ὅλον τὸ νότιον πλευρὸν οὕτω λέγων · καὶ ἔτι, ὅταν φῇ ·

εἴτ' ἐπὶ δεξί' ἴωσι πρὸς ἠῶ τ' ἠέλιόν τε,
εἴτ' ἐπ' ἀριστερά τοί γε ποτὶ ζόφον ἠερόεντα ·

καὶ πάλιν

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν, ὅπῃ ζόφος, οὐδ' ὅπῃ ἠώς,
οὐδ' ὅπῃ ἠέλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,
οὐδ' ὅπῃ ἀννεῖται ·

περὶ ὧν λέγεται καὶ ἐν τοῖς περὶ τῆς Ἰθάκης λόγοις σαφέστερον.

Ὅταν οὖν φῇ ·

Ζεὺς γὰρ ἐς Ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
χθιζὸς ἔβη,

κοινότερον δεκτέον καὶ τὸν ὠκεανὸν τὸν καθ' ὅλον τὸ μεσημβρινὸν κλίμα τεταμένον καὶ τοὺς Αἰθίοπας · ᾧ γὰρ ἂν τόπῳ τοῦδε τοῦ κλίματος προσβάλῃς τὴν διάνοιαν, καὶ ἐπὶ τῷ ὠκεανῷ ἔσῃ καὶ ἐπὶ τῇ Αἰθιοπίᾳ. Οὕτω δὲ λέγει καὶ τὸ

τὸν δ' ἐξ Αἰθιόπων ἀνιών...
τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν,

ἴσον τῷ ἀπὸ μεσημβρινῶν τόπων, Σολύμους λέγων οὐ

TEST. : *Chrest.* I, 33 (1-10) ; Eust. *Hom.* [1]1536, 30 (14-15) ; [2]128, 17 (16-17) ; [3]1536, 31 (16-17) ; [4]1536, 28 (19-22) ; [5]635, 34 (22).

---

8 τ' *Chrest.* : τι A ω' τοι C || ἴδμεν A ω' : ἴσμεν *Chrest.* || 10 ἀννεῖται Casaubon : ἀνεῖται *Chrest.* A ω' || 11 περὶ[2] A C : παρὰ ω' || 16 δεκτέον Casaubon : λεκτέον A ω' Eust.[3] (ὡς...λέγεται) def. Eust.[1] || ὅλον B Eust.[1-2] : ὅλου A ω' || 17 τεταμένον Eust.[1] Coray : τεταγμένον A ω' Eust.[3] || 20 τὸν δ' A C[2] B[2] : τῶν ω' B def. C Eust. || δ' om. W v s B.

en Pisidie, mais comme je l'ai dit plus haut[1], il forge des homonymes de ceux-là, qui occupent, par rapport à Ulysse dans son radeau et par rapport aux peuples plus méridionaux comme le sont ici les Éthiopiens, une position analogue à celle des Pisidiens par rapport au Pont et par rapport aux Éthiopiens d'au delà de l'Égypte. De même aussi, dans son développement sur les grues, il utilise le sens large, disant :

Lorsqu'elles fuient l'hiver et la pluie incessante,
Elles prennent leur vol vers l'eau de l'Océan,
Apportant aux Pygmées le massacre et la mort[2] ;

car si, dans les parages de la Grèce, on voit la grue se diriger vers le midi, il n'est pas possible qu'on ne voie jamais cela dans les parages de l'Italie ou de l'Ibérie, ni du côté de la Caspienne et de la Bactriane. Du moment que l'océan s'étend sur toute la longueur du littoral méridional, et que c'est sur toute cette longueur qu'émigrent les grues fuyant l'hiver, il faut comprendre que la fable suppose également des Pygmées sur toute l'étendue du littoral. Si donc les modernes ont réduit les Éthiopiens aux seuls voisins de l'Égypte et modifié ce qu'Homère dit des Pygmées, cela ne saurait influencer d'aucune sorte les faits anciens. Aujourd'hui en effet nous n'appelons plus Achéens et Argiens tous ceux indifféremment qui ont pris part à l'expédition contre Troie, tandis qu'Homère le fait.

C'est sur un raisonnement analogue que j'appuie ma théorie des Éthiopiens divisés en deux : il faut entendre par là, me semble-t-il, les peuples situés tout le long du rivage de l'océan, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant. Les Éthiopiens ainsi définis sont divisés en deux tout naturellement par le golfe Arabique qui s'étend sur une appréciable section du méridien, à la manière d'un fleuve qui aurait presque quinze mille stades de long et à peine plus de mille stades de large

1. Cf. I, 2, 10, avec Polybe pour source.
2. *Iliade*, III, 4-6.

τοὺς ἐν τῇ Πισιδίᾳ, ἀλλ', ὡς ἔφην πρότερον, πλάσαι τινὰς ὁμωνύμους, τοὺς ἀναλόγως ἔχοντας πρός τε τὸν πλέοντα ἐν τῇ σχεδίᾳ καὶ τοὺς ἐκεῖ μεσημβρινούς, ὡς ἂν Αἰθίοπας, ὡς οἱ Πισιδικοὶ πρός τε τὸν Πόντον καὶ τοὺς ὑπὲρ τῆς Αἰγύπτου Αἰθίοπας. Οὕτω δὲ καὶ τὸν περὶ τῶν γεράνων λόγον κοινὸν ποιούμενός φησιν·

αἵ τ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον, |
κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων,
ἀνδράσι Πυγμαίοισι φόνον καὶ κῆρα φέρουσαι·

οὐ γὰρ ἐν μὲν τοῖς κατὰ τὴν Ἑλλάδα τόποις ὁρᾶται φερομένη ἡ γέρανος ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν, ἐν δὲ τοῖς κατὰ τὴν Ἰταλίαν ἢ Ἰβηρίαν οὐδαμῶς ἢ τοῖς κατὰ τὴν Κασπίαν καὶ Βακτριανήν. Κατὰ πᾶσαν οὖν τὴν μεσημβρινὴν παραλίαν τοῦ ὠκεανοῦ παρατείνοντος, ἐφ' ἅπασαν δὲ καὶ χειμοφυγούντων, δέχεσθαι δεῖ καὶ τοὺς Πυγμαίους μεμυθευμένους κατὰ πᾶσαν. Εἰ δ' οἱ ὕστερον τοὺς Αἰθίοπας ἐπὶ τοὺς κατ' Αἴγυπτον μόνους μετήγαγον καὶ τὸν περὶ τῶν Πυγμαίων λόγον, οὐδὲν ἂν εἴη πρὸς τὰ πάλαι. Καὶ γὰρ Ἀχαιοὺς καὶ Ἀργείους οὐ πάντας μὲν νῦν φαμεν τοὺς στρατεύσαντας ἐπὶ Ἴλιον, Ὅμηρος δὲ καλεῖ πάντας.

Παραπλήσιον δ' ἐστὶν ὃ λέγω καὶ περὶ τῶν δίχα διῃρημένων Αἰθιόπων, ὅτι δεῖ δέχεσθαι τοὺς παρ' ὅλην διατείνοντας τὴν ὠκεανῖτιν ἀφ' ἡλίου ἀνιόντος μέχρι ἡλίου δυομένου. Οἱ γὰρ οὕτω λεγόμενοι Αἰθίοπες δίχα διῄρηνται φυσικῶς τῷ Ἀραβίῳ κόλπῳ, ὡς ἂν μεσημβρινοῦ κύκλου τμήματι ἀξιολόγῳ, ποταμοῦ δίκην ἐν μήκει σχεδόν τι καὶ πεντακισχιλίων σταδίων ἐπὶ τοῖς μυρίοις, πλάτει δ' οὐ

TEST. : *Chresl.* I, 34 (24-27).

4 ὡς B^{2} : ὃν A ω′ ‖ 8 πέτονται C s : πέτωνται A W v B ‖ 21 περὶ A C s B^{2} : παρὰ W v B ‖ 27 μυρίοις A ω′ : δισμυρ- *Chresl.* ‖ πλάτει A C B : πλάτος W v s.

au maximum[1] ; à sa longueur s'ajoute la distance entre le fond du golfe et la mer du côté de Péluse, soit environ trois ou quatre jours de marche, la dimension de l'isthme. Tout ainsi donc que, parmi les spécialistes de la division entre Asie et Libye, les plus distingués considèrent ce golfe comme une frontière entre les deux continents plus naturelle que le Nil[2] (car il s'étend presque entièrement d'une mer à l'autre, tandis que le Nil est à une grande distance de l'océan, si bien qu'il ne peut séparer complètement l'Asie de la Libye), de la même manière, je suppose, le Poète a considéré que toutes les régions méridionales, sur toute l'étendue du monde habité, étaient divisées en deux par ce golfe. Comment dans ces conditions pouvait-il ignorer l'isthme que ce golfe forme avec la mer d'Égypte?

Le Nil et Pharos.

29. En particulier il serait tout à fait paradoxal qu'Homère ait connu avec précision la Thèbes égyptienne[3] que séparent de notre mer cinq mille stades ou peu s'en faut et qu'il ait ignoré le fond du golfe Arabique et l'isthme correspondant dont la largeur n'a pas plus de mille stades. Mais il semblerait encore plus paradoxal qu'il ait su que le Nil était appelé du même nom que le pays tout entier et qu'il n'en ait pas discerné le motif : il lui serait très certainement venu à l'esprit ce que dit Hérodote[4], que le pays est un don du fleuve et que c'est la raison pour laquelle on a voulu lui donner le même nom. D'ailleurs, parmi les caractères particuliers à chaque pays, les plus connus sont toujours ceux qui sortent de l'ordinaire d'une manière ou de l'autre et apparaissent aux yeux de tous : il en est ainsi des débordements du Nil et des atterrissements marins.

1-2. *Notes complémentaires*, p. 196.

3. *Iliade*, IX, 381 ; *Odyssée*, IV, 126-7. Reprise ici de I, 2, 22. Thèbes est située en fait à 600 km à vol d'oiseau de Péluse, à quelque 750 km d'Alexandrie par le Nil, et, pour Strabon, à plus de 750 km de la mer (5 000 stades pour un stade ératosthénien de 157 m 5).

4. Hérodote, II, 5.

πολὺ τῶν χιλίων μείζονι τῷ μεγίστῳ· πρόσεστι δὲ τῷ μήκει καὶ τὸ τὸν μυχὸν τοῦδε τοῦ κόλπου διέχειν τῆς κατὰ Πηλούσιον θαλάσσης τριῶν ἢ τεττάρων ἡμερῶν ⟨ὁδόν⟩, ἣν ἐπέχει ὁ ἰσθμός. Καθάπερ οὖν οἱ χαριέστεροι τῶν διαιρούντων τὴν Ἀσίαν ἀπὸ τῆς Λιβύης ὅρον εὐφυέστερον ἡγοῦνται τοῦτον τῶν ἠπείρων ἀμφοῖν τὸν κόλπον, ἢ τὸν Νεῖλον (τὸν μὲν γὰρ διήκειν παρ' ὀλίγον παντελῶς ἀπὸ θαλάττης ἐπὶ θάλατταν, τὸν δὲ Νεῖλον πολλαπλάσιον ἀπὸ τοῦ ὠκεανοῦ διέχειν, ὥστε μὴ διαιρεῖν τὴν Ἀσίαν πᾶσαν ἀπὸ τῆς Λιβύης), τοῦτον ὑπολαμβάνω τὸν τρόπον κἀγὼ τὰ μεσημβρινὰ μέρη πάντα καθ' ὅλην τὴν οἰκουμένην δίχα διῃρῆσθαι νομίσαι τὸν ποιητὴν τῷ κόλπῳ τούτῳ. Πῶς οὖν ἠγνόει τὸν ἰσθμόν, ὃν οὗτος ποιεῖ πρὸς τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος ;

29. Καὶ γὰρ δὴ καὶ τελέως ἄλογον, εἰ τὰς μὲν Αἰγυπτίους Θήβας ᾔδει σαφῶς, αἳ διέχουσι τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάττης σταδίους μικρὸν ἀπολείποντας ἀπὸ τῶν πεντακισχιλίων, τὸν δὲ μυχὸν τοῦ Ἀραβίου κόλπου μὴ ᾔδει, μηδὲ τὸν ἰσθμὸν τὸν κατ' αὐτόν, πλάτος ἔχοντα οὐ πλειόνων ἢ χιλίων σταδίων. Πολὺ δ' ἂν ἀλογώτερον δόξειεν, εἰ τὸν μὲν Νεῖλον ᾔδει ὁμωνύμως τῇ τοσαύτῃ χώρᾳ λεγόμενον, τὴν δ' αἰτίαν μὴ ἑώρα τούτου· μάλιστα γὰρ ἂν προσπίπτοι τὸ ῥηθὲν ὑφ' Ἡροδότου, | διότι δῶρον ἦν ἡ χώρα τοῦ ποταμοῦ καὶ διὰ τοῦτο ἠξιοῦτο τοῦ αὐτοῦ ὀνόματος. Ἄλλως τε τῶν παρ' ἑκάστοις ἰδίων ταῦτ' ἐστὶ γνωριμώτατα, ἃ καὶ παραδοξίαν ἔχει τινά, καὶ ἐν τῷ φανερῷ πᾶσίν ἐστι· τοιοῦτον δ' ἐστὶ καὶ ἡ τοῦ Νείλου ἀνάβασις καὶ ἡ πρόσχωσις τοῦ πελάγους. Καὶ καθάπερ οἱ προσαχθέντες πρὸς

TEST. : *Chrest.* I, 34 (1-10).

---

3 ὁδόν add. Kramer || 22 προσπίπτοι A s : προπίπτοι ω' || 27-28 πρόσχωσις C B : πρόχωσις A W v s.

Si, dès l'arrivée sur la terre d'Égypte, les premières informations que l'on recueille sur le pays concernent toujours les caractéristiques du Nil car, chez eux, on ne peut rien trouver de plus extraordinaire à raconter à des étrangers ni de plus manifeste (et il suffit d'être informé sur le fleuve pour que s'éclaire le caractère du pays tout entier), de même quand on en entend parler de loin, c'est toujours ce que l'on apprend d'abord. Ajoutons à cela la curiosité d'esprit du Poète, son goût très vif pour les voyages dont témoignent tous ses biographes[1] et dont ses poèmes nous donnent maints exemples. Voilà bien des raisons de se convaincre qu'Homère savait et disait expressément ce qu'il fallait dire, mais qu'il taisait les faits trop notoires ou n'en parlait que par le truchement d'épithètes[2].

30. On ne peut donc qu'admirer les Égyptiens et les Syriens[3] à qui pour l'instant s'adressent nos critiques ! Non contents de ne rien comprendre quand Homère parle des choses de leur pays, ils l'accusent d'une ignorance que je découvre en eux. En un mot, silence n'est pas signe d'ignorance : le Poète ne parle pas non plus des changements de direction de l'Euripe, ni des Thermopyles, ni de bien d'autres particularités célèbres de la Grèce, sans pour autant les ignorer. Bien plus, il a beau parler, une surdité volontaire les empêche d'entendre ; aussi est-ce sur eux qu'il faut rejeter la faute

Le Poète, par exemple, qualifie de « tombés du ciel »[4] les fleuves, non seulement les torrents saisonniers mais tous les fleuves en général parce qu'ils sont tous grossis des eaux de pluie. Mais un terme général, employé par excellence, devient particulier : aussi l'épithète « tombé du ciel » doit-elle être entendue différemment suivant qu'elle s'applique à un torrent saisonnier ou à un fleuve permanent ; or dans le cas du Nil, il s'agit pour

1. *Note complémentaire*, p. 197.
2. Cf. I, 1, 3.
3. *Note complémentaire*, p. 197.
4. *Iliade*, XVI, 174 ; *Odyssée*, IV, 477.

τὴν Αἴγυπτον οὐδὲν πρότερον ἱστοροῦσι περὶ τῆς χώρας, ἢ τὴν τοῦ Νείλου φύσιν, διὰ τὸ τοὺς ἐπιχωρίους μήτε καινότερα τούτων λέγειν ἔχειν πρὸς ἄνδρας ξένους, μήτ' ἐπιφανέστερα περὶ τῶν παρ' αὐτοῖς (τῷ γὰρ ἱστορήσαντι περὶ τοῦ ποταμοῦ κατάδηλος καὶ ἡ χώρα γίνεται πᾶσα, ὁποία τίς ἐστιν), οὕτω καὶ οἱ πόρρωθεν ἀκούοντες οὐδὲν πρότερον ἱστοροῦσι τούτου. Προστίθησιν οὖν τούτῳ καὶ τὸ φιλείδημον τοῦ ποιητοῦ καὶ τὸ φιλέκδημον, ὅπερ αὐτῷ μαρτυροῦσιν ὅσοι τὸν βίον ἀναγράφουσι, καὶ ἐξ αὐτῶν δὲ λαμβάνεται τῶν ποιημάτων πολλὰ παραδείγματα τοῦ τοιούτου. Οὗτος μὲν οὖν ἐκ πλειόνων ἐλέγχεται καὶ εἰδὼς καὶ λέγων ῥητῶς τὰ ῥητὰ καὶ σιγῶν τὰ λίαν ἐκφανῆ ἢ ἐπιθέτως λέγων.

30. Θαυμάζειν δὲ δεῖ τῶν Αἰγυπτίων καὶ Σύρων, πρὸς οὓς νῦν ἡμῖν ὁ λόγος, εἰ μηδ' ἐκείνου λέγοντος τὰ παρ' αὐτοῖς ἐπιχώρια συνιᾶσιν, ἀλλὰ καὶ ἄγνοιαν αἰτιῶνται, ᾗ αὐτοὺς ἐνόχους δείκνυσιν ὁ λόγος. Ἁπλῶς δὲ τὸ μὴ λέγειν οὐ τοῦ μὴ εἰδέναι σημεῖόν ἐστιν· οὐδὲ γὰρ τὰς τροπὰς τοῦ Εὐρίπου λέγει, οὐδὲ τὰς Θερμοπύλας, οὐδ' ἄλλα πλείω τῶν γνωρίμων παρὰ τοῖς Ἕλλησιν, οὐ μὴν ἠγνόει γε. Ἀλλὰ καὶ λέγει, οὐ δοκεῖ δὲ τοῖς ἐθελοκωφοῦσιν· ὥστ' ἐκείνους αἰτιατέον.

Ὁ ποιητὴς τοίνυν διιπετέας καλεῖ τοὺς ποταμούς, οὐ τοὺς χειμάρρους μόνους, ἀλλὰ καὶ πάντας κοινῶς, ὅτι πληροῦνται πάντες ἀπὸ τῶν ὀμβρίων ὑδάτων. Ἀλλὰ τὸ κοινὸν ἐπὶ τῶν κατ' ἐξοχὴν ἴδιον γίνεται· ἄλλως γὰρ ἂν τὸν χειμάρρουν ἀκούοι τις διιπετῆ καὶ ἄλλως τὸν ἀέναον·

TEST. : Eust. *Hom.* 1505, 52 (23-25).

---

1 περὶ A C B² : παρὰ W v s B || 5 περὶ A C s B² : παρὰ W v B || 12 ἢ a Casaubon : om. A ω' || 24 μόνους A W B² : μόνον C v s μόνος v^pc B || 27 ἀέναον A : ἀένναον ω'.

ainsi dire d'une excellence au second degré. De même en effet qu'il existe des hyperboles d'hyperboles, comme « être plus léger que l'ombre d'un bouchon » ou « plus craintif qu'un lièvre de Phrygie », ou encore « avoir un lopin de terre même pas grand comme une lettre de Laconie »[1], de même ici c'est par une excellence au second degré que l'on dit du Nil qu'il est « tombé du ciel »[2] : en effet un torrent saisonnier possède plus que tout autre fleuve ce caractère d'être tombé du ciel, mais le Nil bien plus encore que les torrents, tant sont abondantes et durables les eaux qui le gonflent. Aussi puisque le régime du fleuve était connu du Poète, comme nous le soutenons, et qu'il a appliqué cette épithète au fleuve, la seule interprétation possible est celle que nous venons de donner.

L'embouchure en delta est un trait commun à nombre de fleuves ; aussi a-t-il considéré qu'il ne valait pas la peine d'en parler, surtout à des gens avertis ; Alcée[3] a fait de même, qui pourtant atteste s'être personnellement rendu en Égypte.

Quant aux atterrissements, on peut en concevoir l'idée à partir des crues du fleuve, ou la tirer de ce que le Poète dit de Pharos. En effet si quelqu'un (ou plutôt la publique renommée) l'avait informé sur Pharos[4], on n'aurait pu lui dire qu'elle se trouvait alors à la distance du continent qu'il indique, soit à une journée de navigation ; un bruit si mensonger n'aurait guère été répandu. En revanche la crue et les atterrissements étaient vraisemblablement bien davantage de notoriété publique : c'est de là que le Poète aurait conclu que de son temps l'île était moins distante du continent que lors de la venue de Ménélas ; aussi de son propre chef proposa-t-il une distance encore supérieure, par goût

1. *Note complémentaire*, p. 197.
2. *Odyssée*, IV, 477 (épithète du fleuve Égyptos).
3. Fr. 432 Lobel-Page.
4. Cf. I, 2, 23 et p. 113, n. 2.

ἐνταῦθα δὲ διπλασιάζει πως ἡ ἐξοχή. Καὶ καθάπερ εἰσί τινες ὑπερβολαὶ ἐπὶ ὑπερβολαῖς, ὡς τὸ κουφότερον εἶναι φελλοῦ σκιᾶς, δειλότερον δὲ λαγὼ Φρυγός, ἐλάττω δ' ἔχειν γῆν τὸν ἀγρὸν ἐπιστολῆς Λακωνικῆς, οὕτως ἐξοχὴ ἐπὶ ἐξοχῇ συντρέχει ἐπὶ τοῦ διιπετῆ τὸν Νεῖλον λέγεσθαι · ὁ μὲν γὰρ χειμάρρους ὑπερβέβληται τοὺς ἄλλους ποταμοὺς τῷ διιπετὴς εἶναι, ὁ δὲ Νεῖλος καὶ τοὺς χειμάρρους ἐπὶ τοσοῦτον πληρούμενος καὶ πλήθους καὶ χρόνου. Ὥστ' ἐπεὶ καὶ γνώριμον ἦν τὸ πάθος τοῦ ποταμοῦ τῷ ποιητῇ, ὡς παραμεμυθήμεθα, | καὶ κέχρηται τῷ ἐπιθέτῳ τούτῳ κατ' αὐτοῦ, οὐκ ἄλλως δεκτέον ἢ ὡς εἰρήκαμεν.

Τὸ δὲ πλείοσι στόμασιν ἐκδιδόναι κοινὸν καὶ πλειόνων, ὥστ' οὐκ ἄξιον μνήμης ὑπέλαβε, καὶ ταῦτα πρὸς εἰδότας καθάπερ οὐδ' Ἀλκαῖος, καίτοι φήσας ἀφῖχθαι καὶ αὐτὸς εἰς Αἴγυπτον.

Αἱ δὲ προσχώσεις καὶ ἐκ τῶν ἀναβάσεων μὲν δύνανται ὑπονοεῖσθαι, καὶ ἐξ ὧν δὲ εἶπε περὶ τῆς Φάρου. Ὁ γὰρ ἱστορῶν αὐτῷ περὶ τῆς Φάρου, μᾶλλον δὲ ἡ κοινὴ φήμη, διότι μὲν τότε τοσοῦτον ἀπεῖχεν ἀπὸ τῆς ἠπείρου, ὅσον φησί, δρόμον νεὼς ἡμερήσιον, οὐκ ἂν εἴη διατεθρυλημένη ἐπὶ τοσοῦτον ἐψευσμένως. Ὅτι δ' ἡ ἀνάβασις καὶ αἱ προσχώσεις τοιαῦταί τινες, κοινότερον πεπύσθαι εἰκὸς ἦν · ἐξ ὧν συνθεὶς ὁ ποιητής, ὅτι πλέον ἢ τότε ἀφειστήκει τῆς γῆς ἡ νῆσος κατὰ τὴν Μενελάου παρουσίαν, προσέθηκε παρ' ἑαυτοῦ πολλαπλάσιον διάστημα τοῦ μυθώδους χάριν.

TEST. : *Chrest.* I, 35 (1-4).

---

3 σκιᾶς Xylander : σκιάν A ω', σκιά *Chrest.* || λαγὼ a s Xylander : λαγὼς *Chrest.* A ω' || ἐλάττω C W a : -ττων A v s B -ττονα *Chrest.* || 5 ἐξοχῇ a Coray : ἐξοχῆς A ω' || 6 λέγεσθαι A ω' : γενέσθαι W || τοὺς om. W || 10 παραμεμυθήμεθα a Casaubon : -θεύμ- A ω' || 17 περὶ A C s B² : παρὰ W v B || 18 αὐτῷ ω' a B : οὕτω A B² || δὲ a B² : om. A ω' B || 19 τότε om. W || 20 διατεθρυλημένη A : -θρυλλη- ω' || 23 ὁ ποιητής om W.

du fabuleux. Les créations fabuleuses ne sont pas faites pour masquer l'ignorance : il y en a des preuves certaines, l'histoire de Protée et des Pygmées[1], les vertus magiques des philtres, et toute autre invention similaire des poètes ; ce n'est pas l'ignorance des lieux qui explique les propos d'un poète, mais le désir de plaire et d'être agréable. Pourquoi donc, alors que l'île est sèche, Homère dit-il qu'elle possède de l'eau ?

On y trouve un bon mouillage, d'où les croiseurs
S'élancent vers le large, avec leur plein d'eau[2].

Il n'est pas impossible sans doute que la source ait tari ; et d'ailleurs le Poète ne dit pas que le plein d'eau s'est fait dans l'île, il parle seulement de la remise à flot grâce à la qualité du port ; l'eau pouvait avoir été tirée de la côte d'en face et le Poète reconnaissait ainsi peut-être, implicitement, qu'il avait attribué à cette île le qualificatif « de pleine mer » non pas selon la vérité mais par hyberbole et affabulation poétique.

Le périple de Ménélas.

31. Puisque le périple de Ménélas[3] dont parle le Poète paraît aussi donner des arguments en faveur de son ignorance des lieux, sans doute vaut-il mieux commencer par indiquer les questions qui se posent à propos de ces vers, puis les examiner séparément pour disculper plus sûrement le Poète.

Ménélas dit à Télémaque, qui admire le luxe du palais royal :

après maintes épreuves et maints vagabondages,
J'ai ramené mes vaisseaux pleins, après sept ans.
Vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte,
Je vins chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes
Et jusqu'en Libye[4].

1. *Odyssée*, IV, 365 sqq. et *Iliade*, III, 6 (cf. I, 2, 28).
2. *Odyssée*, IV, 358-359.
3. *Odyssée*, IV, 81-99, 351-586.
4. *Odyssée*, IV, 81-85. Cf. I, 1, 16 et I, 2, 20.

Αἱ δὲ μυθοποιίαι οὐκ ἀγνοίας χάριν· σημεῖα γὰρ δήπου, οὐδὲ τὰ περὶ τοῦ Πρωτέως καὶ τῶν Πυγμαίων, οὐδ' αἱ τῶν φαρμάκων δυνάμεις, οὐδ' εἴ τι ἄλλο τοιοῦτον οἱ ποιηταὶ πλάττουσιν· οὐ γὰρ κατ' ἄγνοιαν τῶν τοπικῶν λέγεται, ἀλλ' ἡδονῆς καὶ τέρψεως χάριν. Πῶς οὖν καὶ ἄνυδρον οὖσαν φησὶν ὕδωρ ἔχειν;

ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ὅθεν τ' ἀπὸ νῆας ἐΐσας
ἐς πόντον βάλλουσιν ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ.

Ἀλλ' οὔτε τὸ ὑδρεῖον ἐκλιπεῖν ἀδύνατον, οὔτε τὴν ὑδρείαν ἐκ τῆς νήσου γενέσθαι φησίν, ἀλλὰ τὴν ἀναγωγὴν μόνην διὰ τὴν τοῦ λιμένος ἀρετήν, τὸ δ' ὕδωρ ἐκ τῆς περαίας ἀρύσασθαι παρῆν, ἐξομολογουμένου πως τοῦ ποιητοῦ δι' ἐμφάσεως, ὅτι πελαγίαν εἶπεν οὐ πρὸς ἀλήθειαν, ἀλλὰ πρὸς ὑπερβολὴν καὶ μυθοποιίαν.

31. Ἐπεὶ δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς πλάνης τῆς Μενελάου λεχθέντα συνηγορεῖν δοκεῖ τῇ ἀγνοίᾳ τῇ περὶ τοὺς τόπους ἐκείνους, βέλτιον ἴσως ἐστί, τὰ ἐν τοῖς ἔπεσι τούτοις ζητούμενα προεκθεμένους ἅμα ταῦτά τε διαστεῖλαι καὶ περὶ τοῦ ποιητοῦ ἀπολογήσασθαι καθαρώτερον.

Φησὶ δὴ πρὸς Τηλέμαχον ὁ Μενέλαος θαυμάσαντα τὸν τῶν βασιλείων κόσμον·

ἦ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεὶς
ἠγαγόμην ἐν νηυσί, καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον,
Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθείς,
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους καὶ Ἐρεμβοὺς
καὶ Λιβύην. |

---

2 οὐδὲ Kramer : οὐδὲ γὰρ A ω' ‖ περὶ A ω' : παρὰ C ‖ 4 τῶν A ω' : καὶ τῶν C ‖ 7 τ' ἀπὸ Xylander : ἐπὶ A ω' ‖ 9 ὑδρεῖον A C² : ὑδρίον ω' C ‖ ἐκλιπεῖν a Coray : ἐκλείπειν A ω' ‖ ὑδρείαν A : ὑδρίαν ω' ‖ 10 ἀναγωγὴν A ω' : ἀγωγὴν W ‖ 18 διαστεῖλαι a B² : διαστῆσαι A ω' B ‖ 19 ἀπολογήσασθαι A ω' : ἀπολογίσασθαι W ‖ 22 παθὼν a^pc : πάθον A ω' ‖ 24-25 ἐπαληθείς — Ἐρεμβοὺς om. C.

On se pose alors la question : chez quels Éthiopiens est-il arrivé par mer, venant d'Égypte? Car il n'y a pas d'Éthiopiens sur les rivages de notre mer, et il n'était pas possible à des navires de franchir les cataractes du Nil. Et qui sont les Sidoniens? Car ce ne sont pas ceux de Phénicie, sinon Homère n'aurait pas indiqué d'abord le genre pour préciser ensuite l'espèce. Et qui sont les Érembes? Le vocable est nouveau ! Vu que le grammairien actuel Aristonicos[1], dans son ouvrage *Sur le périple de Ménélas*, a collectionné diverses interprétations sur chacun des points principaux, il nous suffira d'en donner un bref aperçu.

Parmi ceux qui croient à une navigation vers l'Éthiopie, les uns font intervenir un circuit en mer, de Gadéira jusqu'à l'Inde, ce qui explique la durée du périple, les « après sept ans » d'Homère ; d'autres une navigation par l'isthme qui touche au golfe Arabique, ou par l'un ou l'autre des canaux[2].

Or le circuit, que fait intervenir Cratès[3], n'est pas indispensable, non qu'il soit impossible (car tout le périple d'Ulysse est impossible), mais il n'est utile ni par rapport à ses hypothèses scientifiques ni par rapport à la durée du périple ; en effet des délais divers retardèrent Ménélas soit malgré lui, du fait des difficultés de la navigation (ne dit-il pas que, de soixante navires[4], il ne lui en resta plus que cinq[5]?), soit de son plein gré, par goût du négoce, comme le souligne Nestor

Pendant que Ménélas, quêtant vivres et or,
Vagabondait sur mer[6] ;

Vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte[7].

Quant à la navigation à travers l'isthme, ou par les

1-2. *Notes complémentaires*, p. 198.
3. Fr. 45 a (p. 125, 15 - 129, 15).
4. *Iliade*, II, 587.
5. *Odyssée*, III, 298-300.
6. *Odyssée*, III, 301-302.
7. *Odyssée*, IV, 83.

Ζητοῦσι δέ, πρὸς τίνας ἦλθεν Αἰθίοπας, πλέων ἐξ Αἰγύπτου; Οὔτε γὰρ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς θαλάττῃ οἰκοῦσί τινες Αἰθίοπες, οὔτε τοῦ Νείλου τοὺς καταράκτας ἦν διελθεῖν ναυσί. Τίνες τε οἱ Σιδόνιοι; Οὐ γὰρ οἵ γε ἐν Φοινίκῃ· οὐ γὰρ ἂν τὸ γένος προθεὶς τὸ εἶδος ἐπήνεγκε. Τίνες τε οἱ Ἐρεμβοί; Καινὸν γὰρ τὸ ὄνομα. Ἀριστόνικος μὲν οὖν ὁ καθ' ἡμᾶς γραμματικὸς ἐν τοῖς περὶ τῆς Μενελάου πλάνης πολλῶν ἀναγέγραφεν ἀνδρῶν ἀποφάσεις περὶ ἑκάστου τῶν ἐκκειμένων κεφαλαίων· ἡμῖν δ' ἀρκέσει κἂν ἐπιτέμνοντες λέγωμεν.

Οἱ μὲν δὴ πλεῦσαι φήσαντες εἰς τὴν Αἰθιοπίαν, οἱ μὲν περίπλουν τὸν διὰ Γαδείρων μέχρι τῆς Ἰνδικῆς εἰσάγουσιν, ἅμα καὶ τὸν χρόνον τῇ πλάνῃ συνοικειοῦντες, ὅν φησιν, ὅτι ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον· οἱ δὲ διὰ τοῦ ἰσθμοῦ τοῦ κατὰ τὸν Ἀράβιον κόλπον· οἱ δὲ διὰ τῶν διωρύγων τινός.

Οὔτε δ' ὁ περίπλους ἀναγκαῖος, ὃν Κράτης εἰσάγει, οὐχ ὡς ἀδύνατος εἶναι (καὶ γὰρ ἡ Ὀδυσσέως πλάνη ἀδύνατος), ἀλλ' ὅτι οὔτε πρὸς τὰς ὑποθέσεις τὰς μαθηματικὰς χρήσιμος, οὔτε πρὸς τὸν χρόνον τῆς πλάνης· καὶ γὰρ ἀκούσιοι διατριβαὶ κατέσχον αὐτὸν ὑπὸ δυσπλοίας, φήσαντα ὅτι ἀπὸ ἑξήκοντα νεῶν πέντε ἐλείφθησαν αὐτῷ, καὶ ἑκούσιοι χρηματισμοῦ χάριν· φησὶ γὰρ ὁ Νέστωρ·

ὣς ὁ μὲν ἔνθα πολὺν βίοτον καὶ χρυσὸν ἀγείρων
ἠλᾶτο ξὺν νηυσί·

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθείς.

Ὅ τε διὰ τοῦ ἰσθμοῦ πλοῦς ἢ τῶν διωρύγων λεγόμενος

---

1 πλέων A ω' : πλέον W v ‖ 3 τοῦ Νείλου Siebenkees : τῷ Νείλῳ A ω' ‖ 12 τὸν διὰ A s : τῶν διὰ A ω' ‖ 17 οὐχ ὡς Aldina : οὕτως A ω' ‖ ἀδύνατος A ω' : -τον W ‖ 20 διατριβαὶ om. W.

canaux, si c'est bien là ce qu'a dit Homère, il faudrait l'entendre en forme de fable ; si ce n'est pas ce qu'il a dit, il serait saugrenu et absurde d'introduire cette idée. Je dis bien absurde, car avant la guerre de Troie il n'y avait encore aucun canal : le premier qui ait entrepris d'en faire creuser un, Sésostris[1], s'arrêta, dit-on, parce qu'il supposait plus élevé le niveau de la mer. Au reste, l'isthme non plus n'était pas navigable, et Ératosthène[2] a tort de l'imaginer tel : il considère en effet que la déchirure ne s'était pas encore produite aux Colonnes d'Hercule[3] ; et donc, de ce côté-ci, la mer extérieure touchait à la mer intérieure et recouvrait l'isthme, car elle était d'un niveau plus élevé ; quand la déchirure se produisit, la mer s'abaissa et découvrit toute la région voisine du mont Casios et de Péluse, jusqu'à la mer Érythrée.

Mais quelle information possédons-nous sur cette déchirure, nous indiquant qu'avant la guerre de Troie elle n'existait pas encore? Se peut-il que le Poète ait tout à la fois fait naviguer Ulysse par là pour sortir dans l'océan, comme si déjà cette déchirure s'était produite, et envoyé les bateaux de Ménélas d'Égypte en mer Érythrée, comme si elle n'existait pas encore?

On verse également dans le débat les paroles de Protée à Ménélas,

> Vers les Champs-Élysées, aux confins de la terre,
> Les Immortels t'enverront[4].

Mais quels sont ces confins? C'est vers l'occident à coup sûr que le Poète place cet endroit lointain, comme le prouve un peu plus loin l'indication relative au Zéphyr,

> Mais sans cesse le Zéphyr aux claires brises
> De l'Océan s'élève[5].

1. *Note complémentaire,* p. 198.
2. I B 18 (5-12).
3. *Note complémentaire,* p. 198.
4. *Odyssée,* IV, 563-564.
5. *Odyssée,* IV, 567-568. Cf. I, 1, 4.

μὲν ἠκούετο ἂν ἐν μύθου σχήματι, μὴ λεγόμενος δὲ περιττῶς καὶ ἀπιθάνως εἰσάγοιτο ἄν. Ἀπιθάνως δὲ λέγω, ὅτι πρὸ τῶν Τρωϊκῶν οὐδεμία ἦν διῶρυξ· τὸν δὲ ἐπιχειρήσαντα ποιῆσαι Σέσωστριν ἀποστῆναί φασι, μετεωροτέραν ὑπολαβόντα τὴν τῆς θαλάσσης ἐπιφάνειαν. Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ὁ ἰσθμὸς ἦν πλόϊμος, ἀλλ' εἰκάζει ὁ Ἐρατοσθένης οὐκ εὖ· μὴ γάρ πω τὸ ἔκρηγμα τὸ κατὰ τὰς Στήλας γεγονέναι νομίζει, ὥστε ἐνταῦθα συνάπτειν τὴν ἔξω θάλασσαν τῇ ἐντὸς καὶ καλύπτειν τὸν ἰσθμὸν μετεωροτέραν οὖσαν, τοῦ δ' ἐκρήγματος γενομένου ταπεινωθῆναι καὶ ἀνακαλύψαι τὴν γῆν τὴν κατὰ τὸ Κάσιον καὶ τὸ Πηλούσιον μέχρι τῆς Ἐρυθρᾶς.

Τίνα οὖν ἔχομεν ἱστορίαν περὶ τοῦ ἐκρήγματος τούτου, διότι πρὸ τῶν Τρωϊκῶν οὔπω ὑπῆρχεν ; | Ἴσως δ' ὁ ποιητὴς ἅμα μὲν τὸν Ὀδυσσέα ταύτῃ διεκπλέοντα εἰς τὸν ὠκεανὸν πεποίηκεν, ὡς ἤδη ἐκρήγματος γεγονότος, ἅμα δὲ εἰς τὴν Ἐρυθρὰν τὸν Μενέλαον ἐκ τῆς Αἰγύπτου ναυστολεῖ, ὡς οὔπω γεγονότος.

Ἀλλὰ καὶ τὸν Πρωτέα εἰσάγει λέγοντα αὐτῷ,

ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
ἀθάνατοι πέμψουσι.

Ποῖα οὖν ; καὶ ὅτι ἑσπέριόν τινα λέγει τόπον τοῦτον ἔσχατον, ὁ Ζέφυρος παρατεθεὶς δηλοῖ·

[καὶ πείρατα γαίης]
ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνίησι.

---

7 ἔκρηγμα A C : ἔγκρηγμα ω' || 8 ἐνταῦθα om. W || 10-13-16 ἐκρήγματος A ω' : ἐγκρήγ- W || 16 πεποίηκεν ὡς a B^2 : πεποιηκώς A ω' B || 23 παρατεθεὶς A B^2 : -τιθεὶς ω' B -ταθεὶς s || 24 καὶ πείρατα γαίης del. Aldina || 25 ἀήτας A C B^2 : ἀείτας ω' B.

Avouons qu'il y a bien des énigmes dans tout cela!
32. En tout cas, si le Poète avait entendu dire que l'isthme Arabique avait jadis été un bras de mer, ne serait-ce pas une raison de plus pour croire à la division en deux des Éthiopiens, séparés par un chenal de cette importance?

Seulement, quel négoce Ménélas pouvait-il faire avec les Éthiopiens de l'extérieur[1], ceux du bord de l'océan? Car, admirant le luxe du palais royal, Télémaque et son compagnon s'émerveillent de la masse

D'or, et d'ambre, et d'argent, et d'ivoire[2].

Or rien de tout cela, sauf l'ivoire, ne se trouve en abondance chez ces peuples qui sont pour la plupart dans une misère extrême, réduits à l'état de nomades! — Peut-être, dira-t-on ; mais l'Arabie était proche, et les pays qui lui font suite jusqu'à l'Inde. De ces contrées, l'une a seule au monde le privilège d'être qualifiée d'heureuse ; et l'autre, même si elle ne reçoit pas expressément ce qualificatif, est aussi, d'après ce que l'on peut supposer et raconter, extrêmement heureuse. — Seulement, à dire vrai, Homère ne connaissait pas l'Inde (s'il l'avait connue, il en aurait fait mention) ; quant à l'Arabie, qu'on appelle heureuse de nos jours, à ce moment-là, bien loin d'être riche, c'était un pays sans ressources, avec pour cité un ensemble de tentes[3] ; il n'y a qu'une faible portion du pays qui produise des aromates, et elle a fait donner ce qualificatif à la région entière du fait que, chez nous, une telle marchandise est rare et précieuse. Aujourd'hui donc ces pays sont dans l'abondance et la richesse par suite de l'ampleur et de l'intensité des relations commerciales, mais, à l'époque, il est vraisemblable qu'il n'en était pas de même. Le commerce des aromates pouvait enrichir tel ou tel marchand ou chamelier, mais il fallait à Ménélas du butin ou des présents offerts par des rois et des grands personnages qui avaient le pouvoir et le désir de se montrer généreux envers lui, eu égard à sa glorieuse renommée.

1-3. *Notes complémentaires*, p. 199.

Ταῦτα γὰρ αἰνίγματος πλήρη. 32. Εἰ δ' οὖν καὶ σύρρουν ποτὲ ὑπάρξαντα τὸν ἰσθμὸν τοῦτον ὁ ποιητὴς ἱστορήκει, πόσῳ μείζονα ἂν ἔχοιμεν πίστιν τοῦ τοὺς Αἰθίοπας διχθὰ διῃρῆσθαι, πορθμῷ τηλικούτῳ διειργομένους; Τίς δὲ καὶ χρηματισμὸς παρὰ τῶν ἔξω καὶ κατὰ τὸν ὠκεανὸν Αἰθιόπων; Ἅμα μὲν γὰρ θαυμάζουσι τοῦ κόσμου τῶν βασιλείων οἱ περὶ Τηλέμαχον τὸ πλῆθος, ὅ ἐστι

χρυσοῦ τ' ἠλέκτρου τε καὶ ἀργύρου ἠδ' ἐλέφαντος.

Τούτων δ' οὐδενὸς πλὴν ἐλέφαντος εὐπορία παρ' ἐκείνοις ἐστίν, ἀπορωτάτοις τῶν ἁπάντων οὖσι τοῖς πλείστοις καὶ νομάσι. Νὴ Δία, ἀλλ' ἡ Ἀραβία προσῆν καὶ τὰ μέχρι τῆς Ἰνδικῆς. Τούτων δ' ἡ μὲν εὐδαίμων κέκληται μόνη τῶν ἁπασῶν, τὴν δέ, εἰ καὶ μὴ ὀνομαστὶ καλοῦσιν οὕτως, ὑπολαμβάνουσί γε καὶ ἱστοροῦσιν, ὡς εὐδαιμονεστάτην. Τὴν μὲν οὖν Ἰνδικὴν οὐκ οἶδεν Ὅμηρος, εἰδὼς δὲ ἐμέμνητο ἄν· τὴν δ' Ἀραβίαν, ἣν εὐδαίμονα προσαγορεύουσιν οἱ νῦν, τότε δ' οὐκ ἦν πλουσία, ἀλλὰ καὶ αὐτὴ ἄπορος καὶ ἡ πόλις αὐτῆς σκηνιτῶν ἀνδρῶν· ὀλίγη δ' ἡ ἀρωματοφόρος, δι' ἣν καὶ τοῦτο τοὔνομα εὕρετο ἡ χώρα διὰ τὸ καὶ τὸν φόρτον εἶναι τὸν τοιοῦτον ἐν τοῖς παρ' ἡμῖν σπάνιον καὶ τίμιον. Νυνὶ μὲν οὖν εὐποροῦσι καὶ πλουτοῦσι διὰ τὸ καὶ τὴν ἐμπορίαν εἶναι πυκνὴν καὶ δαψιλῆ, τότε δ' οὐκ εἰκός. Αὐτῶν δὲ χάριν τῶν ἀρωμάτων ἐμπόρῳ μὲν καὶ καμηλίτῃ γένοιτ' ἄν τις ἐκ τῶν τοιούτων φορτίων εὐπορία. Μενελάῳ δὲ λαφύρων ἢ δωρεῶν ἔδει παρὰ βασιλέων καὶ δυναστῶν, ἐχόντων τε ἃ δώσουσι καὶ βουλομένων ⟨διδόναι⟩ διὰ τὴν ἐπιφάνειαν αὐτοῦ καὶ εὔκλειαν.

---

7 βασιλείων B^2 : βασιλέων A ω' B || 11 μέχρι A ω' : μέρη C || 19 τὸ A C s B^2 : om. W v B || 21 οὖν A s B^2 : om. ω' B || 26 διδόναι add. Kramer.

Or les Égyptiens et leurs voisins les Éthiopiens, ou encore les Arabes, étaient loin d'être dans un aussi complet dénuement, et n'ignoraient pas la renommée des Atrides, surtout après l'heureuse issue de la guerre de Troie ; aussi Ménélas pouvait-il espérer tirer d'eux quelque profit. (Ne dit-on pas de la cuirasse d'Agamemnon que

Jadis la lui donna son hôte Cinyras :
La renommée à Chypre l'avait informé[1]?)

De plus, au cours de son périple, on peut dire que Ménélas a passé le plus clair de son temps dans les parages de la Phénicie, de la Syrie, de l'Égypte, de la Libye, dans les environs de Chypre et, de manière générale, sur le littoral ou dans les îles de la Méditerranée : les présents d'hospitalité reçus en ces circonstances, les biens acquis par la force ou le dol, pris surtout chez ceux qui avaient combattu dans les rangs des Troyens, tout venait de là. Au contraire, les barbares de l'extérieur, ceux des pays lointains, ne pouvaient faire naître de tels espoirs.

Si donc il est dit que Ménélas arriva en Éthiopie, c'est qu'il parvint non pas réellement en Éthiopie, mais seulement jusqu'aux frontières de l'Égypte. Peut-être étaient-elles alors plus proches de Thèbes, bien que celles d'aujourd'hui en soient proches, par Syène et Philae (Syène appartient à l'Égypte, tandis que Philae est un établissement commun à l'Éthiopie et à l'Égypte[2]). Donc, que de Thèbes Ménélas soit arrivé jusqu'aux frontières de l'Éthiopie ou même plus loin, profitant de l'hospitalité du roi, cela n'a rien d'absurde. Ulysse de même déclare être arrivé dans le pays des Cyclopes, alors qu'il se contenta d'aller du rivage jusqu'à la caverne située, dit-il, quelque part, « sur le bord de l'île »[3]. De même aussi, que ce soit dans l'île d'Éole,

1. *Iliade*, XI, 20-21.
2. *Note complémentaire*, p. 199.
3. *Odyssée*, IX, 182.

Οἱ μὲν οὖν Αἰγύπτιοι καὶ οἱ πλησίον Αἰθίοπες καὶ Ἄραβες οὔθ' οὕτω τελέως ἄβιοι, οὔτ' ἀνήκοοι τῆς τῶν Ἀτρειδῶν δόξης, καὶ μάλιστα διὰ τὴν κατόρθωσιν τοῦ Ἰλιακοῦ πολέμου, ὥστ' ἐλπὶς ἦν τῆς ἐξ αὐτῶν ὠφελείας· | καθάπερ ἐπὶ τοῦ θώρακος τοῦ Ἀγαμέμνονος λέγεται,

τόν ποτέ οἱ Κινύρης δῶκε ξεινήϊον εἶναι·
πεύθετο γὰρ Κύπρονδε μέγα κλέος.

Καὶ δὴ καὶ τὸν πλείω χρόνον τῆς πλάνης λεκτέον μὲν ἐν τοῖς κατὰ Φοινίκην καὶ Συρίαν καὶ Αἴγυπτον καὶ Λιβύην γενέσθαι καὶ τὰ περὶ Κύπρον χωρία καὶ ὅλως τὴν καθ' ἡμᾶς παραλίαν καὶ τὰς νήσους· καὶ γὰρ ξένια παρὰ τούτοις καὶ τὸ βίᾳ καὶ τὸ ἐκ λεηλασίας πορίσασθαι, καὶ μάλιστα παρὰ τῶν συμμαχησάντων τοῖς Τρωσίν, ἐντεῦθεν ἦν. Οἱ δ' ἐκτὸς καὶ πόρρω βάρβαροι οὐδεμίαν τοιαύτην ὑπηγόρευον ἐλπίδα.

Εἰς οὖν τὴν Αἰθιοπίαν ἀφῖχθαι λέγεται ὁ Μενέλαος, οὐχ ὅτι ⟨εἰς τὴν Αἰθιοπίαν τῷ ὄντι ἀφῖκτο, ἀλλ' ὅτι⟩ μέχρι τῶν ὅρων τῶν πρὸς Αἰγύπτῳ. Τάχα μὲν γὰρ καὶ πλησιαίτεροι ἦσαν ταῖς Θήβαις οἱ τότε ὅροι, ἀλλὰ καὶ οἱ νῦν πλησίον εἰσίν, οἱ κατὰ Συήνην καὶ τὰς Φίλας· ὧν ἡ μὲν τῆς Αἰγύπτου ἐστίν, αἱ δὲ Φίλαι κοινὴ κατοικία τῶν Αἰθιόπων καὶ τῶν Αἰγυπτίων. Ὁ οὖν εἰς Θήβας ἀφιγμένος εἰ καὶ μέχρι τῶν ὅρων ἀφῖκτο ἢ καὶ περαιτέρω τῶν Αἰθιόπων, καὶ ταῦτα τῇ βασιλικῇ ξενίᾳ χρώμενος, οὐδὲν ἄλογον. Οὕτω δὲ καὶ Κυκλώπων εἰς γαῖαν ἀφῖχθαί φησιν ὁ Ὀδυσσεύς, μέχρι τοῦ σπηλαίου προεληλυθὼς ἀπὸ θαλάττης· ἐπ' ἐσχατιᾶς γὰρ ἱδρῦσθαί που λέγει. Καὶ εἰς Αἰολίαν δὲ

TEST. : Eust. *Hom.* 1484, 42 (18-20, 22-24).

---

1 καὶ[2] om. W || 17 εἰς τὴν — ἀλλ' ὅτι add. Casaubon || 25 ἀφῖχθαι A C : ἀφῖκται ω' || 26 προεληλυθὼς A ω' : προσελ- W.

chez les Lestrygons[1], dans d'autres pays encore, partout où il aborda, il dit qu'il « y arriva ». C'est donc de cette manière que Ménélas arriva en Éthiopie, puis en Libye : il aborda simplement en quelques points ; de là vient que le port d'Ardanis[2], au-delà de Paraetonium, porte le nom de Ménélas.

33. Par ailleurs si, après avoir parlé des Phéniciens, Homère nomme aussi les habitants de Sidon, leur capitale, il use de la figure de style habituelle que l'on trouve par exemple dans

conduisit aux vaisseaux les Troyens et Hector[3],

ou encore dans

Les fils du magnanime Oenée n'étaient plus,
Ni Oenée ne vivait ; et le blond Méléagre était mort[4],

ou encore dans

Il arriva sur l'Ida

et puis

Sur le Gargaros[5],

ou bien dans

Ils possédaient l'Eubée

puis

Chalcis et Érétrie[6].

Sappho[7] dit de même :

Ou Chypre te retient, ou Paphos ou Panormos[8].

Pourtant une autre raison aussi poussa le Poète, même après avoir cité la Phénicie, à revenir au cas particulier et à ajouter sur la liste la ville de Sidon. Pour dresser dans l'ordre la liste des peuples, il lui suffisait de dire en effet :

1. *Odyssée*, X, 1 et 81.
2. *Note complémentaire*, p. 200.
3. *Iliade*, XIII, 1.
4. *Iliade*, II, 641-642.
5. *Iliade*, VIII, 47-48. Le Gargaros est un des sommets les plus élevés du mont Ida en Troade (cf. Pline, *N. H.*, V, 32).
6. *Iliade*, II, 536-537.
7. Fr. 35, Lobel-Page.
8. *Note complémentaire*, p. 200.

καὶ Λαιστρυγόνας καὶ τοὺς ἄλλους, ὅπου ποτὲ καὶ καθωρμίσατο, ἐκεῖσέ φησιν ἀφῖχθαι. Καὶ ὁ Μενέλαος οὖν οὕτως εἰς Αἰθιοπίαν ἧκεν, οὕτως δὲ καὶ εἰς Λιβύην, ὅτι προσέσχε τόποις τισίν· ἀφ' οὗ καὶ ὁ κατὰ τὴν Ἀρδανίδα λιμὴν τὴν ὑπὲρ Παραιτονίου Μενέλαος καλεῖται.

33. Εἰ δὲ Φοίνικας εἰπὼν ὀνομάζει καὶ Σιδονίους, τὴν μητρόπολιν αὐτῶν, σχήματι συνήθει χρῆται, ὡς

Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα νηυσὶ πέλασσε,

καὶ

οὐ γὰρ ἔτ' Οἰνῆος μεγαλήτορος υἱέες ἦσαν,
οὐδ' ἄρ' ἔτ' αὐτὸς ἔην, θάνε δὲ ξανθὸς Μελέαγρος,

καὶ

Ἴδην δ' ἵκανεν

καὶ

Γάργαρον,

καὶ

οἳ δ' Εὔβοιαν ἔχον

καὶ

Χαλκίδα τ' Εἰρέτριάν τε.

Καὶ Σαπφώ·

ἤ σε Κύπρος ἢ Πάφος ἢ Πάνορμος.

Καίτοι καὶ ἄλλο τι ἦν τὸ ποιῆσαν, καίπερ ἤδη μνησθέντα τῆς Φοινίκης, ἰδίως πάλιν καὶ τὴν Σιδόνα συγκαταλέξαι [φησίν· ὅ περ ζητοῦσιν ἔνιοι]. Πρὸς μὲν γὰρ τὸ τὰ ἐφεξῆς ἔθνη καταλέξαι ἱκανῶς εἶχεν οὕτως εἰπεῖν,

---

TEST. : Eust. *Hom.* 1484, 22 (6-7) ; 1484, 23 (11-19) ; 1484, 24 (22-23).

---

1 Λαιστρυγόνας A : Λεστρ- ω' ‖ 4 Ἀρδανίδα Kramer : Ἀρδανίαν A ω' ‖ 11 ἔτ' A C B^2 : om. W v s B ‖ 12 καὶ a B^2 : om. A ω' B ‖ 13 ἵκανεν a Casaubon : ἵκα <...> A -νον ω' ‖ 19 Εἰρέτριαν Coray : Ἐρέτριαν A ω' ‖ 21 ἤ σε A ω' : ἢ δὲ W ἡ s ‖ 24 φησίν — ἔνιοι del. Casaubon.

Vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte,
Je vins chez les Éthiopiens[1] ;

mais pour insister sur la durée de son séjour chez les Sidoniens, dont il marque l'importance par les éloges qu'il décerne à leur prospérité, il avait raison de rappeler ou d'indiquer l'habileté artistique de ces hommes et l'hospitalité préalablement accordée à Hélène quand elle était avec Alexandre. C'est pourquoi chez Alexandre aussi, Homère signale quantité d'objets magnifiques venus de là :

Il y avait des voiles tout brodés, œuvre des femmes
Sidoniennes qu'Alexandre à la beauté divine
Avait ramenées de Sidon,
Sur la route du retour, en ramenant Hélène[2].

Et il le note également chez Ménélas ; s'adressant à Télémaque, ce prince dit :

Je veux t'offrir un cratère forgé ; d'argent
En est la panse, les lèvres de vermeil.
C'est l'œuvre d'Héphaistos ; je l'ai de Phaidimos,
Le roi des Sidoniens, qui m'abrita chez lui
Sur la voie du retour[3].

Sans doute dans ce passage faut-il attribuer une valeur d'hyperbole à l'expression « œuvre d'Héphaistos », de même que l'on appelle tout ce qui est beau « œuvre d'Athéna », ou encore « œuvre des Grâces » ou « des Muses ». Pourtant le grand talent artistique des artisans du pays est clairement indiqué dans l'éloge qu'Homère fait du cratère donné par Eunéos en rançon de Lycaon ; il dit en effet :

sa beauté surpassait tous les autres
De loin ; des Sidoniens adroits l'avaient ciselé ;
Des Phéniciens l'emportèrent[4].

1. *Odyssée*, IV, 83-84.
2. *Iliade*, VI, 289-292.
3. *Odyssée*, IV, 615-619 ; XV, 115-119.
4. *Iliade*, XXIII, 742-744.

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεὶς
Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην · |

ἵνα δ' ἐμφήνῃ καὶ τὴν παρὰ τοῖς Σιδονίοις ἀποδημίαν τὴν ἐπὶ πλέον γενομένην, ⟨ἣν⟩ ἐμφαίνει διὰ τῶν ἐπαίνων τῆς παρ' αὐτοῖς εὐτυχίας, καλῶς εἶχεν εἴτ' ἀναλαβεῖν εἴτε καί παραλαβεῖν εὐτεχνίας καὶ τὸ τὴν Ἑλένην προεξενῶσθαι τοῖς ἀνθρώποις μετὰ Ἀλεξάνδρου. Διόπερ παρὰ τῷ Ἀλεξάνδρῳ πολλὰ τοιαῦτα ἀποκείμενα λέγει ·

ἔνθ' ἔσαν οἱ πέπλοι παμποίκιλοι, ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, ἃς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν
τὴν ὁδόν, ἣν Ἑλένην περ ἀνήγαγεν.

Καὶ παρὰ τῷ Μενελάῳ · λέγει γὰρ πρὸς Τηλέμαχον,

δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον · ἀργύρεος δὲ
ἐστὶν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται.
ἔργον ⟨δ'⟩ Ἡφαίστοιο · πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως
Σιδονίων βασιλεύς, ὅθ' ἑὸς δόμος ἀμφεκάλυψε
κεῖσέ με νοστήσαντα.

Δεῖ ⟨δὲ⟩ δέξασθαι πρὸς ὑπερβολὴν εἰρημένον τὸ Ἡφαίστου ἔργον, ὡς λέγεται Ἀθηνᾶς ἔργα τὰ καλὰ καὶ Χαρίτων καὶ Μουσῶν. Ἐπεὶ ὅτι γε οἱ ἄνδρες ἦσαν καλλίτεχνοι, δηλοῖ τὸν κρατῆρα ἐπαινῶν, ὃν ὁ Εὔνεως ἔδωκεν ἀντὶ Λυκάονος · φησὶ γάρ,

κάλλει ἐνίκα πᾶσαν ἐπ' αἶαν
πολλόν · ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν,
Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες.

TEST. : Eust. *Hom.* 1511, 35 (19-21).

---

4 ἣν add. Aly || 14 κρητῆρα ω' : κρατῆρα A || ἀργύρεος A ω' : -ρεως W || 16 δ' add. Xylander || ἑ Coray : οἱ A ω' || 17 ὅθ' ἑὸς C : ὅτ' ἑὸς A ω' || 19 δὲ add. Aldina || 24 κάλλει ἐνίκα Xylander ex Hom. : ἐνίκα τῷ κάλλει A ω'.

34. A propos des Érembes, les interprétations ont été nombreuses ; l'hypothèse la plus vraisemblable est que le Poète a voulu désigner par là les Arabes. Notre Zénon[1] va même jusqu'à écrire :

Je vins chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Arabes[2].

Mais point n'est besoin de modifier la graphie, qui est ancienne. Mieux vaut accuser la transformation du nom, phénomène que l'on constate fréquemment dans quelque nation que ce soit. On en fait autant quand, pour plaisanter, on change certaines lettres d'un mot.

A ce propos, c'est Posidonius[3] qui paraît donner l'interprétation la plus juste : il part de la parenté des races, et de leur interpénétration, pour expliquer le mot. Entre Arméniens, Syriens et Arabes, il existe en effet une grande parenté de races qui apparaît dans le dialecte, les modes de vie et les caractères physiques, étant donné surtout la proximité géographique. Il est manifeste que la Mésopotamie est faite de l'union de ces trois peuples, car c'est surtout entre ces trois-là que la ressemblance apparaît clairement. Et si, sous le rapport des *climats*[4], des différences considérables séparent les provinces septentrionales des méridionales, et celles-ci de la Syrie centrale, il n'en reste pas moins que les caractères communs prévalent. Les Assyriens et les Arimaniens sont également assez proches de ces peuples aussi bien qu'ils le sont entre eux. Posidonius rappelle aussi que les noms désignant ces peuples sont très voisins : en effet ceux que nous nommons Syriens sont appelés par les Syriens eux-mêmes Arméniens ou Araméens[5] ; et sans doute en est-il de même pour les Arméniens ainsi que pour les Arabes ou Érembes : il se peut que les anciens Grecs aient appelé de ce dernier nom les Arabes, d'autant que l'étymologie fournit un

1. Zénon, fr. 275 (*S. V. F.*, I, 63).
2. *Odyssée*, IV, 84.
3. F 105 a (p. 132, 1 - 133, 6).
4. Voir le lexique grec.
5. *Note complémentaire*, p. 200.

34. Περὶ δὲ τῶν Ἐρεμβῶν πολλὰ μὲν εἴρηται, πιθανώτατοι δ' εἰσὶν οἱ νομίζοντες τοὺς Ἄραβας λέγεσθαι. Ζήνων δ' ὁ ἡμέτερος καὶ γράφει οὕτως

Αἰθίοπάς θ' ἱκόμην καὶ Σιδονίους Ἄραβάς τε.

Τὴν μὲν οὖν γραφὴν οὐκ ἀνάγκη κινεῖν, παλαιὰν οὖσαν. Αἰτιᾶσθαι δὲ βέλτιον τὴν τοῦ ὀνόματος μετάπτωσιν, πολλὴν καὶ ἐπιπολαίαν οὖσαν ἐν πᾶσι τοῖς ἔθνεσιν. Ἀμέλει δὲ καὶ ποιοῦσί τινες παραγραμματίζοντες.

Ἄριστα δ' ἂν δόξειεν εἰπεῖν ὁ Ποσειδώνιος, κἀνταῦθα ἀπὸ τῆς τῶν ἐθνῶν συγγενείας καὶ κοινότητος ἐτυμολογῶν. Τὸ γὰρ τῶν Ἀρμενίων ἔθνος καὶ τὸ τῶν Σύρων καὶ Ἀράβων πολλὴν ὁμοφυλίαν ἐμφαίνει, κατά τε τὴν διάλεκτον καὶ τοὺς βίους καὶ τοὺς τῶν σωμάτων χαρακτῆρας, καὶ μάλιστα καθὸ πλησιόχωροί εἰσι. Δηλοῖ δ' ἡ Μεσοποταμία ἐκ τῶν τριῶν συνεστῶσα τούτων ἐθνῶν· μάλιστα γὰρ ἐν τούτοις ἡ ὁμοιότης διαφαίνεται. Εἰ δέ τις παρὰ τὰ κλίματα γίνεται διαφορὰ τοῖς προσβόρροις ἐπὶ πλέον πρὸς τοὺς μεσημβρινοὺς καὶ τούτοις πρὸς μέσους τοὺς Σύρους, ἀλλ' ἐπικρατεῖ γε τὸ κοινόν. | Καὶ οἱ Ἀσσύριοι δὲ καὶ οἱ Ἀριμάνιοι παραπλησίως πως ἔχουσι καὶ πρὸς τούτους καὶ πρὸς ἀλλήλους. Εἰκάζει γε δὴ καὶ τὰς τῶν ἐθνῶν τούτων κατονομασίας ἐμφερεῖς ἀλλήλαις εἶναι· τοὺς γὰρ ὑφ' ἡμῶν Σύρους καλουμένους ὑπ' αὐτῶν τῶν Σύρων Ἀρμενίους καὶ Ἀραμμαίους καλεῖσθαι· τούτῳ δ' ἐοικέναι τοὺς Ἀρμενίους καὶ τοὺς Ἄραβας καὶ Ἐρεμβούς, τάχα τῶν πάλαι Ἑλλήνων οὕτω καλούντων τοὺς Ἄραβας, ἅμα καὶ

TEST. : Eust. *Hom.* 1484, 64 (1-2, 25-26).

---

18 Σύρους Müller : ὅρους A ω' || 20 Ἀριμάνιοι A ω' : Ἀριανοὶ [unde C² in mg.] καὶ οἱ Ἀρμένιοι a Ἀραμμαῖοι B².

argument dans ce sens. C'est de l'expression « aller sous terre » que l'on fait venir généralement le mot « Érembes »[1] qui plus tard fut remplacé pour plus de clarté par « Troglodytes », terme qui s'applique aux Arabes installés sur le littoral du golfe Arabique attenant à l'Égypte et à l'Éthiopie.

Ce sont ceux-là vraisemblablement que désigne le Poète quand il déclare que Ménélas est arrivé chez eux, utilisant la même expression dont il use pour les Éthiopiens ; eux aussi sont tout proches de la région de Thèbes. Ce n'est pas, comme pour d'autres, la qualité de leur ouvrage, encore moins des raisons de négoce qui leur vaut d'être cités (ce n'était pas leur fort), mais la longueur du voyage, et la vanité ; car on tirait vanité de s'être expatrié si loin. Témoins les vers :

Il a vu tant de cités au monde, connu tant de pensers[2] ;

et

après maintes épreuves et maints vagabondages
J'ai ramené...[3].

Au reste, Hésiode dit dans le *Catalogue* :

Et la fille d'Arabos, qu'Hermaon le bienfaisant
Engendra de Thronia, fille du noble Bélos[4].

Et Stésichore[5] tient les mêmes propos. On peut donc imaginer que c'est cet Arabos qui, dès lors, valut son nom à l'Arabie tandis que, du temps des héros, elle ne s'appelait pas encore ainsi.

35. Quant aux théories diverses qui font des Érembes une peuplade particulière d'Éthiopie, une tribu de Céphéniens[6], ou de Pygmées, ou mille autres choses

1. *Note complémentaire*, p. 201.
2. *Odyssée*, I, 3. Cf. I, 1, 16 et I, 2, 4.
3. *Odyssée*, IV, 81-82.
4. Fr. 23, Rzach = fr. 137 Merkelbach-West.
5. Fr. 237, Page.
6. *Note complémentaire*, p. 201.

τοῦ ἐτύμου συνεργοῦντος πρὸς τοῦτο. Ἀπὸ γὰρ τοῦ εἰς τὴν ἔραν ἐμβαίνειν τοὺς Ἐρεμβοὺς ἐτυμολογοῦσιν οὕτως οἱ πολλοί, οὓς μεταλαβόντες οἱ ὕστερον ἐπὶ τὸ σαφέστερον Τρωγλοδύτας ἐκάλεσαν· οὗτοι δ' εἰσὶν Ἀράβων οἱ ἐπὶ θάτερον μέρος τοῦ Ἀραβίου κόλπου κεκλιμένοι, τὸ πρὸς Αἰγύπτῳ καὶ Αἰθιοπίᾳ.

Τούτων δ' εἰκὸς μεμνῆσθαι τὸν ποιητὴν καὶ πρὸς τούτους ἀφῖχθαι λέγειν τὸν Μενέλαον, καθ' ὃν τρόπον εἴρηται καὶ πρὸς τοὺς Αἰθίοπας· τῇ γὰρ Θηβαΐδι καὶ οὗτοι πλησιάζουσιν. Ὁμοίως οὐκ ἐργασίας οὐδὲ χρηματισμοῦ χάριν τούτων ὀνομαζομένων (οὐ πολὺ γὰρ ἦν τοῦτο), ἀλλὰ τοῦ μήκους τῆς ἀποδημίας καὶ τοῦ ἐνδόξου· ἔνδοξον γὰρ τὸ τοσοῦτον ἐκτοπίσαι. Τοιοῦτον δὲ καὶ τὸ

πολλῶν ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω·

καὶ τὸ

ἦ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεὶς
ἠγαγόμην.

Ἡσίοδος δ' ἐν Καταλόγῳ φησί·

καὶ κούρην Ἀράβοιο, τὸν Ἑρμάων ἀκάκητα
γείνατο καὶ Θρονίη, κούρη Βήλοιο ἄνακτος.

Οὕτω δὲ καὶ Στησίχορος λέγει. Εἰκάζειν οὖν ἔστιν, ὅτι ἀπὸ τούτου καὶ ἡ χώρα Ἀραβία ἤδη τότε ὠνομάζετο· κατὰ δὲ τοὺς ἥρωας τυχὸν ἴσως οὔπω.

35. Οἱ δὲ πλάττοντες Ἐρεμβοὺς ἴδιόν τι ἔθνος Αἰθιοπικὸν καὶ ἄλλο Κηφήνων καὶ τρίτον Πυγμαίων καὶ ἄλλα

TEST. : *Chrest.* I, 11 (1-4) ; Eust. *Hom.* [1]1485, 2 (1-4) ; [2]1484, 65 (18-19) ; *Dion.*[3] 248, 37 (1-4) ; [4]381 (18-19, 22).

---

1 ἐτύμου C : ἑτοίμου A ω' ‖ 2 Ἐρεμβοὺς *Chrest.* Eust. Casaubon : Τρωγλοδύτας A ω' ‖ ἐτυμολογοῦσιν A C B : ἑτοιμ- W v s def. *Chrest.* ‖ 5 τὸ Aldina : τῷ A ω' ‖ 13 τὸ[1] A C : om. W v s B ‖ 16 παθὼν A : πάθον ω' ‖ πόλλ' A : πολλὸν ω' ‖ 19 τὸν Casaubon : τὴν A ω' def. Eust. ‖ 20 γείνατο ω' a : γείτονα A.

semblables, il faut lui accorder moins de crédit, car sans parler du défaut de vraisemblance, elles confondent manifestement le langage de la fable et celui de l'histoire. Il faut mettre dans le même sac les interprétations[1] qui placent les Sidoniens dans la mer de Perse ou en quelque autre endroit de l'océan, ou qui transportent dans l'océan tout le périple de Ménélas ; dans le même sac également celles qui concernent les Phéniciens.

Un motif de défiance, et non des moindres, est le désaccord qui règne entre les tenants de ces théories. Pour les uns, les Phéniciens et les Sidoniens de chez nous sont une colonie de ceux de l'océan[2], et ils ajoutent la raison qui leur a valu le nom de Phéniciens, la teinte rouge de la mer ; pour d'autres, ce serait l'inverse. Il y a même des auteurs qui vont jusqu'à transporter l'Éthiopie dans notre Phénicie et qui font de Joppé le théâtre de l'histoire d'Andromède[3], et ce, non par ignorance des lieux, mais parce qu'ils préfèrent adopter la forme légendaire ; c'est le cas par exemple pour Hésiode et d'autres poètes qu'Apollodore cite sans bien se rendre compte de la manière dont se fait la comparaison avec Homère. Apollodore[4] met en parallèle les endroits où Homère parle du Pont et de l'Égypte, et il l'accuse d'ignorance ; il prétend que son intention était de présenter la réalité, mais que, au lieu de dire ce qui est, il donne pour réels des faits qui ne le sont pas, par pure ignorance. Or quand il s'agit d'Hésiode, personne au monde n'oserait le taxer d'ignorance, bien qu'il parle d'« Hémicynes », de « Macrocéphales », de « Pygmées »[5]. Mais alors, il ne faut pas davantage accuser Homère quand il compose des fables où l'on trouve aussi des « Pygmées »[6], ni Alcman quand il mentionne des « hommes qui se font ombre avec leurs pieds »[7], ni Eschyle quand il parle d'individus « à tête de chien » ou « aux yeux sur la poitrine » ou « à l'œil unique »[8], surtout que, la plupart du temps, nous n'y regardons pas de si près avec des auteurs qui écrivent en prose et

1-8. *Notes complémentaires*, p. 201-202.

μυρία ἧττον ἂν πιστεύοιντο, πρὸς τῷ μὴ ἀξιοπίστῳ καὶ σύγχυσίν τινα ἐμφαίνοντες τοῦ μυθικοῦ καὶ ἱστορικοῦ σχήματος. Ὅμοιοι δ' εἰσὶ τούτοις καὶ οἱ Σιδονίους ἐν τῇ κατὰ Πέρσας θαλάττῃ διηγούμενοι, ἢ ἄλλοθί που τοῦ ὠκεανοῦ, καὶ τὴν τοῦ Μενελάου πλάνην ἐξωκεανίζοντες· ὁμοίως δὲ καὶ τοὺς Φοίνικας.

Τῆς δ' ἀπιστίας αἴτιον οὐκ ἐλάχιστόν ἐστι τὸ ἐναντιοῦσθαι ἀλλήλοις τοὺς λέγοντας. Οἱ μὲν γὰρ καὶ τοὺς Φοίνικας καὶ τοὺς Σιδονίους τοὺς καθ' ἡμᾶς ἀποίκους εἶναι τῶν ἐν τῷ ὠκεανῷ φασι, προστιθέντες καὶ διὰ τί Φοίνικες ἐκαλοῦντο, ὅτι καὶ ἡ θάλαττα ἐρυθρά· οἱ δ' ἐκείνους τούτων. Εἰσὶ δὲ οἳ καὶ τὴν Αἰθιοπίαν εἰς τὴν καθ' ἡμᾶς Φοινίκην μετάγουσι, | καὶ τὰ περὶ τὴν Ἀνδρομέδαν ἐν Ἰόπῃ συμβῆναί φασιν· οὐ δήπου κατ' ἄγνοιαν τοπικὴν καὶ τούτων λεγομένων, ἀλλ' ἐν μύθου μᾶλλον σχήματι· καθάπερ καὶ τῶν παρ' Ἡσιόδῳ καὶ τοῖς ἄλλοις ἃ προφέρει ὁ Ἀπολλόδωρος, οὐδ' ὃν τρόπον παρατίθησι τοῖς Ὁμήρου ταῦτα εἰδώς. Τὰ μὲν γὰρ Ὁμήρου, τὰ περὶ τὸν Πόντον καὶ τὴν Αἴγυπτον, παρατίθησιν ἄγνοιαν αἰτιώμενος, ὡς λέγειν μὲν τὰ ὄντα βουλομένου, μὴ λέγοντος δὲ τὰ ὄντα, ἀλλὰ τὰ μὴ ὄντα ὡς ὄντα κατ' ἄγνοιαν. Ἡσιόδου δ' οὐκ ἄν τις αἰτιάσαιτο ἄγνοιαν, Ἡμίκυνας λέγοντος καὶ Μακροκεφάλους καὶ Πυγμαίους· οὐδὲ γὰρ αὐτοῦ Ὁμήρου ταῦτα μυθεύοντος, ὧν εἰσι καὶ οὗτοι οἱ Πυγμαῖοι, οὐδ' Ἀλκμᾶνος Στεγανόποδας ἱστοροῦντος, οὐδ' Αἰσχύλου Κυνοκεφάλους καὶ Στερνοφθάλμους καὶ Μονομμάτους, ὅπου γε οὐδὲ τοῖς πεζῇ συγγράφουσιν ἐν ἱστορίας σχήματι προσέχομεν

TEST. : Eust. *Hom.* 1484, 33 (8-12).

---

2 τοῦ ω' : καὶ τοῦ A ‖ 12 οἳ om. W v B [rest. B²] ‖ 13-14 ἐν Ἰόπῃ A ω' : ἐνιότῃ W ‖ 17 οὐδ' Coray : οὐθ' A ω' οὐχ s.

utilisent la forme historique, négligeant d'avouer leur recours à la fable[1]. Il est notoire dès l'abord qu'ils entremêlent des éléments fabuleux, intentionnellement : ce n'est pas qu'ils ignorent la réalité, mais ils inventent systématiquement l'impossible par goût du merveilleux et par désir de plaire ; or ils donnent l'impression d'agir par ignorance, surtout qu'ils présentent avec vraisemblance des récits fabuleux, dans des domaines qui demeurent obscurs et ignorés. Théopompe[2] en convient, déclarant tout bonnement qu'il racontera aussi des fables dans son *Histoire* ; mieux vaut cela que de faire comme Hérodote[3], Ctésias[4], Hellanicos[5] et tous les historiens des Indes[6].

La fable de Charybde.

36. En ce qui concerne le régime de l'océan, Homère s'exprime sous forme de fable, ce que doit viser le poète. En effet les marées, avec leur flux et leur reflux, ont fait naître la fable de Charybde[7] qui, bien loin d'être une pure invention de la part d'Homère, est la mise en œuvre poétique de ce qui se passait, racontait-on, dans le détroit de Sicile. Si donc, tandis que l'inversion de courant se produit deux fois en l'espace d'un jour et d'une nuit, Homère a parlé de trois fois,

Trois fois le jour se soulève, et trois fois engloutit[8],

il a bien le droit de s'exprimer ainsi. Il nous faut admettre en effet que ce n'est pas par ignorance de l'information véritable qu'il dit cela, mais par goût du tragique et à cause de l'effet de terreur que veut produire Circé par ses propos pour dissuader Ulysse de son projet, ce qui lui fait y mêler des mensonges. Voici ce que dit Circé de Charybde :

Trois fois le jour se soulève, et trois fois engloutit,
O terreur ! Ne te trouve pas là pour l'engloutissement ;

1-8. *Notes complémentaires*, p. 202-203.

περὶ πολλῶν, κἂν μὴ ἐξομολογῶνται τὴν μυθογραφίαν. Φαίνεται γὰρ εὐθύς, ὅτι μύθους παραπλέκουσιν ἑκόντες, οὐκ ἀγνοίᾳ τῶν ὄντων, ἀλλὰ πλάσει τῶν ἀδυνάτων τερατείας καὶ τέρψεως χάριν· δοκοῦσι δὲ κατ' ἄγνοιαν, ὅτι μάλιστα καὶ πιθανῶς τὰ τοιαῦτα μυθεύουσι περὶ τῶν ἀδήλων καὶ τῶν ἀγνοουμένων. Θεόπομπος δὲ ἐξομολογεῖται φήσας ὅτι καὶ μύθους ἐν ταῖς ἱστορίαις ἐρεῖ, κρεῖττον ἢ ὡς Ἡρόδοτος καὶ Κτησίας καὶ Ἑλλάνικος καὶ οἱ τὰ Ἰνδικὰ συγγράψαντες.

36. Περὶ δὲ τῶν τοῦ ὠκεανοῦ παθῶν εἴρηται μὲν ἐν μύθου σχήματι· καὶ γὰρ τούτου στοχάζεσθαι δεῖ τὸν ποιητήν. Ἀπὸ γὰρ τῶν ἀμπώτεων καὶ τῶν πλημμυρίδων ἡ Χάρυβδις αὐτῷ μεμύθευται, οὐδ' αὐτὴ παντάπασιν Ὁμήρου πλάσμα οὖσα, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἱστορουμένων περὶ τὸν Σικελικὸν πορθμὸν διεσκευασμένη. Εἰ δὲ δὶς τῆς παλιρροίας γινομένης καθ' ἑκάστην ἡμέραν καὶ νύκτα ἐκεῖνος τρὶς εἴρηκε,

τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναροιβδεῖ,

λέγοιτ' ἂν καὶ οὕτως. Οὐ γὰρ κατ' ἄγνοιαν τῆς ἱστορίας ὑποληπτέον λέγεσθαι τοῦτο, ἀλλὰ τραγῳδίας χάριν καὶ φόβου, ὃν ἡ Κίρκη πολὺν τοῖς λόγοις προστίθησιν ἀποτροπῆς χάριν, ὥστε καὶ τὸ ψεῦδος παραμίγνυσθαι. Ἐν αὐτοῖς γοῦν τοῖς ἔπεσι τούτοις εἴδηκε μὲν οὕτως ἡ Κίρκη·

τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναροιβδεῖ
δεινόν· μὴ σύ γε κεῖθι τύχοις, ὅτε ῥοιβδήσειε
[Χάρυβδις]·

TEST. : Eust. *Hom.* 1716, 15 (12-22).

---

1 κἂν Siebenkees : def. A ἐὰν ω' || 5 περὶ A C B² : παρὰ WvsB || 15 πορθμὸν om. C || 20 λέγεσθαι s : γενέσθαι A ω' γίνεσθαι Eust. || 26 Χάρυβδις del. Xylander.

Nul ne te sauverait, même Poséidon[1].

Or précisément Ulysse se trouva là pendant qu'elle engloutissait, et il ne périt point, comme il le raconte :

Elle engloutissait l'onde amère ;
Je me lève sur l'eau, saute en haut du figuier,
Me cramponne tel un oiseau de nuit[2] ;

puis il attend patiemment les épaves, dont il réussit à s'emparer, et se sauve, preuve que Circé avait menti. Mensonge ici, mensonge là pareillement, pour le « trois fois le jour se soulève » au lieu de « deux fois ». Au reste ce genre d'hyperbole est courant, témoins les expressions « trois fois bienheureux » ou « trois fois misérable », ou encore ces paroles du Poète :

Trois fois heureux les Danaens,

et

Bienvenue, trois fois souhaitée,

et

En trois, en quatre morceaux[3].

Peut-être également pourrait-on voir dans la durée du phénomène un argument en faveur de l'allusion à la réalité ; en effet une inversion de courant qui se produirait deux fois au lieu de trois dans la période complète formée par un jour et une nuit conviendrait mieux au temps d'immersion des épaves, rejetées fort tard au gré du naufragé qui les attendait désespérément et continuait à se cramponner aux branches de l'arbre :

Sans faiblir je tiens là jusqu'au dégorgement
Qui, tard, rend à mes vœux et le mât et la quille.
Quand pour souper le juge de l'agora se lève,
Ayant entre plaideurs réglé maintes querelles,
Je vois alors mes bois qui sortent de Charybde[4].

1. *Odyssée*, XII, 105-107. Cf. I, 1, 7 et I, 2, 16.
2. *Odyssée*, XII, 431-433.
3. Successivement *Odyssée*, V, 306 ; *Iliade*, VIII, 488 (il s'agit de la nuit) ; *Iliade* III, 363 (il s'agit d'une épée qui se brise). Cette collection d'hyperboles est sans doute empruntée à Posidonius, de même que tout le développement sur le régime de l'océan.
4. *Odyssée*, XII, 437-441.

οὐ γάρ κεν ῥύσαιτό σ' ὑπὲκ κακοῦ οὐδ' Ἐνοσίχθων.

Καὶ μὴν παρέτυχέ τε τῇ ἀναρροιβδήσει ὁ Ὀδυσσεὺς καὶ οὐκ ἀπώλετο, ὥς φησιν αὐτός · |

ἡ μὲν ἀνερροίβδησε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ ·
αὐτὰρ ἐγώ, ποτὶ μακρὸν ἐρινεὸν ὑψόσ' ἀερθείς,
τῷ προσφὺς ἐχόμην, ὡς νυκτερίς ·

εἶτα περιμείνας τὰ ναυάγια καὶ λαβόμενος πάλιν αὐτῶν σῴζεται, ὥστ' ἐψεύσατο ἡ Κίρκη. Ὡς οὖν τοῦτο, κἀκεῖνο τὸ « τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι » ἀντὶ τοῦ δίς, ἅμα καὶ τῆς ὑπερβολῆς τῆς τοιαύτης συνήθους πᾶσιν οὔσης, τρισμακαρίους καὶ τρισαθλίους λεγόντων · καὶ ὁ ποιητής ·

τρισμάκαρες Δαναοί,

καὶ

ἀσπασίη τρίλλιστος,

⟨καὶ⟩

τριχθά τε καὶ τετραχθά.

Ἴσως δ' ἄν τις καὶ ἀπὸ τῆς ὥρας τεκμήραιτο, ὅτι ὑπαινίττεταί πως τὸ ἀληθές · μᾶλλον γὰρ ⟨ἂν⟩ ἐφαρμόττοι τῷ δὶς γενέσθαι τὴν παλίρροιαν κατὰ τὸν συνάμφω χρόνον, τὸν ἐξ ἡμέρας καὶ νυκτός, ἢ τῷ τρίς, τοσοῦτον χρόνον μεῖναι τὰ ναυάγια ὑποβρύχια, ὀψὲ δὲ ἀναβληθῆναι ποθοῦντι καὶ συνεχῶς προσισχομένῳ τοῖς κλάδοις ·

νωλεμέως δ' ἐχόμην, ὄφρ' ἐξεμέσειεν ὀπίσσω
ἱστὸν καὶ τρόπιν αὖτις, ἐελδομένῳ δέ μοι ἦλθεν
ὄψ' · ἦμος τ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἰζηῶν,
καὶ τότε δή μοι δοῦρα Χαρύβδιος ἐξεφαάνθη.

---

1 σ' Aldina : σε A ω' ‖ 2 ἀναρροιβδήσει a s[pc] : ἀναροιβ- A ω' s[ac] ‖ 14 τρίλλιστος a B² : τρίλιστος A ω' [-λησ- C s] B ‖ 15 καὶ add. a B² Aldina ‖ 17 ὥρας B² Casaubon : χώρας A ω' B ‖ 18 ἂν add. Kramer ‖ 21 ἀναβληθῆναι A ω' : ἀνακληθ- C ‖ 22 προσισχομένῳ a Coray : προισχ- A ω' ‖ 24 αὖτις ω' : αὐτῆς A.

Dans tout ce passage, Homère insiste sur l'ampleur du temps écoulé, et spécialement en prolongeant la soirée, car il ne dit pas simplement « quand le juge se lève », mais « ayant entre plaideurs réglé maintes querelles », ce qui implique une plus grande durée. Au reste, le Poète aurait proposé un moyen bien peu plausible d'échapper au naufrage si, avant même d'avoir été emmené un peu loin, le naufragé devait retomber tout aussitôt dans le courant de sens inverse.

37. Apollodore[1], qui se fait l'avocat d'Ératosthène[2], critique Callimaque[3] de ce que, malgré sa qualité de grammairien et contrairement à l'idée fondamentale d'Homère et à son intention de transporter en plein océan le théâtre du périple, il nomme Gaudos et Corcyre[4]. Si le périple n'a eu lieu nulle part, tout étant de la fabrication d'Homère, alors la critique est juste ; si par contre il a eu lieu, mais dans d'autres endroits, il faut s'empresser de dire dans quels endroits, pour corriger l'ignorance. Or du moment qu'il paraît invraisemblable que tout soit fabrication pure, comme nous l'avons montré, et comme on ne peut guère indiquer d'endroits plus probables, mieux vaut décharger Callimaque de cette accusation.

Jason et Homère.

38. Et Démétrios de Scepsis[5] n'a pas raison non plus ; c'est d'ailleurs lui qui porte la responsabilité de quelques-unes des erreurs d'Apollodore[6]. Car réfutant avec trop d'ardeur la thèse de Néanthès de Cyzique[7] d'après laquelle les Argonautes, en route vers le Phase (navigation qui est admise par Homère et l'ensemble des auteurs)[8], édifièrent le temple dédié à la déesse-mère du mont Ida, aux environs de Cyzique, il commence par dire qu'Homère ignorait tout de l'expédition de Jason vers le Phase. Cette théorie est en désaccord non seulement avec les paroles d'Homère, mais même

1. *F. Gr. Hist.*, 244 F 157 d (11-16).
2. Ératosthène, I A 3 (11-16).
3. Callimaque, *Ætia*, I fr. 13 Pfeiffer.
4-8. *Notes complémentaires*, p. 203.

Πάντα γὰρ ταῦτα χρόνου τινὸς ἔμφασιν ἀξιολόγου δίδωσι, καὶ μάλιστα τὸ τὴν ἑσπέραν ἐπιτεῖναι, [καὶ] μὴ κοινῶς εἰπόντα, ἡνίκα ὁ δικαστὴς ἀνίσταται, ἀλλ' ἡνίκα κρίνων νείκεα πολλά, ὥστε βραδῦναι πλέον τι. Καὶ ἄλλως δὲ οὐ πιθανὴν ἂν ὑπέτεινε τῷ ναυαγίῳ τὴν ἀπαλλαγήν, εἰ, πρὶν ἀποσπασθῆναι πολύ, [καὶ] αὐτίκα εἰς τοὐπίσω παλίρρους μετέπιπτεν.

37. Ἀπολλόδωρος δὲ ἐπιτιμᾷ Καλλιμάχῳ, συνηγορῶν τοῖς περὶ τὸν Ἐρατοσθένη, διότι, καίπερ γραμματικὸς ὤν, παρὰ τὴν Ὁμηρικὴν ὑπόθεσιν καὶ τὸν ἐξωκεανισμὸν τῶν τόπων, περὶ οὓς τὴν πλάνην φράζει, Γαῦδον καὶ Κόρκυραν ὀνομάζει. Ἀλλ' εἰ μὲν μηδαμοῦ γέγονεν ἡ πλάνη, ἀλλ' ὅλον πλάσμα ἐστὶν Ὁμήρου τοῦτο, ὀρθὴ ἡ ἐπιτίμησις· ἤ, εἰ γέγονε μέν, περὶ ἄλλους δὲ τόπους, δεῖ λέγειν εὐθὺς καὶ περὶ τίνας, ἐπανορθούμενον ἅμα τὴν ἄγνοιαν. Μήτε δὲ ὅλου πλάσματος εἶναι πιθανῶς λεγομένου, καθάπερ ἐπεδείκνυμεν, μήτ' ἄλλων τόπων κατὰ πίστιν μείζω δεικνυμένων, ἀπολύοιτ' ἂν τῆς αἰτίας ὁ Καλλίμαχος.

38. Οὐδ' ὁ Σκήψιος δὲ Δημή|τριος εὖ, ἀλλὰ καὶ τῷ Ἀπολλοδώρῳ τῶν ἁμαρτιῶν ἐνίων αἴτιος ἐκεῖνος κατέστη. Πρὸς γὰρ Νεάνθη τὸν Κυζικηνὸν φιλοτιμοτέρως ἀντιλέγων, εἰπόντα ὅτι οἱ Ἀργοναῦται πλέοντες εἰς Φᾶσιν τὸν ὑφ' Ὁμήρου καὶ τῶν ἄλλων ὁμολογούμενον πλοῦν, ἱδρύσαντο τὰ τῆς Ἰδαίας μητρὸς ἱερὰ περὶ Κύζικον, ἀρχήν φησι μηδ' εἰδέναι τὴν εἰς Φᾶσιν ἀποδημίαν τοῦ Ἰάσονος Ὅμηρον. Τοῦτο δ' οὐ μόνον τοῖς ὑφ' Ὁμήρου

---

2 τὸ — μὴ om. W ‖ καὶ del. Coray ‖ 5 ἀπαλλαγήν Coray : ὑπαλλαγήν A ω' ‖ 6 καὶ del. Coray ‖ 11 οὓς Heyne Coray : οὗ A ω' οὐ v ὃν B a ὧν B[2] ‖ Γαῦδον Casaubon : Καῦνον A ω' ‖ Κόρκυραν A B : Κόρκυραν (sic) [ον supra αν] C s Κορκύρχνον W v Κέρκυραν a B[2] ‖ 14 δεῖ om. W ‖ 17 ἐπεδείκνυμεν a Coray : ἐπιδείκ- A ω' ‖ 23 τὸν A C[pc] s : τῶν ω' C[ac] ‖ 26 φησι a Aldina : φασι A ω'.

avec les siennes propres ; car il soutient que si Achille, qui avait ravagé Lesbos et d'autres contrées, n'avait pas touché à Lemnos ni aux îles du voisinage, c'était à cause de sa parenté avec Jason et avec le fils de celui-ci Eunéos qui régnait alors sur l'île. Comment donc le Poète aurait-il su d'une part qu'Achille et Jason étaient parents, ou compatriotes, ou voisins, ou liés entre eux d'une manière ou de l'autre (ce qui ne pouvait provenir que du fait qu'ils étaient tous les deux Thessaliens, l'un de Iolcos, l'autre de la Phtiotide achéenne), et ignoré d'autre part la raison pour laquelle Jason qui était Thessalien et habitant d'Iolcos n'avait laissé aucune descendance dans sa patrie mais avait installé son fils sur le trône de Lemnos[1]? Et comment, connaissant Pélias et les filles de Pélias, et la plus noble d'entre elles, et le fils qu'elle eut,

Eumélos que d'Admète conçut une femme divine,
Alceste, fille de Pélias, la plus belle de toutes[2],

n'aurait-il jamais entendu parler des aventures de Jason, de la nef Argo et des Argonautes qui étaient de notoriété publique, et aurait-il forgé de toutes pièces, en plein océan, une navigation conduisant chez Æétès, sans prendre aucun appui sur la vérité historique?

39. Car de l'avis général, la navigation originelle vers le Phase, sur l'ordre de Pélias, a quelque chose de plausible, ainsi que le retour, et la soumission au passage de nombreuses îles, et aussi, par Zeus, le périple lointain, semblable à celui d'Ulysse ou de Ménélas, que l'on se fie aux signes qu'on en montre ou à ce qu'on en croit encore aujourd'hui, ou même à la parole d'Homère[3].

1. *Note complémentaire*, p. 203.
2. *Iliade*, II, 714-715.
3. Cf. I, 2, 10, avec Polybe comme source.

λεγομένοις μάχεται, ἀλλὰ καὶ τοῖς ὑπ' αὐτοῦ· φησὶ γὰρ τὸν Ἀχιλλέα Λέσβον μὲν πορθῆσαι καὶ ἄλλα χωρία, Λήμνου δ' ἀποσχέσθαι καὶ τῶν πλησίον νήσων διὰ τὴν πρὸς Ἰάσονα καὶ τὸν υἱὸν Εὔνεων συγγένειαν τότε τὴν νῆσον κατέχοντα. Πῶς οὖν ὁ ποιητὴς τοῦτο μὲν ᾔδει, διότι συγγενεῖς ἢ ὁμοεθνεῖς ἢ γείτονες ἢ ὁπωσοῦν οἰκεῖοι ὑπῆρχον ὅ τε Ἀχιλλεὺς καὶ ὁ Ἰάσων (ὅπερ οὐδαμόθεν ἄλλοθεν, ἀλλ' ἐκ τοῦ Θετταλοὺς ἀμφοτέρους εἶναι συνέβαινε, καὶ τὸν μὲν Ἰώλκιον, τὸν δ' ἐκ τῆς Φθιώτιδος Ἀχαιίδος ὑπάρχειν), τοῦτο δ' ἠγνόει, πόθεν ἦλθε τῷ Ἰάσονι, Θετταλῷ καὶ Ἰωλκίῳ ὑπάρχοντι, ἐν μὲν τῇ πατρίδι μηδεμίαν καταλιπεῖν διαδοχήν, Λήμνου δὲ καταστῆσαι κύριον τὸν υἱόν ; Καὶ Πελίαν μὲν ᾔδει καὶ τὰς Πελιάδας καὶ τὴν ἀρίστην αὐτῶν, καὶ τὸν υἱὸν αὐτῆς

Εὔμηλον, τὸν ὑπ' Ἀδμήτῳ τέκε δῖα γυναικῶν
Ἄλκηστις, Πελίαο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστη,

τῶν δὲ περὶ τὸν Ἰάσονα συμβάντων καὶ τὴν Ἀργὼ καὶ τοὺς Ἀργοναύτας, τῶν μὲν ὁμολογουμένων παρὰ πᾶσιν ἀνήκοος ἦν, ἐν δὲ τῷ ὠκεανῷ τὸν παρ' Αἰήτου πλοῦν ἔπλαττεν, ἀρχὴν μηδεμίαν ἐξ ἱστορίας λαβών ;

39. Ὡς μὲν γὰρ ἅπαντες λέγουσιν, ὅ τε ἐξ ἀρχῆς πλοῦς ὁ ἐπὶ Φᾶσιν ἔχει πιθανόν τι, τοῦ Πελίου στείλαντος, καὶ ἡ ἐπάνοδος καὶ ἡ ἐν τῷ παράπλῳ νήσων ὅση⟨δὴ⟩ ἐπικράτεια καὶ νὴ Δία ⟨ἡ⟩ ἐπὶ πλέον γενηθεῖσα πλάνη, καθάπερ καὶ τῷ Ὀδυσσεῖ καὶ τῷ Μενελάῳ, ἐκ τῶν ἔτι νῦν δεικνυμένων καὶ πεπιστευμένων, καὶ ἐκ τῆς Ὁμήρου

---

1 ὑπ' αὐτοῦ Kramer : ὑφ' αὐτοῦ (sic) A ω' ‖ 4 Εὔνεων Xylander : Εὔναιον A ω' [-νεον v s] -νηον a ‖ 11 Ἰωλκίῳ A C s : Ἰολκίῳ W v B ‖ 16 Πελίαο s B : Πελί <..> A Πελίω C W v ‖ 21 ὅ τε Coray : ὅτι A ω' ‖ 22 πλοῦς ὁ Kallenberg Jones : ὁ πλοῦς A ω' ‖ 22-23 Φᾶσιν — παράπλῳ om. C ‖ 23 ὁσηδὴ Kramer : ὅσ<...> A ὅση ω' ‖ 24 ἡ add. Aldina ‖ 26 καὶ[2] Coray : ὅτι A ω'.

En effet Aea est une ville qu'on montre encore près du Phase ; Aeétès est considéré comme un ancien roi de Colchide (ce nom est encore en usage dans le pays) ; Médée la magicienne est un personnage historique ; et la richesse du pays en or, en argent, en fer, fournit à l'expédition un motif suffisant[1], celui-là même sans doute qui avait déterminé Phrixos à tenter le premier le voyage. Il existe d'ailleurs des monuments commémoratifs de l'une et de l'autre expédition, le sanctuaire de Phrixos aux confins de la Colchide et de l'Ibérie, les temples de Jason que l'on montre en plusieurs endroits, en Arménie, en Médie, et dans les contrées voisines[2] ; en particulier du côté de Sinope et sur le littoral proche, vers la Propontide et l'Hellespont, jusqu'à Lemnos, il reste, dit-on[3], de nombreuses traces des expéditions de Jason et de Phrixos. Jason, et les Colques lancés à sa poursuite, ont laissé des vestiges de leur voyage jusqu'en Crète, en Italie, et dans l'Adriatique : Callimaque en indique quelques-uns, par exemple

> Aeglétès et Anaphé, voisine de la laconienne Théra,

ajoutant

> Je vais dire comment les héros, de chez Æétès de Cyta,
> Firent voile vers l'antique Hæmonie[4] ;

ou encore, à propos des Colques,

> Ils arrêtèrent leurs rames sur la mer d'Illyrie,
> Près du tombeau de la blonde Harmonie,
> Fondèrent un bourg, nommé Terre d'exil par un Grec

1. Strabon, qui connaît la légende des Argonautes par Apollodore, sans doute relayé ici par Posidonius, reproduit une interprétation économique de l'expédition, bien dans le style d'Évhémère.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 204.

4. Callimaque, *Ætia* I fr. 7, v. 23 et v. 25-26. Pfeiffer. Haemonie est le nom ancien de la Thessalie.

φωνῆς. Ἥ τε γὰρ Αἶα δείκνυται περὶ Φᾶσιν πόλις· καὶ ὁ Αἰήτης πεπίστευται βασιλεῦσαι τῆς Κολχίδος, καὶ ἔστι τοῖς ἐκεῖ τοῦτ' ἐπιχώριον τοὔνομα· ἥ τε Μήδεια φαρμακὶς ἱστορεῖται, καὶ ὁ πλοῦτος τῆς ἐκεῖ χώρας ἐκ τῶν χρυσείων καὶ ἀργυρείων καὶ σιδηρείων καὶ δικαίαν τινὰ ὑπαγορεύει πρόφασιν τῆς στρατείας, καθ' ἣν καὶ Φρίξος πρότερον ἔστειλε τὸν πλοῦν τοῦτον. Καὶ ἔστιν ὑπομνήματα τῆς ἀμφοῖν στρατείας, τό τε Φρίξειον τὸ ἐν τοῖς μεθορίοις τῆς τε Κολχίδος καὶ τῆς Ἰβηρίας, καὶ τὰ Ἰασόνεια, ⟨ἃ⟩ πολλαχοῦ καὶ τῆς Ἀρμενίας καὶ τῆς Μηδίας καὶ τῶν πλησιοχώρων αὐταῖς τόπων δείκνυται· | καὶ μὴν καὶ περὶ Σινώπην καὶ τὴν ταύτης παραλίαν καὶ τὴν Προποντίδα καὶ τὸν Ἑλλήσποντον μέχρι τῶν κατὰ τὴν Λῆμνον τόπων λέγεται πολλὰ τεκμήρια τῆς τε Ἰάσονος στρατείας καὶ τῆς Φρίξου. Τῆς δ' Ἰάσονος καὶ τῶν ἐπιδιωξάντων Κόλχων καὶ μέχρι τῆς Κρήτης καὶ τῆς Ἰταλίας καὶ τοῦ Ἀδρίου, ὧν ἔνια καὶ ὁ Καλλίμαχος ἐπισημαίνεται, τοτὲ μὲν

Αἰγλήτην Ἀνάφην τε Λακωνίδι γείτονα Θήρῃ,

λέγων

Ἄρχμενος, ὡς ἥρωες ἀπ' Αἰήταο Κυταίου,
αὖτις ἐς ἀρχαίην ἔπλεον Αἱμονίην·

τοτὲ δὲ περὶ τῶν Κόλχων,

οἱ μὲν ἐπ' Ἰλλυρικοῖο πόρου σχάσσαντες ἐρετμὰ
λᾶα πάρα ξανθῆς Ἁρμονίης ὄφιος
ἄστυρον ἐκτίσσαντο, τό κεν Φυγάδων τις ἐνίσποι

TEST. : Eust. *Hom.* 1614, 4 (1).

1 γὰρ A : om. ω' ‖ Αἶα Eust. a B² Aldina : Αἰαῖα A ω' ‖ 5 ἀργυρείων A B² : -ρίων ω' B ‖ 9 ἃ add. Coray ‖ 10 Μηδίας a v Coray : -δείας A ω' ‖ 19 Ἄργμενος C v : Ἀρχόμενος A W s B ‖ 20 αὖτις A C s : αὖτι W v B ‖ Αἱμονίην C : Ἁρμονίην A B Ἑμονίην W v s ‖ 21 τοτὲ B² : τὸ A ω' ‖ περὶ A C B² : παρὰ W v s B ‖ 22 Ἰλλυρικοῖο A ω' : -ριέω a ‖ σχάσσαντες Kramer : σχάσαντες A ω' ‖ 24 κεν Coray : μὲν A ω'.

Mais dans leur langage Pola[1].

Selon certains auteurs[2], Jason et ses compagnons auraient remonté l'Istros sur une bonne longueur, peut-être même jusqu'à l'Adriatique : les uns parlent ainsi en parfaite ignorance des lieux, les autres prétendent qu'un fleuve Istros, prenant sa source dans le grand Istros, se jette dans l'Adriatique, supposition qui n'a rien d'absurde ni d'invraisemblable.

40. Ainsi donc le Poète, utilisant les faits comme points de départ, reste fidèle à l'information reçue, mais ajoute l'élément fabuleux, conformément à l'habitude générale et à la sienne propre. Il reste fidèle à l'histoire quand il nomme Æétès, qu'il parle de Jason et d'Argo, que, à l'imitation d'Æa, il forge Æaé , qu'il installe Eunéos à Lemnos, qu'il rend cette île chère au cœur d'Achille, et que, à l'imitation de Médée, il crée Circé la magicienne,

La propre sœur du sanguinaire Æétès[3].

Il ajoute comme élément fabuleux le transport en plein océan, au cours du périple qui suit l'expédition. Une fois admis cela, l'expression

Argo, de tous connue[4],

prend tout son sens, car l'expédition emmena le navire dans des endroits célèbres et peuplés. En revanche, s'il en est comme le soutient l'homme de Scepsis[5], sur la foi de Mimnerme (celui-ci, après avoir placé la demeure d'Æétès dans l'océan extérieur, du côté du levant, prétend que Jason fut envoyé là-bas par Pélias, pour en ramener la toison), le récit de cette expédition lointaine, en quête de la toison, dans des pays inconnus

1. Callimaque, *Ætia* I fr. 11, v. 3-6 Pfeiffer. Voir aussi *Note complémentaire*, p. 204.
2. *Note complémentaire*, p. 204.
3. *Odyssée*, X, 137. Cf. I, 2, 10 ; raisonnement de Polybe.
4. *Odyssée*, XII, 70.
5. Démétrios, fr. 50 Gaede.

Γραικός, ἀτὰρ κείνων γλῶσσ' ὀνόμηνε Πόλας.

Τινὲς δὲ καὶ τὸν Ἴστρον ἀναπλεῦσαί φασι μέχρι πολλοῦ τοὺς περὶ τὸν Ἰάσονα, οἱ δὲ καὶ μέχρι τοῦ Ἀδρίου · οἱ μὲν κατὰ ἄγνοιαν τῶν τόπων, οἱ δὲ καὶ ποταμὸν Ἴστρον ἐκ τοῦ μεγάλου Ἴστρου τὴν ἀρχὴν ἔχοντα ἐκβάλλειν εἰς τὸν Ἀδρίαν φασί · τὰ δὲ οὐκ ἀπιθάνως οὐδ' ἀπίστως λέγοντες.

40. Τοιαύταις δή τισιν ἀφορμαῖς ὁ ποιητὴς χρησάμενος τὰ μὲν ὁμολογεῖ τοῖς ἱστορουμένοις, προσμυθεύει δὲ τούτοις, ἔθος τι φυλάττων καὶ κοινὸν καὶ ἴδιον. Ὁμολογεῖ μέν, ὅταν Αἰήτην ὀνομάζῃ, καὶ τὸν Ἰάσονα καὶ τὴν Ἀργὼ λέγῃ, καὶ παρὰ ⟨τὴν Αἶαν⟩ τὴν Αἰαίην πλάττῃ, καὶ τὸν Εὔνεων ἐν Λήμνῳ καθιδρύῃ, καὶ ποιῇ τῷ Ἀχιλλεῖ φίλην τὴν νῆσον, καὶ παρὰ τὴν Μήδειαν τὴν Κίρκην φαρμακίδα ποιῇ,

αὐτοκασιγνήτην ὀλοόφρονος Αἰήταο.

Προσμυθοποιεῖ δὲ τὸν ἐξωκεανισμὸν τὸν κατὰ τὴν πλάνην συμβάντα τὴν ἀπ' ἐκείνου τοῦ πλοῦ. Ἐπεὶ κἀκεῖνο, ὑποκειμένων μὲν τούτων, εὖ λέγεται,

Ἀργὼ πασιμέλουσα,

ὡς ἐν γνωρίμοις τόποις καὶ εὐανδροῦσι τῆς ναυστολίας γενομένης. Εἰ δ', ὥσπερ ὁ Σκήψιός φησι παραλαβὼν μάρτυρα Μίμνερμον, ὃς ἐν τῷ ὠκεανῷ ποιήσας τὴν οἴκησιν τοῦ Αἰήτου πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς ἐκτὸς πεμφθῆναί φησιν ὑπὸ τοῦ Πελίου τὸν Ἰάσονα καὶ κομίσαι τὸ δέρος, οὔτ' ἂν ἡ ἐπὶ τὸ δέρος ἐκεῖσε πομπὴ πιθανῶς λέγοιτο εἰς ἀγνῶτας

TEST. : Eust. *Dion.* [1]268, 34 (4-6) ; *Hom.* [2]1614, 5 (11) ; [3]1651, 28 (11).

---

10 ὀνομάζῃ A C s : -ζει W v B ‖ 11 λέγῃ A : -γει ω' ‖ τὴν Αἶαν suppl. Eust.[2-3] Meineke ‖ πλάττῃ Coray : -ττει A ω' ‖ 12 Εὔνεων Xylander : Εὔνηον A ω' B Εὔναιον B[2] ‖ 18 ὑποκειμένων A C B[2] : -μένην W v s B ‖ 19 πασιμέλουσα A : -μέδουσα ω'.

et sans éclat, aurait été dénué de vraisemblance ; de plus une navigation à travers des déserts, des solitudes et des régions qui nous sont tellement étrangères n'aurait été ni célèbre ni de tous connue. Voici les vers de Mimnerme :

Jamais Jason n'aurait ramené la toison,
Depuis Æa, par une route douloureuse,
Pour Pélias dont la morgue exigeait cet exploit,
Jamais ils n'auraient vu l'Océan et ses flots ;

et plus loin,

La ville d'Æétès, où le Soleil rapide
Repose ses rayons sur une couche d'or
Aux bords de l'Océan, où s'en alla Jason[1].

3

[*La critique des prédécesseurs: Ératosthène et les recherches géologiques*]

1. Un autre tort d'Ératosthène[2], c'est qu'il cite longuement des auteurs qu'il ne vaut pas la peine de mentionner, soit qu'il les critique, soit que, se fiant à eux, il invoque leur témoignage, Damastès par exemple et d'autres écrivains du même genre. En effet, s'il leur arrive de dire vrai, il est inutile d'invoquer leur témoignage pour l'occasion, et ce n'est pas une raison pour se fier à eux ; c'est seulement avec des auteurs estimables qu'il faut procéder ainsi, avec des auteurs qui la plupart du temps disent juste, qui souvent aussi s'abstiennent de parler ou traitent la question insuffisamment, sans rien dire de faux. Invoquer le témoignage de Damastès, c'est tout comme citer en témoin l'homme de Bergé, ou Évhémère le Messénien[3], et tous les auteurs dont Ératosthène est le premier à flétrir les radotages. Voici par exemple l'une de ces sornettes qu'il nous rapporte :

1. Mimnerme, fr. 11 Diehl³, v. 1 à 7.
2. Ératosthène, I B 6 (p. 141,7 - 142, 8).
3. *Note complémentaire*, p. 205.

καὶ ἀφανεῖς τόπους, οὔθ' ὁ δι' ἐρήμων καὶ ἀοίκων ⟨καὶ⟩ καθ' ἡμᾶς τοσοῦτον ἐκτετοπισμένων πλοῦς οὔτ' ἔνδοξος οὔτε πασιμέλων. | ⟨Μίμνερμος δὲ λέγει·⟩

οὐδέ κοτ' ἂν μέγα κῶας ἀνήγαγεν αὐτὸς Ἰήσων
ἐξ Αἴης, τελέσας ἀλγινόεσσαν ὁδόν,
ὑβριστῇ Πελίῃ τελέων χαλεπῆρες ἄεθλον,
οὐδ' ἂν ἐπ' Ὠκεανοῦ καλὸν ἵκοντο ῥόον·

καὶ ὑποβάς,

Αἰήταο πόλιν, τόθι τ' ὠκέος Ἠελίοιο
ἀκτῖνες χρυσέῳ κείαται ἐν θαλάμῳ
Ὠκεανοῦ παρὰ χείλεσ', ἵν' ᾤχετο θεῖος Ἰήσων.

3

1. Οὐδὲ τοῦτ' εὖ Ἐρατοσθένης, ὅτι ἀνδρῶν οὐκ ἀξίων μνήμης ἐπὶ πλέον μέμνηται, τὰ μὲν ἐλέγχων, τὰ δὲ πιστεύων καὶ μάρτυσι χρώμενος αὐτοῖς, οἷον Δαμάστῃ καὶ τοιούτοις ἄλλοις. Καὶ γὰρ εἴ τι λέγουσιν ἀληθές, οὐ μάρτυσί γε ἐκείνοις χρηστέον περὶ αὐτοῦ, οὐδὲ πιστευτέον διὰ τοῦτο· ἀλλ' ἐπὶ τῶν ἀξιολόγων ἀνδρῶν μόνων τῷ τοιούτῳ τρόπῳ χρηστέον, οἳ πολλὰ μὲν εἰρήκασιν εὖ, πολλὰ δὲ καὶ παραλελοίπασιν ἢ οὐχ ἱκανῶς ἐξεῖπον, οὐδὲν δ' ἐψευσμένως. Ὁ δὲ Δαμάστῃ χρώμενος μάρτυρι οὐδὲν διαφέρει τοῦ καλοῦντος μάρτυρα τὸν Βεργαῖον ἢ τὸν Μεσσήνιον Εὐήμερον καὶ τοὺς ἄλλους, οὓς αὐτὸς εἴρηκε διαβάλλων τὴν φλυαρίαν. Καὶ τούτου δ' ἕνα τῶν λήρων αὐτὸς λέγει,

1 καὶ suppl. a Aldina || 3 Μίμνερμος δὲ λέγει add. Aujac || 4 οὐδέ κοτ' ἂν μέγα Kramer : οὐδ' ὁκόταν μετὰ A ω' || 5 ἀλγινόεσσαν A C : ἀλγειν- W v s B || 11 χείλεσ' ἵν' Aldina : χείλεσιν A ω' || 19-20 οὐδὲν δ' ἐψευσμένως Coray : οὐδὲ διεψευσμένως A ω' [-μένῳ v] || 20 ὁ δὲ A ω' : οὐδὲ C || 23 τούτου Casaubon : τούτων A ω' τοῦτον C s || τῶν λήρων s Aldina : τὸν λῆρον A ω'.

Damastès[1] suppose que le golfe d'Arabie est un lac, et il prétend que Diotimos, fils de Strombichos, à la tête d'une ambassade athénienne, remonta le Cydnos depuis la Cilicie et aboutit au Choaspe qui arrose Suse, parvenant dans cette ville au bout de quarante jours ; c'est Diotime en personne qui le lui aurait raconté. Et de se demander, tout étonné, s'il était possible que le Cydnos coupe le Tigre et l'Euphrate pour se jeter ensuite dans le Choaspe[2].

2. Ce n'est pas là tout ce qu'on peut reprocher à Ératosthène : il commence par assurer que l'on est encore de son temps en plein inconnu pour nombre de détails de géographie régionale, et puis, après nous avoir invité à ne pas prêter foi facilement à n'importe qui et avoir exposé tout au long les raisons qui nous empêchent de croire à ce que l'on dit par exemple du Pont ou de l'Adriatique, c'est lui-même qui se fie à n'importe qui. Par exemple, il[3] a cru que le golfe d'Issos était le point le plus oriental de notre mer, alors que Dioscurias, au fin fond du Pont, se trouve à environ trois mille stades plus à l'est, et cela, même si l'on s'en remet à lui et que l'on utilise les distances en stades qu'il indique[4]; et quand il discourt sur les régions situées à l'extrême nord de l'Adriatique, il n'y a pas de fable dont il ne fasse état ; de même, pour ce qui se trouve à l'extérieur des Colonnes d'Hercule, il[5] a cru à beaucoup de racontars, nommant l'île de Cerné et autres lieux qu'on ne désigne plus nulle part de nos jours[6] (nous en traiterons plus tard).

De plus, après avoir dit[7] que nos premiers ancêtres naviguaient dans des intentions de piraterie et de commerce, sans aller au large, simplement en suivant

1. *F. Gr. Hist.*, 5 F 8 (p. 141, 23 - 142, 8).
2. *Note complémentaire*, p. 205.
3. Ératosthène, III B 93 (15-19).
4. *Note complémentaire*, p. 205.
5. Ératosthène, II A 9 (12-24).
6. *Note complémentaire*, p. 205.
7. Ératosthène, I, B 8 (p. 142, 25 - 143, 4).

τὸν μὲν Ἀράβιον κόλπον λίμνην ὑπολαμβάνοντος εἶναι, Διότιμον δὲ τὸν Στρομβίχου πρεσβείας Ἀθηναίων ἀφηγούμενον διὰ τοῦ Κύδνου ἀναπλεῦσαι ἐκ τῆς Κιλικίας ἐπὶ τὸν Χοάσπην ποταμόν, ὃς παρὰ τὰ Σοῦσα ῥεῖ, καὶ ἀφικέσθαι τεσσαρακοσταῖον εἰς Σοῦσα· ταῦτα δ' αὐτῷ διηγήσασθαι αὐτὸν τὸν Διότιμον. Εἶτα θαυμάζειν εἰ τὸν Εὐφράτην καὶ τὸν Τίγριν ἦν δυνατὸν διακόψαντα τὸν Κύδνον εἰς τὸν Χοάσπην ἐκβαλεῖν.

2. Οὐ μόνον δὲ ταῦτ' ἄν τις ἐπισημήναιτο, ἀλλ' ὅτι καὶ περὶ τῶν τόπων οὐδὲ καθ' ἑαυτόν πω γνώριμα εἶναί φησι τὰ καθ' ἕκαστα ἀκριβολογούμενα, καὶ κελεύσας ἡμῖν μὴ ῥᾳδίως τοῖς τυχοῦσι πιστεύειν, καὶ τὰς αἰτίας διὰ μακρῶν ἀποδούς, δι' ἃς οὐδὲ πιστευτέον οἷον περὶ τῶν κατὰ τὸν Πόντον καὶ τὸν Ἀδρίαν, αὐτὸς ἐπίστευσε τοῖς τυχοῦσι. Τοιγάρτοι τὸν μὲν Ἰσσικὸν κόλπον ἐπίστευσεν ἑωθινώτατον τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάττης σημεῖον, τοῦ κατὰ Διοσκουριάδα τὴν ἐν τῷ τοῦ Πόντου μυχῷ σχεδόν τι καὶ τρισχιλίοις σταδίοις ἑωθινωτέρου ὄντος καὶ κατ' αὐτὸν ἐκ τοῦ σταδιασμοῦ οὗ φησι· τοῦ τε Ἀδρίου καὶ τὰ ἀρκτικὰ καὶ τὰ ἔσχατα διεξιὼν οὐδενὸς ἀπέχεται μυθώδους· πεπίστευκε δὲ καὶ περὶ τῶν ἔξω στηλῶν Ἡρακλείων πολλοῖς μυθώδεσι, Κέρνην τε νῆσον καὶ ἄλλους τόπους ὀνομάζων | τοὺς μηδαμοῦ νυνὶ δεικνυμένους, περὶ ὧν μνησθησόμεθα καὶ ὕστερον.

Εἰπών τε τοὺς ἀρχαιοτάτους πλεῖν καὶ κατὰ λῃστείαν ἢ ἐμπορίαν, μὴ πελαγίζειν δέ, ἀλλὰ παρὰ γῆν, καθάπερ

TEST. : Eust. *Dion.* 255, 16 (22-23).

4 Χοάσπην W v s B : -πιν A C ‖ 5 τεσσαρακοσταῖον A C B^2 : -κοστέον Wv s B ‖ εἰς Σοῦσα A C s B^2 : εἰσοῦσα W v B ‖ 6 Διότιμον a B^2 : Θεότιμον A ω' ‖ 8 Χοάσπην Coray : -πιν A ω' ‖ 12 μὴ A : om. ω' ‖ 17 καὶ A : om. ω' ‖ 18 κατ' αὐτὸν Coray : καθ' αὐτὸν A ω'.

les côtes, à l'instar de Jason qui, laissant ses vaisseaux, pénétra même en Arménie et en Médie à partir de la Colchide[1], il déclare un peu plus loin que, dans l'antiquité, l'on n'osait pas naviguer sur le Pont-Euxin ni côtoyer la Libye, la Syrie ou la Cilicie. Or s'il désigne par « les anciens » des gens dont nous n'avons pas gardé le souvenir, peu m'importe qu'on dise d'eux si oui ou non ils naviguaient. Mais s'il parle de gens dont nous avons pu garder le souvenir, on peut dire sans hésitation que les anciens paraissent avoir réalisé, sur terre et sur mer, des trajets bien plus considérables que leurs descendants, à en croire la tradition. Il en est ainsi pour Dionysos, Héraclès, Jason en question, et aussi pour les héros dont parle le Poète, Ulysse et Ménélas. Et Thésée et Pirithoos durent vraisemblablement à des expatriations prolongées lors d'expéditions lointaines d'avoir laissé la réputation d'être descendus aux Enfers, et les Dioscures d'être appelés « gardiens de la mer » et « salut des marins »[2]. La puissance sur mer de Minos est sur toutes les lèvres, ainsi que la navigation des Phéniciens qui se sont aventurés bien au delà des Colonnes d'Hercule et ont fondé des villes soit là soit à mi-chemin, sur le littoral de la Libye, peu après les événements de Troie. Et Énée, Anténor, les Hénètes[3], en un mot tous ceux qui, au sortir de la guerre de Troie, ont divagué sur tout le monde habité, est-il juste de ne pas les mettre au nombre des « anciens »? Car les Grecs d'alors aussi bien que les barbares, du fait de la durée de l'expédition, eurent la mauvaise fortune de perdre et leurs biens personnels et ce qu'ils avaient pu gagner au cours de l'expédition ; aussi, après la ruine de Troie, les vainqueurs durent-ils par indigence se convertir à la piraterie, et plus encore, bien sûr, les vaincus qui avaient survécu à la guerre. C'est par eux que, dit-on[4], furent fondées un très grand nombre de

1. Cf. p. 139, n. 2.
2. *Note complémentaire*, p. 206.
3. Cf. I, 3, 21.
4. *Note complémentaire*, p. 206.

τὸν Ἰάσονα, ὅνπερ καὶ μέχρι τῆς Ἀρμενίας καὶ Μηδίας ἐκ τῶν Κόλχων στρατεῦσαι ἀφέντα τὰς ναῦς, ὕστερόν φησι τὸ παλαιὸν οὔτε τὸν Εὔξεινον θαρρεῖν τινα πλεῖν, οὔτε παρὰ Λιβύην καὶ Συρίαν καὶ Κιλικίαν. Εἰ μὲν οὖν τοὺς πάλαι τοὺς πρὸ τῆς ἡμετέρας λέγει μνήμης, οὐδὲν ἐμοὶ μέλει περὶ ἐκείνων λέγειν, οὔτ' εἰ ἔπλεον, οὔτ' εἰ μή. Εἰ δὲ περὶ τῶν μνημονευομένων, οὐκ ἂν ὀκνήσαι τις εἰπεῖν ὡς οἱ παλαιοὶ μακροτέρας ὁδοὺς φανοῦνται καὶ κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν τελέσαντες τῶν ὕστερον, εἰ χρὴ προσέχειν τοῖς λεγομένοις. Οἷον Διόνυσος καὶ Ἡρακλῆς καὶ αὐτὸς ὁ Ἰάσων, ἔτι δ' οἱ ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ λεγόμενοι, Ὀδυσσεὺς καὶ Μενέλαος. Καὶ Θησέα δὲ καὶ Πειρίθουν μακρὰς εἰκός ἐστι στρατείας ὑπομείναντας καταλιπεῖν δόξαν περὶ ἑαυτῶν ὡς εἰς Ἅιδου καταβάντας, τοὺς δὲ Διοσκούρους ἐπιμελητὰς τῆς θαλάσσης λεχθῆναι καὶ σωτῆρας τῶν πλεόντων. Ἥ τε Μίνω θαλαττοκρατία θρυλεῖται καὶ ἡ Φοινίκων ναυτιλία, οἳ καὶ τὰ ἔξω τῶν Ἡρακλείων στηλῶν ἐπῆλθον καὶ πόλεις ἔκτισαν κἀκεῖ καὶ περὶ τὰ μέσα τῆς Λιβύης παραλίας μικρὸν τῶν Τρωικῶν ὕστερον. Αἰνείαν δὲ καὶ Ἀντήνορα καὶ Ἐνετοὺς καὶ ἁπλῶς τοὺς ἐκ τοῦ Τρωικοῦ πολέμου πλανηθέντας εἰς πᾶσαν τὴν οἰκουμένην ἄξιον μὴ τῶν παλαιῶν ἀνθρώπων νομίσαι; Συνέβη γὰρ δὴ τοῖς τότε Ἕλλησιν ὁμοίως καὶ τοῖς βαρβάροις διὰ τὸν τῆς στρατείας χρόνον ἀποβαλεῖν τά τε ἐν οἴκῳ καὶ τῇ στρατείᾳ πορισθέντα· ὥστε μετὰ τὴν τοῦ Ἰλίου καταστροφὴν τούς τε νικήσαντας ἐπὶ λῃστείαν τραπέσθαι διὰ τὰς ἀπορίας, καὶ πολὺ μᾶλλον τοὺς ἡττηθέντας καὶ περιγενομένους ἐκ τοῦ πολέμου. Καὶ δὴ καὶ πόλεις ὑπὸ τούτων πλεῖσται κτισθῆναι λέγονται κατὰ

1 Μηδίας a Xylander : -δείας A ω' ‖ 16-17 θρυλεῖται A : θρυλλεῖται ω' a ‖ 20 Ἐνετοὺς C² B² : Αἰνετοὺς A ω' C B ‖ 27 πολὺ A : πολλῷ ω' ‖ 28 περιγενομένους A ω' : παραγ- C.

villes, en dehors de la Grèce, sur tout le littoral méditerranéen, parfois même à l'intérieur des terres.

Les modifications du sol.

3. Après avoir indiqué l'importance des progrès réalisés dans la connaissance du monde habité après Alexandre ou de son vivant déjà, Ératosthène[1] se lance dans une discussion sur la configuration non pas du monde habité, ce qui eût été mieux à sa place dans ce développement qui lui était consacré, mais de la terre entière. Certes, il est nécessaire d'en faire mention, mais pas hors de saison ! Et donc, après avoir dit que la terre dans son ensemble est de forme sphérique, non pas comme un objet fait au tour[2], mais avec quelques irrégularités, il[3] décrit l'une après l'autre toutes les modifications qui interviennent du fait de l'eau, du feu, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et autres phénomènes du même genre ; mais là non plus il ne respecte pas l'ordre logique. En effet la forme sphérique, pour la terre entière, résulte de la constitution générale de l'ensemble, tandis que de telles modifications ne changent rien au globe terrestre (pris dans de grands ensembles, de si minces détails disparaissent) ; c'est seulement dans le monde habité qu'elles introduisent des différences notoires, et elles résultent de causes diverses suivant les cas.

4. Ce qui, à son avis[4], offre le champ le plus vaste à l'investigation est le problème suivant : comment se fait-il qu'à deux ou trois mille stades de la mer, vers l'intérieur des terres, on constate en beaucoup d'endroits la présence d'une grande quantité de coquillages, d'écailles d'huîtres, de valves, d'eaux saumâtres, comme c'est le cas, dit-il, aux alentours du temple d'Ammon[5] et sur la route qui y mène et qui a quelque trois mille stades de long? Il s'y trouve en effet un énorme dépôt

1. I B 11 (3-8).
2. L'image, reprise par Strabon en II, 5, 5, est traditionnelle. Cf. Hérodote, IV, 36 et Platon, *Timée*, 33 b.
3. Ératosthène, I B 12 (8-12).
4. Ératosthène, I B 13 (p. 144, 20 - 145, 5).
5. *Note complémentaire*, p. 206.

πᾶσαν τὴν ἔξω τῆς Ἑλλάδος παραλίαν, ἔστι δ' ὅπου καὶ τὴν μεσόγαιαν.

3. Εἰπὼν δὲ καὶ αὐτός, ὁπόσον προὔβη τὰ τῆς οἰκουμένης εἰς γνῶσιν τοῖς μετ' Ἀλέξανδρον καὶ κατ' αὐτὸν ἤδη, μεταβέβηκεν ἐπὶ τὸν περὶ τοῦ σχήματος λόγον, οὐχὶ περὶ τοῦ τῆς οἰκουμένης, ὅπερ ἦν οἰκειότερον τῷ περὶ αὐτῆς λόγῳ, ἀλλὰ τοῦ τῆς συμπάσης γῆς. Δεῖ μὲν γὰρ καὶ τούτου μνησθῆναι, μὴ ἀτάκτως δέ. Εἰπὼν οὖν, ὅτι σφαιροειδὴς ἡ σύμπασα, οὐχ ὡς ἐκ τόρνου δέ, | ἀλλ' ἔχει τινὰς ἀνωμαλίας, ἐπιφέρει τὸ πλῆθος τῶν ἐν μέρει μετασχηματισμῶν αὐτῆς, οἳ συμβαίνουσιν ἔκ τε ὕδατος καὶ πυρὸς καὶ σεισμῶν καὶ ἀναφυσημάτων καὶ ἄλλων τοιούτων, οὐδ' ἐνταῦθα τὴν τάξιν φυλάττων. Τὸ μὲν γὰρ σφαιροειδὲς περὶ ὅλην τὴν γῆν ἀπὸ τῆς τοῦ ὅλου ἕξεως συμβαίνει, οἱ δὲ τοιοῦτοι μετασχηματισμοὶ τὴν μὲν ὅλην γῆν οὐδὲν ἐξαλλάττουσιν (ἐν γὰρ τοῖς μεγάλοις ἐναφανίζεται τὰ οὕτω μικρά), τῆς δὲ οἰκουμένης διαθέσεις ἑτέρας καὶ ἑτέρας τινὰς ἀπεργάζονται, καὶ τὰς προσεχεῖς αἰτίας ἄλλας καὶ ἄλλας ἔχουσι.

4. Μάλιστα δέ φησι ζήτησιν παρασχεῖν, πῶς ἐν δισχιλίοις καὶ τρισχιλίοις ἀπὸ θαλάττης σταδίοις κατὰ τὴν μεσόγαιαν ὁρᾶται πολλαχοῦ κόγχων καὶ ὀστρέων καὶ χηραμύδων πλῆθος καὶ λιμνοθάλατται, καθάπερ φησὶ περὶ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἄμμωνος καὶ τὴν ἐπ' αὐτῷ ὁδὸν τρισχιλίων σταδίων οὖσαν. Πολλὴν γὰρ εἶναι χύσιν ὀστρέων, ἅλας τε καὶ νῦν

TEST. : a u. 11 <οἳ συμβαίνου>σιν inc. Π ; *Chrest.* I, 36 (20-25).

---

5 λόγον ω′ : ἤδη λόγον A ‖ 6 τοῦ C : om. A ω′ ‖ 7 δεῖ Casaubon : δ<..> A δεῖν ω′ ‖ 12 τοιούτων A ω′ : τινῶν Π ‖ 14 ἕξεως Π B² : ὄξεως A C s ὄξεος W v B τάξεως a C² ‖ 16 ἐξαλλάττουσιν Π A B : -αλά- ω′ [-ελά- v s] ‖ ἐναφανίζεται A ω′ : -ζονται Π ‖ 21 τὴν om. Π ‖ 23 λιμνοθάλατται Π ω′ : -τταν A ‖ φησὶ Π [φη<..>] B : φασὶ A ω′ ‖ 25 ἅλας Π^pc A C B² : ἄλλας Π^ac W v s B.

d'écailles d'huîtres ; encore aujourd'hui[1] l'on y rencontre d'énormes blocs de sel, et des jets d'eau de mer jaillissent vers le ciel ; on y montre aussi des épaves de navires de haute mer qui, d'après la rumeur publique, auraient été vomies par un gouffre, ainsi que, sur des colonnettes, des dauphins sculptés qui portent la dédicace de théores de Cyrène.

Théorie de Xanthos.

Ératosthène[2] vante alors l'opinion de Straton le Physicien et aussi celle de Xanthos de Lydie. D'après Xanthos[3], il se produisit sous Artaxerxès[4] une grande sécheresse qui eut pour conséquence de tarir fleuves, lacs et puits ; sachant par ailleurs qu'en plusieurs endroits, situés à bonne distance de la mer, on trouvait des pétrifications en forme de coquillages ou de pétoncles, des empreintes de valves et de l'eau saumâtre, notamment en Arménie, en Matiène et en Basse Phrygie, il en tirait la conviction que ces plaines avaient jadis été occupées par la mer.

Théorie de Straton.

Quant à Straton[5], il va nettement plus loin dans la recherche des causes : à son avis, le Pont-Euxin n'avait pas précédemment de goulet à Byzance, mais les fleuves qui s'y jetaient l'avaient forcé à trouver une issue, et l'eau s'était ainsi déversée dans la Propontide et l'Hellespont. Le même processus se serait déroulé dans notre mer : là c'est au chenal des Colonnes d'Hercule que s'est produite la déchirure, une fois la mer remplie par les fleuves ; l'écoulement des eaux a donc découvert ce qui, auparavant, était marécage à fleur d'eau[6]. Il en donne pour cause d'abord que mer

1. *Note complémentaire*, p. 206.
2. I B 14 (6-14).
3 *F. Gr. Hist.*, 765 F 12 (p. 144, 20 - 25 et p. 145, 6-14).
4. Il s'agit d'Artaxerxès Longue main, roi achéménide de Perse (464-424 av. J.-C.).
5. Straton, fr. 91 (p. 144, 20 - 146, 15) Wehrli — Ératosthène, I B 15 (p. 145, 15 - 147, 9).
6. *Note complémentaire*, p. 206.

ἔτι εὑρίσκεσθαι πολλούς, ἀναφυσήματά τε θαλάττης εἰς ὕψος ἀναβάλλειν, πρὸς ᾧ καὶ ναυάγια θαλαττίων πλοίων δείκνυσθαι, ἃ ἔφασαν διὰ τοῦ χάσματος ἐκβεβράσθαι, καὶ ἐπὶ στυλιδίων ἀνακεῖσθαι δελφῖνας ἐπιγραφὴν ἔχοντας Κυρηναίων θεωρῶν.

Ταῦτα δ' εἰπὼν τὴν Στράτωνος ἐπαινεῖ δόξαν τοῦ φυσικοῦ, καὶ ἔτι Ξάνθου τοῦ Λυδοῦ. Τοῦ μὲν Ξάνθου λέγοντος ἐπὶ Ἀρταξέρξου γενέσθαι μέγαν αὐχμόν, ὥστ' ἐκλιπεῖν ποταμοὺς καὶ λίμνας καὶ φρέατα· αὐτόν τε εἰδέναι πολλαχῇ πρόσω ἀπὸ τῆς θαλάττης λίθον τε κογχυλιώδη καὶ τὰ κτενώδεα καὶ χηραμύδων τυπώματα καὶ λιμνοθάλατταν ἐν Ἀρμενίοις καὶ Ματιηνοῖς καὶ ἐν Φρυγίᾳ τῇ κάτω, ὧν ἕνεκα πείθεσθαι τὰ πεδία ποτὲ θάλατταν γενέσθαι.

Τοῦ δὲ Στράτωνος ἔτι μᾶλλον ἁπτομένου τῆς αἰτιολογίας, ὅτι φησὶν οἴεσθαι τὸν Εὔξεινον μὴ ἔχειν πρότερον τὸ κατὰ Βυζάντιον στόμα, τοὺς δὲ ποταμοὺς βιάσασθαι καὶ ἀνοῖξαι τοὺς εἰς αὐτὸν ἐμβάλλοντας, εἶτ' ἐκπεσεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὴν Προποντίδα καὶ τὸν Ἑλλήσποντον. Τὸ δ' αὐτὸ συμβῆναι καὶ περὶ τὴν καθ' ἡμᾶς θάλατταν· καὶ γὰρ ἐνταῦθα τὸν κατὰ Στήλας ἐκραγῆναι πόρον, πληρωθείσης ὑπὸ τῶν ποταμῶν τῆς θαλάττης, κατὰ δὲ τὴν ἔκρυσιν ἀνακαλυφθῆναι τὰ τεναγώδη πρότερον. Φέρει δ' αἰτίαν, πρῶτον μὲν

TEST. : Π (1-17 κα<τὰ Βυ|ζ>άν<τιον, 21 κατ<ὰ Στήλας> ἐκραγῆναι - 23) ; Tzetzes, *Chil.* 8, 606-615 (15, 16-20) ; *Chrest.* I, 36 (16-19).

---

1 πολλούς om. Π ‖ 8 Ἀρταξέρξου A C s : Ἀρταρξ- W v B def. Π ‖ 10 <θα>λάττης Π : -σσης A ω′ ‖ 12 Ματιηνοῖς Coray : Ματτιηνοῖς Π A ω′ ‖ 17-18 τοὺς ποταμοὺς δὲ καὶ σεισμοὺς ῥήξαντας ἐξανοῖξαι αὐτὴν τὴν τοῦ Εὐξείνου μὲν θάλασσαν, ἥνπερ ἔφην, πρὸς στόμα τὸ Βυζάντειον Tzetz. τῷ πλήθει τῶν τοσούτων ποταμίων ὑδάτων τῶν εἰς αὐτὸν ἐμβαλλόντων, τάχα δὲ καὶ σεισμῶν ἐξαισίων γενομένων, διερράγη ἡ κατὰ τὸ Βυζάντιον γῆ *Chrest.*

Extérieure et mer Intérieure ont des lits de niveau différent, ensuite que, de tout temps, et aujourd'hui encore, un banc de sable sous-marin a relié l'Europe à la Libye[1], comme si précédemment mer Extérieure et mer Intérieure n'avaient pas été une seule mer. Il se trouve en fait que le Pont est très peu profond tandis que les mers de Crète, de Sicile et de Sardaigne atteignent à de grandes profondeurs[2]. C'est que les fleuves les plus nombreux et les plus importants se jettent dans la mer au nord et à l'est ; ils remplissent donc de limon cette partie de la mer, tandis que le reste conserve sa profondeur ; cela explique aussi que les eaux du Pont soient les plus douces et s'écoulent dans le sens où le sol s'abaisse. Il est fort possible, ajoute-t-il, que le Pont soit entièrement comblé un jour, si les apports restent aussi considérables ; déjà à l'heure actuelle des haut-fonds occupent toute la partie gauche du Pont, vers Salmydessos et ces régions que les marins appellent « poitrines », aux environs de l'Istros et des déserts scythes[3].

Peut-être donc le temple d'Ammon se trouvait-il précédemment sur le bord de mer ; puis l'écoulement des eaux l'a-t-il aujourd'hui relégué à l'intérieur des terres. Et Straton conjecture que, en bonne logique, l'oracle n'est devenu si célèbre et renommé que parce qu'il se trouvait sur le bord de mer, alors qu'un éloignement de la mer si considérable et si durable rendrait illogiques la renommée et la célébrité dont il jouit de nos jours. Ainsi l'Égypte, dans les temps anciens, aurait été baignée par la mer jusqu'aux marais proches de Péluse et jusqu'au mont Casios et au lac Sirbonis[4]. D'ailleurs maintenant encore en Égypte, il suffit de

1. *Note complémentaire*, p. 207.

2. Les mers de Sardaigne (entre Sardaigne et Italie méridionale), de Sicile (au sud-est de la Sicile) et de Crète (au sud-est de la Crète, cf. II, 5, 19-20) atteignent des profondeurs de 3 800 m pour la mer de Sardaigne, 3 000 m pour les autres. Le Pont descend au maximum à 2 200 m.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 207.

ὅτι τῆς ἔξω θαλάττης καὶ τῆς ἐντὸς τοὔδαφος ἕτερόν ἐστιν, ἔπειθ' ὅτι καὶ νῦν ἔτι ταινία τις ὕφαλος διατέτακεν ἀπὸ τῆς Εὐρώπης ἐπὶ τὴν Λιβύην, | ὡς ἂν ⟨μὴ⟩ μιᾶς οὔσης πρότερον τῆς τ' ἐντὸς καὶ τῆς ἐκτός. Καὶ βραχύτατα μὲν εἶναι τὰ περὶ τὸν Πόντον, τὸ δὲ Κρητικὸν καὶ Σικελικὸν καὶ Σαρδῷον πέλαγος σφόδρα βαθέα. Τῶν γὰρ ποταμῶν πλείστων καὶ μεγίστων ῥεόντων ἀπὸ τῆς ἄρκτου καὶ τῆς ἀνατολῆς, ἐκεῖνα μὲν ἰλύος πληροῦσθαι, τὰ ἄλλα δὲ μένειν βαθέα · διὸ καὶ γλυκυτάτην εἶναι τὴν Ποντικὴν θάλατταν, τάς τ' ἐκρύσεις γίνεσθαι εἰς οὓς ἐγκέκλιται τόπους τὰ ἐδάφη. Δοκεῖν δὲ κἂν χωσθῆναι τὸν Πόντον ὅλον εἰς ὕστερον, ἂν μένωσιν αἱ ἐπιρρύσεις τοιαῦται · καὶ γὰρ νῦν ἤδη τεναγίζειν τὰ ἐν ἀριστερᾷ τοῦ Πόντου, τόν τε Σαλμυδησσὸν καὶ τὰ καλούμενα Στήθη ὑπὸ τῶν ναυτικῶν τὰ περὶ τὸν Ἴστρον καὶ τὴν Σκυθῶν ἐρημίαν.

Τάχα δὴ καὶ τὸ τοῦ Ἄμμωνος ἱερὸν πρότερον ἐπὶ τῆς θαλάττης ὂν ἐκρύσεως γενομένης νῦν ἐν τῇ μεσογαίᾳ κεῖσθαι. Εἰκάζει τε τὸ μαντεῖον εὐλόγως ἐπὶ τοσοῦτον γενέσθαι ἐπιφανές τε καὶ γνώριμον ἐπὶ θαλάττῃ ὄν · τόν τε ἐπὶ πολὺ οὕτως ἐκτοπισμὸν ἀπὸ τῆς θαλάττης οὐκ εὔλογον ποιεῖν τὴν νῦν οὖσαν ἐπιφάνειαν καὶ δόξαν. Τήν τε Αἴγυπτον τὸ παλαιὸν θαλάττῃ κλύζεσθαι μέχρι τῶν ἑλῶν τῶν περὶ τὸ Πηλούσιον, καὶ τὸ Κάσιον ὄρος καὶ τὴν Σιρβωνίδα λίμνην. Ἔτι γοῦν καὶ νῦν κατὰ τὴν Αἴγυπτον

TEST. : Π ; *Chrest.* I, 36 (11-15, 20).

2 ἔτι ταινία A ω' : ἔχει τένεια Π ‖ 3 ἐπὶ A ω' : εἰς Π ‖ μὴ suppl. Casaubon ‖ 4 τ' Π : τε A ω' ‖ καὶ τῆς ἐκτός. Καὶ om. Π ‖ 5 Κρητικὸν A ω' : κριτικὸν Π ‖ 8 ἰλύος Aω' : εἰλύος Π ‖ τὰ ἄλλα δὲ A ω' : καὶ τὰ ἄλλα Π^ac καί τὰ δ' ἄλλα Π^pc ‖ 9 βαθέα A ω' : βαθύ Π ‖ 10 ἐγκέκλιται A ω' : -κλινται Π ‖ 16-17 τῆς θαλάττης A ω' : τῇ θαλάττῃ Π ‖ 17 ὂν Π A C B² : om. W v s B ‖ μεσογαίᾳ Π W v s : -γέᾳ A C B ‖ 18 τοσοῦτον A ω' : -το Π ‖ 21 ποιεῖν Π : ποιεῖ A ω' om. W ‖ 24 Σιρβωνίδα Π A : Σερβ- ω' a.

creuser les sols salins pour trouver des trous naturels à fond de sable, à forme de coquillages, comme si la région avait jadis été couverte par la mer et que tout le pays vers le mont Casios et la région qu'on appelle « Gerrha » ait alors été un marécage à fleur d'eau, touchant au golfe de la mer Érythrée ; quand la mer se retira, elle découvrit ces régions, mais il resta le lac Sirbonis ; une déchirure se produisit ensuite qui le réduisit à l'état de marais. De la même manière les rives du lac Mœris ressemblent plus à celles d'une mer que d'un fleuve.

Critique de Xanthos.

Que parfois à de certaines occasions une bonne partie des continents soit inondée, et puis à nouveau découverte, c'est ce qu'il est facile d'accorder ; comme aussi que tout l'espace de terre actuellement submergé présente des irrégularités aussi importantes, par Zeus, que la partie émergée sur laquelle nous habitons et qui subit toutes les modifications qu'a signalées Ératosthène. Et donc contre le raisonnement de Xanthos on ne peut rien relever d'incongru.

Critique de Straton.

5. En revanche, contre Straton, on peut objecter que, tandis qu'il existe beaucoup de causes réelles, il les néglige et en suggère qui n'ont aucune réalité. La cause première, dit-il[1] en effet, est que mer Intérieure et mer Extérieure n'ont pas un même niveau de sol ni une profondeur identique. Or quand la mer s'élève ou s'abaisse, qu'elle inonde certains lieux et puis s'en retire, la cause n'en est pas que les niveaux du sol sont différents en ccs endroits, les uns plus bas, les autres plus hauts, mais que les mêmes sols tantôt s'élèvent tantôt s'abaissent[2], provoquant soulèvement ou affaissement correspondant de la mer : à chaque soulèvement, il y a des terrains inondés ; à chaque baisse, la mer revient à son état primitif. Si donc il en est comme il le dit, il

1. Straton, fr. 91 (17-20) Wehrli.
2. *Note complémentaire*, p. 207.

τῆς ἁλμυρίδος ὀρυττομένης ὑφάμμους καὶ κογχυλιώδεις εὑρίσκεσθαι τοὺς βόθρους, ὡς ἂν τεθαλαττωμένης τῆς χώρας καὶ τοῦ τόπου παντὸς τοῦ περὶ τὸ Κάσιόν ⟨τε⟩ καὶ τὰ Γέρρα καλούμενα τεναγίζοντος, ὥστε συνάπτειν τῷ τῆς Ἐρυθρᾶς κόλπῳ· ἐνδούσης δὲ τῆς θαλάττης ἀνακαλυφθῆναι, μεῖναι δὲ τὴν Σιρβωνίδα λίμνην, εἶτ' ἐκραγῆναι καὶ ταύτην, ὥστε ἑλώδη γενέσθαι. Ὡς δ' αὔτως καὶ τῆς Μοίριδος λίμνης τοὺς αἰγιαλοὺς θαλάττης μᾶλλον ἢ ποταμοῦ προσεοικέναι.

Τὸ μὲν οὖν ἐπικλύζεσθαί ποτε πολὺ μέρος τῶν ἠπείρων ἐπὶ καιρούς τινας καὶ πάλιν ἀνακαλύπτεσθαι δοίη τις ἄν . ὡς δ' αὔτως καὶ τὸ τοῖς ἐδάφεσιν ἀνώμαλον εἶναι τὴν γῆν ἅπασαν τὴν νῦν ὕφαλον, καθάπερ γε νὴ Δία καὶ τὴν ἔξαλον, ἐν ᾗ οἰκοῦμεν, τοσαύτας γε δεχομένην, ὅσας αὐτὸς Ἐρατοσθένης εἴρηκε μεταβολάς. Ὥστε πρός γε τὸν Ξάνθου λόγον οὐδὲν ἂν ἔχοι τις προσφέρειν ἄτοπον.

5. Πρὸς δὲ τὸν Στράτωνα λέγοιτ' ἄν, ὅτι πολλῶν αἰτίων ὄντων ἀφεὶς ταῦτα τὰ μὴ ὄντα αἰτιᾶται. Πρώτην γὰρ αἰτίαν φησίν, ὅτι τῆς ἐντὸς θαλάττης καὶ τῆς ἐκτὸς οὐ ταὐτὸν τὸ ἔδαφος καὶ ὁ βυθός. | Πρὸς γὰρ τὸ μετεωρίζεσθαι ταύτην καὶ ταπεινοῦσθαι καὶ ἐπικλύζειν τόπους τινὰς καὶ ἀναχωρεῖν ἀπ' αὐτῶν οὐ τοῦτό ἐστιν αἴτιον, ἄλλα καὶ ἄλλα ἐδάφη τὰ μὲν ταπεινότερα εἶναι τὰ δὲ ὑψηλότερα, ἀλλὰ τὸ τὰ αὐτὰ ἐδάφη ποτὲ μὲν μετεωρίζεσθαι, ποτὲ δ' αὖ ταπεινοῦσθαι καὶ συνεξαίρειν ἢ συνενδιδόναι τὸ πέλαγος· ἐξαρθὲν μὲν γὰρ ἐπικλύσαι ἄν, ταπεινωθὲν δὲ ἀναδράμοι ἂν εἰς τὴν ἀρχαίαν κατάστασιν. Εἰ γὰρ οὕτως,

---

TEST. : Π usque ad u. 17 πολ<λῶν>.

---

3 τε Lasserre ex Κάσιον <.>ε καὶ Π || 8 Μοίριδος Π : ἁλμυρίδος A ω' || 14 γε Π : τε A ω' || 15 Ἐρατοσθένης A ω' : ὁ Ἐρ- Π.

faudra qu'à chaque accroissement soudain de la mer corresponde une inondation, par exemple dans le cas du flux de la marée ou de crues fluviales, soit par déplacement de l'eau venant d'ailleurs, soit par augmentation de volume. Or de tels accroissements ne se font pas en bloc, et tout d'un coup ; et les marées non plus ne durent pas si longtemps, et ne sont pas irrégulières ; d'ailleurs elles ne causent aucune inondation ni dans la mer Extérieure ni où que ce soit.

Il reste donc à rendre responsable le sol lui-même, soit celui qui est recouvert par la mer, soit le terrain inondé, mais plutôt le sol sous-marin. En effet ce qui est humide est beaucoup plus mobile et susceptible de modifications beaucoup plus rapides : c'est que l'élément souffle[1] qui est cause de tous les phénomènes de ce genre s'y trouve en plus grande quantité. Mais, comme je l'ai dit, ce qui engendre de tels événements, c'est que les sols eux-mêmes tantôt se soulèvent, tantôt subissent un affaissement ; ce n'est pas du tout que les uns soient élevés, les autres moins. Or Straton[2], considérant que ce qui arrive aux fleuves se produit aussi pour la mer, adopte l'idée que l'eau qui s'écoule descend des hauteurs, sinon il n'aurait pas invoqué le niveau du sol comme cause du courant dans le détroit de Byzance ; il dit en effet que le sol du Pont-Euxin est plus élevé que celui de la Propontide et de la mer qui lui fait suite, et en donne la raison que le limon charrié par les fleuves comble la cuvette et la rend moins profonde, forçant ainsi l'eau à s'écouler à l'extérieur. Il applique le même raisonnement, par transposition, à l'ensemble de notre mer par rapport à la mer Extérieure : pour elle aussi, le sol sous-marin s'élevait par rapport à celui de l'océan Atlantique, car elle est également remplie par bon nombre de fleuves et reçoit des dépôts de limon de

1. *Note complémentaire*, p. 207.
2. Straton, fr. 91 (p. 148, 15 - 149, 1) Wehrli.

δεήσει πλεονασμῷ τῆς θαλάττης αἰφνιδίῳ γενομένῳ τὴν ἐπίκλυσιν συμβαίνειν, καθάπερ ἐν ταῖς πλημμυρίσιν ἢ ταῖς ἀναβάσεσι τῶν ποταμῶν, τοτὲ μὲν ἐπενεχθέντος ἑτέρωθεν, τοτὲ δ' αὐξηθέντος τοῦ ὕδατος. 'Αλλ' οὔθ' αἱ αὐξήσεις ἀθρόαι καὶ αἰφνίδιοι γίνονται, οὔθ' αἱ πλημμυρίδες τοσοῦτον ἐπιμένουσι χρόνον, οὐδ' ἄτακτοί εἰσιν, οὔτε κατὰ τὴν ἑτέραν ἐπικλύζουσι θάλατταν, οὐδ' ὅπου ἔτυχε.

Λοιπὸν οὖν αἰτιᾶσθαι τὸ ἔδαφος ἢ τὸ τῇ θαλάττῃ ὑποκείμενον ἢ τὸ ἐπικλυζόμενον, μᾶλλον δὲ τὸ ὕφαλον. Πολὺ γὰρ εὐκινητότερον καὶ μεταβολὰς θάττους δέξασθαι δυνάμενον τὸ ἔνυγρον· καὶ γὰρ τὸ πνευματικὸν τὸ πάντων τῶν τοιούτων αἴτιον πλέον ἐνταῦθα. 'Αλλ', ὡς ἔφην, τῶν τοιούτων ἀπεργαστικόν ἐστι παθῶν τὸ αὐτὰ τὰ ἐδάφη ποτὲ μὲν ἐξαίρεσθαι ποτὲ δὲ ὑφίζησιν λαμβάνειν, οὐ τὸ τὰ μὲν εἶναι ὑψηλὰ τὰ δὲ ἧττον. Ὁ δὲ τοῦτο λαμβάνει, νομίζων ὅπερ ἐπὶ τῶν ποταμῶν συμβαίνει, τοῦτο καὶ ἐπὶ τῆς θαλάττης ἀπαντᾶν, τὸ ἀπὸ τῶν μετεώρων τόπων εἶναι τὴν ῥύσιν· οὐδὲ γὰρ ἂν τοῦ κατὰ Βυζάντιον ῥοῦ τὸ ἔδαφος ᾐτιᾶτο, λέγων ὑψηλότερον τὸ τοῦ Εὐξείνου ἢ τὸ τῆς Προποντίδος καὶ τοῦ ἑξῆς πελάγους, ἅμα καὶ αἰτίαν προστιθείς· ἀπὸ γὰρ τῆς ἰλύος τῆς ἀπὸ τῶν ποταμῶν καταφερομένης πληροῦσθαι τὸν βυθὸν καὶ βραχὺν γίνεσθαι, διὰ τοῦτο δὲ καὶ ῥεῖν εἰς τὰ ἐκτός. Τὸν δ' αὐτὸν λόγον καὶ ἐπὶ τὴν ἡμετέραν θάλατταν σύμπασαν μεταφέρει πρὸς τὴν ἐκτός, ὡς καὶ ταύτης μετεωρότερον τοὔδαφος ποιούσης τοῦ ὑποκειμένου τῷ 'Ατλαντικῷ πελάγει· καὶ γὰρ αὕτη ἐκ πολλῶν ποταμῶν πληροῦται, καὶ τὴν ὑποστάθμην τῆς

---

5 ἀθρόαι A : αἱ ἀθρόαι ω' ‖ γίνονται a B[2] : δύνανται A ω' B ‖ 7 ἑτέραν A ω' : ἡμετέραν Casaubon ‖ 14 οὐ τὸ Casaubon : οὐ τῷ AC οὕτω W v s B ‖ 17 τῆς om. W ‖ 19 τὸ[1] om. W ‖ 20 ante αἰτίαν hab. τὴν W ‖ 23 δὲ καὶ ῥεῖν AC : ῥεῖν καὶ W v s B ‖ 24 μεταφέρει a : -ρειν A ω' ‖ 26 τοῦ ὑποκειμένου Bréquigny : τὸ ὑποκείμενον A ω'.

manière tout à fait comparable. Il faudrait dans ces conditions que le courant aux Colonnes d'Hercule et à Calpé soit de même sens qu'à Byzance[1] ! Mais laissons ce point, car on pourra toujours prétendre que c'est bien ce qui se passe, mais que le phénomène est contrarié par le mouvement du flux et du reflux et reste inaperçu.

6. Mais il y a une chose que je voudrais savoir : avant même l'ouverture du détroit de Byzance, qu'est-ce qui empêchait le sol du Pont-Euxin, qui était alors plus bas que celui de la Propontide et de la mer qui lui fait suite, d'être exhaussé par les fleuves, que le Pont ait précédemment été une mer ou seulement un lac plus grand que le Méotis ? Si l'on m'accorde ce point, je poserai une question de plus : est-ce que la surface de l'eau dans le Pont et dans la Propontide ne se comportait pas de telle manière que, jusqu'à identité de niveau, les eaux ne cherchaient pas à forcer un écoulement vers l'extérieur, vu l'égalité de résistance et de pression, mais que, lorsque les eaux intérieures se mirent à dépasser les autres, elles ont forcé le passage pour évacuer le trop-plein ? et n'est-ce donc pas là ce qui a provoqué la confluence entre les eaux extérieures et les eaux intérieures qui n'ont plus formé qu'une seule surface, et ce, quelle qu'ait été la nature primitive du Pont, mer ou lac devenu mer par suite du mélange des eaux et de l'effet de domination[2]? Si l'on m'accorde ce point également, l'écoulement actuel existerait tout autant, mais ne serait provoqué ni par un sol plus élevé ni par la pente, comme le voulait Straton.

7. Ce raisonnement peut se transposer pour l'ensemble de notre mer et pour la mer Extérieure, en prenant alors pour cause de l'écoulement vers l'extérieur non plus les sols et leur pente, mais les fleuves. Il n'est pas invraisemblable d'après ces auteurs, même dans le cas où notre mer entière aurait été précédemment un lac, qu'une fois remplie par les fleuves, elle ait débordé et,

1-2. *Notes complémentaires*, p. 208.

ἰλύος δέχεται τὴν ἀνάλογον. Ἐχρῆν οὖν καὶ τὸν εἴσρουν ὅμοιον γίνεσθαι τῷ κατὰ Βυζάντιον τὸν κατὰ Στήλας καὶ τὴν Κάλπην. Ἀλλὰ τοῦτο μὲν ἐῶ· ἐροῦσι γὰρ κἀκεῖ τοῦτο συμβαίνειν, περισπᾶσθαι δὲ ὑπὸ τῶν ἀμπώτεων καὶ τῶν πλημμυρίδων καὶ ἐπικρύπτεσθαι.

6. Ἐκεῖνο δὲ πυνθάνομαι, τί ἐκώλυε, πρὶν ἀνεῳγέναι τὸ στόμα τὸ κατὰ Βυζάντιον, ταπεινότερον ὂν τὸ τοῦ Εὐξείνου ἔδαφος τοῦ τῆς Προποντίδος καὶ τῆς ἑξῆς θαλάττης | πληρωθῆναι ὑπὸ τῶν ποταμῶν, εἴτε θάλατταν οὖσαν καὶ πρότερον εἴτε λίμνην μείζω τῆς Μαιώτιδος ; Εἰ γὰρ τοῦτο συγχωροῖτο, προσερήσομαι καὶ τοῦτο · ἆρά γε ἡ ἐπιφάνεια τοῦ ὕδατος ἐκείνου καὶ τοῦ τῆς Προποντίδος οὐχ οὕτως εἶχεν, ὥστε, μέχρι μὲν ἡ αὐτὴ ἦν, μὴ βιάζεσθαι πρὸς ἔκρυσιν διὰ τὴν ἐξ ἴσης ἀντέρεισιν καὶ θλῖψιν, ἐπειδὴ δὲ ὑπερεπόλασεν ἡ ἐντός, βιάσασθαι καὶ ἀπερᾶσαι τὸ πλεονάζον · ἐκ δὲ τούτου γίγνεσθαι σύρρουν τὸ ἔξω πέλαγος τῷ ἐντός, καὶ τὴν αὐτὴν ἐπιφάνειαν ἐκείνῳ λαβεῖν, εἴτε θαλαττίῳ εἴτε λιμναίῳ μὲν πρότερον ὄντι, θαλαττίῳ δὲ ὕστερον διὰ τὴν μίξιν καὶ τὴν ἐπικράτειαν ; Εἰ γὰρ καὶ τοῦτο δώσουσιν, ἡ μὲν ἔκρυσις οὐκ ἂν κωλύοιτο ἡ νῦν, οὐκ ἀπὸ ὑπερτέρου δὲ ἐδάφους οὐδὲ ἐπικλινοῦς, ὅπερ ἠξίου Στράτων.

7. Ταῦτα δὲ μεταφέρειν καὶ ἐπὶ τὴν ὅλην τὴν καθ' ἡμᾶς θάλατταν καὶ τὴν ἐκτός, μὴ ἐν τοῖς ἐδάφεσι καὶ ταῖς ἐπικλίσεσιν αὐτῶν τὴν αἰτίαν τοῦ ἔκρου τιθεμένους, ἀλλ' ἐν τοῖς ποταμοῖς. Ἐπεὶ οὐκ ἀπίθανον κατ' αὐτούς, οὐδ' εἰ τὴν ὅλην θάλατταν τὴν ἡμετέραν λίμνην πρότερον εἶναι συνέβαινε, πληρουμένην ὑπὸ τῶν ποταμῶν, ἐπιπολάσασαν

---

3 Κάλπην ω' a : -πιν A ‖ 7 τὸ[2] om. W ‖ 8 ἔδαφος A ω' : ἐδάφους W ‖ 21 δὲ A C : καὶ W v s B ‖ 25 ἐπικλίσεσιν Coray : ἐπικλ<.>σεσιν A -κλύσεσιν ω'.

se frayant un passage à travers les gorges de la région des Colonnes d'Hercule, elle se soit déversée à l'extérieur à la manière d'une cataracte ; qu'ensuite la mer Extérieure, gonflée par ces apports continuels, ait fini avec le temps par devenir confluente avec la nôtre, et de même surface ; qu'enfin le lac soit ainsi devenu mer par l'effet de domination.

Pourtant ce n'est pas du tout conforme aux lois de la physique d'imaginer la mer d'après les fleuves : pour ceux-ci, les eaux sont entraînées dans le sens de la pente ; la mer n'a pas de pente. Les détroits sont parcourus par des courants qui obéissent à de tout autres lois et ne sont pas provoqués par l'apport de limon dont les fleuves alluvionneraient le fond des mers.

Les lois de l'alluvionnement.

L'atterrissement se fait toujours vers l'embouchure même des fleuves, témoins aux environs de l'Istros ce qu'on appelle les « poitrines » et les déserts scythes, et Salmydessos[1] (d'autres torrents concourent également au même effet) ; ou vers le Phase, le littoral de Colchide, sablonneux, bas et mou ; ou encore vers le Thermodon et l'Iris, la plaine entière de Thémiscyra, demeure des Amazones, et la majeure partie de la Sidène[2] ; et ainsi de suite. Tous les fleuves en effet imitent le Nil et tendent à transformer en continent le chenal qui se trouve devant eux, les uns plus, les autres moins ; moins, ceux qui ne charrient pas beaucoup de limon, plus, ceux qui en charrient beaucoup du fait qu'ils traversent une terre friable et reçoivent des torrents nombreux ; citons par exemple le Pyrame[3] qui a ajouté à la Cilicie un bon morceau de terrain, ce qui lui a valu de fournir matière à cette prédiction :

Qui vivra verra, quand le Pyrame puissant
S'épanchant sur la grève, atteindra Chypre[4] ;

1. Cf. p. 146, n. 3.
2. *Note complémentaire*, p. 208.
3. L'actuel Djihoun, en Turquie méridionale.
4. *Orac. Sibyll.*, IV, 97-8, p. 96 Geffcken.

ἐκπεσεῖν ἔξω διὰ τῶν κατὰ Στήλας στενῶν, ὡς ἐκ καταράκτου · ἐπαυξομένην ⟨δ'⟩ ἀεὶ καὶ μᾶλλον τὴν θάλατταν σύρρουν γενέσθαι ὑπ' αὐτῆς τῷ χρόνῳ καὶ συνδραμεῖν εἰς μίαν ἐπιφάνειαν, ἐκθαλαττωθῆναι δὲ διὰ τὴν ἐπικράτειαν.

Οὐ φυσικὸν δ' ὅλως τὸ τοῖς ποταμοῖς εἰκάζειν τὴν θάλατταν · οἱ μὲν γὰρ φέρονται κατὰ ἐπικλινὲς ῥεῖθρον, ἡ δὲ ἀκλινὴς ἕστηκεν. Οἱ δὲ πορθμοὶ ῥευματίζονται κατ' ἄλλον τρόπον, οὐ διὰ τὸ τὴν ἰλὺν τὴν ἐκ τῶν ποταμῶν προσχοῦν τὸν τοῦ πελάγους βυθόν.

Ἡ γὰρ πρόσχωσις περὶ αὐτὰ συνίσταται τὰ στόματα τῶν ποταμῶν, οἷον περὶ μὲν τὰ τοῦ Ἴστρου τὰ λεγόμενα Στήθη καὶ ἡ Σκυθῶν ἐρημία καὶ ὁ Σαλμυδησσός, καὶ ἄλλων χειμάρρων συνεργούντων πρὸς τοῦτο, περὶ δὲ τὰ τοῦ Φάσιδος ἡ Κολχικὴ παραλία, δίαμμος καὶ ταπεινὴ καὶ μαλακὴ οὖσα, περὶ δὲ τὸν Θερμώδοντα καὶ τὸν Ἶριν ὅλη Θεμίσκυρα, τὸ τῶν Ἀμαζόνων πεδίον, καὶ τῆς Σιδηνῆς τὸ πλέον · οὕτω δὲ καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων. Ἅπαντες γὰρ μιμοῦνται τὸν Νεῖλον, ἐξηπειροῦντες τὸν πρὸ αὐτῶν πόρον, οἱ μὲν μᾶλλον, οἱ δὲ ἧττον · ἧττον μὲν οἱ μὴ πολλὴν καταφέροντες τὴν ἰλύν, μᾶλλον δὲ οἱ πολλήν τε καὶ μαλακόγειον χώραν ἐπιόντες καὶ χειμάρρους δεχόμενοι πολλούς, ὧν ἐστι καὶ ὁ Πύραμος ὁ τῇ Κιλικίᾳ πολὺ μέρος προσθείς, ἐφ' οὗ καὶ λόγιον ἐκπέπτωκέ τι τοιοῦτον · |

ἔσσεται ἐσσομένοις, ὅτε Πύραμος εὐρυοδίνης
ἠϊόνα προχέων ἱερὴν ἐς Κύπρον ἵκηται ·

TEST. : Eust. *Dion.* 369 (22-25) ; Tzetzes, *Chil.* 7, 574-5 (24-25).

---

2 δ' suppl. Casaubon || 5 τὸ Coray : οὔτε A ω' || 7 πορθμοὶ A ω' : ποταμοὶ W || 8 τὸ om. W || ἰλὺν ω' a : ὕλην A || τὴν^2 A C B^2 : τοῖς W v s B || 12 Σαλμυδησσός A^{pc} : -δισσός A^{ac} ω' a || 13 τὰ a B^2 : τὰς A ω' B || 15 περὶ A C v s B^2 : παρὰ W B.

c'est que, au sortir des plaines de Cataonie où il est navigable, il se fraye un chemin à travers les gorges du Taurus, jusqu'en Cilicie où il se déverse dans le chenal qui sépare cette province de l'île de Chypre.

8. Si les alluvions[1] charriées par les fleuves ne s'avancent pas directement au large, la raison en est que la mer les repousse toujours loin d'elle, dans ce mouvement de va-et-vient qui lui est naturel ; car elle ressemble aux êtres vivants, et de même que ceux-ci ne cessent d'inspirer et d'expirer, de même elle est agitée elle aussi d'un mouvement d'aller et retour qui la fait sortir d'elle-même et se replier sur elle-même perpétuellement. Il suffit pour s'en convaincre de se tenir sur le rivage, à l'endroit où se brisent les vagues : l'on a les pieds alternativement dans l'eau puis découverts puis dans l'eau à nouveau, et ainsi de suite perpétuellement. A cette légère oscillation vient se superposer l'effet de la houle[2] qui, même par grand calme, se porte en avant avec assez de force pour rejeter sur la grève tout élément étranger :

elle déversait sur la grève les algues[3].

Plus manifeste par grand vent, ce phénomène se produit même par temps serein ou par brises de terre ; car le flot se porte vers la terre tout aussi bien contre le vent, comme si un mouvement qui serait particulier à la mer le faisait se mouvoir en même temps qu'elle. Tel est le sens de

autour des promontoires
Elle dresse la tête, crachant l'écume de la mer[4] ;

ou de

Les grèves gémissent sous le flot qui déferle[5].

1. Posidonius, *F. Gr. Hist.*, 87 F 91 (p. 151, 5 - 152, 19).
2. *Note complémentaire*, p. 208.
3. *Iliade*, IX, 7.
4. *Iliade*, IV, 425-426.
5. *Iliade*, XVII, 265.

ἐκ μέσων γὰρ τῶν τῆς Καταονίας πεδίων ἐνεχθεὶς πλωτὸς καὶ διεκπαισάμενος διὰ τῶν τοῦ Ταύρου στενῶν εἰς τὴν Κιλικίαν ἐκδίδωσιν εἰς τὸν πρὸ ταύτης τε καὶ τῆς Κύπρου πόρον.

8. Αἴτιον δὲ τοῦ μὴ φθάνειν τὴν χοῦν εἰς τὸ πέλαγος προϊοῦσαν τὴν ὑπὸ τῶν ποταμῶν καταφερομένην τὸ τὴν θάλατταν ἀνακόπτειν αὐτὴν εἰς τοὐπίσω, παλιρροοῦσαν φύσει· ἔοικε γὰρ τοῖς ζῴοις, καὶ καθάπερ ἐκεῖνα συνεχῶς ἀναπνεῖ τε καὶ ἐκπνεῖ, τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ αὐτὴ ἐξ αὑτῆς τε καὶ εἰς ἑαυτὴν συνεχῶς παλινδρομικήν τινα κινουμένη κίνησιν. Δῆλον δὲ τῷ ἐπὶ τοῦ αἰγιαλοῦ ἑστῶτι κατὰ τὴν κυμάτωσιν· ἅμα γὰρ κλύζονται οἱ πόδες καὶ γυμνοῦνται καὶ πάλιν κλύζονται, καὶ τοῦτο συνεχῶς. Τῷ δὲ κλύδωνι καὶ κῦμα ἐπιτρέχει, ⟨ὅ⟩, κἂν γαληνότατον ᾖ, ἐπιφερόμενον ἔχει τινὰ βίαν πλείω, καὶ ἀπορρίπτει πᾶν τὸ ἀλλότριον εἰς τὴν γῆν,

πολλὸν δὲ παρὲξ ἅλα φῦκος ἔχευε.

Μᾶλλον μὲν οὖν ἐν ἀνέμῳ συμβαίνει τοῦτο, ἀλλὰ καὶ ἐν νηνεμίᾳ καὶ ἐν ἀπογαίοις πνεύμασιν· οὐδὲν γὰρ ἧττον ἐπὶ γῆν φέρεται τὸ κῦμα ὑπεναντίως τῷ ἀνέμῳ, ὡς ἂν ἰδίαν τινὰ τῆς θαλάττης κίνησιν συγκινούμενον αὐτῇ. Τοιοῦτον δὲ καὶ τὸ

ἀμφὶ δέ τ' ἄκρας
κυρτὸν ἐὸν κορυφοῦται, ἀποπτύει δ' ἁλὸς ἄχνην·

καὶ τὸ

ἠϊόνες βοόωσιν ἐρευγομένης ἁλὸς ἔξω.

TEST. : *Chrest.* I, 37 (8-10, 17, 19-21, 24).

---

2 διεκπαισάμενος A[ac] ω′ [-ταισ- W] : -πεσ- A[pc] -πεσὼν a B[2] || 3 πρὸ A C s : πρὸς W v B || 6 καταφερομένην Coray : κάτω φερομένην A ω′ || 11 δῆλον Casaubon : δηλοῖ A ω′ || 14 ὅ suppl. Casaubon || 18 ἐν[1] om. W.

9. L'élan du flot possède une force suffisante pour rejeter tout élément étranger. C'est ce qu'on appelle[1] la purification de la mer : cadavres et épaves sont ainsi repoussés sur la grève par les flots. Quand la mer se retire, elle ne possède pas assez de force pour rien ramener au large, cadavre, morceau de bois, ou même le plus léger bouchon ; c'est ce qui a fait supposer[2] que les terrains proches du rivage ont été ajoutés à la terre ferme par les dépôts apportés par le flot. De la même manière, il arrive que les alluvions, avec l'eau qui les tient en suspension, soient repoussées par les flots et, le poids aidant, qu'elles tombent très vite au fond, tout près du rivage, avant d'avoir atteint le large ; le fleuve en effet perd sa force très peu après l'embouchure. Ainsi donc, il est acceptable de penser que la mer tout entière puisse être comblée par les alluvions, à partir du rivage, si l'apport des fleuves y est continu. Mais cela se produirait même si nous supposions le Pont plus profond que la mer de Sardaigne, la plus profonde à ce que l'on dit des mers qui ont été sondées, avec les quelque mille brasses que lui attribue Posidonius[3].

L'explication par la sismicité.

10. Une telle recherche des causes[4] semble difficile à admettre ; mieux vaut fonder le raisonnement sur des faits plus évidents et sur ce que l'on voit plus ou moins tous les jours. Et en effet les inondations, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les relèvements du sol sous-marin ont aussi pour effet de soulever la mer, tandis que les affaissements de terrain la font baisser. Il n'est pas possible que des blocs de lave et des petites îles puissent être soulevés, et pas de grandes îles ; que des îles le soient, et pas des conti-

1. Aristote, *Hist. An.*, VI, 13, 568ª 4.
2. Aristote, *Météor.*, I, 14. Aristote parvient à Strabon par l'intermédiaire de Posidonius (cf. K. Reinhardt, *R.E.*, s. v. *Poseidonios*, 655).
3-4. *Notes complémentaires*, p. 209.

9. Ἡ μὲν οὖν ἔφοδος τοῦ κύματος ἔχει τινὰ βίαν, ὥστ' ἀπωθεῖσθαι τὸ ἀλλότριον. Καὶ δὴ καὶ κάθαρσίν τινα τῆς θαλάττης ταύτην φασί, καθ' ἣν καὶ τὰ νεκρὰ σώματα καὶ τὰ ναυάγια εἰς γῆν ἐκκυμαίνεται. Ἡ δ' ἀναχώρησις οὐκ ἔχει τοσαύτην βίαν, ὥστε νεκρὸν ἢ ξύλον ἢ τὸ κουφότατον φελλόν, ὑπὸ τοῦ κύματος εἰς τὸ πέλαγος ἀναβληθῆναι· οὕτω δὲ καὶ τῶν πλησίον αὐτῆς τόπων εἰς γῆν προσπεσεῖν ὑποληφθέντων ὑπὸ τοῦ κύματος. Οὕτως δὴ καὶ τὴν χοῦν καὶ τὸ σὺν αὐτῇ τεθολωμένον ὕδωρ ἐκκυμαίνεσθαι συμβαίνει, καὶ τοῦ βάρους ἅμα συνεργοῦντος, ὥστε θᾶττον κατενεχθῆναι πρὸς τὴν γῆν κάτω, πρὶν εἰς τὸ πρόσω πελαγίσαι· καὶ γὰρ ἡ τοῦ ποταμοῦ βία παύεται, μικρὸν προελθοῦσα τοῦ στόματος. Οὕτω μὲν οὖν ἐνδέχεται προσχωσθῆναι τὸ πέλαγος πᾶν, ἀπὸ τῶν αἰγιαλῶν ἀρξάμενον, ἂν συνεχεῖς ἔχῃ τὰς ἐκ τῶν ποταμῶν ἐπιρρύσεις. Τοῦτο δ' ἂν συμβαίη, κἂν τοῦ Σαρδονίου πελάγους βαθύτερον ὑποθώμεθα τὸν Πόντον, | ὅπερ λέγεται τῶν ἀναμετρηθέντων βαθύτατόν που χιλίων ὀργυιῶν, ὡς Ποσειδώνιός φησι.

10. Τὴν μὲν οὖν τοιαύτην αἰτιολογίαν ἧττον ἄν τις ἀποδέξαιτο· μᾶλλον δ' ἀπὸ τῶν φανερωτέρων καὶ τῶν καθ' ἡμέραν τρόπον τινὰ ὁρωμένων ἀναπτέον τὸν λόγον. Καὶ γὰρ κατακλυσμοὶ καὶ σεισμοὶ καὶ ἀναφυσήματα καὶ ἀνοιδήσεις τῆς ὑφάλου γῆς μετεωρίζουσι καὶ τὴν θάλατταν, αἱ δὲ συνιζήσεις ταπεινοῦσιν αὐτήν. Οὐ γὰρ μύδροι μὲν ἀνενεχθῆναι δύνανται καὶ μικραὶ νῆσοι, μεγάλαι δ' οὔ·

TEST. : *Chrest.* I, 37 (3-4).

---

6 εἰς τὸ πέλαγος Aujac : εἰς γῆν A ω' || 7 εἰς γῆν Aujac : εἰς τὸ πέλαγος A ω' || 15 ἔχῃ A ω' : ἔχοι C || 16 συμβαίη A ω' : -βαίνοι C || Σαρδονίου Aldina : -δων- A ω' || 22 ἀναπτέον A ω' : ἀνατρεπτέον W || 24 ἀνοιδήσεις Meineke : ἀποιδ- A ω'.

nents ! De la même manière, des affaissements peuvent se produire, petits ou grands, s'il est vrai que des gouffres furent ouverts, des territoires et des établissements entiers engloutis, comme à Boura, à Bizoné[1] et en bien d'autres endroits, sous l'effet, dit-on, d'un simple tremblement de terre. La Sicile par exemple peut tout aussi bien être représentée comme un morceau arraché à l'Italie que comme le résultat d'une poussée des profondeurs sous l'action du feu de l'Etna ; et il en est de même pour les îles Lipari et les Pithécusses[2].

Les courants des détroits.

11. Ératosthène[3] est admirable de simplicité ! Se conduisant comme s'il n'était pas mathématicien, il va jusqu'à infirmer le principe énoncé par Archimède, dans son traité *Sur les corps flottants*[4], que la surface de tout liquide en équilibre et au repos est sphérique, cette sphère ayant même centre que la terre. Or ce principe est admis par tous ceux qui ont touché de près ou de loin aux sciences mathématiques. Mais Ératosthène considère que la mer Intérieure, quoique une, comme il le dit, n'est pas régie par la loi d'une surface unique, pas même en cas de contiguïté. Il invoque à l'appui d'une telle ineptie le témoignage des ingénieurs, alors que les mathématiciens font du savoir de l'ingénieur une branche des mathématiques : il cite l'exemple de Démétrios[5] qui tenta de percer l'isthme de Corinthe pour faire traverser par là ses navires et en fut empêché par les ingénieurs qui, mesures prises, avaient affirmé que le niveau de la mer dans le golfe de Corinthe était plus élevé que du côté de Cenchrées de sorte que,

1. *Note complémentaire*, p. 209.
2. Les Pithécusses sont les îles Ænaria et Prochyta (auj. Ischia et Procida), au nord-ouest du golfe de Naples.
3. I B 16 (p. 100, 1 - 101, 19).
4. Archimède, Περὶ ὀχουμένων, I, 2 (vol. II, 319, 1 Heiberg). Cf. Aristote, *De cælo*, II, 4, 287 b.
5. Démétrios Poliorcète (336-282 av. J.-C.), roi de Macédoine entre 293 et 287, reprit un projet de percement de l'isthme de Corinthe conçu, dit-on, vers 400 av. J.-C., par le tyran Périandre (Diogène Laërce, I, 99).

οὐδὲ νῆσοι μέν, ἤπειροι δ' οὔ. Ὁμοίως δὲ καὶ συνιζήσεις καὶ μικραὶ καὶ μεγάλαι γένοιντ' ἄν, εἴπερ καὶ [τὰ] χάσματα καὶ καταπόσεις χωρίων καὶ κατοικιῶν, ὡς ἐπὶ Βούρας τε καὶ Βιζώνης καὶ ἄλλων πλειόνων, ὑπὸ σεισμοῦ γενέσθαι φασί. Καὶ τὴν Σικελίαν οὐδέν τι μᾶλλον ἀπορρῶγα τῆς Ἰταλίας εἰκάζοι τις ἄν, ἢ ἀναβληθεῖσαν ὑπὸ τοῦ Αἰτναίου πυρὸς ἐκ βυθοῦ συμμεῖναι· ὡσαύτως δὲ καὶ τὰς Λιπαραίων νήσους καὶ Πιθηκούσσας.

11. Ὁ δ' οὕτως ἡδύς ἐστιν, ὥστε καὶ μὴ μαθηματικὸς ὢν οὐδὲ τὴν Ἀρχιμήδους βεβαιοῖ δόξαν, ὅτι φησὶν ἐκεῖνος ἐν τοῖς περὶ τῶν ὀχουμένων, παντὸς ὑγροῦ καθεστηκότος καὶ μένοντος τὴν ἐπιφάνειαν σφαιρικὴν εἶναι, σφαίρας ταὐτὸ κέντρον ἐχούσης τῇ γῇ. Ταύτην γὰρ τὴν δόξαν ἀποδέχονται πάντες οἱ μαθημάτων πως ἁψάμενοι. Ἐκεῖνος δὲ τὴν ἐντὸς θάλατταν, καίπερ μίαν οὖσαν, ὥς φησιν, οὐ νομίζει ὑπὸ μίαν ἐπιφάνειαν τετάχθαι, ἀλλ' οὐδ' ἐν τοῖς σύνεγγυς τόποις. Καὶ μάρτυράς γε τῆς τοιαύτης ἀμαθίας ἀρχιτέκτονας ἄνδρας ποιεῖται, καὶ τῶν μαθηματικῶν καὶ τὴν ἀρχιτεκτονικὴν μέρος τῆς μαθηματικῆς ἀποφηναμένων· φησὶ γὰρ καὶ Δημήτριον διακόπτειν ἐπιχειρῆσαι τὸν τῶν Πελοποννησίων ἰσθμὸν πρὸς τὸ παρασχεῖν διάπλουν τοῖς στόλοις, κωλυθῆναι δ' ὑπὸ τῶν ἀρχιτεκτόνων ἀναμετρησάντων καὶ ἀπαγγειλάντων μετεωροτέραν τὴν ἐν τῷ Κορινθιακῷ κόλπῳ θάλατταν τῆς κατὰ Κεγχρεὰς εἶναι, ὥστε, εἰ διακόψειε τὸ μεταξὺ χωρίον, ἐπικλυσθῆναι

TEST. : *Chresl.* I, 38 (3-8) ; St. Byz. s. v. Λιπάρα (7). — Schol. A ad u. 20 Δημήτριον : ὅτι Δημήτριος πρὸ Νέ<ρων>ος τὸν ἰσθμὸν τὸν Πελοποννησιακὸν διεχείρησε διακόπτειν.

---

2 τὰ del. Coray ‖ 6 Αἰτναίου *Chresl.* A C[s] B[2] : -νίου ω' C B ‖ 7 Λιπαραίων St. Byz. : -ρέων A ω' del. *Chresl.* ‖ 16 οὐδ' ἐν A : οὐδὲ ω' ‖ 24 Κεγχρεὰς A s : -χρίας ω' ‖ 25 διακόψειε Coray : -κόψει A ω'. — Schol. Νέ<ρων>ος Diller : Νέ<...>ος A.

si l'on perçait l'isthme, les eaux inonderaient tout le chenal vers Égine, Égine elle-même et les îles voisines, ce qui enlèverait bien de l'intérêt à la traversée en bateau !

C'est la raison qui explique selon lui que les euripes soient parcourus par des courants violents, et surtout le détroit de Sicile[1], dont il dit qu'il est animé d'un régime semblable à celui du flux et du reflux de l'océan : en effet le courant y change de sens en l'espace d'un jour et d'une nuit, tout comme l'océan avance et se retire deux fois. Au flux, il faut assimiler le courant qui va de la mer Tyrrhénienne vers la mer de Sicile, entraînant les eaux comme au sortir d'une surface plus élevée : on l'appelle courant descendant ; on l'assimile au flux car il commence et finit en même temps ; il commence vers le lever de la lune et vers son coucher ; il s'arrête à son passage au méridien de chaque côté soit au-dessus de la terre, soit au-dessous. Au reflux correspond le courant inverse qu'on nomme courant de sortie : il commence au moment du passage de la lune à l'un ou l'autre méridien, comme le reflux, et il cesse lorsque l'astre parvient aux points de son lever ou de son coucher[2].

12. En ce qui concerne le flux et le reflux, Posidonius et Athénodore[3] ont exposé tout ce qu'il faut savoir. Mais à propos des courants inverses dans les détroits, comme le raisonnement qu'ils exposent fait beaucoup trop appel à la physique pour notre propos actuel, il nous suffit de dire qu'il n'y a pas qu'une seule manière pour les détroits d'avoir des courants violents, spécifiquement du moins : autrement, au détroit de Sicile le courant ne changerait pas de sens deux fois par jour, comme le dit Ératosthène, à Chalcis sept fois[4], tandis qu'à Byzance il ne change pas, les eaux s'écoulant

1-2. *Notes complémentaires*, p. 209.

3. *F. Gr. Hist.*, 87 (Posidonius) F 82 b (20-21) et 746 (Athénodore) F 6 b (20-21).

4. *Note complémentaire*, p. 210.

ἂν ἅπαντα τὸν περὶ Αἴγιναν πόρον καὶ αὐτὴν Αἴγιναν καὶ αὐτὰς τὰς πλησίον νήσους, καὶ μηδὲ τὸν διάπλουν ἂν γενέσθαι χρήσιμον.

Διὰ δὲ τοῦτο καὶ τοὺς εὐρίπους ῥοώδεις εἶναι, μάλιστα δὲ τὸν κατὰ Σικελίαν πορθμόν, ὅν φησιν ὁμοιοπαθεῖν ταῖς κατὰ τὸν ὠκεανὸν πλημμυρίσι τε καὶ ἀμπώτεσι · δίς τε γὰρ μεταβάλλειν τὸν ῥοῦν ἑκάστης ἡμέρας καὶ νυκτός, καθάπερ τὸν ὠκεανὸν δὶς μὲν πλημμυρεῖν, δὶς δὲ ἀναχωρεῖν. | Τῇ μὲν οὖν πλημμυρίδι δεῖ ὁμολογεῖν τὸν ἐκ τοῦ Τυρρηνικοῦ πελάγους εἰς τὸ Σικελικὸν καταφερόμενον ὡς ἂν ἐκ μετεωροτέρας ἐπιφανείας, ὃν δὴ καὶ κατιόντα ὀνομάζεσθαι, ὁμολογεῖν δ' ὅτι καὶ κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν ἄρχεταί τε καὶ παύεται καθ' ὃν αἱ πλημμυρίδες · ἄρχεται μὲν γὰρ περὶ τὴν ἀνατολὴν τῆς σελήνης καὶ τὴν δύσιν, λήγει δ' ὅταν συνάπτῃ τῇ μεσουρανήσει ἑκατέρᾳ, τῇ τε ὑπὲρ γῆς καὶ τῇ ὑπὸ γῆς. Τῇ τε ἀμπώτει τὸν ἐναντίον, ⟨ὃν⟩ ἐξιόντα καλεῖσθαι, ταῖς μεσουρανήσεσι τῆς σελήνης ἀμφοτέραις ἐναρχόμενον, καθάπερ αἱ ἀμπώτεις, ταῖς δὲ συνάψεσι ταῖς πρὸς τὰς ἀνατολὰς καὶ δύσεις παυόμενον.

12. Περὶ μὲν οὖν τῶν πλημμυρίδων καὶ τῶν ἀμπώτεων εἰρήκασιν ἱκανῶς Ποσειδώνιός τε καὶ Ἀθηνόδωρος. Περὶ δὲ τῆς τῶν πορθμῶν παλιρροίας, ἐχόντων καὶ αὐτῶν φυσικώτερον λόγον ⟨ἢ⟩ κατὰ τὴν νῦν ὑπόθεσιν, τοσοῦτον εἰπεῖν ἀπόχρη, ὅτι οὐδὲ εἷς τρόπος τοῦ ῥοώδεις εἶναι τοὺς πορθμούς, ὅ γε κατ' εἶδος · οὐ γὰρ ἂν ὁ μὲν Σικελικὸς δὶς ἑκάστης ἡμέρας μετέβαλλεν, ὡς οὗτός φησιν, ὁ δὲ Χαλκιδικὸς ἑπτάκις, ὁ δὲ κατὰ Βυζάντιον οὐδὲ μετέβαλλεν,

---

TEST. : *Chrest.* I, 39 (24-27) ; Eust. *Hom.* [1]1716, 16 (25-27) ; [2]*Dion.* 306, 15 (26-27) ; Basil. in Greg. Naz. *or.* 32, Boissonade, An. nova, 6 (26).

8-9 τῇ ... πλημμυρίδι Coray : τὴν ... -ρίδα A ω' || 9 Τυρρηνικοῦ A W : Τυρη -ω' || 16 ὃν add. Coray || 23 ἢ add. Coray.

perpétuellement du Pont vers la Propontide comme le rapporte Hipparque[1], et marquant même une pause à l'occasion.

Seulement, même s'il n'y avait qu'une seule manière, la cause ne saurait en être celle que signale Ératosthène, que la mer de chaque côté est d'un niveau différent. Ce ne serait même pas possible dans le cas des fleuves, à moins de cataractes ; et dans ce cas, il n'existe pas de courant en sens inverse, mais les eaux sont toujours entraînées vers le niveau inférieur, par suite de l'inclinaison de la surface des eaux courantes. Mais qui oserait parler de l'inclinaison de la surface des mers? Et surtout si l'on admet l'hypothèse qui veut sphériques les quatre corps que nous appelons éléments[2]. Car alors, loin qu'il puisse y avoir courant inverse, il ne se produirait même jamais de position de repos ni d'équilibre, du moment qu'il y aurait confluence des eaux mais non unité de surface, l'une étant plus haute, l'autre plus basse. Rien de commun en effet avec la terre qui, étant de nature un corps solide, a des creux et des bosses fixes ; l'eau au contraire, de par le principe de gravité, ruisselle sur la terre et adopte en surface la forme que lui attribue Archimède[3].

Le retrait des eaux.

13. Après avoir parlé d'Ammon et de l'Égypte, Ératosthène[4] ajoute que le Mont Casios a dû jadis être baigné par la mer et que toute la région aujourd'hui appelée Gerrha[5] a dû être couverte de basses eaux qui « touchaient » au golfe de la mer Érythrée et puis découverte après la jonction des mers. Dire que la région en question était couverte de basses eaux qui « touchaient » au golfe de la mer Érythrée est ambigu ; car

1. VIII, 3 a (p. 154, 26 - 155, 3) = 6 (id.) Dicks.
2. *Note complémentaire*, p. 210.
3. Cf. I, 3, 11 (et p. 153, n. 4).
4. I B 19 (21-26).
5. Cf. p. 146, n. 4.

ἀλλ' ἀεὶ διετέλει τὸν ἔκρουν μόνον ἔχων τὸν ἐκ τοῦ Ποντικοῦ πελάγους εἰς τὴν Προποντίδα, ὡς δὲ Ἵππαρχος ἱστορεῖ, καὶ μονάς ποτε ἐποιεῖτο.

Οὔτ' εἰ τρόπος εἷς εἴη, ταύτην [γὰρ] ἂν ἔχοι τὴν αἰτίαν, ἥν φησιν ὁ Ἐρατοσθένης, ὅτι ἡ ἐφ' ἑκάτερα θάλαττα ἄλλην καὶ ἄλλην ἐπιφάνειαν ἔχει. Οὐδὲ γὰρ ἐπὶ τῶν ποταμῶν τοῦτο γένοιτ' ἄν, εἰ μὴ καταράκτας ἔχοιεν· ἔχοντες δὲ οὐ παλιρροοῦσιν, ἀλλ' ἐπὶ τὸ ταπεινότερον ἀεὶ φέρονται· καὶ τοῦτο δὲ συμβαίνει διὰ τὸ κεκλιμένον εἶναι τὸ ῥεῦμα καὶ τὴν ἐπιφάνειαν αὐτοῦ. Πελάγους δὲ τίς ἂν φαίη κεκλιμένην ἐπιφάνειαν, καὶ μάλιστα κατὰ τὰς σφαιροποιούσας ὑποθέσεις τὰ τέτταρα σώματα, ἃ δὴ καὶ στοιχεῖά φαμεν ; Ὥστ' οὐχ ὅτι παλιρροοῦντας, ἀλλ' οὐδὲ καθεστῶτας καὶ μένοντας, συρροίας μὲν ἐν αὐτοῖς οὔσης, μὴ μιᾶς δὲ ἐπιφανείας, ἀλλὰ τῆς μὲν ὑψηλοτέρας, τῆς δὲ ταπεινοτέρας. Οὐ γὰρ ὥσπερ ἡ γῆ κατὰ ἕξιν ἐσχημάτισται στερεὰ οὖσα, ὥστε καὶ κοιλάδας ἔχειν συμμενούσας καὶ ἀναστήματα, οὕτως καὶ τὸ ὕδωρ, ἀλλ' αὐτῇ τῇ κατὰ τὸ βάρος ῥοπῇ τὴν ὄχησιν ἐπὶ τῆς γῆς ποιεῖται, καὶ τοιαύτην λαμβάνει τὴν ἐπιφάνειαν, οἵαν ὁ Ἀρχιμήδης φησίν.

13. Ἐπιφέρει δὲ τοῖς περὶ τοῦ Ἄμμωνος καὶ τῆς Αἰγύπτου ῥηθεῖσιν, ὅτι δοκοίη καὶ τὸ Κάσιον ὄρος περικλύζεσθαι θαλάττῃ, καὶ πάντα ⟨τὸν⟩ τόπον, ὅπου νῦν τὰ καλούμενα Γέρρα καθ' ἕκαστα [τε], τεναγίζειν συνάπτοντα τῷ τῆς Ἐρυθρᾶς κόλπῳ, συνελθούσης δὲ τῆς θαλάττης ἀποκαλυφθῆναι. Τὸ δὴ τεναγίζειν τὸν λεχθέντα τόπον συνάπτοντα | τῷ τῆς Ἐρυθρᾶς κόλπῳ, ἀμφίβολόν ἐστιν·

TEST. : *Chrest.* I, 39 (1-2) ; Eust. *Dion.* 306, 15 (1-3).

---

1 ἀλλ' ἀεὶ *Chrest.* : ἀλλ' ἢ A ω' ‖ 4 γὰρ del. B[2] Aldina ‖ ἔχοι AB[2] : ἔχῃ ω' B ‖ 15 μὴ om. W ‖ 19 ποιεῖται a B[2] : ποιεῖσθαι A ω' ‖ 20 λαμβάνει a edd. : -νειν A ω' ‖ 23 τὸν add. Coray ‖ 24 τε del. Coray.

« toucher à » veut dire aussi bien « être tout proche » que « être continu », c'est-à-dire pour les eaux, être confluentes. Pour ma part, j'entends que les basses eaux « étaient toutes proches » de la mer Érythrée, tant qu'étaient fermées les gorges vers les Colonnes d'Hercule, et que, après la déchirure, les eaux se retirèrent, la Méditerranée baissant de niveau du fait de l'écoulement de ses eaux par les Colonnes d'Hercule. Hipparque[1] au contraire, entendant « toucher à » dans le sens d'une confluence entre notre mer et la mer Érythrée, due à la montée des eaux, attaque Ératosthène, et se demande comment il peut se faire que notre mer, entraînée par l'écoulement de ses eaux à travers les Colonnes d'Hercule, n'ait pas entraîné à sa suite la mer Érythrée qui lui était confluente ou bien qu'elle ne soit pas restée au même niveau sans subir de baisse ; en effet, au dire d'Ératosthène en personne, toute la mer Extérieure ne forme qu'un seul flot de sorte que mer occidentale et mer Érythrée ne font qu'un ; et Hipparque d'ajouter le corollaire, que la mer à l'extérieur des Colonnes d'Hercule et la mer Érythrée ont la même hauteur, ainsi que les eaux qui étaient confluentes à cette dernière.

14. Mais Ératosthène a beau jeu pour se défendre : d'abord il n'a pas dit que, lors des hautes eaux, notre mer était confluente avec la mer Érythrée, mais seulement qu'elle en était toute proche ; ensuite unité et continuité des mers n'ont pas à son avis comme corollaire leur identité de hauteur et de surface, puisqu'il n'en est même pas ainsi dans notre mer, pas même, par Zeus, entre Léchéon et Cenchrées[2] ! Hipparque lui-même signale ce point dans son traité contre Ératosthène. Et donc, puisqu'il connaît l'opinion d'Ératosthène, qu'il l'attaque par des arguments en rapport, au lieu de prendre allègrement pour acquis que parler de l'unité de la mer Extérieure, c'est reconnaître implicitement l'unité de surface.

1-2. *Notes complémentaires*, p. 210.

ἐπειδὴ τὸ συνάπτειν σημαίνει καὶ τὸ σύνεγγυς καὶ τὸ ψαύειν, ὥστε, εἰ ὕδατα εἴη, σύρρουν εἶναι θάτερον θατέρῳ. Ἐγὼ μὲν οὖν δέχομαι καὶ τὸ συνεγγίζειν τὰ τενάγη τῇ Ἐρυθρᾷ θαλάττῃ, ἕως ἀκμὴν ἐκέκλειστο τὰ κατὰ τὰς Στήλας στενά, ἐκραγέντων δὲ τὴν ἀναχώρησιν γενέσθαι, ταπεινωθείσης τῆς ἡμετέρας θαλάττης διὰ τὴν κατὰ τὰς Στήλας ἔκρυσιν. Ἵππαρχος δὲ ἐκδεξάμενος τὸ συνάπτειν ταὐτὸν τῷ σύρρουν γενέσθαι τὴν ἡμετέραν θάλατταν τῇ Ἐρυθρᾷ διὰ τὴν πλήρωσιν, αἰτιᾶται τί δή ποτε οὐχὶ τῇ κατὰ τὰς Στήλας ἐκρύσει μεθισταμένη ἐκεῖσε ἡ καθ' ἡμᾶς θάλαττα συμμεθίστα καὶ τὴν σύρρουν αὐτῇ γενομένην τὴν Ἐρυθράν, καὶ ἐν τῇ αὐτῇ διέμεινεν ἐπιφανείᾳ, μὴ ταπεινουμένη· καὶ γὰρ κατ' αὐτὸν Ἐρατοσθένη τὴν ἐκτὸς θάλατταν ἅπασαν σύρρουν εἶναι, ὥστε καὶ τὴν ἑσπέριον καὶ τὴν Ἐρυθρὰν θάλατταν μίαν εἶναι· τοῦτο δ' εἰπὼν ἐπιφέρει τὸ ἀκόλουθον, τὸ τὸ αὐτὸ ὕψος ἔχειν τήν τε ἔξω Στηλῶν θάλατταν καὶ τὴν Ἐρυθρὰν καὶ ἔτι τὴν ταύτῃ γεγονυῖαν σύρρουν.

14. Ἀλλ' οὔτ' εἰρηκέναι τοῦτό φησιν Ἐρατοσθένης, τὸ σύρρουν γεγονέναι κατὰ τὴν πλήρωσιν τῇ Ἐρυθρᾷ, ἀλλὰ συνεγγίσαι μόνον, οὔτ' ἀκολουθεῖν τῇ μιᾷ καὶ συνεχεῖ θαλάττῃ τὸ αὐτὸ ὕψος ἔχειν καὶ τὴν αὐτὴν ἐπιφάνειαν, ὥσπερ οὐδὲ τὴν καθ' ἡμᾶς, καὶ νὴ Δία τὴν κατὰ τὸ Λέχαιον καὶ τὴν περὶ Κεγχρεάς· ὅπερ καὶ αὐτὸς ὁ Ἵππαρχος ἐπισημαίνεται ἐν τῷ πρὸς αὐτὸν λόγῳ. Εἰδὼς οὖν τὴν δόξαν αὐτοῦ τοιαύτην ἰδίᾳ τι πρὸς αὐτὸν λεγέτω, καὶ μὴ ἐξ ἑτοίμου λαμβανέτω, ὡς ἄρα ὁ φήσας μίαν εἶναι τὴν ἔξω θάλατταν σύμφησι καὶ ὅτι μία ἐστὶν αὐτῆς ἡ ἐπιφάνεια.

---

11 συμμεθίστα Coray : -ιστάναι A ω' -ιστᾷ a -ίστειν C² -ίστησι B² || 16 τὸ² om. W || 17 ταύτῃ A v B² : ταύτην ω' B || 22 αὐτὴν om. W || 28 αὐτῆς A ω' : αὐτοῖς C.

15. Hipparque[1] également conteste l'authenticité de la dédicace des théores de Cyrène portée par les dauphins, et il en donne comme motif, fort peu vraisemblable, que la fondation de Cyrène remonte à des temps historiques[2] tandis qu'il n'existe aucune tradition plaçant l'oracle sur le bord de mer. Et qu'importe si personne n'en rend compte, du moment que les mêmes indices qui nous font supposer que jadis le bord de mer était à cet endroit nous incitent à croire que les dauphins ont été consacrés et la dédicace inscrite sur l'ordre des ambassadeurs de Cyrène? Au reste, accorde-t-il[3] que la mer, soulevée par le même processus qui a soulevé le fonds marin, a pu inonder le pays jusqu'à l'oracle, sur une distance de plus de trois mille stades de la mer actuelle[4], il refuse d'accorder que le soulèvement ait été assez grand pour submerger Pharos en entier et la majeure partie de l'Égypte, comme si une telle hauteur n'était pas suffisante pour les inonder aussi ! Il prétend également que, si, avant la déchirure des Colonnes, notre mer avait été aussi pleine que le veut Ératosthène[5], elle aurait dû recouvrir toute la Libye et la majeure partie de l'Europe et de l'Asie, et il ajoute que le Pont alors aurait été confluent avec l'Adriatique par quelque endroit, attendu que l'Istros, à partir des parages du Pont, se divise et se jette dans l'une et l'autre mer, grâce à la disposition du terrain[6]. Or ce n'est pas dans les parages du Pont que l'Istros prend sa source, mais bien au contraire dans les montagnes qui dominent l'Adriatique, et il ne se jette pas dans l'une et l'autre mer, mais dans le Pont seulement, et il ne se divise que fort près de son embouchure. Au reste Hipparque partage une telle ignorance avec quelques-uns de ses prédécesseurs[7] qui ont cru à l'existence d'un fleuve de même nom que l'Istros qui se jetterait dans l'Adriatique

1-2. *Notes complémentaires*, p. 210.
3. Hipparque, VIII, 6 (p. 157, 8 - 158, 4) = 10 (id.) Dicks.
4. Cf. p. 144, n. 5.
5. Ératosthène, I B 20 (11-17).
6-7. *Notes complémentaires*, p. 210-211.

15. Ψευδῆ δ' εἶναι φήσας τὴν ἐπὶ τοῖς δελφῖσιν ἐπιγραφὴν Κυρηναίων θεωρῶν αἰτίαν ἀποδίδωσιν οὐ πιθανήν, ὅτι ἡ μὲν τῆς Κυρήνης κτίσις ἐν χρόνοις φέρεται μνημονευομένοις, τὸ δὲ μαντεῖον οὐδεὶς μέμνηται ἐπὶ θαλάττῃ ποτὲ ὑπάρξαν. Τί γάρ, εἰ μηδεὶς μὲν ἱστορεῖ, ἐκ δὲ τῶν τεκμηρίων, ἐξ ὧν εἰκάζομεν παράλιόν ποτε τὸν τόπον γενέσθαι, οἵ τε δελφῖνες ἀνετέθησαν καὶ ἡ ἐπιγραφὴ ἐγένετο ὑπὸ Κυρηναίων θεωρῶν ; Συγχωρήσας δὲ τῷ μετεωρισμῷ τοῦ ἐδάφους συμμετεωρισθεῖσαν καὶ τὴν θάλατταν ἐπικλύσαι τοὺς μέχρι τοῦ μαντείου τόπους, | πλέον τι ἀπὸ θαλάττης διέχοντας τῶν τρισχιλίων σταδίων, οὐ συγχωρεῖ τὸν μέχρι τοσούτου μετεωρισμόν, ὥστε καὶ τὴν Φάρον ὅλην καλυφθῆναι καὶ τὰ πολλὰ τῆς Αἰγύπτου, ὥσπερ οὐχ ἱκανοῦ ὄντος τοῦ τοσούτου ὕψους καὶ ταῦτα ἐπικλύσαι. Φήσας δέ, εἴπερ ἐπεπλήρωτο ἐπὶ τοσοῦτον ἡ καθ' ἡμᾶς θάλαττα πρὶν τὸ ἔκρηγμα τὸ κατὰ Στήλας γενέσθαι, ἐφ' ὅσον εἴρηκεν ὁ Ἐρατοσθένης, χρῆναι καὶ τὴν Λιβύην πᾶσαν καὶ τῆς Εὐρώπης τὰ πολλὰ καὶ τῆς Ἀσίας κεκαλύφθαι πρότερον, τούτοις ἐπιφέρει, διότι καὶ ὁ Πόντος τῷ Ἀδρίᾳ σύρρους ἂν ὑπῆρξε κατά τινας τόπους, ἅτε δὴ τοῦ Ἴστρου ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν Πόντον τόπων σχιζομένου καὶ ῥέοντος εἰς ἑκατέραν τὴν θάλατταν διὰ τὴν θέσιν τῆς χώρας. Ἀλλ' οὔτ' ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν Πόντον μερῶν ὁ Ἴστρος τὰς ἀρχὰς ἔχει, ἀλλὰ τἀναντία ἀπὸ τῶν ὑπὲρ τοῦ Ἀδρίου ὀρῶν, οὔτ' εἰς ἑκατέραν τὴν θάλατταν ῥεῖ, ἀλλ' εἰς τὸν Πόντον μόνον, σχίζεταί τε πρὸς αὐτοῖς μόνον τοῖς στόμασι. Κοινὴν δέ τινα τῶν πρὸ αὐτοῦ τισιν ἄγνοιαν ταύτην ἠγνόηκεν, ὑπολαβοῦσιν εἶναί τινα ὁμώνυμον τῷ Ἴστρῳ

TEST. : *Chrest.* I, 40 (28).

7 ὑπὸ Coray : ἐπὶ A ω′ ‖ 10 τι Tucker : ἢ A ω′ ‖ 21 τὸν om. W ‖ τόπων A : om. ω′ ‖ 24 τἀναντία B' Aldina : τὰ μαντεῖα A ω′ ‖ 25 οὔτ' Aldina : οὐδ' A ω′.

et n'en serait qu'une branche : c'est de là que le peuple des Istriens qu'il traverse tirerait son nom ; c'est par là aussi que Jason aurait navigué à son retour de Colchide.

Les bouleversements physiques.

16. Pour augmenter notre résistance à l'étonnement face à des modifications de ce genre qui, selon nous, sont cause des inondations et des mouvements comme nous en avons signalé en Sicile, aux îles d'Éole et aux Pithécusses[1], il est bon de mettre en regard beaucoup de cas semblables, qui se passent ou se sont passés dans d'autres régions. Une masse d'exemples analogues[2] placés devant nos yeux, fera cesser notre stupeur. Pour le moment l'inusité bouleverse nos sens et montre notre inexpérience devant des phénomènes qui sont naturels et devant la vie tout entière ; par exemple quand on nous parle de Théra et de Thérasia[3], îles situées dans le chenal qui se trouve entre la Crète et la Cyrénaïque (Théra est la métropole de Cyrène), ou encore de l'Égypte, ou de beaucoup de provinces de Grèce.

Entre Théra et Thérasia, au milieu du chenal, des flammes pendant quatre jours jaillirent des flots au point de faire bouillir et d'embraser la mer entière ; elles soulevèrent peu à peu comme sous l'effet d'un levier une île formée de matières volcaniques et mesurant douze stades de tour. Quand le mouvement eut pris fin, les premiers qui eurent l'audace de naviguer jusque-là furent les Rhodiens, alors les maîtres de la mer[4], qui bâtirent sur l'île un temple à Poséidon Tutélaire.

1. Retour à I, 3, 10, avec amplification stoïcienne. Les îles d'Éole sont les îles Lipari nommées dans le passage en question.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 211.

4. La prédominance de Rhodes dura approximativement de 200 à 167 av. J.-C.

ποταμὸν ἐκβάλλοντα εἰς τὸν Ἀδρίαν ἀπεσχισμένον αὐτοῦ, ἀφ' οὗ καὶ τὸ γένος Ἴστρον, δι' οὗ φέρεται, λαβεῖν τὴν προσηγορίαν, καὶ τὸν Ἰάσονα ταύτῃ ποιήσασθαι τὸν ἐκ τῶν Κόλχων ἀνάπλουν.

16. Πρὸς δὲ τὴν ἀθαυμαστίαν τῶν τοιούτων μεταβολῶν, οἵας ἔφαμεν αἰτίας εἶναι τῶν ἐπικλύσεων καὶ τῶν τοιούτων παθῶν, οἷα εἴρηται τὰ κατὰ τὴν Σικελίαν καὶ τὰς Αἰόλου νήσους καὶ Πιθηκούσσας, ἄξιον παραθεῖναι καὶ ἄλλα πλείω τῶν ἐν ἑτέροις τόποις ὄντων ἢ γενομένων ὁμοίων τούτοις. Ἀθρόα γὰρ τὰ τοιαῦτα παραδείγματα πρὸ ὀφθαλμῶν τεθέντα παύσει τὴν ἔκπληξιν. Νυνὶ δὲ τὸ ἄηθες ταράττει τὴν αἴσθησιν καὶ δείκνυσιν ἀπειρίαν τῶν φύσει συμβαινόντων καὶ τοῦ βίου παντός, οἷον εἴ τις λέγοι τὰ περὶ Θήραν καὶ Θηρασίαν νήσους ἱδρυμένας ἐν τῷ μεταξὺ πόρῳ Κρήτης καὶ τῆς Κυρηναίας, ὧν ἡ Θήρα μητρόπολίς ἐστι τῆς Κυρήνης, καὶ τὴν Αἴγυπτον καὶ πολλὰ μέρη τοιαῦτα τῆς Ἑλλάδος.

Ἀνὰ μέσον γὰρ Θήρας καὶ Θηρασίας ἐκπεσοῦσαι φλόγες ἐκ τοῦ πελάγους ἐφ' ἡμέρας τέτταρας, ὥστε πᾶσαν ζεῖν καὶ φλέγεσθαι τὴν θάλατταν, ἀνεφύσησαν κατ' ὀλίγον ἐξαιρομένην ὡς ἂν ὀργανικῶς καὶ συντιθεμένην ἐκ μύδρων νῆσον ἐπέχουσαν δώδεκα σταδίων τὴν περίμετρον. Μετὰ δὲ τὴν παῦλαν τοῦ πάθους ἐθάρρησαν πρῶτοι Ῥόδιοι θαλαττοκρατοῦντες ἐπιπροσπλεῦσαι τῷ τόπῳ, καὶ Ποσειδῶνος Ἀσφαλίου ἱερὸν ἱδρύσασθαι κατὰ τὴν νῆσον. |

TEST. : *Chrest.* I, 40 (1-4), 41 (18-22) ; St. Byz. s. v. Θηρασία (14-15).

---

1 ἐκβάλλοντα A : -βάλοντα (sic) ω' || 4 τῶν A C W : τῆς v s B || 5 ante πρὸς δὲ præb. titulum περὶ πτωμάτων καὶ ἐπικλύσεων C W v a || 11 Νυνὶ Xylander : Νῦν εἰ A ω' || 12 ἄηθες Coray : ἀληθὲς A ω' || 13 λέγοι A C : λέγει W v s B || 14 τὰ Groskurd : τὰς A ω' || 15 Κυρηναίας A ω' : Καρίας dub. Coray || 22 ἐπέχουσαν A ω' : ἔχουσαν *Chrest.*

En Phénicie, s'il faut en croire Posidonius[1], un tremblement de terre engloutit une cité située au-dessus de Sidon et fit s'écrouler à peu près les deux tiers de la cité même de Sidon, mais pas d'un seul coup, de sorte que la perte en hommes ne fut pas énorme. Le même ébranlement s'étendit à toute la Syrie, mais avec moins de violence. Il se prolongea jusqu'à certaines îles comme les Cyclades et l'Eubée, obstruant les sources de l'Aréthuse (c'est une fontaine de Chalcis) qui, quelques jours plus tard, jaillirent par un autre orifice ; et l'île ne cessa d'être agitée, tantôt d'un côté tantôt d'un autre, que lorsqu'un gouffre se fut ouvert dans la plaine de Lélante[2], vomissant un fleuve de lave ardente.

17. Beaucoup d'auteurs ont fait collection de faits de ce genre : nous nous contenterons ici des exemples recueillis par Démétrios de Scepsis[3] qui les a présentés de manière fort adéquate. En effet rappelant les vers du Poète,

Ils atteignent ainsi les deux belles fontainnes ; là,
Du tournoyant Scamandre jaillissent les deux sources ;
De l'une coule une eau chaude...,
L'autre au fort de l'été verse un genre de grêle[4],

il ne nous laisse pas nous étonner de ce qu'actuellement seule reste la source fraîche, tandis que la source chaude n'est plus visible ; il faut, nous dit-il, en voir la cause dans le tarissement de cette source chaude. Il en profite pour rappeler les relations faites par Démoclès[5] de tremblements de terre considérables qui, ébranlant encore une fois la Lydie et l'Ionie jusqu'à la Troade, engloutirent des villages, renversèrent le Sipylos du

1. F 87 (p. 158, 18 - 164, 9).
2. La plaine de Lélante, au sud-est de Chalcis dans l'île d'Eubée (X, 1, 9), abondait en eaux thermales.
3. Fr. 48 (p. 159, 12 - 160, 2) Gaede, transmis à Strabon par Posidonius.
4. *Iliade*, XXII, 147-149 et 151.
5. Démoclès de Pygéla peut-être un logographe (v^e ou ive s.).

Ἐν δὲ τῇ Φοινίκῃ φησὶ Ποσειδώνιος γενομένου σεισμοῦ καταποθῆναι πόλιν ἱδρυμένην ὑπὲρ Σιδῶνος, καὶ αὐτῆς δὲ Σιδῶνος σχεδόν τι τὰ δύο μέρη πεσεῖν, ἀλλ' οὐκ ἀθρόως, ὥστε μὴ πολὺν φθόρον ἀνθρώπων γενέσθαι. Τὸ δ' αὐτὸ πάθος καὶ ἐπὶ τὴν Συρίαν ὅλην διέτεινε, μετρίως δέ πως. Διέβη δὲ καὶ ἐπί τινας νήσους τάς τε Κυκλάδας καὶ τὴν Εὔβοιαν, ὥστε τῆς Ἀρεθούσης (ἔστι δ' ἐν Χαλκίδι κρήνη) τὰς πηγὰς ἀποτυφλωθῆναι, συχναῖς δ' ἡμέραις ὕστερον ἀναβλύσαι κατ' ἄλλο στόμιον, μὴ παύεσθαι δὲ σειομένην τὴν νῆσον κατὰ μέρη, πρὶν ἢ χάσμα γῆς ἀνοιχθὲν ἐν τῷ Ληλάντῳ πεδίῳ πηλοῦ διαπύρου ποταμὸν ἐξήμεσε.

17. Πολλῶν δὲ συναγωγὰς ποιησαμένων τοιαύτας, ἀρκέσει τὰ ὑπὸ τοῦ Σκηψίου Δημητρίου συνηγμένα οἰκείως παρατεθέντα. Μνησθεὶς γὰρ τῶν ἐπῶν τούτων,

κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιρρόω, ἔνθα δὲ πηγαὶ
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.
ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ, ...
ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,

οὐκ ἐᾷ θαυμάζειν, εἰ νῦν ἡ μὲν τοῦ ψυχροῦ ὕδατος μένει πηγή, ἡ δὲ τοῦ θερμοῦ οὐχ ὁρᾶται· δεῖν γάρ φησιν αἰτιᾶσθαι τὴν ἔκλειψιν τοῦ θερμοῦ ὕδατος. Μιμνῄσκεται δὲ πρὸς ταῦτα τῶν ὑπὸ Δημοκλέους λεγομένων, σεισμούς τινας μεγάλους τοὺς μὲν πάλαι περὶ Λυδίαν γενομένους καὶ Ἰωνίαν μέχρι τῆς Τρῳάδος ἱστοροῦντος, ὑφ' ὧν καὶ κῶμαι κατεπόθησαν καὶ Σίπυλος κατεστράφη, κατὰ τὴν

TEST. : *Chrest.* I, 42 (1-2, 6-9, 10-11), 43 (17, 21-25) ; Eust. *Hom.* 1746 60 (8-9).

---

1 φησὶ A C s : φασὶ a W v B ‖ 2 Σιδῶνος *Chrest.* a : Σιδόνος A ω' ‖ 3 Σιδῶνος *Chrest.* a : Σιδόνος A C v s B² Σιδόνιος W B ‖ 10 κατὰ A s : καὶ τὰ ω' ‖ 17 λιαρῷ *Chrest.* C B : λειαρῷ A W v s ‖ 21 ἔκλειψιν Coray : ἔκθλιψιν A ω' ‖ 23 Λυδίαν *Chrest.* A ω' : -δίων C ‖ 24 Ἰωνίαν *Chrest.* A ω' : -νίων C ‖ 25 Σίπυλος *Chrest.* A B C² : Συπήλος ω' C.

temps du roi Tantale[1], firent naître des lacs en place de marécages et inondèrent Troie sous le flot de la mer.

En Égypte, Pharos qui était jadis île de haute mer est aujourd'hui devenue une sorte de presqu'île ; c'est aussi le cas pour Tyr et Clazomène[2]. Pendant notre propre séjour à Alexandrie d'Égypte, la mer vers Péluse et le mont Casios se souleva et inonda le pays, faisant une île de la montagne, si bien que l'on pouvait parcourir en barque la route de Phénicie qui longe le Casios. Il ne serait donc pas étonnant le moins du monde que quelque jour une rupture ou un affaissement fasse apparaître, à la place de l'isthme qui sépare la mer d'Égypte de la mer Érythrée, un chenal qui établirait la confluence entre mer Extérieure et mer Intérieure, comme il est arrivé pour le chenal des Colonnes d'Hercule. J'ai déjà parlé d'événements de ce genre au début de cette étude[3] : il faut faire la synthèse de tous ces faits et se composer à partir de là une confiance inébranlable dans les œuvres de la Nature et dans les diverses modifications qu'elle peut provoquer.

18. Le Pirée également, à ce qu'on dit[4], fut précédemment une île, située « au-delà » du promontoire, et c'est ce qui lui valut son nom. A l'inverse, depuis que les Corinthiens en ont percé l'isthme, Leucade[5] est devenue une île, de promontoire qu'elle était précédemment ; c'est elle que désigne Laerte, croit-on, dans ce vers

Tel que je pris, là-bas, la forte Néricos,
Au bout du cap[6].

Ici donc des canaux furent faits de main d'homme ; ailleurs il y eut des atterrissements, ou l'on jeta des

1-2. *Notes complémentaires* p. 212.
3. Cf. I, 3, 4.
4. Pirée viendrait donc de πέραν. Cette opinion (que Strabon emprunte vraisemblablement à Posidonius) faisant du Pirée une ancienne île était courante dans l'antiquité (cf. W. Judeich, *Topographie von Athen*, 1931, p. 47, qui cite la Suda s. v. Ἔμβαρος, *Etym. Magn.* s. v. Πειραιεύς, et Pline l'Ancien, II, 201).
5. *Note complémentaire*, p. 212.
6. *Odyssée*, XXIV, 377-378.

Ταντάλου βασιλείαν, καὶ ἐξ ἑλῶν λίμναι ἐγένοντο, τὴν δὲ Τροίαν ἐπέκλυσε κῦμα.

Ἡ δὲ Φάρος ἡ κατ' Αἴγυπτον ἦν ποτε πελαγία, νῦν δὲ τρόπον τινὰ χερρόνησος γέγονεν· ὡς δ' αὔτως καὶ Τύρος καὶ Κλαζομεναί. Ἡμῶν δ' ἐπιδημούντων ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τῇ πρὸς Αἰγύπτῳ, περὶ Πηλούσιον καὶ τὸ Κάσιον ὄρος μετεωρισθὲν τὸ πέλαγος ἐπέκλυσε τὴν γῆν καὶ νῆσον ἐποίησε τὸ ὄρος, ὥστε πλωτὴν γενέσθαι τὴν παρὰ τὸ Κάσιον ὁδὸν τὴν εἰς Φοινίκην. Οὐδὲν οὖν θαυμαστόν, οὐδ' εἴ ποτε διαστὰς ὁ ἰσθμὸς ἢ ἵζημα λαβὼν ὁ διείργων τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος ἀπὸ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάττης ἀποφανεῖ πορθμόν, καὶ σύρρουν ποιήσει τὴν ἐκτὸς θάλατταν τῇ ἐντός, καθάπερ ἐπὶ τοῦ κατὰ τὰς Ἡρακλέους στήλας πορθμοῦ συνέβη. Εἴρηται δὲ περὶ τῶν τοιούτων τινὰ καὶ ἐν ἀρχαῖς τῆς πραγματείας, ἃ δεῖ συμφέρειν εἰς ἓν καὶ τὴν πίστιν ἰσχυρὰν κατασκευάζειν τῶν τε τῆς φύσεως ἔργων καὶ τῶν ἄλλως γινομένων μεταβολῶν.

18. Τόν τε Πειραιᾶ νησιάζοντα πρότερον καὶ πέραν | τῆς ἀκτῆς κείμενον οὕτω φασὶν ὀνομασθῆναι. Ὑπεναντίως δ' ἡ Λευκὰς Κορινθίων τὸν ἰσθμὸν διακοψάντων νῆσος γέγονεν, ἀκτὴ πρότερον οὖσα· περὶ ταύτης γάρ φασι λέγειν τὸν Λαέρτην,

> οἷος Νήρικον εἷλον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
> ἀκτὴν ἠπείροιο.

Ἐνταῦθα μὲν δὴ διακοπαὶ χειρότμητοι γεγόνασιν, ἀλλαχόθι δὲ προσχώσεις ἢ γεφυρώσεις, καθάπερ ἐπὶ τῆς πρὸς

TEST. : *Chrest.* I, 43 (1-2, 9-13, 18-21, 24) ; E (18-26).

---

10 ὁ[2] *Chrest.* A $C^2 B^2$: ᾧ ω' C B ‖ 12 ἀποφανεῖ B^3 Aldina : -φαίνει ω' def. A *Chrest.* ‖ 13 τῇ a C^2 Coray : τῆς A ω' ‖ 19 οὕτω φασὶν ὀνομασθῆναι om. A rest. mg a ‖ 23 Νήρικον *Chrest.* E a : Νήριτον A ω' ‖ 25 χειρότμητοι A ω' : χειρόκμητοι E.

ponts, comme pour l'île proche de Syracuse qu'un pont relie aujourd'hui à la terre ferme[1], remplaçant la jetée précédente dont Ibycos[2] indique qu'elle fut faite de pierres prises un peu partout, qu'il appelle «éclectes».

Boura et Hélicé furent ensevelies l'une dans un gouffre, l'autre sous le flot. Aux environs de Méthone[3] dans le golfe Hermionique, après une éruption de flammes, une montagne de sept stades de haut s'éleva qui le jour était inaccessible à cause de la chaleur et de l'odeur de soufre, et la nuit répandait une bonne odeur, brillait au loin et était assez chaude pour porter à ébullition la mer à cinq stades à la ronde, pour la rendre trouble sur près de vingt stades, et la combler d'un amas de rocs déchiquetés de la taille d'une tour. Le lac Copaïs engloutit Arné et Midéa[4] que le Poète avait nommées dans le *Catalogue*,

Aux uns Arné et ses vignes, à d'autres Midéa[5].

De même le lac Bistonis et l'actuel lac Aphnitis[6] ont submergé, dit-on, un certain nombre de villes thraces ; certains ajoutent même quelques cités appartenant aux Trères dont ils font un peuple voisin des Thraces. L'une des Échinades[7], précédemment dénommée Artémita, seule de son espèce, est devenue part de continent ; quelques autres îlots du côté de l'Achéloos ont subi, dit-on, le même sort, par suite des remblais provoqués par le fleuve sur le bord de mer, et « les autres aussi se

1. L'île d'Ortygie, face à Syracuse, fut vers le milieu du VIe s. (c. 540 avant J.-C.) reliée au continent par un môle qu'Ibycos vante pour la qualité de taille de ses pierres. Du temps de Thucydide, l'île avait cessé d'en être une (VI, 3, 2) ; elle l'était de nouveau au temps de Strabon, mais unie à la terre ferme par un pont qui existait déjà à l'époque de Cicéron (*Verr.*, IV, 52). Cf. E. Freeman, *The History of Sicily*, Oxford 1891, II, p. 139 et 504 (Appendice).

2. Ibycos (VIe s. av. J.-C.), fr. 321 (p. 160, 25 - 161, 3) Page.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 212.

5. *Iliade*, II, 507.

6-7. *Notes complémentaires*, p. 213.

Συρακούσαις νήσου νῦν μὲν γέφυρά ἐστιν ἡ συνάπτουσα αὐτὴν πρὸς τὴν ἤπειρον, πρότερον δὲ χῶμα, ὥς φησιν Ἴβυκος, λογαίου λίθου, ὃν καλεῖ ἐκλεκτόν.

Βοῦρα δὲ καὶ Ἑλίκη, ἡ μὲν ὑπὸ χάσματος, ἡ δ' ὑπὸ κύματος ἠφανίσθη [ἡ]. Περὶ Μεθώνην δὲ τὴν ἐν τῷ Ἑρμιονικῷ κόλπῳ ὄρος ἑπταστάδιον τὸ ὕψος ἀνεβλήθη γενηθέντος ἀναφυσήματος φλογώδους, μεθ' ἡμέραν μὲν ἀπρόσιτον ὑπὸ [τῆς] τοῦ θερμοῦ καὶ ⟨τῆς⟩ θειώδους ὀδμῆς, νύκτωρ δ' εὐῶδες, ἐκλάμπον πόρρω καὶ θερμαῖνον, ὥστε ζεῖν τὴν θάλατταν ἐπὶ σταδίους πέντε, θολερὰν δ' εἶναι καὶ ἐπὶ εἴκοσι σταδίους, προσχωσθῆναι δὲ πέτραις ἀπορρῶξι πύργων οὐκ ἐλάττοσιν. Ὑπὸ δὲ τῆς Κωπαΐδος λίμνης ἥ τε Ἄρνη κατεπόθη καὶ Μίδεια, ἃς ὠνόμακεν ὁ ποιητὴς ἐν τῷ Καταλόγῳ·

οἵ τε πολυστάφυλον Ἄρνην ἔχον, οἵ τε Μίδειαν.

Καὶ ὑπὸ τῆς Βιστονίδος δὲ καὶ τῆς νῦν Ἀφνίτιδος λίμνης ἐοίκασι κατακεκλύσθαι πόλεις τινὲς Θρᾳκῶν· οἱ δὲ καὶ Τρηρῶν, ὡς συνοίκων τοῖς Θρᾳξὶν ὄντων. Καὶ ἡ πρότερον δὲ Ἀρτεμίτα λεγομένη μία τῶν Ἐχινάδων νήσων ἤπειρος γέγονε· καὶ ἄλλας δὲ τῶν περὶ τὸν Ἀχελῷον νησίδων τὸ αὐτὸ πάθος φασὶ παθεῖν ἐκ τῆς ὑπὸ τοῦ ποταμοῦ προσχώσεως τοῦ πελάγους, συγχοῦνται δὲ καὶ αἱ λοιπαί, ὡς

TEST. : E (1-3) ; *Chrest.* I, 43 (5-14, 19-20) ; Eust. *Hom.* 270, 44 (12-13).

---

1 Συρακούσαις C s E : -κούσσαις A W v B ‖ 4 Βοῦρα — χάσματος om. A rest. mg. a ‖ 5 ἡ om. *Chrest.* del. Xylander ‖ 5-6 Ἑρμιονικῷ a : Ἑρμειο- A ω' Ἑρμο- *Chrest.* ‖ 6 ὄρος *Chrest.* : om. A ω' ‖ ἑπταστάδιον *Chrest.* : -δίων A ω' ‖ 8 τῆς *Chrest.* A ω' : post *καὶ* transposuit Casaubon ‖ 13 Μίδεια *Chrest.* Eust. A B C[2] : Μήδεια ω' C ‖ 15 Μίδειαν A B C[2] : Μήδειαν ω' C ‖ 16 Βιστονίδος a Kramer : Βιστων- A ω' ‖ Ἀφνίτιδος C a : Ἀφνήτ- A W v s B ‖ 17-18 οἱ δὲ — ὄντων om. W ‖ 19 Ἀρτεμίτα a Siebenkees : -μήτα A ω' ‖ 21 φασὶ Coray : φησὶ A ω' ‖ 21-22 προσχώσεως C s B *Chrest.*[pc] : προχώσεως A W v *Chrest.*[ac].

remblaient tout autant » comme dit Hérodote[1]. Certains promontoires d'Étolie formaient jadis des îles ; telle métamorphose atteignit Astéria, que le Poète appelle Astéris,

Il est en pleine mer un îlot de rocher,
La petite Astéris ; elle a de bons mouillages,
Un double port[2] ;

aujourd'hui elle ne possède même pas un ancrage convenable. A Ithaque non plus, on ne trouve ni caverne ni sanctuaire des Nymphes conformes à la description d'Homère[3]. Mieux vaut alors en rendre responsables les modifications intervenues que l'ignorance du Poète ou le mensonge systématique par goût du merveilleux. En vérité, ce point est bien obscur : aussi, libre à chacun de méditer sur la question !

19. Antissa était précédemment une île, à ce que dit Myrsilos[4] ; comme Lesbos s'appelait jadis Issa, il advint que l'île reçut le nom d'Antissa ; aujourd'hui c'est une ville de Lesbos. Certains ont la conviction que Lesbos également fut arrachée à l'Ida, comme Prochyté et l'île des Pithécusses au territoire de Misène, Capri au promontoire d'Athéna, la Sicile au territoire de Rhégion et l'Ossa au mont Olympe[5]. Sûrement il est arrivé aussi dans ces régions des modifications du genre des précédentes. En Arcadie le Ladon a un jour cessé de couler. En Médie, à en croire Douris[6], Rhagæ aurait tiré son nom des tremblements de terre qui ont déchiré cette terre proche des Portes Caspiennes, fait crouler nombre de villes et de villages, et affecté les fleuves de modifications variées. Parlant de l'Eubée dans son drame satyrique d'*Omphale*, Ion dit :

1. Hérodote, II, 10, 3.
2. *Odyssée*, IV, 844 et 846-7. Astéria est une petite île qui se trouverait entre Ithaque et Céphallénie (cf. X, 2, 16).
3. *Note complémentaire*, p. 213.
4. *F. Gr. Hist.*, 477 F 16 (12-16) ; Myrsilos de Méthymne (c. 280-40) composa une *Histoire de Lesbos*. L'explication étymologique est probablement due à Posidonius (cf. R. Munz, *Quellenkritische Untersuchungen...*, p. 19).
5-6. *Notes complémentaires*, p. 213.

Ἡρόδοτός φησι. Καὶ Αἰτωλικαὶ δέ τινες ἄκραι εἰσὶ νησίζουσαι πρότερον· καὶ ἡ Ἀστερία ἤλλακται, ἣν Ἀστερίδα φησὶν ὁ ποιητής·

ἔστι δέ τις νῆσος μέσσῃ ἁλὶ πετρήεσσα,
Ἀστερίς, οὐ μεγάλη, λιμένες δ' ἔνι ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι·

νυνὶ δὲ οὐδ' ἀγκυροβόλιον εὐφυὲς ἔχει. Ἔν τε τῇ Ἰθάκῃ οὐδέν ἐστιν ἄντρον τοιοῦτον, οὐδὲ Νυμφαῖον, οἷόν φησιν Ὅμηρος. Βέλτιον δὲ αἰτιᾶσθαι μεταβολὴν ἢ ἄγνοιαν ἢ κατάψευσιν τῶν τόπων κατὰ τὸ μυθῶδες. Τοῦτο μὲν δὴ ἀσαφὲς ὂν | ⟨ἐῶ⟩ ἐν κοινῷ σκοπεῖν.

19. Ἡ δὲ Ἄντισσα νῆσος ἦν πρότερον, ὡς Μυρσίλος φησί· τῆς ⟨δὲ⟩ Λέσβου καλουμένης πρότερον Ἴσσης, καὶ τὴν νῆσον Ἄντισσαν καλεῖσθαι συνέβη· νῦν δὲ τῆς Λέσβου πόλις ἐστίν. Οἱ δὲ καὶ τὴν Λέσβον τῆς Ἴδης ἀπερρωγέναι πεπιστεύκασι, καθάπερ τὴν Προχύτην καὶ τὴν Πιθηκοῦσσαν τοῦ Μισηνοῦ, τὰς δὲ Καπρέας τοῦ Ἀθηναίου, τὴν Σικελίαν δὲ τῆς Ῥηγίνης, τὴν Ὄσσαν δὲ τοῦ Ὀλύμπου. Γεγόνασι δὲ καὶ περὶ ταῦτα τοιαῦται μεταβολαί. Καὶ ὁ Λάδων δὲ ὁ ἐν Ἀρκαδίᾳ ἐπέσχε ποτὲ τὸ ῥεῦμα. Δοῦρις δὲ τὰς Ῥάγας τὰς κατὰ Μηδίαν ὠνομάσθαι φησὶν ὑπὸ σεισμῶν ῥαγείσης τῆς περὶ τὰς Κασπίους πύλας γῆς, ὥστε ἀνατραπῆναι πόλεις συχνὰς καὶ κώμας καὶ ποταμοὺς ποικίλας μεταβολὰς δέξασθαι. Ἴων δὲ περὶ τῆς Εὐβοίας φησὶν ἐν Ὀμφάλῃ σατύροις·

TEST. : *Chrest.* I, 43 (2, 5-7, 18-19); Eust. *Hom.* 1735, 22 (7-9); *Dion.* 307, 19 (15-16, 18-19).

---

1 Ἡρόδοτος Coray : Ἡσίοδος A ω' || 4 μέσσῃ A : μέσῃ ω' || ἁλὶ A s : ἀλλὶ ω' || 11 ἐῶ suppl. a B² Aldina || 13 δὲ suppl. Kramer || Ἴσσης Xylander : Ἰσύης A Ἰσίης ω' || 17 Πιθηκοῦσσαν A : -κοῦσαν a ω' || 21 Ῥάγας Coray : Ῥαγάδας A ω' || Μηδίαν a Xylander : Μήδειαν A ω' || 22 Κασπίους A : -πίας ω' || 25 σατύροις B : -ρεῖς A ω' [om. s].

Le frêle clapotis de l'Euripe a divisé
L'Eubée de la Béotie, coupant par un chenal
La saillie du promontoire[1].

20. Démétrios de Callatis[2], passant en revue les tremblements de terre intervenus sur tout le territoire de l'Hellade au cours du temps[3], dit que les îles Léchades furent submergées en grande partie, ainsi que le Cénéon ; que les sources chaudes à Ædepsos et aux Thermopyles s'arrêtèrent pendant trois jours puis recommencèrent à couler, mais à Ædepsos, en jaillissant aussi par d'autres sources. A Oréos, le mur vers la mer et quelque sept cents maisons s'effondrèrent ; à Échinos, à Phalara, à Héracléia de Trachis, il s'écroula de grandes fractions de villes ; à Phalara les fondations furent même retournées de fond en comble. Des phénomènes très voisins se produisirent à Lamia et Larissa. Scarphéia fut soufflée en l'air depuis les fondations, et pas moins de dix-sept cents personnes furent englouties ; à Thronion, le nombre des victimes fut à peine supérieur à la moitié de celui-ci, car le flot s'étant soulevé en trois endroits différents, une partie se porta vers Tarphé et Thronion, une autre vers les Thermopyles, et la troisième se jeta sur la plaine jusqu'à Daphnonte en Phocide ; les sources des fleuves furent taries pendant quelques jours ; le Sperchéios changea de cours et rendit les routes navigables ; le Boagrios alla passer dans un autre ravin, et les villes d'Alopé, de Cynos et d'Oponte furent sérieusement endommagées ; Œon,

1. Fr. 18. Nauck[2] (p. 735).
2. *F. Gr. Hist.*, 85 F 6 (p. 163, 4 - 164, 9).
3. Les secousses sismiques signalées ici affectent l'Eubée d'abord (les Léchades sont très proches du Cénéon, promontoire occidental de l'Eubée ; Ædepsos et Oréos sont des villes d'Eubée situées l'une sur la côte N.-O., l'autre plus au nord), puis le golfe Maliaque (Échinos, Phalara, Larissa, Lamia sont des villes de Thessalie situées sur la côte nord du golfe Maliaque ; Héracleia de Trachis est à l'ouest du golfe, non loin de l'embouchure du Sperchéios ; Scarphéia, Thronion sur le Boagrios, Tarphé, appartiennent à la Locride Épicnémidienne) ou sur le rivage sud de la mer

Εὐβοΐδα μὲν γῆν λεπτὸς Εὐρίπου κλύδων
Βοιωτίας ἐχώρισ', ἀκτὴν ἐκτεμὼν
προβλῆτα πορθμῷ.

20. Δημήτριος δ' ὁ Καλλατιανὸς τοὺς καθ' ὅλην τὴν Ἑλλάδα γενομένους ποτὲ σεισμοὺς διηγούμενος τῶν τε Λιχάδων νήσων καὶ τοῦ Κηναίου τὰ πολλὰ καταδῦναί φησι, τά τε θερμὰ τὰ ἐν Αἰδηψῷ καὶ Θερμοπύλαις ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας ἐπισχεθέντα πάλιν ῥυῆναι, τὰ δ' ἐν Αἰδηψῷ καὶ καθ' ἑτέρας ἀναρραγῆναι πηγάς. Ὠρεοῦ δὲ τὸ πρὸς θαλάττῃ τεῖχος καὶ τῶν οἰκιῶν περὶ ἑπτακοσίας συμπεσεῖν, Ἐχίνου τε καὶ Φαλάρων καὶ Ἡρακλείας τῆς Τραχῖνος, τῶν μὲν πολὺ μέρος πεσεῖν, Φαλάρων δὲ καὶ ἐξ ἐδάφους ἀναστραφῆναι τὸ κτίσμα. Παραπλήσια δὲ συμβῆναι καὶ Λαμιεῦσι καὶ Λαρισαίοις. Καὶ Σκάρφειαν δ' ἐκ θεμελίων ἀναρριφῆναι, καὶ καταδῦναι σώματα χιλίων καὶ ἑπτακοσίων οὐκ ἐλάττω, Θρονίους δ' ὑπὲρ ἥμισυ τούτων· κῦμά τε ἐξαρθὲν τριχῇ, τὸ μὲν πρὸς Τάρφην ἐνεχθῆναι καὶ Θρόνιον, τὸ δὲ πρὸς Θερμοπύλας, ἄλλο δὲ εἰς τὸ πεδίον ἕως τοῦ Φωκικοῦ Δαφνοῦντος· πηγάς τε ποταμῶν ξηρανθῆναι πρὸς ἡμέρας τινάς, τὸν δὲ Σπερχειὸν ἀλλάξαι τὸ ῥεῖθρον καὶ ποιῆσαι πλωτὰς τὰς ὁδούς, τὸν δὲ Βοάγριον κατ' ἄλλης ἐνεχθῆναι φάραγγος, καὶ Ἀλόπης δὲ καὶ Κύνου καὶ Ὀποῦντος πολλὰ καταβλαβῆναι μέρη. Οἷον δὲ τὸ ὑπερ-

---

TEST. : Eust. *Dion.* 307, 19 (1-2) ; *Hom.* 277, 41 (14-16).

---

2 ἐχώρισ' ἀκτὴν Coray : ἀκτῆς ἐχώρισεν A ω' Eust. || ἐκτεμὼν Casaubon : ἐκτέμνων A ω' || 3 προβλῆτα πορθμῷ Coray : πρὸς κρῆτα πορθμόν A ω' || 6 καὶ A B^2 : om. ω' || 7 et 8 Αἰδηψῷ Xylander : Ἐδεψῷ bis A ω' || 7 Θερμοπύλαις A C^2 B^2 : -πύλας ω' C B || 9 Ὠρεοῦ A C^2 : Ὡραίου ω' C || 12 Φαλάρων Casaubon : Φαλάρου A ω' -ρνου a B^2 || 14 Λαμιεῦσι Coray : Λαριεῦσι A ω' || Λαρισαίοις A B^2 : Λαριαίοις ω' B || Σκάρφειαν A : -φίαν ω' || 17 Τάρφην Groskurd : Κάρφην A ω' Σκάρφην a C^2 || 20 Σπερχειὸν A : -χειὼν ω'.

la citadelle au-dessus, fut complètement renversée ; à Élatée, une partie du mur s'écroula et à Alponos, en pleine fête des Thesmophories, vingt-cinq jeunes filles, qui avaient couru tout en haut d'une des tours du port pour jouir du spectacle, furent entraînées par la chute de la tour et tombèrent dans la mer. A ce que l'on raconte aussi, en plein milieu d'Atalanta, île proche de l'Eubée, une déchirure se produisit dans le sol, assez large pour livrer passage à des navires ; une partie de la plaine sur une distance de vingt stades fut inondée, et une trière qui se trouvait dans les hangars maritimes fut soulevée et passa par dessus le mur[1].

Les bouleversements humains.

21. L'on y ajoute généralement les modifications produites par les migrations, dans le désir que l'on a de fortifier en nous encore davantage cette résistance à l'étonnement que célèbrent Démocrite[2] et tous les philosophes[3], vertu qui va de pair avec l'intrépidité, la sérénité et le sang-froid : par exemple les Ibères, peuples de l'ouest, ont émigré au-delà du Pont et de la Colchide, dans ces lieux qui ne sont pas séparés de l'Arménie par l'Araxe, comme le prétend Apollodore[4], mais bien plutôt par le Cyros et les monts Moschiques[5] ; les Égyptiens sont allés en Éthiopie et en Colchide ; les Hénètes sont passés de Paphlagonie sur les bords de l'Adriatique. C'est également ce qui est arrivé pour les différents peuples hellènes, Ioniens, Doriens, Achéens, Éoliens ; les Æinianes, actuellement limitrophes des Étoliens, habitaient jadis vers Dotion et le mont Ossa, avec les Perrhèbes ; et les Perrhèbes eux-mêmes étaient des émigrés.

d'Eubée (Daphnonte sur la mer d'Eubée, entre la Locride Épicnémidienne et la Locride Opontienne appartenait jadis à la Phocide [IX, 3, 17] ; Alopé, Cynos, Oponte, sont des villes de la Locride Opontienne ; Élatée, une des principales villes de Phocide, est proche du Céphise ; Alponos est une ville de Locride Épicnémidienne peu connue par ailleurs ; Atalanta est une petite île de la mer d'Eubée, face à Oponte).

1-5. *Notes complémentaires*, p. 213-214.

κείμενον φρούριον πᾶν ἀνατραπῆναι, Ἐλατείας δὲ τοῦ τείχους καταρραγῆναι μέρος, περὶ δὲ Ἄλπωνον θεσμοφορίων ὄντων πέντε καὶ εἴκοσι παρθένους ἀναδραμούσας εἰς πύργον τῶν ἐλλιμενίων κατὰ θέαν, πεσόντος τοῦ πύργου, πεσεῖν καὶ αὐτὰς εἰς τὴν θάλατταν. Λέγουσι δὲ καὶ τῆς Ἀταλάντης τῆς πρὸς Εὐβοίᾳ | τὰ μέσα, ῥήγματος γενομένου, διάπλουν δέξασθαι μεταξύ, καὶ τῶν πεδίων ἔνια καὶ μέχρι εἴκοσι σταδίων ἐπικλυσθῆναι, καὶ τριήρη τινὰ ἐκ τῶν νεωρίων ἐξαρθεῖσαν ὑπερπεσεῖν τοῦ τείχους.

21. Προστιθέασι δὲ καὶ τὰς ἐκ τῶν μεταστάσεων μεταβολὰς ἐπὶ πλέον τὴν ἀθαυμαστίαν ἡμῖν κατασκευάζειν ἐθέλοντες, ἣν ὑμνεῖ Δημόκριτος καὶ οἱ ἄλλοι φιλόσοφοι πάντες· παράκειται γὰρ τῷ ἀθαμβεῖ καὶ ἀταράχῳ καὶ ἀνεκπλήκτῳ· οἷον Ἰβήρων μὲν τῶν ἑσπερίων εἰς τοὺς ὑπὲρ τοῦ Πόντου καὶ τῆς Κολχίδος τόπους μετῳκισμένων (οὓς οὐχ ὁ Ἀράξης, ὥς φησιν Ἀπολλόδωρος, ἀπὸ τῆς Ἀρμενίας ὁρίζει, Κῦρος δὲ μᾶλλον καὶ τὰ ὄρη τὰ Μοσχικά); Αἰγυπτίων δ' εἴς τε Αἰθίοπας καὶ Κόλχους, Ἑνετῶν δ' ἐκ Παφλαγονίας ἐπὶ τὸν Ἀδρίαν. Ἅπερ καὶ ἐπὶ τῶν Ἑλληνικῶν ἐθνῶν συνέβη, Ἰώνων καὶ Δωριέων καὶ Ἀχαιῶν καὶ Αἰολέων· καὶ Αἰνιᾶνες οἱ νῦν Αἰτωλοῖς ὅμοροι περὶ τὸ Δώτιον ᾤκουν καὶ τὴν Ὄσσαν μετὰ Περραιβῶν· καὶ αὐτοὶ δὲ Περραιβοὶ μετανάσται τινές.

TEST. : Eust. *Hom.* 335, 23 (20-22) ; E (20-23).

---

1 Ἐλατείας A C^2 : -τίας ω' ‖ 2 Ἄλπωνον Coray : Ἄλγωνον A ω' ‖ 9 νεωρίων a B^2 Coray : νεωρίδων A ω' [-ρίω s] ‖ ἐξαρθεῖσαν B^2 Coray : ἐξαιρεθεῖσαν A ω' B ‖ 10 μεταστάσεων A ω' : μεταναστ- a B^2 ‖ 15 μετῳκισμένων a B^2 Aldina : -μένους A ω' ‖ 16 οὐχ ὁ Ἀράξης Coray : χοαράξης A ω' ‖ ὥς Aldina : ὅν A ω' ‖ 17 ὁρίζει Aldina : -ζειν A ω' ‖ 21 Αἰνιᾶνες Eust. E a : Αἰνειᾶνες A ω' ‖ 22 Δώτιον Tyrwhitt : Δάτιον A ω' E ‖ 22-23 Περραιβῶν ... Περραιβοὶ A E Eust. : Περεβῶν... -βοὶ ω'.

La présente étude est pleine d'exemples de ce genre, dont certains sont tombés dans le domaine public ; mais les migrations des Cariens, des Trères, des Teucriens et des Galates[1], les expéditions lointaines de certains souverains comme Madyès le Scythe, Téarko l'Éthiopien, Cobus le Trère[2], Sésostris et Psammétique[3], tous les deux Égyptiens, ou les rois perses de Cyrus à Xerxès ne sont pas au même degré de notoriété publique[4]. Les Cimmériens, à qui l'on donne aussi le nom de Trères, ou bien l'une seulement de leurs tribus, ont à plusieurs reprises envahi les régions à droite[5] du Pont et celles qui leur sont contiguës, attaquant tantôt la Paphlagonie, tantôt jusqu'à la Phrygie (c'est alors que Midas, dit-on, but le sang du taureau et s'en alla vers son destin)[6]. Lygdamis, à la tête de ses troupes, poussa jusqu'en Lydie et en Ionie, et s'empara de Sardes, mais trouva la mort en Cilicie. A plusieurs reprises d'ailleurs les Cimmériens et les Trères firent des sorties de ce genre ; mais les Trères et Cobus furent définitivement chassés, dit-on, par Madyès, le roi des Cimmériens.

Voilà donc les informations qui concernent directement l'étude d'ensemble de la terre, dans ce tour du monde que nous nous proposons.

Sur les Hyperboréens. 22. Retournons maintenant à la suite des développements dont nous nous sommes écartés. A la déclaration d'Hérodote[7] qu'il n'existe pas d'Hyperboréens parce qu'il n'y a pas d'Hypernotiens, Ératosthène[8] répond que l'argument

1-4. *Notes complémentaires*, p. 214-215.

5. C'est-à-dire sur le littoral sud, pour qui entre en bateau (cf. II, 5, 22).

6. Midas n'est pas le roi légendaire qui changeait en or tout ce qu'il touchait. C'est un roi de Phrygie qui se suicida en buvant du sang de taureau lors de l'invasion de son pays par les Cimmériens (696/5 ou 676/5 suivant les auteurs). Les Cimmériens, qui avaient alors occupé toute l'Asie mineure, furent très puissants pendant trente ans ou plus. Leur roi Lygdamis (Tugdamma) vainquit et tua Gygès de Lydie vers 652 av. J.-C.

7. Hérodote, IV, 6.

8. I B 21 (p. 165, 21 - 166, 3).

Πλήρης δέ ἐστι τῶν τοιούτων παραδειγμάτων ἡ νῦν ἐνεστῶσα πραγματεία. Τινὰ μὲν οὖν καὶ πρόχειρα τοῖς πολλοῖς εἰσιν. Αἱ δὲ τῶν Καρῶν καὶ Τρηρῶν καὶ Τεύκρων μεταναστάσεις καὶ Γαλατῶν, ὁμοῦ δὲ καὶ τῶν ἡγεμόνων οἱ ἐπὶ πολὺ ἐκτοπισμοί, Μάδυός τε τοῦ Σκυθικοῦ καὶ Τεαρκὼ τοῦ Αἰθίοπος καὶ Κώβου τοῦ Τρηρὸς καὶ Σεσώστριος καὶ Ψαμμιτίχου τῶν Αἰγυπτίων καὶ Περσῶν τῶν ἀπὸ Κύρου μέχρι Ξέρξου οὐχ ὁμοίως ἐν ἑτοίμῳ πᾶσίν εἰσιν. Οἵ τε Κιμμέριοι οὓς καὶ Τρῆρας ὀνομάζουσιν, ἢ ἐκείνων τι ἔθνος, πολλάκις ἐπέδραμον τὰ δεξιὰ μέρη τοῦ Πόντου καὶ τὰ συνεχῆ αὐτοῖς, τοτὲ μὲν ἐπὶ Παφλαγόνας, τοτὲ δὲ καὶ Φρύγας ἐμβαλόντες, ἡνίκα Μίδαν αἷμα ταύρου πιόντα φασὶν ἀπελθεῖν εἰς τὸ χρεών. Λύγδαμις δὲ τοὺς αὑτοῦ ἄγων μέχρι Λυδίας καὶ Ἰωνίας ἤλασε καὶ Σάρδεις εἷλεν, ἐν Κιλικίᾳ δὲ διεφθάρη. Πολλάκις δὲ καὶ οἱ Κιμμέριοι καὶ οἱ Τρῆρες ἐποιήσαντο τὰς τοιαύτας ἐφόδους · τοὺς δὲ Τρῆρας καὶ Κῶβον ὑπὸ Μάδυος τὸ τελευταῖον ἐξελαθῆναί φασι τοῦ τῶν Κιμμερίων βασιλέως.

Ταῦτα μὲν εἰρήσθω πρὸς ἅπασαν κοινῇ τὴν περίοδον τῆς γῆς ἔχοντα οἰκείαν ἱστορίαν.

22. Ἐπάνιμεν δ' ἐπὶ τὰ ἑξῆς, ἀφ' ὧν παρέβημεν. Τοῦ γὰρ Ἡροδότου μηδένας Ὑπερβορείους εἶναι φήσαντος, μηδὲ γὰρ Ὑπερνοτίους, γελοίαν φησὶν εἶναι τὴν ἀπόδειξιν | καὶ ὁμοίαν ὁ Ἐρατοσθένης τῷ σοφίσματι τούτῳ, εἴ τις

TEST. : E (2-5, 6-15, 22-24) ; Eust. *Hom.* 1671, 20 (9, 11-13, 14-15).

---

3 Καρῶν E B² Aldina : Κραρῶν A ω' || 6 Τρηρὸς Coray : Τρωρὸς A ω' def. E || 9 Τρῆρας E a Coray : Τρήρωνας A ω' || 11 τοτὲ ... τοτὲ A ω' E : ὅτε ... ὅτε W || 12 ἐμβαλόντες ω' E Eust. (ἐμβαλεῖν) : -βάλλοντες A || αἷμα E Eust. a : αἵματι A αἷμά τι ω' || 14 Λυδίας A E B² : διὰς ω' B || 21 ἐπάνιμεν W a C² : ἐπάνειμεν A ω' C || 22 Ὑπερβορείους A : -βορέους ω' E a || 23 γελοίαν Tyrwhitt Coray : λέγοι ἂν A ω' λέγειν E || τὴν om. E.

est ridicule et ressemble fort au sophisme qui ferait dire qu'il n'existe pas d'hommes qui se réjouissent du malheur des autres parce qu'il n'y en a pas qui se réjouissent de leur bonheur. Et par chance, dit-il, il existe aussi des Hypernotiens, car le Notos ne souffle pas sur l'Éthiopie mais plus au nord. Or en fait, il serait bien étonnant que, le vent soufflant dans chaque *climat* et celui venant du sud étant partout appelé notos, il existe un lieu géographique où cela n'arrive pas ; tout au contraire, c'est non seulement l'Éthiopie qui peut avoir le notos que nous connaissons, mais même toute la région au sud, jusqu'à l'équateur. Et donc ce qu'il fallait reprocher à Hérodote, c'était d'avoir supposé que le terme d'Hyperboréens désignait le peuple chez lequel le Borée ne souffle pas ; en effet, si les poètes s'expriment ainsi dans un style de fables, les commentateurs du moins devraient faire preuve de bon sens, et comprendre par Hyperboréens les peuples de l'extrême nord. Or la limite des peuples du nord est le pôle, celle des peuples du sud l'équateur ; et telles sont aussi les limites des vents[1].

23. Après quoi Ératosthène[2] attaque les auteurs qui narrent des faits visiblement forgés de toutes pièces et manifestement impossibles, soit sous forme de fable soit sous forme d'information historique, et qu'il ne vaut même pas la peine de mentionner. Mais lui non plus n'aurait pas dû, dans un sujet de ce genre, tenir compte de ces hâbleurs !

Tel est le contenu du premier livre de ses *Commentaires*[3].

1. *Note complémentaire*, p. 215.
2. I B 22 (16-21).
3. *Note complémentaire*, p. 215.

λέγοι μηδένας εἶναι ἐπιχαιρεκάκους, μηδὲ γὰρ ἐπιχαιραγάθους. Κατὰ τύχην τε εἶναι καὶ Ὑπερνοτίους· κατὰ γοῦν τὴν Αἰθιοπίαν μὴ πνεῖν Νότον, ἀλλὰ κατωτέρω. Θαυμαστὸν δ', εἰ, καθ' ἕκαστον κλίμα πνέοντος ἀνέμου, καὶ πανταχοῦ τοῦ ἀπὸ μεσημβρίας Νότου προσαγορευομένου, ἔστι τις οἴκησις ἐν ᾗ τοῦτο μὴ συμβαίνει· τοὐναντίον γὰρ οὐ μόνον Αἰθιοπία ἔχοι ἂν τὸν καθ' ἡμᾶς Νότον, ἀλλὰ καὶ ἡ ἀνωτέρω πᾶσα μέχρι τοῦ ἰσημερινοῦ. Εἰ δ' ἄρα, τοῦ Ἡροδότου τοῦτ' ἐχρῆν αἰτιᾶσθαι, ὅτι τοὺς Ὑπερβορείους τούτους ὑπέλαβε λέγεσθαι, παρ' οἷς ὁ Βορέας οὐ πνεῖ· καὶ γὰρ εἰ οἱ ποιηταὶ μυθικώτερον οὕτω φασίν, οἵ γ' ἐξηγούμενοι τὸ ὑγιὲς ἂν ἀκούσαιεν, Ὑπερβορείους τοὺς βορειοτάτους λέγεσθαι [φασίν]. Ὅρος δὲ τῶν μὲν βορείων ὁ πόλος, τῶν δὲ νοτίων ὁ ἰσημερινός· καὶ τῶν ἀνέμων δ' ὁ αὐτὸς ὅρος.

23. Ἑξῆς δὲ λέγει πρὸς τοὺς φανερῶς πεπλασμένα καὶ ἀδύνατα λέγοντας, τὰ μὲν [γὰρ] ἐν μύθου σχήματι, τὰ δ' ἱστορίας, περὶ ὧν οὐκ ἄξιον μεμνῆσθαι. Οὐδ' ἐκεῖνον ἐχρῆν ἐν ὑποθέσει τοιαύτῃ φλυάρους ἐπισκοπεῖν.

Ἡ μὲν οὖν πρώτη διέξοδος αὐτῷ τῶν Ὑπομνημάτων τοιαύτη.

TEST. : E (1-15)

---

8 ἀνωτέρω A ω' : -τέρα E || 9 τοῦτ' ἐχρῆν A ω' : τοῦτο χρῆν E || 9-10 Ὑπερβορείους [-ραιους E] — ὁ Βορέας A E B² : Ὑπέρας ω' B || 10 λέγεσθαι A ω' : γενέσθαι E a || 11 γ' E : τ' A ω' || 12 ὑγιὲς E a B² : ὑγιῶς A ω' B || Ὑπερβορείους A : -ρέους ω' B² -ραίους E B || 13 φασίν del. Groskurd || μὲν om. E || 17 γὰρ del. Coray.

4

[*La critique des prédécesseurs: Ératosthène et le monde habité*]

1. Dans le second livre, Ératosthène[1] tente d'introduire certaines rectifications à la géographie et d'exposer ses propres conceptions, que j'essaierai à mon tour de corriger s'il en est besoin.

Le globe terrestre. Et tout d'abord son recours à des hypothèses mathématiques et physiques est parfaitement légitime, comme aussi de dire que, si la terre, à l'image de l'univers, a la forme d'une sphère, elle est habitée tout le tour, et autres choses du même genre. Mais la terre est-elle aussi grande qu'il l'a dit[2]? C'est ce que contestent ses successeurs qui ne louent guère son procédé de mesure[3]. Et pourtant, pour repérer les phénomènes célestes en chaque lieu géographique, Hipparque[4] utilise ses distances, prises sur le méridien qui passe par Méroé, Alexandrie et le Borysthène[5] ; car, dit-il, elles ne s'écartent que peu de la réalité.

A la suite, Ératosthène traite des questions de forme et consacre de longs développements à démontrer la sphéricité aussi bien de la terre avec l'élément humide que du ciel. Mais c'est là s'écarter du sujet, semble-t-il ; de brèves notations suffisent.

Largeur du monde habité. 2. Puis voulant déterminer la largeur du monde habité, il dit[6] que de Méroé, sur le méridien qui y passe, jusqu'à Alexandrie, il y a dix mille stades ; de là jusqu'à l'Hellespont, environ huit mille cent stades, ensuite jusqu'au Borysthène cinq mille ; puis jusqu'au parallèle de Thulé[7] (dont Pythéas[8] dit qu'il est à une distance de six jours de navigation de la Bretagne

1-8. *Notes complémentaires*, p. 215-216.

4

1. Ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ πειρᾶται διόρθωσίν τινα ποιεῖσθαι τῆς γεωγραφίας, καὶ τὰς ἑαυτοῦ λέγειν ὑπολήψεις· πρὸς ἃς πάλιν, εἴ ἐστί τις ἐπανόρθωσις, πειρατέον προσφέρειν.

Τὸ μὲν οὖν τὰς μαθηματικὰς ὑποθέσεις ⟨εἰσ⟩άγειν καὶ φυσικὰς εὖ λέγεται, καὶ ὅτι εἰ σφαιροειδὴς ἡ γῆ, καθάπερ καὶ ὁ κόσμος, περιοικεῖται, καὶ τὰ ἄλλα τὰ τοιαῦτα. Εἰ δὲ τηλικαύτη ἡλίκην αὐτὸς εἴρηκεν, οὐχ ὁμολογοῦσιν οἱ ὕστερον, ⟨οὐ⟩δ' ἐπαινοῦσι τὴν ἀναμέτρησιν· ὅμως δὲ πρὸς τὴν σημείωσιν τῶν κατὰ τὰς οἰκήσεις ἑκάστας φαινομένων προσχρῆται τοῖς διαστήμασιν ἐκείνοις Ἵππαρχος ἐπὶ τοῦ διὰ Μερόης καὶ Ἀλεξανδρείας καὶ Βορυσθένους μεσημβρινοῦ, μικρὸν παραλλάττειν φήσας παρὰ τὴν ἀλήθειαν.

Καὶ περὶ τοῦ σχήματος δ' ἐν τοῖς ἑξῆς διὰ πλειόνων καταδεικνὺς ὅτι σφαιροειδὴς καὶ ἡ γῆ σὺν τῇ ὑγρᾷ φύσει καὶ ὁ οὐρανός, ἀλλοτριολογεῖν ἂν δόξειεν· ἀρκεῖ γὰρ τὸ ἐπὶ μικρόν.

2. Ἑξῆς δὲ τὸ πλάτος τῆς οἰκουμένης ἀφορίζων φησὶν ἀπὸ μὲν Μερόης ἐπὶ τοῦ δι' αὐτῆς μεσημβρινοῦ μέχρι Ἀλεξανδρείας | εἶναι μυρίους, ἐνθένδε εἰς τὸν Ἑλλήσποντον περὶ ὀκτακισχιλίους ἑκατόν, εἶτ' εἰς Βορυσθένη πεντακισχιλίους, εἶτ' ἐπὶ τὸν κύκλον τὸν διὰ Θούλης (ἥν φησι Πυθέας ἀπὸ μὲν τῆς Βρεττανικῆς ἓξ ἡμερῶν πλοῦν

TEST. : E (18-23).

---

4 εἰσάγειν Coray : ἄγειν A ω' ‖ 8 οὐδ' Casaubon Coray : δ' A ω' ‖ 15 καταδεικνὺς a Tucker : καὶ δείκνυσι A ω' [-σιν ω'] ‖ 19 ἐπὶ B^2 Casaubon : ἀπὸ A ω' E ‖ 23 πλοῦν om. E.

en direction du nord et qu'il est proche de la mer gelée) quelque onze mille cinq cents stades de plus. En ajoutant au delà de Méroé un supplément de trois mille quatre cents stades pour avoir l'île des Égyptiens, le pays producteur de cannelle et Taprobane[1], cela fera trente huit mille stades.

3. Accordons-lui les autres distances car elles sont suffisamment reconnues. Mais celle qui sépare le Borysthène du parallèle de Thulé, comment pourrait-on la lui accorder, si l'on a quelque bon sens? L'homme qui rend compte de Thulé, Pythéas, a été reconnu pour un fieffé menteur ; et ceux qui ont visité la Bretagne[2] et Ierné[3] ne disent rien de Thulé, alors qu'ils citent d'autres îles, de faible étendue, au large de la Bretagne. La Bretagne elle-même est, à peu de chose près, de longueur égale à la Celtique, face à laquelle elle se déploie ; elle n'a donc pas plus de cinq mille stades, comme permettent de le déterminer les extrémités qui se font face ; car les pointes extrêmes, à l'est comme à l'ouest, sont situées face à face et, à l'est, se rapprochent même au point d'être à portée de regard (c'est le cas pour le Cantium et les bouches du Rhin). Or Pythéas indique pour l'île une longueur supérieure à vingt mille stades, et prétend que le Cantium est à quelques jours de navigation de la Celtique[4]. De même, dans ses développements sur les Ostidéens[5] et sur les peuples d'au delà du Rhin jusqu'aux Scythes, tout ce qu'il dit des lieux est mensonger. Qui accumule tant de mensonges sur des endroits connus pourrait difficilement dire la vérité sur des endroits que personne ne connaît.

1. L'île des Égyptiens ou des exilés d'Égypte est, en Éthiopie, une île dans le Nil, habitée par des Sembrites-Égyptiens qui s'étaient révoltés contre Psammétique au VIIe s. (cf. II, 5, 14 ; XVI, 4, 8 ; XVII, 1, 2 ; Hérodote, II, 30). Le pays producteur de cannelle est l'actuelle côte des Somalis. Taprobane est l'île de Ceylan.

2. Généralement unanimes sur la graphie Πρεττανική dans les livres III et IV (voir ci-dessus p. LXXXIX), les mss s'accordent ici, et ailleurs, sur Βρεττανική.

3-5. *Notes complémentaires*, p. 217.

ἀπέχειν πρὸς ἄρκτον, ἐγγὺς δ' εἶναι τῆς πεπηγυίας θαλάττης) ἄλλους ὡς μυρίους χιλίους πεντακοσίους. Ἐὰν οὖν ἔτι προσθῶμεν ὑπὲρ τὴν Μερόην ἄλλους τρισχιλίους τετρακοσίους, ἵνα τὴν τῶν Αἰγυπτίων νῆσον ἔχωμεν καὶ τὴν Κινναμωμοφόρον καὶ τὴν Ταπροβάνην, ἔσεσθαι σταδίους τρισμυρίους ὀκτακισχιλίους.

3. Τὰ μὲν οὖν ἄλλα διαστήματα δεδόσθω αὐτῷ· ὡμολόγηται γὰρ ἱκανῶς. Τὸ δ' ἀπὸ τοῦ Βορυσθένους ἐπὶ τὸν διὰ Θούλης κύκλον τίς ἂν δοίη νοῦν ἔχων; Ὅ τε γὰρ ἱστορῶν τὴν Θούλην Πυθέας ἀνὴρ ψευδίστατος ἐξήτασται, καὶ οἱ τὴν Βρεττανικὴν ⟨καὶ⟩ Ἰέρνην ἰδόντες οὐδὲν περὶ τῆς Θούλης λέγουσιν, ἄλλας νήσους λέγοντες μικρὰς περὶ τὴν Βρεττανικήν. Αὐτή τε ἡ Βρεττανικὴ τὸ μῆκος ἴσως πώς ἐστι τῇ Κελτικῇ παρεκτεταμένη, τῶν πεντακισχιλίων σταδίων οὐ μείζων, καὶ τοῖς ἄκροις τοῖς ἀντικειμένοις ἀφοριζομένη· ἀντίκειται γὰρ ἀλλήλοις τά τε ἑῷα ἄκρα τοῖς ἑῴοις καὶ τὰ ἑσπέρια τοῖς ἑσπερίοις, καὶ τά γε ἑῷα ἐγγὺς ἀλλήλων ἐστὶ μέχρις ἐπόψεως, τό τε Κάντιον καὶ αἱ τοῦ Ῥήνου ἐκβολαί. Ὁ δὲ πλειόνων ἢ δισμυρίων τὸ μῆκος ἀποφαίνει τῆς νήσου, καὶ τὸ Κάντιον ἡμερῶν τινων πλοῦν ἀπέχειν τῆς Κελτικῆς φησι. Καὶ τὰ περὶ τοὺς Ὠστιδαίους δὲ καὶ τὰ πέραν τοῦ Ρήνου τὰ μέχρι Σκυθῶν πάντα κατέψευσται τῶν τόπων. Ὅστις οὖν περὶ τῶν γνωριζομένων τόπων τοσαῦτα ἔψευσται, σχολῇ γ' ἂν περὶ τῶν ἀγνοουμένων παρὰ πᾶσιν ἀληθεύειν δύναιτο.

TEST. : E (1-21, 23-25) ; *Chrest.* I, 44 (9-11).

---

4 τὴν A : καὶ τὴν ω' E ‖ 5 Κινναμωμοφόρον A ω' : Κινα- E ‖ 10 ἐξήτασται A E B C² : ἐξίστασται ω' C ‖ 11 καὶ add. Siebenkees Coray ‖ περὶ A E C B² : παρὰ W v s B ‖ 14 ἴσως πως om. E ‖ 19 ὁ δὲ E : ὃν A ω' ‖ δισμυρίων A E B : δυσμ- C W v s ‖ 21-22 Καὶ — δὲ om. E ‖ 22 Ὠστιδαίους Mette : Ὠστιδέους A ω' Ὠστιαίους a B² ‖ 23 περὶ A B² E : παρὰ ω' B ‖ 25 δύναιτο ω' E a : δύναται A.

4. Hipparque[1] et d'autres imaginent que le parallèle qui passe par le Borysthène est le même que celui qui traverse la Bretagne du fait qu'un même parallèle porte également Byzance et Marseille ; car le rapport que Pythéas a trouvé à Marseille entre le gnomon et son ombre est identique à celui qu'Hipparque dit avoir trouvé à Byzance dans des conditions similaires[2]. Or de Marseille au milieu de la Bretagne il n'y a pas plus de cinq mille stades. Mais si, du milieu de la Bretagne, l'on s'avançait de quatre mille stades au maximum, on trouverait une région à peine habitable (les environs d'Ierné) de sorte que les régions situées au delà, vers lesquelles Ératosthène relègue Thulé, ne seraient plus du tout habitables. Mais quelle conjecture lui permet de dire que du parallèle de Thulé à celui du Borysthène il y a onze mille cinq cents stades, c'est ce que je ne vois pas du tout !

Longueur du monde habité.

5. S'étant trompé sur la largeur, il ne pouvait que faire[3] de fausses conjectures sur la longueur. Que la longueur connue soit supérieure au double de la largeur connue[4], tout le monde est d'accord là dessus, tant les modernes que les plus distingués de nos prédécesseurs : il s'agit là de la distance entre l'extrémité de l'Inde et l'extrémité de l'Ibérie, comparée à celle qui sépare l'Éthiopie du parallèle d'Ierné. Après avoir compté la susdite largeur de l'extrême bord de l'Éthiopie jusqu'au parallèle de Thulé, il étend la longueur plus qu'il ne faut, afin de lui donner plus du double de la largeur en question. Et donc il prétend que la longueur de l'Inde jusqu'au fleuve Indus mesure au plus étroit seize mille stades (en étendant la distance aux derniers promontoires, cela ferait trois mille stades de plus) ; de l'Indus

1. V 13 d (1-7) = 53 (id.) Dicks.
2. *Note complémentaire*, p. 217.
3. Ératosthène II C 18 (p. 169, 15 - 170, 21).
4. *Note complémentaire*, p. 217.

4. Τὸν δὲ διὰ τοῦ Βορυσθένους παράλληλον τὸν αὐτὸν εἶναι τῷ διὰ τῆς Βρεττανικῆς εἰκάζουσιν Ἵππαρχός τε καὶ ἄλλοι ἐκ τοῦ τὸν αὐτὸν εἶναι καὶ τὸν διὰ Βυζαντίου τῷ διὰ Μασσαλίας· ὃν γὰρ λόγον εἴρηκε ⟨Πυθέας⟩ τοῦ ἐν Μασσαλίᾳ γνώμονος πρὸς τὴν σκιάν, τὸν αὐτὸν καὶ Ἵππαρχος κατὰ τὸν ὁμώνυμον καιρὸν εὑρεῖν ἐν τῷ Βυζαντίῳ φησίν. Ἐκ Μασσαλίας δὲ εἰς μέσην τὴν Βρεττανικὴν οὐ πλέον τῶν πεντακισχιλίων ἐστὶ σταδίων. Ἀλλὰ μὴν ἐκ μέσης τῆς Βρεττανικῆς οὐ πλέον τῶν τετρακισχιλίων προελθὼν εὕροις ἂν οἰκήσιμον ἄλλως πως (τοῦτο δ' ἂν εἴη τὸ περὶ τὴν Ἰέρνην), ὥστε τὰ ἐπέκεινα, εἰς ἃ ἐκτοπίζει τὴν Θούλην, οὐκέτ' οἰκήσιμα. Τίνι δ' ἂν καὶ στοχασμῷ λέγοι τὸ ἀπὸ τοῦ διὰ Θούλης ἕως τοῦ διὰ Βορυσθένους μυρίων καὶ χιλίων πεντακοσίων, οὐχ ὁρῶ. |

5. Διαμαρτὼν δὲ τοῦ πλάτους ἠνάγκασται καὶ τοῦ μήκους ἀστοχεῖν. Ὅτι μὲν γὰρ πλέον ἢ διπλάσιον τὸ γνώριμον μῆκός ἐστι τοῦ γνωρίμου πλάτους, ὁμολογοῦσι καὶ οἱ ὕστερον καὶ τῶν ἄλλων οἱ χαριέστατοι· λέγω δὲ ⟨τὸ⟩ ἀπὸ τῶν ἄκρων τῆς Ἰνδικῆς ἐπὶ τὰ ἄκρα τῆς Ἰβηρίας τοῦ ⟨ἀπ'⟩ Αἰθιόπων ἕως τοῦ κατὰ Ἰέρνην κύκλου. Ὁρίσας δὲ τὸ λεχθὲν πλάτος, τὸ ἀπὸ τῶν ἐσχάτων Αἰθιόπων μέχρι τοῦ διὰ Θούλης ἐκτείνει πλέον ἢ δεῖ τὸ μῆκος, ἵνα ποιήσῃ πλέον ἢ διπλάσιον τοῦ λεχθέντος πλάτους. Φησὶ δ' οὖν τὸ μὲν τῆς Ἰνδικῆς μέχρι τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ τὸ στενότατον σταδίων μυρίων ἑξακισχιλίων· τὸ γὰρ ἐπὶ τὰ ἀκρωτήρια τεῖνον τρισχιλίοις εἶναι μεῖζον· τὸ δὲ ἔνθεν

TEST. : E (1-16).

2 τῷ E : τὸν A ω' || ὁ ante Ἵππαρχος add. E || 4 Πυθέας suppl. Meineke || 10 εὕροις Coray : εὕροι A ω' E || 14 καὶ Xylander : ἢ A ω' E || ὁρῶ A E B² : ὁρῶν ω' B || 19 τὸ add. Kramer || 20 ἀπ' add. Xylander || 22 ἢ δεῖ Coray : ἤδη A ω' || 25 στενότατον AC : στενώτ- WvsB.

aux Portes Caspiennes[1], il y a quatorze mille stades, jusqu'à l'Euphrate dix mille ; de l'Euphrate au Nil, cinq mille ; quelque mille trois cents de plus jusqu'au bras de Canope ; de là jusqu'à Carthage treize mille cinq cents ; et enfin jusqu'aux Colonnes d'Hercule huit mille au bas mot ; ce qui fait en tout quelque soixante-dix mille huit cents stades[2]. Il faut encore y ajouter la convexité de l'Europe à l'extérieur des Colonnes d'Hercule, à hauteur de l'Ibérie, qui forme une saillie vers l'ouest, soit trois mille stades au minimum, comprenant aussi les promontoires, entre autres celui des Ostimniens qui porte le nom de Cabæon, ainsi que les îles voisines dont la dernière, Ouxisamé[3], est d'après Pythéas à une distance de trois jours de navigation. Il a beau déclarer que ces régions n'augmentent en rien la longueur, il fait entrer dans son calcul les susdits promontoires, le pays des Ostimniens, Ouxisamé, et certaines îles qu'il cite (il reconnaît pourtant que toutes ces régions se trouvent au nord et appartiennent à la Celtique et non à l'Ibérie ; appelons-les plutôt des inventions de Pythéas). Puis il ajoute aux distances citées pour la longueur quelque deux mille stades de plus vers l'occident, et autant vers le levant, afin de sauver la théorie qui veut que la largeur vaille moins de la moitié de la longueur.

6. Insistant alors sur le fait qu'il est conforme à la nature d'attribuer une longueur plus grande à la distance entre orient et occident, il déclare[4] qu'il est conforme à la nature que, de l'aube au couchant, la terre habitée ait une dimension plus grande, comme nous l'avons indiqué ; avec les mathématiciens en effet, il soutient qu'elle forme approximativement un cercle, qui tend à

1. *Note complémentaire*, p. 218.
2. Les 70 800 stades vaudraient, pour un stade de 157,5 m, près de onze mille kilomètres. De Calcutta à Gibraltar, il y a environ 95° de longitude, soit, ramenés sur le parallèle 36°, quelque 8 500 km.
3. Les Ostimniens habitent l'Armorique. Le Cabæon est la pointe du Raz ; Ouxisamé est l'île d'Ouessant.
4. Ératosthène II A 6 (p. 170, 22 - 171, 7).

ἐπὶ Κασπίους πύλας μυρίων τετρακισχιλίων, εἶτ' ἐπὶ τὸν Εὐφράτην μυρίων, ἐπὶ δὲ τὸν Νεῖλον ἀπὸ τοῦ Εὐφράτου πεντακισχιλίων, ἄλλους δὲ χιλίους καὶ τριακοσίους μέχρι Κανωβικοῦ στόματος, εἶτα μέχρι τῆς Καρχηδόνος μυρίους τρισχιλίους πεντακοσίους, εἶτα μέχρι Στηλῶν ὀκτακισχιλίους τοὐλάχιστον· ὑπεραίρειν δὴ τῶν ἑπτὰ μυριάδων ὀκτακοσίους. Δεῖν δὲ ἔτι προσθεῖναι τὸ ἐκτὸς Ἡρακλείων στηλῶν κύρτωμα τῆς Εὐρώπης, ἀντικείμενον μὲν τοῖς Ἴβηρσι, προπεπτωκὸς δὲ πρὸς τὴν ἑσπέραν, οὐκ ἔλαττον σταδίων τρισχιλίων, καὶ τὰ ἀκρωτήρια τά τε ἄλλα καὶ τὸ τῶν Ὠστιμνίων, ὃ καλεῖται Κάβαιον, καὶ τὰς κατὰ τοῦτο νήσους, ὧν τὴν ἐσχάτην Οὐξισάμην φησὶ Πυθέας ἀπέχειν ἡμερῶν τριῶν πλοῦν. Ταῦτα δ' εἰπὼν τὰ τελευταῖα οὐδὲν πρὸς τὸ μῆκος συντείνοντα προσέθηκε τὰ περὶ τῶν ἀκρωτηρίων καὶ τῶν Ὠστιμνίων καὶ τῆς Οὐξισάμης καὶ ὧν φησι νήσων· ταῦτα γὰρ πάντα, φησί, προσάρκτιά ἐστι καὶ Κελτικά, οὐκ Ἰβηρικά, μᾶλλον δὲ Πυθέου πλάσματα. Προστίθησί ⟨τε⟩ τοῖς εἰρημένοις τοῦ μήκους διαστήμασιν ἄλλους σταδίους δισχιλίους μὲν πρὸς τῇ δύσει, δισχιλίους δὲ πρὸς τῇ ἀνατολῇ, ἵνα σώσῃ τὸ μεῖον ἢ ἥμισυ τοῦ μήκους τὸ πλάτος εἶναι.

6. Παραμυθούμενος δ' ἐπὶ πλέον, ὅτι κατὰ φύσιν ἐστὶ τὸ ἀπὸ ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν διάστημα μεῖζον λέγειν, κατὰ φύσιν φησὶν εἶναι ἀπὸ τῆς ἕω πρὸς τὴν ἑσπέραν μακροτέραν εἶναι τὴν οἰκουμένην, καθάπερ εἰρήκαμεν· ὡς ⟨δ'⟩ οἱ μαθηματικοί, φησὶ κύκλον συνάπτειν, συμβάλλουσαν

---

3 καὶ om. C W[ac] B ‖ τριακοσίους Gosselin : πεντακ- A ω' ‖ 4 τῆς om. ω' ‖ 7 ὀκτακοσίους A : -σίοις ω' ‖ προσθεῖναι A W C[2] : -θῆναι ω' C ‖ 10 καὶ τὸ A : καὶ τὰ ω' [κατὰ v s] ‖ 11 Ὠστιμνίων Lasserre : Ὠστιδαμνίων A ω' ‖ Κάβαιον Kramer : Κάβλιον A ω' ‖ 15 Ὠστιμνίων ω' : Ὠστιδαμνίων A B ‖ 18 τε add. Kramer ‖ 20 μεῖον Groskurd : πλέον A ω' ‖ 24 φησὶν om. A [rest. supra versum] ‖ 25 δ' add. Aujac.

se fermer sur lui-même[1], de sorte que, si l'immensité de l'océan Atlantique n'y faisait obstacle, il nous serait possible d'aller par mer d'Ibérie jusqu'en Inde : il suffirait de suivre le même parallèle, et de parcourir la section qui reste, une fois ôtée, la distance définie ci-dessus, soit un peu plus du tiers de la circonférence totale, en admettant une valeur inférieure à deux cent mille stades pour le parallèle d'Athènes sur lequel a été faite la précédente répartition en stades depuis l'Inde jusqu'à l'Ibérie. Or là aussi, Ératosthène a tort ; car le raisonnement qu'il fait à propos de notre zone tempérée dont le monde habité est une fraction peut être correct aux yeux des mathématiciens, mais quant à notre monde habité... car nous appelons monde habité celui que nous habitons et connaissons ; et l'on admet que, dans la même zone tempérée, il peut y avoir deux mondes habités ou plus, et surtout à la hauteur du parallèle d'Athènes, dans la partie qu'il décrit à travers l'océan Atlantique[2].

Puis il s'attarde à nouveau[3] sur la démonstration de la sphéricité de la terre, s'exposant ainsi aux mêmes reproches : comme dans sa discussion contre Homère, il ne cesse de présenter, sur les mêmes points, des opinions différentes.

Les divisions du monde habité.

7. Il traite ensuite[4] des continents, évoquant les multiples discussions qu'ils ont fait naître : c'est tantôt par les fleuves qu'on les divise, Nil et Tanaïs[5], ce qui les définit comme îles, tantôt par les isthmes[6], celui qui sépare la Caspienne du Pont et celui qui va de la mer Rouge à l'*Ecregma*[7], ce qui en fait des péninsules. Pour sa part, il ne voit pas, dit-il, à quel résultat pratique peut aboutir pareille recherche : ce ne sont que des discussions pour passer le temps dans le style de Démocrite[8]. Lorsque, comme à Colyttos

1-2. *Notes complémentaires*, p. 218.
3. Ératosthène, II A 1 (15-16).
4. Ératosthène, II C 22 (p. 171, 19 - 172, 11).
5-8. *Notes complémentaires*, p. 218.

αὐτὴν ἑαυτῇ· ὥστ', εἰ μὴ τὸ μέγεθος τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους ἐκώλυε, κἂν πλεῖν ἡμᾶς ἐκ τῆς Ἰβηρίας εἰς τὴν Ἰνδικὴν διὰ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου τὸ λοιπὸν μέρος παρὰ τὸ λεχθὲν διάστημα | ὑπὲρ τὸ τρίτον μέρος ὂν τοῦ ὅλου κύκλου· εἴπερ ὁ δι' Ἀθηνῶν ἐλάττων ἐστὶν εἴκοσι μυριάδων, ὅπου πεποιήμεθα τὸν εἰρημένον σταδιασμὸν ἀπὸ τῆς Ἰνδικῆς εἰς τὴν Ἰβηρίαν. Οὐδὲ ταῦτα οὖν εὖ λέγει· οὗτος γὰρ ὁ λόγος [τὰ] περὶ μὲν τῆς εὐκράτου καὶ καθ' ἡμᾶς ζώνης λέγοιτ' ἂν κατὰ τοὺς μαθηματικούς, ἧς μέρος ἡ οἰκουμένη ἐστί, περὶ δὲ τῆς οἰκουμένης ⟨...⟩ καλοῦμεν γὰρ οἰκουμένην ἣν οἰκοῦμεν καὶ γνωρίζομεν· ἐνδέχεται δὲ ἐν τῇ αὐτῇ εὐκράτῳ ζώνῃ καὶ δύο οἰκουμένας εἶναι ἢ καὶ πλείους, [εἴη] καὶ μάλιστα ἐγγὺς τοῦ δι' Ἀθηνῶν κύκλου τοῦ διὰ τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους γραφομένου.

Πάλιν δὲ ἐπιμένων τῇ περὶ τοῦ σφαιροειδῆ τὴν γῆν εἶναι ἀποδείξει τῆς αὐτῆς ἐπιτιμήσεως ἂν τυγχάνοι· ὡς δ' αὔτως καὶ πρὸς τὸν Ὅμηρον οὐ παύεται περὶ τῶν αὐτῶν διαφερόμενος.

7. Ἑξῆς δὲ περὶ τῶν ἠπείρων εἰπὼν γεγονέναι πολὺν λόγον, καὶ τοὺς μὲν τοῖς ποταμοῖς διαιρεῖν αὐτάς, τῷ τε Νείλῳ καὶ τῷ Ταναΐδι, νήσους ἀποφαίνοντας, τοὺς δὲ τοῖς ἰσθμοῖς, τῷ τε μεταξὺ τῆς Κασπίας καὶ τῆς Ποντικῆς θαλάσσης καὶ τῷ μεταξὺ τῆς Ἐρυθρᾶς καὶ τοῦ Ἐκρήγματος, τούτους δὲ χερρονήσους αὐτὰς λέγειν, οὐχ ὁρᾶν φησι, πῶς ἂν εἰς πράγματα καταστρέφοι ἡ ζήτησις αὕτη, ἀλλὰ μόνον ἔριν διαιτώντων μᾶλλον κατὰ Δημόκριτον εἶναι. Μὴ ὄντων γὰρ ἀκριβῶν ὅρων καθάπερ Κολυττοῦ

TEST. : Schol. A ad u. 27 : Κολυττὸς καὶ Μελίτη δῆμοι Ἀθηναίων.

---

5 δι' Ἀθηνῶν v s : διὰ θηνῶν A ω' C διὰ θίνων C[a] || ἐλάττων Aldina : -ττω A ω' || 8 τὰ del. Coray || 10 ... add. Siebenkees Groskurd : οὐκέτι add. Casaubon οὐδαμῶς add. Sbordone || 13 εἴη A[ac] [εἰ A[pc]] ω' [εἰ B] del. Coray || δι' Ἀθηνῶν s : διὰ θινῶν A C W[pc] v διὰ θηνῶν W[ac] B || 24 τούτους Coray : τοῦ A ω'.

ou Mélité[1], il n'y a pas de frontières précises, indiquées par des bornes ou des enceintes, l'on peut dire sans doute : c'est là Colyttos, c'est là Mélité, mais l'on ne peut préciser les frontières. Voilà d'où naissent tant de contestations de territoire, par exemple entre les Argiens et les Lacédémoniens à propos de Thyréa, entre les Athéniens et les Béotiens à propos d'Oropos[2]. Au reste, les Grecs, à l'en croire, ont nommé les trois continents non pas en considération du monde habité mais en ne tenant compte que de leur pays et de celui d'en face, la Carie, qu'occupent aujourd'hui les Ioniens et leurs voisins. Ce n'est qu'avec le temps que, s'avançant toujours plus loin et connaissant de plus en plus de régions, ils transformèrent la division primitive en sa forme actuelle. — Mais alors, les premiers qui ont fixé la division en trois (je commence délibérément par la fin, discutant pour passer le temps, non dans le style de Démocrite mais dans son style à lui, Ératosthène), étaient-ils ces « premiers » qui cherchaient simplement à distinguer leur pays du territoire d'en face, la Carie? Ne peut-on dire plutôt que ceux-ci, n'ayant dans l'esprit que la Grèce, la Carie et la bande de terre contiguë, ne pensaient nullement à l'Europe, à l'Asie ou à la Libye, tandis que leurs successeurs, qui étaient capables de consigner par écrit ce qu'ils connaissaient du monde habité, sont précisément les auteurs de la division en trois? Comment ne serait-ce pas au monde habité qu'ils auraient appliqué la division? Comment peut-on parler de trois parties et appeler chacune un continent sans avoir préalablement dans l'esprit le tout dont on fait le partage? Si l'on n'avait pas dans l'esprit le monde habité mais qu'on fasse simplement le partage d'une partie, de quelle partie du monde habité dirait-on que l'Asie, ou l'Europe, ou un continent quelconque est une partie? Tout ce que dit là Ératosthène est bien lourd!

8. Mais voici plus lourd encore! Il déclare ne pas

1. Dèmes de l'Attique.
2. *Note complémentaire*, p. 219.

καὶ Μελίτης, οἷον στηλῶν ἢ περιβόλων, τοῦτο μὲν ἔχειν φάναι ἡμᾶς, ὅτι τουτὶ μέν ἐστι Κολυττός, τουτὶ δὲ Μελίτη, τοὺς ὅρους ⟨δὲ⟩ μὴ ἔχειν εἰπεῖν· διὸ καὶ συμβαίνειν κρίσεις πολλάκις περὶ χωρίων τινῶν, καθάπερ Ἀργείοις μὲν καὶ Λακεδαιμονίοις περὶ Θυρέας, Ἀθηναίοις δὲ καὶ Βοιωτοῖς περὶ Ὠρωποῦ. Ἄλλως τε τοὺς Ἕλληνας τὰς τρεῖς ἠπείρους ὀνομάσαι, οὐκ εἰς τὴν οἰκουμένην ἀποβλέψαντας, ἀλλ᾽ εἴς τε τὴν σφετέραν καὶ τὴν ἀπαντικρὺ τὴν Καρικήν, ἐφ᾽ ᾗ νῦν Ἴωνες καὶ οἱ ἑξῆς. Χρόνῳ δ᾽ ἐπὶ πλέον προϊόντας ἀεὶ καὶ πλειόνων γνωριζομένων χωρῶν εἰς τοῦτο καταστρέψαι τὴν διαίρεσιν. Πότερον οὖν οἱ πρῶτοι διορίσαντες τὰς τρεῖς, ἵνα ἀπὸ τῶν ἐσχάτων ἄρξωμαι διαιτῶν τὴν ἔριν μὴ κατὰ Δημόκριτον, ἀλλὰ κατ᾽ αὐτόν, οὗτοι ἦσαν οἱ πρῶτοι τὴν σφετέραν ἀπὸ τῆς ἀντικειμένης τῆς τῶν Καρῶν διορίσαι ζητοῦντες ; Ἢ οὗτοι μὲν τὴν Ἑλλάδα ἐπενόουν μόνην καὶ τὴν Καρίαν καὶ ὀλίγην τὴν συνεχῆ, οὔτε δ᾽ Εὐρώπην οὔτε Ἀσίαν ὡσαύτως | οὔτε Λιβύην, οἱ δὲ λοιποὶ ἐπιόντες ὅσην ἱκανοὶ ἐπιγράψαι τὴν τῆς οἰκουμένης ἐπίνοιαν, οὗτοί εἰσιν οἱ εἰς τρία διαιροῦντες ; Πῶς οὖν οὐ τῆς οἰκουμένης ἐποιοῦντο διαίρεσιν ; Τίς δὲ τρία μέρη λέγων καὶ καλῶν ἤπειρον ἕκαστον τῶν μερῶν οὐ προεπινοεῖ τὸ ὅλον, οὗ τὸν μερισμὸν ποιεῖται ; Εἰ δ᾽ ἐπινοεῖ μὲν μὴ τὴν οἰκουμένην, μέρους δέ τινος αὐτῆς τὸν μερισμὸν ποιοῖτο, τίνος ἄν τις μέρους τῆς οἰκουμένης μέρος εἶπε τὴν Ἀσίαν ἢ τὴν Εὐρώπην ⟨ἢ⟩ ὅλως ἤπειρον ; Ταῦτα γὰρ εἴρηται παχυμερῶς.

8. Ἔτι δὲ παχυμερέστερον τὸ φήσαντα μὴ ὁρᾶν, εἰς τί

---

1 τοῦτο a [om. μὲν] : τοῦτον A ω′ ‖ 3 δὲ a B² : om. A ω′ B ‖ συμβαίνειν a Siebenkees : -νει A ω′ ‖ 4 κρίσεις A : κρίσις ω′ ‖ 5 Θυρέας Casaubon : Θυραίας A ω′ ‖ 12 διαιτῶν Xylander : διαιτῶντες A ω′ ‖ 24 ποιοῖτο A s : ποιεῖτο ω′ ‖ 25 ἢ add. Aldina.

voir à quel intérêt pratique peut aboutir la recherche des limites, cite l'exemple de Colyttos et de Mélité, et puis tourne bride et démontre l'inverse! Car si les guerres au sujet de Thyréa et d'Oropos sont nées de l'ignorance où l'on était des frontières, c'est bien preuve de l'intérêt pratique d'une délimitation des pays. Ou bien veut-il dire que, dans la succession des pays ou plutôt des peuples, il est d'intérêt pratique de fixer les frontières avec exactitude, mais que, en matière de continents, c'est un soin superflu? Pourtant rien n'est moins vrai. Car, même à propos des continents, il peut s'élever des contestations entre grands souverains : par exemple si l'un tient l'Asie, l'autre la Libye, auquel des deux appartiendra l'Égypte, ce qu'on appelle la Basse Égypte s'entend[1]? Mais laissons là la question qui reste trop exceptionnelle ; en tout état de cause il faut proclamer que les continents sont individualisés suivant un mode de division large qui se rapporte à l'ensemble du monde habité ; aussi ne faut-il pas trop s'inquiéter si, en prenant les fleuves comme frontières, on laisse dans le doute certaines régions, du fait que les fleuves ne s'étendent pas jusqu'à l'océan et ne transforment pas réellement les continents en îles.

9. Vers la fin du volume, Ératosthène[2] désapprouve le principe d'une division bipartite du genre humain entre Grecs et barbares, et le conseil donné à Alexandre de traiter les Grecs en amis et les barbares en ennemis[3] ; mieux vaut, dit-il, prendre comme critères de division la vertu et la malhonnêteté : beaucoup de Grecs sont de méchantes gens et beaucoup de barbares ont une civilisation raffinée, tels les Indiens ou les peuples de

1. Cf. Hérodote, II, 16, et aussi p. 117, n. 1.
2. II C 24 (p. 173, 19 - 174, 4).
3. Le conseil a été donné par Aristote (cf. Ps. Plutarque, *De Alex. s. virt. s. fort.*, I, 6, 329 bc) contre qui Ératosthène semble particulièrement diriger ses attaques soit ici soit à propos des continents au paragraphe précédent.

πραγματικὸν καταστρέφει τὸ τοὺς ὅρους ζητεῖν, παραθεῖναι τὸν Κολυττὸν καὶ τὴν Μελίτην, εἶτ' εἰς τἀναντία περιτρέπεσθαι. Εἰ γὰρ οἱ περὶ Θυρεῶν καὶ Ὠρωποῦ πόλεμοι διὰ τὰς τῶν ὅρων ἀγνοίας ἀπέβησαν, εἰς πραγματικόν τι καταστρέφον τὸ διαχωρίζειν τὰς χώρας. Ἢ τοῦτο λέγει, ὡς ἐπὶ μὲν τῶν χωρίων, καὶ νὴ Δία τῶν καθ' ἕκαστα ἐθνῶν πραγματικὸν τὸ διορίζειν ἀκριβῶς, ἐπὶ δὲ τῶν ἠπείρων περιττόν ; Καίτοι οὐδὲ ἐνταῦθα ἧττον οὐδέν. Γένοιτο γὰρ ἂν καὶ ἐπὶ τούτων ἡγεμόσι μεγάλοις ἀμφισβήτησις, τῷ μὲν ἔχοντι τὴν Ἀσίαν, τῷ δὲ τὴν Λιβύην, ὁποτέρου δ' ἐστὶν ἡ Αἴγυπτος δηλονότι ἡ κάτω λεγομένη τῆς Αἰγύπτου χώρα. Κἂν ἐάσῃ δέ τις τοῦτο διὰ τὸ σπάνιον, ἄλλως φατέον διαιρεῖσθαι τὰς ἠπείρους κατὰ μέγαν διορισμὸν καὶ πρὸς τὴν οἰκουμένην ὅλην ἀναφερόμενον, καθ' ὃν οὐδὲ τούτου φροντιστέον, εἰ οἱ τοῖς ποταμοῖς διορίσαντες ἀπολείπουσί τινα χωρία ἀδιόριστα, τῶν ποταμῶν μὴ μέχρι τοῦ ὠκεανοῦ διηκόντων, [τὰς] μηδὲ νήσους ὡς ἀληθῶς ἀπολειπόντων τὰς ἠπείρους.

9. Ἐπὶ τέλει δὲ τοῦ ὑπομνήματος οὐκ ἐπαινέσας τοὺς δίχα διαιροῦντας ἅπαν τὸ τῶν ἀνθρώπων πλῆθος εἴς τε Ἕλληνας καὶ βαρβάρους, καὶ τοὺς Ἀλεξάνδρῳ παραινοῦντας τοῖς μὲν Ἕλλησιν ὡς φίλοις χρῆσθαι, τοῖς δὲ βαρβάροις ὡς πολεμίοις, βέλτιον εἶναί φησιν ἀρετῇ καὶ κακίᾳ διαιρεῖν ταῦτα· πολλοὺς γὰρ καὶ τῶν Ἑλλήνων εἶναι κακοὺς καὶ τῶν βαρβάρων ἀστείους, καθάπερ Ἰνδοὺς

TEST. : *Chrest.* I, 45 (19-25).

1 καταστρέφει B² : -φειν A ω' || post καταστρέφειν quindecim fere litteræ erasæ A εἴς τι πραγματικόν rursus praeb. ω' || 3 Θυρεῶν a Kramer : Θυραιῶν A ω' || 5-7 τὸ διαχωρίζειν — πραγματικὸν om. ω' || 6 λέγει ω' : λέγειν A || 11 δηλονότι Aldina : διελόντι A ω' || 12 κἂν ἐάσῃ Paetz : κατάνας A ω' || 17 μηδὲ Coray [τὰς del.] : τὰς μὲν δὴ A ω'.

l'Ariane[1], ou encore les Romains et les Carthaginois[2] dont les institutions politiques sont si remarquables! C'est pourquoi, dit-il, Alexandre, négligeant les conseils, accueillit avec faveur, autant qu'il le put, tous les personnages illustres, et les combla de bienfaits. Comme si ces divisions qui font rejaillir le blâme sur les uns, la louange sur les autres, n'étaient pas dues uniquement au fait que, chez les uns, triomphe l'ordre, le sens politique et toutes les qualités qui accompagnent la bonne éducation et l'art de parler, tandis que chez les autres c'est l'inverse[3]! Et donc Alexandre, loin de négliger l'avis reçu, en a compris le sens, et, agissant en conséquence et non en contradiction, il s'est conformé à la pensée incluse dans le conseil.

1-2. *Notes complémentaires*, p. 219.

3. Cette défense d'Aristote contre les attaques d'Ératosthène est vraisemblablement inspirée de Posidonius ; elle s'inscrit ici dans le contexte stoïcien du cosmopolitisme et rejoint les déclarations de la première introduction (I, 1, 16).

καὶ ’Αριανούς, ἔτι δὲ ‘Ρωμαίους καὶ Καρχηδονίους, οὕτω θαυμαστῶς πολιτευομένους. Διόπερ τὸν ’Αλέξανδρον, ἀμελήσαντα τῶν παραινούντων, ὅσους οἷόν τ’ ἦν ἀποδέχεσθαι τῶν εὐδοκίμων ἀνδρῶν καὶ εὐεργετεῖν · | ὥσπερ δι’ ἄλλο τι τῶν οὕτω διελόντων, τοὺς μὲν ἐν ψόγῳ τοὺς δ’ ἐν ἐπαίνῳ τιθεμένων, ἢ διότι τοῖς μὲν ἐπικρατεῖ τὸ νόμιμον καὶ τὸ πολιτικὸν καὶ τὸ παιδείας καὶ λόγων οἰκεῖον, τοῖς δὲ τἀναντία. Καὶ ὁ ’Αλέξανδρος οὖν, οὐκ ἀμελήσας τῶν παραινούντων ἀλλ’ ἀποδεξάμενος τὴν γνώμην, τὰ ἀκόλουθα, οὐ τὰ ἐναντία, ἐποίει, πρὸς τὴν διάνοιαν σκοπῶν τὴν τῶν ἐπεσταλκότων.

TEST. : *Chrest.* I, 45 (1-2).

---

1 ’Αριανούς Coray : ’Αρειανούς A ω’ ’Αρείους *Chrest.* || 10 τὴν om. W.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 65.

2. Les Stoïciens (et les Évhéméristes) notamment saluaient en Homère l'initiateur de toute science. Strabon cite les efforts de Zénon de Cition (I, 2, 34), de Cratès de Mallos (I, 2, 31), de Polybe (I, 2, 15), de Posidonius (I, 2, 34) pour expliciter l'apport historique ou géographique d'Homère.

Page 66.

2. Stésichore (fr. 4 à 9 Page) racontait dans sa *Géryonéide* la quête par Héraclès du troupeau de Géryon et signalait à ce propos la présence de mines d'argent à Tartessos (cf. III, 2, 11). L'île d'Érythie, demeure de Géryon, était fixée depuis lors à l'embouchure du Tartessos (Guadalquivir), peut-être dans l'île de Gadéira (III, 5, 4) ; c'était un moyen d'établir le contact entre le Melkart tyrien qui avait un culte à Gadéira et l'Héraclès grec. Salluste mentionne également, dans la *Guerre de Jugurtha* (XVII-XVIII), l'expédition d'Héraclès en Espagne comme une tradition qui a cours en Afrique du Nord.

4. Les Romains, bien plus tard, grâce aux victoires de Scipion en Espagne et en Afrique (Zama, en 202), s'emparèrent d'une partie de la péninsule ibérique, mais la conquête ne s'acheva que par de dures campagnes contre les montagnards celtibères et lusitaniens (prise de Numance par Scipion Émilien en 133 avant J.-C.) et par une difficile pacification à laquelle Auguste mit le point final en 19. Sur Auguste comme dernier conquérant, *cf.* III, 4, 5.

Page 67.

5. Je conserve ici le texte des manuscrits et la négation μὴ que suppriment généralement les éditeurs depuis Xylander. Une constellation peut être repérée longtemps avant d'être nommée et exactement cataloguée. Pour la navigation, les Grecs ont utilisé longtemps la grande Ourse tandis que les Phéniciens se fiaient à la petite Ourse (cf. Aratos, *Phénom.* 37-44). S'il faut en croire Diogène Laërce (I, 23), « Callimaque attribue à Thalès la découverte de la petite Ourse, s'exprimant ainsi dans les Iambes (fr. 191, 54-55 Pfeiffer) :

C'est lui, dit-on, qui reconnut la constellation du Chariot
Sur laquelle les Phéniciens règlent leur navigation. »

6. La Chevelure de Bérénice fut ainsi nommée par l'astronome

Conon de Samos : Bérénice, fille de Magas roi de Cyrène et femme de Ptolémée Évergète (246-221), avait consacré sa chevelure à Aphrodite ; le lendemain une boucle disparut du temple : c'est elle que Conon prétendit avoir retrouvée au ciel comme constellation (cf. Callimaque, *Ætia*, IV, fr. 110 Pfeiffer).

Canope est le nom du pilote de Ménélas qui, d'après la légende, mourut en Égypte au retour du périple de Ménélas et donna son nom à la ville de Canope (XVII, 1, 17), mais c'est aussi le nom du pilote du bateau d'Osiris (Plutarque, *De Iside et Osiride*, 359 E) ; et c'est sans doute pourquoi l'on donna son nom à l'astre le plus brillant (α Argo) de la constellation qui en Égypte est le bateau d'Osiris et en Grèce la nef Argo. Canope est l'étoile la plus brillante du ciel après Sirius. Le premier qui ait fait mention de cette étoile est Eudoxe de Cnide, mais il la qualifie simplement de « l'astre qu'on voit d'Égypte » (Hipparque, *In Aratum*, I, 11, 6 = fr. 74 Lasserre). Hipparque en revanche (*In Aratum*, I, 11, 7) précise que « l'étoile nommée Canope » est à 38° ½ du pôle. Posidonius, sur la foi d'Eudoxe, assure que Canope effleure l'horizon à Rhodes (II, 5, 14) tandis qu'elle culmine à 1/4 de signe de zodiaque (7° ½) à Alexandrie, tradition constante chez les Anciens (Géminos, III, 15). Sur Canope, cf. Maass, *Commentariorum in Aratum reliquiae*, Berlin, 1888, p. 359 et 411.

Page 68.

3. A la citation de Cratès, comme à celle d'Héraclite qui la suit, K. Reinhardt (*Poseidonios*, p. 60, n. 1) suppose l'intermédiaire de Posidonius, qui pourrait être l'inspirateur de tous ces paragraphes dans lesquels Strabon prend la défense d'Homère et insiste sur sa connaissance de l'océan (cf. I, 1, 7 où Posidonius est nommément cité, juste avant Cratès) ; peut-être faut-il admettre également entre Cratès et Posidonius l'intermédiaire d'Apollodore (cf. I, 2, 25)? Contre Aristarque et les Alexandrins qui reconnaissaient à Homère la seule connaissance de l'est et de l'ouest, Cratès soutenait que le Poète, de par sa souveraine πολυμάθεια, savait distinguer les quatre plages du ciel, donc le nord et le sud (Mette, p. 10) ; il prétendait également qu'Homère n'ignorait pas la propriété du cercle arctique de contenir toutes les étoiles qui ne se couchent pas (Mette, p. 50). La question des *climats* (ou directions) chez Homère est traitée plus longuement en I, 2, 20 où Strabon en appelle au témoignage de Posidonius (I, 2, 21).

Page 70.

7. Cratès supposait quatre mondes habités symétriques situés chacun dans un demi-hémisphère et entourés par l'océan. C'est ainsi qu'il expliquait la division en deux des Éthiopiens, situés de part et d'autre de l'océan qui occupe la zone équatoriale (I, 2, 24-30). L'estuaire dont il parle ici, qui « s'allonge vers le pôle sud à partir du tropique d'hiver », serait donc la partie d'océan

qui séparerait les deux mondes habités de l'hémisphère austral ; il serait le symétrique, par rapport à l'équateur, de l'océan Atlantique qui baigne les côtes d'Ibérie et de Maurusie, et serait donc également, dans l'hypothèse de Cratès, à l'ouest des Éthiopiens de l'hémisphère sud (cf. Mette, p. 76).

Page 71.

2. Cette théorie des isthmes, qui préconise la continuité des terres, prend le contrepied de l'opinion traditionnelle sur l'insularité du monde habité. Elle est peut-être professée par Hipparque (I, 1, 9) qui du moins ne voit aucune raison de faire un choix (cf. H. Berger, *Hipparch*, p. 81). Les océans peuvent aussi bien être des mers intérieures que les continents des îles. Pour combattre cette objection d'Hipparque, Strabon s'inspire sans doute de Posidonius, comme le suggèrent la référence aux circumnavigations du monde habité (cf. II, 3, 4) et l'appel aux mouvements de l'océan, si bien établis par Posidonius et Athénodore (I, I, 9).

3. Nombreux sont ceux qui ont entrepris une circumnavigation du monde habité. En partant des colonnes d'Hercule, s'avancèrent vers le nord Himilcon le Carthaginois, sans doute avant 480 (cf. Pline, *N.H.*, II, 169) et, plus tard, Pythéas le Massaliote (c. 320), tandis qu'Euthyménès de Marseille, à la fin du vi^e s. (cf. Aviénus, *Ora mar.*), Hannon de Carthage avant 480, Sataspès vers 470 (Hérodote, IV, 43), puis Eudoxe de Cyzique (II, 3,4), s'enfoncèrent vers le sud. Du côté de l'est, une expédition phénicienne ordonnée par le pharaon Néchao (Hérodote, IV, 42 et Strabon, II, 3, 5) partit de la mer Rouge pour contourner l'Afrique, tandis que Scylax de Caryanda, sur l'ordre de Darius (Hérodote, IV, 44) reconnaissait la côte depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au golfe Arabique. De plus, Patrocle (II, I, 17) assure que de l'Inde jusqu'à la mer Caspienne, considérée comme un golfe de l'océan, le voyage serait possible. Sur tous ces points, cf. W. Aly, Hermes, 62, 1927, p. 300 sqq. et R. Güngerich, *Die Küstenbeschreibung in der griechischen Literatur*, Münster, 1950.

4. Exemple typique de la confusion des notions, si ordinaire chez Strabon. Celui-ci en a d'ailleurs conscience puisqu'il renvoie à Posidonius et Athénodore, comme chaque fois qu'il s'agit des marées, problème qu'il juge trop difficile et faisant trop appel à la physique (cf. I, 3, 12). Ici l'expression « flux et reflux » concerne le phénomène des marées, tandis que les « modifications, accroissements et diminutions » relèvent du déplacement des terres et des mers, problème cher à Ératosthène (I, 3, 4-14) mais dont Strabon ne nous donne qu'un écho embrouillé, confondant également les « accroissements » de la mer et le « flux de la marée » (I, 3, 5). La meilleure preuve que Strabon emprunte ici à Ératosthène, c'est la référence à Hipparque qui suit immédiatement; l'argument d'Hipparque s'applique uniquement aux marées, comme l'indique le recours au témoignage de Séleucos (cf. III,

5, 9). Celui-ci, observant en mer Érythrée (golfe d'Aden et golfe Arabique), est sensible aux variations du phénomène d'un point à un autre ; et les informations qu'il donne ne coïncident pas avec celles de Pythéas pour la marée océanique telle qu'elle se présente à Gadès (cf. G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, I, p. 284-292).

Page 72.

3. Argument stoïcien traditionnel (*S.V.F.*, II, 690), défendu entre autres par Zénon (*S.V.F.*, I, 121), Cléanthe (*S.V.F.*, I, 501) et Posidonius (Diogène Laërce, VII, 144) et aussi par Plutarque (*De Pyth. orac.*, 400 A et *De Iside et Osiride*, 367 E). Strabon l'emprunte à Posidonius selon toute vraisemblance (cf. K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, p. 172).

4. Allusions fréquentes chez Strabon aux expéditions des Cimmériens (cf. en particulier I, 3, 21) qui eurent lieu vers la fin du VIII[e] s. En trois passages, I, 1, 10 - I, 2, 9 et III, 2, 12, Strabon met les expéditions des Cimmériens en rapport avec Homère, mais pour dater celles-là par celui-ci. Sans doute adopte-t-il la chronologie de Théopompe (*F. Gr. Hist.*, 115 F 205) qui place Homère cinq cents ans après la guerre de Troie, du temps d'Archiloque, ce qui mettait vers 680 l'ἀκμή du Poète si, avec Ératosthène, l'on faisait remonter à 1180 avant J.-C. l'expédition contre Troie. Hérodote (II, 53) faisait vivre Homère et Hésiode quatre cents ans avant lui, soit vers 850-800. Sur les Cimmériens, cf. Peter Von der Mühll, Mus. Helv., 16, 1959, 145-151.

Page 75.

1. L'Éthiopie est, au sens strict, le royaume qui se trouve au sud de l'Égypte, de part et d'autre du Nil (XVII, 2, 2) ; mais ce vocable désigne également, suivant une opinion largement accréditée chez tous ceux qui s'occupent de géographie, toute l'étendue de terrain, au sud du monde habité, qui borde la zone torride et l'océan circulaire (cf. Éphore en I, 2, 28 et Posidonius en II, 3, 1). Les discussions sur l'Éthiopie, sa définition et sa position, font l'objet de longs développements en I, 2, 31-32.

2. L'on savait parfaitement, à l'époque de Strabon, que les antipodes étaient la région opposée de la terre, symétrique par rapport au centre et située sur le même diamètre. C'est Pythagore le premier qui aurait enseigné l'existence des antipodes (Diogène Laërce, VIII, 1) ; elle devait par la suite devenir une notion courante dont Platon (*Timée*, 63 A) nous offre le premier témoignage certain. Sur les antipodes, cf. Cratès (H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 66), Alexandre de Milet (*VS*, 58 B 1[a] D[a]) ou encore Diogène Laërce (VII, 24). Géminos, qui reproduit le plus souvent l'enseignement de Posidonius, définit les antipodes (*El. Astr.* XVI, 1) « ceux qui habitent dans la zone sud et dans l'autre hémisphère (un hémisphère limité par un cercle passant par les pôles), diamétralement opposés à notre terre habitée. En effet

tous les corps lourds se dirigeant vers le centre à cause de l'attirance des corps vers le centre, si de n'importe quel point de notre terre habitée l'on trace une droite passant par le centre, les gens situés à l'autre extrémité du diamètre dans la zone sud auront les pieds diamétralement opposés ». Ici l'Inde et l'Ibérie ne répondent pas exactement à cette définition (d'où le τρόπον δέ τινα) : elles sont simplement sur le même parallèle, à 120° de distance si l'on en croit Ératosthène (I, 4, 6), mais à 180° si l'on en croit Posidonius (II, 3, 6) qui doit ici être l'informateur de Strabon (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 45, qui voit aussi dans les comparaisons avec l'architecte et l'urbaniste la marque de Posidonius). Dans la terminologie de Géminos, les habitants de l'Inde et de l'Ibérie seraient plutôt des περίοικοι, ceux qui, dans la même zone, habitent l'autre moitié ; mais il y a toujours un certain flottement dans les dénominations (cf. Achilles Tatius, *Intr. in Arat.* I, 30, p. 65-67 Maass).

Page 77.

5. Cf. I, 1, 1. Strabon, en affirmant le caractère hautement philosophique de la géographie, en voulait pour preuve la tradition (οἱ γὰρ πρῶτοι) représentée par Homère et ses successeurs (I, 1, 2-11), mais aussi la réflexion, appuyée sur la considération des connaissances requises (ἡ πολυμάθεια, cf. I, 1, 12-15) et des intérêts de cette science (ἡ ὠφέλεια cf. I, 1, 16-18). Or l'examen de cette dernière partie nécessite également à ses yeux le recours à la tradition et à la réflexion, ce qui le ramène, avec quelque illogisme dans la forme, à son point de départ. Tous ces paragraphes paraissent largement inspirés de Posidonius (cf., quelques lignes plus haut, l'appel aux divers types d'animaux et de végétaux, ainsi qu'à la connaissance de la mer).

Page 79.

1. Pour démontrer l'intérêt de la géographie, Strabon cite une série d'exemples vraisemblablement empruntés à Posidonius pour tout ou pour partie (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 44, n. 1 et 2). A propos d'Agamemnon, Strabon utilise l'état de la légende après sa transformation par les chants cypriens. Proclus dit par exemple (*Chrest.* I Kinkel 18-19, dans *Epic. gr. fr.*) : « Les Grecs prirent le large et abordèrent à Teuthrania (ville de Mysie) qu'ils mirent à sac, la prenant pour Ilion, ... puis ils repartirent de Mysie ». Ailleurs (I, 2, 32) Strabon parle de « l'heureuse issue de la guerre de Troie » et fait appel à Homère, preuve qu'il ne craint pas de juxtaposer des informations ou des légendes qui semblent contradictoires.

2. Salganeus est mentionné plus au long par Strabon en IX, 2,9. C'était un pilote béotien qui aurait été mis à mort par Mégabate (il doit s'agir de Mégabaze, fils du Mégabate dont Hérodote fait

l'un des chefs de la flotte de Xerxès en VII, 97) ; il existe, sur une hauteur près de Chalcis, une localité qui porte son nom.

3. L'histoire de Péloros est racontée par Pomponius Méla (II, 7) et Valère Maxime (IX, 8), et vient donc vraisemblablement de Posidonius. Les Libyens dont il est ici question sont des Carthaginois. Péloros, pilote à gages, voulait mener Hannibal par le détroit de Sicile ; mais celui-ci, voyant les terres se rapprocher et ignorant l'existence du détroit, crut à une trahison et le mit à mort. Pomponius Méla place l'épisode au moment où Hannibal, exilé, cherche à atteindre la Syrie; Valère Maxime, à l'occasion d'un retour en Afrique. Le monument érigé à Péloros en réparation aurait donné son nom au Pélorias, cap de Sicile proche de l'Italie.

Page 80.

1. L'empire Parthe constituait à l'orient un rival dangereux pour l'empire Romain à ses débuts. Une campagne dont Crassus eut l'initiative (54-53) fut catastrophique : « Le guide à qui Crassus s'était confié à Carrhæ, Andromachos, était acquis aux Parthes et, volontairement, égara et retarda ses pas » (J. Carcopino, *Histoire romaine, César*, Paris, 1936, p. 765). Mais Strabon évoque plutôt ici, semble-t-il, une des campagnes d'Antoine (41-36) : « S'étant fié aux conseils d'un Arménien, Antoine fut trahi et perdit la guerre » (XVI, 1, 28).

2. En VII, 1, 4, Strabon parle expressément de la défaite de Varus (9 après J.-C.), attiré dans une embuscade par les Chérusques ; c'est peut-être à ce désastre qu'il fait allusion ici. Mais il peut tout simplement rappeler le mode de combat utilisé généralement par les Germains et les Celtes, dont les campagnes de César ont pu fournir des exemples (59-51 avant J.-C.) et que Strabon lui-même décrit si bien en IV, 3, 5 (cf. note correspondante).

4. Cette définition est mise par Platon dans la bouche de Thrasymaque (*Rép.*, I, 12, 338c) et dans celle de l'Athénien (*Lois*, IV, 6, 714 c). C'était un thème banal de discussion pour les sophistes. Strabon a pu s'inspirer de Platon directement, mais il est plus vraisemblable qu'il a utilisé l'intermédiaire de Posidonius, comme le suggère tout ce développement sur la philosophie politique (cf. M. Laffranque, *Poseidonios*, p. 160).

Page 82.

1. La gravitation (ἡ πρὸς τὸ μέσον φορά) est enseignée par Aristote dans la *Physique* (VIII, 4) et dans le *De cælo* (I, 2-3 ; II, 14 ; IV, 1 et 4) ; mais elle se trouve déjà dans le *Timée* et remonte à une origine encore plus ancienne. Platon (*Timée*, 26, 62d) pense que chaque élément est attiré vers le point où se trouve sa plus grande masse. C'est ce que Strabon interprète, à la suite de Posidonius, par l'expression difficile ἐπὶ τὸ αὑτοῦ ἄρτημα νεύειν. La tendance générale des corps vers le centre du monde

(ἡ ἐπὶ τὸ μέσον φορά) et la force qui maintient chaque corps à sa place, dans une sorte de tension qui lui fait trouver son équilibre par rapport à lui-même, sont les deux principes de base de la physique de Posidonius (cf. K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie*, p. 174-177). Pour le sens de ἀρτάω (d'où vient ἄρτημα), cf. Philon, *De opif. mundi*, § 117 : ἐκ τῶν οὐρανίων τὰ ἐπίγεια ἤρτηνται κατά τινα φυσικὴν συμπάθειαν. En I, 3, 12, voulant expliquer la sphéricité de la surface des mers, Strabon invoque également comme raison l'hypothèse « qui fait sphériques les quatre corps que nous appelons éléments ».

5. La considération des *climats* (dont Strabon a parlé au début du paragraphe, ce qui explique probablement l'insertion de cette phrase dont le lien avec la précédente n'est pas évident) ainsi que celle, très voisine, des lieux géographiques, permettent d'indiquer les différences de latitude entre les divers points de la terre, elles-mêmes conséquences de la sphéricité. Le terme de *climat*, d'origine astronomique, paraît plus volontiers utilisé par les savants (Eudoxe, en IX, 1, 2, mais avec un sens différent ; Hipparque, en II, 5, 35 ; Ptolémée, *Synt. math.*, II 6), celui de lieu géographique, plus concret, par les profanes ou les vulgarisateurs (Géminos, XVI ; Cléomède, I, 7). Le plus ancien traité conservé sur la question est le Περὶ οἰκήσεων (Gött. Abhand, 19, 1927) de Théodose de Bithynie (c. 150-70 avant J.-C.) évoqué en XII, 4, 9. Les *Introductions aux Phénomènes* écrites par Géminos et Achilles Tatius comportent également des chapitres intitulés Περὶ οἰκήσεων (Géminos, XVI ; Achilles Tatius, I, 31, p. 66 Maass ; Cléomède, I, 7). Hipparque avait établi un tableau des *climats* dont Strabon nous donne quelques bribes à la fin du livre II (II, 5, 34 et sqq.).

Page 84.

1. Pour les portulans, Περὶ λιμένων, on connaît au moins celui de Timagétès (c. 350 avant J.-C. ; *F.H.G.*, IV, p. 519) et celui de Timosthène de Rhodes (c. 260 avant J.-C.) auquel Strabon fait peut-être allusion à travers Ératosthène (II, 1, 40). Les périples sont soit des récits de voyages soit des manuels nautiques. A la première catégorie appartiennent la description de la côte d'Espagne d'après un marin marseillais, peut-être Euthyménès (c. 525 ?), recueillie par Aviénus ; le récit de l'expédition d'Hannon le long des côtes occidentales d'Afrique (c. 500) ; la relation du voyage de Néarque de l'Indus à l'Euphrate (325-324) transmise par Arrien ; les échos du voyage de Pythéas sur les côtes occidentales et septentrionales de l'Europe. A la seconde catégorie appartiennent le périple de la mer Méditerranée et de la mer Noire du Pseudo-Scylax (ɪᴠᵉ s. avant J.-C.) ; la description de la mer Érythrée par Agatharchidès (ɪɪᵉ s.). Les périples postérieurs (*Périple de la mer Érythrée* au ɪᵉʳ s. après J.-C., *Stadiasmus mari magni* au ɪᴠᵉ s. après J.-C., recueillis dans C. Müller, *G. G. M.*, I, 257 sqq. et 424 sqq.) attestent la permanence du genre. Sur tous

ces points, cf. F. Gisinger, *R.E.*, s.v. *Periplus*, XVIII[2], 1937, 841-50, et R. Güngerich, *Die Küstenbeschreibung in der griechischen Literatur*, p. 1-18.

Page 85.

1. Strabon reprendrait ici pour l'essentiel la théorie du κολοσσικὸν ἔργον, exposée par Cæcilius Caléacta dans son Περὶ ἱστορίας (fr. 3 Ofenloch) où, à propos des données de l'histoire, il opposait l'allure colossale de l'ensemble aux finesses du détail. C'est contre des écrivains du genre de Strabon que l'auteur du Περὶ ὕψους (Ps. Longin) dirigerait ses attaques (fr. 151 Ofenloch). A ce propos, cf. G. Kaibel, *Cassius Longinus und die Schrift* Περὶ ὕψους, Hermes, 34, 1890, p. 132.

Page 86.

2. Alexandre, dès son arrivée au pouvoir en 336, lança contre les Illyriens et les Thraces qui commençaient à remuer une expédition qui ne s'arrêta qu'au Danube (l'Istros) et manifesta les qualités militaires du jeune roi (VII, 3, 8). En 334, il passa en Asie avec le but prochain de libérer les cités grecques d'Asie, et le but lointain d'étendre son empire jusqu'aux limites du monde habité vers l'est, c'est-à-dire jusqu'aux bords de l'océan qui entoure le continent asiatique. Après avoir conquis les capitales perses, il s'avança vers la Caspienne (golfe de l'océan, suivant une opinion accréditée, cf. II, 5, 18) et continua vers l'est jusqu'au sud-ouest de l'Indou-Kouch, mettant trois ans à conquérir la Bactriane et la Sogdiane (Turkestan russe). L'expédition indienne (327-325) étendit à l'est les frontières de l'empire jusqu'à l'Indus, d'où Alexandre revint en explorant la Gédrosie, tandis que Néarque avait pour mission de reconnaître la côte depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Euphrate. Alexandre avait ainsi découvert la partie sud-occidentale de l'Asie, limitée par le Taurus, l'Indus, et au sud la mer. Il était donc resté nettement en deçà de son projet primitif : connaissance et conquête de tout le continent jusqu'aux rivages de la mer Extérieure.

3. Drusus et Tibère avaient été chargés par Auguste de soumettre la Germanie jusqu'à l'Elbe. Drusus soumit et organisa le pays jusqu'à la Weser, Tibère pénétra jusqu'à l'Elbe par terre tandis qu'une flotte y entrait par mer (5 ap. J.-C.). De même César Auguste, dans son désir de consolider les frontières de son empire, envoya des expéditions contre les Gètes et les Daces qui vivent au nord de l'Istros, entre ce fleuve et le Dniestr (Tyras) ; Strabon en VII, 3, 5 et 11 cite l'expédition contre Burébistas, roi des Gètes (l'histoire moderne le fait roi des Daces), projetée mais non réalisée par Jules César et qui se termina par la défaite de Burébistas en 44. En 29-28 Crassus et vers 12 L. Pison soumirent la Thrace systématiquement. Enfin, plus à l'ouest, la Gaule et le sud de la Bretagne, de même que l'Ibérie, étaient révélées par les nombreuses campagnes des Romains : guerres hispaniques contre

Viriathe (150 à 139) et Sertorius (83-72) relatées par Posidonius, campagnes de César en Gaule et au sud de la Bretagne (cf. Notices des l. III et IV, t. II, p. 6 et 104). Tout l'ouest de l'Europe, mal connu d'Ératosthène, avait été particulièrement étudié par Posidonius, la principale source de Strabon pour ces régions.

4. Mithridate Eupator (132-63 avant J.-C.), roi du Pont, qui fut longtemps le plus redoutable adversaire de Rome, avait établi son autorité sur la satrapie de Colchide (XI, 2, 18) au sud du Caucase, ainsi que sur le Bosphore cimmérien, goulet du lac Méotis (mer d'Azov), dont le souverain Parisadès lui avait confié la possession (VII, 4, 3). Il régnait ainsi sur l'ensemble de la mer Noire. Sylla, Lucullus, puis Pompée firent successivement campagne contre lui et réussirent finalement à le maîtriser. Théophane de Mytilène, qui prit part aux expéditions de Pompée (*F. Gr. Hist.*, 188), consigna dans une *Histoire de Pompée* ses observations ; Strabon le cite souvent au l. XI. Héraclide de Magnésie (*F. Gr. Hist.*, 187) fut également un auteur de *Mithridatica*.

5. Durant une période de près de cinq siècles, une vaste contrée de l'Asie centrale et du Proche Orient, habitée par des peuples nombreux, fut gouvernée par les rois Arsacides et porta le nom d'empire Parthe. Strabon fait d'Arsace un Scythe qui, avec une bande de nomades du nord, s'est emparé de la Parthyée, territoire de faible étendue situé entre l'Hyrcanie et la Bactriane (XI, 9, 2), à l'est de la mer Caspienne (II, 5, 31). Les Parthes, « à force de vaincre et d'occuper de nouveaux territoires, acquirent une véritable prépondérance et finirent par dominer sur toute la contrée sise en deçà de l'Euphrate » (XI, 9, 2). Les auteurs de *Parthica* comme Apollodore d'Artémita (c. 50 avant J.-C.) ont donné des informations sur la Bactriane et l'Hyrcanie (cf. II, 5, 12 et *F. Gr. Hist.*, 779 F 3b). Quant aux Scythes, ils avaient été décrits entre autres par Hellanicos de Lesbos (seconde moitié du ve s.), auteur de *Scythica* (*F. Gr. Hist.* 4), que Strabon prend pour un historien peu véridique (I, 2, 35).

Page 87.

2. L'ordre dans lequel sont cités ces auteurs, et dans lequel ils sont examinés par Strabon au cours des Prolégomènes, n'est pas l'ordre chronologique. Il révèle sans doute un ordre d'importance, ou d'influence sur l'auteur : Ératosthène dans le domaine de la géographie mathématique et la connaissance de l'orient, Posidonius en ce qui concerne la géographie physique, la réflexion philosophique et la connaissance de l'occident. Ces deux auteurs sont les sources principales de Strabon pour la description régionale (l. III à XVII). Hipparque n'est guère utilisé que dans les deux premiers livres, où il donne la réplique à Ératosthène sur certains points de géographie mathématique. Quant à Polybe, il est toujours examiné en dernier lieu par Strabon (cf. II, 4)

qui semble le considérer avec méfiance, bien qu'il se serve de son témoignage en bien des occasions (l. III à VI notamment).

6. Arcésilas de Pitane (c. 316-241) fonda la Moyenne Académie (XIII, 1, 67) ; disciple de Théophraste, il engagea une polémique contre Zénon de Cition. Ariston de Chio, élève de Zénon, abandonna le stoïcisme pour se rapprocher des Cyniques (cf. Diogène Laërce, VII, 1). Apelle serait un disciple d'Arcésilas (cf. Athénée, *Les Deipnosophistes*, X, 420 d). Bion de Borysthène (c. 300-250 avant J.-C.), philosophe très populaire, pratiquait volontiers la diatribe (cf. Diogène Laërce, IV, 46) et se moquait des grammairiens qui cherchaient à situer le théâtre du périple d'Ulysse (Stobée, *Flor.*, IV 34).

Page 88.

2. Cf. Platon, *Phèdre*, 245 a : le poète « fait l'éducation de la postérité ». Sur le rôle éducateur de la poésie (et plus particulièrement d'Homère) dans l'ancienne Grèce, notamment à l'époque des sophistes (Platon, *Protagoras*, 338 d), cf. H. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 39, 75, 93, etc.

3. Sur la triade ἤθη, πάθη, πράξεις (cf. Aristote, *Poétique*, 1447 a 27), consulter H. Koller, *Die Mimesis in der Antike*, Berne, 1954, p. 195.

4. La déclaration que seul le sage est poète est attribuée à Chrysippe. Cf. *S.V.F.*, 654 et 655 (III, p. 164).

Page 89.

5. Thisbé (*Iliade*, II, 502) près de l'actuelle Kakosi, Haliarte (*Il.*, II, 503) auj. Mazzi, Anthédon (*Il.*, II, 508) auj. Lukisi, sont des villes de Béotie. Liléa (*Il.*, II, 523) auj. Paleocastro est une ville de Phocide. Le Céphise (auj. Mavronero) est une grande rivière qui traverse la Phocide et vient se jeter dans le lac Copaïs (asséché depuis 1886) en Béotie.

7. Avec la notion de ψυχαγωγία, Strabon reprend une doctrine qui, depuis Gorgias, fait de la rhétorique une faculté de persuader. Platon (*Phèdre*, 271 c 10) définit la rhétorique comme une ψυχαγωγία ou art d'enchanter l'âme. Aristote reconnaît aussi trois niveaux de raisonnement : démonstration scientifique, dialectique ou art de la discussion par demandes et réponses, et rhétorique ou faculté de découvrir les moyens possibles de persuasion. Cicéron (*De oratore*, II, 27, 115) conseille à l'orateur de tenter de *docere*, *conciliare*, *permovere*. J. Morr (*Poseidonios von Rhodos über Dichtung und Redekunst*, Wiener Studien, 45, 1926, 47-63), rappelant que Posidonius est l'auteur d'une Εἰσαγωγὴ περὶ λέξεως, le suggère comme source de Strabon pour tout ce passage. Contre Ératosthène et les Alexandrins qui voient dans la poésie un jeu, Hipparque d'abord, Posidonius ensuite auraient voulu rappeler sa fonction éducative. Le τὰ μὲν..., τὰ δὲ... est une concession aux adversaires. Sur la notion de ψυχαγωγία, cf. G. Kennedy, *The Art of Persuasion in Greece*, Londres, 1963

(notamment p. 95-96), et F. Solmsen, *Aristote and Ciceron on the orator's playing upon the feelings*, Classical Philology, 33, 1939, 390-404.

Page 90.

3. L'*eirésioné* est un rameau d'olivier entrelacé de fils de laine, qui était garni des prémices de différentes espèces de fruits. Un enfant le portait de maison en maison, aux fêtes des Pyanepsies à Athènes, en chantant une chanson transcrite par Plutarque dans *Thésée* (22).

5. Les Stoïciens en particulier voyaient dans Ulysse un ὄργανον πάσης ἀρετῆς. Cf. sur ce point F. Wehrli, *Zur Geschichte der allegorischen Deutung Homers im Altertum*, Leipzig, 1928, p. 67.

9. Le vers, reproduit (mais partiellement) en XIII, 1, 41, n'est pas d'Homère. Polyen, rhéteur macédonien du IIe s., au commencement de son recueil des *Stratagèmes* (I proem. 8) semble l'attribuer à d'autres poètes. Même citation chez Stobée (IV, 48 Wachsmuth) : « Alexandre, à qui l'on demandait comment en peu de temps il était devenu maître du monde, répondit : βουλῇ καὶ μύθοισι καὶ ἠπεροπηίδι τέχνῃ. » Strabon (ou celui dont il s'inspire) a certainement trouvé ce vers dans son texte d'Homère (peut-être l'édition de Pergame), ou encore dans un recueil de vers d'Homère établi par Chrysippe. Cf. G. M. Bolling, *The quotations from Homer in Polyainos*, Class. Phil., 24, 1929, 330-334.

Page 91.

5. L'*Épreuve* désigne l'épisode du chant II où Agamemnon, pour « voir si l'on peut appeler aux armes les fils des Achéens », commence par leur offrir la fuite et le retour chez eux ; l'habileté d'Ulysse sait ranimer le courage de tous et pousser au combat les Achéens déjà prêts à reprendre la mer. Les *Prières*, c'est le titre qu'on donnait au chant IX où Ulysse et Phénix sont envoyés auprès d'Achille pour tenter de fléchir sa colère. Quant à l'*Ambassade*, il s'agit de la députation de Ménélas et d'Ulysse, chargés d'aller à Troie pour réclamer Hélène. La seule allusion à cet épisode, qu'Homère ne raconte pas directement, se trouve dans la bouche d'Anténor (III, 191-224).

Page 92.

1. La théorie de la *mimésis*, qui remonte au moins à Platon (*République*, III, 392 c) et qu'Aristote exploite notamment au début de sa *Poétique* (la poésie est une *mimésis*, 1447 a et b), parvient à Strabon par l'intermédiaire de Posidonius. J. Morr voit dans le parallèle ἄπειρος-ἄφρων opposé à ἀγαθός l'empreinte stoïcienne.

2. Les discussions sur l'ἀγαθὸς ποιητής comme concept de critique littéraire étaient très en honneur dans les cercles cultivés de Rome, fortement teintés de stoïcisme, où l'on insistait sur

l'aspect moral de la poésie. Philodème par exemple (c. 110-40 avant J.-C.) définit l'ἀγαθὸς ποιητής le poète qui, outre son talent d'imitation, traite de sujets moralement beaux (cf. V. de Falco, *Archiloco nei papiri ercolanesi*, Aegyptus, 3, 1922, 287-290, ainsi que la note de M. F. Lasserre à Plutarque, *De la Musique*, Lausanne, 1954, p. 158). De même, chez Cicéron (*De oratore*, I, 45), Crassus, qui décrit l'orateur idéal, le veut formé à la rhétorique, à la philosophie, etc., mais aussi l'exige moralement bon (cf. G. Kennedy, *The Art of Persuasion in Greece*, p. 22).

3. G. Kennedy (*The ancient dispute over rhetoric in Homer*, Amer. Journal of Philology, 78, 1957, 23-35) suggère que ce sont peut-être les stoïciens qui, au IIIe s., proclamèrent que la rhétorique existait déjà chez Homère (p. 30). Cicéron (*Brutus*, 40 et 50) pense également que les théories rhétoriques peuvent être illustrées par les poèmes homériques. A ce compte, Homère était regardé comme la source de toute rhétorique (cf. F. Wehrli, *Zur Geschichte der allegorischen Deutung Homers im Altertum*, Leipzig, 1928, p. 6).

4. H. Koller (*Die Mimesis in der Antike*, p. 193-197) voit dans ce passage un écho des anciennes doctrines pythagoriciennes sur la théorie musicale. Musique, poésie, prose, seraient les étapes successives du développement. Strabon reproduit ici vraisemblablement l'enseignement de Posidonius.

6. La théorie du sublime (περὶ ὕψους) était fort discutée avant Strabon et à son époque (cf. Cæcilius Caléacta, Ps. Longin). Une histoire de la littérature fort analogue et presque dans les mêmes termes se trouve dans Plutarque, *De Pyth. orac.*, 406 B E.

Page 93.

1. Sur le sens rare de φράζειν s'appliquant à la fois à la prose et au discours oratoire, comme ἀείδειν s'applique à la fois à la musique et à la poésie, cf. H. Koller, *Die Mimesis*, p. 193-194. Douris de Samos également (*F. Gr. Hist.*, 76 F 1) trouve Éphore et Théopompe inférieurs aux anciens parce que, sans aucun souci de style (φρᾶσαι), ils se contentent d'écrire (γράφειν). Enfin R. H. Turkey (*The stoic use of* λέξις *et* φράσις, Classical Philology, 6, 1911, p. 444-449) voit dans φράσις un terme de rhétorique d'origine stoïcienne ; et Plutarque (*De Stoic. repugn.*, 28, 1047 a-b) distingue, dans la rhétorique, l'invention, l'expression (φράσις), la disposition et l'action. Il est vraisemblable que Strabon emprunte tout cela à Posidonius.

5. Parmi ces commentateurs auxquels pense Ératosthène, il y a sans doute Théagène de Rhégion (fl. 525 avant J.-C.), qui fut le premier à tenter une interprétation allégorique d'Homère, Évhémère et ses disciples, mais également les stoïciens comme Zénon et Cléanthe qui cherchaient en Homère la source de toute connaissance (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 22-23), et peut-être aussi son propre compatriote Callimaque (I, 2, 37).

Page 94.

2. Lamia était un monstre féminin dont on se servait pour effrayer les enfants : elle les volait, disait-on. Les Gorgones étaient trois monstres aux corps recouverts d'écailles dorées, à la chevelure faite de serpents. Seule des trois, Méduse était mortelle ; c'était aussi la plus dangereuse, la Gorgone véritable, dont le regard pouvait pétrifier les gens. La tête de Méduse constituait le plus efficace des épouvantails. Éphialte était un démon assez imprécis. D'après Roscher, s.v. *Ephialtes*, on l'identifierait parfois à Pan. Mormolycé (ou Mormo chez Théocrite, XV, 40) était un génie effrayant, une crainte personnifiée, à l'usage des enfants. Elle passait pour la nourrice de l'Achéron, dans le monde des morts et des fantômes.

Page 95.

1. Parmi les historiens auxquels pouvait penser Strabon ou sa source, citons, outre Cadmos, Phérécyde et Hécatée, Acousilaos d'Argos, Hellanicos de Lesbos, Hérodoros d'Héraclée. Parmi les physiciens, il y aurait sans doute Thalès, Héraclite, Empédocle, Xénophane, Parménide, Pythagore, etc.

Page 97.

2. C'est notamment la thèse d'Apollonios de Rhodes. A leur retour de Colchide, les Argonautes, par l'Istros-Danube, débouchent d'abord dans la mer Adriatique où ils s'avancent le long des côtes jusqu'à Corcyre, Mélité, etc. ; mais une tempête les rejette au nord, vers l'embouchure de l'Éridan-Pô, d'où, par l'intermédiaire du Rhône, ils descendent par la mer de Tyrrhénie jusqu'à l'île de Circé ; ils voient les Sirènes, traversent Charybde et Scylla, les Planctes, abordent chez les Phéaciens, puis sont entraînés en Libye, d'où ils rentrent chez eux par la Crète et Égine. Timée, lui, fait revenir les Argonautes par le Tanaïs, l'océan Atlantique, les Colonnes d'Hercule et l'Italie, ce qui permet également d'expliquer les « traces » des Argonautes citées ici (cf. T. S. Brown, *Timaeus of Tauromenium*, Berkeley, 1958, p. 30-37). En fait Strabon, qui n'a pas lu Apollonios, se fie à Timée, le grand géographe pour l'ouest de l'Europe (cf. J. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, Berlin, 1892), mais à travers Artémidore, comme le suggèrent les abondantes identifications du passage des Argonautes dans les livres V et VI (cf. notamment t. III, p. 14 et 18). Strabon semble pourtant beaucoup moins sûr de la réalité du voyage de retour des Argonautes, en tout cas de son itinéraire (ici et en I, 3, 15), que de l'expédition originelle vers la Colchide à laquelle il attribue des motifs économiques (I, 2, 39).

5. Ce passage n'est pas parfaitement clair. Strabon soutient qu'Homère, connaissant la réalité du voyage des Argonautes, s'en est servi pour inventer certains épisodes de l'Odyssée qui

devenaient plausibles par comparaison. On s'attend donc à avoir d'un côté la réalité du voyage d'Argo vers la Colchide (Æa, les Symplégades), de l'autre les épisodes homériques « inventés » qui paraissent vraisemblables « par comparaison » (Æaé, la traversée par Jason des Planctes). Mais le dernier exemple présenté par Strabon ne concerne pas les Argonautes et fait seulement intervenir la réalité historique ou géographique (le cap Scylléon infesté de brigands, en I, 2, 9 ; le gouffre sans fond appelé Charybde, non loin de la ville de Zancle, « vers lequel les courants inverses du détroit entraînent tout naturellement les navires », en VI, 2, 3) pour justifier la fiction d'Homère sur les écueils habités par les monstres Charybde et Scylla. Sur le problème général de l'adaptation du périple des Argonautes au voyage d'Ulysse dans Homère, et sur les liens entre les deux cycles de légendes, cf. K. Meuli, *Odyssee und Argonautika*, Bâle, 1921.

N. B. — La correction τὸ Σκύλλαιον pour le τὴν Σκύλλαν des mss me semble s'imposer si l'on veut donner un sens à ce dernier membre de phrase. On peut la justifier par ce que vient de dire Strabon quelques lignes plus haut (I, 2, 9) τὴν Χάρυβδιν καὶ τὸ Σκύλλαιον, ou ce qu'il dit quelques lignes plus loin (I, 2, 14) Σκύλλαιον δὲ καὶ Χάρυβδις.

Page 98.

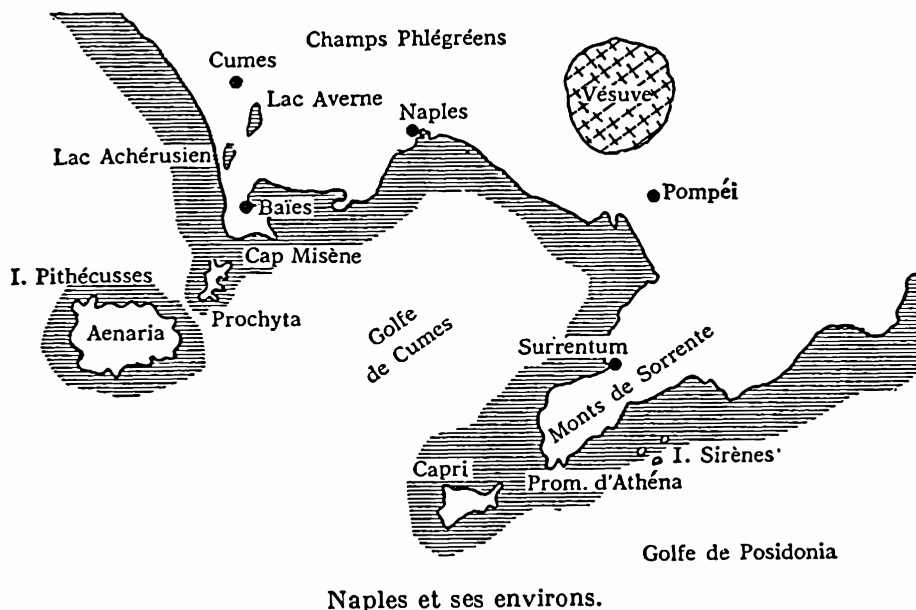
3. Fr. 7 Bolton (J. D. Bolton, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962, p. 208). Les Arimaspes font partie de ces peuples septentrionaux plus ou moins mythiques, cités par Hérodote (I, 12, 2) en même temps que les Hyperboréens, et qui pour Strabon (XI, 6, 2) portent le nom collectif de Scythes. Strabon les situe au nord du Danube et de la mer Noire. Les Arimaspes sont souvent confondus avec les Hyperboréens (Hésiode, Callimaque, *in* Bolton, p. 26). Aristéas de Proconnèse (dont l'existence est fort douteuse) serait l'auteur d'un poème en trois chants sur les Arimaspes (sans doute composé vers le VIe s. avant J.-C.) qui eut assez de notoriété pour être cité par Hérodote, à qui Strabon doit peut-être sa connaissance du poème (Bolton, p. 32), et pour perpétuer le nom des Arimaspes.

4. Érat., I A 2 (p. 98, 18 - 99, 2). H. Berger (*Erat.*, p. 22) souligne que Stoïciens et Évhéméristes cherchaient à expliquer Homère d'après leurs propres théories, et, voyant en lui toute science, interprétaient le périple d'Ulysse comme entièrement réel. Mais soit on le faisait se passer tout entier dans la Méditerranée, soit on en transportait une partie dans l'océan, parcours réel pour Cratès de Mallos le stoïcien, imaginaire pour les grammairiens alexandrins et pour Strabon. Les uns et les autres d'ailleurs s'accordaient souvent à placer l'une ou l'autre étape du voyage en Italie et en Sicile (cf. Callimaque, en I, 2, 37), mais différaient quant à la part de vérité qu'ils découvraient dans le récit d'Homère, d'où le caractère embrouillé des discussions. La « bonne » interprétation d'Homère est sans doute celle

de Zénon (*S.V.F.* 274) qui distinguait déjà, dans les poèmes, ce qui est écrit κατὰ δόξαν de ce qui l'est κατὰ ἀλήθειαν (cette idée se trouvait déjà chez Antisthène) et qui admettait la présence à la fois du fait réel et de l'ornement. La mauvaise interprétation, celle qui réduit le mythe à un simple fait divers, est peut-être celle des Evhéméristes ou plutôt des sophistes du v[e] s. comme Palæphatos (cf. F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris 1956, p. 229-237).

Page 100.

3. Le cap qui sépare le golfe de Naples (ou de Cumes) du golfe de Salerne (ou de Posidonia) est appelé soit le promontoire des Sirénusses, nom qui remonte à Timée (Ps. Aristote, *Mir. Ausc.* 103, 839 a 26) et est transmis à Strabon par Artémidore (cf. V, 4, 8 et note *ad loc.*), soit le promontoire d'Athéna (ou de Minerve) du nom du temple situé face au chenal de Capri (pour l'identification de ce temple, cf. Strabon, t. III, p. 113, n. 2). Pour la description de ce promontoire, Strabon semble donner son témoignage personnel.



Naples et ses environs.

Page 102.

2. Interprétation rationaliste des mythes, bien dans le style d'Évhémère pour qui les dieux sont d'anciens conquérants ou des civilisateurs. L'exégèse historique qui explique les mythes en les

réduisant à un fait d'histoire mal compris et amplifié remonte au moins aux sophistes du v[e] s. (cf. F. Buffière, *Les mythes d'Homère...*, p. 229 et 246). La qualification d'Éole comme ταμίαν τῶν ἀνέμων se trouve déjà chez Timée (Diodore de Sicile, V, 7) ; Palæphatos en faisait un astronome (*De incred.*, XVII). D'après Apollodore (II, I, 4), Danaos, venu à Argos avec ses cinquante filles, y reçut la royauté des mains de Gélanor qui régnait alors ; le pays se trouvant sans eau, Danaos envoya ses filles en chercher ; l'une d'elles, Amymoné, qui pour se délivrer d'un satyre importun avait invoqué l'aide de Poséidon, se donna au dieu et apprit de lui l'existence de la source de Lerne. Quant à Atrée, c'est par un prodige qu'il acquit, contre son frère Thyeste, la royauté : il avait obtenu promesse que, si le soleil renversait sa course, il serait roi ; ce qui arriva en effet. Strabon, ou plutôt Polybe, voit dans cette légende le signe qu'Atrée avait découvert le mouvement annuel du soleil sur l'écliptique, d'ouest en est, en sens inverse du mouvement diurne.

3. Le terme de Chaldéens, qui désignait d'abord de manière générale les Babyloniens, fut ensuite réservé aux prêtres de Babylone qui se distinguaient par leur science de la magie, de la divination, de l'astrologie et de l'astronomie. Le glissement de sens est caractéristique du transfert des caractères ethniques sur une catégorie professionnelle. Cf. Kleine Pauly, s. v. *Chaldaia*, I, 1123.

4. Comme historiens de l'Italie et de la Sicile, on peut citer Hippys de Rhégion (c. 300, *F. Gr. Hist.* 554), Antiochos de Syracuse (c. 430/410, *F. Gr. Hist.* 555, largement utilisé par Strabon au livre VI), Philistos de Syracuse (c. 430-355, *F. Gr. Hist.* 556), Lycos de Rhégion (360/350-290/280, *F. Gr. Hist.* 570), surtout Timée de Tauroménium (357/340-261/244, *F. Gr. Hist.* 566).

Page 105.

3. En II, 4, 2, Polybe admet 5 000 stades du Péloponnèse au détroit de Sicile, et, de là, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, soit 19 200 stades par la côte, soit 18 700 stades en ligne droite, ce qui ferait en tout, du cap Malée aux Colonnes, soit 22 200 stades, soit 21 700. Ici Polybe gonfle encore le chiffre pour rendre sa démonstration plus convaincante. Ératosthène, lui, compte 21 500 stades de Canope (approximativement sur le parallèle de Rhodes) aux Colonnes d'Hercule (I, 4, 5) tandis que Strabon opte pour 20 500 stades tout au plus de Rhodes aux Colonnes d'Hercule (II, 4, 3). Ces chiffres sont nettement inférieurs à celui que donne Polybe. Cela vient-il de la différence de valeur du stade employé par les uns et les autres ? Polybe utilise un stade de 177,7 m tandis qu'Ératosthène donne au stade 157,5 m (valeur concrète) ou 158,5 m (valeur théorique), ce qui ne fait que rendre plus importante la différence constatée. Au reste, les 4 000 stades indiqués par Polybe comme distance Rhodes-Alexandrie sont

également très légèrement supérieurs aux 3 750 stades trouvés par Ératosthène au moyen de ses gnomons à ombre (II, 5, 24) ; c'est l'une de ces évaluations de marins dont parle Ératosthène, qui valent pour un stade de 157,5 m (cf. le lexique grec à στάδιον).

Page 106.

5. La discussion de Strabon qui concerne ici le transport dans l'océan d'une partie du périple d'Ulysse (la théorie de l'*exocéanisme* permet de séparer le réel qui se passe en Méditerranée de la fiction qui se passe dans l'océan) dépasse largement l'argument qu'il vient d'attribuer à Polybe. Celui-ci évoquait seulement l'arrivée chez les Lotophages au départ du cap Malée ; Strabon généralise et cite tous les points qui, à son avis, peuvent être situés dans l'océan par le Poète : l'île d'Ææé, demeure de Circé (XII, 1), l'île Ogygie, demeure de Calypso (I, 50) et le pays des Phéaciens sur lequel règne Alcinoos (VI, 204). Strabon s'inspire vraisemblablement ici de Cratès, sans doute à travers Posidonius (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 90-93).

6. La localisation dans les environs de Cumes, le rappel de Baïos, m'ont incitée à nommer ici Baïes au lieu du Besbios que livrent les manuscrits. Kramer proposait d'y voir une référence au Vésuve dont Besbios pourrait être une transcription phonétique approchée ; il reste lui aussi dans les mêmes parages.

7. Tout ceci est traité beaucoup plus longuement par Strabon en V, 4, 5-6. Le lac Averne, proche de Cumes, fut selon certains interprètes de la fable (Éphore et Timée, cf. Strabon, III, p. 106, n. 3), le théâtre de l'évocation des morts de l'Odyssée (chant XI) : il y aurait eu là très anciennement un oracle des morts que serait venu consulter Ulysse. Entre le cap Misène et Cumes se trouvait un bas-fond marécageux, nommé lac Achérusien comme ce lac d'Épire d'où l'on faisait sortir l'Achéron. Non loin, « sur le bord de mer, il y avait une source d'eau douce dont on s'abstenait de boire, la considérant comme l'eau du Styx ; l'oracle était situé dans les parages ; et les eaux chaudes proches, ainsi que le lac Achérusien, faisaient croire à la présence du Pyriphlégéthon » (V, 4, 5). Quant à la ville de Baïes, elle tirerait son nom de Baïos, l'un des compagnons d'Ulysse, comme on dérive de Misénos le nom du cap Misène (V, 4, 6). La source de tout ce passage est vraisemblablement Artémidore, qui lui-même tient compte d'Éphore et de Timée (cf. J. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, p. 37, et les notes à V, 4, 5 et 6 dans Strabon, III).

N. B. — Pour la localisation des endroits cités, se reporter au croquis du golfe de Cumes, p. 189.

Page 107.

2. Le Cithéron est une chaîne qui part des montagnes de l'Attique et de la Mégaride, fait un coude en direction des plaines de Béotie, et vient mourir aux environs de Thèbes. C'était traditionnellement la demeure des Érynies. L'Hélicon est une très

haute montagne de Béotie, jadis consacrée aux Muses, et située non loin du Parnasse, point culminant de la Grèce. Le Pélion est une haute montagne de Thessalie, au début de la presqu'île de Magnésie ; c'est l'une des montagnes qu'entassèrent les Géants pour escalader l'Olympe.

Page 108.

1. *Odyssée,* XI, 315-316. L'Olympe, l'Ossa, et le Pélion se succèdent du nord au sud le long de la côte de Thessalie.

2. *Iliade,* XIV, 225-227, et 229. La Piérie et l'Émathie sont deux cantons de Macédoine que l'on traverse successivement quand, venant de Thessalie par terre, on décrit autour de la Chalcidique un large circuit qui permet de rencontrer les montagnes de Thrace à l'est avant de redescendre au sud vers le mont Athos.

Page 109.

3. H. J. Mette voit en Cratès l'inspirateur de ce passage, par l'intermédiaire de Posidonius (*Sphairopoiia*, p. 1 à 10). Dans ce contexte, les « climats et les vents » indiqueraient les directions cosmiques, les quatre points cardinaux, que connaît Homère, d'après Cratès. C'est ainsi que, pour lui, πρὸς ζόφον qui dans certains cas désigne l'ouest (Ithaque serait « le plus loin vers l'ouest », *Od.*, IX, 25) peut aussi être identifié avec le nord, tandis qu' ἠώς le serait avec le sud. Les vers 190-192 du chant X de l'*Odyssée,* tout particulièrement, faisaient contestation entre Aristarque qui soutenait qu'Homère ne connaissait que deux directions, l'est et l'ouest, et Cratès qui prétendait, au nom de la πολυμάθεια du Poète, qu'il savait distinguer les quatre « climats ». Sur cet emploi particulier de climat, cf. D. R. Dicks, *The climata in Greek Geography*, Class. Qart., 19, 1955, p. 250 et G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, p. 231.

8. Toute cette discussion sur le zéphyr qui souffle de Thrace, selon Homère et Strabon, d'Ibérie selon Ératosthène, est caractéristique de la confusion entre notions relatives et notions universelles, dont les Prolégomènes nous donnent maints exemples (cf. les discussions sur le cercle arctique). Homère parle du vent d'ouest qui, dans le nord de la mer Égée, à Thasos, Lemnos, etc., semble venir de Thrace. Ératosthène appelle seulement zéphyr le vent d'ouest qui, à Rhodes, « souffle du couchant et de l'Ibérie », le long du parallèle fondamental ; il suit ainsi la théorie de Timosthène (pour lequel il ne tarit pas d'éloges, : cf. II, 1, 40) qui fixait à Rhodes le centre de la rose des vents : à partir de là, les directions sont fixes et non plus relatives au lieu d'observation. Cf. A. Thalamas, *La géographie d'Ératosthène*, Paris 1921, 180 sqq.

Page 110.

4. Les Dolopes, chez Homère, habitent l'extrémité de la Phthie en Thessalie (IX, 5, 8 et 11); les Selles, les environs de Dodone. Strabon fait descendre très bas la Péonie, indiquant le Pénée comme frontière entre Épire et Péonie. L'Achéloos est un long fleuve qui traverse l'Épire et l'Étolie dans le sens nord-sud et va se jeter dans la mer à l'entrée du golfe de Corinthe.

Page 111.

2. Cf. Théophraste (*De ventis*, 2) et Aristote (*Météor.* II, 6, 11) qui semblent reconnaître l'existence de vents dominants, mais non l'ordre indiqué pour les vents secondaires. La discussion, subtile, parvient à Strabon par l'intermédiaire de Posidonius (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 113 sqq.). Références analogues en XVII, 1, 5 où, sur la question des crues du Nil, Posidonius, par l'intermédiaire de Callisthène, d'Aristote et de Thrasyalcès, remonte jusqu'à Homère.

3. Il est de fait que, dans la mer Égée, les vents dominants sont les vents du nord et les vents du sud. « La Méditerranée est bordée en été par des zones de haute pression à l'ouest et au nord, par des zones de basse pression à l'est et au sud. Elle se trouve ainsi au centre d'une forte aspiration. Dans le bassin oriental, le vent dominant varie du nord-ouest au nord-est à mesure qu'on passe de l'Adriatique au Pont-Euxin. A mi-chemin, sur la mer Égée, soufflent donc pendant une saison entière les vents du nord. De la fin juillet à septembre, les vents étésiens y règnent en maîtres... En hiver, le régime des vents est bien plus compliqué; la mer devient le siège d'une vaste dépression barométrique qui, de partout, provoque des appels d'air... Notos amène des trombes de pluie, Borée des bourrasques de neige » (Glotz, *Histoire grecque*, I, p. 5). Homère et Thrasyalcès traduiraient donc l'expérience populaire. Sur le sens de levant et couchant d'été, levant et couchant d'hiver, cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 141-143, et de manière plus générale, p. 259-264, ainsi que fig. VIII.

9. A l'équinoxe, le soleil se lève exactement à l'est et se couche exactement à l'ouest de l'horizon théorique. Aux solstices, les points de son lever et de son coucher sont éloignés de l'est ou de l'ouest d'une distance qui varie avec la latitude du lieu. Pour la latitude de Rhodes, 36°, les directions levant d'été et levant d'hiver font avec le levant d'équinoxe un angle approximatif de 30° qui augmente à mesure qu'on s'avance vers le nord (cf. Ptolémée, *Syntaxe mathématique*, VI, 12). Ici donc si l'apéliotès et le zéphyr sont respectivement les vents d'est et d'ouest, le cæcias et l'euros font avec l'apéliotès chacun un angle de 30°, et de même le libs et l'argestès avec le zéphyr. Il reste place pour quatre vents supplémentaires qui fassent aussi avec les vents du nord et du sud des angles de 30° : le cercle de l'horizon est alors réparti régulièrement en douze directions qui définissent douze vents, théorie finale de

Posidonius (cf. Ps. Aristote, *De mundo*, 394 b). Sur l'histoire de la rose des vents en Grèce, cf. A. Rehm, *Griechische Windrosen*, Munich, 1916.

Page 112.

4. Le problème des crues du Nil est un problème essentiel chez les Grecs depuis Thalès (cf. Hérodote, II, 20, et Sénèque, *Q. N.*, 4, 2). Diverses explications en ont été proposées, par Thalès (les vents étésiens arrêtent l'eau du fleuve), par Euthyménès (crue de l'océan dans lequel le Nil prend sa source), par Anaxagore (fonte des neiges en Éthiopie, l'été), par Thrasyalcès (pluies d'été amenées par les vents étésiens sur les montagnes d'Éthiopie), par Aristote (pluies d'été), etc. Posidonius aurait supposé que les vents étésiens qui alimentent le Nil viennent de l'océan indien. En fait les crues du Nil proviennent des pluies apportées par les moussons venues de l'océan indien. Sur ce problème, consulter W. Capelle, *Die Nilschwelle*, Neue Jahrbücher, 1914, p. 317-361, D. Bonneau, *Les crues du Nil*, Paris, 1964, et en dernier lieu, F. Lasserre, s. v. *Nilschwelle*, Lexikon der Alten Welt, 2093-2094.

Page 113.

2. Dans l'Odyssée (IV, 354), Homère dit de Pharos que c'est une île πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ et qu'elle est située à un jour de navigation de la côte, mais l'adjectif πελαγία ne se trouve nulle part au chant IV. L'île de Pharos, en face d'Alexandrie, est très peu distante du rivage (sept stades, soit un kilomètre environ, à l'époque classique), et forme avec lui un port à double ouverture (XVII, 1, 6). Le fait que la côte ait gagné sur la mer, plaçant Pharos plus prêt du continent, est un exemple classique du phénomène de l'alluvionnement.

6. Il serait plus logique de parler d'abord de l'existence du golfe Arabique (celle de l'isthme n'en est que la conséquence) qui, aux yeux de Strabon, permet d'expliquer la division en deux des Éthiopiens d'Homère. Mais toute la discussion porte sur l'isthme, non sur le golfe.

Page 115.

1. Cratès, semble-t-il, projette sur le globe terrestre toutes les lignes de la sphère céleste : équateur, tropique, et même écliptique. Du moment que l'espace entre les tropiques terrestres est occupé par l'océan au centre, sous l'équateur, et par des Éthiopiens de chaque côté, qui s'étendent ou non jusqu'au tropique mais ne le dépassent en aucune façon, le trajet annuel du soleil à travers les constellations zodiacales, projeté sur le globe terrestre, ne sort pas des Éthiopies. Le raisonnement, déjà captieux, est reproduit avec maladresse par Strabon qui s'abstient de discuter. Pour un commentaire approfondi de ce passage, cf. H. J. Mette (*Sphairopoiia*, p. 70-73) qui estime que toute la discussion Cratès-Aristarque est connue de Strabon par l'intermédiaire d'Apollodore.

Page 117.

2. Méroé n'est pas une île véritable, mais l'espace compris entre le Nil, son affluent l'Atbara, et d'autres bras de fleuves, à l'est de l'actuel Khartoum (XVII, 2, 2). Dans cet espace considérable (trois mille stades de long contre mille de large, avance timidement Strabon, soit environ 450 km de long contre 150 km de large), sont situées nombre de villes, dont la capitale de l'Éthiopie, qui porte également le nom de Méroé (auj. Shandi), à 125 km environ en amont du confluent de l'Atbara et du Nil, à hauteur de la quatrième cataracte (cf. Diodore de Sicile, I, 33).

3. Hérodote (II, 16) déjà critiquait la division des continents par le Nil, qu'il attribuait aux Ioniens ; il objectait qu'ainsi la Basse Égypte formait un quatrième continent puisque, enserrée entre les deux bras extrêmes du delta, elle n'appartenait ni à l'Asie ni à la Lybie.

Page 118.

1. L'opinion des Tartessiens est empruntée à une source d'Ionie ancienne, peut-être à Euthyménès, qui faisait venir les Ibères d'Afrique. D'après une tradition (cf. Ps. Scymnos 139-195), les Éthiopiens, partis de la rive droite du Nil et de l'extrême sud, auraient colonisé de proche en proche la Libye et seraient arrivés à Gadéira ; certains se seraient installés au sud-ouest, d'autres sur la côte de Libye, ce qui expliquerait la division en deux. Cf. J. Forderer, *Ephoros und Strabon*, Tübingen, 1913, p. 32.

4. Cette opinion des anciens Hellènes est celle d'Éphore, l'inventeur des dénominations célèbres celtibères et celtoscythes (XI, 6, 2). Mais Strabon cite Éphore à travers Posidonius (cf. J. Forderer, *Ephoros und Strabon*, p. 33), de qui proviennent les citations des poètes à la page suivante (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 67-70).

Page 119.

1. L'expression « climat méridional » que l'on trouve trois fois dans ce passage (deux fois en I, 2, 27 et une fois en I, 2, 28) se rapporte à une interprétation d'Éphore, faite sans doute par Posidonius (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 3) et utilisant le terme « climat » dans un sens légèrement différent de celui de bande de latitude. Il semble que Posidonius ait traduit en termes de « climat » les quatre parties du monde habité que Strabon signale au paragraphe suivant : il y aurait le climat méridional, occupé par les Éthiopiens, le climat septentrional tenu par les Scythes, le climat oriental par les Indiens, et le climat occidental par les Celtes. Cosmas Indicopleustès (VI[e] s. après J.-C.), dans sa *Topographie chrétienne* (p. 148 Winstedt), rappelant cette division du monde habité par Éphore (*F. Gr. Hist.*, 70 F 30b), l'illustre par un

schéma qui permet de mieux comprendre le sens attribué à l'expression « climat méridional ».

		Nord		
couchant d'été	C	SCYTHES	I	levant d'été
	E		N	
	L		D	
ouest	T		I	est
	E		E	
	S		N	
couchant d'hiver		ÉTHIOPIENS	S	levant d'hiver
		Sud		

2. Euripide, *fr.* 771 Nauck[2] (p. 67 von Arnim). C'est le prologue de Phaéthon, pièce perdue ; Mérops, roi d'Éthiopie, époux de Clymène, prépare les noces de son fils Phaéthon. Nauck propose de suppléer au début du vers δάμαρ δοθεῖσα.

4. Le sens n'est pas parfaitement clair et le texte a été controversé. Cosmas, dans le passage cité ci-dessus, rappelle à peu près dans les mêmes termes l'opinion d'Éphore sur les quatre parties du monde habité ; la comparaison se fait entre Scythie-Éthiopie d'une part, Inde-Celtique de l'autre, le premier groupe étant plus étendu que le second, ce qu'illustre le schéma de Cosmas. S'appuyant sur ce texte, Kramer, à la suite de M. Marx (*Ephori fragmenta*, Karlsruhe, 1815), remplace le ἢ des manuscrits par καί, supposant simplement que le second terme de la comparaison (Inde-Celtique) n'est pas exprimé.

Les termes levant et couchant d'hiver supposent l'existence d'un point central, la Grèce, Delphes, ou Rhodes, à partir duquel les directions sont déterminées (cf. p. 109, n. 8). Cette manière de s'exprimer, employée par Polybe, est vivement critiquée par Strabon en II, 4, 5.

Page 122.

1. Pour un stade de 157 m 5, le golfe Arabique aurait donc environ 2 400 km de long contre 160 de large. En fait on compte quelque 2 300 km, du détroit jusqu'à Suez, la largeur du golfe variant de 200 à 300 km. L'isthme (de Suez à Péluse, ville située à l'embouchure du bras le plus oriental du Nil) vaut dans les 150 km (soit à quelque chose près les 1 000 stades dont parle Strabon à la page suivante).

2. En I, 2, 25, Strabon avait déjà évoqué les critiques qu'on pouvait faire à une division des continents par les fleuves (cf. Hérodote, II, 16). Ici de même, il semble pencher vers une division par les isthmes, avec Hérodote et sans doute Posidonius (Ps. Aristote, *De mundo*, III, 393 b). Mais, traitant des continents en I, 4, 8, il se prononce, par commodité, pour la division par les fleuves. qu'il adopte d'ailleurs dans sa description régionale (cf. XVII, 3).

Page 123.

1. Homère, comme les grands auteurs, eut de nombreux biographes, par exemple Dicéarque de Messine (né avant 340), auteur d'une Περίοδος γῆς, Aristoxène de Tarente (IIIe s. avant J.-C.), musicien et biographe, Satyros de Callatis (IIIe s. avant J.-C.), Istros, élève de Callimaque, Hermippe de Smyrne, péripatéticien qui fut aussi élève de Callimaque, Héraclidès Lembos, fonctionnaire sous Ptolémée VI (cf. V. Wilamowitz-Moellendorf, *Die Ilias und Homer*, Berlin, 1920, p. 413-439). Les voyages d'Homère à l'ouest étaient racontés notamment par Aristote dans la *Constitution de Céphallénie* dont Héraclidès transmet des extraits (Wilamowitz, p. 420). De même la *Vita Herodotea* parle de la curiosité du poète et de son amour des voyages ; les *Vitæ Scorialenses* racontent également ses voyages, son séjour à Ithaque, etc. Sur tous ces points, cf. *Vitæ Homeri et Hesiodi*, éd. V. Wilamowitz, Berlin, 1929.

3. Cf. Cratès fr. 34 c (14-17) Mette. Strabon désigne ici par leur pays d'origine les deux grammairiens qui ont fourni le point de départ à la discussion présente, soit Aristarque, bibliothécaire à Alexandrie d'Égypte, et Cratès, originaire de Mallos en Cilicie, laquelle faisait partie de la Syrie de 197 à 101, c'est-à-dire du vivant de Posidonius, à qui vraisemblablement Strabon emprunte ces objections.

Page 124.

1. Sans doute Posidonius est-il également à la base de cette accumulation de proverbes, procédé très stoïcien (les premiers recueils de proverbes remonteraient pourtant à Aristote, d'après Diogène Laërce, V, 26), surtout quand il est question des crues du Nil, problème très stoïcien lui aussi et cher à Posidonius (cf. XVII, 1, 5) ; Strabon du reste accuse Posidonius de se livrer trop souvent aux plaisirs de l'hyperbole (III, 2, 9). Pour κουφότερος φελλοῦ cf. Apostolius, IX, 97 a ; pour δειλότερος εἶ τῶν λαγώων, cf. Apostolius, V, 90 n. La troisième expression, que l'on trouve également dans le περὶ ὕψους (38, 5) sous la forme

ἀγρὸν ἔσχ' ἐλάττω γῆν ἔχοντ' ἐπιστολῆς
<λακωνικῆς>.

serait tirée des comiques (fr. adesp. 419, in T. Kock, *Comicorum atticorum fragmenta*, Leipzig, 1880-1888, III, 487). H. Lebègue (*Du Sublime*, coll. Univers. de France, 1965) renvoie à ce propos à une conjecture de W. Rhys Roberts (Longinus, *On the Sublime*, Cambridge, 1899, p. 244) selon laquelle ce vers pourrait provenir d'une comédie de Ménandre, *Le Laboureur*, dont un fragment sur papyrus fait allusion à un tout petit domaine ; il n'a pas été suivi par les éditeurs de Ménandre, qui n'ont pas retrouvé le fragment dans les trois papyrus publiés depuis.

Page 126.

1. *F. Gr. Hist.*, 53 F 1. Aristonicos est un grammairien de l'école d'Aristarque, contemporain de Strabon.

2. Une explication possible, et soutenue par Cratès, est que Ménélas aurait fait le tour par le sud, au départ des Colonnes d'Hercule, comme dans ces périples où l'on tente une circumnavigation de l'Afrique pour aboutir à l'Inde. Ménélas aurait donc fait le tour du monde habité par le sud, et rencontré successivement les Éthiopiens au sens strict, puis les Sidoniens, le long du golfe Persique ou de la mer Érythrée (cf. Eustathe, *Hom. ad Od.*, IV, 84), enfin les noirs Indiens ou Éremnes (modification de Érembes ; Cratès fait venir ce terme de l'adjectif signifiant noir). Au retour, Cratès fait peut-être emprunter à Ménélas l'isthme arabique recouvert d'eau, ou l'un des canaux qui joignent le golfe arabique au Nil, mélangeant ainsi les deux explications (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 95). L'autre explication, soutenue vraisemblablement par les Alexandrins et Aristarque, use de l'hypothèse géologique de Straton et d'Ératosthène qui suppose la présence, à un certain moment de l'histoire, d'une communication entre Méditerranée et mer Rouge. H. Berger (*Erat.*, p. 69) pense que l'explication en question n'est pas le fait d'Ératosthène, mais d'un utilisateur de ses théories.

Page 127.

1. Le canal des deux mers fut inscrit au compte de divers souverains : Sésostris, Néchao fils de Psammétique, Darius, et Ptolémée Philadelphe (XVII, 1, 25). « Les plus anciens documents écrits sont les stèles de Darius, lequel occupait l'Égypte vers 520 avant J.-C. Dans une de ces stèles, le roi des rois se vante d'avoir « creusé le canal qui va du Nil à la mer qui baigne la Perse ». Il est plus que probable qu'il a dû recreuser un ancien canal qui s'était ensablé, puisqu'on a trouvé près de l'emplacement de l'ancien canal des stèles et fortins datant du règne de Ramsès II (1298-1235), donc remontant à une époque bien antérieure. Mais si les traces matérielles d'une plus grande ancienneté ont subi les méfaits du temps, il n'en reste pas moins, d'après les textes égyptiens, que la communication entre les deux mers se pratiquait d'une manière courante au moins dès la VIe dynastie » (F. Daumas, *Histoire générale des techniques*, Paris, 1962, I, p. 153). Les Sésostris sont, avec les Amenemhet, des souverains valeureux de la XIIe dynastie du Moyen Empire (c. 2 200-1 800 avant J.-C.). D'où la figure légendaire de Sésostris qui aurait conquis l'Éthiopie et la Troglodytique, aurait parcouru toute l'Asie (XVI, 4, 4), serait même passé en Europe, pénétrant jusqu'aux confins de la Thrace et du Pont (XV, 1, 6) et aurait laissé un peu partout des souvenirs de ses expéditions victorieuses. Sur la différence de niveau des mers, cf. I, 3, 11.

3. Ceci entre dans le cadre des hypothèses géologiques de

Straton, adoptées par Ératosthène, et discutées par Strabon tout au long en I, 3, 4-7. La Méditerranée, primitivement mer fermée, se serait remplie par l'apport des fleuves en eaux et en limons, et serait entrée en communication avec l'océan à la suite d'une déchirure qui aurait ouvert le détroit des Colonnes d'Hercule. Comme, avant la déchirure, le niveau de la mer était plus élevé qu'aujourd'hui (la Méditerranée s'étant par la suite déversée dans l'océan, suffisamment pour être de même niveau que lui), l'isthme entre Méditerranée et golfe arabique (lequel était vraisemblablement aussi sans communication avec l'océan extérieur) était probablement recouvert par les eaux, offrant ainsi des possibilités à la navigation.

Page 128.

1. Aux Éthiopiens de l'extérieur, situés sur les bords de l'océan, que l'on peut atteindre par mer, soit par une circumnavigation de la Libye, soit en passant directement dans le golfe arabique par l'isthme ou les canaux, Strabon oppose implicitement les Éthiopiens voisins de l'Égypte, les seuls chez qui Ménélas peut être allé, à son avis (I, 2, 32). Mais comme les Éthiopiens de l'océan ne sont pratiquement pas situés par rapport aux autres (ils peuvent en particulier se trouver au sud de l'Éthiopie connue, voire même en faire partie), il en résulte un certain flottement dans l'argumentation.

2. *Odyssée*, IV, 73.

3. Le texte, attesté par tous les manuscrits, a paru douteux à Coray et aux éditeurs à sa suite, qui modifient πόλις en πολλή. Il semble pourtant que la modification ne soit pas indispensable : les Arabes scénites qui composent la population de ce pays forment un état de citoyens vivant sous tentes, sans villes fixes. L'inusité de la chose, dans un monde où depuis toujours l'on bâtissait en dur, peut justifier la hardiesse de l'expression (cf. XVI, 4, 2). Sur le commerce des aromates, cf. XVI, 4, 4 et 19.

Page 129.

2. Syène, sur les lieux de l'actuelle Assouan, sert traditionnellement à situer le tropique d'été (XVII, 1, 48). La ville de Philae, bâtie sur une petite île formée par le Nil, légèrement en amont de la première cataracte, se trouve à quelque mille stades (150 km) au sud de Syène ; la frontière politique de l'Égypte y passa sous les dynasties pharaonique et ptolémaïque, donc au temps de Posidonius, inspirateur de ce passage ; « la population en est mi-partie éthiopienne [= ici nubienne], mi-partie égyptienne » (XVII, 1, 49), comme Strabon a pu le constater lui-même ; mais sous Auguste, la frontière de l'Éthiopie était reportée plus au sud, à Hiérasycaminos.

Page 130.

2. Ardanis se trouve sur la côte de Cyrénaïque, à l'est de Cyrène : « Plus loin sur la côte, est Port-Ménélas, suivi du cap Ardanis, pointe basse à l'abri de laquelle les vaisseaux peuvent mouiller » (XVII, 3, 22). Quant à Paraetonium, située sur la côte également, entre Ardanis et Alexandrie, avec son grand port de quarante stades (6 km) de tour, elle appartient à l'Égypte ; on l'appelle aussi Ammonia (XVII, 1, 14).

8. Paphos est une ville de Chypre « fondée par Agapénor et qui possède, avec un port, des temples d'une magnifique ordonnance » (XIV, 6, 3). Quant à Panormos, il ne semble pas exister de ville de ce nom à Chypre. C'est ce qui a incité Casaubon, et Coray également, à en faire un adjectif, le ἢ précédent devenant simple article. Mais ou bien Paphos peut suffire à la démonstration, et Panormos désignerait alors le port proche d'Éphèse dont parle Strabon en XIV, 1, 20, ou bien, ce qui est le plus vraisemblable, Panormos est dans l'esprit de Sapho localisée à Chypre, même si l'archéologie ne l'a pas encore confirmé.

Page 132.

5. Gosselin fait remarquer à ce propos que dans la Bible les noms d'Aram et d'Araméens sont toujours donnés à la Syrie et aux Syriens. Le raisonnement, tel que le transmet Strabon, n'est pas très clair. Posidonius part de trois peuples définis : du nord au sud les Arméniens, les Syriens, les Arabes. Mais il montre

— que ces peuples sont très proches et s'interpénètrent souvent ;

— qu'il existe des peuplades diverses qui peuvent se rattacher aux trois groupes principaux et dont les noms diffèrent peu : Assyriens et Arimaniens (ce dernier peuple n'étant pas connu, les éditeurs ont souvent opté pour d'autres conjectures) ;

— que les appellations dont on se sert, même pour les peuples principaux sont variées et se recoupent parfois les unes les autres (Syriens = Arméniens ou Araméens).

Il en conclut qu'il y avait un seul peuple à l'origine, qui s'est différencié par la suite en plusieurs sous l'influence du climat, de la latitude (cf. K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Bâle, 1918, p. 80-88 et 123-124). En XVI, 4, 27, Strabon reprend la discussion concernant les Érembes, mais avec des arguments légèrement différents. Posidonius notamment aurait proposé de modifier Érembes en Arambes, forme primitive présumée du nom d'Arabes : recours à l'étymologie que Strabon critique aigrement, alors qu'il l'admet ici volontiers. Le recours à l'étymologie est l'un des indices dont Posidonius se sert le plus volontiers dans sa géographie des races (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 76-79).

N. B. — Coray et Kramer ont exponctué Ἀρμενίους καὶ ; Groskurd a proposé de substituer Ἀριμαίους d'après XVI, 4, 27

où Posidonius assigne aux Ἀρίμοι du Poète (*Iliade* II 783) la Syrie tout entière, habitée par les Araméens (Ἀραμαίους) que les Grecs appelaient peut-être Ariméens (Ἀριμαίους) ou Arimens (Ἀρίμους) (mais avec incertitude dans les manuscrits, et inversion de Araméens et Ariméens à la dernière ligne). Mieux vaut donc, vu le contexte et la volonté de Posidonius d'insister sur la confusion des noms, conserver aveuglément les leçons des manuscrits, semble-t-il.

Page 133.

1. Er-embe viendrait donc étymologiquement de ἔρ(αν)-ἐμϐ(αίνειν). Cette étymologie est indiquée dans les scholies d'Homère et chez Eustathe (*Comm. à l'Odyssée*, IV, 84 et *à Denys le Périégète*, 180). L'*Etymologicum Magnum* (370, 40) propose d'identifier les Érembes soit aux Arabes d'après Hellanicos, soit aux Troglodytes d'après l'étymologie εἰς ἔραν ϐαίνειν, soit aux Indiens (Éremnes) avec Cratès. Sur les Érembes, cf. Tkač, *R.E.* s.v. *Eremboi*, 6, 1909, 413-417 (thèses modernes assimilant les Érembes d'Homère aux Hébreux, aux Araméens ou aux Arabes).

6. Hellanicos (*F. Gr. Hist.* 4 F 154a) place les Érembes près du Nil. Quant aux Céphéniens, on les place généralement en Perse : Hellanicos les identifie aux Chaldéens (cf. St. Byz. s.v. Χαλδαῖοι) ; Hérodote (VII, 61) prétend que c'est l'ancien nom des Perses et Pline l'Ancien (VI, 28, 41) les établit dans le même secteur. Le sens ordinaire de κηφῆνες, frelons, peut faire douter de la réalité du peuple qu'Homère désigne sous ce nom.

Page 134.

1. Cratès, fr. 45 b (3-12). Cf. p. 126, n. 2.

2. Hérodote (VII, 89) présente les Phéniciens comme originaires de la mer Érythrée, d'où ils auraient gagné la Syrie. Justin (XVIII, 3) prétend que, chassés de leur patrie par un tremblement de terre, ils se seraient d'abord installés du côté de la mer Morte, d'où ils auraient gagné la Méditerranée et fondé Sidon. Cratès également situait les Sidoniens d'Homère sur les bords du golfe Persique (H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 95). Il se peut que, à travers les Sidoniens de l'océan qui seraient une colonie de ceux de la Méditerranée, Strabon fasse allusion aux comptoirs phéniciens installés sur la côte océanique de la Maurusie, ce qui était un fait bien connu (cf. XVII, 3, 2 en référence à Artémidore et Ératosthène).

3. Joppé ou Jaffa est une ville du littoral phénicien, presque à la frontière de l'Égypte (XVI, 2, 28). Andromède était fille de Céphée, roi d'Éthiopie (ou de Phénicie ?) et de Cassiopée. Celle-ci s'étant un jour vantée d'être plus belle que les Néréides, Poséidon, de fureur, inonda le pays et envoya un monstre marin pour le ravager. Ammon consulté apprit à Céphée que le seul remède était de livrer Andromède au monstre ; elle fut donc exposée sur un

rocher, mais délivrée à temps par Persée qui, passant par là avec la tête de Méduse, en devint amoureux et tua le monstre. Persée et Andromède restèrent quelque temps chez Céphée, et y laissèrent leur fils aîné Persès dont descendent les rois de Perse, puis ils vinrent à Argos, Tyrinthe, etc. Pausanias (IV, 35, 9) place également à Joppé, sur le sol des Hébreux, l'histoire d'Andromède.

4. *F. Gr. Hist.*, 244 F 157 f (p. 134, 14 - 135, 4).

5. Hésiode, fr. 62 Rzach = 153 Merkelbach-West (les Hémikynes sont des demi-chiens).

6. *Iliade*, III, 6.

7. Fr. 148 Page (cf. VII, 3, 6). Étienne de Byzance définit les *Sciapodes* : peuple d'Éthiopie qu'Hécatée nomme dans la Περιήγησις d'Égypte (1 F 327).

8. Eschyle fr. 603 Mette [*Prométhée*, 804].

Page 135.

1. Si l'on veut résumer cette discussion sur le périple de Ménélas, et en reprendre le déroulement chronologique qui nous parvient légèrement embrouillé dans le récit de Strabon, voici à peu près comment se passent les choses, en schématisant. Ératosthène, suivant le principe qu'un poète vise à plaire plus qu'à instruire, a dû profiter des vers cités, sur le périple de Ménélas, pour en conclure à l'ignorance d'Homère ou tout au moins pour montrer qu'il ne fallait pas chercher dans la succession des peuples un parcours géographique réel. Puis Cratès et Aristarque ont repris ces vers, l'un pour montrer qu'ils contenaient un parcours géographique réel, l'autre pour faire la part de la vérité et la part de la liberté poétique. Cratès imagine une circumnavigation de l'Afrique et place le long de l'océan Extérieur, au sud, les Éthiopiens ; sur les bords du golfe Persique, les Sidoniens ; et aux Indes, les Érembes qu'il appelle Éremnes (noirs). Des gens de son école, ou de hardis grammairiens, reprenant son idée, ont supprimé la circumnavigation de l'Afrique, et ont simplement fait traverser l'isthme aux bateaux de Ménélas (soit en le supposant navigable, d'après l'hypothèse de Straton, soit en admettant l'existence de canaux joignant le golfe arabique au Nil), qui atteindraient ainsi peut-être l'Éthiopie, en tout cas les Sidoniens et les Éremnes de Cratès. Aristarque défendrait un point de vue moins audacieux. Ménélas serait remonté par le Nil jusqu'en Éthiopie, aux frontières de l'Égypte, les Sidoniens n'étant pas différents des Phéniciens et n'étant indiqués après coup que par un effet poétique ; quant aux Érembes, ce seraient les Arabes qui habitent en bordure du golfe arabique, très près de l'Égypte, et que Ménélas aurait pu atteindre facilement (cf. I, 1, 3). L'assimilation des Érembes aux Arabes est d'ailleurs très ordinaire, et avait été déjà défendue par Zénon. Apollodore, disciple d'Aristarque et fervent admirateur d'Ératosthène (cf. VII, 3, 6), souvent inspiré par Démétrios de Scepsis (I, 2, 38), semble avoir adopté les vues d'Aristarque, mais en insistant nettement sur « l'ignorance » du poète, ou du moins sur l'impossibilité où l'on se trouve d'utiliser les poèmes homériques

pour avoir une connaissance précise de la géographie, d'où la hargne du stoïcien Strabon contre lui (cf. entre autres l'opposition classique Homère-Hésiode, comme en I, 2, 14 et 22). Posidonius, qui défend généralement Homère contre ceux qui l'accusent d'ignorance, insiste particulièrement sur la question des Érembes-Arabes, et fait d'eux un peuple proche de la Phénicie. Au reste, le périple de Ménélas est toujours cité par lui comme rempli d'instruction (I, 1, 15 et 19). Quant à Aristonicos, disciple d'Aristarque, il devait probablement défendre la position moyenne qui est celle de Strabon, admettant un périple réel en Méditerranée orientale, agrémenté des ornements de la fable.

2. *F. Gr. Hist.*, 115 F 381 (6-9). Théopompe est l'auteur d'*Hellenica* en douze livres qui continuent le récit de Thucydide.

3. Hérodote, IV, 19 (hommes à tête de chien) ; II, 75 (description du phénix) ; II, 75 (description des serpents ailés).

4. *F. Gr. Hist.*, 688 T 11 b (6-9) et F 45 a-c (hommes à tête de chien), F 45 a-f (Pygmées).

5. *F. Gr. Hist.*, 4 T 19 (6-9) et F 185-187 (description des Scythes et des Hyperboréens).

6. Par exemple Mégasthène, 715 F 30 (hommes sans bouches), F 29 (hommes sans nez), F 27 b (hommes à l'œil unique, avec des oreilles pour se coucher). Cf. aussi XVI, 1, 56-7.

7. Cf. I, 1, 7 et I, 2, 16.

8. *Odyssée*, XII, 105.

Page 137.

4. Callimaque voyait dans Gaudos, île située en face du cap Pachynum en Sicile, l'île de Calypso, et dans Corcyre (ou Corfou), Schérie, l'île des Phéaciens (VII, 3, 6).

5. Démétrios de Scepsis, fr. 50 (20-27 et p. 138, 1-5) Gaede.

6. *F. Gr. Hist.*, 244 F 157 d (20-21). Cf. Strabon, VII, 3, 6.

7. *F. Gr. Hist.*, 84 F 39 (20-25).

8. Nombre d'auteurs ont évoqué l'expédition de Jason en Colchide : par exemple Hécatée de Milet (*F. Gr. Hist.*, 1 F 18 ab), Phérécyde de Léros (3 F 111, 27, 28, 108), Hellanicos (4 F 130, 131, 95), Hérodote (IV, 145-159), Hérodoros d'Héraclée (31 F 6, 7 et 47-51), Pindare (IVe *Pythique*), Timée, Timagétès (*F.H.G.*, IV, p. 519), Néanthe de Cyzique (85 F 39), Antimaque de Colophon (fr. 11-12 Bergk[3] = 64-65 Wyss), etc., sans compter Eschyle, dans les *Cabires* (fr. 95-97, Nauck[2]), Sophocle dans les *Lemniennes* (fr. 354-357, Nauck[2]), Euripide dans *Médée* (432 sqq. et 1263 sqq.), ou encore Apollonios de Rhodes, Callimaque, et Apollodore. Le voyage d'aller, par Lemnos et le Bosphore, n'était guère contesté ; les divergences apparaissaient pour l'itinéraire du retour (cf. p. 97, n. 2).

Page 138.

1. Jason, originaire d'Iolcos, ville de Thessalie située au fond du golfe Pélasgique (Hérodote, VII, 193), partit sur l'ordre de

l'usurpateur Pélios pour conquérir la toison d'or. Il fit escale dans l'île de Lemnos, habitée seulement par des femmes, qui firent bon accueil aux Argonautes ; de la reine Hypsipylé Jason eut un fils Eunéos qui régna sur l'île. Plus tard les enfants légitimes de Jason périrent de la main de leur mère Médée, laissant vide le trône de leur père. Quant à la Phthiotide, patrie d'Achille, c'est une contrée de Thessalie située entre le golfe Maliaque et le golfe Pélasgique.

Page 139.

2. Strabon cite en XI, 2, 17 le temple de Leucothée au delà de la Colchide, antique fondation du héros Phrixos, « dont les populations continuent à aller prendre les oracles », et aussi, en XI, 2, 18, la ville de Phrixopolis, qui conserve le souvenir du héros. Quant à Jason, « accompagné du Thessalien Arménos, il aurait pénétré jusqu'à la mer Caspienne et traversé non seulement l'Ibérie et l'Albanie, mais même une bonne partie de l'Arménie et de la Médie, comme l'attestent les temples de Jason et autres monuments encore debout dans ces contrées » (XI, 4, 9). Trogue Pompée (Justin XLII, 2, 7 à 3, 2) attribue également à Arménos, compagnon de Jason, la fondation de l'Arménie, et prétend que Jason lui-même se rendit maître de l'orient, « le premier des humains après Héraclès et Dionysos ».

3. Pour les traces des Argonautes :

— à Cyzique, cf. *Orph. Arg.*, 493 ; Pline l'Ancien, XXXVI, 9 ; Apollonios de Rhodes, I, 966 ; Néanthe de Cyzique, *F. Gr. Hist.*, 85 F 39 ;

— à Lemnos, cf. Hérodote, IV, 150 ; Hérodoros d'Héraclée, *F. Gr. Hist.*, 31 F 6 ; Apollonios de Rhodes, I, 609-914 ; Apollodore, I, 9, 17 ; *Orph. Arg.*, 471 sqq. ;

— en Crète, Apollonios de Rhodes, IV, 1691 ;

— en Italie, vers Pæstum, cf. Strabon, I, 2, 10 et VI, 2, 1 (d'après Timée et Artémidore) ;

— dans l'Adriatique, Pomponius Méla, II, 57 ; Apollonios de Rhodes, IV, 514-519 ; Strabon, I, 2, 10.

Page 140.

1. Pola, dernier point de la côte d'Istrie, est située au fond d'un golfe aussi fermé qu'un port (cf. V, 1, 9, où Strabon cite également ces vers de Callimaque). Harmonie, épouse de Cadmos, le fondateur de Thèbes en Béotie, mourut dans un canton d'Illyrie où son époux s'était réfugié après avoir été chassé du trône de Thèbes par ses sujets.

2. Cette opinion, mise par Strabon sur le compte de Théopompe (*F. Gr. Hist.*, 115 F 129 = VII, 5, 9), d'Hipparque (I, 3, 15) et d'autres, est utilisée par Apollonios de Rhodes (*Argonautiques*, IV, 284 sqq.) qui fait revenir par là les Argonautes. Si l'on en croit le texte des manuscrits, Strabon trouve ici plausible ce qu'il

condamne ailleurs comme l'une de ces notions populaires sur lesquelles il ne faut pas se fonder (VII, 5, 9). Diodore de Sicile (IV, 56) et Pline (III, 22) n'y voient que fable.

Page 141.

3. Damastès de Sigée (c. 400 av. J.-C.) fut peut-être disciple d'Hellanicos ; cf. *F. Gr. Hist.*, 5 T 7 (12-15, 20-23). De l'historien Antiphane de Bergé (fin du IVe s.), les hâbleries étaient passées en proverbe (cf. II, 3, 5 et II, 4, 2). Évhémère de Messène (c. 340-260 av. J.-C.) composa une *Histoire Sainte* où, racontant un voyage fabuleux dans l'île utopique de Panchaïe, en plein océan Indien, il interprète les légendes mythologiques d'un point de vue rationaliste ; cf. *F. Gr. Hist.*, 63 T 5 a (20-23).

Page 142.

2. Ce Diotime, fils de Strombichos, fut l'un des commandants de l'escadre envoyée en 433 au secours des Corcyréens (Thucydide, I, 45, 2). L'ambassade dont il s'agit ici est peut-être celle qui en 423 obtint de Darius un traité d'amitié perpétuelle. Le trajet du Perse, tel que le présente Strabon d'après Damastès, est évidemment impossible. Le Cydnos, fleuve de Cilicie, prend sa source dans le Taurus et, après avoir arrosé Tarse, se jette dans le golfe d'Issos. Le Choaspe est le fleuve, à l'est du Tigre, qui arrose Suse avant de se jeter dans la mer Érythrée. Un réseau de canaux permettait certainement de passer de l'Euphrate dans le Choaspe (XVI, 1, 11), mais entre le cours du Cydnos et celui de l'Euphrate s'interposaient des montagnes qu'on ne pouvait franchir en bateau.

4. Ératosthène considère ici la Méditerranée des Colonnes d'Hercule au détroit de Byzance sans y inclure le Pont-Euxin, ce que lui reproche Strabon (cf. II, 5, 25). Trois mille stades valent environ 470 km pour un stade de 157,5 m ; la distance réelle entre le méridien d'Issos et celui de Dioscurias vaut environ 400 km, mais, entre le méridien d'Issos et le point le plus oriental de la mer Noire (approximativement l'embouchure du Phase), il y a près de 470 km.

6. Cerné était une île de l'Atlantique découverte par l'amiral carthaginois Hannon vers 500 avant J.-C. et tenue pour le point le plus occidental du monde connu des Anciens. Strabon refuse obstinément de croire à ce périple lointain, de même qu'il dénie toute existence à la Thulé de Pythéas (II, 4, 1-2). Ératosthène, qui s'appuyait sur ces informations, y voyait des commencements de preuve à l'appui de sa théorie de l'insularité du monde habité (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 92-94). On a tenté d'identifier Cerné soit avec Madère, soit avec Santa-Cruz des Canaries, soit avec l'île d'Arguin (cf. R. Senac, *Le périple du carthaginois Hannon*, Lettres d'Humanité, XXV, 1966, p. 510-538).

Page 143.

2. Les Dioscures sont appelés sauveurs des navires dans l'Hymne homérique qui leur est dédié (XXXIII, 7) et dans l'*Idylle* de Théocrite consacrée aux Dioscures (XXII, 6). Sénèque (*Quaest. nat.*, I, 1) indique que leur intervention, croyait-on, calmait la tempête et apaisait les vents. C'était peut-être leur image qui se dressait sur le Phare d'Alexandrie (cf. F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une Déesse*, Paris, 1935, p. 254-257, et aussi, sur leur rôle de protecteur des marins, p. 131 et 249).

4. En III, 2, 13, Strabon donne des exemples de ces installations en Ibérie sur lesquelles son informateur serait, comme ici sans doute, Asclépiade de Myrléa, par l'intermédiaire de Posidonius. Il en parle également en I, 2, 18, à propos du voyage d'Ulysse en Italie méridionale et Sicile, ou encore en V, 4, 5, avec Timée comme source, relayé ou non par Artémidore (cf. J. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, p. 37).

Page 144.

5. Le temple d'Ammon, situé dans l'une des trois oasis de Libye, l'actuelle oasis de Siwah, au sud-ouest de Paraetonium, est à quelque trois cents kilomètres de la mer. Les restes marins qu'on rencontre dans la région, déjà signalés par Hérodote (II, 12), ont été le point de départ des méditations et des hypothèses géologiques des anciens (Aristote, *Météor.* I, 14). La route qui menait au temple partait de Térénuthis, à mi-chemin à peu près entre Alexandrie et Memphis, sur la branche canopique du Nil, et s'enfonçait vers l'ouest sur plus de 500 km de distance. Les trois mille stades de Strabon (empruntés à Ératosthène) valent environ 470 km pour un stade de 157,5 m.

Page 145.

1. Strabon n'est pas allé personnellement à l'oasis d'Ammon. Son information remonte sans doute à Ératosthène, mais a pu être rafraîchie par des rapports de voyageurs rencontrés au cours de son séjour à Alexandrie.

6. D'après la relation qu'en donne Strabon, Straton expliquait l'ouverture du chenal à Byzance et aux Colonnes d'Hercule par la poussée des eaux. Le terme ἐκραγῆναι utilisé ici pourrait suggérer que Straton faisait intervenir également un mouvement brusque du genre séisme, qui aurait achevé l'action commencée par les eaux. C'est ce qu'ont interprété Tzetzès et l'auteur de la *Chrestomathie* dans les textes cités à l'apparat critique. Mais R. Munz (*Quellenkritische Untersuchungen zu Strabo's Geographie*, Bâle, 1918), insistant sur le goût de Posidonius pour les explications qui lieraient l'étymologie à la géophysique, notamment avec la racine ῥηγ (rupture), attribue à Posidonius l'idée de faire intervenir le facteur volcanique (p. 18), en plus du neptunisme ; Strabon lui aurait emprunté le terme, comme plus tard (I, 3, 10)

les développements sur les tremblements de terre, éruptions volcaniques, modifications du sol sous-marin (cf. aussi sur ce point, K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 98-101). Après l'ouverture des détroits, la mer Noire et la mer Méditerranée ont baissé de niveau, découvrant ce qui était autrefois recouvert par les eaux à basse profondeur : la côte d'Égypte par exemple.

Page 146.

1. Il s'agit vraisemblablement du détroit de Gibraltar, qui ne descend pas au delà de 500 mètres et à certains endroits ne dépasse pas 200 mètres de profondeur.

3. Salmydessos (auj. Midjeh) se trouve non loin du Bosphore, au nord-ouest du détroit : « C'est une plage déserte, pierreuse, dépourvue de port et toute ouverte aux vents du nord » (VII, 6, 1). Les régions appelées « poitrines » par les marins désignent vraisemblablement les terrains marécageux qui se renflent en forme de coupole, vers le delta de l'Istros, fleuve qui se déverse dans le Pont Euxin par sept bras d'après Strabon, cinq seulement pour Éphore (VII, 3, 15). Les déserts scythes sont sans doute ces terrains que Strabon appelle en VII, 3, 14 le désert des Gètes, au nord de l'Istros.

4. Péluse est une ville côtière située sur le bras oriental du delta du Nil (aujourd'hui ruines de Tineh, à l'est de Port-Saïd). Le mont Casios, le moderne El-Kas, se dresse entre l'Égypte et l'Arabie, immédiatement au sud du lac Sirbonis. Celui-ci qui s'étendait le long de la côte et communiquait avec la Méditerranée par l'Ecregma est aujourd'hui asséché. Gerrha désigne ailleurs (XVII, 1, 33) une ville sur la route qui va du mont Casios à Péluse. Le lac Moeris, aujourd'hui Birket-el-Keroun, est situé à l'ouest du Nil, au sud de Memphis.

Page 147.

2. Strabon semble ignorer volontairement ici ce qu'il a noté plus haut comme venant de Straton et qu'il va répéter plus loin : l'apport de limon fluvial qui exhausse le sol sous-marin et contribue à faire monter le niveau de l'eau. Il s'inspire vraisemblablement d'une discussion de Posidonius qui veut mettre l'accent sur les exhaussements ou les abaissements de sol (II, 3, 6), mais il saute quelques maillons du raisonnement.

Page 148.

1. C'est le principe de la physique de Posidonius qui apparaît ici. L'idée n'est pas neuve ; déjà Aristote disait (*Météor.* II, 8) : « Ce n'est ni l'eau ni la terre qui est la cause des tremblements de terre, mais le souffle... Les contrées dont les parties souterraines sont spongieuses sont plus exposées aux tremblements de terre parce qu'elles sont susceptibles d'engouffrer une grande quantité de souffle ». De même Posidonius (Diogène Laërce, VII, 154)

pensait que « les tremblements de terre viennent du souffle qui s'introduit dans les creux de la terre ou s'y retient ». Cette doctrine est exposée en VI, 1, 6, mais peut-être transmise là par Timée à partir de Théophraste. Sur la cause pneumatique des phénomènes chez Posidonius, cf. F. Schühlein, *Untersuchungen über des Posidonius Schrift* Περὶ ὠκεανοῦ, Freising 1901, p. 46 et 70-71. Sur la théorie pneumatique chez Théophraste, cf. P. Steinmetz, *Die Physik des Theophrast von Eresos*, Berlin-Zurich 1964, p. 204-210.

Page 149.

1. On peut conclure de là que Strabon (ou Ératosthène) imaginait des courants de décharge semblables d'est en ouest dans les détroits de Byzance et de Gibraltar. Or si le courant de surface et l'échange réel vont dans le sens sus-indiqué au détroit de Byzance, le courant de surface et l'échange réel se font à Gibraltar de l'océan vers la Méditerranée. Straton expliquait l'anomalie (qu'il ne croyait qu'apparente) par la présence de courants de marée qui modifiaient le courant fondamental ou se superposaient à lui.

2. Il y a quelque équivoque dans ce texte de Strabon du fait :

— qu'il considère nommément au début Propontide et Méditerranée d'une part, Pont-Euxin d'autre part, au lieu de considérer seulement Méditerranée et Pont-Euxin ;

— que dans cette perspective les eaux intérieures sont celles du Pont qui cherchent à se déverser vers la mer « extérieure », Propontide et Méditerranée, alors que traditionnellement le terme de mer Intérieure est réservé à la mer Méditerranée. Quant à l'hypothèse que ce qui était lac peut devenir mer par contact, mélange, et prédominance des eaux marines, elle suggère une distinction non précisée entre lac et mer qui doit reposer à la fois sur la salinité et sur le mouvement de marée propre à la mer.

Page 150.

2. L'objection de Strabon porte sur un détail, non sur l'ensemble, ce qui est un procédé fréquent chez lui. Ici les exemples donnés se rapportent tous au Pont-Euxin, littoral occidental d'abord, vers l'embouchure de l'Istros, oriental ensuite avec la Colchide, méridional enfin avec la plaine côtière vers l'embouchure du Thermodon (Yechil Irmak) dans la province du Pont. Il est vraisemblable que Strabon tire de Posidonius sa science de l'alluvionnement (cf. F. Schühlein, *op. cit.*, p. 76). Noter aussi la référence au Nil, et, implicitement, à Pharos (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 89 sqq.).

Page 151.

2. Pour la théorie de la « palindromie » et la comparaison de la mer avec un être vivant, cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 107-

108, ou *Kosmos und Sympathie*, p. 58-60. Strabon, à la suite de Posidonius, distingue la simple oscillation des vagues du mouvement propre de la houle (κῦμα) qui peut faire progresser l'eau sur le rivage et diffère des mouvements réguliers de la marée, désignés par πλημμυρίς et ἄμπωτις (I, 3, 11). En III, 5, 7, il attribue à Athénodore (*F. Gr. Hist.* 746 F 6c) la théorie de la ressemblance entre la mer et les êtres vivants.

Page 152.

3. Soit quelque 2 000 m pour une brasse de 1 776 m. La mer de Sardaigne atteint en fait des profondeurs de 3 800 m, les plus grandes de la Méditerranée (cf. p. 146, n. 2).

4. C'est le grief ordinaire de Strabon contre Posidonius, à qui il reproche également son « aristotélisme » (cf. II, 3, 8).

Page 153.

1. Boura, ville d'Achaïe (I, 3, 18 et VIII, 7, 5), fut détruite par un tremblement de terre en 373. Bizoné, ville de Thrace, située sur le littoral occidental du Pont-Euxin, entre Apollonie et Callatis (VII, 6, 1), fut également détruite par une secousse sismique avant 200 ; ce dernier renseignement est transmis par Démétrios de Callatis qui dut rédiger son ouvrage vers cette époque (*F. Gr. Hist.*, 85 F 6). Posidonius qui a fait une étude complète sur les transformations de la surface terrestre est ici la source de Strabon : on y reconnaît facilement sa manière spéculative, son aptitude à supposer, pour un même fait, la formation de la Sicile par exemple, plusieurs explications possibles (cf. F. Schühlein, *Untersuchungen...*, p. 70).

Page 154.

1. Euripe est le terme général pour désigner tout bras de mer resserré entre deux terres ; c'est pourquoi Ératosthène faisait entrer le cas du détroit de Sicile dans son développement général sur les euripes, l'Euripe de Chalcis entre Grèce et Eubée n'étant qu'un cas particulier. Comme point de départ de cette théorie sur l'inégalité du niveau de l'eau de chaque côté d'un détroit, cause des courants alternés, on peut indiquer l'opinion de Théophraste sur les courants des détroits (*De ventis*, V, 4, 26), les remarques contenues dans les *Mirabilia* (55), ou celles d'Antigonos de Carystos (*Paradoxes*, 138) sur le rapport qui existe entre les mouvements du détroit de Sicile et la lune (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 66-68).

2. Une description plus complète des mouvements de la marée se trouve en III, 5, 8, mais cette fois d'après Posidonius. Ici l'on s'aperçoit qu'Ératosthène également avait (peut-être à travers Pythéas ?) une connaissance très précise du mécanisme du flux et du reflux. Son explication des courants dans le détroit de Messine rejoint assez bien ce que disent les modernes : « Le détroit

de Messine offre un exemple caractéristique de forts courants de marée dans une région où la marée paraît insignifiante... Dans un espace très court, d'environ trois kilomètres, la phase de la marée change de près de 6 heures, et bien que les amplitudes des marées soient très faibles (20 à 30 cm), comme les variations du niveau ont lieu en sens inverse, elles déterminent des différences suffisantes pour causer des courants importants » (J. Rouch, *Les Marées*, Paris, 1961, p. 125 sqq.).

4. Cette indication du courant qui, à Chalcis, change de sens sept fois par jour est générale dans l'antiquité (cf. Aristote, *Météor.* II, 8, 7). Dans la réalité d'aujourd'hui, on distingue le courant réglé, avec quatre changements de sens par jour pendant 22 ou 23 jours par mois, et le courant déréglé, six à sept jours par mois, où l'on observe des changements de sens à fréquence très irrégulière pouvant aller jusqu'à douze ou quatorze fois par jour (cf. J. Rouch, *Les marées*, p. 127). Mais les phénomènes ont pu se modifier au cours du temps.

Page 155.

2. Les quatre éléments d'Empédocle : eau, air, terre, feu, ont été adoptés par Aristote (*De part. an.*, 646 a 13) et par les stoïciens (Zénon, *S.V.F.*, fr. 102). Leur sphéricité est une doctrine pythagoricienne à l'origine (Plutarque, *De plac. philos.* I, 14) mais largement adoptée. La théorie des quatre éléments, arrangés dans l'univers sous forme de quatre sphères concentriques, est courante chez les stoïciens : Zénon (Stobée, *Ecl.* I, 19, 4 = Dox. gr.[2], p. 459, 19), Chrysippe (Achilles Tatius 4, p. 32, Maass), Strabon (XVII, 1, 36). Plus généralement, Diogène Laërce (VII, 155) la présente comme une théorie proprement stoïcienne. Consulter à ce propos A. Fridh, *Les théories de l'océan*, Göteborg, 1951.

Page 156.

1. VIII, 4 (p. 155, 21 - 156, 25) = 8 (id.) Dicks.

2. Ce sont les deux ports de l'isthme de Corinthe : Léchéon à l'ouest, sur le golfe de Corinthe, Cenchrées à l'est, sur le golfe Saronique.

Page 157.

1. VIII, 5 (1-8) = 9 (id.) Dicks.

2. Cyrène fut fondée vers 630 av. J.-C. par des colons venus de Crète et de Théra. Sur la fondation de Cyrène, cf. F. Chamoux, *Cyrène et la monarchie des Battiades*, Paris, 1953, p. 115-128.

6. L'expression « se jette dans l'une et l'autre mer » est certainement un commentaire propre à Strabon, de même que plus loin l'affirmation que l'Istros ne prend pas sa source dans les parages du Pont. Ce qu'Hipparque affirmait simplement, c'est que l'Istros se divise à son embouchure, et d'autre part que, si le niveau de

la mer a été plus élevé jadis, il a pu y avoir, grâce à la disposition du terrain, une communication entre mer Noire et Adriatique, par la vallée de l'Istros (cf. H. Berger, *Hipp.*, p. 89-92).

7. Cf. I, 2, 39. L'idée que le Danube a deux bras dont l'un coule dans la mer Noire et l'autre dans l'Adriatique, solidement établie dès le ve s., persista jusqu'à l'époque de Méla et de Pline (Aristote, *Hist. an.*, VIII, 13 ; Ps. Aristote, *Mirabilia*, 105 ; Ps. Scylax, *G.G.M.*, I, p. 26 ; Théopompe d'après Strabon VII, 5, 9 ; Ps. Scymn., 193 ; Pomponius Méla, II, 8 et 57 ; Pline l'Ancien, III, 127). Hécatée de Milet fut le premier à mentionner le peuple des Istres au nord de l'Adriatique (*F. Gr. Hist.*, 1 F 91). Timagétès (*F.H.G.* IV, 519) faisait revenir les Argonautes par l'Istros jusque dans la mer Tyrrhénienne, Apollonios de Rhodes (IV, 284 sqq.) par l'Istros également, mais seulement jusqu'à l'Adriatique ; d'où l'allusion d'Hipparque (notez le style indirect) qui n'attache pas grande valeur historique à ces légendes. Cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 120-121.

Page 158.

2. L'accumulation des exemples qui permet de faire apparaître les analogies et de pressentir les explications, ainsi que le désir de se rendre la nature plus familière, trahissent l'emprunt à Posidonius, que Strabon avoue à la page suivante. Sont exposées ici, mais sans plan systématique, les modifications apportées à la surface du sol par l'effet de l'érosion (inondations, alluvionnements, retrait des mers), par les phénomènes volcano-sismiques (affaissements, soulèvements, ruptures), par les mouvements humains (migrations), par la volonté de l'homme (îles ou presqu'îles artificielles). Posidonius emprunte ses exemples à Démétrios de Scepsis, auteur d'un ouvrage en trente livres sur le *Catalogue des vaisseaux troyens*, à Démétrios de Callatis, auteur d'un traité en vingt livres sur *l'Asie et l'Europe*, ainsi qu'à Éphore, un de ses informateurs habituels (cf. W. Capelle, *Erdbeben im Altertum*, Neue Jahrb. f. d. klass. Alt., XI, 1908, p. 603 sqq.). Pour une interprétation de l'ensemble de la digression, cf. F. Schühlein, *Untersuchungen über des Posidonius Schrift* Περὶ ὠκεανοῦ, p. 46 à 82, et K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 87 à 107.

3. En fait Théra (Santorin) et sa voisine Thérasia se trouvent entre la Crète et le Péloponnèse, comme Strabon l'indique implicitement en X, 5, 1 ; mais en VIII, 3, 19, il commet la même erreur en plaçant ces îles au sud de la Crète. L'événement que Strabon décrit quelques lignes plus loin est sans doute la naissance de l'île Hiéra, du temps de Philippe V de Macédoine, soit vers 197 avant J.-C. (cf. Justin, XXX, 4 et note de M. R. Flacelière, *in* Plutarque, *Oracles de la Pythie*, 11, 399 a, Paris, 1962, p. 43). Une éruption en 726 agrandit la circonférence de Hiéra, puis cette île, et Thia surgie en 19 après J.-C., disparurent sous l'eau. Cf. F. Wilski, *R.E.* V, A, 2, 1934, s. v. *Thera*, 2265.

Page 160.

1. Tantale, roi de Phrygie, fut dans un aspect de la légende enfermé sous le mont Sipylos. Strabon présente ici l'explication rationaliste : une catastrophe naturelle qui aurait renversé la montagne et détruit des sites florissants. Ailleurs (XIV, 5, 28) il explique la richesse proverbiale de Tantale par les mines abondantes situées en Phrygie et sur le mont Sipylos.

2. Pharos, l'île en face d'Alexandrie, exemple-type du phénomène de l'alluvionnement (I, 2, 23 ; I, 2, 30 ; I, 3, 7), fut reliée à la ville par une digue qui détermina deux ports de haute mer. A Tyr également, bâtie sur une île, Alexandre fit adjoindre un môle pour la relier à la terre ferme pendant le siège qu'il fit de la ville (XVI, 2, 23). Clazomène était située dans le golfe de Smyrne. Pausanias indique que les habitants, par peur des Perses, se réfugièrent dans l'île voisine que plus tard Alexandre projeta de réunir à la terre ferme par un môle (VII, 3, § 9).

5. Leucade est une île actuellement séparée de l'Acarnanie par un chenal de quelque trente mètres de large, artificiellement approfondi à travers le banc de sable qui la rattache au rivage. Strabon, qui emprunte ici son information à Posidonius (cf. Pline l'Ancien, IV, 5), ne fait état que de la première partie du processus : Leucade, partie du continent (Démétrios l'identifie à la Néricos d'Homère), détachée en île par le canal ouvert par les Corinthiens après la fondation de la ville, au milieu du VIIe s., sous l'égide de Cypsélos. D'après Thucydide (III, 81 et IV, 8) le canal aurait été ensablé par la suite ; Tite Live montre d'ailleurs (33, 17) que les Romains ont plus tard dû réouvrir le canal.

Page 161.

3. Le tremblement de terre qui, en 373, ensevelit Boura (p. 153 n. 1), située à 7 km du littoral sur le golfe de Corinthe, provoqua un raz de marée qui emporta Hélicé, ville d'Achaïe située à 2 km seulement (douze stades) de la côte (VIII, 7, 2). La catastrophe de Boura et Hélicé était très célèbre (Sénèque, *Quaest. nat.*, VI, 23 ; Ovide, *Métam.*, XV, 294).

Méthone était située en Argolide, entre Trézène et Épidaure ; la péninsule sur laquelle était bâtie la forteresse forme limite entre le golfe Saronique à l'ouest et le golfe Hermionique à l'est, Méthone regardant plutôt, semble-t-il, vers le golfe Saronique (correction proposée par Coray). Pausanias (II, 34, § 1) parle d'une éruption de feux souterrains sous le règne de Démétrios roi de Macédoine, soit entre 277 et 244 avant J.-C. Sept stades valent environ mille mètres, cinq stades environ huit cents, vingt stades près de trois kilomètres.

4. Arné et Midéa, villes de Béotie depuis longtemps disparues. Certains géographes pourtant voulaient voir dans Arné un bourg d'Acræphion, bâti sur une hauteur (IX, 2, 34) ; Pausanias l'identifierait avec Chéronée (IX, 40, § 5). D'après la tradition,

les eaux du lac Copaïs auraient recouvert un terrain parfaitement sec et prospère appartenant aux habitants d'Orchomène.

6. Le lac Bistonis est un grand lac de Thrace, à hauteur de l'île de Thasos, et situé tout près de la côte. Le lac Aphnitis, dont Strabon dit en XIII, 1, 9 qu'il s'appelait de son temps Dascylitis, serait situé très près de Cyzique. Pour les Trères, cf. p. 165, n. 1. L'information doit venir de Démétrios de Scepsis.

7. Les Échinades sont de petites îles basses situées à l'embouchure du fleuve Achéloos, lequel forme la limite entre l'Acarnanie et l'Étolie, avant de se jeter dans l'entrée du golfe de Corinthe. Les alluvions du fleuve rapprochent peu à peu du continent ces îles qui se trouvaient anciennement en pleine mer (cf. X, 2, 19). Hérodote (II, 10) signalait que de son temps la moitié des îles avait été réunie au continent, et Thucydide (II, 102) pense qu'elles le seront toutes à brève échéance.

Page 162.

3. Les archéologues identifient aujourd'hui, dans l'île d'Ithaque, la grotte de Polis avec la grotte d'Ulysse, et son sanctuaire des Nymphes (offrandes dès le VIIIe s.) avec le Νυμφαῖον (cf. F. H. Stubbings, *A Companion to Homer*, Londres, 1963, p. 418-419).

5. Lesbos en mer Égée, les Pithécusses (Ischia et Procida) et Capri de part et d'autre du golfe de Naples (cf. croquis p. 189), la Sicile, sont des exemples classiques d'îles côtières probablement arrachées au continent (I, 3, 10 et I, 3, 16), l'autre explication, par un soulèvement volcanique, étant plutôt appliquée par Posidonius aux îles de pleine mer (cf. F. Schühlein, *Untersuchungen...*, p. 70). La faille du Pénée, entre l'Olympe et l'Ossa en Thessalie (cf. IX, 5, 2), celle du Ladon en Arcadie (VIII, 8, 4) ont simplement créé des vallées entre deux chaines de montagnes.

6. *F. Gr. Hist.*, 76 F 54 (21-24) ; Douris de Samos (c. 340-270) fut élève de Théophraste. Sur tout ce passage, cf. S. Sudhaus, *Aetna*, Leipzig, 1898, p. 62.

Page 164.

1. Pour K. Reinhardt (*Poseidonios*, p. 88) toutes ces manifestations appartiendraient à un seul grand tremblement de terre qui se serait étendu sur l'Eubée et la Béotie jusqu'à Larissa. F. Schühlein (*Untersuchungen...*, p. 55) situe dans l'été 426 le tremblement de terre qui aurait provoqué à Atalanta les effets signalés ici (cf. Thucydide, III, 89 et Sénèque, *Qaest. nat.*, VI, 24, 6).

2. Démocrite, *VS*, 68 A 168 (10-13).

3. En particulier les stoïciens, champions du *nil mirari*, et qui sont les seuls philosophes véritables aux yeux de Strabon.

4. Apollodore d'Artémita (début du Ier s.), *F. Gr. Hist.*, 779 F 2 (14-17).

5. Le Cyros (auj. Koura, affluent de l'Araxe) et l'Araxe se jetaient alors tous les deux dans la Caspienne, presque au même endroit, l'un passant plus au nord que l'autre. Les monts Moschiques terminent la Colchide au midi.

Page 165.

1. D'après Hérodote, les Cariens habitaient quelques îles voisines de la partie occidentale et méridionale de l'Asie mineure; ils étaient alors sujets de Minos à qui ils fournissaient des équipages pour ses navires ; puis ils passèrent sur le continent (Hérodote, I, 171). Du temps de Psammétique (664-610), ils abordèrent en Égypte et y installèrent un établissement à Stratopéda, entre Boucastis et Péluse, sur le bras oriental du Nil (Hérodote, II, 152-154). Les Trères sont considérés comme une peuplade thrace dont une partie traversa l'Hellespont au VIIIe s. ou au début du VIIe s. et passa en Asie mineure, faisant des incursions vers la Bithynie et peut-être jusqu'au delà de l'Halys (XII, 3, 24) ; les Trères sont souvent confondus avec les Cimmériens, comme Strabon le déclare expressément quelques lignes plus loin. Les Teucriens viendraient de Crète, emmenés par Teucer quand il vint s'établir en Troade (opinion de Callinos citée par Strabon en XIII, 1, 48) ; pour Hérodote en revanche (II, 118 et V, 13 et 122), les Teucriens seraient des indigènes en Troade. Les Galates seraient des Celtes, chassés jusqu'en Macédoine par les Romains en 279 avant J.-C. ; ils traversèrent le Bosphore à l'invite de Nicomède de Bithynie et, après avoir longtemps erré, s'installèrent au centre de l'Asie mineure (cf. *Lexikon der Alten Welt*, 1015-16).

2. Madyès le Scythe est à la fin du paragraphe nommé roi des Cimmériens, du nom peut-être de ceux qu'il a vaincus. Dans la seconde moitié du VIIe s., mais sans doute pas avant 637 avant J.-C., la Syrie fut envahie par des gens venus du nord avec à leur tête les Scythes sous la direction de Madyès, fils de Birtouta (*Cambridge Ancient History*, III, p. 145), qui chassèrent les Trères ou les Cimmériens. La confusion la plus grande règne sur ces événements. Téarko (ou Tarko, ou Taharko, 689-664) appartient à la dynastie éthiopienne (25e dynastie). Il fit quelques raids en Palestine vers 670 et se battit contre les troupes assyriennes, puis regagna l'Égypte et l'Éthiopie. Mais Mégasthène prétend (XV, 1, 6) que, comme Sésostris, il étendit ses conquêtes jusqu'au détroit des Colonnes et jusqu'en Europe. Cobus le Trère est un personnage qu'il est difficile de situer dans l'histoire. Trères et Cimmériens, venus d'Europe, ont fait de nombreux raids en Asie (cf. J. Keil, *R.E.* s. v. *Treri* VI A², 1937, 2291).

3. Sésostris est la figure légendaire qui rassemble tous les haut-faits des Sénousret (XIIe dynastie, entre 2 000 et 1 788, du Moyen Empire) et bien d'autres encore. Cette image de conquérant peut s'inspirer de Sénousret I qui alla jusqu'en Éthiopie, et de Sénousret III qui fit campagne en Palestine et reporta les frontières sud de l'Égypte jusqu'à la deuxième cataracte. Mais Hérodote

attribue à Sésostris une expédition victorieuse en Colchide et en Thrace (II, 102-110), et Mégasthène prétend que Sésostris conduisit ses armées du fond de l'Ibérie aux confins de la Thrace et aux rivages du Pont (XV, 1, 6).

Psammétique I, fondateur de la 26e dynastie saïte, s'assura la possession du Delta et étendit son autorité ou son influence sur la Moyenne et la Haute Égypte. Il ne semble pas avoir entrepris de conquêtes lointaines. Peut-être est-il fait allusion ici aux expéditions contre Cyrène entreprises par les derniers pharaons saïtes, Apriès et Amasis (c. 750) ?

4. Les rois perses « de Cyrus à Xerxès » eurent des fortunes diverses. Cyrus (555-529), le fondateur de l'empire perse, fut un brillant conquérant, qui étendit sa domination à l'ouest sur la Haute Mésopotamie et la Lydie, à l'est sur la Sogdiane, la Bactriane, l'Arachosie et la Gédrosie. Cambyse son successeur (529-521) fit la conquête de l'Égypte. Darius étendit sa puissance jusqu'aux rives nord de la mer Noire et jusqu'aux bouches du Danube, puis se lança dans la grande aventure des guerres Médiques contre la Grèce continentale, qui s'acheva en catastrophe pour son fils Xerxès.

Page 166.

1. L'ensemble de la discussion, telle qu'elle est présentée par Strabon, manque de clarté. En fait Ératosthène devait vouloir, avec Pythéas et contre Hérodote, étendre vers le nord la limite du monde habité ; aussi se moque-t-il des arguments utilisés par Hérodote. S'il prétend qu'en Éthiopie le notos ne souffle pas, c'est sans doute que, plaçant l'Éthiopie au sud du tropique, il adopte la conception d'Aristote (*Météor.*, II, 5) que le notos souffle du tropique vers le nord (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 77). Quant à Strabon, qui doit emprunter tout ou partie de ses arguments à Posidonius, la limite qu'il impose aux vents, pôle et équateur, est toute théorique, et manifeste bien le rôle d'indicateurs de direction que jouaient les vents dans l'antiquité (cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 258-264).

3. Pour l'ouvrage d'Ératosthène, on peut hésiter entre trois titres : Γεωγραφία (II, 1, 41), Γεωγραφικὰ ὑπομνήματα comme implicitement ici, ou par abréviation Γεωγραφικά (II, 1, 1), et Γεωγραφούμενα que l'on trouve dans les scholies (Schol. Eurip. *Médée*, 2, et Schol. Apoll. Rhod., IV, 1215). Sur ce problème, cf. H. Berger, *Erat.*, p. 17.

Page 167.

1. I A 1 (1-17).
2. Ératosthène, II B 14 (7-13).
3. Un écho de ces critiques se trouve chez Cléomède (*De motu circulari*, I, 10) qui s'inspire de l'enseignement de Posidonius : « Au sujet de la grandeur de la terre, il y a eu des avis assez

divers parmi les physiciens ; les plus fondés sont ceux de Posidonius et d'Ératosthène. L'opinion d'Ératosthène repose sur un procédé géométrique et semble comporter une certaine obscurité ; le procédé de Posidonius est plus simple ».

Sur les procédés employés pour la mesure de la circonférence terrestre, cf. Notice, p. 32-33, *op. cit.*, et G. Aujac, p. 170-179.

4. III 1 (7-13) = 35 (id.) Dicks.

5. Le méridien fondamental de la carte suivait le cours du Nil, passait par Rhodes, Byzance et l'embouchure du Borysthène ; c'est toujours de l'embouchure qu'il s'agit quand il est question du Borysthène (auj. Dniepr). Tel qu'il est tracé, ce méridien couvre en fait quelque 5° de longitude.

6. Ératosthène, II C 2 (p. 167, 18 - 168, 6).

7. Thulé est l'île que Pythéas situe à l'extrême nord du monde habité, « à l'endroit où le tropique d'été devient cercle arctique » (II, 5, 8), sur le cercle terrestre que projette « le cercle décrit par le pôle du zodiaque pendant la révolution diurne de l'univers » (II, 5, 43), donc sur le cercle polaire. Ératosthène, sachant cela, détermine certainement la place de Thulé par le calcul, non par l'expérience, ce que Strabon ne comprend pas (I, 4, 4). On peut reconstituer pourtant assez bien le calcul d'Ératosthène : celui-ci avait fixé à 11/83ᵉ du grand cercle, soit 33 400 stades pour une circonférence de 252 000 stades, la distance entre les deux tropiques, ou encore, ce qui revient au même, la somme des deux distances équateur-tropique et cercle polaire-pôle ; cela met à 29 600 stades (63 000 — 33 400) la distance tropique (Syène)-cercle polaire (Thulé). Si de Syène au Borysthène il y a 18 100 stades (5 000+8 100+5 000), il reste 11 500 stades (29 600 — 18 100) pour la distance Borysthène-Thulé.

En fait, de Méroé à Alexandrie, il y a de parallèle à parallèle environ 1 650 km (contre les 1 600 à peu près équivalant à 1 000 stades pour un stade de 157,7 m), d'Alexandrie à l'Hellespont environ 1 100 km (au lieu des 1 300 correspondant à 8 100 st.), de l'Hellespont au Borysthène quelque 650 km (au lieu des 800 environ correspondant aux 5 000 st.), du Borysthène au cercle polaire quelque 2 100 km (contre les 1 800 que représentent à peu près 11 500 st.). De Méroé au parallèle de Djibouti (pays producteur de cannelle), il y a près de 550 km, contre 500 indiqués par les 3 400 st. La largeur du monde habité est donc évaluée par Ératosthène, du pays de la cannelle au cercle polaire, à 6 000 km, ce qui, si l'on calcule de parallèle à parallèle, sans les intermédiaires, est exactement la distance réelle entre le parallèle 12° (vers Djibouti) et le cercle polaire (66°). C'est la preuve qu'Ératosthène détermine les distances par procédés géométriques.

8. F 6 a (p. 167, 18 - 170, 17) Mette.

Page 168.

3. L'Irlande.

4. Pour Strabon, la Bretagne est orientée est-ouest, le Cantium étant le cap de North Foreland dans le Kent. D'une extrémité à l'autre, la côte sud de l'Angleterre vaut environ 550 km (contre les 800 correspondant aux 5 000 st. indiqués par Strabon). Les informations de Pythéas sont parvenues à Strabon par de multiples intermédiaires, et il est bien difficile de reconstituer les données originales (cf. H. J. Mette, *Pythéas*, p. 6-7). D'après II, 4, 1, Pythéas (au dire de Strabon) attribuerait quarante mille stades (soit plus de 6 000 km) au périmètre de la Bretagne qu'il aurait parcouru à pied, comme les bématistes (cf. H. J. Mette, *Pythéas*, p. 7), ou dans laquelle il aurait simplement abordé (W. Aly, *op. cit.*, p. 463) ; il se peut que les vingt mille stades indiqués ici (et que Diodore donne pour longueur du bord occidental de l'île en V, 21, 4) proviennent d'une déduction faite par un intermédiaire. H. J. Mette fait remarquer (p. 6) que Pythéas exprimait les distances en journées de voyage, ce qui laisse supposer que les conversions en stades ont été faites plus tard, et avec une valeur pour le stade qu'il est difficile de préciser.

5. Sur les Ostidéens nommés ici et les Ostimniens cités en I, 4, 5, cf. F. Lasserre, *Ostiéens et Ostimniens chez Pythéas*, Mus. Helv. 20, 1963, 107-113. F. Lasserre opte ici pour les leçons 'Ωστιαίους ou 'Ωστιδαίους et situe le peuple correspondant au delà du Rhin, le distinguant ainsi des Ostimniens d'Armorique (I, 4, 5 et IV, 4, 1). Hagenbuch, Kramer, Meineke, Mette uniformisent les leçons en 'Ωστιμίους les trois premiers, 'Ωστιδαίους Mette, et y voient le même peuple, habitant de l'Armorique. Il a semblé préférable de suivre ici l'option de M. F. Lasserre qui a déjà pris parti dans ce sens en IV, 4, 1.

Page 169.

2. Le rapport en question (120 : 41 1/5, cf. II, 5, 41) indique une latitude de 43° environ, exacte à peu près pour Marseille, tandis que Byzance est de 2° plus méridionale. Il est vraisemblable que le rapport ait été trouvé par Pythéas à Marseille, et possible qu'Hipparque se soit fié pour Byzance à une observation précédente qui lui parut correspondre aux indications de Pythéas pour Marseille (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, 182-183). La place de Byzance à 43° devint une croyance générale (cf.Ptolémée, *Géographie*, III, 11, 8 et V, 1, 3).

4. Cf. Agathémère I, 1, 2 : « C'est Démocrite le premier, homme à la vaste expérience, qui réalisa que la terre est allongée dans le sens de la longueur, celle-ci valant une fois et demi la largeur. Dicéarque le péripatéticien adopta ces vues. Eudoxe fit de la longueur le double de la largeur, Ératosthène plus du double ». Noter que Strabon limite volontairement au parallèle d'Ierné (environ 54°) vers le nord le monde habité qu'Ératosthène prolongeait jusqu'au cercle polaire (66°).

Page 170.

1. On désigne sous le nom de Portes Caspiennes un défilé qui dépend de la Médie et se trouve dans la grande chaîne du Parachoatras, au sud de la mer Caspienne (XI, 12, 4). Les points choisis par Ératosthène dans son estimation ne sont manifestement pas situés sur un parallèle unique, même approximativement. Mais sans doute Ératosthène rapportait-il toutes ces longueurs au parallèle fondamental de la carte (cf. II, 4, 2).

Page 171.

1. Cf. Aristote, *De cælo*, 298 a 15, et Eudoxe, D 11 Lasserre. Le monde habité se déploie le long d'un parallèle (qui est lui-même un cercle) dont il n'occupe que le tiers, d'après les calculs d'Ératosthène. Le parallèle 36° valant approximativement 200 000 stades pour un grand cercle de 252 000 stades (l = L cos. 36°), le monde habité avec ses 78 000 stades représente un peu plus du tiers du dit parallèle. Ptolémée (*Géographie*, I, 20, 8, p. 53 Müller) précise également que « le parallèle qui passe par Rhodes à 36° environ de latitude est à l'équateur environ comme 93 à 115, tandis que le parallèle de Thulé, à une distance de l'équateur de 63°, n'a que 52 de ces 115 parties du grand cercle ».

2. Il semble ici que Strabon s'embrouille dans ses protestations, ce qui peut expliquer la rupture de construction après « monde habité ». On a voulu y voir une lacune (F. Sbordone introduit un οὐδαμῶς, Casaubon avait inséré un οὐκέτι, Kramer οὐκ ἐς ἴσης) qui paraît alors supposer un raisonnement plus complet et plus cohérent. Je me range pour ma part à l'opinion de H. L. Jones (Class. Phil., 11, 1916, 462-464) qui conserve l'anacoluthe. La présence d'au moins un autre monde habité dans l'autre moitié de l'hémisphère est une hypothèse traditionnelle depuis Cratès de Mallos (H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 77).

5. Aujourd'hui le Don.

6. Hérodote (II, 16) attribue la division en trois continents aux Ioniens ; Aristote l'adopte (*Météor.*, I, 13, 15). La représentation des continents en îles remonte au temps où l'on pouvait encore s'imaginer que les fleuves prenaient leur source dans l'océan extérieur (Aristote, *Météor.* II, 2, 4) mais cette opinion fut bientôt infirmée par les découvertes géographiques et par l'extension du monde connu (I, 1, 8). On tenta alors, sans doute après Alexandre (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 165), une division par les isthmes qui coexista avec la précédente et fut défendue entre autres par Posidonius (Ps. Aristote, *De mundo*, 3, et Strabon, I, 2, 25 ; I, 2, 28 ; II, 5, 18). Les discussions, déjà vives au temps d'Ératosthène, doivent expliquer son mouvement de mauvaise humeur.

7. L'*Ecregma* est le nom que l'on donne à une ancienne embouchure, aujourd'hui comblée, du lac Sirbonis (à l'est de Péluse) ; il faisait communiquer avec la Méditerranée ce lac proche du mont Casios (XVI, 2, 32).

8. Démocrite, *VS*, 68 B 150.

Page 172.

2. Thyréa est une ville située dans un district séparant l'Argolide et la Laconie. Cette ville et ce territoire furent l'objet de disputes continuelles entre Argiens et Lacédémoniens (Hérodote I, 82 ; Thucydide V, 41 et VI, 95). Oropos, située sur la frontière même de la Béotie et de l'Attique, fut elle aussi âprement disputée (Thucydide, VIII, 60 et 95).

Page 174.

1. L'Ariane, en Asie méridionale, comprenait des territoires variés : Arie, Margiane, Drangiane, Arachosie. Elle était limitée (cf. la seconde sphragide d'Ératosthène en II, 1, 22) par la mer Érythrée (mer d'Oman) au sud, l'Indus à l'est, la chaîne du Taurus (Hindou-Kousch) au nord et, à l'ouest, une ligne tirée des Portes Caspiennes (col de Sirdara) jusqu'aux promontoires de Carmanie, soit à peu près de la Caspienne au détroit d'Ormuz.

2. L'excellence du gouvernement carthaginois est presque un lieu commun chez les Grecs (cf. Aristote, *Politique*, II, 8, 1272 b 24, ou encore Isocrate, *Nicocl.*, 24, qui fait l'éloge des Carthaginois et des Lacédémoniens, ou Polybe, I, 6, 51, qui vante Romains et Carthaginois). Ératosthène était contemporain des deux premières guerres Puniques.

TABLE DES MATIÈRES